



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

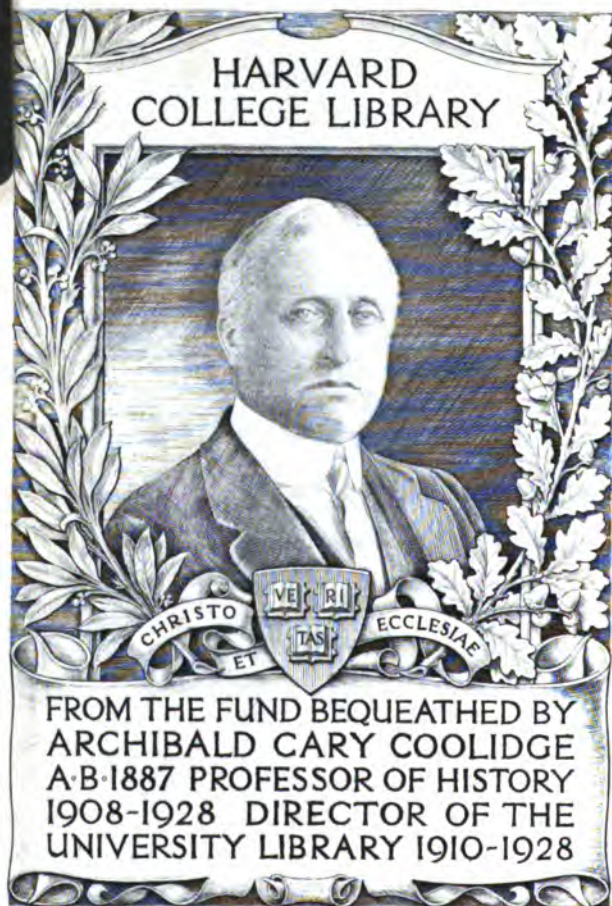
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Slav 820.5







HISTOIRE DES GUERRES

DE LA

MOSCOVIE

(1601-1610)

PAR

ISAAC MASSA DE HAARLEM

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, D'APRÈS LE MS. HOLLANDAIS ORIGINAL
DE 1610, AVEC D'AUTRES OPUSCULES SUR LA RUSSIE,
ET DES ANNOTATIONS

PAR

M. LE PRINCE MICHEL OBOLENSKY

ET

M. LE DR. A. VAN DER LINDE.

~~~~~  
TOME I.  
~~~~~

BRUXELLES:
FR. J. OLIVIER.

1866.



Anal. p. 287.

HISTOIRE DES GUERRES

DE LA

MOSCOVIE,

(1601-1610)

PAR

ISAAC MASSA DE HAARLEM

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, D'APRÈS LE MS. HOLLANDAIS ORIGINAL
DE 1610, AVEC D'AUTRES OPUSCULES SUR LA RUSSIE,
ET DES ANNOTATIONS

PAR
Michel Ananitch
M. LE PRINCE MICHEL OBOLENSKY

Antonijs
M. LE Dr. A. VAN DER LINDE.

~~~~~  
TOME I. II, //  
~~~~~

BRUXELLES:
FR. J. OLIVIER.
1866.

Star 820.5.

827
35

Harvard College Library
Gift of
Archibald Cary Coolidge, Ph. D.
October 31, 1885.

HISTOIRE DES GUERRES

DE LA

MOSCOVIE.

~~~~~  
TOME I.  
~~~~~

- I. MSS. ORIGINAUX HOLLANDAIS DE J. MASSA.
- II. OPUSCULES LATINS SUR LA SIBÉRIE, DU MÊME AUTEUR,
D'APRÈS L'ÉDITION DE 1618.
- III. LA LÉGENDE DE LA VIE ET DE LA MORT DE DEMÉTRIUS,
IMPRIMÉE EN 1606.

In mijne Étude sur Isaac Massa vóór het tweede deel dezer uitgave geef ik rekenschap van hare uitvoering en worden de verdiensten van onzen te weinig bekenden landgenoot uiteengezet. Dáar is het dan tevens de plaats de historische waarde aantoonen dezer hoogst belangrijke bijdrage tot de kennis van éen der merkwaardigste tijdperken der geschiedenis van Rusland. Hier moge slechts een enkel woord voorafgaan over den oorspronkelijken nederlandschen tekst, in dit deel begrepen. Stijl en spelling zijn daarin gewoonlijk slecht en hier en daar soms erger dan slecht. De auteur bericht ons zelf de oorzaak van dit verschijnsel, wanneer hij in de opdracht van zijn werk aan Prins Maurits verklaart: ick hebbe tselue ordentlijke opgescreuen na vermogen. want noijt scrijven geleert en hebbe als van mijn seluen meeste als ooc noyt gestudeert. En onder welke omstandigheden was hij autodidakt! Hij is zich de duisterheid, welke zijn stijl ten gevolge van dit gebrek aan onderricht en leiding aankleeft, duidelijk bewust, en wil liefst zijn verhaal mondeling toelichten, „want” belijdt hij met beminnelijke nederigheid „et wat swaer te leesen is, als niet wel gescreuen synde”. Evenwel, ik geloof niet dat zelfs de spelling van Massa mocht worden gewijzigd. Twee gevallen toch waren daaromtrent mooglijk. Of zij moest geheel en konzekwent worden gemoderniseerd, maar dan werd het boek uit het begin der zeventiende eeuw onkenbaar: of het Handschrift moest worden overgeschreven volgens eenig orthografiesch systeem van éen der beroemde tijdgenoten van onzen schrijver, bijv. Spieghel, Ampzing of Vondel,

• maar dan werd noch Massa geholpen noch de lezer der negentiende eeuw gediend. Welk stelsel was, zelfs voor dien tijd, goed, afgerond, wetenschappelijk, historiesch? Niet één. Een slechte spelling derhalve te verwisselen, niet met een goede maar met een minder slechte, zonder dat de taalstudie daarmee gediend wordt of de lering verdaangenaamd, is mij in geen enkel opzicht rationeel voorgekomen, vooral ook noch daarom, dat al dergelijke halve maatregelen uitloopen op willekeur. Twintig uitgevers zouden daaromtrent evenveel verschillende inzichten huldigen. Het werk van Isaac Massa van Haarlem heeft daarom zijne integriteit behouden, de zonderlinge verdubbeling der konzonanten is blijven staan, zelfs de kurieuze punctuatie bewaard.

Hoewel de afdruk van den tekst heeft plaats gehad naar een zeer goede kopie van het origineele Handschrift (n^o. 856, blz. 105, van Frederik Muller's Essai d'une Bibliographie neerlando-russe) heb ik de proefbladen doorlopend vergeleken met het oorspronkelijk Manuscript, dat op de Koninklijke Bibliotheek in den Haag berust. Ik meen dus voor een getrouwen afdruk te mogen instaan.

Ook in de andere geschriften welke dit deel bevat, waarvan de latijnsche, door Massa, en inzonderheid La Légende de la vie et de la mort de Demétrius uiterst zeldzaam zijn, heb ik mij geen de minste verandering veroorloofd en ook de fouten gelaten. Het gold hier geen korrektie maar reproductie, en, met het oog op de bibliografische zeldzaamheid der stukken, een reproductie met diplomatische nauwkeurigheid.

Huize Winkelsteeg, bij Nijmegen,

A. VAN DER LINDE.

Februari 1864.

I N H O U D:

Een cort verhael van begin en oorspronck deser tegenwoordighe oorlogen en troebelen in Moscouia totten jare 1610 onder 't gouuernement van diuerse vorsten aldaer..... Blz. (IX) — 219.

(Voornaamste punten: Iwan Wassiljewitsch 1 — 18. Geboorte van Dmitri 17. Regeering van Fédor Iwanowitsch 19. Boris Godoenoff 21., 32 — 37. Moord van Dmitri 22 — 24. 29 — 32. Regeering van Boris Godoenoff 39 — 107. Gustaaf van Zweden in Moskou 49 — 52. Hongersnood 55 — 60. Johan van Denemarken in Moskou 62 — 70. Ambassade der Hansa 71. Geschiedenis van den pseudo-Demetrius 76 — 181. Zijne eerste voordeelen 80 — 92. Zijne nederlaag bij Dobrinets 93 e. v. Beleg van Kromy 99 e. v. Basmanoff 104. Dood van Boris 106. Regeering van Fédor Borissowitsch 107 — 120. Afval van Basmanoff 111 — 116. Moskou verklaart zich voor Dmitri 118 — 122. Intocht van Dmitri in de hoofdstad 126 — 129. Samenzwering van Shoesky 131. Dmitri's lijfwacht 136. Tocht van Marina, zijne bruid 147 — 153. De bloedbruiloft 156 — 174. Demetrius wordt vermoord 162. Regeering van Shoesky 175 e. v. Beschuldigingen tegen Dmitri 175 — 181. Ambassade naar Polen 184. De tweede Demetrius 187 — 219. Betoog van den werkelijken dood des eersten Dmitri 188 — 191. Vertooning van het gewaande lijk van den waren Demetrius 191 — 104. Vertrek van Massa uit Rushand 215 e. v.)

B I J L A G E N.

I. Brief der Staten-Generaal aan Isaac Massa. Mei 1614.....	Blz. 223.
II. Brief van I. Massa aan de Staten-Generaal dat. 2, 4, 29 en 30 Augustus 1614.....	" 225.
III. Brief van I. Massa aan de Staten-Generaal dat. 25 Juli 1616.....	" 241.
IV. Brief van het russiesch bewind aan het neder- landsche. 1617.....	" 245.
V. Remonstrantie aan de Staten-Generaal over den handel op Rusland en Perzië. 1620.....	" 252.
VI. Propositie aan de Ed. H. M. Heeren Staten- Generaal der Vereenigde Nederlanden. 1626..	" 263.
Descriptio regionum Siberiæ, Samojedicæ, Tingoëfiæ & itinerum à Moscovia, Orientem & Aquilonem versus eò ducentium, ut à Moschis hodie frequentantur.....	" 268.
Brevis descriptio itinerum ducentium, & fluviorū la- bentium à Moscoviâ Orientem..... Item, Nomen- claturæ oppidorum in Siberia a Moschis conditorum, quæ prorox gubernat, etiam incogn. explorat, & oc- cupat, ita ut in magnam Tartariam fere penetrarit....	" 275.
La légende de la vie et de la mort de Demétrius der- nier grand Duc de Moscovie. Traduite nouvellement l'an 1606.....	" 287.

EEN CORT VERHAEL

VAN

BEGIN EN OORSPRONCK

DESER TEGENWOORDIGHE

OORLOOGEN EN TROEBLEN

IN MOSCOUIA

TOTTEN JARE 1610

ONDER 'T GOUVERNEMENT VAN DIUERSE VORSTEN ALDAER.





GENADIGHE VORST ENDE DOORLUCHTICHSTE PRINCE!

Alle tongen die den almogenden Godt louen eeren en ooc vreessen. ende dat wt rechter trouwen en sculdigen plicht. prijzen ende louen ooc uwe eerweerdighe excellentie met alderlei lofsangen. speelen. comedien en heerlycke gedichten. ende dat ter eeren uwer heerlijcke en victoriuese daden. die ghij den Vaderlande hebt gedaen, en ooc ter eeren uwer victorieuser oueruinningen. die ghij. Doorluchtige Vorst. door Godts genade verworuen hebt.

Ja. ooc alle ongeloouige en heijdenen connen haer seluen niet ten vollen verwonderen. gelijc ic selue gesien en gemerct hebbe. als ic haer wtleyde van begin totten eijnde uwe victoriuese daden. ooc de liefde uws vaders Hoochloflijcker memorien. Prince van Orangien, totten vaderlande en alle de groote tirannien der Spangiaerden, die ic eensdeels gesien ooc eensdeels van mijne oudren gehoort hebbe diet Godt beetert al te veel gesmaect hebben. soo dat se tselue noch gevoelen, soo dat segge ick. de selue. als persianen. moscouitren en tartaren haer daeruan niet ten vollen en connen verwonderen. alsoo dattse ooc beweecht sijnde door sulcke vertellinge voor haren goden sijn geuallen en voor Uwen Vorstelijcken persoone een gebedt deden, en ooc offerande dat Godt almachtich sulcken helt landdurige gesontheit wilde verleenen ter salicheit, want genadige Vorst. ic hebbe lange tijtt in Mosco ontrent den Houe gefrequiteert ende gedient aldaer. ende creeg door ontbieden jaerlijcx die afteijckeningen en innemingen der steeden ende veltslaghen die gewonnen waren door beleid uwer

edelder excellentie ende ic sette die ouer in moscouijse tale. en screefse aen des Vorsten kinderen in Mosco. om U. O Doorluchtichste helt eenen loflijcken name te maecken, ooc in die quartieren der wereltt, soo dat de moscouise princen ende vorsten haer daeruan verwonderden ende uwen vorstelijcken name niet genoech en conden volprijsen, ooc den persianen die ic sulcke dingen ooc mede gaf aen haren coninc den Sophi in Persien. en comende t jaer daerna weder mett hare coopmanschappen ouer t meer Caspium, baden om meer. ende dat om dattse haren coninc soo welcom hadden geweest van sulcken bootscap. hoorende van de doorluchtige daden. daer in hij hem seer verblijde ende ooc uwe excellentie lanc leuen met gonste was wenshende.

Daerom dachte ic dicwils waertoe ben ic dan geboren dat ic mijnen vorste nieuwers mede en can dienen. wenshende dicwils de tijt mochte comen dat ic den Vaderlande eenen dienst mochte doen den welcken tot voordeel desselfs mocht strecken. ende dat tot een dancksegginge.

Daerom en hebbe voor eerst niet anders connen bedencken. om uwe vorstelijcke genade eens te sien en te hooren spreeken, welcke vre. soo se mij van den almogenden Godt gejoint wort, van mij voor geluckige sal gehouden worden. als dat ic uwe vorstelijcke genade met dit cleijne boexken sijnde een verhael van den oorspronek deeser ellendiger oorloogen in Moscouia. want ic moeste deselue alle grondelijck wel weetten als 8 jaren daer int lant in de hoofstat Mosco gewoont hebbende. ende ooc nieusgierich sijnde. alles ten wtersten hebbe wel connen vernemen ende ooc wel gesien te Houe van de sommige edelen ende secretarissen. om dat ic altijt met hen vrientschap sochte. ende hebbe tselue soo alles ordentlijc opgescreuen na vermogen. want noijt scrijven geleert en hebbe als van mijn seluen meeste als ooc noijt gestudeert. soude tselue anders wel ordentlijc alles historijwijs bescreuen hebben.

Dan hoope tselue sijne vorstelijcke genade aengenaem sal sijn al ist van geender weerden. sijne vorstelijcke genade sal

aensien de affectie sijner minsten ondersaet. Wenshende met eenen ten minsten soo aengenaem sal zijn als den granaetappel. die Risomes den Coninc van Persien scone. ofte ten minsten gelijc t water datt een boer denseluen Coninck toegrijette. Want kenne niemant. weerdigher dan sijne vorstelijcke genade. die van alles goets een liefhebber is, om alles wat men ooc ter werelt dicht oft nieus vint. oft men hoordet uwe vorstelijcke genade eerst te presenteren, hoe cleijn het ooc ware.

Daerom bidde sijne vorstelijcke genade mijne dese stouticheijt ten besten wiltt afnemen. aensiende veel meer den goeden ijuerigen jonste ende ooc goede affectie eenes jongen mensches sijnen Vorsten tocdragende. dan de stouticheijt die int presenteren gebruijct wort.

Wenshende ondertussen wel ic den Vaderlande eenen dienste conde doen tsij te water oft te lande. want soud er mij voorwaer soo cloeck in houden mette hulpe van Godt almachtich als ijmant ter wereltt. ende alsoo ic de coopmanschap van mijne ouders in Moscouia besteedt was te leeren. hebben mijne sinnen gelijckwel altijt gequeltt geweest van joncx op. om eenich dienst den Lande te bewijzen. als wel Heemskerck ende andere gedaen hebben. t sij waert in te pas quame. en mij dunckt. dat men sulcke ijuerige geesten behoorde voort te helpen. ende niet altijt die die genoech hebben en rijc en weeldich zijn, maer ooc die te auanceeren die noch jonck zijn en niet en hebben. en ijuerich om haer Vaderlant eenen eeuwigen name te doen behouden. en datt ic dit scrijue en is maer wtt goede ijuer. als door eenen goeden geest daertoe nacht ende dach gedwongen sijnde ende soude ooc als van eenen heerlijcken huijse sijnde. na onsen staet geerne met eeren door de wereltt comen, want met coopmanschap als nu in Moscouia niet te doen en is. ende anders geen stijl hebben- de waert jammer datt sulcke ijuerige geesten nergens toe gebruijct en souden worden, die om de religie ooc alle haere vrinden verlaeten hebben ende alles verlooren, die toonen ooc dattse den Vaderlande totter doot getrou zijn.

Biddende andermael sijne vorstelijske genade, deese cleijn, gifte wilt aenveerden van een sijnder aldergeringste ondersaet. ende alsdan ende ooc nu altijt sal ic sculdich sijn ende blijen te bidden voor sijne Vorstelijske genade lancdurige gesontheit alles ter salicheijt, ooc altijt triumphe ouer onse vijanden. biddende sijne Vorstelijske genade mij. uwen alderminsten ondersaet. hierin wiltt gebruijcken. dat ic dit boexken voor sijne hoogheijt en princelijske excellentie mach leesen. ende soo sal sijne Vorstelijske excellentie t rechte verstant daer uan krijgen want et wat swaer te leesen is. als niet wel gescreuen sijnde. ende sal mij dan ooc geluckich houden een sulcke stonde verworuen te hebben, ende ooc sijne Vorstelijske genade alsdan mondelinge vertellen t geene ic aldaer van die gewesten weett soo wel van den custen ende voijagiën. gedaen door beuel der moscouisen vorsten na de lande Cathaia ende Molgomsaia. als van de oorloogen aldaer. biddende noch eenmael mijne stouticheijt mach sijn vergeuen ende wensende ten andermael sijne Vorstelijske excellentie gesontheit ende lancleuen ter salicheijt ooc victoria ouer alle sijne vijanden. Amen.

U. Edl. Vorstelijsker Genade en
Princelijske Excellentie

aller ootmoedichste

JSAAC MASSA.

Juan Paciliouits.

Casan en Astracan. met ander Rijken machtich.

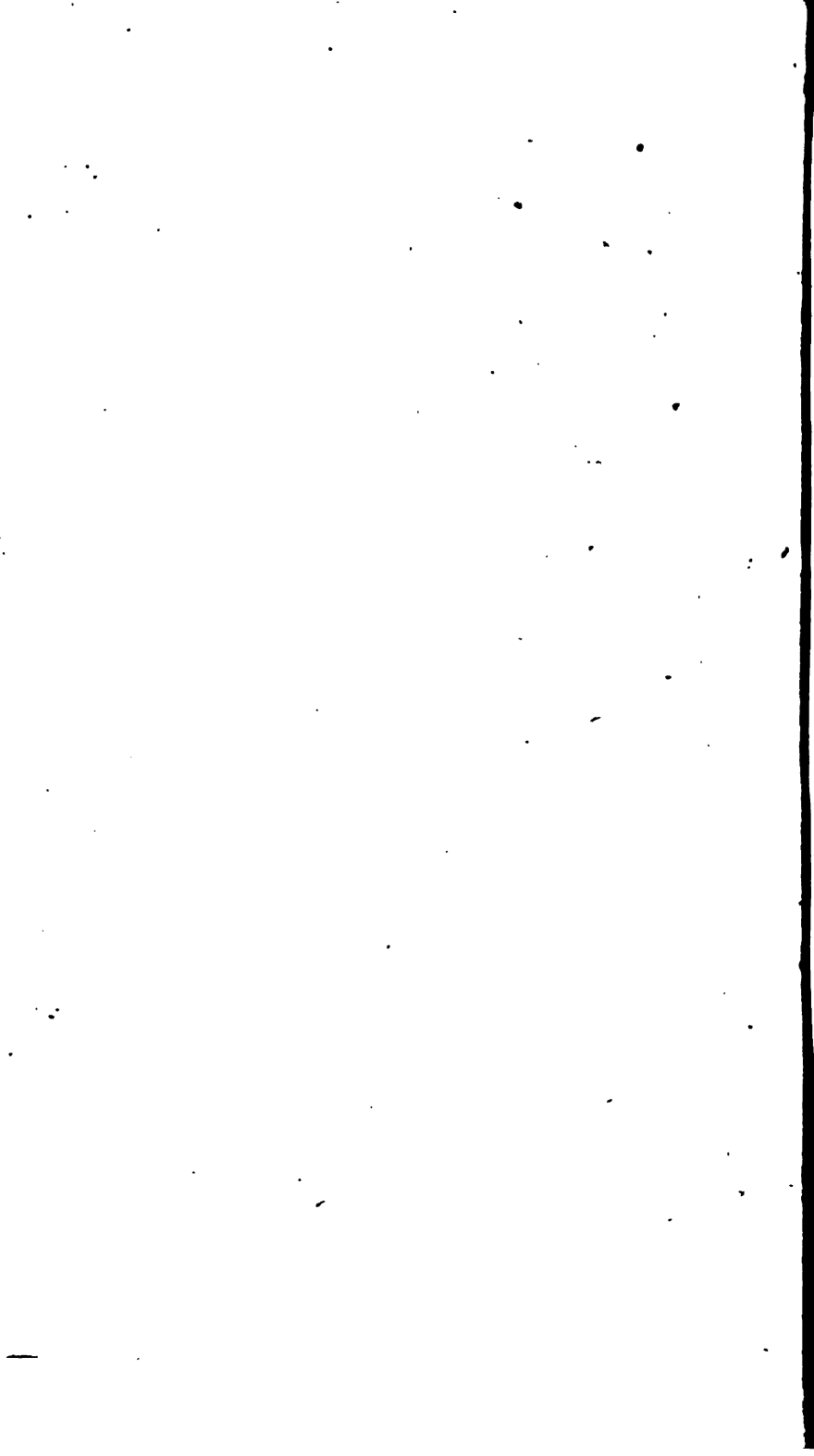
Hebbij onder U gebrocht. met sweert stormenderhant.

Maer niet door v cloechheijt : en ist gesciet warachtich.

Maer Godts geenssel waert ghij : tot n eeuwiger scant.

Eenen Basiliscus wirt ghij genaempt verachtich.

Want noijt d'eerb' en betrade sulch senijnich tirandt.



Juan Vasiliouits. grootuorst van Moscouia die men den tiran noemde. om zijn groote tirannie wille. wirdt gebooren A°. 1530. in de maent van agosto. in de hoofstadt desseluen lants Moscou genaempt. Sijnen vader. die genaempt was Vacili Juanouits. die een vroom Vorst geweest was soo de historien van hem vermelden. viel recht na deese geboorte des tirans in een groote cranckheijt. de welcke dagelijx verargerde. Alsoo dat hij daeruan storf in den jare 1534. latende deesen jongen Vorst int leuen sijnde alsdoen maer 3 jaer en 3 maenden out. ooc de grootuorstinne Oleuna genaempt. een seer goede vrouwe. deese siende dat haren soone noch onmondich was en totte regeeringe onbequaem. heeftet Regiment des Rijcx aengenomen mett sommige de wijste en bequaemste Heeren. die haer docht des gemeijnen nut voorstonden. en regeerde alsoo niet meer als 4 jaren na malcander in goeden rust en vrede. tot der tijt dat se ooc in den Heere gerust is en storf A°. 1538. haren soone voorscreuen maer seuen jaren out. sijnde oft daer ontrent.

1530.

Juan Vaciliouits wordt geboren.

Sijn vader Vacili sterft.

Sijn moeder sterft.

't Regiment des rijcx bleef eenen tijt lanck in de handen der voornaemste Heeren. hebbende de gemeijnte van haer den eet genomen. t lant wel te regeren en te bescutten van alle vijanden totter tijt den Prince tot sijne jaren gecomen soude sijn.

De mosconise Vorsten regeren.

Dan alsoo haerder veele waren meest onrechtueerdich. soo wel bleeck. want onderdructen de onnosele aen allen sijden. en scoren en scrapten alsins cael. waer se aen conden comen. t gemeijn proffijt weijnich soeckende, was te vreesen ten

Twisten onder de mosconise Heere.

quaden eijnde comen soude, ooc bestonden der onder haer veele twisten en oproeren, die men dicwils qualijc slissen conde, daerwt. men vreesse hadde te comen de Ruine des gantschen Rijcx.

De geestelijcke met sommige van de opperste en verstandichste der gemeijnten dit merckende hebben geraetslaecht te samen. hoese sulcx soudén mogen voorcomen. dat haer vaderlant en cristelijcke monumenten der heijligen. soo se dat noemen. mocht behouden blijen — soo hebbense gedacht niet beetter te sijn. dan den Prince. hoewel hij noch jonck was. trijcke ouer te dragen ende hem grootuorst te croonen. in sijns vaders plaettse. alleer de Heeren meer macht creegen.

Alsoo hebben se hem theele regiment in handen gestelt mette geestelijckheijtt maer en croonden hem niet eer. voor datse hem een vrouwe gecreegen hadde. dwelck gescach doen hij 17½ jaren out was.

1548.

Wordt gecroont. Juan Vasiliouits en trout.

A°. 1548 wirdt hy geeroont en in sijns vaders stoele gesett. op de selue tijt hiel hij ooc sijne bruijloft met Anastasia. eens hertogen dochter van grooter afromste. haer vader was genaempt Roman Zachariouitz. opperste Heere des lants naest den grootuorst. en wierden de croninge en bruijloft seer pompeus gehouden. na haer slans maniere.

Hiermet werden veel oproeren geslist. en werden veele van de voernoemde aengeclaecht. die in groote ellende versonden werden en jammerlijcken van honger en commer vergingen. soe was haer

Eijnde.

Juan Vasiliouits in de regeringe sijnde. regeerde seer wel eenige jaren maer daerna de moscouitren kennende watse voor geesten waren. begonde hij se gewellich te breijdelen. en tiranniseerde ooc seer ouer haer.

Hem worden sonen geboren.

Van sijne grootuorstinne werden hem geboren drij soonen. daeruan was den eersten genaempt Demetrius die verdroncken is noch een kint sijnde. Want te dier tijt was den Grimsen arter met groote verrassingen ende gewelt int lant gevallen.

doende alsins grootte scade. Ja deede de geene ooc vluchten die in Mosco woonden met sampt haren grootuorst. den welcken vloot met sijnen gantsen scadt en hoffgesin na Bielaozera sijnde wter natueren een stercke plaetse. liggende rondtom in een groot meer seer sterck beslootten.

Alsoo den grootuorst ouervoer eenmael om tleeger te besichtigen der moscouitren. die rondtom tselue mejr lagen. hadde hij de vorstinne bij hem dan in een ander Jachte. die tselue kindt bij haer hadde. ende de Jachten van hem en haer. bij malcander comende. eijste hij deesen Demetrio van haer om daermede sich te verlustigen. en malcander t kind toereijckende viel hett selue seer scielijk wt hare handen tusschen de 2 booten int water. en sonc ooc terstont als eenen steene. sonder hem meer te vinden. alsoo bleeff haren eersten soone daer groote droefheijt om was in den gantschen rijcke.

Sone van Juan
Vacilionita. De-
metrius ver-
drinct.

Den tweeden soone diese samen creegen wirt Juan genaempt. na den vader welcker weesen en manieren hij heel hadde. en was te duchten noch grooter tiran soude worden dan de vader was. want verheuckde alsins waer hij bloet sach vergietten —. Deesen bij de 20 jaren out sijnde. wirt van den vader dootgeslagen.

Want tgeschiede op eenen tijt den grootuorst sijnde op een van sijn lusthouen genaempt Slaboda Alexandrina. sijnde 12 mijlen van de Mosco. datter sommige hooftmannen tot hem quamen. die gedestineert waren tegen den tarter oft Crim te trecken te velde die voor handen was. sijnde in den somer. ende vragden den Keijser oft hem beliefte dat hij sijnen soone nu alreede volwassen sijnde met haer te velde liett trecken. mejnden dat een groote vreese voor den vijant soude weesen alsoe souden hooren datten Prince seluer in tvelt was. bouen dat hadde hij er ooc groote lust toe.—

Den grootuorst dit hoorende wirt met een groote gramscap beuangen en sloech metten staff die hij in de handen hadde na sijnen soone. die hij int hooft soo raecte dat hij er in 3 dagen na sterff. en was int jaar 1581.

Tirannigen
doot Johannis
aen sijnen soon.

Men seijt datten vader meijnde dat den soone eenich ver-
raet in sin daarmede gehadt sou hebben om de vader van
den stoel te helpen. bouen dat sach den vader dagelijx wel
datt deesen soone een hoochartich joncman was die den wtlan-
ders ook al te lieff hadde. principael die van Duijtser afcompst
waren. Want hadde dicmaal laeten hooren. datt soo hij Keij-
ser ware soude begeeren. dat alle vrouwen van Adel haer op
Duijtse maniere cleeden. sulcke ende dergelijke redeneringen
wirden den vader somtijds ouergedragen. soo dat hij voer hem
vreesde.

1551.

Den derden soone van deselue vorstinne gebooren was Fedor
genaempt. een seer goet vroom Prince seer stil sijnde. Den
welcken hem ooc int rijk succedeerde.

Dese voorscreuen drij soonen. daerder maer eenen van int
leuen bleef. sijn hem van sijn eerste vrouwe gebooren. ooc
drij dochters die alle drij maechden gestoruen sijn.

Juan voorn:
troutt sijn se-
uende vrouwe.

Na dat deese vrouwe doot was hadde noch meer vrouwen
maer weijnich kinderen, ja geene daerbij. Dan van de sevende
getrouwde vrouwe die hij nam vant Nagois geslachte alsoo
genaempt. daer hadde hij eenen soone bij die hij ooc Deme-
trium dede noemen. daer dese historie meest van sal vermelden.

Demetrius de
2da Prins van
Moscouie.

Jc soude wel een weijnich van sijne groote tirannie verha-
len. dan alsoo het totte voorgenomen materie niet en dient. en
datter ooc alle historien veel af vermanen. salt laten blijuen.
en ooc soo ist seggen daeruan soo diuers dat ment mette ree-
te waerheijt niet en soude connen schrijven. soo sal ic alleen
int cort ouerloopen sijne oorloogen. die hij genooert heeft bij
sijnen leven ende wat hij gewonnen heeft. daerse den naem
Tsar oft Keijser van noemen. hoewel twoort tsar in de sla-
uonense tale niet meer als Coninck en beduijtt.— en sullen
tselue met cort ouerlopen. om te comen tottet fondament de-
ser huijdiger oorloogen aldaer.

Voor eerst liet hij om de Mosco noch eenen aerden wal
werpen. daarna op de selue plaettse noch eenen stercken rinck-
muer geleijt wirt. ende vergroot alsoo de Mosco veele grooter

danse bij sijns vaders tijden geweest hadde. Geduerende zijn regiment hadde hij veele oorloogen mette coningen van Casaen. die hem metten Crim veel ouerlast deden. ende ondertussen gesciede ooc veele verraderije in Mosco. want wirt menichmael in brant gestoocken. datter op eenmael bij de 50 kercken bleuen. daerwt men afmeten can wat een menichte van huijsen daer gebleuen moeten zijn. want Casaen een coninorije in Tartaria. was den Moscouijt afgevallen. want hett hadde te voeren noch scating gegeven. bij sijns vaders saligers tijden. aen den moscouitren als voor haren ouerheer haer kennende. Deese waren dan afgevallen en rebelleerden seere. soo dat hij voor hem nam tselue met wterste cracht te ouerweldigen. sendende daer tot 6 male sijnen leeger voor alle jaer eenmaell. Dan ten seuenderre jare trock hij seluer daer persoonlijk hennen. met eenen onwtspreeckelijken grooten heijre bestaende in 400000 weerachtige mannen.

Verraderij in Mosco.

Groote brant.

Casaen rebelleert.

De poolen als eeuwige vijanden der moscouitren dachten ooc aen dander sijde haren tijt waer te nemen. want haer ontnemen was veel plaetse en datt niet lang te voeren. door een groot Heer. Michael Glinsci genaempt. deesen Glinsci was grooten smaett aengedaen in Poolen. daerom hij vluchte en begaff hem met zijn volc onder de bescutting der moscouitren die hem ooc hooglijc eerden bij sijnen leuen. deese hadde groote oorlooge gevoert voor den moscouit ende den pool groote scade aengedaen. hem veel plaetsen ontnomen. als Smolensco Polutsco en Staradoeb. met veel meer andre op de rije.

Poolen staen op tegen den Moscouit.

Er wordt vrede gemaect.

De poolen hieraen oorsaec genoeg hebbende om te oorloogen maectten ooc groote preparatie om deselue plaetssen weder te krijgen. Juan Vasiliouits op Casaen heel verbittert sijnde maecte metten Poolen vrede voor eenige jaren. gevende haer Polutsco. Staradoeb mett eenige ander plaetsen weder. om dattse hem niet hinderen en souden in dit zijn voornemen.

Alsoo trock hij wt Mosco in den jare 1551. latende in zijn plaetse blijuen den metropolitus Macarij. mette grootuorstinne en Fedor oft Theodorus haren soone den jongen Prince, en

Belegert Casaen.

quam in sijnen leger voor Casaen. daer hij practijcken op liett beproeuen ende veel stormen op deede. datt hij se ten lesten mett stormender hant noch in creeg. daer in veel geholpen heeft eene ondergrauinge onder de riuere Volga tot onder de statt. welcke mijne geinuentaert wirt door een constich ingeniuer Erasmus geheetten ende was ooc van duijtsers afcomst.

De statt metten sweerde verouert sijnde wirt ooc leuendich gegrepen haren coninck Safacirej die op staende voet van rouwe stirft. dan 2 princen sijnde beijde soonen deses coninx werden ooc gevangen en levendich gegrepen. daer den eenen ooc van stirft. maer den andren wirt in Mosco gebrocht en aldaer ooc kristen gemaectt. noemende hem Alexander. daer hij te vooren Neefcirej hiet. en bouen datt wirt hem een moscouise vrouwe gegeven van hooger afcompst met drij heerlijchheeden. als de steeden Torsoc. Othphir en Toropies. daer hij heerlijcken van onderhouwen con worden.

Tsar oft Conincz. van Casaen gevangen.

Sij creegen ooc noch eenen jongeling in Casaen van conincklijke stamme die se ooc doopten en Simon noemden. Deese gauen sij ooc een vrouwe sijnde een dochter van Hertog Johan Messioloffsci een groot Heere. en bouen datt hadde den grootuorst deesen Simon soo wel besint datt hij hem op de moscouisen stoel setten mette croone opt hooft. geuende hem tganse Regiment des rijcx in sijnen handen. en datt voor 2 jaren in de welcke hij ooc wel getrouwelijke de moscouiten regeerde. en den grootuorst woonde soolang achter slott in buijtenstadt. gelijc een ander Vorst en Heere totter tijt toe datte 2 jaren van belofte ouer waren. doch wirt daerna noch altijt hoog geeert ende ouer grootte heerlijcheden gesettett.

Den grootuorst Juan Vasiliouits. het keijser- oft coninckrijk van Casaen ingenomen hebbende mett alle priuelegien derseluer verandertt. ende tselve mett veel moscouitren beset hebbende wirt hem den titel vermeeret. als wirt doen Tsar en Grootuorst genoempt. daer hij te vooren maer Velici Cnees oft Grootvorst genoempt en was.

En soo was hett lant een cortte tijtt in vreedde ende stil-
licheijtt totter tijtt datt Astrocan rebelleerde.

Astrocan. d'welck voor tijden Motrogan genaempt wierdt.
is een Tartersche prouincie op haer selfs geweest haren coninck
op haer seluen kiesende. Die se het gunden hadde altijt veel
gebiet en landen onder haer. ontrent de riuere Volga. als ooc
neffens de zee Caspium. en is ooc altijt een groote volcrijcke
coopstadt geweest. daer wt Persia. Arabia. Medea. Armenia.
als ooc Siamachi en Turckijen veel cooplieden quamen haren
handel drijuen. brengende aldaer peerlen. tourkoijsen en cos-
telijcke leeren wt Armenia. wtt Siamachi. Persia en Turckijn
brochten goudelaeckenen ende costelijcke tapijten ende alder-
leij sijde en costelijckheijt. ende wtt Arabia veel specerijen.
Daertegen sij van den moscouitren weder ander leer namen
als ooc laecken. kerseijen. pampier ende dergelijcke ander
rou waren als ooc ijcara. die de Turcken veel cochten.
die se na Constantinopel brochtten. 't welc ijcara rooge is
van den vis steur. die men mett ongelouige menichtte in
de Riuere Volga vangett. daerse deese Rooge van maectten
en was den turcken seer aengenaem. alse ooc den ijtalienen
nu is.

De moscouise bofaren en heeren die de landen ontrent de
groote Riuere Volga gouerneerden. alsoo se geltgierich ende
ouerdadich in leuen waren. deden deese stadt groote moijtte
aen. en leijden se grooter lasten op. dan haren grootuorste
wel wist. soo dat se het niet verdragen en conden. soo dat
se van langer hant tegen den moscouiten seer verbittertt
wirden. en sochten alle middelen om aff te vallen en 't joc
van haren halse te werpen. dwelck sij ooc gedaan hebben.
Wantt allser om scatinge quamen hebbense de Legaten
scimpelijck geantwoort ende ooc geweijsert ijett te geuen.
seggende niet te willen geuen, en dat tot diuerse malen. Ja
gauen voor, soo ons den moscouit te sterck valt sullen wij
den turck om hulpe aenroepen en hem ooc in alles obedie-
en. — Dit duerde langen tijt. als nu gehoorsaem sijn, en

1553.

Beschrijving
van Astrocan.Lasten Astro-
cania.

alsdan weder rebellerende. tot der tijt toe dat Juan Vaciliouits Casaen hadde gecregen, als verhaelt is.

Astrocan bidt
om genade.

De Astrocaners het innemen en ouerweldigen Casanis wel gehooft hebbende. ooc dagelijcx siende dat der moscouitren macht seer aennam. ooc de tirannige regeeringe des grootuorsten. vreesden seer datt haer menichweruige rebellij ooc wel eens mochte soo beloont worden. daerom dachten in tijts haer seluen metten grootvorst weder te versoenen. En sonden in Mosco een costelijcke ambassade met heerlijcke gescencken. aen den Keijser en grootvorst biddende om genade nielt willende gedencken tgeene van haer wt onbedachttheijt gedaen was. maer baden tselue te willen vergeetten. soudn noijt meer dencken te doen tgeene niet recht en was noch behoorde, maer haer altijtt onderdanich toonen.

Van haren Coninck. Abdilrogman genaempt. was aen den moscouijt ooc een ambassade gesonden van sijnentweegen om tselue tgeene verhaelt is hare Requesten ouergelenuert ende ooc mondelinge haer begeertt wttgeleijt hebbende, hebbense genade veruoruoen en ooc veel gescencken gecregen. bouen dat wirdense heerlijcken getracteert ende creegen ooc vrinde-lijcke brieuen mede aen haren Coninc voornoemt. ooc aen de gemeijnte.

Nagaijse Co-
ningen comen in
Mosco.

Te deeser tijt quamen der in Mosco twee jonge Coningen wt Nagaia. die daer wt gevlucht waren om datt se kristenen begeerden te worden, en wierden mett grootten ijuer en liefde ontfangen en getracteertt als den grootuorst selfs. en wierden met scoone Dominien begaeft. Den eenen was genaempt Idigier ende den anderen hiet Caijbala. en was soone van eenen Acsobecoof. die eenen machtigen tarter was in Nagaia. Den grootuorst sconck deesen Cabaijla eene stadt die men Jorge-witz Polsci noemt. en gaff hem daertoe eens tartersen coninx dochter. Analcia geheetten en twas Sigaleij nichte, die mede in Casaen geungen was. Dit waren al Coningen kinderen.

Den Coninck Abdilrogman van Astrocan was nu gestoruen

en men maecte in sijn plaettse coninck eenen geheetten Jemgoeretz. een morser. diewelc Morsia is een lantschap ontrent de Caspische Zee.

Coninc van
Astrocan sterft.

Den grootuorst Juan Vasiliouits in Mosco dit vernomen hebbende sontt in ambassade daer hennen eenen Walachier. een geleert man. Sebastiaen geheetten. mett gescencken aen desen Jemgorets ende ooc om hem int conincrijcke te benestigen.

Den ambassadeur voornoempt daer gecomen sijnde wirdt seer scandelijck behandeltt. noch veel slijmer dan de booden des Conincx Davidis aen Hanan der Ammoniten coninc gesonden. bouen dat wurden se wtt Astracan met spotten verjaecht.

Juan Vasiliouits ditt hoorende wirt vol grimmicheijt en swoer. eer hij weder den winter sach. dat hij Astrocan tot in den gronde verdelgen soude ende en begeerde aen niemant ooc meer genade te betoonen. dan swoer alles metten sweerde te verbanen. Riep ooc terstont tot hem een tirannige heltt ende een wreett krijgsman, die lange tijtt eenen Ottoman veeler casacken geweest hadde in de grootte woestijne. ende was Derbuijs geheetten. Deesen beual hij hem gereett te maecken om Astrocan te bespringen. welc gebodt hij ooc metter vlijt naergekomen is en heeft in der haest een geweldich heijr te velde gebrocht. treckende daer mett den stroom heronder. op de Riuierre Volga. welcken ooc volgde meest alle de petigorse casacken. en bouen datt sleeptte hij een onttallijck volc mett hem wtt alle de steeden op de Volga geleegen. Ontrent Astrocan comende vielen hem ooc veele nagaien en morsen toe. die den astrocaneren heel vijant waren om datse van haer veele altijt hadden moeten lijden. en heeft mett deesen heijre Astrocan aen alle cantten terstont becingeltt. sonder eenichsins haer ijet te vragen oft met haer te spreecken. en hoewel Astrocan seer sterck wtter naturen was en ooc volcrijck ende wel ter wapenen. isse nochtans in weijnich dagen mett stormenderhant ingenomen ende wirt alles metten sweerde omgebracht watten asem roerde. soo wel kinderen als mannen en wijuen, en gesiede deese inneminge op den derden dach van Julio na den

Toornicheijt
Juanis over As-
tracan.

De Moscouit
neemt Astracan
metten sweerde
in.

ouden stijl Anno 1554. en wirtt alsoo sonder eenige genade totten gronde verdelcht.

1554.

Int innemen was haren coninc Jemgoerets gevlucht met sommige wagenen. en jaechde daer met na Tumen. maer wirt terstont vernolcht. maer sij en creegen anders niet dan eenige bagagie ende alle sijne wijuen en bijwijuen. maer selfs is hijt oncomen.

Opbouwinge
Astrocanis.

Alsoo wirtt Astrocan ooc getracteert 3 jaer na dat Casaen ingenomen was en waren voor groote conincrijcken altijt vermaert geweest. maer Astrocan wirdt terstont om de gelegentheijt wil weder seer triumphant opgebout ende met mosconise scoone kercken en torens verciert. veel scoonder dan se te vooren oijt geweest was. en wirdden veele moscouitren geduoungen daer te woonen. ooc quamender veel vrijwillige die in corter tijt seer prospereerden en toenamen. soo datt se nu weder in sulcke heerlijcheijt is meer als oijt te vooren.

Int volgende jaer daer na viel den Crimsen tarter in Moscouia met groote macht. ende destrueerde alle plaetsen daer hij ontrent quam. want hadde wel ouer de 400000 mannen bij hem. en dit was alles door beuel des Turcsen Keijser. onder welcker regeeringe de Crim hem is onthoudende.

Crimsen tarter
van den mosco-
uit verslagen.

Hier teegen wirt weder een groot heijr wtgesonden van den moscouit. welcker Ouerste waren Juan Seremetoff. Leuf Soltecoof ende eenen Alexander Basmanof. die onder haer tweenden Crim met grooter couragie int veltt aenvielen. en sijnde hett heijr van Seremetoff in embuscade verdeijltt, hebbense daarmede den Crim in de vlucht geslagen en wel bij de 80000 crimmen soo in de vlucht als int aenvallen vermoort. daerse ouer de 10000 peerden en 500 kemelen creegen. maer anders niet. want de tarters anders niet en hebben dan vee — ende keerden soo met grooter vreuchden en victorie weder in Mosco. daer se grootelijcx van de grootuorst begenadicht wirdden.

Juan Vasiliouits. tsar en grootuorst aller moscouitren. aen allen sijden de victorie vercrijgende. viel hem dagelijx noch meer ende meer lants en volckeren toe. vreesende sijne grote

Tirannijs Ju-
anis.

macht waerdoor hij wtermaten hem seluen dagelijcx meer en meer verhieff. meijnende niemant ter werelt sijns gehijc en was ende vreesde niemant nieth. ooc en betroude hij niemant van alle sijne heeren oft edelen. dan tiranniseerde geweldich ouer haer. daer hij maer ijct van hoorde dan nau begrijpelijc en was liet hij se scandelijcken doott aendoen. Deen settende op staeckende pinnen. d' ander mett ander onmenselijke tormen-ten ombrengende. Ja hij lieth sijne eijgene steeden in brant steecken en sijne ondersaten mett veele duijssenden int water smijten ende als hij se jammerlijck hoorde kermen. lachtte hij seer lujde daer ouer. roepende: hoe singt ghijlieden soo lieflijk.

Hij was oncuijser dan oijt Sardenopelus oft Heliogabalus geweest was. en was vol drollige grille. dan meest all met tirannije gemengt. waeruan ic eene sal verhalen. hoewel niet en dient tot onser voorgenomen historie. want sijne daden sijn al genoech bescreven. Ja meer als te veel. die soo scrickelijck sijn dat de historiscrijuers hem basiliscus noemen.

Hij satt eenmael bouen in sijnen palleijse in den somer siende na sijnen lusthoff die ouer de beecke Mosqua lach. recht tegen ouert coninclic huijs. ende riep terstont tot hem een pagie die hij beual dat hij seggen soude dat terstont alle de cancelieren en secretarisen. die der veel in Mosco sijn. tott hem comen soude. dwele terstont gescach. en al soo se voor hem compareerden. dede hij se allen naect w-
kleeden en lieth er 10 oft 12 stalknechten met sweepen ouer heer comen. die se seer smadelijc daer met tracteerden. en lietse soo alle weder gaen. bouen dat mosten met hare hoofden noch voor hem neijgen totter eerden. en bedancken hem van sijne groote genade. Soo haest en waren se niet wech oft en daer quammer noch eenen die te laet quam en creeg eenen appel van den Keijser. alsoo hij appelen sadt en adt. ende wirt hem beuoolen thujs te gaen. — Desen siende des Keijzers genade bedancte hem seer. maer soude ooc door gegaen hebben, dan en conde sijn tong niet houden. dan seijde: O heer Keijser ic en haddet ooc niet verdient tegene die andere

Oncuijseheijt.

Tirannige gril-
len.

gecregen hebben. want mijne voorouders alle hebben coninck-
lijk hoff alle getrouwelijke gedient. bouen datt en sij ic ooc
noijt gepittst geweest. dat is met sweepen geslagen. en soude
icker dan soo onuerdient aencomen. dat soude al te jammerlijk
sijn. Ho. Ho. seijde dese tiran. en hebbt ghij noijtt de pitse
geproeft soo en sijt ghij noch nielt geadeit. maer niemant en
mach hem een houelinc noemen oft moet sulcx geproeft heb-
ben. en liet hem wel 3 mael soo veele geesselen als de an-
dere, — dit dede sijn tonge. was metten appel nielt te vreden.

Wtt deese en diergelijke tirannige parten can men ge-
noech dencken wat hij voor eener geweest is. soude me ooc
al scrijuen watt hij bedreuen heeft soudentijt te weijnich
hebben. t en ware ooc niet goet. want de oncuysheijt en
tirannij was al te onmenschelijke wreett en scandelijkl.

Verwoestinge
in Lijflant.

Van de oorloogen. die hij den Sweeden aengedaen heeft.
als ooc de gantse verwoesting en jammer in Lijflant van
hem gedaen. en wil niet scrijuen. alsoo vant selue genoeg
bescreuen is in ander historien daeruan gemaect.

Wil alleen noch een weijnich verhalen van de victorie
die hij hadde tegen den turcsen heijre. t welck gesonden was
naar Astrocan om datt te ouerweldigen van den turcsen
Keijser Sultan Selim.

Verworpinge
der onvruchtba-
re vrouwen.

Dan recht voor deese oft in deese tijt troude hij eenige
vrouwen die hij weder int clooster wirp. want se na 3 jaer
geen erue en creeg. Want als de moscouise Vorsten van
hare vrouwen na het derde jaer geen erue en krijgen mogen
sij andere trouwen. en die verlaetten.

1500.

Te deeser tijt sont den Turcsen Keijser. Sultan Selim.
eenen brieff aan Juan den Grootuorst in Mosco. hem groe-
tende en heettende den grootuorst sijnen stalmeester. en datt
noch door een singuliere genade. daerin hij vermaende datt
alsoo sijnen vader saliger lang gestoruen was. ende hem jonc
nagelaeten hadde. hadde hem niet willen moeijen. ende datt
wtt goetgunsticheijt. dan wachte tot dat hij volcomen soude
sijn als een vorst in de Regeeringe der moscouiteren sijne on-

derdanen. daerom eijste hij van hem den tribuijt oft scattung sint der stonde ofte tijt dat Vacilij Juanouitz saliger memorien overleeden was. beuelende hem wel expresselijc dat terstont te seynden. sonder eenich wttstell. want sijnen vader daerin altijt was trou en obedient geweest.

Deesen brieff door eenen Legaet in Mosco gesonden ontfangen sijnde en geleesen, beual den Grootuorst Juan Vacilouitz, men soude eenen Rattenpels bereijden. als ooc een swert vossenvel. ende dat sceeren heel cael. Want. seijde hij. men moet den grooten Keijser van Turckijen voor deese sijne groote genade eenige gentillessen senden. Want alle geschenken die de moscouise Vorsten aen eenige Coningen oft Princen seijnden. is costelijcke pelterije. die der abundantt zijn aldaer. in hare scatten. en alsoo soude deesen Rattenpels den Keijser dienen tot eenen tabbaert ende den vosse tot een honte mutse. scrijnende bij deese giften: Waert saecke datt den Keijser wederom soo screef gelijk vooren verhaalt is. soo mochte vrij dencken datt deesen stalmeester die hem dit sont soo cael sceeren soude als het vossenvel. ende zijn lant laten tot in den gront bederuen van de moscouise Ratten. Want. seijde hij. hebdi niet gehoort hoett den Casaensen en Astrocaensen Coningen gegaen is. Vwe bontgenooten die ghij jaerlijcx verweete met Rebellije tegen mijn Keijserrijk eueleens salt met uwen lande gaen ende ic sal aen Tumen. Asoph. en int lant Groesina beginnen, dan salt u dit mael vergeuen.

Antwoord des
Moscouits an
den Turcke.

Dit spottich scrijuen heeft den Turck wtermaten seer verdrotten. en woude soo hij meende den Moscouit tott in den gronde verdelgen. boottschappende alsins den tartarisen coningen en vorsten dat se haer gereett soudon maecken tegen dat hij haer ontbieden soude. Ooc sont hij aen den lieden alsins die in oft ontrent den Pontus Euxinus woonden. ooc in Crimie en lanx de gantse Caspische Zee op sijne sijde. ooc aen alle Tsercassen en andere volckeren aldaer ontrent, beueelende haer in begin der maent martij op de Donauwe rondom der steede Asoph te laetten vinden. ende was in den jare 1569.

Grimmicheijt
des turx over-
moscou.

Wrake des turx.

Hij sont wtt Canstinopel den 20 meert a°. voorscreuen der-
tich duseut turcken daer onder heel veel heeren en edelen
waren. als meest al de opperste hoofden, die tot deesen heijre
gedestineert waren. Daerbij noch 5000 Janitseeren met grootte
lange Roeren en deese trocken altamael in galeijen ouer dat
Pontise Meijr tot datse alle geluckelijke arriueerden in Asoph.
daer ontrent ende soo lanx de Donouwe sij den geweldigen
heijre deesser voornoemder volcken hebben gevonden.

Hare commissie was. gelijc men lange gemerot hadde. recht
toetetrecken te lande na Astrocan ende een deel volc te laetten
tott besetting in Asoph. want mejnden sonder twijfel. datse
Astrocan wel krijgen souden. mejnende de Nagaien en Tsere-
misen. wtt haett oft om de veranderinge wille aen haer sijde
vallen souden. om dat se van den moscouiten soo hartt som-
tijts gedrongen wierden. Dan deselue volckeren vreesden den
moscouit meer dan den turcke. want Astrocan was gantsch
machtich van alderleij volck, en prouande, en ammonitie.
bouen dat waren haer scoone priuilegien gegunt van den mos-
couit die se ooc seer beminde. ende t ginc haer al en thaluen
wel. en wisten ooc wel hoe sonderling t geluck den Grootuorst
aen allen canten met liep. daerom swoeren se hem met eede te
dienen andermael. ende t lant voor hem te behouden als ge-
trouwe onderdanen. maeckende elc van haer legers gereet tot
defensie.

Getrouwichheit
Astrocans.

In Mosco hadden al lange tijdinge gehadt. ende waren ooc
alle gereet om den vijandt te ontmoetten. ende wierden veele
hoofthieden gesonden na Astrocan. die een ontallijck volc van
allen canten medesleeptten, ten oorlooge zeer bequaem ende
was haer beuoolen dat se voorbij Astrocan ende lanx de Cas-
pise Zee den vijant ontmoetten souden. ende haer verdeijlen
daer alsins in de woestijnen die daer veele ende groot waren.
Want sij mejnden dat de vijanden int marcheeren der oneffe-
ne wegen gans moede souden weesen. ende mejnden se soo
met partijen te ouervallen. wantt wisten wel. datse op veel
na niet teffens en condon trecken om der wegen wil. Welcke

Tegenweijrder
moscouiten te-
gen de Turcken.

meijninge haer alles wel geluckte. ende sij hadden ooc veel Nagaien en Tseremisen bij haer die alle deese passagien heel wel kenden, ende hebben alsoo het heijr der turken aen alle sijden verrast ende doot geslagen.

Ende alsoo sij van Asoph. te weetten het turcse leeger. ver-
trocken waren. hebbende veel kemelen met haer genomen. om
de victalie te voeren ende ooc water te voeren. sijnse onder-
weegen in veel troepen verdeelt geworden om de groote on-
effene verdrietige weegen en groote geberchten ende bosschen.
die se alsins passeeren moesten, daer sij in grootte ellende
ende miserie dickwils waren. dwelk de grooten. als turcken
meest verdroot en wenschten wel doott te weesen. alsoo datter
ontallijcke menichte ja veel dusenden van ongemack ende ar-
moede vergingen. maer de tartren die t' ongemaek gewentt
sijn. en geen victalie en behoeuen soo lange sij elc 2 oft 3
peerden hebben, gelijc se gemeijnlijc ooc hebben. en wisten
van geen quaet ende bleuen ooc al meest bij den leuen, dan
en waren meest geen crijchlieden gelijc die, die de moscoui-
tren dienden, alsoo dattet Turcx heijr treckende soo voort in
grooter ellende waren tott datse quamen ontrent eenige scoone
landouwe daer noch veel Ruinen waren, ende sceen eertijts
daer veele scoone steeden geweest sijn, daer soo de tseremi-
sen vertellen eertijts Alexander Magnus soude ooc gerust. ge-
oorlocht ende geleegeen hebben. Want doen noch aldaer eenige
ceremonien hem ter eeren. Ooc seggen se datt eenen Temi-
raisach daer grootte oorloogen soude geuoert hebben en tland
aldaer ooc in den gronde bedoruen heeft en alle de scoone
steeden aldaer geruïneert. Want soott blijft aen de ruinen. al
van scoonen steen. soo moetten der costelijcke en triumphante
steden geweest hebben. Deesen Temiraisach gelooft men den
Tamerlanus geweert te sijn Men vint daer noch veel steenen
daerin seer constich gegraveertt sijn veel griecse en hebreeuse
letteren. — Op deese plaetse dan hebbense ontrent 2 weecken
gerust missende in haren leeger wel 10 dusent menschen. die
van jammer ende elende vergaen waren.

Ellende onder
des Turcx leger.

En hebben hier haren leger in veel troepen verdeijlt ende zijn soo weder op wech getrocken na Astrocan, hebbende veele gedwaeltt onder weegen, want se dicwijls quade leijslieden hadden.

De moscouitren alle gelegentheijt dagelijcx hoorende door diverse Tartren. soo wt et turcse leeger als van de geberchten aldaer en hebben niet geslapen maer waren alsins seer gau op haer hoede. en sonden eenen leeger eenen nadren wech recht na Asoph toe. bestaende in 10000 weerachtige mannen. omdat scielijc te oueruallen. en totten gronde te verbranden. alles vermoordende wat se vonden. boven dat haddense ontrent Terech. Tumen ende in allen ander plaettsen. daert sceen datten vijant voorbij wilde. veel embuscaden geleijt de welcke tot diuerse reisen de passeerende troepen ouervielen wtt de bossen en bergen aldaer. want se seer fix wisten alle de wegen. diet sceen den vijant wilde passeeren. en dat door de menichte der tarterse verspieters die aen alle sijden den moscouitren gonstich waren. In somma wierden soo alle omgebracht. d' een hier d' ander daer. na dattse ouer de 4 maenden gereijst hadden in grooter miserie en armoede. Onder-tussen waren der al eenige. doch niet de helft van de moscouitren. bij de stadt Azoph gecomen. die se seer scielijck verrast hebben. mits datt se tseffens geuallen waren in de galeijen der turcken. die se meest in brant staecten en in den gront boorden. en vielen soo in der stadt. die in brant steeckende.

En alsoo in Azoph groote menichte was van buscruijdt is samen mett ontallijcke huijsen en menschen in de locht gevloogen. en wirt voortt alles omgebracht wat leuen in hadde. bouen dat hebben se ongelooflijk veele menschen in de Donouwe verdroncken. soo wel in de omliggende plaatsen als Azoph. ende hebben veel menschen. meest vrouwen en kinderen. kemelen. peerden en ander vee geuanclicj wech gevoert. ooc hoorden se aldaer hoe dat er noch een menichte van Turcken den grooten leeger gevolcht was. dien hebbense ooc gevolcht ende van allen sijden besettet. mette geene die in Em-

Cloechijdt der
moscouiten en
haer victorie o-
uer t'heir der
turcken.

bascaden lagen. en soo alles waerse wat vonden omgebracht. Groete neder-
lage der Tur-
cken.
 soo dat er van 300000 tarters. meestal peerdevolck. niet eenen
 ouer en bleeff. Ooc bleuen meest alle de turcken. behaluen
 ontrent 5000 meest hoofden en edelen. die alsins in tijts vluch-
 ten. en comende bij Azoph. wierdense van de ouergebleuen
 inwoonderen meest alle vermoortt. soo datter geen 2000 te
 Constantinopel binnen gecomen en sijn. bouen datt Azoph ver-
 destrueert mett alle de omliggende plaetsen en alles gerooft en
 bij de 200 galeijen verbrantt. Soo was het eindje deeses heijrs
 en sint dier tijt en hebben de turcken noijt meer gesocht na
 Astrocan te trecken op sulcker wijze. dan hebben namaels den
 Crimsen tarter wel in Ruslant latten vallen om tselue te ter-
 gen en t volc waerse condon wtt te voeren. dan de moscoui-
 ten. datt wel gewentt sijnde. en vragen daer niet veell na.

Jn somma. t geluc liep den moscouit aen allen sijden in
 den montt. soo dat hij gewellich wirtt ende ooc seer ontsien.
 eensdeels ooc om sijne grootte tirannie.

T is onnodich alle sijne oorloogen te verhalen, die hij tegen
 Stephanum Bathor. Coninc van Poolen gevoertt heeft. die hem
 heel bang maectte. want sij alle bescreuen sijn. seer ordentlijck
 door eenen Reijnolt Heijdensteen. secretaris der croone van
 Poolen. als ooc het overgeven weder van Lijflant om de vrede
 te verweruen, Dwelck gescach voor de stadt Plesco in sco-
 nincx leger A°. 1582. 15 Januario.

Dan sullen nu beginnen ons voorgenomen historie. datt is
 t fondament der huijdiger oorloogen.

Johannes Basilij. grootuorst ooc tsar der moscouitren dan,
 troude sijne seuende vrouwe vant geslachte Nagoij geheeten.
 en sij hiet Marna oft Martha op onse spraecke. Bij deesen
 vrouwe creeg hij eenen soone. die hij Demetrium dede noemen.
 en ditt was ooc sijn leste getroude vrouwe en kindt ende cree-
 gen namaels geen meer. Hoewel hij veele bijvrouwen gehadt
 heeft en weet men niet ofter eenige bastarden sijn ouergeble-
 uen. dan geloue meest neen. omdatt als eene eenige dochter
 beslapen hadde. die hij dagelijx in allen plaetssen liett opsoe-

Demetrius
 wordt geboren.
 Begin der his-
 toria.

cken en ooc mosten comen. gaff hij de selue terstont sijne Capiteijnen en Roffianen ouer. die se voort bedieruen en geene kinderen quamen daervan.

1584.

Ende alsoo hij Juan sijnen soone gedoot oft verlooren hadde. gelijk wij hier voor verhaelt hebben in de geboorte sijner kinderen oft verhael daervan. Dwelck ontrent deese tijt was int jaer 1581. begonde hij geweldiger te tiranniseeren dan hij oijt te vooren gedaen hadde. Ja sijne tirannie was soo scriclijk als noijt mensche gehoort heeft. men seijt dat hij desperaet was en dat om sijnen soone Juan. soo datt hij van de furien dagelijcx sceen gedreuen te worden. als hij int root was stelde hij het alsins in bloett. jnt swertt sijnde was alsins elende ende jammer met worpen int water. worgen en rouen. maer als hij int wit was was alsins vreuchde, maar nielt gelijk bij de christenen hoorde geuonden te worden.

Groote tirannie des Mosco-uits.

Ja men seijt dat hij doen hadde voorgenomen sijn gantse egen lantt ende volc om te brengen. weettende datt hij niet lang leuen en conde ende denckende datse wel blijde souden weesen om sijne doott. hoe wel hij aen niemant en conde mercken. Dan stierf eer. eer hij gemeijnt hadde. want wirt dagelijx slapper ende daerop creeg een hooftsiectte. dan was van geen en noode noch: Dan men segt datt een van sijn opperste heeren, Bogdaen belsci genaempt. die bij hem groot was. hem eenen dranc van den doctoor. Johan Eijloff genaempt. brengende. daer int dragen vergift in gesmeetten soude hebben. daervan hij corteling stirff. Oft soo is mach godt weeten, dan stirff altijt haestelijck daernae. — sijnde 4 martij stilo vetrij 1584.

Doot des tirana.

Doot sijnde wasser grooter oproer in Mosco onder t gemeijn peupell. die mett boogen. spiessen. cluppels en sweerden na t slot liepen t welck voor haer geslootten wiertt. daerom braecken sij alle winckelen op. ooc t' ammonitije huijs. voerende daer t gescut ende buscruijdt wtt. ende wilden soo de poorten ouerweldigen. oft riepen: geeft ons Micite Romanouitz wtt. dwelc was des tirans schoonvaders soone en Anastasia broeder der

eerster grootuorstinne. Deesen was van de gemeijnte seer besint om sijne vromicheijt wille. als ooc om sijnder suster wille. die de gemeijnte seer lief gehadt hadde. Deesen dan begeerden se leuendich. want sij hadden vreesse datt. tewijl het interregnum was. dat se hem mochten ombrengen. want meijnden dat hij om sijner deuchts haluen te houe veel vijanden hadde. Haer wirdt ouer des slots mueren toegeroepen dattse thuijs gaen soudon ende offerhanden doen. biddende voor de siele des ouerledenen. dat voorts alle dingen tot eenen goeden eijnde soudon comen. want men wel wiste wiett rijcke besitten soude. want soonen waren, Ende bouen dat proclameerde men Fedor Juanouits als Keijser ende Grootuorst in sijns vaders plaettse, dewelcke al gehoutt was, Daerom vreesst nielt, — dan t en mocht niet helpen. riepen al eeunseer: Geeft ons Mikite, geeft ons Micite Romanouits. Dan de Heeren vreesden voor ongeluck, dat deesen heere mocht ouercomen ende seijden, Hij is gesont ende waerom soude hem leet gescieden. Dan het en mocht al niet helpen. maer riepen euen hert. sceldende de Heeren al tsamen voor verraders ende scelmen. De heeren vreesende dat groot gewelt op tslots poorten gescieden soude. hebben de strelsen of scutten 2 oft 3 hondert musketten laetten afschietten in den hoop. daer met sij de gemeijnte terstont van de poorten deden vluchten. soo dat de groote pleijn voor het slot terstont geruijmt was. dat men niemand meer en vernam. Ende Mikite Romanouits begeerende thuis te sijn. vreesende voor eenige oploop tegen sijn huis oft elders om sijnentwille baden hem de Heeren gantsch seer dat hij te sloodt bliuen soude. dan alsoo hij met gewelt begeerde hebbense hem wtgelaeten. Ende alsoo hij wttgereeden quam met ontrentt 20 van sijne knechten. achter hem quam de gemeijnte hem nagelooen. gelijc eenen scielijcken slachreegen compt. ende riepen. tierden en juijchten van grooter blijscap datse hem noch leuendich sagen. ende convoieerden hem met grooten troepen tot in sijn huijs. twelc sij ooc wel bewaerden soo lang tot dat de jonge Vorste gecroont was, want sij haer seluen

Fedor wordt
Keijser gepro-
clameert.

Oproer der
gemeijnte in
Mosco.

inpresseerden datt tegen hem eenige lagen soudén geleght worden om verradelijck hem om te brengen. terwijle het soo stont sonder grootuorst gecroont te sijn.

Juan wort begraven.

Ondertussen wirt Juan Vaciliowitz begraven met groot huijlen en weenen van vrouwen na de griecse maniere. welcker ceremonien sij ooc bedreuen. als sijnde van een religie.

En hoewel Fedor Juanouits Keijser en Grootuorst van Moscouien was geproclameert. so en wiert hij niet eer gekroont voor po Septembr in tselue jaer. sijnde de moscouiten nieuwen jaer dach. op welcken dach sij hare vorsten cronen, en niet eer.

De croninge was seer costelijc en pompeus. dan alsoo ic deselue niet gesien en hebbe en can se niet navertellen. dan in de volgende historie sal verhalen tgeene gesien hebbe. Dan den titel van deesen Heere. gecroont sijnde. is al volcht. dewelcke ooc alle volgende geuoert hebben, ende was Juan de eerste die hem Tsar neffen Grootuorst noemde na het innemen Casanis en Astrocanis. als hier voor verhaelt is —.

Fedorgecroont.

A° 1584 p° September gesciede de croninge en wirt getiteleert:

Fedor Juanouitz. van godts genede. Tsar en Grootuorst aller Russen. Sels Erholder van Volodimer. Moscou. Nougordt. Tsar van Casan. Tsarban. Astrocan. Heere van Plescou. Grootuorst van Smolensco. van de landen Otueria. Joegoria. Permia. Viatca. Bolgaria. Heer en Grootuorst der nedrigē landen van Tzernichof. Resan. Polutzco. Rostonia. Jaroslau. Bielaozeria. Udoria. Obdoria. Condinia. Ende des gantsen Sibirishen Samoiedishen Landen. Ende der Nagaien Heere. Gouverneur. generael in den noortsen lande Sineria. En Heere van Lijflant.

Dit en is maer om datt men weetten soude hoe de moscouise heeren haren titel scrijuen ende laten maecken in hare brieuen.

1584.

Wij hier voor int cort ouerloopen hebbende t leuen van Juan Vasiliouits. sijn gecomen totte reegeringe sijns soons Fedor Juanouits. den welcken gecroont is 1584 den eersten

dach Septembris als vooren verhaelt, sullen alsnu dan na vermogen beginnen onse voorgenomen historie.

Daer was bij den tijden des tirans een geslachte in Moscouia genaempt de Goddonouen, en waren van Tartersen afcompst. dan hadden al lange in moscouia gewoont. want hare vaderen hen onder den moscouitren begauen oft onder den Volodimeren. want eertijts was Volodimer het hooft der moscouisen, ende den vorstelijken stoel was aldaer. En dat was ten tijden doen Temiracsach regeerde ende tganse lant onder de Caspise Zee ende soo herom verdestrueerde ende tot in den gront verdelgde. en de plaetse daer deese van geboorich waren heet men nu hedensdachs noch Solotaia orda. oft hett Gulden Geweste, om de scoone landouwe wille. ende ooc can men aen de Ruinen aldaer sien dat er machtige en costelijke gebouselen geweest sijn. de welcke steenen constich gegraveert sijn mett griecse en hebreuse letteren, ooc sommige schoon verguldt.

't Geslacht
Goddonof.

Van dit geslachte dan nam Fedor Juanouits een vrouwe ter echte. noch bij sijnes vaders des tirans tijden. en alsoo hij van haer na 3 jaeren geen Erue en creeg dan een dochterken namaels dwelck ook ouerleden is. wilde Juan Vaciliouits hebben, hij soude deese vrouwe int clooster steecken en een ander trouwen na haer manier. Dan Fedor Juanouits. een man van stiller en goeder conditie sijnde. en begeerde sulcx niet te doen. en bouen dat hadde hij haer seer lief ende seijde den vader: laetse mij behouwen. soo niet soo beneempt mij mijn leuen. want ic se niet en begeere te verlaetten. Doen verdroott hett den vader seer datt sijnen soone niet na hem en aerde ende bedroefde hem wt er mate seer. datt hij Juan sijnen soone. die recht na hem aerde. sulcken doott aangedaen hadde.

Deese Keijserinne en grootuorstinne. Alexandra genaempt. hadde eenen broeder die Boris Goddonoof genaempt was. ende was ooc getrouwt aen een dochter van een groot Heere genaempt Malnta Skoeratof. dan sijnen rechten name was Grigorij.

Boris Goddonoof.

Deese vrouwe. Maria genaemptt. hadde inwendich een Semiramidis hertte. altijd na hoocheijt staende en meijnde altijd noch Keijserinne te worden. want hoopte daer te meer op omdatt de Keijserinne Alexandra geen kinderen en kreeg: En heeft daerom haren man altijd ingeblasen dat hij sien soude niemant de croone en creegen na de doot Fedors dan sijlieden. hoewel noch eruen waeren: te weetten Demetrius. soone van den tiran. van de senende vrouwe Martha gebooren. —

Naeste
Moscouise
Croone.

der Bouen dat warender noch wel eruen. al en hadder desen prince Demetrius niet geweest, te weetten. de kinderen van Roman Sacharionitz. vader der eerster grootuorstinne des tirans. die behaluen de eruen de naeste der croone waren. en deeser wasser all veele. soo dattet den Goddonouen swaer soude vallen alle dit volc om te helpen. als ooc Demetrium, de jonge prince. die heel jonck was. Dan hebbent gelijc wel alles volbrocht na haren willen. ende dat door de listicheijt van Boris Goddonoof. broeder der vorstinne.

Want des grootuorsten broeder. oft den jongen prince Demetrius. was gesonden in eene heerlijcheijt op de groote riuere Volga. welcke Oulitz genaempt was. daer men deesen jongen prince opuoede ende onderhiel. soo heerlijk als den Keijser selfs

Boris Goddonoof soect practijcke, om Demetrium om te brengen.

Desen Demetrium socht Boris Goddonoof eerst om te brengen, en datt gesciet sijnde meijnde hij wel voordr te comen. Daerom maecte hem seluen groot bij den Keijser en dat door sijne suster de Keijserrinne die hem seer aenprees. soo datt Fedor Juanouitz der Goddonen stoell seer verhieff. en maecte Boris tott opperste marscalck en velthoofman des gantsen rijcx. bouen datt gaf hem de beste woninge in der Mosco. naest des Keijzers. en verhief hem alsins seer. En alsoo den Keijser om sijne Religieusheijt ende stillicheijt wille hem niet veele en moeijde in des rijcx Regeeringe. dan voerde alleen den enckelen titel. ende liet Boris mette Regeeringe geworden. en wat Boris dede was welgedaen. en heeft alsdoen sijn ver-raet ooc int werck gestelt.

Voor eerst maecte hij dat de Keijserrinne Martha. moeder

van deesen Demetrio. ook bij den soone gesonden wirtt. ende maectte dat alle de vrienden deser Keijserrinne vant Nagois geslachte versonden wierden in wijde plaetssen. soo in de Tartorie als elders. quansuijs om tland aldaer te gounerneeren. dan veele warden der allenxkens door bevel Borisi omgebrocht. daerder ooc veele ontliepen ende langen tijt in elende swerfden.

Ooc sont hij veele scoone giften aen deesen jonge prince. om alsoo alle achterdencken wech te nemen. ooc aen sommige officieren die den princen hof bedienden.

Om dan totte moort Demetrij te comen sochte hij veel middelen. ende de meeste waren om tland eenen vijant te verwecken. meijnende in sulcken vreesē ende oproer den Keijser al de oog op hem soude hebben, wantt de Keijser geleec eer eenen niet weettenden monick dan een groot uorst ende was bouen dat lichtgelouich en heel goet betrouwende. want geloofde al watt hem Boris wijsmaectte en steldett alles in Borisi goeden wille. Ende al watt Boris wilde, wilde de grootuorst ooc. ende was alles wel gedaen. Daerom persuadeerde hij den Keijser om met eene heercracht na de Narue te trecken. om Lijflant weder te krijgen. welck van den poolen soo veel als ontnomen was. om datt ment haer tegen danc voor eenen tijt had moeten wedergeuen. en alsoo den tijt om was soudet de moscouise croone een scande weesen. tselue niet weder te nemen. twelc met goetheijt niet en conde krijgen. Daerom hiel hert aen en maecte dat den Keijser daer in bewilligde ende persoonlijk ooc mede trock. hebbende bij hem eenen heijre van 300000 mannen. daer onder waren 50000 Tseremisen en Tartren. die in den eersten aanloop gesett sijnde. altsamen bleuen, sonder datt er een afquam. En hebbende daar menigen storm opgedaen en heel veel volcx verlooren. sijn weder gekeertt. nemende in de passagie Jamgorodt en Copuria in.—

Men segt dat Boris noch eenen storm wilde doen. en meijnde de stadt daer mett gecreegen sou hebben. gelijk hij ooc soude. Want de Inwoonders sweeren dat er maer 80 gesonde mannen in en waren. en waren ooc geresolueert op te geuen

soo der noch eenen storm gecomen hadde. Dan den Grootuorst hem vant veele bloetnergieten bedroeuende beual af te trecken. ende Boris liet wtstroijen door sommige sijne aenhangers in den gantsen leeger. datt hij den Keijser daer seer toe gepersuadeerd hadde om af te trecken, ende datt wt enckel affectie ende liefde die hij den volcke toedroeck. Daer mett hij veele hertten tot hem creeg van den gemeijnen lieden. dan de Heeren ende Edelen benijden hem inwendich seer. doch dorsten niet seggen.

In deesen tocht. soo hij Narua gecregen hadde. hadde hij voorgenomen den prince Demetrium te laten ombrengen. dan is hem misluctt ende verwachtte hij alsoo een ander gelegenheijtt.

Moscouia
prosperceert.

Ondertussen heeft het lant geweldig geprosperceert alsins ende wirt heel volcrijk. want was te vooren bijna geheel verwoestt ende bedoruen door de groote tirannie des ouerledenen grootuorstes en sijner officiren. hem doen gelijk sijnde. het lant heel cael maecten en rondom best roofden. Dan alsnu door de enckel goedertierenheijtt en vroomheijt deses Vorstes. als ooc door de groote behendicheijt Borisi. nam hett weder geweldig toe en is ooc rijk geworden.

1590.

Oproerige op
Volga.

A°. 1590 muijteneerden een groote menichte der Tseremisen. op de riuere Volga. berouende de landen alsins rondom daer se quamen. ende twas een bedoruen hoop die opgeruijt waren door sommige fielen die haer Ottomannen waren. Dan daer wurden een groot deel Duijtsen, Poolen en Russen toegesonden, die den Grootuorst dienstbaer waren. Dan hebben se niet geuonden. want waren alle van selfs verstroijtt en vergaen. —

1591.

Tarter wt Cri-
mia comt met
heijrcracht en
Moscouia. tott
onder Mosco.

A°. 1591. in de lenten. quammer tijdinge van de tarterse grensen in Mosco. datten Crimsen Tsar mett gantser macht te velde was. en alsoo hij geweldig rasch aen mercheerde is hij in tlant rondom geuallen eerse hett wisten oft ooc gedacht hadden. Want den Crimsen tsar. een groot krijgsman ver-naempt sijnde. hadde voorgenomen Mosco te sien. al waert scoon dat hij se niet en creeg. begeerde den moscouit maer

bang te maecken ende een deel volcx wten lande te voeren. Daerom een groote bangicheijt in Mosco was. en alsoo Boris altijt hem blijhartich toonde en coragiux, hadde den Keijser en ooc de gantse gemeijnt hett goet betrouwen op hem. want hij hem alsins cloeck hiel int bereiken der tegenweijre. brengende terstont een grooten leger te velde ende liet eenen grooten geweldigen wagenburch slaen recht buijttē der Mosco. van daer den tarter comen soude ouer de riuierē Moseua. besettende die rondom mett veel gescutt. Bouen datt liett hij se al in Mosco opscrijuen die buiten 20 jaren waren. om de mueren te bewaren met buerten en altijt gereet te sijn in de wapenen. En hij weettende dat den tarter machtich was viermael hondertdusent mannen al te peerde. en begeerde hij hem niet tegen te trecken, maer verwachte hem mett groote couragie ende meijnde hem te besetten aen veele sijden soo hij lang bleef leggen. Dan t mislucte.

In Mosco quam post op post datten vijand gewellich rasch aenquam. Ja hij quam eer voor Mosco. eer dan eenige posten die een vre voor hem wech geiaecht waren. Ende t was den 2 Julio stilo veteri A°. voorscreuen. smorgens heel vroeck. als men hem sach comen gelijc een wolcke die t lant bedecte, met sulcken gedruen datte eerde beefde. ende sloech hem selfs neder te Kolomensco. sijnde een mijl van Mosco oft anderhalf. omringelt met sijnen gantsen heijre.

Deese twee groote geweldige legers tegen malcander liggende. hebben dien dach niet bedreuen. dan sanderdaechs smorgens sijnder twee tarters te peerde gecomen onder den moscouiesen wagenburch. daer de moscouiten sonder eenich verstant terstont met grof gescutt na gescootten te hebben.

Terstont hierna volgden bij honderden tarters op dese 2. ende daerop met duijssenden. soo dattse als eenen hagel rondom den moscouisen wagenburch vielen. scietende daarin gewellich met hare flitsen. dattet sceen de locht van de pijlen bedectt te sijn. ende scermutseerden lange en deijdsen soo weder in haren leeger.

1591.

Eenvoudicheijt
van Fedor be-
minnende sijn
vassalen.

Den Grootuorst Fedor Juanouitz sach dit alles wtt sijnen palleijse hett welc seer hoog leet op eenen berge op de riuere Moscua. midden in Mosco. en weende seer. seggende. hoe vergiet mijn volck t bloet voor mij, Och mochte ic voor haer steruen. Principael prees hij de weijnich wttlanderer die haer altijt vromer hielen dan de moscouiten selfs die in sijne dienst waren. sulcken eesalich mensch was hij en wenschte dicwijls hett Clooster voort Keijserdom haddet hem mogen gebeuren.

Sanderdaechs regende hett gewellich. doch de tartren viel en weder aen als vooren. daer de moscouiten seer onordentlijck op scootten. als weettende met geen gescut om te gaen al hebben se tselue veel. Wantt scootten soo wel in haer volc als in den vijant, — gescermutseert hebbende sijn de tartren weder in haren leeger getrocken.

Den volgenden nacht hebben de moscouiten soo wt den wagenborch als van de stats mueren gewellich gescootten. soo wtt cleijn als groff gescutt. den heelen nacht lange. dattet sceen dat hemel en aerde vergaen soude. en niemant en wiste waerom.

Dan daerna quamen tselue te weeten. —

Boris. als opperste veltheer presenteerende sKeijzers plaetse. hadde eenen edelman daertoe gecocht. die hem al willens liet vangen. sonder datt de Tartren tselue merctten. ende de tartren siende dat hij costelijck gecleett was mett goudelaecken sijnde met peerlen besticct. dachtten dattet een groot heer moste sijn. ende hebben deesen gebonden gebrocht voor haren Keijser int leger. den welcken hem vraegde. waer omme men den gantsen nacht soo gescooten hadde sonder dattse den vijant bescadichden. Hij antwoorde seer stoutelijck. datter in Mosco van dander sijde ouer de 30000 Poolen en Duijtsen ingecomen waren den Moscouit te hulpe, hebben hem hierop gepijnicht seer sterck. en hij blijuende standuastig. heeft het selue seer bekentt sonder een woort te verandren. Waervan den tarter. meijnende tselve waer was en ooc vast gelouende

seer verscricte. soo datt se den volgenden nacht mett een ongelouelijke onordeninge ende grootte confusie de vlucht genomen hebben. mett sulcken geweld en rasheijt. dattse tussen Mosco en de statt Zirpag 12 mijlen van daer. vele cleijne bossen te gronde geveltt hadde ende ooc ontallijcke dusent van haer peerden en menschen ouerrompeltt. soo datt den gantsen wech vol doode peerden en menschen lach. dattet niemant en soude willen gelouen.

Ende alsoo hett seer heett was. gelijct daer somers heel heett is, stoncken de lichamen soo afgrijselijk. datt men niet gedueren en conde. ende waren terstont vol wormen en vliegen en anders niet dan offse doorkerft waren. ende dat vant ouerloopen der peerden.

Smorgens quam in den moscouisen leeger eerst de rechte tijdinge datten gantsen leeger der tartren gevluht was. twelc ooc de sciltwachten niet gehoort en hadden doort gewellich scietten der moscouitren. Ooc en hadden se tselue niet gemerct door datt de groote menichte der vieren int leeger der tartren tot smorgens noch branden. Soo hebbense smorgens terstont een groote menichte van peerden nagesonden. die den tarter sonde beletten tlantt in brantt te steecken int vluchtten. Dan comende te Sirpag hoorden se datt hij dien dach al ouer de riuere Oca gepasseert was. dwelc sij nau en wilden gelouen. wantt ooc ongeloofflijk is datt een sulcken grootten leeger in eenen somersen nacht en haluen dach 28 mijlen soudenvluchten en bouen datt ouer een grootte diepe riuere comen. En t is nochtans warachtich. Want t is eenen raschen vlienden vijant. hebbende nemmermeer eenige belemmeringe met haer. die haer let. noch ammonitie noch ooc victalie oft eenige prouande. want al peerdenvleesch eeten. Ende gemeijnlijk hebben se meer als eens soo veel peerden als menschen. hebbende elc mensche 2 peerden. als d een moede is, springen se opt ander. ende de peerden loopen elcken meester als eenen hont na als van joncx soo gewent sijnde. ende alser ijmant sterft. gelijc t wel doet. soo cetten se t peerdenvleesch. nemen-

de elc een stuck. en leggen datt onder den sadel die onder hol is, t welc daer leijt en broeijt. soo lange tot dattet moru is. ende dan bancken se t selue met lusten op. Bouen dat rouen se alsins genoeg beesten die se eetten. Alsoe ooc bij eenige Rivieren comen binden se beide tomen van hare 2 peerden aen malcanderen. als ooc de steertten. en staen daer tussen beijden. bindende hare boogen, die van zenuen en hout aen een gelijmpt sijn. aen haren rugge. omdattse niet en souden slap worden van t water. ende staen soo tussen beijden de peerden en swemmen soo gelijc ende mett groote ongelooflijke snellicheijt ouer. Sijn alle in beerenvellen oft scapenvellen gecleett van hooft totte voeten. soo datt ser wtsien als oft duuels waren.

Desen vijant ouer de Occa gecomen sijnde, heeft hij int vertrecken sulcken meenichte menschen mit gesleijt wtt alle vleecken en dorpen. dattet eene jammer om hooren was. die hij alle in slauernije geuoertt heeft in Crimea. ende ooc veele in Turckijen gesonden. meest vrouwen en kinderen. maer veel mannen sijnder weder ontcomen. ende alsoo heeft hij t lant verlaten. hebbende alsins veel scade gedaen. geen tegenstandt vindende. en die hem volgden quamen veel te laett.

1592.

Na deese gesciedenisse wirt alle t crijsvolc besoldet ende wechgesonden ende den duijtsen en poolen. als ooc andere natien ooc allen beuelhebben. warden bouen hare besolding noch giften gegeuen, en elc eenen gouden penninck.

Daer warden ooc bij de 70 geuangen. meest lijfeijgene heeren knechten. die de Mosco mejnden in brant van binnen gesteecken te hebben ter tijt der belegeringe. Hadde dit gesiet soude t verderf des rijcx geweest hebben. want men mochte geen broot backen om vreesse des viers willen. soo dat veele arme lieden in die corte tijt van honger stiruen. den vijant maer 3 dagen voor de statt geweest hebbende. Dan dese verraders warden alle na verdienste gerecht.

Alles weder in goeden vrede sijnde begonde gereetschap te maecken om sijn voornemen te volbrengen. hem beraetslagen-

de met sijne vrinden die wel 70 huijsgesinnen waren. als de Goddonouen. daer hij t hooft van was. hoewel daer wel ouder dan hij onder waren. als de Velieminouen en Soborouen. twee geslachten alsoo genampt. Mett deese beraetslaegde hij hem dagelijx om totte croone te geraecken. dan den jongsten prince Demetrium moste eerst om hals sijn. want vreesden seer. dat den tijt doorslippen soude. want Demetrius was bij de 10 jaren out ende ooc verstandich na sijnen ouderdom. dicwils seggende: watt slechtter Keiser is mijnen broeder. hij en dient niet totte Regeringe sulckes rijcx. En vraegde dicwils wat Boris Goddonooft voor eenen was. dien het heele bewint des rijcx in sijn handen hadde. Seggende: ic wil in Mosco sijn, en selue hoet daer toegaett, want ic siett noch ten quaden eijnde te comen datt men slechtten edlen soo veel betroutt. daerom moetter in tijts in versien sijn.

Boris raet-
slaecht met sijn
vrinden, om aen
de Croon te co-
men en Deme-
trium om te
brengen.

Die en veel meer dergelijcke redenen meer quamen al voor Boris met sijnen aenhang. en vreesden seer. soo se nielt in tijts toe en sagen. datt se souden seluer in den stricke comen diese voor ander bereijden. Daerom hebbent verraet te werck geleijt.

Bij den Prince Demetrium was eenen Cancelier. die altijd bij ende ontrent hem was ende ooc sijnen besten vrient. soo de prince meijnde. en deesen hielt Michael Michalouits Petoegoffsci. Deesen wirtt daertoe gecocht om Demetrium om te brengen. denwelcken tselue aennam. Dan de moort dede hij sijnen soone doen. genaempt Daniel Petoegoffsci. die eenen memaet hadde. genaempt Micita Catsaloff. Deese 2 waren eerst in Mosco geweest bij Boris. die haer groote beloften dede van haer te verhoogen en tot groote officie te helpen. ende hebben aldaer ooc t sacrament genomen ende van Boris pape de segening ontfangen ende volle absolutie van die sonde. ende sijn soo. hennen getoogen na Oulitz. hebbende eenen brieff met Boris aen haren vader.

Den vader alles weettende wat hij te doen hadde. heeft sijnen soone Daniel met Micita beuoolen dat se haer int hoff

Demetrius
wort vermoort
verradelijk.

verbergen soude dien dach. meijnde dien dach noch wel geschieden soude. Want den Cancelier hadde een spel opgesett voor 2 oft 3 jonge edlen. na den eetten te speelen. met nootten. daer Demetrius met haer begeerde te speelen soo hij seijde. En alsoo den Cancelier. op een seeckere vre als hij wist datse int beste vant spell souden weesen hier en daer om eenige saecken wt te richten gesonden heeft. en seluer om alle suspicie van hem te weeren van de gemeijntte ginc in de cancelerije. sijne saecken verechten in presentie van menichte volx. die daer pleijten ende tegen malcander procedeerden. Ondertussen hebben deese 2 voorscreuen den jongen Prince int beste en genoechlijcste vant spell den gorgel oft strott afgesneeden en sijn strax gevlucht. door groote verbaestheijt latende de ander jongelingen bij t leuen, ende sijn ooc ontcomen. op peerden haer al bereijt sijnde.

Dit gescienn sijnde hebben dese jonge Edelen groot gescreeuw int Hoff gemaect. ooc quam de tijdinge terstont in de cancelerije ende soo voort in de gantse stadt. roepende een ijgelijc: moort, de Keijser is omgebracht. soo datt alle de gemeijnte terstont te peerde met menichte waren. niet wetende wat deden. alle t' ander gepeupel liep na t Hoff. vattende alle die te houe waren. soo wel edle als onedle. en settese alle geuangen soo lange datt se deese moort hadden verwitticht en Mosco. Ondertussen sijnder veele in den furieusen oploop vermoort.

Deese tijdinge in Mosco comende. sach men alsins grootte verbaesdheit in de lieden. als ooc te Houe. ende den Keijser was ooc bange. om de doot wenschende. dan wirt vertroost soo veel men conde, De Keijserrinne was ooc totter doot bedroeft. willende wel in een clooster ware. Want dachte al half dattet haers broeders bedrieff moeste sijn. als seer na t rijke ende croone trachtende. doch sweeg ende hiel all dattse hoorde in haer hertte verborgen. sonder ijmant ijte te seggen. —

Bouen datt vreesde men voor oploop ende grooten oproer in Mosco. dan de presentie des Keijzers belette sulx ende daer

wirtt ooc al heijmelijck gemompeltt dattet alles was t beleijt der Goddonouen. dan vreesden seer voor de Goddonouen. wantt haren aenhanc was groot. En de Goddonouen vreesden gans seere dattet wtt comen soude en datter ondersoecking ten nausten soude gedaen worden. dan Boris wiste metteen groote behendicheijt voor den Keijser soo te clappen. datt de ondersoecking daeruan hem beuoolen wirtt. d welc hij annam.

Daer mocht men wel recht seggen. dattet scaep den wolf was beuoolen.

Maer Boris dede sulcke ondersoeckingen datt hij alle die vant princen hoff waren deede vangen voor verraders ende sont se al in ellende ende ongenade des Keijzers. ende wierden veele edelen gesonden in de gevanckenisse tot Vstinga. een stadtt gelegen bij de rinierre Dwina. 200 mijlen bouen Mosco. daerse lang in grooter elende geuangen geweest hebben. Som-mige suspecteerende liet hij ombrengen. soo datter veel goede lieden en alsins onsculdich omquamen. met vrou en kinderen. Wtt Mosco wirtt ooc een groot Heere gesonden, genaempt Vacilii Juanouitz Soescij, den welcken totte begrauenisse geordineert wirtt mett noch eenen boiaer oft Heere, Andre Clesnin, van grooten huijse. Deese hebben hem met hare handen. wel besien hebbende en hem ooc wel kennende, alsoo doot in de kiste geleijt, in presentie der ouder Keijserrinne: sijne moeder. weduwe van den ouerledenen tiran.

Ende is alsoo in deselue stadtt Oulitz begrauen geworden met groot huijlen en krijten, na haer maniere.

Demetrium
begrauen.

Voortt wirtt de oude Keijserrinne Martha in een clooster gesteecken. Alle de ouergebleuene van hare vrinden werden ooc al versonden als voren verhaelt is, die vant Nagois geslacht waren.

Nu wasser int gantse lant noch groote mompelinghe onder de grootte heeren. dan die dorsten niet doen tegen de Goddonouen, soo lang den Keijser leefde mette suster Borisi, de Keijserrinne. maer den gemeijnen man. soo coopliijden als andere gemeijne lieden. mompelden al onder malcander van de

Goddonouen. seggende int heijmelijc, dattse verraders waren en na de croone stonden. daerom sochte Boris alle middelen om t selve wtt haren hoofde te brengen.

Veel verraderij in Mosco, door bedrijf der Goddonouen.

Want alsoo t lant noch in groote bangicheijt was van de memorie datten tarter daer onlanx geweest was. soo liet Boris op sommige phaetssen de Mosco in brant steecken. soo datter tott 3 oft 4 malen elcke reijse wel over de 200 huijgen verbranden. en die dese brant aenstaecken waren alle van Boris daertoe gecocht. ende wiriden veele van die voor hem gebrocht. die hij hier en daer liett geuangen setten, wijs maeckende haer smadelijcken doot aen doen wilde. Hier mett maecte hij t gantse lant weder vol vreesse. bouen datt hadde hij sommige in de grensesteeden voor Gouverneurs gesteltt. die valschelijk screuen datten Crim mett groote macht weder gereetscap maecte om int lant te vallen ende lietten deese brieuen in Mosco seijnden. soo dattet selue den lande sulcke bangicheijt aenjaegde. dat men alle dinc vergadt ende vergaett ooc de doott oft moort van Dimetrium. Ende vresende dattet verractt en deese brantstichtinge quam van de tarterse sijde. door de grootte practijcken der Goddonouen hebben se alle de quade suspicië den volcke wt den hoofde gejaecht. Ooc hadde ijgelijc mett sijne droefheijt en elende soo veel te doen dat se alle andere dingen vergaetten ende beweenden t hare.

1592.

Boris siende alles na sijnen wille ginck sont hij aen alle huijslieden in Mosco diens goet en huis verbrant waren. veel geltt. een ijgelijc na datse waren. liet haer ooc vertroosten door sijne vrinden en knechtten. beclagende haer ongeluck ende liet haer seer lieflijck van sijnen thaluen troosten. presenterende sijnen dienste om haer te helpen na sijn vermogen. ooc soo der ijmant den Keijser ijwers om bidden wouden wilde hij na vermogen haer voorspraecke sijn. twelck hij ook dede. ende boven datt alle Requesten die den Keijser dagelijx gepresenteertt wurden. soo de Keijser na de kercke ginc. met ooc alle supplicatiën. die heeft Boris ontfangen en neerstelijc bewaert. doorsiende die alle. op dat hij wist watter int gantse

Slechticheijt van den Keijser Fedor en gunsten Boris.

lant. passeerde. ende creëgen soo alle genade ende antwoorde van Boris. Daarmede hij alle hertten soo tot hem trock dat se al van Boris spraecken daer se quamen en conden hem niet ten vollen vol louen. wensende na de doot des Keijzers dat hij de croone mochtte veruueruen. Dit wast alle wat hij sochte ende tis hem met den sijnen ooc wel geluct. want Boris wirdt meer ontsien dan den Keijser. want den Keijser en bemoeijde hem nergens mede dan met de kercke en godsdienst ende Boris reegeeerde tgantse lant als hooft ouer alles. sijnde Keijser oft Imperateur metter daett. maer Fedor Juannitz en voerde maer den name daeruan.

Boris nu sijnde in zijn cracht ende alle hertten tot hem hebbende der gemeijne lieden. die hem als eenen godt ontsagen en eerden. en hadder noch niet genoech mede. dan hem waren noch in de weege de kinderen Romanouij, oft Mikite Romanouitz soonen, welke Micite was broeder der eerster coninginne oft grootuorstin des ouerledenen tirans. en dese waren de croone aldernaest. om datter anders geen erve en was. En bouen dat waren se de edelste. outste en hoochste stamme des lants. niemant dan sij nader de croone. Deese dan socht Boris op een sijde te helpen en dan soudet alles volbracht zijn na sijnen wille soo hij meijnde. dan en conder niet toe comen. vresende al t Hoff. den Edeldom. als ooc den Keijser. diens ooms sij waren. ende hadde ooc haer gantsch lief. Ooc en misdeden sij noijt. maer woonden altijd stil op haer selfs ende wierden van alle man seer bemint. en elck van haer ontsien als enen Keijser. Van deese broeders was het hooft Fedor Micitouitz. een fraij man. seer lieflijk tot alle man. ooc soo schoon ende soo besneeden van lichaem. dat me in Mosco sprack voor een spreekwoord bij de snijderen. alse ijmant clederen gemaect hadden die wel pasten. soo seijden se. Ghij sijtt eenen tweeden Fedor Micitouitz. Ooc sadt hij soo recht te peerde. datt een ijgelijc diet sach hem verwonderde. Navenant waren ooc alle de broeders. dier veele waren.

Tegen deese en dorst Boris niet voornemen dan tot gele-

Macht der God-
donouen. daer
Boris thoof
van was.

gender tijt. want sij leefden onstraffelijk. hoewel hij tegen haer nochtans alle listen socht. daerom hij van den Keijser ooc eens gestraft wirdt met woorden die hij noijt vergeet en heeft. Want den Keijser eenmael te bedenaert sijnde na een clooster 12 mijlen van Mosco. Troiets genaempt oft de Drijvuldicheijt. wordt deese reijse altijt in 3 rustplaetsen oft vier gedaen. en alsoose op de derde rustplaetse waren. genaempt Vosdunisenco. daer den Keijser een hujs hadde. waren de knechtten der grooten Heeren altijt eenen dach voorwt om de woningen ende stouen. der boeren in te nemen voor hare heeren. en Boris knechtten. met de knechtten van Alexander Micitonits. quamen op een plaetse en elck wilde se hebben. dan de knechtten Borisis. stercker en meer ontsien sijnde dan die van Alexander. sloegen se Alexanders knechten daerwt met gewelth. en claegden tselue haren heere, maer Alexander en seijde niets, maer datt sij altijt de minste souden bliuen beual hij haer. dan hij claegdet den Keijser. Daerom den Keijzer verstoort wirdt. seggende: Boris. Boris. ghij maect voorwaer dies te veele int Rijcke. dan Godt. die alles siet. sal u ooc wel vinden. Voorwaer dit was een woort comende wt gront des hertten Cesaris ent verbitterde Boris soo. datt hij swoer in sijner hertten noijt ongewroocken en sou laten. dwelck hij ooc dede als tottet rijcke kwam. Want nadatt hij alle de kinderen Micitonits door valsche beschuldigen hadde doen verdelgen. deede hij desen Alexander heijmelijc wechvoeren sonder datter ijmant van wist. na Bielaosera. en liet hem leuendich in een stoue versmachtten. als men daerna noch hooren sall.—

Boris wordt met
woorden van den
Keijser gestraft.

Wrake Boris
an de kinderen
Micitonits.

Hij sijnen tijt alsoo verwachtende. ginc al voort int regeeren na sijnen sinne. maer maecte altijt dat hij den gemeijnen man goet dede en kreeg hier met t gantse lant tot hem. dat se hem bouen al beminden. Hij liet de landen die den capitajnen en crijsoersten gegeven waren voor haren diensten op haren kinderen eruen. al en waren se haer maer tot leen gegeven. Een ijgelijc. die een saeck te verrechtten had en qua-

men maer t sijnen houe. hij begenadichtet alles. Hij was soo stout dat hij de croone des Keijzers aantaste daerse op t hooft stont. en dit gescach op een feest datten Keijser ter kercke ginck. metten croone opt hooft. en Boris neffens den Keijser gaende sette quansuijs de croone recht. hoewel deselue niet sceef en stont. Dit maecte den lieden ten verscrickinge. want hij de moscouitren eertijts een gebruijc was. en ooc noch. dat die de croone aantaste in de magesteijt des Keijzers die most terstont steruen. Veel meer dergelijcke perten bedreef hij in de ogen der gemeijnte. daerom sij hem veel meer dan den Keijser ontsagen. Hij boude ooc de groote mueren rontom Mosco. die men de Keijzers mueren noempt. al van witten orduijn. op de wal die Juan Vaciliouits hadde laten opworpen. als voor verhaelt is.

Hij hadde ooc veele heerlijkheeden. Ja meer als de op-
perste heeren des lants. De lantschappen Vaga waren hem
erflijck gegeven ende sijnen nacomelingen eeuwichlijck. welcker
Dominie in haer begrijpt bouen de 100 Duijtse mijlen. Bouen
dat hadde hij veele scoone landen alomme en waer een scoone
heerlijcheijt was sach hij tot hem te crijgen. cocht oock veele
daertoe. bouen dat hadde hij veele scoone hoffsteden alomme.
waeronder een heel heerlijc ontrent een mijl van der Mosco
lach. genaempt Gorossoona. dwelc bedieth hett scoone, en lach
op bergakens op de riniere Moscua. Hier verlustichde hij hem
dicwils. nemende tott hem dicwils de wtlantse Doctoren ende
dergelijcke lieden. die hij heerlijc liet tracteeren ende ooc ge-
meijn was mett haer. maer en verminderde daerom sijn Repu-
tatie niet. —

In somma. soude men al sijn doen scrijuen ons soude tijt
ontbreecken. Den verstandigen is haest genoegh geaduerteert
ende can voorder wel begrijpen wat Boris sochte met alle sijn
doen. In deese tijt nochtans en heeft hij noch niet stille ge-
setten. maer na dat hij een groot heere van edelder afcompst
heijmelijck in de tarterse provincie in ballingscap gesonden
hadde. die genaempt was Juan Michalowitz Worotinsco. die

Boris soect alle
listen, om de op-
perste gealach-
ten in Moscouia
wt te roijen.

voorwaer ooc geen scultt en hadde. maecte hij ooc datt Juan Petrouits Soesci aen een sijde quam. Deese Soescij waren ooc van de edelste geslachten des lants van Soesdael gesprootten en daer waren 3 gebroeders noch. Vacili. Demetrius en Juan. En alsoo deesen Demetrius getrouwt was mette suster van de huijsvrouwe Borisis. sijn se noch in Mosco te houe gebleuen. dan dorsten hare hoofden niet opsteecken. Juan Vacilouitz Sitsci was ooc al hen, een groot heere van poolser afcomst, als ooc de geslachte Bielsci. In somma alle de grootste edelen en princen maecte hij aan en sijde quamen, en beroofde t lant alsoo van den doorluchtichsten edeldom en houde patriotten. in wiens plaettsen hij sijne vrienden verhoogde hoe lancx hoe meer. soo wel die van den huijse Velieminof, So-boeroff. als de Goddonouen. En alsoo hij altijt ontrent en bij den Keijser was wiste hij hett alles soo wel te bewimpelen datt den Keijser nergens van en wiste. En alsoo den Keijser heel religiueux was wt onwetenden oft onkennelijcken ijuer. was hij altijt in den cloostren, kercken en bij papen en municken die hij liet singen en bidden, en Boris hadde deese degelijcke priesters ooc al op sijn hant, soo dat men wel dencken mach hoe dat al toeginck.

1207.

Men soude oft mochte dencken waeruan dat Boris soo listich. soo behendich. doortrapt en cloeck was. daer hij leesen noch scrijuen en conde. Dit deede sijne stercke memorie. Want al watt hij hoorde en sach en vergadt hij nimmermeer. ooc kende hij wel die hij ouer lange jaren eens gesien hadde. Bouen datt was hem sijne vrouwe seer behulpelijc in alle sijne voornemen en sij was ooc tiranniger dan hij. Ic meijne hij en soude soo tirannichlijc ende al int verborgen niet gehandelt hebben. en hadde geweest sijne groothertige vrouwe. als voor ooc verhaelt is. dattse Semiramidis herte hadde.

Boris dan was factotum. ende bouen dat wasser ooc in Mosco den oppersten Cancelier. genaempt Andre Solcaloff. Deesen was soo doortrapt, cloeck ende erch, dattet alle menschenverstant te bouen ginck. Deesen hiel Boris seer te

vrinde. als sulcken man docht hem den Lande nodich te weesen. en deese cancelier was thoofft van alle cancelieren des gantsen landes. en daer en was niets in den gantsen lande. ooc in alle steeden. te doen oft desen en wistett ende wilde dat ment hem aanbrocht. Hadde noch dach noch nacht ruste dan woelde altijt gelijc eenen verweesen muijleesel. en noch en hadde hij niet genoech en sochte alsins noch meer te doen. soo dat Boris hem van desen niet en conde verwonderen en dicwils seijde: Noijt mijn dagen en hoorde ic van sulcken mensche. ic geloue de heel werelt soude hem noch te cleijn geweest hebben; als t ooc soude. Deesen soude wel bij Alexander Maced. gedient hebben. — Desen dan hiel Boris te vrinde. dan hij stirf noch bij de regeringe Fedors. en sijn broeder Vacili Solcatof quam in sijn plaettse, maer en was op veel na niet als sijnen broeder.

Te deeser tijt eenen ambassadeur comende wtt Persien in Moscouien wirtt hij. sijnde op de groote Riviere Volga. bestrooft van de velttcasacken. doch sij warden alle gecreegen ende den oppersten wirt leuendich op een staecke geset.

Sommige rouers
gestraft.

Ooc wirt Fedor Juanouitz cranc ende stirf ooc seer subite-
lijk. den 5ⁿ Januarij 1598. Ic geloue vastelijck datt Boris hem rasche heeft doorgeholpen. door toedoen en bidden sijner vrouwe. om dattse des te eer tott Keijserrinne mochte comen en veel moscouiten hebbent ooc mett mij gelooft. En deesen Keijser is seer solemnelijcken begrauen met groot huijlen en weenen van den gantsen volcke, maer meest van de opperste des Rijcx. die wel wisten wat er van volgen soude. ende wirtt geleijt in de kercke Michaelis Archangel. daer alle Keijzers begrauen worden.

1598.

Fedor sterft en-
de wort begrau-
uen.

Voor sijne doot heeft hij den croone en scepter gegeuen sijnen naesten bloettvrintt Fedor Micitouitz. ende gaf hem ooc het Keijserrijk.

Geeft de croone
aen Micitouitz.

FEDOR JUANOUITS.

Gelijk wit 't swert verscilt. ook t licht de duijsternis.
 Soo sijt ghij vroom: bij U vader boos te gelijcken.
 Tirannij. Oncuijsheijt: en Houaerdij gewis
 Hebben voor u Religieusheijt moeten wijcken.
 Moscouia was vergaen: door U verquicket is.
 Dies ghij verheuen wort: tot in des Hemels rijcken.

BORIS FEDOROUITS GODDONOOF.

Eenen sonderlijcken tiran. men u wel noemen mach.
 Eenen wonderlijcken Janus: mach men u wel heeten.
 Een Aensicht schoon: en lief. gelijkend' den dach
 Haddij int openbaer: maer in secreetten
 Haddij een ander: Diet sach: riep niet dan. ah.
 Maar u ooc is int Eijnde ruijm gemeetten.

MARIA GRIGORIOFNA.

Gewonnen watt hebt ghij. door v tiran'gen raet.
 Die ghij uwen manne steeds hebt voorgegeven.
 Athalia. Jesabel. met haer boosen daet
 En hebben voorwaer. soo veel noch niet bedreuen.
 Maer al ontfangen ooc. hebbt gij loon. voor V quaet.
 En aan u is gesciet dat and'ren was toegescreuen.

Tot nocht toe en hebben niet gescreuen ijet daer men wt begripen can, tot watt eijnde deese historie sal comen. Dan alsoo wij een beginsel daarvan gemaect hebben. te wecten van de doot Demetrij des Princen van Moscouia. sullen mette Begeeringe Borisi. die Keijser wirdt. tselue geheelijck ontdecken. want se tegen hem is begonnen. als sijnde een bequaem instrument daertoe. om onder t dixel van dien haer scelmerije te brengen. en datt tot veruolginge der cristenen en Godts heijlige kercke. Dan hoope alles op haren cop sal vallen. tgeene tegen ander geraetslaecht hebben. Want alsoo sij het hoog beginnen. hoope soo leege sullen vallen. met sampt haren raetslagen. en coninginne die oude babelse hoere die sitt op de seuen bergen. becleett met root scerlaecken. hebbende den kelck der grouwelen in hare handen daerwt noch veele drincken.

Den vromen Keijser en Grootuorst Fedor Juanouits gestoruen sijnde. als wij voor verhaelt hebben. is de gemeijnte. die in dien lande in dien geualle terstont op de been is. tsamen met groote menichte t sloott geloopen. roepende en tierende om Alexandra de Keijserrinne. des Keijzers Fedri huijsvrouwe. Boris suster. begeerende haer te sien. als willende hebben dat sij trijk anueerden en regeren soude. roepende alle: sijt ons genadich en weest onse Keijserrinne. al wat ghij begeert sullen wij voor u wtrecchten.

De Keijserrinne Alexandra dit hoorende is. om alle ongeluck ende oploop te mijden. voor op den grooten trap des Keijserlijcken huijse gecomen. begeerende te spreecken. Doen se haer sagen. riepen se. dattet sceen hemel en eerde vergaen soude. alle met luijder stemme: Godt spare gesont de Keijserrinne. en sweegen voort alle stille. om haer te hooren spreecken. en sprack alsoo mette gemeijnte als volcht:

Cristelijcke gemeijnte. alsoot Godt. Nicolaes. met alle de heijligen belieft heeft. mijnen man. onsen genadigen Keijser. wt deser werelt tot hem te nemen in sijn hemelrijcke. daer wij alle hoopen te comen. Soo weet. dat Ick hem voor sijn steruen moeste belouen met eede. dat ic mij na sijne doot soude

Alexandra Keijserrinne. wil int Clooster.

Spreect metten
volcke, om inf
Clooster te gaen.

laten heiligen en abstinentie doen van de werelt en worden een nonne. soo ic tselue weerdich ben om voor sijne. onser voorvaden en onser aller sielen te helpen bidden. En alsoo ic ooc daer van mij seluen heel toe gesint ben. van ganser herten. soo bidde Ick seer ootmoedichlijk mij van deese groote moeijte en wereltlijk regiment wilt ontlaen. en geuent ijmant die sulcx weerdich is en van rechs wegen toecompt. niemant noemende. Want ic en begeere niet te reegeeren en wil mijnen manne saliger in sijne bede tot mijwaert gehoorsaem sijn. Biddende Vl. alle mij voort wilt ongequelt laetten. wanttett noijt en sal gescieden. Bouen dat bidt Godt Almachlich vlijtich. om eenen vromen godtvruchtigen Heere. die t Vaderlant in rechte. trouwicheijt en goeden ijuer mach regeeren onstraffelijck. En ic sal sulx ooc doen. en bidden Godt almachtich om sijn genade.

De gemeijnte dit hoorende wt den mont der Keijserrinne. begonden seer luijde te weenen. vallende op hare aengesichten. biddende tselue niet te willen refuseeren. Maer. twas al om niet wat se riepen. Doen sij nu sagen datte Keijserrinne daer geensins toe gesint en was. baden sij om haren broeder Boris Goddonoof. weettende. soo sij riepen. geen en bequameren Keijser dan hij tot sulck rijcke. als hebbende tselue meest gereegeert bij Fedors saliger tijden. en hadde de gemeijnte ooc lief van herten. 't Welck de Keijserrinne half consenteerde en steldett in haren wille. beuelende eerst Godt aen te roepen. om sijne genade totte verkiesinge.

Fedor Micitouits. oom des ouerledenen Keijzers. die den croone en scepter van den Keijser ontfangen hadde ende ooc voor den Heeren voor Keijser geproclameert was. die hem geerne hadden. veel lieuer dan Boris. dit alles horende en siende. ende ooc weettende alle het doen van Boris. ende weettende ooc tselue niet te beletten en was. om der Gemeijnten wille die al om Boris riepen en hem lief hadden. Ooc om alle inlantse oorloogen en bloetuergetten sijnes lieuen vaderlandes inwoonderen te scouwen. Weettende wel soo hij voort-

Fedor Micitouits
geeft de
croone ouer aen
Boris.

ginck groot perijckel loopen soude. heeft de croone en scepter aen Boris ouergedragen. hem biddende ootmoedichlijk deselue te willen aenueerden. als sulcks weerdich sijnde.

Boris en wilde daer geensins na hooren. verwonderende hem quansuijs geweldig hier ouer. weijgerende tselue met grootte beda. seggende: Wie ben ic doch dat ic aenveerden soude sulcken onwtspreeckelijcken grootten rijke te regeeren. daer ic qualijck genoeg hebbe om mij seluen te regeeren. ende badt voorder hem hiermede niet moeylijck te willen weesen. Fedor Micitouits noemde hem seluen slecht. willende daeruan ooc niet hooren. maer excuseerde hem grootelijcx ende soo bleef datt staen. sceijdende uit den raet.

Geneijnsheijt
Borisa.

Groote bangicheijt wasser onder de heeren en houelingen. die altijt om Fedor Micitouitz riepen en wouden hem ooc hebben voor haren Heere. Dan hoorende datte Gemeijnte oueral riep: Godt spare gesont den Keijser Boris. ende liepen vast al met menichten te Houe. en deden den eet en swoeren den Keijser Boris te obedieeren als trouwe onderdanen. Den eedt wirt haer afgenomen van Juan Vaciliouitz Goddonooft. Boris oom. Alle de boiaren ditt siende sijnder ooc gecomen. omdat se vreesden voor de Gemeijnte. datt se voor verraders gegreepen souden worden. ende hebben soo alle den eett gedaen. als ooc Fedor Micitouits met alle sijne broeders. erkennende Boris Fedorowitz voor haren Heere ende Grootuorst en sijnen soone voor haren Prince en erfgenaem der croone.

Boris wort
Keijser.

Alsoo quamt geslachte der Goddonouen aent Moscouise Rijke daer wtgestootten warden de rechte Erfgenamen. tegen alle Jus gentium. recht ende reeden. door de groote subtielheijt Borisi; als hier vooren alles en genoeg verhaelt is.—

Boris alle dingen wel weettende. ooc datse hem voor sijne vrienden den eett gedaen hadden. liett hem niet duncken dat hij daer ijert van wiste. maer bleef sommige daegen in huijs tot dat rumoer bijna ouer was.

Als hij nu eens wtquam. gaende met droeuen aengesichte na de kercke om de Sielmisse te hooren en alle de gebeden

en ceremonien te helpen doen ouer den ouerledenen Keijser. Is de gemeijnte toegelopen met groot getier. roepende met luijder stemmen: Geluck. onsen Keijser en Grootuorst Boris Fedorouits. aller Russen. met onsen Prince sijnen soone Fedor Borisouits. ende hij sij ons een genadich Heere. vallende voor hem op hare aengesichten.—

Boris stont stille en verscrifte so men mercte ende begonde soot sceen seer-bitterlijck te weenen Och dat waren crocodillen tranen. die hij weend en vragde de Gemeente. Waerom belastet ghijlieden mij mette croone. Wie ben ick. datt ghij mij daertoe vercoren hebt. ic de botste en geringste in den rijke. Waerom sijt ghijlieden ooc soo haestich om eenen Heere. men soude billick eerst bidden voor de siele onses vromen Keijzers. en dan waert noch tijt genoeg om eenen Keijser te kiezen. wt een geslachte dwelcke hett toecompt en weerdich sijn. Want daer en is nu ommers geen noot voorhanden. om soo haestich te sijn. Doen Juan Vaciliowitz sterff was t lant in grootter ermoede en noott door de menichvuldige oorloogen, en doen wast wel van noode om eenen vromen godturuchtigen Keijser te hebben, denwelcken ons godt ooc gaff. bij welcker goede regeeringe ende ooc onse slechte diensten t lant weder opgecomen ende vol rijdom is, daerom weest niet soo haestich. Dit was een glorie. Quansuis: wiens schult ist als de mijne. als meest geregeert hebbende.

Doch de gemeijnte en wilden niet meer hooren. dan riepen al t voorige. willende met geweld hem tot eenen heere hebben en na hem sijnen soone. waerin ooc alle de Heeren bewillichden. Oft van hertten was. kan men wel dencken. Alsoo heeft hijt aengenomen.

Men segt dat Fedor Micitouits thuys comende tot sijne huysvrouw seijde: Lief, sijt gegroet en oock geluckig met onsen Keijser en Grootuorst Boris Fedorouitz, aller Russen; sij hiervan verscrickende seijde: tfij u der scanden. Waeromme hebt ghij de croone en scepter van onsen huijse geno-

men en hebt se verraders onses lieuen vaderlandes gegeuen, sceldende hem seere ende weende bitterlijcken. Ende alsoo hij hieruan verstoort wirt. gaf hij se in grammen moede eenen kinnebacslach. daer hij se nochtans noijt te vooren een quaset woord gegeuen hadde. Men seijde daerna dat se na dien soude geraetslacht hebben met haer mans broeders Juan en Alexander en hare vrinden. om den Keijser mett sijnen gantsen huijse om te brengen. dan dit is onwarachtich. datt was een valsch getuijge, om oorsaeck te vinden om haer te verdelgen en t was al der Goddonouen bedrijf, als men noch hooren sall.

Ondertussen hadde haer Alexandra. des ouerledenen vorstin. Boris suster. laetten tot een nonne heijligen. en wirt mett grootte gehuijl ende geweene van de gantse menichte geleiht in t Joncvrouwen Clooster. een half mijl buijten Mosco op de riuere Moscua. ende sceijde alsoo van haer. gebiedende de gemeijnte haren Keijser in alles te obediëren en Godt voor hem te bidden — en seijde haerlieden soo Adieu. ofse wtt de werelt sceijde.

Alexandra wort
Nonne.

Alsoo Boris ettelijcke dagen int clooster was bij sijne suster. heeft se hem dicwils straffelijck voorgeleiht alle sijne stucken die hij bedreuen hadde. vragende hem hoe hij tvoor Godt soude verantwoorden. biddende hem ernstelijc met weenenden oogen. t Keijserrijc noch te willen laten varen en penitentie te doen van sijne sonden. datt se hem Godt vergeuen soude. Boris. hem in veele dingen excuserende. heeft haer beloofte hett Keijserrijck soo wel soude regeeren, datt hij meijnde Godes toorne ende gramscap ouer sijne sonden wel soude verwinnen. doch sij was hem in veele dingen straffelijc tegen. Dan. siende hem daer niet aff en conde krijgen. beual se hem in de bescutting des Heeren, biddende hem soo te willen regeeren als hij beloofte hadde. ende soude hem met raet ende bidden te hulpe comen. en sceijden soo van malcandren. Dan Boris. gecroont sijnde. quam dicwils bij haer.

Belofte Borisi.

Boris toont zijn
heerlijcke
macht.

1500.

En alsoo hij niet eer gecroont en mocht worden voor een
aleer p^o Septembre oft nieuwen jare. na haer maniere. woude
hij dien somer den volcke eens sijne heerlijkheijt ende macht
toonen. beuelende int gantse lant dat men op soude zijn ter
oorlooge ende een ijgelyck moste hem int leeger te Zirpag
laeten vinden ouer de riuere Occa. Want liet seggen. den
Crimsen Keijser voorhanden was en men soude hem int ge-
moet trecken en slach leueren. Ditt en deede hij maer om
eenen grooten name te hebben ende voor den volcke ontsich-
tich te zijn. toonende sijne groote heerlijkheijt ende macht den
lande, De tijtt was bestemt in Maijo alle te zijn ouer de
Occa voorscreuen. daer sulcken heijr vergaderde van allen sij-
den. als noch oijt Moscouisen Vorst bij een gehadt heeft.
Want daer waren mette geene die den Keijser mett wtt Mosco
brocht. al Heeren. Edelen en Houelingen, Officieren en Strelsen
oft Scutten, dat samen 30000 waren. bij de 5 mael hondertt
dusent weerachtige mannen. die tot strijden bequaem waren.
ende haren leeger was 5 mijlen lanc ende 5 breet int viercantt.
Bouen datt wast neffen de riuere Occa lanx vol gescutt ge-
plant en wirtt een heele stadt van tenten gemaect. opgeslagen
midden in den leeger; daer in waren cancelrijen. salen. torens.
stallen. kueckenskercken gemaect tott de comste des Keijzers.
Ent was soo constich gemaect, dat de geene die van verre
quamen mejnden dattet een fraije stadt was. en t was sulcken
grooten scrickelijck heijr. dat men t selue voorwaer niet gelouen
en soude. Daerin de Keijser Boris quam met sijnen gantsen
Houe, laettende de Keijserrinne in Mosco. met sijne dochter.
en de patriarch Job. die de Mosco bewaerde. te weetten de
heijlichdommen; en Stepan Vaciliouits Goddenoof bewaerde in
Mosco den stoel des Keijzers.

Te velde sijnde hebben daer eenige weecken getriumpheert.
in den velde elc hem toonende best te peerde ende in de
wapenen voor den Keyser.

Ondertussen wachte men den Ambassadeur van den Crim.
die Boris wel wiste dat comen soude om hem te congratuleeren

en te besoenken. willende met hem vrede maecken voor ettelijke jaren. Den ambassadeur. siende den leeger. verwonderde hem gants seer van de groote costelicheden ende ciraden der edelen en crijslieden. die de moscouitren voerden. en hebben voor ettelijke jaren eenen vrede beslooten. ende is alsoo weder vertrocken.

Deesen tocht was ooc eensdeels om den Crim te toonen sijne groote macht ende daer met een vreesse aen te jagen. Want den Crim en hadde dat jaer niet gedacht te comen wt sijnen landen.

En alsoo den Keijser ontrent 6 weecken hadde te velde geweest. is de gantse geestelijckheit met cruijsen ende vanen gecomen int leeger en baden den Keijser. in Mosco weder wilde comen. Welcke hij genolcht is ende heeft den gantsen leeger afgedanct. elc te vertrecken op sijn plaetse en huijs. Doch sontt een menichte vreemdelingen op lichte peerden int velt na de tarterse sijde. omt lant te suiueren van eenige rebellige Casacken aldaer. ende sijn sonder ijmant te vinden weder gecomen. ende den Keijser beloofde een ijgelyck 3 dobbel te begenadigen met besoldinge als hij soude gecroont worden. en trock ijgelyck op sijn plaetse.

Comt in Mosco.

In den jare onses salichmakers 1599 den eersten September. als de moscouitren screuen. van den beginne der werelt 7126 jaren — niet weettende te bewijzen waeromme soo veel meer jaren alse wel wt den bijbel der griecken connen vinden — soo wiert tot Keijser gecroont Boris Fedoronits aller Russen. als ooc sijnen soone voor Prince van Moscouien geproclameertt. en wirtt sijnen Titel gescreuen in allen landen gelijc die van Fedor Juanouits. hier vooren verhaelt. De Crooninge ginck met grooten pracht ende heerlijkheit toe. en de maeltijtt des Keijzers duerde 8 dagen lanck. mett grooter heerlickheit. Sijne Crooninge gescach in de kercke Maria. en wirdt de Croon hem opgeset van den Patriarch. biscoppen en metropoliten. met grooter ceremonien. segeningen en roockinge. ende hij ginck ouer gouden laecken. dwelc was gespreijt ouer carmosijnen

Ao 1599.

Wordt gecroont.

root laecken ouer alle de weegen daer hij ouer ginck. in alle kercken. int slott tott bouen in sijnen palleijse. ende wirt voor hem goutt gestroijt met volle handen. dwelc een ijgelijck grabbelde die der bij conde.

Jnt slot waren op diuerse plaetsen cuijpen heel groot geset vol soette meede en bier. daer de gantse gemeijnte quamen drincken elc die wilde. want dit wort bij haer de meeste vreuchde gereeckent alse vrij drincken mogen. daer se meesters af sijn. principael van brandewijn. die verbooden is alleman te drincken. nielt dan de edelen en coopliden. Datte gantse menichte haren vrijen wille daer in hadden. souden haer meest alle doot drincken. Hieruan genoech gescreuen. niet dienende tonser materijen.

Allenthaluen groote vreuchde sijnde heeft den Keijser alle ouersten. cancelieren. capiteijnen. scutten. officieren ende voort tgantse lant. die in dienste waren. drij dubbel besolding laetten geuen. Dee eene was om den ouerleedenen Keijser te gedenken. die se Pomiuania heetten. dies gedachtenisse. D' ander was om datt se hem gecoren hadden voor haren Keijser. Hett derde voor haren tocht en om dattet nieu jaer was. En was een ijgelijc in den gantse lande verheucht en verblijt. dankende Godt. dat hij haer sulc een Heer verleent hadde. doende groote gebedden voor hem. in alle de steeden. cloosters ende kercken.

Sijn genade an
de vremden.

Ooc onboodt den Keijser alle de arme Lijflantse coopliden tot hem. die wt Lijflant bij des tirans tijden geuanclijck waren in Moscouia gevoert ende tot menichmalen van hem bestrooft geweest. Dese sconck hij elck eenen beecker wt sijn eijgen hant met meede. belouende haer een genadich Heere te sijn. dattse de oude droeffenisse vergeetten souden. en gaff haer burgerrecht in Mosco gelijc allen moscouisen coopluiden hadden. en volle vrijdom. Ooc liet toe een kercke hadden. om op haer manire Godt te aenroepen. dwelck sij ooc deden. Bouen dat leende hij haer gelt sonder interest. een ijgelijc na sijn qualiteijt. deen 600 dander 300

La. dattse daer mett souden negotieren ende handelen en geuent weder alser genoech met gewonnen hadden. en liett se soo in vrede woenen. want hij hadde de Duijtse natie gantsch lief. Want men seijt in Mosco: Wie is wijser dan de Duijtsen. houaerdiger dan de Poolen.

Hij liett hem ooc int heijmelijck verhooren. dat hij Goode beloofd hadde. 5 geheele jaren geen bloett te vergietten. dwelc hij ooc dede in t openbaer aen dieuen. scelmen en rouers en gemeijne lieden. maer liett daerom niet alle de opperste geslachten beliegen. en met valsche besculdingen. ouertuijgen. en ellendichlijck versmachtten. verdrincken en ombrengen. in cloosters doen. sceeren. ende dat al int verborgen. om soo alle den oppersten edeldom den lande te berouen. ende in plaettse te stellen alle sijn vrinden en diet hem soude belieuen.

Sijn superstitieuse belofte.

Vooreerst sijnde in Nouember 1600 liet hij door eenige scelmen besculdigen Fedor Micitouits. die hem de croon gegeuen hadde. mett alle sijne broeders. te weetten Juan. Michael en Alexander. met ooc hare vrouwen. kinderen en vrinden. En de besculding was datt se t samen hadden geraetslaecht om den Keijser met sijnen gantsen huijse met vergift om te brengen. Ditt was maer om eenen scijn te geuen voor de gemeijnte. om dat men meijnen soude. datt hij deese groote heeren mett haren gesinne nielt onsculdich in ballinge gesonden werden en vant hare berooft. en liett Fedor Micitouits vatten en sontt hem 300 mijlen van Mosco. in een Clooster ontrent Colmogro gelegen. dwelc Chio genaempt wort. ende is ooc int selue clooster monic geworden. — Michael en Juan werden in ballingscap ellendichlijc versonden. d een op de Volga en d ander na de tarterse grensen. maer Alexander. daer hij eenen ouden haet op hadde. liett hij na Bielo Osera voeren. mett Fedors soontken. en liet Alexander aldaer in een heette batstone versmachten. Maer tkint in een hoeck gecroopen sijnde. daer een weijnich locht raapte door een cleijn spleetken. ist bij den leuen gebleuen door de goddelijcke prouidentie en is noch bewaert geworden door sommige die [t] gehouden hebben.

1000.

Sijne heijmelijcke tirannijs.

Soo wirtt allen andren ooc gedaen. d' een verdroncken dander verworcht. daer men eenigen haet op hadde. t huijs van Hertog Fedor Missislofsci een heel groot heere van poolser afcomst een man sonder eenige vleck. wirtt tott 2 malen heel bestrooft. doch om der gemeijnten wille is hij bij den leuen gebleuen. anders had ooc al doot geweest.

Boris noch niet Keijser sijnde wilde hem dicwils zijn dochter gegeuen hebben. dan hij weijgerde die. en nu en wilde se hem niet geuen. belette hem ooc een ander te trouwen. om datt er geen erue van comen en soude. Alsoo socht hij alle middelen. om die alle wtt te rooijen. die van sijne parten de weette hadden. vreesende namaels de Goddonouen wtt de Regeringe mochten daerdoor gestootten worden.

Opperste naesten Keijser.

Daerom maecte hij Dimiter Juanouits Goddonooft opperste boiaer naest den Keijser. en datt was sijnen ouden oom.

Juan Vaciliouitz Goddonooft was neffen hem. en hadde eene soon Stepan Dimit. segge. — Simon Micitouitz Goddonooft was scatmeester en hadde ooc beuel ouer de Doctooeren en Apteeckers des Hof. Deesen was een groot tirannich mensche in de Mosco.

In somma. alle de Goddonouen en die vant geslacht waren. ooc die soonen oft dochteren hadden vant Goddonoofts geslacht. wurden gestelt in de opperste officien en reegimenten des rijcx. ook die van de geslachte Velieminof en Soboerof. die aen haer kinderen veel vertrouwt waren. Nu de Soescij. Belscij. Golitzenij. Misisloffscii. ooc heel veele anderen die in alle dingen en leuen onbegrijpelijk en onstraffelijk waren. ende ooc sommige die aent Goddonoofts geslachte vertrouwt waren. alle sijnde van grooter afcomst. leefden in alle stillicheijt van hare heerlijcheden en landen. sonder eenige officien te bedienen. dan somtijts Gouverneurs in sommige groote steeden gemaect voor 3 oft 4 jaren. nu opperste Cancelier van alle de Cancellieren. dier veel sijn. om de veelheijt der prouincien wille. was genaempt Facili Solcalof. als ooc voor hebben verhaelt. broeder van Andre Solcalof.

Nu hadde den Keijser Boris eene dochter. die te deeser tijt houbaer was. en dede alle practijcken en socht alle mid- delen. om die aen eenen Duijtsen Vorst oft Prince ver- trouwen. want hij en wildese nielt geuen den heeren van sijnen lande. noch Mescisloffsci noch ooc de Soescij. die voor- waer van grooter en edelder afcomst dan sij waren. want hij achte alle heeren des lants voor sijne knechten en t docht hem onbetamelijc datt een Keijser sijn dochter soude geuen een sijnder dinaren. Bouen dat vreesde hij altijt. sijne verra- derije beloont soude worden van den sijnen. want leefde altijt in sorgen. gelijc eenen dief die steeltt altijt vreestt dattet noch wtcomen sall. Daerom meijnde hij. als hij eenen schoon- soon hadde. wel beurijs sou sijn. principael eenen Duijtsen Heere. die voor al getrou sijn ende voor hem alsins vechten soude. En sijnen soone socht hij ooc wt te hijlicken. aen d ander sijde. tsij bij den tseremisen, persianen oft ander vol- cken, om soo van beiden sijden beurijs te sijn, want hij hadde altijt vreesse voor Poolen, vreesende daer altijt watt quaets van daen comen soude. Sijne conscientie seijde hem al ongeluck toe te dier tijt. gelijk daerna ooc beuonden heeft.

Alsoo te deeser tijt eenen jongen Hertog genaempt Gus- tauus. Coninck Erix soone van Sweeden wtt Sweeden ge- vlucht was. om dat men hem socht om te brengen. gelijc genoech kennelijc is. en desen jongen Gustauus in Poolen gecomen was; hebbende eenen tijt lanc te Dantzick thuijs gelegen. bij eenen Cristophorus Cater genaempt. hadde hij hem gegeuen onder de bescuttinge der poolen. En alsoo sijne saecken niet veel genoordert en wierden. gelijc men hem beloofde. heeft hij heijmelijcke kennisse gesonden in Mosconia aen den Keijser. Den Keijser Boris nielt beetters dan sulcx wenshende. meijnde eenen grooten vogel te vangen. die hem wel dienen soude om sijne dochter te geuen. heeft alle neersticheijt gedaen om deesen Gustauus in der Mosco te krijgen. scrijuende brien en aen hem. hoe dat hij vluchtten soude en in watt passagie op de moscouise grensen

Boris, een dochter hebben- de, wilt se een een wtlander geuen.

hij soude sich laten vinden. op sulcken tijtt. In somma Gustaus is daerop gevlucht ende ooc gelucklijck geerriueert in Moscouia. Dan geen 3 vren na dat hij ouer de grense was wasser al een jacht poolen na hem. vragende ontrent de grensen alomme ofse dergelijcken volck niet gesien en hadden. Dan t was te vooren soo wel beleijtt door de moscouitren dat de poolen niets vernemen conden voor die tijtt.

Alsoo hij nu binnen de grensen was sijnder wt Mosco eenige houelingen. mett eenige Duijtse tolcken. hem tegengesonden mett coettsen. peerden ende veele ander vorstelijcke reijstuijgen met alderleij prouande. Ja de weegen tusschen Juangorodt en Mosco wurden alsins om sijnent wille versien ende verbeettert. Al hadde eenen Coninck gecomen. hem en hadde niet meer Eeren connen gescieden. als men hem aen dede. en is alsoo den 8^{ten} Augustus 1600 in Mosco triumphelijc geerriueert. sijnde seer prachtelijck ingehaellt van meest alle de edelen te peerde. seer constelijck toebereijtt. ende wert gesett op s Keijzers peerth en soo geconvoijeert tot in sijn Hoff dat voor hem bereijtt was. ende wirt daer van alles geprouideert. van peerden. victalie. prouande ende slauen ende knechtten. oft den Keijser selfs gewetst ware. Ende hem wirt bouen dat van den Keijser veel costelijcke gescencken gesonden. ende goude en sijde laeckenen voor hem ende voor sijn volck om haer te cleeden. ende wirt dagelijcx boven dat alles hem spijs gesonden van des Keijzers tafel. al in sijn gouden scotelen.

Den 19^{den} Augusti quam hij met consent ten eersten male voor den Keijser. daer hij satt met sijnen soone in sijne Keijserlijcke majesteit. hebbende de keijserlijcke croone op thoofft ende scepter ende werelt in handen. en wirt aldaer ooc wilcom geheetten. sijn ongeluc beclacht ende ooc begenadicht van den moscouisen rijcke. Ende alsoo hij den Keijser bedanct hadde. wirt weder in sijnen houe gevoert ende wirt hem weeder wtt s Keijzers scathoff veele gescencken nagedragen voor hem en sijne knechten.

Den 21^{sten} Nouember. sijnde in den winter quam Boris den Keijser met sijnen soone voorbij sijnen houe varen en hem wirt Reuerentie gedaen van den Prince van Moscouien. ende ten andermael wirt hem genade toegeseijt. daerbij ooc alle de heeren boiaren waren.

Den 23^{sten} Augusti 1601 quam hij ten andermael voor den Keijser Boris. Hadde ooc op die tijt noch veele jonge edelen gecreegen die hem wel gekent hadden. ende na datse hoorden dattet hem soo wel ginc in der Mosco. sijn se hem gevolcht om hem te dienen. ende waren meest kinderen van goeden huijse. doch ten ginck ooc niet alsoo gelijc sij gemeijnt hadden.

Komt voor
Boris.

Want deesen Gústauus. siende men hem sulc tractement aendeede. verhief hem selven heel daerin. ende hebbende van Dantzick ontbooden de vrouwe van sijnen weert Cristophorus Cater. daer hij eenige kinderen te Dantsick bij hadde. isse bij hem gekomen en leefde alsoo in Mosco mett haer.

Sijne concubine.

Deese vrouwe heeft hem veel meer geleertt als hij noch wel wiste ende hem houeerdich gemaect. dat hij al wat trotste. ende sloech dicwijls sijne edelingen en dienaers. ja ooc de moscouitren. wtt eenen haestigen dullen cop die hij hadde. ende wirt voort bekend voor half sott te sijn. Ooc liett hij deese vrouwe vooren in eenen koettse. van 4 witte peerden getrocken. gelijc men de coninginnen voert. mett veele knechten. In somma. deede veel trotsich ende bottelijck. en meijnde hem tselue al toequam ende meijnde. hadde hem den Keijser ijett daertegen geseijt. hem groot ongelijc gesciet soude hebben.

Den Keijser Boris ditt alles wel hoorende en insiende merctte wel watt ditt vadt al in hadde ende docht hem terstont ooc onbequaem te sijn. om hem sijne dochter Oxinia te geuen. en hiel hem voor halff sott en gantsch onbequaem totte dingen daer hij hem wel meijnde in gebruijct hebben. en heeft hem eens latten aenseggen. dattet geene daden en waren eens Conincx soone. datt me eens andermans wijf ontnam en liet se coninginnen eere aendoen. en bouen datt dat men vrouwenraet volgen soude in alle dingen. ooc dat hij sijnen

Boris veracht
Gustauna.

haestigen cop wat bedwingen soude. ende meer dergelijke propoosten. Dit gehooft hebbende wirt gantsch verstoortt ende wildet niet nalatten. meijnende hem groot ongelijck gescach.

Voor eerst ontliepen hem alle sijne edelingen en houelingen ende begauen haer in des Keijzers dinste. daer in sij wel ontfangen warden. ende wirt haer goede besolding toegeleijt. ooc goede lantgoedren gegeuen. daer se als heeren condon van leuen. soo datter maer 3 oft 4 van sijne houelingen bij hem bleuen. waeruan den oppersten was eenen genaempt Willem Sunartshoff. een scoon jongman. en voorts bleef hem bij tot in sijn eijnde een Sweede Simon genamt.

Boris wel gemerct hebbende niet veel besonders in hem en was en wilde hem ooc niet verstootten. maer heeft hem gegeuen de heerlijkheijt mette stadtt van Oulitz. op de Volga geleegen. mett alle hare incomsten. ende liet hem daer hennen voeren. latende hem daer bouwen en timmeren wat hij wilde. ende heeft daer ooc veele grillen bedreuen. al te lang om te verhalen. En bij hem wirtt gestelt van den Keijser een edelman. om alle sijn doen te bespien en hem ooc te dienen in alle andere dingen. maer de vrouwe wirdt van hem genomen ende sij was te Oulitz totter tijt datten Keijser Boris ouerleden was.

Jnt jaer 1600 verwachte men eene groote Ambassade wt Poolen. om van eenen vrede te handelen voor ettelijke jaren ende in vrintscap te leuen metten nieuwen Keiser Boris. als hem ooc te congratuleeren. mett eenige gescencken.

Een Ambassadeur wt Poolen in Mosco. maekende vrede metten Mosco-uit.

Ende is alsoo in Mosco geerriueert op den 6. October. seer costelijc. en waren ooc ingehaelt van den gantsen edeldom. int aldercostelijcste. sijnde de peerden behangen met goude kettenen. ende wirtt alsoo gebrocht in een hof voor hem bereijt sijnde en van alles wel versien. Wanten wat weesen moste. Want waren sterck 903 mannen. hebbende bij haer 2000 triumphe peerden. elc om tschoonste toegemaect. met veele Coettsen.

Den 16 Nouember heeft hij ten eersten male audientie gecreegen. en brocht ooc sijne gescencken. die waren. 4 scoone

turcse oft hongerse peerden. dewelcke waren aen alle 4 voetten gespannen. en men hadde noch genoch te doen om die te leijden. ende waren seer costelijck van alles toebereijtt. Ooc een coettsken staende op 4 siluere pilaren. seer constelijck gemaect. mett veel scalen ende coppen ende andere dingen. en heeft alsoo sijnen brieff en gescencken ouergegeuen. daerbij doende sijn Oratie. Dan wirt dien dach niet beslootten. dan den brief ontfangen. sijne gescencken hem weder gegeuen met bedankingende ende bleef bij den Keijser ten eetten.

1601.

Den Ambassadeur hiet Leo Sapiega. een van de opperste raden der croon van Poolen. en heeft daerna noch wel 20 mael voor den Keijser geweest. als nu mett vrintscap alsdan met vijantscap sceijdende. en alse met vrintscap sceijden geschiede hem alsins eere ende wirtt van alles geuicalieertt met sijnen gantsen gesinne ende peerden. maer alse met vijantscap sceijden wurden sij wel vast bewaectt ende mosten ooch hett water in Mosco wel diere coopen ende met niemant spreecken. Eijndelijcken hebbense tussen den moscouit en croone der poolen eenen vrede oft stilstant beslootten. voor 22 jaren. en ditt geschiede op 22 Febr. stilo vetrij 1601. ende is alsoo dien dach van smorgens tot sauonts heel laett bij den Keijser gebleuen ter maeltijt. die seer wtwendich was als men wel denken mach. ja ongelooffijc. onnodich te verhalen.

Ondertussen quam wt Poolen noch eenen post aen den ambassadeur van den Coninck. met eenige brieuen. Daer sceen wat vergeetten te sijn. ende 2 dagen doen den vrede gemaectt sont den ambassadeur deesen post bouen mett sijne brieuen met 2 secretarisen. ende niemant en can noch weett watt hett te bedieden hadde. Den post was genampt Elias Pilgrammofsci. daerna hebben sommige ingenieuse wel gemeijnt dattet beduijde als datten Coninc van Poolen den Keijser aduerterde van eenen die hem ijwers wttgaf voor des tirans Johannis Basilidis soone. dan conden noch geene seeckerheijt ende wisten bleef t selue daer. En Boris en achtet gans niet voor die tiitt. —

Vertreect wt
Mosco.

P^o. martio heeft den voors: Ambassadeur Sapiega mett sijnen ganteen volcke afsceijtt gecreegen ende is alles costvrij gehouden voor peerden en menschen. men mach dencken offer niet watt opgegaen en is onder desen hoop . . ende is alsoo vertrocken den 8 martio mett een triumphante convoij na Poolen.

Ambassade in
Mosco van de
Coningin Elisabeth.

Jnt selue jaer hadde de goede coninginne Elisabeth. saliger memorien. van Engellant. eenen Ambassadeur gesonden aan den Keijser van Moscouia. ende denseluen quam ouer zee mette sceepen der Comp^{te} der engelser coopluijden die aldaer handelen en trafficqueeren. t Was een goett vroom out man en hadde 40 jonge mannen en edelen bij hem die alle incaradine mantels droegen. en is alsoo voort opgehaelt in Mosco met vrijen posten alomme. ende heeft ooc audientie gecreegen den 8 martio. Sijne gescencken waren een constige slaepcoettse oft ledecant. seer fraij gemaect. Daer bij veel coppen scalen met liefelijcke dingen gevult ende welrieckende specerijen. ooc seer scoone laeckenen seer constich toegemaect. sijnen brieff vol enckel vrintscap ende congratulatie ouergeuen hebbende. is hij dien dach ooc bij den Keijser gebleuen ten eeten daer se veel vrindelijcken propoosten gehadt hebben van de goede Coninginne ende voort eenige ander dingen.

En alsoo de engelsen langen tijt veele middelen gesocht hebben om den handel in t lant aldaer te mogen hebben. ende wel wilden de hollantse daer wtt condon drijuen. heeft hij den Keijser hiernan ooc geaduerteert. als voor de engelsen biddende. belouende dattse Moscouia van alles wel versien souden. watt er van noodich ware. beetter ende ooc beetter coop dan eenige hollanders oft dergelijcke.

Dan den Keijser Boris een scerpsinnich Heere sijnde ende soeckende vrede met alle Coningen en potentaten te hebben. ooc hebbende den duijtsen lief. en bouen datt kennende de doorluchtige. ongelooflijke en victorieuse daden der hollanders ende principael die van onsen doorluchtigen Vorst en edelen Prince Mauritius van Nassouwen. door onse aduijs genoech

bekent gemaect. Wiste wel wat hij in dit stuck te doen hadde.

En antwoorde datt alle natien van herwaerts ouere hem euen lief waren. begeerende mett die alle in vrintscap te leuen. bouen datt betaelden se ten volle hare scattingen en tollē den Heere in Moscouia. daer de Coningen af leuen moeten. en alsoo mochten se alsoo wel negotieren als de engelsen. Het is den engelsen voorwaer genoeg dattse in den gantsen lande van Moscouia tolvrij sijn sonder den Heere des lants ijet te geuen. Soo se wijs waren soo en behoordense sulx niet voor te brengen. noch ijmant anders benijden te trafficqueeren. die haer soo na geleegeen waren. en dergelijke redenen meer. En alsoo heeft hij sijn afsceijt gecreegen ende vertroock den 17^{den} April wtt Mosco. door Lijflant. ende soo voort. Sijnde van alle costen vrijgekent. en bouen datt werden noch besconcken mett costelijke pelterijen.—

Boris hadde ooc eenen gesonden na Engellant aen de Coninginne. om de vrintscappe te vernieuwen. ende was genampt Grigori Micolin.

Omtrent deese tijt sant Godt sulcken dieren tijt en hongers noott in den ganttsen lande van Moscouia. dan oijtt historicsrijver bescreuen heeft. Ja alle de diere tijden. bescreuen door Albertus Abbas Stadensis en meer andere. en hebben daerbij te gelijcken. soo groot was den honger en elende in den ganttsen lande. Ja moeders atten ooc hare kinderen.— alle boeren ende lantlieden. koeijen. peerden. scapen en hoenders niet aensiende de verbooden vastendagen opgegeetten hebbende. sochtense alderleij cruiden in de bossen. als campernoellien. duuelsbroot ende meer dergelijke. ende aten taelue mett grooten lust op. ooc veel caff. catten en honden. Daerna creegense buijcken als koeijen soo dik. en stiruen soo ellendichlijk hennen. in den winter draaijden se om door een sonderlinge beswijmenisse en vielen alsoo ter eerden. Ja op alle weegen lagen menschen doott geuallen van honger en waren van de woluen en vossen voert opgegeten. als ooc van den honden ende andere dieren.

Dieren tijt in
Moscouia.

In Mosco selfs en ginct niet beetter toe. men moeste t brood verborgen ter meret voeren om dattet mett geweltt niet en soude ontnomen werden. daer wurden lieden besteltt mett karren en sleeden die dagelijcx de doode menschen wech-namen en wechsleijpten. na cuijlen die buijten der stadt ge-maect waren in den velde. met menichtten. en wurden soo als slijck daer in gesmeeten eueleens gelijc men hier te lande in de vuijnisbacken de karren met stro en vuijnis omwerpt. en wurden vol sijnde mett eerde bedect. en weder nieuwe ge-grauen. De geene die deese menschen soo opnamen van der weegen en straetten. hebbender voorwaer veele opgenomen die de siele noch int lijf hadden. en lagen en snacten na asem. namen se euen gau. bij arm oft voet. die sleijpende soo totte karren. daerse die opwierpen onder malcander en door mal-cander. gelijc men haspelen in manden siet liggen. soo dat ter voorwaer menige in beswijming opgenomen sijnde. mett ander de dooden geworpen sijn. daer onder sij voort ver-smachtten.

Groote al-
lende.

En men dorste niemant ijct geuen op der straetten. want men soude dootgedroncken worden van de menichte die men op den hals sou krijgen. Want ic hadde geerne eenen jongen man eetten gegeven die tegen ouer onsen houe sadt en met grooten luste hoij adt wel 4 dagen na malcandren. ooc daer van berstende stirf maer ic dorste niet. vreesende gesien te worden en ouerrompelt. Waer men buijten de stadt smorgens reedt oft ginck. daer lagen menschen. d een bij mishoopen d ander half opgeetten en soo voort. dat de haijren opreesen van de geene diet sach.

Mij is voor de waerheijt verteltt van eenen nederlander ge-naempt Arent Claessen, die den Keijser lange gedient heeft in apteeckerije ende ooc groot was bij de Heeren aldaer. datt alsoo hij eens was getoogen na sijnen lande oft dorpe dat hem toequam. in den winter. soo vont hij reijsende door een woestijne een kint datt hem docht noch leuen in hadde. ende tselue lach in den sneeu gevallen van honger. coude en be-

swijmenisse. tselue heeft hij opgenomen en in zijn sleede geleijt. onder sijne pelsen en berenhuiden. die hij daerin hadde. en comende ontrent eenen dorpe daer noch weijnich lieden woonden en bij den leuen waren. heeft hij t selue daer in gebrocht en terstont. in de stoue comende. heeftett soo bewonden in pelsen op den warmen ouen geleijt. en is t selue meijken alsoo becomen. en heeft hett selue met luttel spijsen dranc warm sijnde van t geen hij hadde gelaeft. soo dattet heel bequam ende ooc spreeken conde seer weijnich. en namen verstont, soo seijdet dat sijne moeder alleen was ouergebleuen. en datt alle haer geslacht van honger vergaen was en de moeder met mij dwalende. niet connende van honger mij sien steruen. is in de woestijne int bosch geloopt. ende liet mij soo op den weege in den sneeu liggen. Anders en conde men van haer niet te verstaen comen. En alsoo deesen Arent Claessen noch eenen grootten wech te reijzen hadde heeft hett kint daer gelaetten. ende ooc watt daer bij om te onderhouden. seggende: ouer weijnich tijt sal ic weder comen ende tselue kint met mij nemen. bewaert het soo lange. Dan wedercomende was alle t volc in dien dorpe wtgestoruen. Ja gelooft vastelijck dattse tselue kint mettet geene hij daer gelaetten hadde ooc opgegeetten hebben. ende zijn voort van honger soo gestoruen. Wie soude niet grouwelen sulcx te hooren. Ditt is warachtich van hem geseijt ende ooc wel te gelouen. en bouen datt isser noch elders veele sulcx gesciet.

En wirdt deese ellende niet geacht maer in den wint geslagen van de geene die cooren genoeg hadden. Ja die voor 3 oft 4 jaer cooren genoeg hadden wenschten noch dierder tijt. om dattse veel geltt soudens krijgen. nielt denckende dattet ouer haer ooc conde comen. Ja seluer den patriarch. het hooft der geestelijcheijt. en die men eenen tempel der heijligeijt in Mosco meijnt te zijn. heeft selfs latten hooren dat hij sijne granen. die in grooter menichte waren. niet vercoopen en wilde voor sij en mosten noch veel meer gelden. En deesen man en hadde niemant. noch vrou. kinde-

Wonder dien
tijt int lant van
Moscouia.

ren noch vriden. die sijn goett condon eruen. ende was lijdewel soo begeerich en bouen datt rammelde sijne beenderen van ouderdom ende ginc bijna met beide voeten in den graue. Soo wonderlijck was de straffe Godes. Dese straffe was soo groot en wonderlijck. datter geen mensche. hoe ingenuex van geeste hij ooc ware. en soude connen beschriuen. Want daer was meer corens in den lande als alle de menschen in 4 jaren souden hebben connen opeetten. en sij waren ooc veel hongriger als in goede tijden en aetten alse het hadden ooc veel meer alse plechtten. vreesende altijt gebreck souden hebben. altijt eettende. ende warden nimmer sadtt. Bij de grootte heeren. ooc alle cloosteren. die veel sijn. ende bij veele rijcken. lach hett coren sceuren vol. en sommig versticte. datter ouer veele jaren gelegen hadde. en wildentt nielt vercoopen. Ja den Keijser was van Godt soo verblint. dat. hoewel hij alle t volc conde gebieden wat hem beliefte. soo en geboott hij lijdewel niet wtt ernst en moede. datt een ijgelijc soude vercoopen. maer hij deijlde seluer dagelijcx veel van sijne scatten wtt. dan ten mocht al niet helpen. Veele rijcke boeren. die veel cooren hadden in putten vergrauen. vreesden tselue te vercoopen. Ooc vercoft hebbende ent grootte geltt aensiende vreesden daerover verworcht ende bestoolen te worden. hebben soo in sorgen sijnde haer seluen in hare huijsen verhangen.

Den Keijser Boris liet wt eenen goeden ijuer alsins op veel plaettsen almoessen wtt deelen in de stadt Mosco. dan ten mochte niet helpen. maer was arger dan te vooren als men niet en deijlde. Want om dit cleijne geltt te genietten quamen alle boeren en lantlieden. wel van ouer 150 mijlen int ronde. met wijff en kinderen in Mosco geloopen. benauwende de stadt noch veel meer als te vooren en stiruen lijdewel wech als vliegen die in de coude dagen vergaen. Bouen datt noch lietten se haer lant en acker onbebout liggen. niet denckende dattet soo liggende geen vruchten voort conde brengen. Bouen dat alle noch, soo waren de officiers die totte wtdeijlinge gestelt waren al dieuen. gelijc se meestal sijn in dien lande. en

Aelmoessen
die voor God
niet geacht en
sijn ooc nietten
gaen tot profijt.

lietten bouen datt hare nichtten. neuen. vrinden in de deelhuijsen in. in versceurde cleedren. gelijck ofse naect en beroijt hadden geweest. ende deijlden onder die t geltt wtt. als ooc onder hare hoeren. boeven en scuijmers. die al gelijc beroijde bedelaers quamen. en alle die ellendige. bedroefde en arme. die t voorwaar van doen hadde. wirt int gedrang versmacht. en bouen datt smettense die met cluppels en stocken van de poortten. en de arme. creupele. blinde. die gaen. sien noch hooren en conden. stiruen als beesten op der straten, ende ooc stalent alle de honda. knechtten ooc meest onder haer wech. die tott toesienders gestelt waren. Ja ic hebber secretarisen die rijc waren sien insluijpen in bedelaers cleeren. om tselue almoesse te ontfangen. Een ijgelijc mach dencken hoe daer toeginc.

Het broott. dat men in dien lande noijt op gewichte en heeft gebacken. wirtt doen beuoolen op een seecker gewicht te backen om seecker somme gelts. Dan de backers maectent doen vol natte vocticheijt en half vol water. om dattet swaer weegen soude. en soo wast arger als te voeren. En hoewel sommige totter doot gestraft warden ten help al niet: de honger. ellende. boosheijt der menschen was alle te groot. Bouen dat warden der seltsame dieuerijen gehoort vol wonderlijcker practijcken. Ja daer warden in meretten en gedrangen peerden wt de toomen gestoolen van de geene die se leijden en dergelijcke stucken meer. Ooc warender op hare passagien veel rouers en moorders. en daer die nielt en waren waren hongrige woluen die de menschen versceurden. ooc swaresiecken en pesten alomme. In somma. de ellende was onwtspreeckelijck groot en de straffe Godes was soo wonderlijc, datse niemant ter deeg begripen conde. doch warden de lieden hoe lanx. hoe slimmer moordadiger, dieftachtiger een booser, alse oijt te voeren hadden geweest, en waren soo hartneckich als ijmant ter werelt oijt geweest heeft. En deesen tijt geduerde tot ontrent 1605, sijnde 4 jaren datt hett broott soo dier was. Ondertussen was in sommige plaetsen grootte pes-

tilentie en daarna volgde deesen wonderlijcken inlantsen crijch, die soo wonderlijk is als oijt oorlooge sint de wereltt gestaen heeft geweest is.

1002.

Boris leeft in
sorge.

Den Keijser Boris van sijne conscientie ouertuijcht sijnde datt hij veel tirannie bedreven hadde. ooc onrechtueerdich totte croone gecomen was. leefde altijt in vreesse en sorge datt hem noch een partijder ijwers ontmoetten soude. Want hij niemant en betroude. Ooc weinich wtquam als op groote feestdagen. En gelijc hij vreesde is hem ooc ontmoettet. Want men in die tijt veele hoorde. datter in Poolen all mompelinghe omginc van Demetrio. eens Keijzers soone. ende dit quam Boris al ter ooren. Dan het en hadde noch geen rechte openinge dat men tselue ter deege verstaen conde.

Daerom alles ouerdacht hebbende en conde hij na sijne meijninge niemant sijne dochter beetter geuen dan een van de broeders des Conincx van Denemarcken. Men segt datt hij Hertog Vlrich eerst versocht heeft. dan Vlrich en begeerde nielt. alsoo dat hij Joannes ten lesten creeg.

Daeromme vernieuwde hij de vrientscap wederom metten Coninck van Denemarcken. als sijnen naesten gebeure. en deijlden malcanderen de landen in Laplant toe. elc t sijne. ende maectte alsoo eenen eeuwigen vrede ende vaste aliantie. Tot deese deijlinge wirt wtt Mosco eenen houelinc gesonden ende was genaempt Cnees Fedor Boraetinsco.

En tot ambassadeur om den vrede en houwelijk te sluijten wirdt gesonden eenen genaempt Posnic Dimitroff— en wirdt deesen met gegeven hett conterfeijtsel der jonge Princesse. seer constich gemaectt van eenen goutsmit die Jacop de Haen genaempt was. dewelcke ooc 12 apostelen en eenen Cristus metten engel Gabriel van fijnen goude gegootten hadde. totte welcke Boris geordonneert hadde eenen grootten tempel. daer de plaetse int sloft al toe bereijt was. en wilde denseluen noemen: Het Heijlige der Heijligen. meijnende Salomon den Coninc daer in te volgen. al wtt goeden ijuer. vreesende Gode. ende meijnde hem daarmede te versoenen. Maer hij en dacht

och Lacen niet dat Godt Almachtich nu niet gedient en is met tempels van menschenhanden gemaectt. maer dat hij den tempel. daer de soone Godts voor gestoruen was. moest suijneren ende reijnigen. Boven datt hadde hij vergeetten datt het gout ende juweelen. datt hier toe geordineert was. al meest was gerooft en gestoolen van de opperste geslachten des lants. die hij als voor verhaelt is hadde latten onnoselijc mett honderden ombrengen. Daerom was hij siende blind en hadde geen licht ontfangen. maer sadt noch midden in de duijsternisse.

Hij hadde ooc laetten hooren een belofte gedaen te hebben. voor sommige jaren geen bloet en soude laten vergietten tsij van moorders. scelmen oft dieuen. Dan och lacijs hij meijnde Godt te bedriegen ende bedrooch hem selfs. Wantt hij en liet geen bloet vergietten. maer hij liett de menschen al versmachten. met stocken dootslaen ende onder het ijs steecken. gelijc het wel gebleecken is aen de opperste des lants. Bouen dat maecte hij allerleij scelmen wtt die op alle straetten in Mosco leedich gingen. en hoorden wat de lieden seijden. tsij van den Keijser oft eenige ander dingen den rijcke aengaende. en als hem ijmant ijwers in te buijten ginc met spreekken warden se van dese rabauwen geuadt en ouertuijcht dat van den Keijser ijset souden gesegt hebben. ende quamen soo jammerlijc om haer leuen. als mense gepijnicht hadde ende van pijn veel seijden datse niet en wisten. Dese scelmen hielen haer in alle gelagen ende huijsen oft vergadringen daer eenich volck bij een was en warden Dauotsicken genaempt. In somma. een ijgelijck leerde doen swijgen. hoewel der noch veele onsculdige geuadt warden. ende dit duerde tot bijna sijne doot.

Hij ditt alle soo drijuede wirt dicwils met groote anxte beladen. als oft hij van de furien hadde gejaecht geweest. Want wtt veel aenbrengens ende clappens der menschen. die och lacijs door pijn ende door Godts gehengenissee veel seijden. hoorde hij soo veele datt hij altijt voor ongeluck vreesde ende socht alle middelen om daerin te versien.

Post wt Denemarchen in Mosco.

En alsoo hij na Denemarcken. als verhaeltt is. gesonden hadde. is daerop den 27 maijo 1602 een Postjager wtt Denemarcken in Mosco gecomen. ende quam in der nacht. sonder datter ijmant aff wistten. Hadde ooc snachts audientie. Sijne bootscap datten Coninck alle besceett en antwoorde soude senden mett sijnen ambassadeur. Axel Brahe was deesen Jager genaempt. en creeg sijn afsceijt den 16 febr. int ander jaer. soo lang was hij in Mosco.

Legaat van den Paus.

Den 15 Augusti 1601 quammer eenen Legaet in Mosco van den Paus. Sijne beede was om door Mosconia passagie te hebben tott in Persien. dwelc hem gegunt wirtt. Maer hadde den Grootuorst Boris geweetten dat hij maer en quam omtlant rontom te bespien en tvolcx nature te leeren kennen. om soo sijnen Meester den Paus daeruan rappoort te doen. om namaels haer verraderij int werck te stellen. Boris soude deesen ambassadeur wel anders geantwoort hebben ende een goede maeltijt bereijt. datt hij aen de brocken wel sou verstict hebben. Dan hij wist hett nielt dattet al netten voor hem waren wtgespannen. daer hij namaels in verstrictt is.

Den 14 meert 1602 quammer eenen haestigen post wt Denemarcken. datt alles wel beslootten was. soo de vrede als thouwelijck. ende dat des Coninx broeder mett sijnen gantsen Houe soude comen in Mosco. soo dat Boris seer verblijt was. ende besconck hem heerlijc. ende sont hem wederom den 14 April wt Mosco.

Wondren in Mosco gesien.

Ontrent deese tijt gesciedender in Mosco veel scrickelijcke wondren en. spoockerijen. ende meest in der nacht. ontrentt des Keijzers Houe. ja datt de soldatten die op de wacht waren dicwils totter doot verscricten en haer verbergden. Sij hadden. vastelijc tselue confirmerende. op eenen nacht eenen wagen met 6 peerden in de lucht sien rijden. daer eenen pool op sat. cletsende met een sweepe ouer tslot ende riep seer afgrijselijc. datter veele van de wacht in de hounen van bangicheijt liepen. Deese soldater vertelden tselue alle morgen hare capiteijnen. ende die seijdent dan hooger. soo datt alle deese en

dergelijke dingen voor den Keijser quamen. daeruan hij dagelijcx meer ende meer beanxt wirtt. verlangende om tot sijne voornemen te comen. want was bange. ende wist selue niet waerom. ende meest voor Poolen. sorgende daer noch wat wonders sou van daen comen. want het waren al voorbooden vant toecomende ongeluck; hoewell het lant metten honger ende commer vol ellende sijnde seer gestraft wirtt. soo sceent noch veel meer gestraft sou worden.

Hij heeft met alle vlijt preparatie doen maecken om mettet houwelijck voort te gaen soo haest den Hertog sou geerriueert sijn. sendende vooreerst na Juangcot. een stadt daer de Hertog eerst soude aencomen. allerlei viures. victalie ende conincklijke meublen van bedden. kisten. ende alderlei keuckentuijch. ende datt totten stal van doen was. als ooc totten kelder. Ende sonter ooc bij veele houelingen. die daer alle verwachten de comste des Hertogs. Bouen dat sont hij den oppersten Cancelier daer henen om van Keijzers weegen den Hertoge te ontfangen. en deesen Cancelier was genaempt Offonansij Juanouits Blasof. een verstandich man. die dicwils was geweest in ambassade aen den Roomsse Keijser. sijnde geleert ende wel ter spraecke. Bouen dat wirt hem daerbij tot hulpe gesonden eenen Michale Glebouits Soltecoof. Deese verwachten alsoo de sceepen wtt Denemarcken met verlangen.

Preparatie
wordt gemaect
totte bruijloft.

Den 23 Jullio 1602 arriueerde noch eenen post wtt Denemarcken. brengende tijdinge dat de sceepen waren afgevaren ende datt den Hertog op weege was. Deesen seer besconcken sijnde. wirt terstont afgeveerdicht. sijnde 25 ditto.

Ondertussen arriueerde den Hertog met ettelijcke sceepen tot Juangorodt oft Narua. met ontrent 400 mannen. daer veel Adel bij was. en wirt van de voornoemde heeren en edelen als ooc de gantse borgerij mett grooter pracht en heerlijcheijt ontfangen. en van s Keijzers weegen blijelijck willecom geheeten. ende wierden haer alsins de beste hujsen bereijt daerse inne logeerden. en waren daer ettelijcke dagen seer vrolijck. Ondertussen loste men de bagagie. met veele meublen. wijnen

Hertog Johan
comt wt Dene-
marcken in Mos-
couia.

en gelts. d welc al op s Keijzers postpeerden na Mosco geuoerdt wirdt. Ooc quamender wtt Mosco veel coettsen. ooc des Keijzers koetse voor den Hertog. seer constich ende antijcx toebereijt. ende wurden op alle posthuijsen onder weegen bereijt peerden. om t volc. bagagie ende prouande te voeren. Ooc liepender dagelijcx posten ouer ende weder ouer. die aduijs aen den Hertoge alle stonden brochten. Ende alsoo alles gelost wast. ende hij ettelijcke dagen ter Narue gelegen hadde. quam hij mett een groot geleij van moscouise edelen en houe-lingen reijsen na der Mosco. daer hij den 19 Septembr. 1602 binnen arriueerde. sijne blijde incomste gescach seer costelijck en triumphant op de moscouise maniere.

Den Keijser Boris hadde alle de Duijtsen. Poolen. Lijflanders en andere volcken te vooren laetten aenseggen. te weten die hem dienden. datse haer elc om t costelijcxste souden laetten cleederen maecken. elck op sijn slants maniere. ende datse scicken souden scoone peerden te hebben. met costelijck gereetscap ende acoutrementen daerbij. daer hij haer geltt toe gaff. Ende is alles na sijn geboode volbrocht.

En. doen den dach der Hertoogen incomste quam. wirtt smorgens vroeck in Mosco door Roepers alsins wtgeroepen. datt alle natien in Mosco. ooc de borgerije. soo heeren. edelen. officers. coopluijden en gemeijn lieden. haer elc opt soonste souden cleeden. mett hare beste cleedren die sij hadden. ende datt men alle hanttwerck soude laten staen dien dach. ende dat men des Coninx broeder van Denemarcken soude tegen gaen in den velde buijten der stadt Mosco. ende alle die peerden hadden mosten hem tegen rijden. elc om soonste toege-maect. twelc alles gesciett is. en was soo soon van verre om aen te sien. al of men in eenen gouden berch vol alderbloemen gesien hadde. Want alle heeren. edelen ende wtlanders waren te peerde. hebbende elc 30. 20. 10. 5 cnechts achter haer te peerde. die al soo costelijc als sij selue waren geaccoutreert. als ooc de coopluijden en andere meer. van alderleij volc. elc na sijn vermoogen.

Door beuel des Keijzers was smorgens wtgescickt den Op-
parsten Stalmeester. Michale Jngenatiouits Tatisof genaempt.
een seer geleertt en fraij man. hebbende bij hem hett Keijzers
peert seer costelijc. rondom mett gout en gesteenten behangen.
ende was hem beuoolen den Hertog wilcom te heetten. een
mijl buijten der Mosco. wtt den naem des Keijzers. en hem te
setten op den Argomack des Keijzers ende soo in Mosco hem
te brengen. dwelc alles gesciet is na des Keijzers beueele. En-
de gecomen sijnde ontrent een mijl buijten Mosco wirt hij wtt
de coetse gehenen en op sKeijzers peertt gesett mett grooter
eerbiedinge ende reuerentie. Hij hadde rondom hem 30 hel-
lebarders en sommige muscettiers. die gecleett waren in wit
satijne roxkens en roode fluweele broecken. Voort quam al
sijn volc achter hem op sKeijzers peerden ende coettsen. Hij
selue was gecleet int swert effen fluweel. ooc dergelijcken man-
tel. rondom met gout ende peerlen geborduert.

Twas een wonder om te sien de groote menichte volck die
wt Mosco hem was tegen gecomen. soo dattse mett groote ver-
wondringe de heerlijkheijt en groote pracht aensagen der mos-
coutren alle te peerde. Men conde geen ejnde sien op den
gantsen velde buijten Mosco. Het sceen eenen machtigen
leeger te sijn. alle meest gecleett int goude laecken ende al-
derleij coleuren.

Comt in Mos-
co seer trium-
phant.

En wirt alsoo ingebrocht door de Otphirse poort. alsoo ge-
naempt. Binnen waren ooc alle straetten beset mett menschen
heerlijc gecleett. ooc veele vrouwen. die met peerlen en veel
juweelen bestict en behangen waren. ende wirtt soo gebrocht
in sijn Hoff dat voor hem bereijt was en van alle prouande.
knechtten. houthouwers. wateruoorders. peerden. slauen. alles
wel voorsien. al oft voor den Keijser selfs ware.

En wirt bij hem van sKeijzers weegen gesteltt Semon Mi-
citowitz Goddonooft. sKeijzers oom. die ooc genaempt was des
Keijzers rechter oore. omdat hem alle scatten ende heijmelijc-
heden beuoolen waren. maer was ooc een groot tiran.

En den Hertog hadde bij hem met wt Denemarcken ge-

brocht eenen Axel Guldestarn genaempt. een van de opperste raden des deenschen rijcx. een goet en verstandich man. Geduerende den incomste was den Keijser met sijnen soone heijmelijc op des slotts mueren ende sach alsoo den gantsen troep incomen. Want se mosten voorbij tslott passeeren.

Hij hadde sijn eijgen predicanten. doctoren en barbier. ooc eenen scerprechter ende allerleij volc tott sulcken Hof dienende. Dan bouen datt wirt hem in Mosco noch alles sulck bestelt. ooc wirt sijn hof met dach ende nachtwaecke bewaert voor brant oft ander ongeluck ende wirt van alles conincklijk getracteert en voorgedient. met sijn volck.

Den 28 September wirtt hij bij den Keijser ten eeten geuoott met sijnen gantsen huijse. soo wel de cleijne als de groote. soo heeren als knechten. Dat is de moscouische maniere. Alse ijmant nooden soo noodense gemeijnlijk eenige knechten met. die tsamen aen een tafel eetten. — ende wiert in sijnen houe gebedden. en daer werden ooc gebrocht des Keijzers peerden. daer se alle op reeden seer triumphant. Den Hertoge satt tussen 2 groote heeren. en alle sijn hofgesin en edlen volgden hem alle. tot in de groote sale. Daer wirt hij omhelst van den Keiser Boris met sijnen soone en hietten malcander alsoo willecomme met groote blijscap des Keijzers Borisi. De Keijserinne mette jonge Princesse sagen den Hertoge ooc door secreette tralien. maer de Hertog en sach haerlieden niet. want de moscouitren hare vrouwen niemant. en laten sien. noch ooc hare dochteren. die ijel was is. maer sijn alle beslootten.

Eedt bij den
Keijser Boris.

Den Keijser Boris aen sijn tafel sittende in sijnen troon met trappen in sijne magesteijt. satt aen sijn rechte hant sijnen soone Fedor den Prince van Moscouia. Neffen deesen sadt den Hertoge. Deese 3 en satten maer aen een tafel. Voort warender rond'om veel taeffelen wat leeger daer elc na sijnen staet voort aen sadt. ende werden alle gedient van de heeren des lants, ende den Keijser adt ende dranc al wtt fijnen goude als ooc den Prince ende Hertoge. Voort aten de ander al

meest wt siluere gesceeren ende warden wtermaten en heerlijken getracteert ende waren gantsch vrolijk. van smiddaechs af tot in der nacht. daer int slott alsins groote vieren waren onsteeken. op hooge heerden daertoe gemaect. Ooc was de Geestelijckheijt bij den Keijser ten eetten, te weetten alle de biscoppen, metropolitten en dergelijcke. Ooc veele machtige ooplieden en wttlantse crijchslieden. die den moscouiter dienden voor edelen en houelingen. Den Keijser hadde metten Hertooge veel vrindelijke propoosten. van den Coninck ende andere potentaten meer discoureerende. Ooc heeft den Keijser hem drij mael toe gedragen. en elcke mael nam hij den carcant van sijnen halse ende leijdese aen den halse des Hertogs. tot 3 kettenen toe. hem daer met vereerende.

De maeltijt voleijnt sijnde wirdt hij geconvoijeert van de opperste heeren des lants tott in zijn slaepcamer. door beuel des Keijzers. na dat hij vrindelijk zijn afsceijt hadde genomen.

Den 16 October 1602 wirt Hertog Johan subijtelijc cranck. daernan onder des Keijzers huijsgesin een groote droefheijt ontstont. als ook int hof des Hertooogen. en deese siecte sijnde een heette cortse continueerde. wordende altijt quader. soo dat den Keijser daer gantsch van verscrite. sendende daer alle sijne doctoren. apoteeckers en barbieren. om daer nacht en dach met buertten bij te bliuen. en den Keijser ginc ooc seker daer henen den 26 der maent. om hem te besoecken. Bij hem comende heeft den Keijser seergeweent en hertelijken hem bedroeft. vreesende tegen Godts wille was alle zijn voornemen van deesen Hertooge tot soonsoon te crijgen. ende hem was bange voor ongeluck.

Wort seer
cranck.

Dit namen de moscouitren heel hoog. datten Keijser hem soo verneederde. en murmureerden daerouer seer in hare herten. seggende sommige int heijmelijck. datten Keijser sijne mages-teijdt grootte oneere aendeede. omdat hij tott eenen heijdense mensche ginc in zijn cranckheijt ende was berooft. meijndense van sijne wijsheijt. omdat hij sulcx deede. Wantse haren Keijser als eenen eersten godt achten. Hett verdroot ooc

sommige heeren gantsch seer. dat eenen wtlander en oncristen. soose een ijgelijc wtlander achten te sijn. soude comen heerschen in haren landen en s Keijzers dochter hebben. ja wenschttten. dat hij mocht sternuen. Doch dorsten niet veel seggen.

Simon Micitouitz Goddonoof hadde geseijt. den Keijser moet van sinnen berooft sijn. datt hij sijne dochter een *Latuijs* wil geuen en hem sulcke eere aendoet. die niet weerdich is int heijlig lant, — soo se haer lant noemen, — te comen. Dit woort *Latuijs* is het verachtelijcxste dattse de Duijtse connen voorleggen. en is een woort dat men in Duijts niet noemen en soude connen. dat men eenich verstant wt sou connen begriipen.

Sterft in Mos-
co 28 October.

Maer hadde den Hertog bij het leuen gebleuen t soude deesen Simon Micitouitz mett meer andere haer leuen hebben gecost. En alsoo de siecte grooter en grooter wirt. is hij ouerleeden den 28 Octobr daer allenthaluen groote droefheijt om was. principael bij den Keijser en veele wtlantse luijden. die in Moscouia woonden. en meijnden eenen goeden heere aen hem gehadt te hebben ende ooc een goede voorspraecke bij den Keijser. Maer ic geloue bij den moscouitren was blijscap al en lietten se sulcx niet blijcken. Terstont is van s Keijzers weegen eenen post afgeneerdicht na Dene-marcken. om deese droeue tijding den Coninc te vercondigen. en den postjager hiet Reijnolt Dreijer en eenen Jurgen Buran. als ooc eenige vant Hertogen volck. Terwijle. maecte men preparatie totte begraeffenisse ende sij wouden hem begrauen in der Duijtsen kercke bujten der Mosco in de Duijtse Slaboda. is een vlec ontrent een engelse mijle van Mosco. op de riuere Jairus gelegen. die in de Moskua vloijt. Daer woonden alle de Lijflanders die van den tiran Johan Basilijs wt Lijflant waren geuancelijck geuoert ende nu vrijdom hadden. behaluen dat niet wt den lande en mochten. dan condon haer in Moscouia wel erneeren. Deese hadden een kercke aldaer daerse de leere Lutheri predicten. ende t wirt van den Keijser veroorlooft dat men hem daer begrauen

soude. en daer wirdt gemaect eenen soonen ouerwelfden kelder. om de kist of tombe daer in te setten.

Sijn lichaem gebalsemt sijnde wirdt in een eijcken kiste geleyt. daer ouer noch een groote coperen kist gemaect wirt. mett groote stercke handen en ringen. al swert gecoloreert. en wirdt deese kiste geset op eenen swertten grooten wagen. daeruoer 4 swertte peerden. al mett rou behangen. en wirt soo genoert ontrent den voorscreuen vleeke bij de riuier Jairus. Vooraen wierden eerst 8 peerden geleyt: daeruan hett een was behangen met swert fluweel ende d ander al in t swert laecken. Daerna volgden drij van sijne edelen. met sijne 3 wapenen. Na deese volgder eene mette croone en eene metten scepter. Deese dan wierden gevolcht van 20 edelingen. die elck een swertte wassen keerse brandende droegen. daer aen elck een wapen hinck. Daerna volgden 3 houelingen te peerde. hebbende elc eenen standaert daerin 3 wapenen stonden in hare handen. Voortt volgdender ettelijke mett trompetten behangen. als ooc keteltrommen. Daerna volgde den rouwagen mette kiste daerop, die wirt geuolcht van den Admiraal. met het groot wapen des Rijcx Denemarcken. Noorwegen. Wenden en Gothen. Hier na volgden alle sijn heeren. edelen. officiers mett voortt alle t'ander volck in rouwe. En voort volgde alle de wtlantse natie. Den Keijser Boris met sijnen soone volgde het lijck 2 heele straten in Mosco. weenende eer hij omkeerde. ende beual alle sijne heeren. edelen. cancelieren. dat se het lijck souden volgen tot in de kercke toe dattet soude begrauen sijn. twelc den moscouitren wtermaten seer verwonderde. connende tselue niet vergeetten. Begrauen sijnde werden de standerden ende wapenen opgehangen in de kercke. en gesciede eene lijcpredicatie van sijnen predicant. Joannes Lundius genaempt. ende wirt ooc heerlijc gesongen van alle de Lijflantse. soo predicant. schoolmeesters ende kinderen. die daerna alle heerlijcken begaeft werden. als ook hare kercke. Dit alles gesciedde in presentie der moscouise Heeren ende Boiaren. diet met eene groote verwondringe aensagen. ende

Wort begraven.

een afgrijsen daeruan hadden. De kercke creeg bouen ander giften 2000 rijcxdaelders.

1603.

Den 7 Mei 1603 arriueerde Reijnoltt Dreijer weder in Mosco. ende was degeene die met tijdinge vant ouerlijden des Hertogs in Denemarcken gereijst was. Hij seijde ons dattse in Denemarcken vastt hielen datt hij vergenen was. Niemandt was soo seer bedroeft als sijne suster. nu Coninginne van Engelant. — Dan dat hij sou vergenen sijn is onwarachtich. want sijn volck altijt meest ontrent hem was. — ende alles wel weetten wat siecte hij hadde. ooc hoe hij stirff mett goet verstant ende spraecke totten lesten. Hij was een lanc fraij jongman. seedich en stil. eenen grootten neuse hebbende. Boris hadde hem seer lief en was ooc seer bedroeft om hem. ja. qualijc liet hij hem troosten. want hij sach oogenscijnlijck dat Godtt almachtich alle sijn meijninge ende voornemen tot niet maecte. in somma wist niet wat weder beginnen.

Ambassade wt
Moscouia na
Groesina.

Hij hadde ooc een ambassade gesonden na Groesina. een lantschap tussen Mare Caspium en Pontus Euxinus. om aldaer te soecken een prinsesse voor sijnen soone. dan tmialuctte ooc alles. soo datt al wat hij meijnde voor te nemen. om verseeckert te sijn int rijcke. quam al tot niet. en niemant en tergde hem noch en maecte hem bange als sijn eijgen conscientie. vreesende altijt voor een ongeluck. dwelc een wonder was.

Den Deensen
adel vertrekt wt
Mosco.

Den 3 Junio vertrock Axel Guldenstarn met alle sijn volc met oorloff des Keijzers na Denemarcken. na dat se alle rijckelijck begaeft waren. soowel cleijne als grootte. met heerlijke gesencken. en groot wtgeleijde totter see toe.

Daer warender eenige onder sijne edelen die in Mosco wel blijuen wilden en den Keijser dienen. dan den Keijser liet daerop antwoorden. dat se eerst vertrecken souden en vertoonen haer haren heeren en vertellen hem hoe men met haer geleeft had. Die dan wilde comen ende den moscouisen rijcke dienen sal wilcom sijn ende ooc wel begaeft worden.

Want dat ghij nu hier bleeft. sejdense. men sou in Denemarcken wel meijnen dat men v hier met geweld heeft gehouden. also sijne allen vertrocken. En daarna is een wt Denemarcken gecomen die wel begiftet wirt. ende wirt Ritmeester gemaect ouer 200 Buijters. en was genaempt Matthijs Cnoettsen. ende hem wirt eene heerlijkheijt gegeven. daer hij een heeren leuen of conde voeren. bouen sijn gagie jaerlijcx.

Ondertussen deese voorverhaelde gesciedenisse. waren in Mosco geerrineert ambassadeurs afgeneerdigt van de hense-
steeden en quamen van Lubeecq. Hare bootscap was om te
bidden den Keijser en Grootuorst van Moscouia. dat hij haer
weder wilde begenadigen. dattse mochtten trafficqueeren na
den olden te Nougorodt. daerse eertijts haren stapel gehadt
hadden. dan was nagebleuen door de bloedige oorloogen der
moscouitren. poolen en sweeden in Lijflant genoot. Bouen
dat badense dattse mochten tolvrij weesen gelijcse geweest
waren. Alles wirdt haer van den Keijser geconcenteert. dan
mosten tol betalen. Want. seijde Boris den Keijser. daeruan
moetten de potentaten oorlooge voeren ende sulcx comt allen
princen met eeren toe. t Waer genoech dat men in den gant-
sen lande alle vrijheijt mocht gebruijcken soo in conscientie
als in negotie en alle andere dingen. tWaer ook een cleijn
saecke datse recht en tol betaelden. gelijc dat behoort. en na-
men alsoo aen tgeene haer gegeuen wirt. en leuerden hare ge-
scencken ouer. welcke waren deese navolgende.

Legatten in
Mosco van de
hensesteden.

Het eerste was. datt voorgedragen wierdt. eenen dubbelen
arent heel groot met vleugelen. hebbende in sijn clauwe eenen
gouden scepter. daarna een leeu die hadde in de rechte poot
een sweertt. in de lincke een werelt.

Hare gesen-
ken.

Daerna eenen enckelen arent: een Rhinoceros: een Olijphant:
een Peert: een Hert: een Beer: een Eenhoorn: een Hase: een
Hasewint: een Elant: een Salamander: een Draeck: een Ser-
pent. daer noch bij een Hoop en Liefd en Trou. ooc een Ve-
nus en Cupido. Dit was al siluet vergullt en men conde wtt
ijgelijc drincken en seer constich gemaect. daeromme nam het

den Keijser aen om de fraijcheijt. soude anders niet genomen hebben. ende warden al op sluijers gedragen van wit en root. van jonge manuen int swert gecleet. Audientie gehadt hebbende warden weder geleijt in haer hof daer sij geordineert waren. en op den middach wirdt haer nagesonden van des Keijzers tafel 100 scootelen met spijs. Alle de scootelen waren van fijnen louteren goude ende wirt elcke scotel van een man gedragen int root gecleet. ende menichte van potten. beeckers ende kannen mett allerley drancken. en wirt hier met gesonden eenen edelman te peerde. die twoort deede van weegen den Keijser. wenscende haer veel geluck mette genade des Keijzers. Voort creegense dagelijcx noch meer prouande voor haer ende haer volc. ooc voeder voor hare peerden.

En absolutelijc besceet hebbende. ooc van alle onkosten vrij gekent sijnde sijne mett wtgeleij den 11^{den} Junij vertrocken.

Ambassade wtt
Persia in Mosco.

Oock quam den 4^{den} September in Mosco eenen Ambassadeur wtt Persia. om de vrintscappe te vernieuwen ende den Keijser Boris te congratuleeren. want den moscouit en den Sophi van Persien altijt sonderlinge goede vrinden sijn onder malcander. Hij brocht scoone tapisserijen. gesteenten en alderlij scoone damasten en goude laeckenen tot gescenck ooc goeden balsem in goude coppen en welrieckende cruiden. En hem den gantsen winter conincklijke eere aengedaen sijnde is hij met grootte booten. in de riuier Moskua beginnende. int voorjaer affgedreuen met groot geleij ende door de grootte Volga tot Astrocan beleijtsaecht. daerse hem in de Caspische Zee bereijt hebbende sceepen mett ouersonden. Wirt ooc van al dat hij verteertt hadde vrij gekent.

Roers op de
wegen.

In deese maent hadden haer een deel lijfeijgene knechtten van sommige boiaren en heeren in Mosco opgeworpen en tsamen gespannen. berooffden alle reijsende lieden en maecten de passagie na Poolen en Lijflant heel onvrij en onthielen haer in sommige woestijnen en bossen. Daer ontrent hiertegen sont den Keijser eenen houelinc. een fris cloec joncman. genaempt Juan Fedorouits Basmanof. met ontrent 100 wtgelee-

sen scutters. om de scelmen te verrassen. dan deese scelmen hadden de-tijdinge al haest wech en hebben hem waergenomen in eenen engen wech tusschen twee bossen. daer se hem besett hebben en ooc doorstootten. met meest alle die bij hem waren. daer den Keijser seer droef om was om dattet sulcken cloecken helt was geweest. — en heeft neersticheijt laten doen om deese rouers te krijen. — gecreegen hebbende sijnse alle aan boomen op die selue weegen opgehangen.

In leste van de maent Septembre is ooc ouerleeden en in den Heere gerust de oude Keijserrinne Alexandra. die huisvrouw was geweest van den Keijser Fedor Juanouits saliger memorien en suster van den tegenwoordigen Keijser Boris. ende was nonne geworden als vooren verhaelt is. Deese seijt men stierf van enckel hertsweer. siende den ellendigen staett des lants ende ooc de groote heijmelijcke tirannije haers broeders int ombrengen aller grooter geslachtten. ende propheteerde hem veele dingen ende ongelucken die hem souden ouercomen. doch heeft hem altijd in een goet voornemen een goet Raetsman geweest. soo dat hij wtermaten droeulich was. Doch Godt Almachtich heeft deese vroome Keijserrinne wtt dit dal van tranen tot hem genomen op dat se de toecomende ellende niet en soude sien noch beleuen. en wirt met groot huijlen en wenen van den gantsen volcke begrauen. in de kercke Vosnesenia. int slot. De Keijser met sijnen soone warden in een sleede den lijcke nageuoert met groot huijlen ende weenen van mans. vrouwen en kinderen. ende was 27 Septembre.

Noch duerde den droeuigen dieren tijt als voor is verhaelt.

Boris siende dattet al tegenliep en Godt hem geen fortune en verleende. maer alle sijn voornemen omstiet. soo int halen van Hertog Johan als sijne suster. ooc in veele andere vroome personagien die meeste in die tijt al stornen. wirt vol bangicheijt ende creech eene wanhoope van niet te vercrijgen na sijnen sinne. Doch heeft ten lesten noch wat voorgenomen te versoecken. Denckende soo hem een partije tegenquam een van sijne heeren sijne dochter te belouen met een groot deel

Boris ongelukkig in al sijn voornemens.

1804.

des rijcx. en meijnde alsoo ter nauwer noot noch wel soude treffen. Ende sont een Ambassade na Groesina als voor verhaelt is. dewelc vertock wt Mosco int voorjaer. de Volga aff. Den oppersten was genaempt Michale Ingenatouitz Tatisou en was stalmeester geweest. een verstandich vroom man. en hadde tot eenen secretaris neffen hem eenen genaempt Andre Juanoff. ooc een geleert vroom man. ende ontrent 40 ander houelingen en knechtten. Dan en hebben niet wtgerecht. maer langen tijt wtgeweest en alsins verlooren moeite gedaen. Want daerse sochtten waren al meest cleijne coningen niet veel gescht. ooc vol heijdense manieren en barbarisch rou leuen. In somma. was niet. en sijn eerst wedergecomen als Boris al doot was. Hadden veel costelijke gesencken meede van pelterijen en ander dingen om daer alsins te vereeren. waeræ quamen. aen de Gouverneurs der tarters en turcken aldaer. Deese ambassade was niergens om wtgegaen dan om eene Princesse te soecken van grooter afcomste en vermogen voor sijnen soone. om dat quartier te vrinde te hebben. want meijnde alsdan. als hem ijst soude hebben ouergecomen. hij den tarter altijt te hulp sou krijgen. Dan hoe hij het aenleijde tliep al tegen.

Tlant dat de moscouiters Groesina noemen is gelegen tussen de 2 meeren Caspium ende Pontus Euxinus. en leijt achter Petigoria. wel 200 Duijtsse mijlen. t geberchte Caucasus willense met onder Groesina hebben sommige. Hier alsins reijdsense. vindende veel versceijden tartren en cleijne Princeen. daerse groote vrintscap met maecten. En terwijle datse daer in de geberchte waren hoorden se datter sommige turcken en tartren ontrent Mare Caspium seer roofden en moorden aldaer degeene die onder de subjectie der moscouitren waren. doch die van Astrocan en ander plaettsen hadden al tijdinge ouerlang te houen in Mosco gesonden. alsoo dat Boris geordineert hadde 50000 mannen daer hennen. om tselue te weeren. waeronder ooc sommige poolen en lijflanders waren. dan sijn al meest omcomen. soo van de turcken en tarters als armoede en

verdriettigen wech. soo datter weijnich weder gecomen sijn. Ende daer wasser eenige in Mosco die boecken vol wonders daeruan wisten te vertellen van t volc en lande aldaer. dan hadden niet met allen bescreuen. Sij seijden dattse in sommige plaettsen mannen als reusen sterc vonden. die altijd in de wapenen waren. ofse achter den ploech gingen oft thuijs satten; en hare woningen waren in groote speloncken. alsoot daer vol bergen is. En ooc waster heel werm. soose seijden. en scoon landouwe neffen en op den bergen. ooc veel vee. dan veelderleij volcken die malcander dicwils bespringen en berouen. leefden nimmermeer in rust noch vrede. Sij eeren daer op ettelijke plaettsen Alexanders name. als seggende dat hij daer soude ettelijke tijt geleegen hebben met sijnen leeger daer se noch sommige veruallen. mueren sagen van marber constich gesneeden en gegraveert vol griecse lettren van siluer en gout ende veel meer ander dergelijke dingen. Ooc eerden se daer eenen Temirac sach, welc men geloofd Tamerlanes geweest te sijn. Wij hebben van tselue verhaelt ooc int leuen des tirans Juani Basilij. Die ons dergelijke dingen vertelde was seer gequest mett veel pijlen, vertelde ons dat hij veele gedwaelt had mett sommige, eerse de Caspise Zee weder condon vinden, maer die gevonden hebbende sijnse noch ontrent 4 weecken gegaen eerse tot Astrocan quamen, ende leefden van visch, diese vongen, ooc van wilde peerden, diese scootten, en atten, wanter aldaer veel sijn. Sagen in die 4 weecken noch steeden noch menschen, maer was al scoone groene velden en heij ende weijnich bosch daer ontrent. vol scoone cruiden wassende, ende vonden daer ooc Rebarbarwortel ende veel scoone andere dergelijke wortelen, die se selue niet en kenden, maer seijden tlant aldaer een paradijs te gelijken.

Alsoo quamender weijnich weder in Mosco. niet wtgerecht hebbende. Dan men hoorde daerna niet veel meer van de turcken, alsoose metten persiaen watt te doen hadden.

De Nagaien. dieden Turok altijd cijnsbaer geweest waren,

Bescrijuinge
der Ambassa-
deurs reijse in
Groesina.

Nagaia valt
de moscouiten
toe.

vielen doen van hem af ende coosen den moscouiter tot haren heere. Den Keijser sont terstont daer hennen een van sijns ooms kinderen, eenen cloecken jongelinc, genaempt Stepans Stepanouitz Goddonoof. met veel volck en costelijke geschenken aen de Ouersten in Nagaia. en beual haer alsoo den eett aff te nemen. Dan sijn reijse wirdt verhindert en hij bleef te Saratoff liggen, een stadt op de riuere Volga gelegen, daer veele Coopliden van Astrocan bij hem quamen. clagende de riuere Volga vol roouers te sijn aen allen canten, datt het casacken waren. die bootten van 1000 lasten bestrooft hadden en tvolc alsins vermoort. Daerom bleuender veele tot Astrocan. soo goederen als ooc veel coopliden. niet deruende de Volga passeeren. en die te Saratoff waren namen haren wech door de groote woestijne, soo se best conden. en quamen alsoo in 12 weecken van Saratoff in Mosco. ende Stepan Stepanouits wirt alsoo verhindert. want t lant was aldaer vol oproer door de Casacken alomme. Ditt was een beginsel van de comste Dimetrj.

Rodrigo. eenen
monnie loopt in
Poolen wt Mos-
couia. en geeft
hem wt voor De-
metrius die doot
was.

In Poolen wistense alle wat in Moscouia gesciede. Ooc waren der sommige scelmen. ouergelooopen wt Mosco. die in Poolen sommige heeren dienden. als de heeren Vesnuetzci. ooc den Paltzgraue van Sandomiria en meer andere. onnodich te verhalen. Onder sulcke is daer eenen geweest die wel eer-tijts een jongen was geweest in Mosco. van eenen abt of monick int soedewo monaster. oft Clooster van Miraculen. Deesen jongen dan was ooc gemaect tot eenen monick en screef veele boecken oft copieerde veel boecken van sijnen meester. soo datt hij van alle de secreeten des lants goet verstant hadde gecreegen. alsoo hij scerp-sinnich was. Ook wist hij wel alle hett doen des Keijzers Borisi — ooc hoe hij Demetrium hadde latten ombrengen. twelc ombrengen terstont door veel andre dingen verdooft ende vergeetten was. als voor genoegh verhaelt is. Alle deese en dergelijke dingen heeft hij al vast in sijn memorie geprent. ende ooc tgeen hij van noodich hadde heeft hij met genomen. ooc sommige secreeten

van zijnen meester ontstoolen. ende is alsoo doorgedaen. loopende als eenen bedelaer lanx de lande. ende quam soo in Poolen. daer hij de spraecke wel leerde. ende is ooc weder daerna tot diuerse malen in Moscouia geweest. somtijts een boerenknecht sijnde somtijts voor eenen bedelaer loopende. Ooc was hij metten poolsen ambassadeur in Mosco. 1600. doen den Pool met den Moscouit den vrede besloten hebben voor 22 jaren. en heeft doen voor edelman met geweest en alle secreeten gehoort in den lande. ende ooc watter gesciet is. Deesen dan heeft van langer hant in Poolen hem wtgegeuen voor de soone van Johannes Basilj. die men meijnde tot Oulitz vermoort te zijn. maer wist veel bewijsredenen voor te brengen hoe ende op wat maniere hij ontcomen was door behulp van eenige houelingen die hij wist te noemen en al doot waren. Ooc wist hij alle den handel daeruan van stuck tot stuck te vertellen sonder ijwers in te missen. en hoe datter een ander in zijn plaetse ende cleeren gesett sijnde. die hem heel gelijc was. was vermoort. In somma. heeft al enige hert aengehouden. ende is ooc door stercke examinaten ondervraecht in Poolen van de meeste Jesuitsgesinde. ende is als voor verhaeltt met sware eeden geconfirmiert. Ooc wist hij op een Vre te seggen den dach sijner geboorte. en ombrengen. en begraeffenis soose gemeijnt hadden. dwelc hij hadde wt sijns meesters boecken en historien. soo datt hij vastelije gelooft wirdt. En hebben de heeren van Sando. Miria. mett veele andere van zijn gesintheijt. sijnde al Jesuiten. tselue alles den Paus verwitticht van begin tott eijnde. eischendeijnen raet daerop die. met rijpen rade alles wel doorkeecken hebbende. heeft oorloff gegeuen wat wonders aen te vangen op Moscouia. Dan heeft eerstijnen Legaet in Mosco gesonden. quansuijs om passagie te hebben na Persia door Moscouia. ende was nergens om dan omt lants gelegentheyt te bespieden ende t volcx nature, conditie en lichtgelouicheijt en armoede. En alsoo hem alles daeruan goet Rapport gedaen was. dochte hem door cloecke rasse middelen tlant haest souden ouerweldigen

Daer wort in Poolen raet gehouden onder de Jesuitsgesinden om Demetrio den valsehen intrije van Moscouia te helpen.

ende incorpooreeren metten name Demetrij. soone des ouerledenen grootuorstes. Ende alsoo den gemeijnen man geeren verandringe van Heeren heeft. mejnende altijd eenen beetteren te hebben. bouen dat haren rechten erfheere weder crijgende na mejninge mejnden tselue niet en soude mislucken maer wel gedijen. Deesen Demetrius begonde hem ooc hoe lanx hoe meer optesteecken ende brauer te houden. ooc eijste hij hulpe van de poolse standen en Heeren des rijcx. om sijnen erfdeel in te nemen en te straffen eenen verrader. die sijns vaders stoel in Mosco besadt onrechtveerdich. En bouen dat beloofde hij te trouwen de dochter des Grauen van Sandomiria. maer niet eer voor en aleer zijn vaders stoel soude besitten ende beloofde haer Keijserinne te maecken in Mosco. Heeft ooc van de Coninck hulpe geheijst ende hem alles ooc geopenbaert.

Wt Poolen screef men terstont van voorverhaelde aen den Keijzer ende ander potentaten. dattet soo was. sonder eenichsins daeraen te twifelen. soo datten Roomsse Keijser. die al tijt in goeden vrintscappe metten moscouit geleeft hadde. hem tselue verwittichde en daeruoer waerscoude ten minsten op zijn hoede en in de voorbaett soude zijn. en sont een trefelijcke ambassade aen hem. daeruan eerst eenen post in Mosco quam in Maijo 1604. besceett brengende van den ambassadeur. biddende om passagie tott in der Mosco. ende vercreegen hebbende. tooch weder hen.

Den 15^{den} Julij quam den Ambassadeur seluer in Mosco. tWas een cleijn man maer leeck verstandich te zijn en was een ridder van Malta. wirtt triumphelijc ingehaeltt. 80 hellebardiers hadde hij bij hem gecleett in wit ende blau fluweel. ende wirtt soo op sKeijzers peert ingehaelt. Den 19^{den} quam hij voor den Keijser ende gaff sijnen brief ouer met sommige geschenken. ende deede ooc eene scoone Oratie. biddende hem van sijns heeren weegen. dat hij doch op sijne hoede ende in de voorbaet soude zijn. want deesen Demetrius in Poolen al veel vrinden hadde. die hem sterck te velde souden helpen.

Waerscouwin-
ge van den
Roomsse Keij-
ser aen den Mos-
couit. door sij-
nen Ambassa-
deur.

ende souden den rijke groote scade aendoen. en tsoude den poolen niet gebreecken veel quaet daerin te doen. als eeuwige vijanden der moscouiten. ende veel meer dergelijcke redenen. Dan Boris. niet achtende. seide. sulcke ballen wel afketsen soude met eenen vinger en hoefde daer geen heele hant toe. dan bedancte gelijc wel den Rooms en Keijser. hem broeder noemende. liet ooc schriftelijc bijeen stellen alle t verloop hoe Demetrius warachtelijc vermoort was ende ooc begrauen. maer dattet eenen boosen geestt ende verrader was. daer de hulpe der poolen veel in deede om tlant in roeren te stellen. ende gaf t selue mede. om den Keijser te geuen. En bleef dien dach den ambassadeur met alle sijn volck bij den Keijser ten eetten. Daer na was hij noch 2 maal bouen. ende seer begaeft sijnde mett alle sijn volck vertrock hij den 13 Augusti. weder sijnde van alle oncosten vrij gekent.

In Poolen. en is men niet stille geweest. maer hebbende absolutte commissie van den Paus. en alle Jesuitsgesinde in Poolen. heeft deesen Demetrius een contract gemaect metten Paltsgraue van Sandomiria. als dat hij sijne dochter soude nemen en tot Keijserrinne maken soo haest hij sijns vaders stoel in Mosco sou besitten. Bouen dat soude hij alles betalen tgeen de Heeren in Poolen als ooc de Jesuitten wt sommige Cloosters hem souden verscootten hebben. ende beloofde Sandomirsci tvorstendom van Plescou en Naugorodt, sijnen soone Smolensco. en soo voort sommige t lant van Siberia. Maer bouen datt moeste hij den Paus bouen al belouen dat hij t gantse lant soo haest hij conde soude sien te veranderen van religie en Catholijcq Rooms te maecken. Ooc moste hij belouen alle de kerckenceremonien te veranderen en te latten maecken gelijc de geene souden ordineren die de Paus daertoe soude ordineren. Ooc scoolen te laetten oprichtten in steeden en dorpen gelijc alsins in Poolen sijn om de Jonchheijt. die in Moscouia dom en barbarisch. opgenoet worden soude mogen. na haer meijninge ten rechten weege geleijt worden. in somma. heeftet alles beloofd ende meijndet ooc vastelijc alles int werck

te stellen. maer de almogende providentie heeft sulcx verhindertt.

Dit alles gesciet sijnde heeft men 'eerst gesien ende zijn beste gedaen om de oproerige Casacken op de riuere Volga sijnde der op andere plaetssen meer. aen Demetrij sijde te brengen. daer hij seer met gesterct wirtt ende ooc ontsien.

Casacken val-
len Demetrio
toe. en geloven
hem den rechten
te sijn.

Deze Casacken is een soorte van allerlei natien. soo wtt Moscouia. Tartaria. Turckien. Poolen. Littouwen. Corelen en Duijtsen. ende sijn meest moscouiters. spreekken ooc meest moscouisch. Dan hebben bouen dat noch een bijsonder gemaecte spraecke onder haer. die se otuernitza heetten. en is volc meest die haer heeren ontloopen. lijfeijgene knechten. scelmen en dieuen en alderleij boeuen. en onthouden haer meest in de tarterse woestijnen. ontrent ooc de riuere Volga. ooc ontrent de Donauwe en de riuier Boristhenes. als nu hier als nu daer sijnde. en hebben onder haer scerp recht en goede ordinantie. — kiezen onder haer hoofden die se sterck obedieren en noemen deese hoofden Ottomani. van welck gelijcker volck den turck sijnen oorspronck heeft, als men leesen mach in hare afcomste.

Deese Casacken dienen meest alle potentaten om gelt daerse geroepen worden. ooc al temet sonder gelt maer om den Rooff. maer hebben voor deesen meest altijt den moscouitren gedient voor inuallen die versceijden tartren dicwils deden. dan waren juist door toelatinge Godts op deesen tijt oproerich tegen Moscouia en beroofden alle coopliden die in Persia. Armenia en Samachi en de Caspise Zee handelden. ende dooden ooc veele derseluer. niet wetende waeromme.

Aen deese heeft Demetrius wt Poolen gesonden sommige bedecte heijmelijcke booden. haer alle besceett sijns voornemens mett geuende. ooc met eede dat hij de rechte erue was des moscouisen rijcx. biddende om hare hulpe. want hij een rechtueerdige saecke voor hadde ende soude alsdan haer alle groot maecken voor haren trouwen dienste die se hem soudent hebben beweesen. ende meer dergelijcke reedenen. — ende ooc brieuen heel veele.

De Casacken dit gehoord hebbende. hebben een vergaderinge gehouden. daerder ouer de 8000 bij een quamen met hare ottomannen en hebben rijpelijk op dat stuck geraetslaecht ende ten lesten beslooten eenige booden van harent weegen na Poolen te senden. om daer alles te verneemen. oft ooc soo was als men haer voorgedragen hadde. ende soose hett soo beuonden datten den rechten Demetrius was. souden se hem in sijn rijke helpen. soo niet souden se hem tegen sijn.

Ende alsoo de 8000 Casacken veel was om soo op een plaetse bij een te wachten. daer se haeren cost in den velde soecken moesten. dochten niet lang bij een en souden connen bliuen. om de menichte wille. daerom setten se den booden eenen tijt. Soose op dien tijt niet weder en quamen soude een ijgelijc weder sijns weechs trecken. maer souden bijeen bliuen tot de bestemde tijt. — en sijn de booden. haer met looten toegevallen sijnde. alsoo vertrocken. In Poolen gecomen sijnde. sagen se dattse soo haest niet en conden comen bij haer metgesellen als de bestemde tijt was. soo hebbense eenige hennen gesonden met besceet aen haer metgesellen ende beuoolen datt men noch 14 dagen sou toedoen tot de bestemde tijt. ende alsdan mejnden sij met vol besceet bij haer te comen. twelc alsoo gesciet is.

In Poolen sijnde hebbense niet anders connen vernemen. hoe nau sijt ooc ondersochten. oft ten was den rechten Demetrius, soone van Johannes Basilij. die men mejnde te Oulitz vermoort was. Ende siende alreede groote preparatie totte oorlooge. onder sommige Heeren. als ooc in den Houe van Sandomiria. hebbense Demetrium aengenomen voor haren Heere ende hem te dienen gepresenteertt. intituleerende hem terstont Keijser en Grootuorst van Moscouia. Ende sijn alsoo vertrocken na hare metbroeders. die se van alles rapporteerden. en sijn hem soo alle toegevallen. en trocken mett gantscher macht na de moscouise grensen ontrentt Tsernichoff. daer se eerst invielen en ouerweldichden en bonden Gouverneur handen en voeten. roepende alomme int lant:

Eerste inval
Demetrij in
Moscouia.

Godt spare onsen Keijser Dimetri Juanouitz aller Russen.

Ditt was hett beginsel. ontrent October 1604. hebben ooc een groot clooster aldaer ingenomen ende alle de omliggende vlecken aldaer. ende zijn terstont geruckt na Potimli. een statt die vol volck en coophandel is. in den quartiere aldaer. Deese statt onderwirp haer terstont onder Demetrium. ende riepen alomme als bouen. en proclameerden hem voor Keijser. Hierin hadde hij ooc den heelen winter meest sijnen stoel. ooc was meest alijt hierinne den gantsen crijchsraet. ooc de ammonitie. prouande. was ooc aldaer en men brochte ooc de verraders ende ouerloopers aldaer. ende daer was recht ende Justitie en gantse commissie van Demetrio. .

Boris. Keijser in Mosco. wel gehoord hebbende van deesen Demetrio. als hier voor genoegh verhaelt is. en noch al te vooren noijt gerust hebbende. eer men van Demetrio noch ijet gehoord hadde. ende dat door sijne Imaginatie. daer met hij hemseluen quelde ende een ongeruste consciencie maecte. ende hadde noijt gedacht dattet soo scielijc soude treffen. maer dachte noch eenen tijt aenloopen soude eer men sulcken saecke soude int werk stellen om wt te voeren. Ooc meijnde ten minsten ooc ijwers van sou hebben gewaerscout geweest van den Coninck van Poolen. en sulcx niet gesciet sijnde verwonderde hem seer ende was in groote bangicheijt. en liet in de gemeijnte te gaen hooren door de dauotsicken oft verclickers. als ooc hier voor verhaelt is. niet na. maer continueerde daer heel sterck in. en datter ijmant beuonden wert die den naem Demetrius noemden die mosten jammerlijc omcomen met alle haer vrinden. vrouwen ende kinderen. Ja nacht noch dach en dede men anders niet dan pijnigen. branden. blaecken ende de menschen int water steecken onder t'ijs. In somma den jammer was ongelooflijc groot. Want was vol dieren tijt vol wanhoopa. siecte. oorlooge ende ongeruste consciencie. Want niemant en dorste de waarheijt seggen. tsij waeruan dattet ooc was. Die eenen vijant hadde mocht wel vreessen. want beloogen malcander met een woort en mosten dan voort

sonder eenichsins verhoort te worden. en niemant conde den Keijser te sien krijgen. maer satt altijt verborgen. ende als hij op sommige feestdagen wtt quam warden de supplianten met stocken afgeslagen. en de Officiers waren al scelmen. niemant recht doende. soo dattet allenthaluen ellende was.

Boris sont terstont eenige wtt. om alsins te vernemen wattet voor een begin genomen hadde. ende liet in gans Mosconie voor eerst wtt stroijen. datter een deel oproerige Cassacken waren opgestaen en in de lande Zineria gevallen. en beual terstont alle Ouersten haer te velde te bereijen. alsins in alle quartieren tvolck vergaderende. Ooc mosten de Cloosteren veel volc te velde brengen. soo datter terstont eenen leger was van ontrent 300dusent streijtbaer mannen. daer opperste Velttheeren mett gesonden warden deese navolgende Hertooogen en de Heeren. alle van den maechscappe Boris des Keijzers.

Boris laet vernemen van dit haestich ongeluc en bereijt hem tot tegenstant.

Cnees Juan Juanouitz Goddonoof. Cneesen Vacili ende Dmiter Juanouitz Soesci, Cnees Vacili Golitzin, Cnees Vacili Morosof, Cnees Andre Teletoffsci, Pioter Basmanof en Michael Soltecoof.

Dese voorscreuen Cnesen. dwelc Vorsten oft Hertogen be-
duijt. mette Heeren daerbij, waren de ouersten deses leegers.
Voort warender ooc alle Rittmeesteren. Capiteijnen en ander
Ouersten. die meest te houe ende voor vermaert waren.—
Dan bouen deese alle wirt daerna wt Mosco gesonden Cnees
Fedor Juanovitz Messislofsci, een groot heere. altijt geweest
sijnde van Coninlijcken huijse, doch was van Hongaria van
afcomste. een vroom man altijt geweest, ooc meest in alle
oorloogen gebruiet, als ooc sijn vader. Dan was altijt soo
ondergehouden door Boris. want Boris hadde hem ooc gaern
voort geholpen doen hij alle de grootste geslachten ombracht
ende en conde hem nieuwers in besculdigen. soo onstraffelijck
leefde hij. ende ooc heel nedrich. want sijn knechten hadden
altijt beetter dagen dan hij hadde. Doch Boris hadde hem
verboden te trouwen. omdat hij geen erue krijgen soude ende

Messislofsci
opperste hooft-
man vant mos-
couisch leger.

soo sonder Oijr hennen steruen. Ooc hadde Boris sijne suster. eene scoone deerne. int clooster met geweld doen sceeren tot een nonne. om dat se ooc geenen man en soude krijgen. Deesen Messislofsci dan wirt van Boris. nu Keijser sijnde. gecooen tot opperste Veltheer. en Boris beloofde hem sijne dochter te geuen. met hett Conincrijk Casan ent gantse lant van Sibiria. soo hij maecte dat hij victorie creeg en dat hij deesen Demetrio conde ouerwinnen en ombrengen. Doch Messislofsci heeft beloofd zijn best te doen en totter doot toe getrou te weesen en is alsoo daerna vertrocken na den leeger.

T gantse lant van Mosconia. weettende den oorspronck alreede van deesen oorlooge ende dattet niet en quam door de Casacken. maer alles weettende. noemden int gantse lant. als ooc int moscouise leeger. Demetrio — — *Rostrigo*. dat is soo veele als *herschoren*. Want sij seijden: hij heeft hem seluen wtt de Cappe geworpen ende herscoren, een coninck geweest hebbende. en seijden hem een verrader te zijn. en datt hij een touernaer sou zijn die van den Duuel daertoe gecocht was. In somma. meer dergelijke namen. gelijcken in de articulen staet als men hierna hooren sall, ende hij en hiet anders niet als *Rostrigo*.

Boris hadder ooc eenen tolck oft Duijtsvertaelder. Hans Angelaer genoempt. gesonden door Sweeden. om in Sweeden. Duijtslant ende voort alsins te gaen hooren wat men van deesen Demetrio seijde ende elcx gevoelen daeruan te hooren. ooc. oft te quaettsten quam. eenigen Prince ijwers op te soecken. om Ouerste te zijn ouer t moscouisch leger. Dan desen Hans Angelaer en is noijt wtt Sweeden gecomen sint hij daerin quam. ende men meijnt dat hij aldaer in de geuanckenis sou geworpen zijn van Coninck Carel. en soo omcomen. niet wetend' waerom.

Ooc sont den Keijser Boris eenen ambassadeur aen den Coninck van Poolen. ende was genaempt Posnick Oegaroff, ende eenen Secretaris, Zachari Jasicoff. met briuen die inhielden. datt noijtt gedacht en was bij den Moscouiteren datten

Coninck sijnen eett soo cleijn soude geacht hebben. maer was meijneedich geworden. doende bijstant geenen rechtschapen moscouisen vijant. maer eene verradisen moninck ende eenen touenaer die van den duuel opgeruijt was om oproer in den lande te stichtten. vragende hem andermael oft hij niet een sterck verbont gemaect en hadde. metten moscouitren in goeden vrede te leuen de tijt van 22 volle jaren. sonder ijmant bijstandt te doen diegeene die Moscouia voor vijanden hiel. bewijsende hem met leuende redenen en scriften. dat Demetrius soolang hadde doot geweest. ooc hoe hij omgebracht was. ende in wat manieren. maer en seijde niet dat hij oorsaecke daeruan was.

Boris sent na Poolen. den Coninck besculdigende van meijneedicheijt.

Den Coninck. hem seluen ontsuldigende. heeft geantwoort: ist den rechtten Demetrius. gelijk mij aengebrocht is mett groote eden. soo sal sijne rechtueerdige saecke wel gevoordert worden door de almogende hant Godts. ist ooc niet Demetrius. maer dien gelijk ghij segt. soo en sal sijn rijcke niet bestaen. maer is alleen een straffe van Godt Almachtich. Bouen dat. seijde den Coninck. dat hij hem hulp noch bijstandt en deede. maer noemdese alle die hem hadden gevoordert ende noch bijstandt deden. sijnde vrije heeren. Bouen dat heeft hij seluer alle de Casacken tot hem gecreegen. soo datt wij onsculdich sijn in dat stuck. maer. bliuen den moscouit vrindt als vooren. soo hij geen oorsaec geeft om vijantschap te gebruijcken. Hier met gingen se weder heenen.

De Coninck van Poolen ontsculdicht hem.

Demetrius ofte Rostrigo. soo men hem in Mosco noemde. ginc met sijne victorie geweldich voort. ende was getoogen doort lant Camaritzza geheetten. sijnde een vruchtbaer lant vol cooren. honich ende was. ooc hennip en vlas. ende woont vol rijcke boeren. Dit lant en deede hij met sijnen leeger niet eenen helder scade aen. anders dan de boeren hem wt libelheijt gauen. ende siende dat hij als een vijant ingecomen was om Moscouia in te nemen. verwonderden haer dat hij niemant scade dede maer alle man bescutte. en dachten. hij is warachtelijck de rechte erue. want hoe soude hij anders t lant

Demetri victories ende valt hem alles toe.

soo bescutten. dat den rechten erfheer niet en ware. Maer en dachten och lacij niet dat hij hare hertten daermet tot hem trock. alse sagen datten moscouisen leeger t gantselant waerne quamen cael affiep. sonder ijmant te sparen van haer eijgen volck. die se hoorden behoet en bewaert te hebben voor de inval der vijanden. Daerom liept ooc al aen Dimetri sijde met honderden tseffens. ende cooren hem tot haren rechten Heere.

Tirannich be-
ual Boris omt
lant van Cama-
ritsa te berouen.

Boris. gehooft hebbende dat Rostrigo getrocken was door t lant Camaritsa. heeft ooc verstaen dat se hem aldaer alle waren toegenallen. ende ooc den eet gedaen hadden. heeft hij tott hem geroepen Tsar Simeon. die ouer Clasimof Heere was. Dese was des Coninx soone van Casan. daer int boeck ende leuen des tirans van verhaeltt is. ende hadde een suster te wijue van den Veltounersten Missislofsci. Deesen Simeon Bicbolatiouitz was ouerste ouer alle de Casimofse tarteren ende wirt hem beuoolen sijn gantsche macht te vergaderen. die ontrent sterck was 40000 tartren. al te peerde. Daer met beual hem Boris te vallen int Camaritsa-lant ende alles te berouen. branden ende wt te roeijen datter was. Ja. beual. dat men de mans alle mett sware tormenten soude ombrengen. als ooc de oude wijven. maer de jonge vrouwen en kinderen beual hij te vercoopen ende in eeuwige slauernie tot haer te nemen in Tartarien. dwelc alles gesciet is. want de tarters daer meesters van sijn. Ende haer volgden ooc sommige moscouiten ende andere. diet soo hebben gemaect. datter tuijn noch staec ouer en bleef. Ja hingen de mans aen de beenen aen de boomen. brandense ooc. setten de vrouwen. na datse scandalijk met haer geleeft hadden. op gloeiende pannen. ooc staeckende de selue op gloeiende pinnen ende houte staecken. smeeften de kinderen int water ende int vier. vercochten de jonge deernen om de weerde van 12 stuijners . . . en hoese de menschen meer tormenteerden hoese meer Dimetrio haren rechten Heere noemden te sijne. Geenderleij pijn en conde haer beweegen om hem te verloochenen. maer bleuen euen hertt ende warden

noch hoe langer hoe obstinater. soo lange tott datt se stiruten. De omliggende plaetssen. dit hoorende en siende. dachten. hoe sal onsen volck oft onsen Heere in Mosco met ons soo omspringen. soo willen wij hoe eer hoe lieuer aen Dimetrio sijde vallen. die ons behoeden sall. . ende deden Dimetrio alle den eet. die bij hem conden comen ende sijnen leeger genaecken ende niemant en mochte van Mosco hooren. t moscouise leeger en conde ooc niet wttrechttē. dan deden ooc niet dan rouen en strooffen den geheelen winter. ende Demetri leeger ginc al voort en voort sonder ophouden. alles innemende watse krijgen condē.

Boris dicwils te rade gaende mette biscoppen ende muncken. daer hij sijn meeste betrouwen op sette. wistten niet wat aenrechttē. sochten veel middelen om verraders te krijgen om deesen Dimetrio om te brengen. Want Boris was soo vertuifelt dat hoewel hij wiste dat Demetrius den rechten doot was. soo betroude hij noch hem seluen niet. soo dat hij dicwils dul wirdt. Hij vraegde sommige ooc wel oft sulcken man die sulcx gedaen hadde als hij. doch noemde hem selfs niet. wel sou condē salich worden.— Als men Ja seijde. als men tot boetueerdicheijt quā en om vergiffenisse badt. sijne sonden bichtende. soo seijde hij dattet onmogelijc was. ende twijfelde heel op Gods genade. Hij geloofde ooc altemet datter geen salicheijt en was. Jn somma. was vol onsinnicheijt.

Boris raetalden.

Ooc ginc hij daer na dicwils bij een Waersegster die men in Mosco voor heijlich hout en is genaempt Olena Oerodliua. Deese woont onder der eerden. ontrent een Capelle daerse 3, 4 oft 5 nonnen bij haer heeft. daerse ouerste van is. leeft ooc heel miserabel. Deese propheteert altijt gemeinlijc watter sal gescieden. en vreest niemant niet. noch Keijser noch Coninc. maer segt hem recht wat haer gescieden sall. na haer meijninge. Dan datse tot noch toe gepropheteert heeft is waer beuonden. Die eerste reijse te deeser tijt dat Boris bij haer quam en lietse den Keijser niet in. maer hij most wederom keeren. Ten andermael doen hij quam beual sij dat men eenen

balck viercant ende cort soude brengen bij haer speloncke. Dat gedaen sijnde. lietse 3 oft 4 papen comen met wieroockvatten ende benal haer ouer deesen balck eenen dootsang te singen ende te beroocken. Daer met gafse te kennen dat men soo haest ouer Boris den Keijser doen soude. Anders en conde den Keijser van haer niet vernemen. ende ginc droeuich henen. Maer hadde ic den Keijser geweest ic soude se in tijts ooc hebben latten bewieroocken eert mij gebeurt hadde.— Dan sij houden se voor heijlich. daerom ist niet te veruonden. wantse och lacen noch midden in duijsternis sitten. Godt beettert.

Tleeger van Boris. hoewel het machtich van volck was. en heeft niet besonders wtgerecht dan haer eigen volc te branden en blaecken ende de ouerloopers te castijen. bouen dat hier ende daer op den rooff treckende. soo dattet niet beschrijnensweerdich was noch is. Want daer Demetrius een sterckte in hadde daer lagen sij rontom sonder ijct wt te rechten. en lieten Demetrium elders weder wat innemen.

Ooc liepender met menichten ouer aen Demetrijs zijde waeronder ooc veele heeren waren en eenige cancelieren. gelijk ooc Cnees Vacili Michalouitz Mósalsci. die hem tottet lesten toe bijstondt. ooc Michale Glebouits Soltecoof. die tot 3 mael ouer ende weder liep: waer hijt scoonst sach daer liep hij hennen. in somma. wirt ten lesten in de genacken gesworpen. Enen genaempt Bogdaen Juanouitz Sotoepof was wt Mosco gesonden met een deel gelts naet leeger, en liep daermede int leger Demetrijs ende brocht het geltt in Poetim. dwelc doen de hoofstatt noch was van de geene die Demetrius in hadde. Ooc hadde hij nu alrede noch gecreegen en sterck besett deese plaetse. als Brensko. Riletz. Tzernichof. Caratzou en veel meer dergelijcke. en hadde bouen dat de ooge op tlant van Ziueria. daer de hoofstat in is Naugorodt Siuerscoij. is een heerlijck. rijcvol lant van allerleij cooren. beesten. honich en was. pelterijen. vlas en talck. Hieruoor vreesden de Moscouise gansch seer. en sonden aldaer enen

cloecken heltt. Pioter Fedorouitz Basmanof. met eenen leeger. die trock in Naugorodt Siuersco en besette hetselue wel sterck van alle canten binnen en bleef ooc daerin. dan condent niet tijts genoegh prouideeren oft den vijant wasser voor. met een deel poolen en casacken. diett rontom belegerden. sijnde dit al in den winter.

Demetrius siende dattet lant Siueria vooral wel behoorde aengetast te worden. om soo nader ende nader te comen. en sijnde een van de beste plaettsen van gants Moscouia. van vruchtten als bouen verhaelt. ooc wel costelijke pelterijen. dachte hij seluer voor Naugorodt Siuersci te trecken. latende in Potimli eenige die hij best betroude. en besette eerst ooc al de plaettsen die hij in hadde. wel en sterck. voor alle aenstooten. en ructe seluer met noch een deel volcx voor Naugorodt Siuersci. vindende aldaer sijnen leeger liggen.

t Lant Siueria
wordt aengetast
van Demetrio.

Aldaer sijnde. warender al eenige poolse capiteijnen. edelen en ruijters die den moet verlooren gauen. seggende onmogelijk te sijn sulcken lant te krijgen dat een werelt groot was en daerse soo weijnich volc en macht toe hadden. seggende. connen wij sulcken cleijnen stedeken niet krijgen en sijn noch dagelijcx den grooten leger der moscouitren op den hals verwachtende. hoe soudon wij t maecken als wij bij de groote steeden comen sullen. alle tgeene wij noch hebben gecreegen is ons seluer toeguallen meest. bouen datt hebben wij het onse daer al in gescootten en is geen aparentie om ijct te krijgen. en dergelijke murmureringen meer — geuende den moet gantsch verlooren.

Waeruan Demetrius heel bedroeft wirt en badtse ootmoedichlijck. den moet niet en wilden verlooren geuen noch flauhertich worden. maer daer hij sijn leuen waegde datse haer leuen daar ooc soudon wagen. Hij hoopte eerlanc noch in der Mosco op den keijserlijcken stoel te sitten. Daerom badt hij haer hem niet te verlaten. ende wilden. soudon de vruchten daerna ooc genieten. Bouen dat nam hij de keten van sijnen halse en sconscse aen eenige. soo datse haer noch lietten

ouerreedten ende wilden haer lijf met hem waghen. ende hebben hett stedeken soo seer benaut als t mogelijk was. van alle canten. soo dat Basmanoff daer binnen selfs moest peerdenvleesch eetten. ende presenteerde hem eenmaal al of hij t hadde willen opgeuen. openende de poortten quansuis mismoe-dich sijnde ende alles verlooren geuen. Daerop de Demetri-anen van buijten geweldich inliepen. doch een deel in de statt sijnde, gingen er wtt eenige huijsen in de stat ontrent de poortten veel stucken gescut los op degeene die in de poortt quamen loopen. soo dattse terstont teruggedrongen en wirt de poort achter haer geslootten. maer die binnen waren bleuen meest al doot. Terwijl liepender ooc eenige wtt de stadt in svijants leeger. brengende veel buijt daer wt ende brochtent een ander poort in. Wonder wast dat Demetrius juijst doen op een ander plaettse was. daerna comende. doent al gedaen was. Ditt stuc wirt Basmanoff toegescreuen en wirdt ooc geweldich geeert daerdoor. soo van Boris als tvolk. en dit geschiede den 21 December. en eenen dach daerna quam Cnees

Demetrius
wint eenen slach
tegen de mos-
couise.

Fedor Juanowitz Missisloffsci ontrent Naugorodt met wel 100000 mannen. om Demetrio gantsch te vernielen ende te verdriuen. ende hebben tleeger van Demetrius aen allen canten besett. en de stat lach tegen haer ter ander sijde. soo dattse int leeger Demetrij al bang waren. Doch door sijne groote couragie greepen se moett. ende alsoo de moscouiten haer tot slaen hebben bereijt. heeft se Demetrius selfs persoonlijk metten sijnen gantsch in de vlucht geslagen. ende behiel alsoo de victorie. Bouen dat was den Ouersten Missisloffsci totter doot gewont. dan wirt noch geneesen.

Den slach voleijnt sijnde conde Demetrius sijne lancia qualye wt sijn hant quijt worden. want hij se als ofse daerin gemetst ware vast. daer af haer vele verwonderden.

Daer waren doen eenige poolen die vertrocken. clagende geen gelt te hebben. noch geen aparentie siende omt lant te krijgen. conden t niet gelouen dat se het souden herden tegen sulcke legers. hoe soudense dan noch tlant incrijgen. Maer door sijn

groot smeecken en bidden bleuen der noch veele. Dan alle de Casacken hebben hem totten eijnde toe lustich bijgestaen en noijt gedacht om hem te verlatten. maer altijt vroom voor hem gevochten. als helden. gelijet in effect oock sijn.

Ondertussen quamender in Mosco veel gequetste ende warden doctooen. apteeckers en barbiren gesonden wt Mosco na den leeger. om aldaer te cureren die gequetst oft sieck waren. Ondertussen hebben de Demetrianen Naugorodt Siuersci wtgehongert ende ooc wel besett ende trocken al voorder weder. ende was Demetrius doen na Potimli getoogen om aldaer eenige dingen wt te rechten. liet daerom niet sijn volc alsins watt aen te vanghen.

A°. 1605 p°. Januario wirdender in Mosco ettelijke geuangen en gebrocht al int openbaer. soo poolen als casacken. met sommige vendelen ende geweer. om dattet volc in Mosco soude sien noch victorie creegen. hoewel se cleijn was. ende dat haer de moet niet ontvallen en soude. Want ic geloue wel dat Boris al vreesde datse in Mosco ooc wel haest souden gelouen datten den rechten Demetrius was ende hem ooc wel toevallen soude. Daerom liet hij soo altemet een deel geuangen en bij dage in Mosco brengen. Wasser so men seijde datter 500 ingebrocht waren. en dergelijke grillen meer.

Ten andermael heeft Boris met brieuen wt Mosco beuoolen. datt men niemant sparen en souden van den volcken in Siueria. maer men sonder met leuen gelijk met die van Camaritsa. als hiervoor verhaelt is. twelc ooc gesciet is soo onmenschelijk dattet een mensche versciet die hoorde. Hoe menich onschuldich mensche moestett becoopen. Vrouwen. maegden en kinderen warden totter doot gescoffiert en die bij den leuen bleuen warden van de tartren vercocht om een stuc van oude cleeren. oft om een half flesken brandewijn. oft dergelijke dingen. Men cochte int leeger int eerst als men soo roofde eenen os om de weerde van $\frac{1}{2}$ gulden. een scaep om een blancke en soo navenant. want waren soo vol roof datse niet wisten waer met blijuen. want de landen vol waren. want Demetrius niemant

ijet ontnam. maer liet alles elc tsijne. daerom wast datse hem soo toevielen. ende doen de grootte tirannie begon van de moscouitren liepense noch veel meer na Demetrio. mochten van haren heere Boris in Mosco niet hooren. bleuen stantvastich totter doot. lijdende alle tormenten en pijnen. bekennde alomme dattet den rechten Demetrio was. want sommige hem noijt gesien hebbende jmagineerden haer seluen datse hem gesien hadden. want wat pijn men haer aendeede men coste het haer niet doen loochenen. soo groot was de straffe Godts.

Gescreij der
woluen in Mos-
couia.

Men hoorde in ditto maent rondom Mosco snachs eijselfijk gescreij van woluen. die snachs soo tierden int verbijpasseren oft er eenen leeger volcx had geweest. Ooc wirdender in de stadt sommige wilde vossen gevangen, ontrent de grauen vant slott midden in de stadt, die wt de bossen ouer de riuiere gecomen waren. In somma, gescach alsins groot wonder.

De vijanden
scelden malcan-
deren in de le-
gers.

Demetrius te Potimli sijnde. lagen sommige in de ingenomen plaettsen. Sommige belegerden noch, en deen scolt dander. De moscouiters noemden de demetrianen verraders. die eenen Rostrigo of herscoren monick dienden. De demetrianen hietten de moscouiters verraders ende scelmen. seggende: wij dienen den rechten erfheer des lants. die Boris den verrader meijnde vermoort te hebben. maer is door sonderlinge prouidentie Godts behouden. En dat wij tselue niet seecker en wisten, waeromme soudē wij dan, die lantaluijden van eender volc gesprootten en in een lant onder eenen heere gebooren sijn. tegen onsen metbroeders vechten. Maer seijden: Voorwaer tis den rechten Demetrius, beweerende tselue met sware eeden. soo datt se maecten datter dagelijcx meer ende meer ouerliepen aen Demetrij sijde. ende en hielp haer niet: branden. moorden en dooden.

A^o voorscreuen den 10 Januario lach het groote leeger mette opperste hoofden der moscouitren rondom Dobrinets. dwelc was een groot dorp. daer goet vlack lant om lach en ooc veele heuuelen sommige wat hoochachtich, en op den seluen morgenstont sijnder wel 4000 gereeden op den buijt rontdomme

soeckende watse soudén vinden. tsij hauer. hoij oft stroo voor hare peerden, en ontrent drij mijlen gereeden hebbende quamen se ontrent een bosch. Daerin sijnde wirdense van een vendel poolse ruijters besprongen. soo dapper datse in groote verbaestheijt tsamen de vlucht namen. soo datter op die plaetse wel 500 moscouiters doot bleuen. en de ander ontvluchtent meest alle. want wírdén niet verre veruolcht. De moscouiters en hadden noijt gedacht datten vijant soo na haer leeger was. maer meijnden ten minsten 30 mijlen van daer te sijn. soose van sommige spien gehoort hadden. De vluchtige moscouiters in deese nederlage hebben maer eenen pool int leeger met gebrocht. diese geuangen hadden. en brochten hem heel droncken in haer leeger. ende hij en eijste anders niet dan drincken. belouende wonder secreten te openbaren van Demetrij leger. soose hem een oft twee scaeltkens wijn wouden scencken. En alsoo t selue den oppersten veltheer wirt aengebrocht. verboot hij hem ijét te drincken te geuen. maar men soude beveelen datse hem bewaerden tot dat hij wt geslapen hadde. meijnde alsdan meer van hem sou te weetten comen. Deesen heere en hadde tspreecwoort noijt gehoort daer men seijt: in vino veritas: Een droncken mont spreekt sherten gront. Want soo haest hem deesen geuangen slapen hadde gelegd en stont hij noijt wederom op. maar bleef doot. al door de prouidentie Gods. Hadden se hem in droncken moede verhoort soude sonder twijfel thaerder auantage geweest hebben. Ja sommige seggen Demetrium selue wel soudén hebben gecreegen. Dan tis misluct.

Slach voor
Dobrinets daer
Demetrius ne-
derlage crijcht.

Demetrius wt Potemli gecomen sijnde hadde goetgeuonden. men moeste den moscouisen leeger eens slach leueren in den velde. soude men voordringe sien. Want tlant groot sijnde conde men t gewonnen alsins niet waernemen. En bouen dat was hij genoech verseeckert datte geene die ouerwonnen waren genoech aen sijn sijde eenen tijt lanck soudén blijuen. omdat se verbittert waren op de Borisianen. Daerom heeft hij sijnén gantsen leeger bij een gebrocht ende is soo voort getrocken

tot ontrent 3 mijlen vant moscouise leeger dat onder Dobri-
nets lach. en daer hebbense elc t sijne gepact. gedroncken en
gebrast. want meijnden voorseecker de victorie al hadden. En
sijn alsoo den 20 Januario in der nacht metten gantsen heere
opgetrocken wt haer plaetse. daeronder Demetrius ooc selue
was met Cnees Vacili Mosalsci ende sijnen Cancelier Bogdaen
Sotoepoff, die ouergeloopen was van de moscouiten als vooren
verhaelt is. Hierbij waren ooc alle de poolse heeren ende
edelen die met hem altijd geweest waren. in somma. waren
alle bijeen. behaluen die in de besettinge waren gebleuen.

De moscouiten hadden wel gehoord dat se comen souden,
door spien, maer meijnden een dach later. daeromme sij be-
angst waren doense tgerucht hoorden. en maecten in der haest
preparatie tot tegenstant sonder eenige ordinantie. wantse t
gantse heer in drij troepen hebben verdeijlt sonder eenige
vleugels, oft ooc sonder eenige troepen te ordineren. daerse
in slaen sijnde eenige hoope op souden hebben mogen setten.
maer tstont al in malcander gelijc coeijen, doch waren vol
vreese. De Duijtsen en Lijflanders int leeger Borisi hebben
haer bijeen gehouden. daerouer Capiteijn was eenen Jacob
Margaret. fransman. die de eerste waren diet op den vijant
aensetten en met hem scermutseerden.

Demetrius quam alvast aen. doch men conde sijne gantse
macht niet sien. om der menichte van heuuelen wille. daer hij
se al meest in hiel. om dat men sijne macht niet en soude
kennen. en haddese in veel troepen verdeijlt. maer en liet
noijt meer int eerste dan 3 vanen sien. elc bestaende van 2000
mannen. Deese liet hij eerst wtcomen van achter eenen hoo-
gen berge. daerse rontom Boris leeger soo meijnden te trecken.
en waren al peerdevolck. seer lustich trompettende en spee-
lende op scalmeijnen en pijpen. daer de poolse capiteijnen om
reeden. met couragie t volck aenspreckende. latende hare
peerden lustich braueren. roepende en screeuwende offse het
al hadden gewonnen. De moscouiten stonden al stille dit aen-
siende. maer doen dese 3 voors. troepen eerst wt de gruft

opwaert quamen hebben de Duijtsen wt het moscouisch leeger op haer aengeset ende hebben meest alle op haer affgescootten. Daerop volgden 3 oft 400 moscouiten. die met haer scermutserden. Terwijlje sach men van achter de heunelen en bergen wel bij de 60 oft 70 vendelen wtcomen. sijnde al cleijn hoopen die sonder eenige verpoosinge recht op de moscouise bataillie aensetten. met groot geraesch van trompetten. keteltrommen en screeuwen. ende brochten alsoo tgansche moscouise leeger onder de voet. want de Moscouiters en hadden noijt gewetten van dit volc. noch oijt meer dan 3 vanen gesien. maer doense teffens alle deese vendelen sagen quam den scrick in haer. De poolen soo teffens midden door gebroocken sijnde riep eenen Arent Claessen genaempt. die noch leeft en was een Duijtser onder Capitein Margeret. datt men soude op de Poolen aansetten. want se gantsch verdeijlt waren. meijnende de victorie te hebben. en men soudese noch al connen ombrengen. — Dit riep hij tott Juan Juanouitz Goddonooft. den welcken de auantgarde hadde. dan wirt niet gehoort. en desen Juan Juanouitz Goddonooft was op sijn peert sittende soo stijff van anxte. dat hij niet omsien conde. noch voor noch achterrijden. maer men soude hem met eenen vinger van den peerde hebben connen stootten.

De poolen soo al doorbreeckende tott achter het dorp Dobrinetz. hadden de moscouise strelsen oft scutten. sijnde 6000 sterck. een scantse gemaect van sleeden op malcanderen volgeurongen hoij. daerse achter lagen. En alsoo de poolen al voorder meijnden te dringen. scooten se van achter dese scantse teffens af wt wel 800 veltstucxkens. ende daerenbouen volgden de musscetten. datte poolen soo verscrietten. dattse sonder eenige ordinantie te houden weder te rugge vluchtten. en werden ooc terstont weder veruolcht van de moscouiten. die terstont weder met menichte versamelden en joegen alsoo de poolen wel 2 mijlen na. slaende al doot daerse aen conden. soo datse den gantsen wech met dooden bedectten. Demetrius was met sommige troepen in de grufden. meijnende volgende alsoo sijne

victorie te veruolgen. maer siend' de poolen de rugge vluchtten conde hij nauwelijc ooc ontcomen. want sijn peert. dwelc swert was. wirt onder hem gescootten ende Cnees Vacili Mosalsci spronck terstont van sijnen peerde en sette Demetrium daerop. en selfs creeg hij een peert van sijnen knecht en sijn soo auontuerlijc noch ontcomen wt de vijanden handen. om welcke trouwe daet Demetrius deesen Mosalsci namaels hooch heeft verheuen. als men noch hooren sall.

Jnt naiagen hadden de poolen. ontrent 500 bij een sijnde. noch stant gegreepen bij 2 veltstucken die op den wech hadden latten staen. daer sijn daer meest alle rondom gebleuen. want warden van de menichte ouerrompelt. — en haddense noch voorder gejaecht. mejnen voorseecker Demetrium noch seluer souden gecreegen hebben. dan warden door naiagende Heraulten weder int leeger ontbouden. soo dattse alle wederkeerden ontrent den auont. daer int moscouische leeger allenthalue groote vreuchde was. ende men gaff ijgelijc een gouden penninck tot eeuwighe memorie na haer manire.

De moscouiten en hebben geen trompetten in haer leegers. ooc niet meer als 3 grootte vanen. die soo groot sijn ende swaer datse tussen peerden moeten gevoert worden. daerin geborduert sijn Maria. St. Nicolaes ende meer ander dingen. vol costelijcheijt. met peerlen en goutt. Bouen dat hebbense niet anders dan keteltrommen. daerse met vergadert worden. In somma. wetten gansch niet te oorloogen anders dan met geluck. oft groote macht van volc. oft tegen den onordentlijcken tarter.

Want int naiagen der poolen haddense eenen trompetter gevangen ende naect berooft. ende brochtten hem soo int leeger ende setten hem alsoo naect op een stuck gescuits. hem bespottende ende belachende. ende als men al om sach soo wast haren eijgen trompetter van hare Duijtsen. die den vijant ooc naiaechden.

Desgelijcx wasser ooc een Scottsman vant moscouisch heijr. die den vijant ooc najoeg. ende creeg een poolse vane int na-

jagen. welcke vane hij in de hoogte hief. jagende mette selue den vijant noch al na. ende was soo bot datt hij dese vane soude gesleijpt oft opgewonden hebben, daerom zijn eijgen metbroeders ooc na hem scootten en sloegen, meijnende dat het een poolse vendrager was. ende ist alsoo noch wonderlijk ontcomen, die vane wt sijn hant gegeuen hebbende. ende geschieden veel meer sulcke grillen. daer wt men can afneetten hoese krijch ende oorloog connen voeren.

Ooc sloegen de moscouiters selue malcander doott om der roof wille als honden. en bleuen in deesen slach wel 6000 moscouiten en 8000 poolen. hoewel sije van veel meer riepen. Dan haddense de poolen voort nageiaecht. soudense bijna alle ongebrocht hebben. ja ooc Demetrium gecreegen hebben. die niet wijt van daer was.

Moscouiten
roofgierige
menschen.

Na deese victorie heeft Messislofsci. opperste veltheere. alle de geuangen en die moscouiters en casacken waren latten sabelen. ooc aen bomen hangen en doorscietten. ooc sommige onder d' ijs douwen. maer die poolen gebooren waren sont hij in Mosco. mette vercreegen trompetten. vendelen ende trommelen der poolen. ook Demetrij lancia. die se geuonden hadden dicht bij haren leeger. daer sijn peert gescooten was onder hem. en was deese lancia vergult daeraen hingen 3 witte pluymen en was gantsch swaer. Met dit alles sont hij eenen jongen houelinc. met beede aen den Keijser datt hij desen houelinc wilde verhoogen. want hij den Veltouersten eens van den dood verlost hadde in eenen slach die se hadden mette Demetrianen. welcke ic alle sach inbrengen in Mosco den 8^a febr.

Ondertussen heeft Demetrius in Poetim geweest en veel gelt aldaer gecreegen. soo van de gewonnen plaetsen als ooc van de Camaritsen. Ooc creech hij veel volc ende gelt wt Poolen en heeft alsoo weder moet gegrepen ende eenen scoonen leger te velde gebrocht.

Ooc sondt Boris. dagelijcx meer ende meer volc na den leeger. die dagelijcx met menichten door Mosco passeerden. dat wij t sagen. Ooc sonden de cloosteren veel volcx. Bouen

Boris sent alomane om volc in sijn lant.

dat mosten de steeden Totma. Vstiuga. Colmogro. Witsogda en soo totte see toe volc opbrengen te velde. die te vooren altijd hadden vrij geweest. soo datter een serielijc volc dagelijcx te velde quam. hoewel sij niet wt en rechten.

Den 24 febr. quamen in Mosco Pioter Fedorouitz Bassanof en Cnees Micite Troebetscoij. die heerlijk mett des Keijzers sleeden en peerden werden ingehaeltt. om dat se haer soo vroemelijc gehouden hadden in Naugorodt Siuersci. als voor verhaelt is ende werden besconcken van den Keijser Boris met costelijcke gescencken ende ooc lantgoedren. en bleuen ooc in Mosco tot na sijn doot.

Demetrius
comt weder met
eenen leeger te
velde.

Demetrius weder met eenen grooten leeger te velde sijnde heeft alsins veruolcht het leger der moscouiten. om dat noch eenmael te bespringen met beetter voorsichticheijt als bij Dobrinets. — t Leeger van Boris heeft dan hier dan daer sich nedergeslagen. sonder ijct wtt te rechten in den velde noch aen eenige plaetsen die Demetrius in hadde. ende is den 14 meert nedergeslagen op een vlacke plaettse daer veel marassen ontrent waren. dan t was al hart gevrooren rondomme. ende daer was eenen berch daerop een houtten casteel lach. Crom geheeten. daer rondom eenige huijsen in waren ende omme. Dit Crom hadde somers maer eenen wtganck van den berge. die noch enge ooc was. want rondom voort marassen waren. In dit Casteel liep eenen Ritmeester van de Duijtsen Ouerste sijnde die in de stadt Toela woonden meest lijflanders. geuangene onduijtsen en coerlanders. en hij was genaempt Las Viugo. en stack een vane wtt dit Casteel ende nam tselue in met sijnen volcke. Dan de velttouerste Cnees Fedor Juanouitz Missislofsci benal hem dat te verlaetten ende in brant te steecken. ende hem in den leeger te houden. Niekant en can wetten om wat oorsaeck dit was. —

Ende alsoo Demetrij leeger alsins den moscouiten volchde soo waren voor wtt gecomen ontrent 2000 Casacken al te voet. hebbende elc een groot lanc roer. Deese van wijt siende der moscouiten leeger. hebbende terstont gesonden aan den

leeger Demetrij. hem tijdinge brengende. en siende Crom branden. ooc datter de moscouiten wt liepen na haren leeger ende tselue verlietten. dachte hare noodich ende bequaem. deese plaetse te besetten. want se de plaetse wel kenden hoe se somers was sterc wter nateure. Ende hebben deselue plaetse ooc met groote snelle behendicheijt ingenomen. want hadden bij haer een menichte van sleeden vol victalie. daerbouen noch een sleede stont vol gevrongen hoij dat stijf in malcander gedraijt was. en lietten deselue sleeden soo voort varen gelijk een viercante camer. alleen voor open sijnde. ende lieten daer binnen trecken ontrent de helft van haren hoop. ende de cloecste waechalsen sijn mett hare geladen roers rondom geloopen ende quamen soo met rassen voortganc tott in Crom. op den berge. sonder datte moscouiters ijert op haer deden dan scietten met gescut daer als geene scade met deden. Deese casacken hebben terstont den berg bouen hol gevonden int slott ende rontom noch wtt gegraven. daerse terstont vast in derde lagen en niemant en vreesden. Den ouersten van deese Casacken was eenen Corela genaempt. een scabbich lelijc manneken, vol scrammen. wtt Coerlandt gebooren. ende was om sijne groote stouticheijt van dese partije Casacken noch in de woestijne vercooren tot haren Ottoman. ende heeft hem in Crom soo gedragen dat een ijgelijc voor sijnen name vreesde. als men hooren sall.

Stontheijt der
Casacken.

Nemen Crom
inne, in presen-
tie der moscoui-
ten.

Deesen Corela in Crom sijnde. dachte geraden. om de goede gelegentheijt tselue te behouden. en liet Demetrio alle gelegentheijt aenseggen ende beual hem volc ende victalie te seijnden. dwelc dicwils met groote stouticheijt is gesciet. ende meijnde alsoo dattet moscouise leeger. soo blijuende liggen den heelen winter oft voorjaer. in hem seluen soude versmeltten en vergaen. Ende Demetrius hadde terwijl alsins de beste plaetsen wel versien en beset aen allen sijden en ordineerde wtt de plaetsen daer hij daglijcx was. datt men de belegerde in Crom alle nootdruft deede. en de practiseerde alsoo voort mette sijne. hoese de hertten der moscouitren tot haer souden

trecken. Scrijuende dicwijls brieuen. sendende die aen de gemeijnte in Mosco. daer de booden. meest waechhalsen sijnde. geene wederomme quamen. maer an alle hoecken waren der van Boris bestelt die sulc volc opspeurden. en lietse ooc om hals terstont brengen. Ooc screef Demetrius aen den leeger veele brieuen. als ooc aen de Veltheeren desselfs als Mesisloffsci en anderen. maer geene aen de Goddonouen. die van den huijse Borisi waren. maer scoltte die voor verraders der Moscouiten ende bederuers des rijcx.

Demetrius
scrijft aen den
moscouisen
Ouerste. dat
hij den recht-
ten is.

Den inhoud van de brieuen aen Boris gescreuen was. hoe dat hij. noch aftredende van den Keijserlijcken stoel die hij onrechtueerdich besadt. soude genade verweruen. Bouen dat soude hij uan Demetrio. die warachtelijc soone was van den ouerledenen Keijser ende Grootuorst Juan Vasiliouits. noch met coninlijke heerlijcheden begaeft worden. daer hij met sijnen soone coninlijke af souden connen leuen ende dergelijke beloften meer. Maer t was Boris te moeilijk om soo den Keijserlijcken stoel te verlaetten en ouer te geuen aen eenen die hij noijt gesien oft gekent en hadde. dan screef hem veel spottise brieuen. hem noemende een kint des diuels. ende oproerisen scelm. ooc touenaer ende veel meer dergelijke namen. nergens na willende hooren.

Den inhoud van de brieuen Demetrij aen Messisloffsci waren seer minnelijc en vrindelijc. met veele bewijsreedenen hoe dat hij den rechtten was. sonder eenichsins daerin te twifelen. Bouen dat vergaff hij t allen crijchsouersten t geene sij tot noch toe gedaen hadden tegen sijnen persoone. want sij quamen haren eedt na die se Boris geswooren hadden. Dan badt haer vrindelijc. dattse sijne brieuen souden geloouen. dan was al om niet. Dan men heeft daerna wel vernomen datter al sommige Ouerste waren die correspondentie met hem hadden ende hem ooc brieuen screeuen. soo dat hij alle haer doen en gelegentheijt wiste. Aen de Goddonouen van den geslachte Borisi en screef hij niet. want hielse voor verraders des rijcx. seggende. de oorsaecke deser ellenden door haer gecomen te sijn.

Hij liet ooc dicwils roepen in den moscouisen leeger wtt Crom, ende briuen onder den volcke werpen, daerin hij haer vermaende hoe lanck sij wilden blind weesen. daerse oogenscijnlijk sagen t gantse lant hem toeviel. ende dattse seluer ooc noch eerlange onder zijn Baniere souden trecken. seggende: Scaempt vlieden soo bott sijtt ende niet mercken en condt dat ghij dient eenen verrader des lants. diens saecken ghijlieden alle wel weet. ooc in wat manieren hij aen de Croone geraect is. ende hoe hij alle grootte geslachtten. mijne vrienden. ellendichlijk heeft om hals gebrocht. meijnende alsdan sonder sorge te leuen als hij t al sou vermoort hebben. — Ooc seijde hij: Settett mij voor Messialoffsci en mijne moeder. die ic weet dat noch leeft. maer in groote ellende onder de handen der Goddonouen. soo die seggen dat ic niet en ben den rechten Demetrium soo hout mij in dusent stucken. Met deese ende veel meer dergelijcke reedenen heeft hij bijna den gantsen volcks hertte tot hem getrocken. ja alle Ouerstten. niet sijnde van den maechscappe Borisi. die alles wel wisten wat Boris gedaen hadde en wat hij voor eenen was. daechten dicwils: Och, hadden wij Demetrium tott onsen Keijser. — want sagen dattet eenen opgaende sonne was. al en geloofden sij niet dat hij de rechte erue was. maer dorsten niet seggen. Dan veele liepender dagelijcx ouer ende lagen soo den heelen tijt onder dit Crom. daer bouen 4000 menschen niet in en waren. wel met 300000 menschen. wanter dagelijcx meer ende meer toequam. Bouen dat wasser niet eenen dach die Godt sont. oft de Casacken quamen met ontrent 2 oft 300 wt Crom loopen. te voet. met lange roeren. en loetten soo sommige wttett leeger. die eere wilden behalen. ende als sij meijnde de Casacken te peerde te achterhalen. wurden den man oft peert altijt gescootten. sonder ijte te missen. want dees Casacken soo fix zijn int sciecten met musschetten en lange roeren als ijmant ter werelt. want sciecten niet eenen scoot vergeefs. — Ende alle dagen was dit te doen. datter altijt dagelijcx wttet moscouisch leeger 30. 50. mannen doot

bleuen. daeronder heel veel jonge fraije edelen en mannen waren die eere wilden behalen, — en soo lange als Corela den Ottoman gesont was. soo hadden de moscouiters geen ruste, oft sij wiriden aen eenige sijde verrast. oft bescootten. oft bespott. oft ijwers met bedroogen. Ja setten op den berge dicwils een hoere moedernaect. die sommige spotliederen song tot scande van de moscouise Ouersten. ja ander dingen meer dat scand was om te verhalen. ende t leeger der moscouiten moest dit al verdragen tot haerder grooter scanden. ende scootten altijt wtt groff gescutt onnuttelijk. sonder ijmant ijert leet te doen oft connen doen. ende in Crom dede men niet dan trompetten. drincken en slampen. In somma t was al sealmarije ende en ginc niet recht int moscouise leger, want de Ouersten en behertigden de saecke niet. Bouen datt conde men wel mercken dattse correspondentie met Demetrio hadden. maer en dorsten haer verraderije niet int werck leggen. want men beuont dicwils datter tussen de scanscoruen bij doncker nachten heel sacken met buscruijdt gesteecken waren. daer die snachs heijmelijc wt Crom quamen ende haelden dat in presentie van de sciltwachten. ende sulcke dingen meer.

Ooc wirdender wtten leeger der moscouiten in Crom dicwils pijlen gescootten daerin briuen waren gebonden. daer alles instont watter in Mosco en int leeger omginc. soo datt sijlieden met Demetrio alles wisten watt men in Mosco deede, hoet metten Keijser Boris ooc was. ende wat hij al deede en aenrichte. in wat anxste hij ooc was. ooc de murmuratie der gemeijnte in Mosco. daer de meeste deel begonden te gelouen dattet den rechten Demetrio was. soo datt Demetrius hier door voorseecker wiste dat hij t lant noch soude krijgen. Daerom liet hij t leeger onder Crom al liggen.

En lagen die in Crom een tijt lanck stille, anders niet doende dan altemet eenen storm af te weeren, die niet seer groot en waren. want Corela was seer gequetst en sonder hem en conden se geen practijken bedencken om de moscouitren scade te doen. dan doen hij geneesen was ginct al weder na den ouden.

Den Keijser Boris in Mosco siende dattet al tegenliep en datt sijn volc niet wt en rechtten. Bouen dat. dattet van allen canten Demetrio met liep. ooc alle menschen tot hem vielen. en siende en hoorende dagelijcx ooc door sijne verspieders die alsins waren datte gemeijnte ooc begonden te gelouen dattet den rechten Demetrius was. en datt alle steeden begonden te vaggelen ende onwillich te worden in alt volc te senden te velde. dwelc seijnden geen eijnde en nam. ende bleuen ooc al achter. soo begonde hij ooc half te twijfelen. denekende soudet den rechten Demetrius ooc sijn. en nam wt desperatie voor hem. de gantse stadt Oulitz om te brengen met alle de inwoonders aldaer. om oorsaecke datt Demetrius van daer soude ontcomen sijn. Maer hoorende de sware eeden van den Patriarch en de Biscoppen. ooc van Cnees Vacili Juanonitz Soesci. die swoer datt hij den rechtten Demetrio met seijne eijgen hant doot in de kiste geleyt had ende begrauen. soo liet hijt. blijven. Ende bouen datt sejdense hem: Willet ghij V eijgen volc soo ombrengen laten onsculdich. soo sullense V toch afuallen. gelijk ghij alreede siet watse int lant Camaritsa en Seueria. gedaen hebben. om dat ghij se soo liet tracteeren. sijnde u eijgen volck. Ghij doetet wel omdat se Demetrio toeuallen maer sij en verstaen datt niet. — Ende soo werden de onsculdige om der sculdige wille. tsamen omgebracht. ende seer barbarisch. —

Boris wordt
desperaet.

Dit waren de redenen die hem tegen hielden. dat hij geen meer en liet dooden.

Te deesser tijt en quam hij niet oft weinich wt den huijsen. dan sont sijnen soone meest ter kercken in sijn plaetse. en hij was bijna onsinnich ende wiste ooc niet. oft hij gelouen wilde dat Demetrius leefde oft niet. ende waren sijne sinnen alsoo verstroijt.

Dan heeft ten lesten noch voorgenomen tusterste te versoecken. soot dan niet lucken en wilde nam hij voor hem seluen om t leuen te brengen.

En heeft tot hem geroepen Pioter Fedorouitz Basmanof. een

cloeck heltt. die hem veel gedragen hadde soo in Seueria. als voor is verhaelt. als in andere plaetsen. dan was van cleijne afcomste. en beloofde hem sijne dochter ende t conincrijcke Casan en Astrocan en t gantse lant Siberia t geene hij te vooren Messialoffaci ooc beloofd hadde. die noch Ouerste te velde was. dan siende niet en deede t geen beloofd had. al en conde hij niet. soo mistroute hem en meijnde sijn best niet deede. maar ooc verrader was.

Daerom hij hem ooc wilde in Mosco ontbieden mette Soesci. Basmanoff heeft deese belofte aengenomen en geswooren. soot den rechten Dimetrins niet en was soo woude hem leueren. ombrengen. oft seluer den hals daerin laetten. maer soot den rechten was soo seijde hij onmogelijk te sijn hem om te brengen. ooc tegen hem te vechten geensins van sinne en was. Daerop den Keijser Boris hem geswooren heeft met groote sware eeden. ende ooc met hem noch veele andren. dattet den rechten niet was. maer Rostrigo. datts den moninc. als hier voor verhaelt is. Daerop is Basmanoff wttgegaen.

Basmanoff
wordt Ouerste
gemaeckt ouer t
moscovise heijr.
met belofte van
des Keijzers
dochter te heb-
ben. soo hij De-
metrio ouer-
wint.

En alsoo Basmanoff wtt des Keijzers camer ginck comende in de voorsale. ontmoette hem Simon Micitouitz Goddonoff opperste naest den Keijser. die men des Keijzers rechte oore noemde. maer een groot tiran in de gemeijnte. als ooc voor verhaelt is. En alsoo deesen vraegde aen Basmanoff watten Keijser hem beloofd hadde. heeftet Basmanoff hem verteltt. wel weettende dat mentt hem wel seggen moeste. maer ooc anders niemant. Daerop Simon hem antwoorde: Och. siett toch datt ghij deesen Dimetrium om hals brengt oft laet brengen. want ic hebbe gedroomt datten den rechten is ende vreesse tselue ooc. Soo ghij sulcx volbrengt suldt naest den Keijser sijn. — Maer Basmanoff ditt woort in sijn hert bewarende. denckende: oft ic al schoon deede soude daerna niet geacht worden. noch ooc niet krijgen van de beloften. Want wist wel dat Boris die beloften veelen gedaen hadde. al hooger als hem. ende niet gehouden. daerom dachte hij warett anders. vreesende Goode. want meijnde anders niet als dattet den rechten was.

maer hiel alles verborgen bij hem. ende bleef noch eenen tijd in Mosco.

Soo seer was Godt Almachtich vertoornt op dien lande ende volcke desselfs. datt hij de menschen door droomen en gedachten deede gelouen t geene sij wel wisten niet en was. Bouen datt deede hij t Boris den Keijser ooc gelouen tegen sijnen wille. als ooc sijne tirannise Vrouwe. die meeste oorsaeck was van de tirannie Borisis. alsoo datt se ontbooden de moeder van Demetrius. die te Oulitz vermoort was. en was de seuende huijsvrouwe van Johannes Basilj. als int leuen desseluen verhaeltt is. Deese vrouwe oft geweesen Keijserrinne was nonne in een Clooster altijt geweest verre van der Mosco. ende doen men eerst hoorde van deesen Demetrio wirtse in een groote woestijne veruoertt daer geen menschen en quamen. daer door 2 rahauen heel nau bewaert wirdt. om datter niemant bij haer en soude comen. Van daer lietse Boris heijmelijc int verborgen in Mosco brengen en liettse brengen in sijn slaepcamer. daer hij se mett sijne huijsurouwe scerplijcken ondervraegden. oft haer dacht dat haren soone noch leefde oft niet. Sij heeft eerst geantwoort. niet en wiste. Daerop de vrouwe van Boris antwoorde. Spreekt ghij hoere tgeen ghij wel weet. — ende stac haer mette brandende keesre na haer oogen. en soude de oogen verbrant hebben en haddet den Keijser. die se bescutte. Soo tirannich was de vrouwe van Boris. Doen deese oude Keijserrinne Marua dit sach seijde dat haren soone noch in leuen was en dat hij heijmelijck wten lande was genoert. al sonder haren weetten, maer daerna wast haer geseijt. van eenige die nu al doot waren. Dit seijde door gehengenis Godts. want. wiste voorseecker dat hij doot ende begraven was. Boris liettse weder wech voeren ende noch nauwer bewaren in een ander woestijne. maer haddese sijn vrouwe connen krijgen soudese al lang omgebracht hebben. Ende hoe heijmelijc ditt toeginc soo wistet nochtans Demetrius alle. Godt Almachtich mach weetten wiet hem seijde. Sommige seggen, die al verstandich willen weesen, dattet den

Tirannige
vrouwe Borisia.

boosen geest hem alles openbaerde, ende was hem in alles behulpich.

Boris sentt na
Sweden, om
hulpe.

Boris hadde ooc een ambassade gesonden na sweeden tott Coninck Carel. om hulpe tegen sijne vijanden. Dan alsoo Boris corste stierf en quam deesen Ambassadevr niet wtten lande. maer lach noch te Naugorodt. ende quam na den doot Borisis in Mosco.

Ooc was den Oppersten Cancelier Affonemsij Wasoff met veel geltt na den leger gesonden omt crijsuolck te geuen. datse de saecke des te meer mochten behertigen. Daermet sont Boris ooc den brief van den Coninck van Poolen. welck hem ontsculdicht van datt hij Demetrijs soude bijstant doen. want hem niet en kende. ende wirt deesen brieff voor den gantsen volcke int leeger geleezen. doch t was al voor een doof mans deur geclopt. en sanderdaechs wistent die in Crom al. spottende daermee. In somma die van Crom ende de meeste van den moscouisen leeger waren eens ende en verwachten maer geleegeen tijt om te versamen ende de gantse menichte in een te smelten.

Ondertussen quamen in Mosco dagelijcx posten. d een op d ander. al met quade tijdingen. D een seijde. dit is ouergesualen aen Demetrijs sijde. D ander seijde. daer compt een groote macht noch wt Poolen. De derde seijde. tsijn al verraders de moscouise hooftheden. Bouen dat mompelden de Gemeijnte in Mosco dagelijcx meer ende meer. niet achtende offse gedoot. gebrant ende gepijnicht werden. maer verhardten daerinne. Soo dat Boris voor hem nam hem seluen tleuen te benemen. lieuer dan onder de handen Dimetrijs te Comen, die hij meijnde scandelijck met hem omgaen soude ende hem voeren in sijn triumph, tot spott van alle de wereltt.

Boris brengt
hemseluen met
vergift omme en
sterft.

Den 13 April na den ouden stiel was hij heel lustich. oft geliet hem soo. ende adt smiddachs heel wel en was vrolijcker als sij wel gewent waren hem te sien. die bij hem waren. Gegeten hebbende is hij gegaan in een hoog portael. daerwt hij de gantse Mosco ent lant rondom sien conde. ende men meijnt

dat hij daer vergift soude hebben ingenomen. Want soo haest hij beneden in een sale quam riep hij om den patriarch ende bisscoppen. datse hem een moninex cappe souden brengen ende terstont sceeren. want hij stirff, ende soo haest en hadden deese vogels niet gesongen ende hem gescooren. ooc in de cap gesteecken. oft hij en gaff zijnen geest ende is alsoo gestoruen namiddach ontrent 3 vren. —

T was wel 2 vren stille eer men eenich gerucht te Houe oft in Mosco hoorde. dan terstont daerna hoorde men een groot gerucht van de Heeren. die al te peerde joegen naet slott. met haer geweer. Ooc alle de scutten. mett haren geveeren. ende niemant en seijde ijel. noch en wisten ooc niet waeromme sij t sloot soo scielijc mosten loopen. Dan wij presumeerden wel datten Keijser doot was. dan niemant en dorste ijel seggen. Dan sanderdaechs wird men t selue gewaer als alle de heeren ende houelingen in den Rouwe te Sloot reeden. ende wirt alsins openbaer. De doctooen bouen sijnde sagen terstont wel dattet van vergift was en seijdent de Keijserinne en niemant anders. ende wirt ooc terstont alle de gemeinte in Mosco t sloot ontbooden. om de Keijserinne te sweeren met haren soone. dwelc alles noch gesciet is ende hem alle den eet gedaen. al soo wel de heeren. edelen. cooplieden als gemeijne. — Ooc warden in alle steeden posten gesonden. die Moscou noch getrouw waren. ande deden ooc de Keijserinne met haren soone den eet, als waren: Plescou. Naugorodt. Juangorodt. Rostooft. Pereslau. Jaraslau. Volgda. Permia. Cargapolia. Vstinga. Totma. Colmogro. Condinia. Obdiria. Sibiria. Lappia ende soo voort tgantse lant aldaer. Dan de quartieren na Poolen. Siueria en na Astrocan bleuen soo se waren; maer Casan heeft ooc de Mosco geswooren. ende was soo Keijserrinne Maria Grigoriofna en Keijser haren soon Fedor Borisouitz. aller Russen. den 16 April 1605. —

Sijn vrou wort
Keijserrinne.
met haren soon.

Boris was een dic onderset man. niet te lanc. een rondachtich aensicht hebbende. — Hadde een grijsachtich haijr ende baert, maer conde qualijc gaen vant fiercijn dat hem dicwils

quelde. ende was van alle t staen ende gaen, dat gemeijnlijck de moscouise heeren hebben. Want moeten altyt te houe sijn en soo heele dagen staen ontrent den Keijser. sonder altemet in 3 oft 4 dagen eens ter deeg te rusten. Sulken ellendigen leuen hebben de moscouise heeren. Hoe se hooger sijn hoe se minder ruste hebben en hoe se in meerder ancxte en benauthelijt sijn, ende latten daerom niet altyt hooger en hooger te willen wesen. Hij was den wtlanderen seer gunstich en minlijc. hadde een stercke memorie. en conde noch leesen noch scrijuen. maer niettemin wiste hij alle dingen beetter als sommige die veel scrijuen. Was ontrent 5 oft 56 jaren out. Haddett na sijnen wil mogen gaen. soude groote dingen wttgerecht hebben. Hadde de Mosco ster verciert bij sijnen tijde. ende ooc goede wetten gestelt en priuilegien. Liet aen alle hoecken van straetten wachthuijsen maecken. ooc groote heckens die slootten. soo dat elcke strate een stadt geleeck. Ooc ordineerde hij dat men sauonts mett lanteernen gaen moeste. op boette van eenen daelder diet niet en deede. In somma. was politijck. ende was een liefhebber van bouwen. Hij hadde eenen grootten orduinen muer om Mosco latten maecken. bij Fedors tijden; ooc hadde hij om Smolensco eenen muer laten maecken. Ooc hadde hij op de grense van Tartarien een starcke stadt laetten maecken. die na sijnen naem liet noemen Borisgorodt. Maer hij gelooffde de papen en muncken meer dan sijne getrouste heeren. Ooc gaf de pluijmstrijckers en oorblasers te veel geloue en liet hem vervoeren van haer, datt hij soo tiranniseerde en alle opperste geslachten om liet brengen, als voren verhaelt is, dwelck meest oorsaeck was dat hij van sulcke scelmen ende ooc sijne tirannise vrouwe daertoe veruoert wirt. Dan wtt sijn seluen en was hij soo tirannich niet. —

Hij was een groot vijandt van de geene die giften en gauen namen. ja heeft er groote Heeren en Cancelieren totter doot toe laten om straffen, in t openbaer, doch t en help al niet.

Hij wirdt begrauen in Archangel kercke int slott, daer alle

Bescrijuinge
sijner daden.

Sijn polietje.

de Keijseren begrauen worden, met groot huijlen ende weenen des gantsen volcx, na haer maniere.

Wort begraven, ende almoe-
sen na sijn doot
gegeuen.

Recht te vooren was gestoruen Dimiter Juanouitz Goddonoof sijnen ouden-oom, ende desen was den outsten van t Goddonoofs geslacht, en wirt deesen Dimiter gevoert na Costroma. op de riuere Volga. daer der Goddonouen begraeffenisse is, ende wirt daer begrauen.

En hebben na de doot Borisi ses weecken lanck almoesse gegeuen, daer in deese 6 weecken wtgegeuen wirt ouer 70000 roebels. dwelc is in Hollantsen gelde 490000 gulden. ende men dede ooc 6 weecken lanc sielmisse in alle cloosters voor hem.

Doen wirt Pioter Basmanof eerst naet leeger gesonden met volle macht als Velttouerste, ooc om den gantsen leeger te doen sweeren den jongen Keijser voor haren heere ende hooft van den gantsen moscouisen rijke, ooc om tijding te brengen van t ouerlijden des Keijsers Borisi.

Basmanoff
wort naet leger
gesonden voor
Ouerste.

Eer Basmanoff int leeger quam hadde Dimetrij crijsvolc al geroepen naet moscouisch leeger dat Boris doott was, maer de moscouise en wildent niet geloouen voor ende aleer Basmanof in den leeger mette tijdinge seluer quam.

Ondertussen sijn in Mosco wten leeger ontboden van den jongen Keijser Cnees Fedor Juanouitz Messialofsci en beijde de Cneesen Soesci, en moesten tgouuernement gantsch ouergeuen in de handen van Basmanoff, diet aenueerde. en sij quamen heel slecht en inuisibel in Mosco. houdende haer heel stil. en waren nochtans de opperste heeren des lants. — Alleen bleuen in den leeger die vant geslachte Goddonoof waren. Basmanoff te hulpe.

In Mosco wast al in roeren na Boris doot en de gemeijnte begon stouter te worden. loopende met groote hoopen tseffens te houe, als d een roepende om de groote heeren die bij den tijden Borisi in ongenade gesonden waren, d ander riep om Dimetri moeder de oude Keijserrinne en dat mense in de stats poorten soude setten voor een ijgelyc, om alsoo van haer te

hooren oft ooc haren soon noch leefde oft niet. Onder de Heeren was ooc groote tweedracht. want de Goddonouen, al warensen al half om hals. soo en liettense daerom niet te benijden degeene die noch van de oude geslachten waren ouer-gebleuen, vreesende ende benijdende dat sij tot hoogen staet soudén comen soo Demetrius Keijser wirt, Ja, Simon Mici-touitz Goddonooft wilde Messeslofsen om hals hebben gebrocht, en hadder niet eenen te naganck gecomen diét belette, noemende hem eenen verrader te sijn van Moscouia ende dergelijcke.

De gemeijnte dagelijcx murmureerende roepende om de oude Keijserinne ende alle de oude heeren die noch hier en daer in ellende swerfden. moest mense belouen dat alle oude heeren. die noch bij den leuen waren. soudén in Mosco sijn eerlange. dan aengaende de moeder daerna en hoorde de Keijserinne niet. maer lietse in den woestijn wel vast bewaren. vreesende sij seggen soude dat Demetrius noch leefde. ende dat om verlost te sijn wt haer ellende ende haer te wreeken ouer hare vijanden. De gemeijnte mett geweltt haer willende hebben ende heel stout spreekende, vreesde men seer te houen. soo dat Cnees Vacilij Juanouitz Soesci wtquam ende sprack metten volcke. doende een scoone Oratie. beginnende eerst hoe datten toorne Godts den ouerhant hadde genomen ouer haer om haerder sondén wille straffende tlant met soo sware straffen als sij dagelijcx genoech sagen. Bouen dat verwonderde het hem. dat se noch al eenen verherst bleuen in hare boosheijt. en genegen waren tott veranderinge. daert so het veranderde soude gedijen tot ruïne haers Vaderlants. ooc wtroedinge haerer heijliger Religie ende verstoringe des heijlichdoms dat in Mosco was. ende swoer sware eeden dat Demetrius den rechten niet en conde leuen. wijsende sijné handén daermeede hij den rechten in de dootkiste haddé seluer gelecht ende ooc te Oulitz begrauen. maer seijde datt deesen Rostrigo eenen wttgeloopen monick was alleen van den satan ingeblasen, ende wirt soo gebruijct tott straffe haerder groulijcker sondén. Biddende haer datse haer wilden

beetteren en gesamenderhant Godt om genade bidden. en volstandich blijen totten eijnde toe, soude noch ten besten eijnde gedijen. daer met het volck een weijnich te vreden was. Bouen dat quamen der dagelijcx noch ballingen in Mosco. die begenadicht wurden, sijnde van Boris in ballingscap geweest versonden. Bouen dat quam ooc in Mosco Cnees Juan Micholouitz Worotinsco, die wel 25 jaer in ellende hadde gesweeft door toedoen Borisis, en was van grootten stamme en van een heel edelen geslachte.

Wij hebben hier voor verhaelt hoe dat Pioter Fedorouitz Basmanoff int leeger was versonden. ende is daer geerrineert den 21^{sten} April ende heeft hett gantse gouuernement des leegers aengenomen. sijnde hem bij gesteltt eenige Goddonouen. als Juan Juanouitz. en dergelijke. ooc de twee Cneesen Golitsin.

Basmanoff heeft terstont laetten vercondigen de doot Borisis. biddende haer dattse den jongen Keijser souden getrouwelijc dienen, en hem gehoorsaem sijn als opperste Veltheer. van den Keijser daertoe gecooen. ooc liet hij andermael leesen de brieuen van den Coninc van Poolen, als vooren verhaelt. maer ondertussen heeft hij in den gantsen leeger gesonden dagelijcx sulcke die luijsterden. wat me al seijde en brochttent tselue al aen. soo dat men meer vont die tott Dimetri gesint waren. dan totte moscouitren. - Basmanoff ditt alles rijpelijk ouerleggende heeft alle middelen gesocht om den gantsen leeger aen Demetrij sijde te brengen. met soo weijnich bloetstoringe als mogelijk ware. en heeft eenige heijmelijc aen Dimetrium gesonden. ende alsoo tsamen met hem geraetslaecht hoese souden connen tselue wttrechtten. Doch vooreerst heeft hem Basmanoff ontsculdicht. als niet anders weettende en gelouende oft ten was den rechtten Dimetrium. daerbij voegende tot meerder verseeckeringe tgeene hem Simon Micitouitz geseijt had, doen hij wtt de camer Borisis quam en Boris hem ouerste des leegers gemaect hadde. ontsuldigende hem seer. seggende dat tgeene hij deede niet

Basmanoff
gelooft dattet
den rechtten De-
metrio ware.

verradisch en was. noch sijnen vaderlande ter ongeluck. maer veel meer een geluck. Want hij verhaelde ooc in sijne ontsuldinge de groote tirannie Borisis ende wttroeijinge der oude geslachten. ooc den ellendigen tijt sijnder regeeringe. gelouende tselve niet anders bij en quam dan omdat Boris trijcke onrechtelijke gouuernuerde en datter noch een rechte erue moest weesen. die hem nu openbaerde door de almogende prouidentie. Daerom hij dienen woude den geenen diet met recht toequam. In somma. maecten tselue soo behendighlijck. datse daerna van beiden sijden nau en wisten hoet int werck gesaen was. ende niemant en wiste ooc waer Dime-trius was. noch die in Crom noch die vant moscouisch leeger.

Ondertussen lagen die in Crom meest stille. dan dedden altemet noch eenen wttval. want alsoott gedoijt was en open water sach een ijgelijck hoe hij hem best bewaren soude. ende die van den leeger en condon om der morassen wille niet aencomen. dan dedden niet dan onnodich scietten anders niet dan willens cruijt en loot verquistende. en liepen snachts veele ouer in Crom. seggende alles wat in haren leeger gesciet was en hoe men raet hiel om den gantsen leeger ouer te brengen. met een groote verrassinge.

Basmanoff alles wel na sinne gemaect hebbende met Demetrio. hebben eenen dach bestelt. welc was den 7 Majjo na den ouden stiel. en soudon als dan die in Crom gereett sijn en op haer hoede om teffens aen te vallen. en Basmanoff soude smorgens vroeck alle hoofden en capiteijnen in haer tentten latten vatten en binden. Ende met eenen soude men roepen. Godt spare Demetrio gesont Keijser aller Russen. Hoewel het een wonderlijcken aenslach was en ongelooflicj soo ist nochtans waer. want Godt wildet hebben. soo oogenscijnlijck bleeck. en Basmanoff wistten met den sijnen voorseecker datter meer Demetri toegedaen waren dan den moscouit. ende t sceen men dagelijcx soermutseeren soude. d welc duerde totten voornoemden dach datt se altijt gereed hadden geweest in eenige quartier. en juijt en achte men op dien dach niet.

Den 7 Majjo ontrent s morgens ten 4 vier. sijne in Crom alle op haer hoede geweest. ooc degeene die de verraders waren van den leeger met Basmanoff haer ouerste. ende terstont isser wten leeger eenen gereeden op een swertt peert tott bijna onder de wallen van Crom. en ditt was de loose. soo datt die wtt Crom terstont gelijc eenen scielijcken wintt wttgeuallen sijn op alle hoecken des leegers. sonder datte sciltt-wachtten oft andere een woort kietten. en terwijle hebbense in den leeger hare hoofden gebonden handen en voeten. ende liettense van de Demetrianen in Crom sleijpen. ende hebben die van den leeger haar eijgen leeger aen alle canten in brant gesteecken. Die moscouiten. die van den aenslach niet en hadden geweeten. creegen sulcke groote verscrickinge. datse som haer geweer. som haer cleeren hebben laetten liggen. ja vluchtten soo scielijc d een hier d ander daer. dattet een wonder was om aen te sien.

Basmanoff
verraet den
gantsen moscou-
itsen leeger en
valt ouer aen
Demetrium.

Ondertussen sijn die Demetrij gesint waren alle geloopen met dusenden aen d ander sijde. Ja liepen soo scielijc datt alsoo ouer de riuere bij Crom een brugge was. daer eenen paep 3 oft 4 met cruijcen op stonden om den eett van t volc te ontfangen. die bij haer gesciet in t cruijs te cussen. dat de brugge sonck. Doen swom d een ouer d ander. willende door water loopen soncken. d ander swommen op haer peerden. in sonna. was sulcken geweld al oft hemel en eerde soude vergaen hebben. Bouen dat vluchte d een na sijn lant. d ander na sijnen dorpe. de derde na der Moscou. de vierde liepen in bossen. niet weettende wattet was ende scootten en staecken alsoo onder malcanderen gelijk woedende beesten. ende niemant en wiste waerom hij vluchte oft liep. D een riep: Godt spare gesont Demetrio. d ander: Godt spare gesont onsen Fedor Borisouits. de derde seijde: ic val die toe die Mosco sal krijgen, niemant noemende, ende is alsoo den gantsen leeger aen Demetri sijde meest ouergevallen. en degeene die niet ouer en vielen die liepen elc sijns weechs. in sommige was den ancxst int vluchten soo groot geweest dattse noch onderweegen haer

wagens en karren hadden latten bliuen staen. spannende de peerden daer wt en vluchtten alsoo. meijnende datse veruolcht wurden. Het jagen en vluchtten duerde door Mosco 3 dagen lanck. Als me haer vraechde waarom datse soo scielijck vluchtten, en wisten se nielt te seggen, ende als de heeren wt de sloote van haer wilden weetten, spraecken sij trotsich en seijden: gaet selfs daer hennen en besiet het. Doen begonde de Ganeijnte eerst in Mosco stout te worden, nergens na vragende, maer hadder ijmant gecomen, soude terstont de poorten hebben geopend en ingelatten wie wilde. — Daer quamen eenige Duijtsen, ontrent 70, in Mosco, die noch ontvlucht waren, ende wurden hooglijc bedanct van den jongen Keijser. die, seer bedroeft sijnde. haer aenspraeck deede ende beclaagde sijn toecomende ongeluck al. daerom sommige heeren ontrent hem sittende lachtten in haer vuijste, maer de Goddonouen dachtten wat anders, want wisten wel steruen soudent, daeromme van tlant en de scat datse hadden gauen se al den cloosteren.

Int groot rumoer, hett haestige ouerloop en verandringe was Basmonof ooc gebonden, om dattet te beetter seijn hadde. quanswijs met sijn en weetten niet gesciet te sijn. maer was aen d ander sijde haest ontbonden mette sijne. maer Juan Juanouitz Goddonooft lach jnt veltt gebonden als een beeste en stont een joncxken bij hem met eenen waijer, die de vliegen van hem keerde, met veel andere Quersten. Cnees Andre Teletoffsci, die maeohscap was van de Goddonouen, bleef tottet lesten bij t gescut, roepende: Och, staet bij, en verradet niet uwen Heere. Dan alsoo t gescut haest aengetast wirdt, met alle die der ontrent waren, moest hij t metten sijnen welhaest verlaten, ende sien te ontcomen. Basmanoff sont sijn casquet, met sijn tiecken daerop. aen den Rittmeester ouer de Duijtsen. die noch meest bij een waren ontrent haer vane, ende badt dat hij ouer soude comen ende den rechten Keijser sweeren ende ooc dienen. dan den Capiteijn en wilde niet. dan tot meermalen daertoe geroepen sijnde is hij met

sommige ouergegaen, dan 70, betrachtende haren eet, vluchten na der Mosco.

Deese Duijtsen vertelden ons dat niemand en con versinnen hoe ende op wat maniere het aenginc. Ooc en kende men vrint noch vijant wt malcanderen. en d een liep hier d ander daer. ende woelden soo onder malcanderen gelijc stoff van den winde onder malcander gedreuen wort. Hieraen can men sien. oft Godts wil was oft niet datt hij hebben woude deesen Demetrius regeeren sou voor eenen tijt die hem bestemt was. voor dat hij een roede geweest was om den moscouitren te castijen.

Sanderdaechs wast wat stilder. ent gantse leeger onder malcander sijnde, soo die van binnen als van buijten, seijden doen: Och mochtten wij onsen keijser Demetrio eens sien, die wij eenen eet gedaen hebben, sonder hem gesien te hebben. Doen antwoorden deen, seggende hij is te Curptsa. dwelc 30 mijlen van Crom is ende hij sal haest hier sijn. Dander seijde. hij is te Rilettz. 50 mijlen van Crom. — Sanderdaechs seijde men, datt hij noch in Poetimli was, en daechs daerna seijde men: hij is in Poolen gevlucht ende ten is den rechtten niet geweest, maer t is den boosen geweest die t gantse lant in verwerringe gesteltt heeft. Ende quam alsoo onder haer van nieu bangicheijt. Doch wurden gestiltt door de Ouersten, die seijden aensiet het eijnde en swijcht voordan. Och hoe veel warender dan bange. denckende om wijf en kinderen, en wenschttten wel hondertmael dat se met na der Mosco gevlucht waren. en scaemden haer van datse scandelijc waren ouergeloopen, hebbende haren eedt soo weijnich nagecomen die se de Mosco soo getroulijck hadden gesworen. In somma, leefden in anxste, niet weettende wat wtcomste noch sien souden.

Maer 3 dagen na deese verandringe sauonts quammer eenen brieff van Demetrio, met eenen edelman, een moscouit, genaempt Boris Lucoff, met haer alle genade aenseggende, beuelende eenen ijgelijcken die wilde na sijn hujs te trecken,

maer die wilden mochtten hem tott dat hij in Mosco sou comen geselschap houden. Soo isser een menichte elc na huijs vertrocken, houdende Demetrio voor haren Keijser en Groot-uorst.

In Mosco bleeft noch na den ouden en trock noch dagelijcx nieu volc, gelijc ofse naet leeger getrocken hadden, — outrent 5 oft 6 mijlen voorbij Mosco sijnde. trockense die wilde eenen anderen wech na huijs, ende sommige na Demetrio.

Demetrus heeft bijna t gantse lant in, en sentt brieuen aen de gemeijnte in Mosco.

En Demetrius is persoonlijc metten heijre die hij bij hem hadde gecomen onder Crom, nemende de poolen en casacken meest tot hem en sommige russen die hij betroude, maer sont van d ander sommige na Toela. sommige na Coloega. een stadt nader Mosco op de riuere Occa gelegen. die se in creegen. en soo voort na Zirpag. een stadt. 18 mijlen van der Mosco. en onder ditt Zirpag bleuen veele strelsen oft moscouise scutten die getroulijc totten eijnde altijt voor Mosco vochten. ende gescach den 28 Maijo. Doen quam eerst groot verscrickinge in Mosco en meijnde men doen al gedaen was. dan t' was soo stil in Mosco dattet te verwonderen was.

Demetrius was na Toel vertrocken daer hij ettelijcke dagen bleef liggen, danckende sommig volck aff. soo poolen als andere, haer gelt geuende, alleen hiel hij de casacken en sommige poolen bij hem, en beloofder ooc sommige in Mosco gelt te geuen, als hem Godt sou gesett hebben in sijns vaders stoel, en liet voort brieuen scrijuen in den gantsen lande, en posten seijnden vercondigende oueral sijne victorie, vragende offse noch niet en geloofden dat hij den rechtten erfheere was. waeruan alle de steeden begonden te waggelen. dan de booden wurden niet allesins willecom geheetten. dan veel onderweegen om hals gebrocht.

In Mosco wast heel stil, anders niet dan dat de gemeijnte wat mompelde na den ouden. ende dochten ooc terstont ouer te vallen. sooder eenichsins ijmant quame vant heijr der Demetrianen.

Den 30 Maijo ontrent smorgens ten 10 vren voor middage

quamender 2 jongens van buijten de Zirpogofse poorte in de stadt. ende tseem dattse eenige wagenen oft reijsende lieden van verre sagen comen. want den wech heel stooff vant, sant. alsoo t heet was, ende sij meijnden anders niet oft ten was den vijant, en soo haest sij binnen waren riepen: Loedi, loedi, dat is: Volc, volck. ende die van binnen meijnden anders niet oft den vijant en quam, ende liepen watse loopen mochtten, roepende: Crijsvolc. Crijsvolck. en jaechden malcandren soo gewellich door alle straetten der Mosco. datte stadt terstont voll oproer was, elc loopende sijns weechs. want elc meijnde dat hij den vijandt al op de hiel en hadde. ende tswernde in Mosco als eenen hoop bien. D een liep na huijs om geweer. d ander liep na de merct om sout en brood te coopen, en soo tegen te loopen die van buijten quamen, om in genade ontfangen te worden. dwelc op haer maniere is, alsoe ijmant onthalen willen soo onthalen se hem met sout en broot te presenteren. In somma. de heel Mosco was in roeren, en elc was beancxst. en niemant en stelde hem ter weere, maer elc maecte hem gereett om sijnen vijant in te laetten. — De heeren, ooc Keijserrinne ende jongen Keijser, wisten niet watter was en waren bijna doot van verbaestheijt, soo dattse eenige wtten Slootte sonden om te vernemen watter was. de welcke siende t volc soo tieren en roepen. ooc verbaestt waren en reeden ooc haers weechs, ende en meijnden anders niet. die voorliepen om die achterste warden al doot geslagen. ende doen se al ten eijnde hadden geloopt. soo wast al niet met allen. Ooc en wasser niemant geweest. en men wist ooc niemant te vinden. wiet meeste oproer aengerecht hadde. Dan deese 2 eerste warden wat gestraft. ende was voort wederomme heel stil.

Daerna quamen sommige Heeren op de groote pleijn voor salot. vragende de gemeijnte. die met groote hoopen daer vergadert stonden. wat dat haer moueerde dagelijcx sulcken oproer te maecken. daerse eenen Keijser gecoren in Mosco hadden en hem gesworen getrou te sijn totter doot. als cristenen

Oproer in Mosco en vallen alle Demetrio toe, nemende alle Goddonouen geuangen ende roenen.

toebehoort haren heeren te obedieren daerse haer seluen onder gestelt hadden. Soo ijct wat ware dat tot verandringe soude mogen gedijen. men soudet haer wel aenseggen. al en maecten se juijst sulcken rumoer niet. daer se geen oorsaeck toe en hadden om sulcx te doen. Ende met haer wijder spreekende. beualen se een ijgelijc t huijs te gaen, ende de oproeders die eenich oproer verweecten wirtt beuoolen men vatten soude. om die selue na behooren te straffen. En soo ginc een ijgelijc sijns weechs.

Sanderdaechs quammer tijdinge datten Ottoman Corela. mett sijne casacken, 6 mijlen van Mosco lagen bij malcanderen, daerop men terstont in Mosco gereetscap liet maecken. ende t gescutt liet men voeren op de wallen en mueren. Dan t ginc soo slaperich toe al of mer met geget hadde. soo datter de gemeijnte met geetten en spotten. Dan ic gelooff men tselue maer en deede. om tvolc wat in den toom te houden. want men gewellich vreesde voor gemeijn peupel. die cael en beroijt waren en gewellich vlamden. om de coopluijden in Mosco te bestrooffen met alle de heeren en sommige andere rijcke lieden in Mosco. soodatt men voorwaer in Mosco meer vreesde voor de inwoonders als voor den vijant oft Demetrianen. want se in Mosco alle meest scrijuen hadden van Demetrio. te weetten de principaele hoofden. dan lietent niet blijcken. maer verwachtten sijn comste oft sijne brieuen aen de Gemeijnte. om ijgelijc te beueelen wattse doen souden. Dan de Goddonouen hadden noch al veel brieuen ondergehouden en de booden omgebracht. soo datter niet eenen brieff in Mosco ter ooren der gemeijnte en quam.

Jc en geloof niet datter eenen daelder in Mosco aen juweelen oft geltt was oft ten was doen al begrauen. want se ditt in Moscouia terstont voor een manier hebben dattse haer gelt ende goet ten tijden der noot begrauen onder der eerden, in bosschen, kelders ende andere woeste plaetsen. Daerom datter ooc veel verlooren blijft, want soo se blijuen en niemant en seggen se daeruan, soo blijftet altemael verlooren.

Op primo Junio 1605, smorgens ontrent den 9 vre, quamen ten eersten stoutelije in Mosco twee posten van Demetrio, met brieuen aen de inwoonders der Mosco, om deselue openbaer op de groote pleijne voor alle de ooren des volcx te leesen. d welc voorwaer een stout bestaen was, soo in een stadt — die noch vrij was en daer t gantse lant aen hinck, ende ooc noch eenen Keijser in hadde, sittende in volle macht — te doruen comen. Dan sij hebben sonder twijfel al wel geweeten hoe de hertten der meeste heeren en inwoonders gestelt waeren. daerom sij te vrijmoediger aenquamen. Ooc wisten se wel datten jongen Keijser Dimetrio had willen tegengaen ende hem voetval te doen, biddende om genade ende vergiffenisse, dan sijne moeder hadde hem tegengehouden. Daeromme ooc alle Heeren in Mosco verstoort waren, niet meer op de Keijserrinne passende noch ooc op alle Goddonouen. maer hingen meest al aen Demetrij sijde, behaluen de goede patriotten, die der voorwaer weijnich waren ende niet kicken en dorsten, oft tsou haer leuen gecost hebben.

Deese voorscreuen twee posten. soo te peerde op de pleijn gecomen sijnde. warden se terstont van t gemeijn gepeupel omcingelt met dusenden en warden bekend te sijne genoempt den eenen Gabriel Poescin en den anderen Naoem Pleseiof, beide edellieden, moscouiters gebooren, dan waren noch al int eerste aen Demetrij sijde gelooopen. — en hebben alsoo haren brief geleesen voor de ooren des gantsen volcx, den welcken lujde aldus: —

Demetrius. van Godts genade. Keijser en Grootuorst aller Russen ende des ouerleedenen Keijzers Juan Vaciliouitz, saliger memorien, de echtten soone, die door de groote verraderije der Goddonouen soo lange in ellende en ballingscap gesweeft heeft, als ijgelijck wel weet, wenscht allen moscouitren geluc en heijl!

Dit is nu den twintichsten brief, die ic aen Vlieden gescreuen hebbe, dan sijtt obstinaet ende rebellich gebleuen; hebbet ooc alle mijne booden omgebracht en die niet willen hooren;

ooc niet gelouen mijne veelvoudige warachtige advertenties, die soo dicwils aen V allen gedaen hebbe. — Doch geloue ende hebbe ooc verstaen. door Vlieden sulcx nielt gesiet is dan door den verrader Boris, met alle de Goddonouen, Velieminouen en Soboerouen, alle verraders des moscouisen rijcx, onderdruct sijt geweest tot den heedigen dach. En ooc sijn mijne brieuen, soo ic daerna verstaen hebbe, van hem ooc opgehouden en de booden door haer beuel omgebracht. Daerom ic Vlieden alles vergene tgeen van V tegen mijnen persoon gedaen is, want ic niet bloetdorstich en ben, gelijc dengeenen die ghijlieden soo lange voor eenen Heer gehouden hebbt, gelijc men wel mercken can aen de ellendige mijne ondersaetten, die ic altijt als mijnen oochappel bewaert hebbe, ende van hem sijn beuolen ellendichlijc om te brengen, mett hangen, worgen ende te vercoopen aen den barbarisen tartren; waerwt ghijlieden wel hadt connen mercken, datt hij geen rechten bescutter en was, noch t rijck ooc rechtveerdich besadt. Doch alles is Vlieden nu vergeuen ten andermael. Vattet nu maer alle de Goddonouen als mijne verraders, met haeren aenhangen, en houtse geuangen tot mijner comste in Mosco. tott dat ic ijgelijc mach latten castijen na sijne verdinste. Voort en roert niemant eenen vinger aen in Mosco, maer bewaert alles, en blijft God beuolen.

Soo haest den brieff geleesen was is de gantse menichte neergenuallen op hare aengesichten, biddende om genade, ontsuldigende haer van alle dat haer tegen ginck, wenschende geluc den Keijser en Grootuorst Dimeter Juanouitz aller Russen, — en sijn met grooter furie int groote slott geloopen. nemende alle geuangen datt van den huijse der Goddonouen was. Ooc namen se de Keijserrin met haren soone en dochtter en settense op een watercarre en voerden se soo wt den palijse in haer huijs daerse gewoont hadden eer Boris Keijser was, en stont ooc int slot ende hadde altijt leeg gestaen, omdat Boris niemant weerdich genoeg gekent en hadde om daerin te woenen. Voort braken se al in stucken daerse aen-

quamen. te wecten van de woninge daer de Keijser Boris in gewoont had, smijtende alles heronder, seggende ontreinicht was van tirannen; lietten nieuwers wat heel, maer roofden en braecken alles daerse aenquamen; ooc liepense in de stadt in alle huijsen der Goddonouen, die alles berouende ende bestrooffende, ja en lietten niet eenen nagel in de muer stecken, maer roofden alles, soo peerden. cleeren, gelt, meublen, als andere dingen, en namen alle geuangen die tegen Dimetrium waren geweest. Ooc wirdender al eenige onsculdigen berooft, dan hare lichamen wirt geen scade gedaen, gelijc als de doctooen, apteeckers en barbiers des Keijzers, — en die ijwers ooc eenen vijant hadde wist hem ooc wel te vinden. Dan de neutrale Heeren hebben hier terstont in versien ende alles in goede ordre gesteltt, dan die tsijne genomen was, van degeene die onsculdich waren, warent quijt ende de man was te soecken, want de gantse menichte haddet gedaen. In somma, de Goddonouen wurden alle geuonden en in geuancenisse van malcander versceijden, ooc die van den huijse Velieminoff en Soboeroff en alle die aen haer deelachtich waren, ende alle haren huijsen wurden tot rooff gegeuen, die voorwaer haest gesuijuert waren, soo datte Rouers malcanderen daerouer doot sloegen. Ende int stroffen warens sommige in de kelders geraect, daer Wijn in lach, daerse de tonnen ouer eijnde setten, slaende den boden daerin, en droncken alsoo. sommige wt hare hoeijen, sommige uit haer leerse en scoenen, en waren soo hittich op den dranc, gelijcse daer allen sijn, dat er ontrent 50 geuonden wurden, die haer doot hadden gesoopen. En alles soo voort gerooft hebbende is elc sijns weechs gegaen, doch hebben weinich oft geen gelt gecregen, alsoo t selue al vergrauen was en den cloosteren gesconcken, als haren val wel verwachtende, ende meijnden daarmede haer siele den hemel gecocht hadden, en soo nam de furie ontrent na middaech een einde en waren ooc sommige ja veele onsculdige mannen en vrouwen tot den naectten lichame toe berooft, doch mostent lijden.

Ontrent middernacht wasser weder eenen grooten oploop , soo dat alle de Clocken allarm sloegen , ende was int werck gesteltt van sommige scelmen , die door sulcken oploop weder mejnden te strooffen , en riepen d een tegen d ander , datter sommige van de Goddonouen waren op de been met ontrent 400 peerden , die mejnden ter poorten wtt gevluht te hebben , en souden wtgebroocken sijn wt de geuanckenisse , doch was altermael loogen ende eenen loosen allarm , doch men conde niet vinden diet gedaen hadden , oft eerst aengericht.

Voort warden in den gantsen lande. in alle steeden. gesonden posten. met brieuen van Demetrio , als dat men soude sweeren den rechten erfheere , die door Godts voorsichticheijt soo lange hadde bewaert geweest , met voort al de ander circomstantien , en hebbent , och laci , al gelooft , nemende hem aen voor den rechten Demetrio , en beuoolen in allen kercken Godt te bidden voordaen voor Demiter Juanowitz , Keijser aller Russen.

Demetrius danct veel volc aff en leijt te Toel , daer hem veel wt Mosco gebrocht wort.

Ooc trockender wt Mosco veelen na den leeger. dwelo te Toel lach , 36 mijlen van Mosco , elc brengende sijn giften aen den Keijser , biddende om vergiffenisse , en wenschten hem in Mosco te sien , daer hij haest comen soude , maer danckte te Toel veel volc aff. Men brocht ooc peerden , coetsen , victalie ende allerleij prouande wtt Mosco en veel geltt wtt de moscouise scatcamer om t volc te geuen door beueele des Keijzers.

Och. hoe waren sij verblint en wat een dicken net der duijsterheijt was ouer haer getrocken door de toorne Godts. die haer met hare roeden diese bereijden selfs noch gegeesselt liet worden.

Ondertussen gescieden in Mosco noch wonderlijke dingen want se den dooden Keijser Boris weder hebben opgegrauen ende wtt de tombe genomen en voerden hem in de buijtenstadt seer verachtelijc. daer hem ontrent een out cloosterken in d' eerde douden. reeckende hem niet weerdich bij den Keijseren te liggen.

Ditt alles voor onsen oogen gesciet sijnde sant Godt almachtich noch een ander verblindinge onder haer. wantse meestal weder niet en geloofden. dat Boris recht doot was. daerse hem alle hadden twemael begrauen. Dan d een seijde datt hij te vooren gevlucht was ende was een ander in zijn plaetse int graf gesteecken. Dan d ander seijde, hij is gewis in Tartarien gevlucht. De derde seide na Sweeden. en den meestendeel geloofden dat de engelse coopluiden hem na Engelandt hadden genoert met groote scatten.

Int groot tumult hadden sommige int strooffen des Keijzers woninge ook eenen engel van was gemaect geuonden, welcken engel den ouerleedenen Keijser Boris hadde latten maecken om daerna eenen van fijn gont te laetten maecken. gelijc hij 12 apostelen ooc hadde voorgenomen te laten maecken om in de kerke Sweeta Sweeti te laten setten. die hij bouwen wilde. Desen engel dan brochten se sommige voor den dach. haer leuen desgelijcx niet gesien hebbende en riepen. Siet, dit hebben wij in de kist geuonden. daer men meijnde dat Boris in begrauen leijt. ende hij is warachtelijck, seer scoeuende. gevluchtt. soo dat een ijgelijc gelouen moeste. al wilde hij niet. — En sommige swooren ooc datse Boris hadden sien sitten achter de tonnen in sommige kelders der Goddonouen hebbende spijs en dranck bij hem. In somma. de menschen leecken wel alle te rasen ende sot te sijne. soo waren se geslagen met sotte blintheijt die men wel tasten soude.

Ja de blintheijt was soo groot dat men op alle weegen posten sont, ja 3. 400 mijlen van Mosco, omt volc te waerscouwen dat Boris gevlucht was. soo dattet gantse lant alomme in roeren stont tselue vastelijck gelouende. ja soo vast, datter sommige casacken op de riuere Volga in den dorpen alomme sochtten, ja ooc in bossen, om hem te vinden. Ooc waren wijlieden in grooten anxste van bestrooft ende omgebracht te worden. also wij onderwegen waren om na Archangel te reijssen om daer onsen handel te doen en te sceepen te verwachten. wantse ooc alomme riepen dat men ons veruolgede. Ooc

Grootte strafen gedaen ouer Moscouia.

seijdense dat wij den scat Borisis voerden. ende dat me hem ooc wech had genoert. soo dat wij rijdende onder weegen anders niet en dochtten dan alle vren bestrooft te worden. Dan door Godts genade wurden wij noch wonderlijk bewaert. Men mach dencken hoe dat de menschen aldaer van de hant en toorne Godts getreft waren. ja t ware onmogelijk alles te beschrijven tgeene daer gesciede.

Alle t lant alsoo in de macht Demetrij sijnde was Astrocan noch tegen hem en lagen de casacken daer noch om, die in den winter van Demetrio daer waren gesonden om taelue opteheijssen, maer condent niet krijgen ende creegen noch voor lesten antwoorde van den Gouuerneur, die van Soborouen was van de vrinden der Goddonouen, dat hij sulcken machtigen Conincrijk niet en wilde ouergeuen, dan soude veruuchtten noch ende sien; wie tKeijserrijk Mosco sou krijgen, dien soude hij tconincrijk Astrocan ooc ouerleueren. Om welcke antwoorde hij van Demetrio in genade wirt aengenomen ende en wirt niet gestraft, gelijk alle sijne vrienden. Ende zijn de casacken ooc van daer vertrocken elc na sijne plaetse.

Demetrius naerderde de Mosco dagelijcx meer ende meer. maeckende ontrent dachreijssen van een mijl groot om de menichte des volcx, wanter dagelijcx hem van alle canten toequamen om hem te sien en om genade te bidden. ooc veele heeren en ooc papen, biscoppen en monicken wt Mosco elc met sijne gescencken. ooc brochte alles wt Mosco dagelijcx wat totten Keijserlijcken houe behoefde. en ondertussen hadde Demetrius veel propoosten metten volcke van aensien. verhalende hen sijne auontueren. nadat se hem best dochten te zijn en aengenaem voor den volcke, en maecte henlieden veele wijs. d welc sij alle geloofden. en al warender sommige die beetter wisten, mosten al Amen seggen.

Alle groote geslachten worden van Demetrio in ongenade versonden, als verraders des lants.

Ooc wurden terwijl wt Mosco versonden alle de groote geslachten van den vrinden Borisis en ooc veele meer van hare anhangens. Juan Vacilioutz Goddonooft met zijnen huijse wirt in ongenade versonden na de tarterse grensen. Stepan Goddo-

noof wirt ooc elders in ongenade versonden. en soo voort alle andere. ende warden eueleens beloont gelijk se te vooren andere gedaen hadden. Maer Simon Micitowitz Goddonoof, die een groot tiran was bij Boris tijden onder de gemeijnte. wirt versonden na Pereslau ende wirt geworpen in eenen kelder. en eetten eijsende wirdt hem eenen steen gebrocht en most soo ellendichlijk van honger steruen. Wtt deselue geuancenisse wirdt eenen verlost die hij ouer 6 jaren daer hadde onschuldichlijk latten in werpen. ende sach alsdoen comen in sijne plaettse den Oppersten naest den Keijser. die hem sulcke geuancenisse hadde geiont. Soo crijcht ijgelijk sijnen loon. gelijk het versken luijt:

Sine caede ac sanguine pauci
descendunt Reges. Et sicca morte Tiranni

Ondertussen hadde Demetrius na Mosco gesonden een genaempt Andre Sereuedinoof, eenen grooten boeue, die ooc noch int eerst was ouergeloopt aen Demetri sijde, met beuel dat hij de Keijserrinne, Boris huijsvrouwe, met haren soone soude heijmelijk ombrengen, op sulcken maniere det men niet en soude te wetten comen dat se omgebracht waren, maer men soude wtt stroijen datt se haer seluen hadden vergeuen, en de dochter soude men latten leuen ende bewaren tot sijn comst in Mosco. en soo heeft deesen Andre Sereuedinoff de Keijserrinne met haren soone — voorwaer een jongen helt ende soo schoon als een beelt, die goede hoope altijt den lande hadden gegeven om eenen goeden vromen Keijser te worden — genomen en heeftse beijde tusschen twee oorcussens vermach, ende sijn allsoo ellendich om haer leuen gecomen.

De Keijserrinne met haren soone worden vermach.

Hieraen mach men sien de onbestendicheijt des gelucx en onse leuen hier op aerden wel beweenen en seggen metten wijsen man:

Vanitas vanitatum Et omnia Vanitas. —

oft gedencken ooc t versken van Eobanus Hessus, daer hij soo spreekt van des gelucx onbestendicheijt:

Ellendicheijt
des werelts ende
onbestendicheijt
des gelux.

Qui nunc nascuntur, morientur tempore Certo,
Quæ plantata vides, auferet hora sequens
Olim planta fuit, quæ nunc succiditur arbor,
Quæ nunc destruimus, structa fuere prius
Nunc fletu nimio, deducimus anxia vitæ
Tempora, nunc Risu soluimur nimo dico
Omnia deprendj, nihilj res Esse, nec Vlla
Semper in infracto parte manere gradu.

Soo haest dan alse omgebrocht waren. behaluen de dochter. werden sommige van de gemeijnte bouen gebrocht, ende haer wirdt wijs gemaect hoe haer de moeder met haren soon hadden vergeuen. maer de dochter seijde men hadde soo veel wtt den beecker daer t vergift in was niet gedroncken. dattse daeruan steruen conde. ende sagen de lieden alsoo de moeder metten soone arm in arm doot liggen, gelouende tgeene men haer wijs maectte. ende wirt terstont door t gantse lant alsoo verbreijt datse waren vergeuen door haer selfs handen. en werden deese 2 lichamen gevoert sonder eenige ceremonie naet cloosterken daer Boris ooc begrauen is. ende werden daer in d eerde gesteecken als oft beestten hadden geweest. — Daer waren veele hertten bedroeft al en wistense tselue niet. om de ellendigen staet des lants en sagen wel dattet niet recht toe en ginck. beweene de nacht en dach hare ongeluck en val hares vaderlandes. ooc beclaecheden se seer deesen jongen onsculdigen helt Fedor Borisouitz. connende tselue nimmermeer vergeetten. doch t was al de wille Godts.

Demetrius
coomt mett crijs-
volc in Mosco
en wort mett
processie inge-
haelt.

Demetrius was de Mosco al seer genadert en quam eerst doen hij voorseecker wiste datt het gantse lant hem voor Keijser aengenomen hadde en heeft sijn intre gedaen den 20 Junijo. met ontrent 8000 casacken en poolen, die rondom hem reeden, en volchde hem noch een scriclijke macht. die elc sijns weechs toogen doen hij in Mosco was. Alle straetten waren vol volcx. soo datt men nergens mett geweltt door en conde dringen. Alle daecken waren vol volcx. ooc alle mueren en poorten daer hij incomen soude. ende twas in de beste

acoutrementten datter was. en haelden alsoo haren Erfheere in. van blijscap weenende die niet anders en wisten. En alsoo hij de derde muere was ingereeden en ouer de riuere Moscuagecommen ontrent Jerusalem. een kerk alsoo genaempt. die ontrent den sloote staet. op eenen berge. bleef hij stil sittende op sijnen peerde met alle die achter, voor ende rondomme hem waren. ende nam sijnen Keijserlijcken hoet van sijnen hoofde settende die weder terstont op. en besach rondomme de heerlijcke mueren en stadt. ooc de onwtspreeckelijke menichte der menschen die alle hoeken vol waren. en weende seer bitterlijc. soo men aen hem sach. en dancte Godt dat hij hem de vre noch hadde laetten leuen datt hij sien mochte sijns vaders stadt Mosco. en sijne lieue onderdanen die hij van herten beminde. en dergelijke redenen meer. seer weenende. soo datt hij er veele met hem dede weenen. maer och laci jhaddense geweeten dattet ooc al Crocodillentranen waren souden niet geweent hebben. maer wel wat anders hebben wtgericht. maer tseem Godts wille mocht volbrocht worden ende veruult sijn.

En alsoo hij daer soo stil was quam hem den patriarch. bisscoppen. papen en monicken tegen. met cruijcen en vanen en den gantsen heijligdomme. hem soo int slott op te brengen onder haer geleijde ende presenteerden hem t beeld Maria. om dat te omhelsen en te cussen. na haer maniere. d welc alleen haren Keijseren geoorlooft is. en hij afgetreden sijnde heeft het omhelst. dan soo. hij sijn dingen na haren sin niet ter deeg en deede hebben eenige muncken diet sagen seer getwijfelt datt hij. eenen moscouiter was. ende ooc getwijfelt den rechten Keijser te sijn. dan dorsten niet veel seggen. Dan hij datt wel merckende dattse hem sterc aensagen, ende hij mogelijk die wel kennenda. heeft se heijmelijc sanderdaechs laeten ombrengen ende int water smijten. en is soo voortt int slott gebrocht mett clockengeluij ende groote processie. roepende een ijgelijc: Geluc onsen Keijser Dimiter Juanouitz aller Russen. — ende brochten hem alsoo bouen in den pal-

Wort suspect
gehouden van
sommige.

Veranderingen
int Mosco-
uise rijk.

leijse. daerse hem .geset hebben in den Keijserlijken troon. daer hem alle de Heeren te voet vielen. hem aennemende voor haren Keijser. en warden de casacken en krijchslieden rondomme geleijt in den sloote mett geladen roers en in volle rustinge ende en gauen ooc de heeren geen goede woorden. soo stout waren se. niemant ontsiende. Terstont gesciedender ooc veranderinge in den houe des Keijzers en warden de vorige officiers. soo cancelieren. secretarissen. stalmeesters. keldermeesters. hoffmeesters. kox en camerlingen alle afgesett ende al ander ingeset van de geene die hij meestt betroude. — Ooc warden de Gouverneurs in alle den lande in allen steeden verandertt. ooc in allen andren heerlijkheeden en plaetssen. en tott sijne camerlingen en pagien nam hij al poolen. die gauwer en behendiger ooc geleerder en cloecker waren dan de houlingen en edelen in Mosco. die nergens anders geweest en hadden dan alleen daerse gebooren waren. ooc meestendeels leesen noch scrijuen en conden. gelijc veel de manier bij de Russen is. als beesten lenende.

De oude Keij-
serrinne Martha
coemt in Mosco.

Ondertussen hadde men gesonden om sijne vermeijnde moeder. die als voren verhaelt is. van de Goddonouen hant was gehouden in de woestijne. ende was beuoolen int leste eijnde der Goddonouen dat men haer soude ombrengen, dan se was noch behouden. ende wirdt van alle de steeden daerse doorquam feestelijc van den volcke onthaelt. als hare Keijsserrinne geweest hebbende ende de 7^{de} huijsvrouw van den Keijser Juan Vaciliouitz. dan was nu een nonne. Ontrent Mosco gecomen sijnde. bleef sij te Tannisco. sijnde 2 mijlen van Mosco daer een Keijserlijke Hoff is. ende daer is haer Demetrius tegen gecomen met een menichte Heeren en ander volck. en hebben malcander aldaer willecom geheetten mett groot huijlen en weenen. ooc des gantsen volcx. om datt moeder en soone van keijserlijcken afcomste malcander in soo langen tijt niet gesien en hadden. soo se voor den volcke wijs maecten. Dan och lacijs niet te verwonderen dat sij hem voor haren soone bekent heeft al wistse dat hij t niet en was. sij en heeft

er te quader leuen niet om gehadt. maer is als een Keijserrinne getracteert geworden ende heerlijc gevoert int slot in Mosco. en haer woninge is geweest int Clooster Vosnesenie. oft Hemeluaert Cristi. daerse als een Keijserrinne gedient en onderhouden wirdt. daer den jongen Keijser haer dagelijcx quam besoecken als sijne moeder. oft de jonge nonnen die bij haer woonden. In Mosco comende is Demetrius bij de poorte van sijnen peerde getreden met alle de heeren en sijn neffens haer coetse bloottshoofs gegaen tott in haere woninge, met groote verwondringe van den volcke. — (O listige Satans lagen).

Voorder heeft hij gereetscap totte croninge laetten maecken. hoewel na der moscouitten maniere geen croninge en mach gescieden bujitten den eersten September. nochtans begeerde hij datt men den dach der croninge eer sou beginnen. dwelc veelen vrent heeft gedocht. doch sweegen. en hij wirt alsoo gecroont na de moscouise manier gelijc de voorige Keijseren in Mosco met grootter pracht en pomperije. op den 20ⁿ van de maent Julio 1605 in de kercke van Maria. en setten hem de bisscoppen de croone opt hooft met voetvallinge ende groote ceremonien. Ooc wirt goudt voor hem gestrooijt ende ging alsins ouer gouden laecken.

Demetrius
maectt gereet-
scap totte cro-
ninge.

Ende wurden tot dien eijnde in alle steeden posten gesonden, die sijne croninge vercondigden. en sonden alle steden hem gescencken. bevestigende hem alsoo in sijn rijcke.

De hellebardiers en voort veele andere heeft hij afgedanct en haer betaelt voor haren dienste. en soo na Poolen gesonden. ooc sommige Ouersten die haer niet seer en bedancten. als eenen Adam Vesnouetzci. een heer wt Alba Russia, die liet hooren datt hij alleen van sijn eijgen ettelijcke dusenden voor hem hadde verscootten. en niet beloont en wirdt noch ooc betaeltt. dan hij en seijde niet waerom. mochtet soo wel verdient hebben. datt hem sulcx gescach. Dan wij en hebben daermede niet te doen.

Danct volc af

Ooc wurden alle de casacken rijckelijc begaeft en vrijdom

gegeven. daer ooc al sommige onder haer murmureerden. want elc soude wel geern Keijser geweest hebben.

Hij hiel Corela den Ottoman in Mosco met een deel cackacken. die wilde hij hooch verheffen. Dan Corela niet achtende des Wereltsch hoocheijt, noch scatten, noch geltt, leijde een onsoorglijc leuen, dagelijcx goet cier maeckende. ende en wilde geen en Heere weesen om der moeijte wille.

Ooc stelde hij aff den ouden patriarch Job. en liet hem vervloecken in de ganttse gemeelijnte hem noemende Judas. besculdigde hem datt hij ook den oorsaecke was der verraderijen Borisis en sontt hem in een Cloosterken Nastarattza. daer hij ermelijck woonde. en wirt in sijn plaetsé een ander patriarch gemaectt een grieck gebooren. een loose boene. sodo mit en hoeren jager. die de gemeijnte seer vijant was. Doch moeste des Keijzers wil geschieden.

En sette allesins Ouerste ende Officiers na sijnen sinne. die hem dochtten hem voorstaen soud en. ende al die te neuswijjs waren en te veel wisten scaffte hij al af. ende ook sommige hielp hij aen een sijde.

Comen veele
om in Mosco,
om sijne wil.

De opperste heeren en patriotten des lants ditt alles siende waren seer bedroeft. wel siende dattet den rechten niet en was. Ooc warender veele die al te veel wtt den mont lietten vallen. ende meestt muncken en geestelijcke personen, die alle de secreetten des lants wisten, maer warden al daer men enige suspitie op hadde om hals gebrocht en aen den sijde geholpen. ooc veele gemeijne lieden en borgers in Mosco. soo datt men snachts ende int heijmelijc niet en deede dan pijnigen. dooden ende de menschen ombrengen. ende lijc wel en conden de menschen niet swijgen. Die ijct kicke dat tegen den Keijser was wirt aengebrocht ende moeste om lijf en goet comen. In sulcken staat was Moscou doen wederomme, soo datter al heijmelijcke weder teegen hem geconspireert wirdt om hem om te brengen. daer opperste instrument van was Vacili Juanouitz Soesci, die wel wiste dattet den rechten niet was en tselue ook voortijts altijd geconfermeert hadde, als verhaelt is.

Deesen Vacili Juanouitz Soesci heeft niet opgehouden, ^{Conspirateurs in Mosco tegen Demetrium.} maer mett de sijne. die hij best betroude, soo heeren als ooc veel coopliijden, hebben dicwils geraetslaecht om hem om te brengen. gelegen tijt daertoe vindende. Dan tselue is door sommige wtgecomen. dan diet verclietten en wistent niet seer seecker. noch condon daeruan geen groote seeckerheijt bewijzen. doch warden der sommige seer gepijnicht. daerder eenige van bekenden en eenige niet ende deesen Soesci wirdt genadt en geproclameert voor verrader. als hebbende willen den Keijser ombrengen. ende wirt geoordeelt onthalt te worden. ^{Worden gegeren.} dwelc soude gescieden op den 25^{sten} Augusti.

En wirt hij alsdoen op de groote pleijn voort slottgebrocht. omcingelt sijnde van 800 Strelsen of Scutten. daer Basmonof ouerste van was. alles wel gewapent. die rondomme reet. aenseggende den volcke. die se sagen seer bedroeft waren om deesen Heere. dat men hem soo ombrengen soude, datse vastelijk souden gelouen dat hij tlant weder in nieu oproer stellen wilde. ooc veel verraderijen in sin hadde. den vaderlande ter scade. seggende: onsen Keijser is genadich ende en laet niemant ombrengen off sij en hebbent dubbel verdient. — al om de menschenhertten tegen deesen heere te verwecken. — Dan men sach dat in de lieden merkelycke droefheijt was. — Alsoo omcingelt sijnde is de scerprichter gecomen die hem ontleede. daer hij stont voor eenen grooten block. daerin een bijle gereet stack. en alsoo de scerprechter ooc sijn hembt wou hebben. dat seer costelijc met gont en peerlen geborduert was. en wilde hij t selue niet ouergeuen. daerin begeerende te steruen. Doch ondertussen verwachte men noch wat om ofter noch genade comen soude. dwelc wel was tagent herte Basmanoff ende meer andre. die wel wilden dat men hem terstont hadde voortgeholpen. Eijndelijck quam den Cancelier wten sloote rijden. dan niet seer haestich. om dat hij ooc wel gewilt hadde dat men hem ombrocht. en bracht de genade met als dat hem den Keijser t leuen gesconken hadde. — Waeromme de gantse menichte der borgeren ende inwoonderen in

Mosco seer verblijt waren. Doen reet Basmanoff rondomme, seggende en roepende: O, hoe genadigen. Keijser heeft ons Godt gegeuen, daer hij ooc zijn verraders, die hem soecken omt leuen te brengen, begenadicht. En sonder twijfel tis al meest gedaen om de hertten der menschen te trecken, dattet se soo wel de rijke als de arme. vastelijc geloofden. dattet den rechten Demetrium was. En oorsaecke deeser genade waren geweest so men doen seijde het voorbidden der ouder Keijserrinne, sijne moeder. Dan t waren Johan Boetsinsci met zijn broeders. voorwaer verstandige heeren. die Demetrius met hem wt Poolen gebrocht hadde. ende den eenen was sijn oppersten secretaris. die altijt bij hem was en altijt meest raden, dat hij de opperste heeren, die int lant noch weinich waren ouergebleuen, wilde bewaren en minlijc tracteren en vrindelijc handelen, waermet hij meer winnen soude dan met haer omtebrengen, want als hijt al ombrochte soo mochten de menschen noch achterdencken krijgen ende mejnen dat hij den rechten niet en was. Dan eenen van deesen. Boetinsci, was van de Gereformeerde Religie en waren van Duijtsen afcomste.

En wirtt Vacili Juanquitz Soesci alsoo t leuen gesconcken, dan wirdt mett sijne 2 broeders, Dimeter en Juan, versonden in ballingscap oft in geuanckenisse na Viatea. doch werden ontrent kersmisse, door groot voorbidden van deese Boetsinsci, weder begenadicht en in Mosco ontbouden. doch hebben daerom niet nagelaetten om haer vaderlant te ijneren en tegen te staen alle ketterije, die se dachten daerin soude geuoert worden. en hebben al euen sterck int verborgen geconspireert om te gelegener tijt hem omtebrengen. ende werden noch dagelijcx hier en daer veel menschen omgebrocht ende waerscoude Godt deesen Dimetrius oogenschijnlijc. doch hij was siende blind ende en achte de moscouiten niet. mejnende tselue niet en souden doruen bestaen tgeen men hem aenbrocht.

Nu moeten wij een weijnich verhalen van sijn leuen en huijshouden.

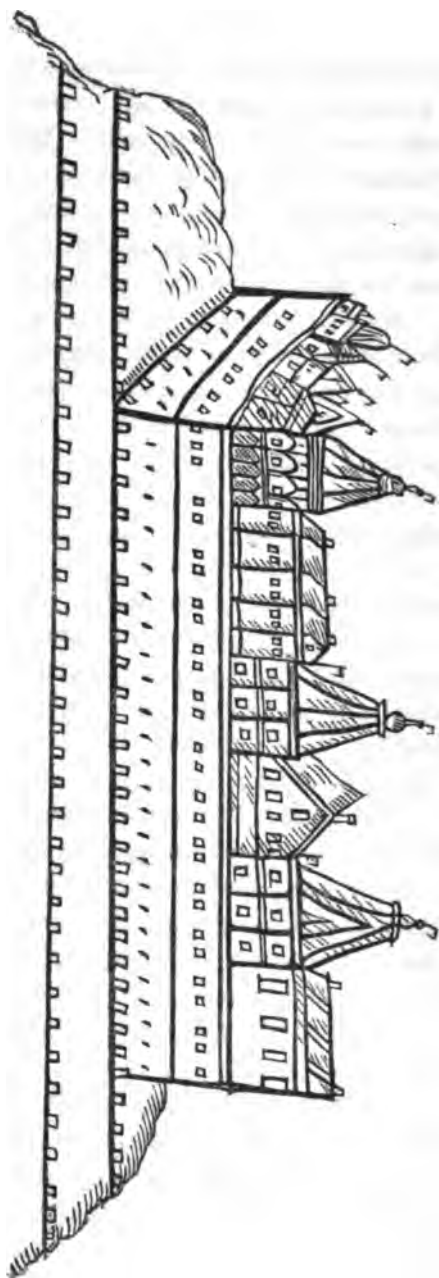
Vooreerst heeft hij veel gelt na Poolen gesciëtt, betalende sijne sculden aen een ijgelyck die hem verscootten hadde. Ooc quamender veele wt Poolen die gelt in Mosco haelden. brengende daerenbouen veel scoone Juweelen en andere costelijcheijt door cooplieden. d welck hij al socht. ende men brocht niet sonderlinx ofte was sijn gadinge. soo datter sommige wel met toequamen die terstont gelt creegen en weder wechtrocken. Hij liet ooc bouen op de groote mueren des slots een triumphante wooninge bouwen. daerwtt hij ouer de gantse Mosco sien conde. want de plaattse daer hij se boude was eenen hoogen berg, daer neffens de riuere Moscua liep. en liettse bouwen 2 woningen neffens malcanderen. gelijk eenen winckelhaeck. eene voor hem ende een voor sijn toecomende Keijserinne. ende twas bijna op deese maniere. staende bouen op de mueren des slots in Mosco. (*)

Sijn nieuw
palleijs dat hij
deed bouwen.

Binnen welcke voorscreuen woningen hij seer costelijcke gehemeltten alsins met gout becleet liet maecken, ende behinc de mueren met costelijcke goude laeckenen en geborduerde fluweel. Alle nagelen haecken en ketels en hencsels van de deuren liet hij seer dick vergulden en lieter constige houens van binnen in maecken vol alderlei constige wercken, alle vensteren met scoone kermosijn en laecken beslaende. Liet ooc costelijcke badstouen maecken en scoone torens. Bouen datt liet hij noch eene lijfstal dicht bij sijne woning maecken, hoewel datter een groote stal binnen den palleijse was. Hij liet in de voorscreuen woningen ooc veel heijmelijcke deuren en gangen maecken, waeraen men sien conde dat hij daerin der tirannen aert volgde en altijt wat op de leeden hadde.

Ooc liet hij in den gantsen lande alle de felste en beste honden opsoecken, daer met hij hem meest alle sondagen verlustigde in sijnen achterhoue, daer veel wilde beeren in kassen gebrocht wurden. ende liettse soo tegen de honden

(*) Zie pag. 134.



loopen. Ooc beual hij sommige van de beste edelen. die meestal goede jagers vant wilt waren. int perk te treden met een swijnspriet tegen de beeren, die haer voorwaer sommige coragieuslijc als helden weerden, en hebbe met mijnen oogen gesien. datter veele tegen eenen grooten afgrijselijcken beer met een spriet quamen en wisten hem soo net in de keel oft borst te treffen, dattet ongelooflijk was. dan wurden meest al aan de handen gequetst, dan behilden veel de victories. dan, haddense eens misgetreft, thadde om haer leuen te doen geweest. Dan daer waren rondom Jagers mett vorcken die nergens op en pasten dan den beeren, soo se mis werden gesteecken, settense daer terstont metten halse in. Voorwaer was een afgrijselijcke speculatie. Hij wilde selve persoonlijk ooc tegen sommige felle beeren. dan door groot bidden van de Heeren liett hij t blijven. Hij reedt ooc menichmael ter Jacht bujttten Mosco in den velde. lattende beeren, woluen en vossen loopen, die hij als een helt vervolgde, veel costelijcke peerden op eenen dach moede maeckende en dicwils veranderende van cleeren. Hij was voorwaer een helt te peerde. Hoe wiltt de peerden ooc waren hij conde se met sijne handen temmen, met verwonderinge van alle diet sagen, hoe wel daer al goede rijders sijn, want se van kintsbeen aff rijden tot dattse sternen. Want in Mosco een coopman, hoe slecht, hij hout peerden en een bootscap van een strate weechs wort al te peerde gedaen; en sijn goeden coop, als ooc liet voeder daertoe, want men soude in goede tijden daer een peert connen houde om 4 £. siaers. Hij was ooc een persoon van groote verrichtinge, alle wetten stellende in den Regimente, die onstraffelijc en goet waren, ende den Officieren selfs veel leerde.

Beelde hem seluen ooc in dat Moscouia hem niet genoeg en was, maer stont naer geheel Tartarien, ooc Sweeden en Denemarken meijnende hem tselue niet swaer en soude vallen, maer hadde ooge op Tartaria eerst. Was een cloec Crijchsman, ooc geern bloet siende al en haddijtt noch niet

Een liefhebber der Jacht.

1666.

Grootheijt Demetrij.

laten blijken, maer hiel de dief noch in de mouwe. Was ooc ongelooflijke sterk in de handen.

Begint de moscouitten te kennen.

Maect sterke garde.

Beginnende de moscouitten manieren te kennen, hiel hij hem wat seeckerder ende ordineerde dubbelde wachte in sijnen Hone. Ooc socht hij onder den Duijtsen en Lijflantsen crijchsknechten 300 van de lancxste cloecste mannen wtt ende maecte daeraf 200 hellebardiers en 100 hartsiers, die al tijt als hij wt ginc om en achter hem waren, latende deselve costelijck habitueren en gafse groote gagie en verhoogde deese seer. Ooc liett se al in duijtse cleederen cleeden. Ouer de hartsiers, die veel edellieden waren wt Sweeden en Lijflant, sette hij eenen Capiteijn Jacop Marqueret, die ooc eertijts der Duijtsen Capiteijn was geweest, en deese waren seer costelijck gecleet int fluweel en goude laecken met costelijke mantels, en droegen partisanen, die vergult waren, en de stocken met root fluweel omcleet en met siluerdraet omwonden. En elc hondert hellebardiers hadde ooc sijnen Capiteijn. Den eenen was een Scotsman, Albrecht Lanton geheetten, ende sijn volck was gecleet in peers laecken, geboort met groen fluweel. Den anderen Capiteijn was Matthijs Cnoetssen wt Denemarcken, die na den Hertog Johan, bij Boris tijden, in Mosco was den Keijser comen dienen, en sijn volc was ooc gecleet in peers laecken, met root fluweel geboort. En waren deese 3 Capiteijnen met hare Lutenanten wel begaeft met dorpen en lantgoederen, strijkende daer en bouen jaerlijcx groote gagie. Ooc waren de hartsiers en hellebardiers wel begaeft en mosten altijt ontrent den Keijser sijn, en sommige ooc snachs waecken bouen bij den palleijse met beurtten; ende als de Keijser wttreet mosten de hartsiers ooc wttijden, wantse al peerden hadden, maar de hellebardiers leijden hem totte poorte en wachten hem ooc weder in te voet. ende hadden de hartsiers ooc al geladen pistolen bij haer, al tijt alsoe reeden.

Ditt sceen den moscouitren soo wonder in d'oogen, wantse sulcx noijt gesien en hadden. ende en wisten niet wat den-

cken, want de moscouise Keijseren alse wttrijden maer scutten bij haer hebben, all moscouiten geboren, ende deese hadde Demetrius gelijk well. althijt wel 2 oft 3000 bij hem, met groote roeren.

Guards ofte
wachte der ou-
de Vorsten.

Liet ooc heel veel gescut gietten. hoewel der veel was in Mosco. Bouen dat liet hij altemet castelen oprichten ende die bestormen ende bescietten mett groff gescut, daer hij seluen met onder was als een crijchsmann, geen en arbeit ontziende, willende den moscouiten geeren inplanten goede wetenschap om oorlooge te voeren. Lieth ooc een monster eens casteels maecken. om op rollen te voeren, daerin veel veltstuckens rondom in staen souden. ooc vol alderleij vierwerken, om dergelijcke tegen den tarter te voeren. en daarmede haer te verscricken ende ooc hare peerden; ende was voorwaer seer Ingeniux van hem geinuentaert. want er in den winter een monster van die op de riuere Moskua geset wirdt op het ijs ende liet hett mett een Comp^{ie} poolse ruijteren bespringen en bescietten, daer hij bouen wtt sijnen palleijse t selue al perfect sien conde. ende tdocht hem ooc seer bequaem tot sijn voornemen. Ende was dit dinck seer aerdich gemaect ende al beschildertt, de deuren leecken oliphanten te sijn, en de vensters waren gelijk men de mont der hellen scildertt die souden vier blasen, en onder waren vensters gelijk duelscoppen, daer souden cleijne veltstucken in geleege hebben. Voorwaer. dat men sulcken dingens tegen eenen vijant. gelijc den tarter is. voerde. men soude se terstont op de vlucht ende in disordre brengen. want twas seer aerdich geinuentaert. Daerom hietent de moscouiten ooc een monster der hellen en seijden na sijn doot dat hij. alsoo se hem een touenaer noemden, de duuel voor eenen tijt daerin gebannen hadde, ende hebben hem daer ooc in verbrandt.

Hij liet ooc veel mortieren gieten om vierballen te sciennen en beproefden se ooc dicmael. Bouen datt was hij dicmael lustich stormende crijchswijse mette edelen, daer hij hem dicwils al te bloot gaff, ende was eens geordonneertt in sulc

spel hem om te brengen. van de Conspirateurs. dan bleef noch na. door vrees.

Verheft Meesialofsci.

Hij verheft ooc seer Cnees Fedor Juanouitz Missialofsci ende scond hem de gantse woning van den ouerleedenen Keijser Boris, ende alsoo hem Missialofsci excuseerde. sulcx nielt weerdich te sijn. soo seijde hij: Ghij sijt beetter dan Boris. die een verrader was van onsen vaderlande, — ende gaff hem ooc een huysvrouwe van de dochteren Nagoj, die vrinden waren van de oude Keijserrin. sijne vermeijnde moeder, ende nu weder in groote hoochte sijnde, die soo lange in ellende en ballincscap hadden gedwaelt bij den tijden Boris, ende gaff noch meer moscouise heeren dochteren van deesen geslachte ende nam weder van haer dochteren en gaffse den Nagojen. ende vereerde alsins de feesten met sijnen persoon ende liet ooc lustige jachten en recreatien voort stellen. Ditt deede hij al omdatt quansuijs sijne vrinden oft maechscappe haer vereenigen souden metten andren neutralen Heeren en alle misgeloue soo van haer wech te nemen, met deese houlijcse verbintenissen.

Sent sijnen Ambassadeur met gesconcken aen sijne bruijt.

Ondertussen hadde hij sijne ambassadeur in Poolen alomme gesonden. om den Coninc ende andre te vercondigen van dat hem Godt in sijn rijke gesteltt hadde, ende ooc om te halen sijne belooffde vrouwe. de dochter van den Paltsgrau van Sandomiria, San Georgius, sendende aen sijn bruijt veel costelijcke scatten ende juweelen van peerlen, gout ende gesteentten, ooc menichte van gelt, om haer te bereijden en gereet te maecken en te versien van alles, gelijc een Keijserrinne toebehoort. Ooc sont de oude Keijserrinne veel gesconck aen haer toecomende dochter, sooser liet duncken. De bruijt was Marina genaempt.

Alle de gesconcken die hij int Poolen sont sijn hierna verhaeltt. als men noch sien sal int veruolch deeses boex.

Heeft ooc scoone gesconcken gesonden aen den Coninc van Poolen. Liet ooc in Mosco alle de scattcamers versien ende nieu cassen maecken. settende elcke juweelen bijsonder in be-

sonder cassen. ja roerde alle oude scatten om, die hondert oft meer jaren hadden verborgen geleege, en steldet ende ordi-neerdet na sijnen sin alles. Cocht ooc veele costelijke waren van de Engelschen, Neederlanders ende ander vremdelingen. Ooc quamender veel Jooden met costelijke juweelen wtt Poolen te coop.

De dochter Borisis, Oxinia genaempt, daer hadde hij eenen tijt lanc sijnen wille met gedaen ende heeftee daerna tot nonne laten sceeren en in een clooster versonden, Kirilous genaempt, ontrent 100 mijlen van Mosco, daer noch meer groote nonnen waren van grooten afcomste.

Ende heeft Cnees Facili Mosalscj, sijnen goeden vrintd ende groot bij hem geacht, omdatt hij int eerste hem was bijgecomen ende totten eijnde bijgebleuen was, na Poolen gesonden, niet ouer de grense, maer int Hertochdom Smolensco, met costelijke gesencken en vergulde sleeden, om, oft er ijmant in den winter ouer quam van sijn bruijts weegen, dat me die daerin voeren soude. En Mosalsci te Smolensco sijnde wirdt daer als eenen Coninc geëert, nam ooc al de bestelant-goederen na hem, die hij krijgen conde, ende wirt machtich rijck.

Bouen datt waren in Mosco sijne naeste heijmelijcke vrin-den Pieter Basmanoff, die hij Veltouerste gemaect hadde ouer t gantse crijsvolck, en eenen genaempt Michale Moltsanoff, die ooc al in Poolen bij hem was gecomen ende hem altijt had bijstant gedaen ende hulpe. maer was eenen grootten scelm en pluijmstrijcker, ooc eenen boosen huijclischen boeue, Godt noch niemant vreesende.

Deese 3 onder malcanderen bedreuen groote scelmerije ende hoererije, want Moltsanoff die was coppelaer en socht alsins door sijne knechtten scoone hupse maechden op ende maecte datt hij se creeg door geltt ende sommige met half gewelt, en bracht die heijmelijc door verborgene gangen totten Keijser in de badstoue, ende als den Keijser genoegh geboeleert hadde, waren die noch goet voor Basmanoff en Moltsanoff. Ooc waer den Keijser een scoone nonne sach, gelijk in Moscouia

Onculjsheijt
Dimetrij.

veel sijn, die en conde sijnen handen niet ontgaen, soo datter wel 30 bevrucht warden beuonden doen hij doot was. Sulcken leuen leijde hij binnen, en bujten wast een Crijzman ende een helt in alle dingen. Daer en was ooc niet eenen Cancellier oft Officier oft sij en hadden al sijn ongenade beproeft en hadde ooc menigen staff om haer lendenen onstucken geslagen, leerende haer hoffse manieren ende niet soo plomp te sijn, dwelc haer niet seer aen en stont. Dan hebben ooc haren tijt verunacht, met pacientie, die onwillich was.

Ambassade
wt Poolen en
van den Paus.

Den 16 October quammer van den Coninc wt Poolen eenen Ambassadeur met gescencken aen den Keijser Demetrium, om hem te congratuleeren van sConincx weegen. Sijne gescencken waren scoone peerden, een goude ketten ende eenen groten cop, — ende is weder in ditto maent vertrocken. Ooc wasser eenen Legaet bij van den Paus, omt verbont te vernieuwen tgeen hij in Poolen gemaect hadde, ende die creeg gescencken.

Te deeser tijtt warden de Soesci weder begenadicht en quamen in Mosco, ende hebben de conspiratie op een nieu begost, dan gewellich secreteet.

Sijnde in December. wirtter van de Casacken, die bij de Donouwe ontrent Azoph liggen eenen turcsen Capiteijn gevangen gebrocht in Mosco, die alsins ontrentt de Donouwe veel quaet gedaen hadde, ende hiet Doesbagmeth.

Neemt volc
in dinste.

Ooc nam den Keijser eenen poolsen Rittmeester aen, die hem ooc troulijck int jnnemen des lants bijgestaen hadde, en monsterde seluer sijne ruijters, al jonge cloecke helden, al edellieden van goeden huijse, en gaff hen gagie die groot was en hadden niet anders te doen dan in Mosco te woonen en altijt metten Keijser op de Jacht en bujten te rijden, elc omt soonste int harnasch en volle wapenen. De Rittmeester hiet San Matthias Damaratzci.

En quamen ooc in Mosco veel jonge poolse Heeren den Keijser besoecken, die hem wel eer gekent hadden in Poolen, sijnde in eenen anderen staet, en die hem in Poolen watt goet

hadden beweesen en voeren niet qualijk. Ooc quam den Con-
sijn van de bruijt, Cosonoffsci genaempt, in Mosco, ende
wirt hem een besonder Hoff gegeuen. Was een jongman,
maer een groot dominateur. Deese en meer andere hielen
hem dagelijcx in sijn Jachten en Recreation geselschap, ende
en dachten anders niet dan vrolijk sijn.

Den Keijser hadde in den herfst ooc al preparatie beuoolen
te maecken op der Narue te vallen met een groote macht in
den winter, dan t was hem afgeraden en gebedden door de
opperste heeren, soo dat hijt naliet. niet weettende om wat
oorsaecke.

Ooc ontboodt hij Gustauus, van Oulitz, des Coninx van
Sweedeen soone, daeruan inde regeeringe van Boris genoeg
verhaelt hebben, ende beual hem te sweeren ende de mosco-
uise croone eenen eet te doen, om die getroulijk te dienen,
waerin men hem noodich sou vinden. Maer Gustauus, eenen
dullen eijgenen cop hebbende, seijde dat hij ooc een Coninx
soon was en dat men hem sulcx niet en hoorde voor te leg-
gen, maer veel eer minlic handelen ende hem te helpen int
Conincric Swedeen, dat hem toequam. Daerouer Demetrius
vertoorn t wirt ende liet hem gebonden in een sleede werpen,
met eenen Sweedtsen knechte, Simon genaempt, ende liet
hem in de geuanckenisse werpen tot Jaroslau, 50 mijlen van
Mosco, daer hij ooc gestoruen is. — Dencke hem met ver-
gift voortgeholpen hebben. —

Gustatus wort
van Demetrio
gevangen geset.

Voort quaemender dagelijcx posten ouer ende weeder, soo
van de bruijt, den Paltsgraue haren vader, als ooc van den
Paus en sijnen Legaet die te Cracou leijtt; als ooc van Mosco
na Poolen.

Op 8^a Januario 1606 wasser een groot oproer te Sloot in
der nacht, ende tsceen daer sommige geweest waren ontrent
de salen des Keijzers, soo datten Keijser selfs met 2 hophilieden
der scutten, die op de wacht waren, in de wapenen was in
een groote camer, ende waren dese 2 hophilieden genaempt Fe-
dor Brensin en Raatman Doeroff. Maer men conde niemant

1606.

vinden die daer oorsaek van waren; dan men creeger 2 oft 3, die met geen pijnigen woude bekennen, dan wurden lijevvel omgebracht. t Was wonder hoe Godt Almachtich deesen Soesci bewaerde, die nochtans thoof en instrument was van alle de conspirateurs. —

Daerna is de wacht noch seer vermeerdert als te vooren. —

t Scijnt datt Andre Sereuidinoff daertoe gecocht was om hem omtebrengen, die nochtans door Demetrij beuel de Keijserinne Maria met haren soone versmacht hadde. Want men niet en wist waer deesen vogel daarna gebleuen. — Denck ooc al omgebracht hebben.

In somma. daer wirdender dagelijcx veel aengebrocht die te veel gesnapt hadden ende wurden al van cant geholpen, meest al muncken. — Ic segge noch dattet wonder bouen wonder was, datte gantse conspiratie niet wtt en quam. Dan Godt heeft hem verblint.

Ooc warender eenige onder de streltsen oft scutten die ooc wel geseijt hadden dattet onmogelijck was dattet den rechten Demetrio sou wesen. t welc Basmanoff, die Ouerste was over de 8000 dieder waren, ter ooren quam, heeft den Keijser aengebrocht en hem gewaerscout datt hij op sijn hoede sou weesen ende toesien, want sijnen persoon groot perijckel liep.

Dimetrius be-
claccht hem,
dattae niet en
geloouen datt hij
den rechtten is.

In somma. na groot ondersoeck en int secreet wurden der 7 opgeteickent en geuadt onder de gantse menichte, sonder datter ijmant van haerlieden van wist. — En sanderdaechs, op den versen daet, wurden alle de scutten ontbouden, die der waren, op den achterhoue, daer men gemeijnlije sondaechs de beeren liett ombrengen, daerse allen compareerden, geene van haer weettende watt hier wt volgen soude, dan waren alle beanxstet, niet weettende wattet te beduijden hadde, alle sonder geweer geroepen sijnde. — Den Keijser is terstont wtt gecomen, sijnde omcingelt van alle de hartsiers en hellebardiers. Bouen datt waren bij hem Basmanoff, Messialoffsci, de Nagojen ende ooc veele poolse heeren, ende heeft hem gesett op den hoogen trap van den achterhoue ende liett rond-

om de poortten sluijten. Terstont alse hem sagen, sijne alle ter aerden voor hem gevallen, na haer maniere, ende stonden metten blootten hoofden al t samen hem aensiende. Waerouer hij hem niet en conde onthouden van lachen, siende soo veele bloote hoofden dicht bij malcandren, ende seide: Och, oft die al vol wijsheijt waren! Hem geset hebbende, heeft hij den volcke een schoon oratie eerst gedaen wtt de Heijlige Schrift nopende de Voorsienicheijt Godts. Bouen dat heeft hij hem seer beclaecht ouer haer groote obstinaetheijt en ongeloue, seggende: Hoe lange sult ghij noch twisten en ongeluck aenrichtten? Ist niet genoeg dattet lant in den grontt bedoruen is? Mosttet voort totten gronde toe verdelcht worden? — Verhalende haer alle verraderijen der Goddonouen, hoese alle opperste geslachtten des lants wttgeroijt hadden ende den Keijserlijcken stoel soo onrechtueerdichlijcken besetten, om welcke oorsaecke. seide hij. lant soo gestraft wirdt, en nu mij Godt alleen behouden heeft, van alle dootstricken mij verlost hebbende, en sijtt ghij noch niet gerust, en woudet mij ooc alreede gern om hals hebben, soeckende alle listen om weder verraderije aen te richtten. Vragende watt dattse op hem wisten te seggen. oft dattse eenichsins betuijgen souden datt hij den rechtten Dimetrio niet en ware. Soo se hett conden doen, soude hem op staende voet laetten ontljnen. — Mijne moeder ende alle deese heeren sullen mij getuijge sijn. Hoe soutt mogelijc sijn, dat ijmant sulcken machtigen Keijserrijc soude innemen bijna sonder volc; alst niet en ware met recht, Godt en soude geensins sulcx gedoogen. Ic hebbe mijn leuen gewaecht, niet om mij seluen te verheffen, maer om Vlieden, die in de wterste ellende en slavernije noch gevallen sout hebben, door slants verraders, diet selue regeerden ende onderdructen, te verlossen, als mett eenen ijuer van Godt Almachtich daertoe veruuect sijnde, diens mogende hant hem vergunt had te besitten tgeen hem met recht toebehoorde. Vragende haer ondertussen waeromme sij conspireerden, ende datse de oor-

saeck haerder ongeloue vrij souden wtt seggen voor sijnen aengesichte.

Sij altsamen verwondert sijnde hiervan, sijn meest alle wenende ter eerden gevallen, hem biddende om genade, sweerende nergens van te weetten, en biddende datten Keijser haer wilde genade doen en toonen haer degeene die haer soo valschelijck hadden besculdicht. Terstont beual den Keijser aen Basmanoff, datt hij de 7 voornoemde persoonen soude wttleijden voor de menichte. twelc gesciet is. En alsoo wtt werden gebrocht heeft hij geseijt: Siet, deese sijntt, die seggen, dat Ghijlieden alle conspirateurs en meest vol verradische gedachten sijt tegen uwen rechtten Keijser en Heere. Terstont sijnsse toegevloogen ende hebben mette gantse menichtte deese menschen aengetast en met stucken van een gescuert, soo afgrijsselijc, datt men niemant en sou connen doen gelouen. Want alsoo de gantse menichte niet in handen en hadde, noch geweer noch stock, nochtans soo vielense toe en hebben deese 7 voornoemde met hare handen van een gescuert, wel in dusent stuckkens, soodatt hare cleeren van bloet besmet waren als offse veel ossen geslagen hadden. Daer warender die met hare tanden van deese 7 hadden stucken gebeetten, als honden in een hertt, dattse verslinden, bijtten. Ja eenen wasser die hadde met sijne tanden een stuck van een oore gebeetten, dwelc hij door groote feninicheijt noch lange in sijn tanden hiel, ja, soo lange tott dattse al verslint ende tott brocken waren. In somma. geensins en souwen hongrige leeuwen soo met jonge lammeren geleeft hebben, als deese menschen leefden met hare metbroeders. Gedaen hebbende, riepense met luijder stemme: Soo moeten varen alle vijanden en verraders ons Keijzers. En hoewel hij tirannich was, soo en conde hij tselue niet sien, maer ginc binnen soo lang wandelen in een sale, soo lange tselue gesciede; ende wttcomende dede hij noch een vermaninge tot verseeckeringe sijns persoons, datt hij den rechtten was, ende hietse soo elc na huijs gaen. Sij allen vielen weder ter aerden op hare aengesichten, bid-

Sommige worden jammerlijk omgebracht, die te veel geseijt hadden van Demetrius.

dende om genade, ende gingen elc sijns weechs; en de stucken deeser lichamen wurden bijeen geraept ende op een karre geworpen en soo bujten voor de honden gesmeetten. De karre, deur de stadt rijdende, was ongedect, soo datt eenen de haijren te berge stonden diet aensagen. Ditt maecte eenen grootten scrick in Mosco, soo dat me niet veel en seijde, maer elc hiel sijnen mont wel vaster. — Dan daer warender ooc veele die der in verheret wurden, ende en pasten noch op doot noch op pijn. Ic geloue voorwaer, datt deese 7 voornoemde persoonen geen scult en hadden van soo veel geseijt te hebben als hij de menichte wijsmaecte, maer heeftet maer gedaen om ijgelijc daer met een vreesse aen te jagen.

Demetrius voorgenomen hebbende, soo haest hij gehout soude sijn met gantser macht te velde te trecken tegen den Tarter in Crimia, heeft scrickelijc veele ammonitie, victalie, pruande gesonden den heelen winter na Jeletz, een stad op de grensen na Tartarien, dwelc daer alle opgeleijt wirdt om den heere te volgen, soo datter wel was int voorjaer soo meel, buscruijdt, loott en speck, en meer ander dingen, voor 300000 mannen, ende wirdt daer beuoolen te bewaren tot sijne comste. Tott dien eijnde heeft hij eenen post gesonden na Crimia, den tarter aenseggende, datt hij soude den Keijser in Mosco wedergeuen alle de scattingen diet Moscouische rijk wel eertijts had moeten opbrengen, oft hij soude hem en sijn volc soo cael sceren als eenen pels die hij hem met sont ende heel gescoren was cael totten gronde. — Dan den post diet brocht en is niet wedergecomen,

Het voorjaer begonde te genaecken en men soude dagelijcx beginnen te verwachten de comste des Paltsgrauen, met sijne dochter de bruijt, also men dagelijcx tijdinge creeg in Mosco. Ende den Keijser heeft alles latten bereijden tgeen nodich bedacht te sijne, benelende allen edelen datt elc omt soonste sou maecken geaccoutreert te sijne, soo tott peerden als haer selfs. Ooc gaff hij meest alle de scutten nieuwe cleedingen ende roode cramosijn rocken, benelende eenen ijgelijcken ge-

reet te sijn, als de tijt sou comen dat me de Keijserrinne soude inhalen. Hij liet ooc seer fraij vercierem de camers int clooster daer sijne moeder in was, want men de bruijt daer eerst soude in leijden, om haer de moscouise manier te leeren kennen, ontrent 8 dagen lanck. Ooc waren sijne en hare woningen al verciertt ende constich volmaect.

Wtt Poolen
comen veel coop-
lieden tegen de
bruloff.

Bouen datt quamender veele machtige Coopluijden wtt ende door Poolen, met alderleij Juweelen en costelijcheijt in Mosco, omt selue aen den Keijser te vercoopen totte bruijloft, en waren de opperste deese navolgende, alsoo geheetten:

Eenen pool, Neueskij. Ditt was een groot edelman ende was gesonden van Vrou Anna met costelijcke juweelen na der Mosco. om die te vercoopen. Deese Vrou Anna was des Coninx van Poolen suster en hadde wel om de 200000 daelders aen Juweelen.

Eenen Volscij, Cousijn van sconinx marscalck. hadde costelijcke tapijsserijen en tenten die hij vercocht wel om 100000 daelders.

Noch eenen Nicolaus Poluttsci met eene groote menichte.

Ambrosius Celarj. een Milanoijs. hadde wel voor 6600 fl.

Twee dienaeren van Philips Holbain, van Ausburg, hadde voor 35000 fl.

Eenen Andreas Nathan, van Ausburg, hadde wel voor 300000 florinen aen Juweelen.

Eenen Nicolaij De Mist, van Rus Lemburg, hadde ooc seer veel. Bouen datt warender noch veele andere poolse Coopluijden en veele Jooden. die groote menichte met brochten. ende wirdt ditt goet al van haer gecocht tott grootten prijse. daerse veel aan gewonnen souden hebben. haddense geltt gecreegen terstont. Maer die contant geltt creeg die was geluckich. dan haerder waren weijnich.

Ooc liet de Keijser veel costelijcke tentten en coetsen gereet maecken. gaff ooc alle Capiteijnen. Ritmeesteren ende Hopluijden geltt. om dattse haer volc elc omt costelijcste souden toemaecken.

Ooc wirt in allen dorpen ende lande des Keijzers posten gesonden en warden de dorpen die rijk waren gescattet op hoenderen. eijeren. ossen. scapen ende allerlei andere eetware. dwelc sij allen dage elc na datse gescat warden. in Mosco leuerden. wanter een menichte comen souden wtt Poolen die al voor niet eetten souden en verwachtende wel 6 oft 7000 menschen. Ooc wirt benolen hauer. hoij ende stroij dagelijcx in cleken houe te prouideren. en hiertoe waren alsins toesienders ende beuelhebbers gestelt. elc weettende wat hij te doen hadde. Ooc moesten sommige cooplieden in Mosco voor eenen tijt lanck haer beste woningen missen in hare hounen. en herbergen de poolse bruijloftsgasten. In somma was allesins groot gewoel.

Wort groote preparatie gemaect totte bruijloft.

Ondertusscen hebben de Conspirateurs mogelijk preparatie gemaect tott een ander bruijloft ende hebben met menichten bijeen geweest ende malcander met sware groote eeden verbonden. hem om te brengen in de bruijloftsdagen. als alle de poolen souden in Mosco sijn. soo souden se dan ooc haren scadt weder krijgen die hij na Poolen hadde gesonden. Ende waren haerder wel 3000 soo in Mosco als Nougorodt ende elders. ende was groot wonder dattet niet wtt en quam. ende haer hooft was Cnees Vacili Juanouitz Soesci, die ijuerde om sijnen Vaderlande en Religie.

Corporatie int verborgen tegen Demetrius.

Den moscouisen Ambassadeur Offananssie Juanouitz Vlassoff, die om de bruijt gereijst was ende ooc de gesceenken daer hennen gevoert hadde was metten Paltsgraue ende bruijt te Cracauw in Poolen gecomen. daer haer van den Coninck met sijne suster groote eere wirdt aengedaen. Ooc heeft den Ambassadeur des Keijzers in sKeijzers naem, de bruijloft gehouden, de bruijt bouen den Coninck geset. in presentie van des Paus Legaet, als ooc sijnen Agent. die hij steets bij den Coninck hout liggen.— Den jongen Prince ende des Coninx suster sijn daerna van daer getrocken ende den Heer Paltsgraue oft Waijuoda van Sandomiria is voor wt gecomen na Moscouia ende is te Smolensco geerriueert, daer hij met grootter eer ende pracht ontfangen wirdt van Cnees

Paltagraue Sandomirski in Mosco.

Vacili Mosalscj, ende is voort alsoo met groot geleijde na der Moscou getoogen metten Moscouischen Ambassadeur Offonanssie Juanouitz Vlasof, daer hij voorwaer van de heeren ende edelen ende gantsen volck wel soo triumphant ingehaelt wirdt op sKeijzers peert, als den Hertog Johan van Denemarcken bij Boris tijden gesciet, en wirdt int slot gelogeert int huijs van Boris, dicht ontrent des Keijzers logementen, ende wirt conincklijk gediend, ende men deede dagelijcx misse in sijnen huijse, want hij hadde vant volcxken bij hem diet wel doen konden.

En gesciede sijn incomste op den 24^{sten} April ende quam ooc voor den Keijser, daer hij gewillecomt wirdt met groote reuerentie en geluckwensinghe van beijden sijden. —

Sanderdaechs heeft den Keijser Demetrius veele costelijcke tenten laten opslaen ontrent een mijle van Mosco, op een triumphante plaetse, ende rontom latten besetten gelijc een geborduerde statt, brengende daer hennen allerley victalie ende wijn, om alsoo de Keijserrine voor eerst aldaer te laten toerusten om hare incomste triumphantelijck te doen, ende is daer hennen gereeden, met hem nemende den Waijuoda van Sandomiria, die achter hem reedt mett Cnees Vacili Soesci, die weder in groote genade was, ende reet Sandomirski aen Soesci rechter hant. Daerna volgde alle Edeelen ende den gantsen troep. De hellebardiers moesten, hoe heetten dach dattet was. totte voors. tenten te voet loopen, dwelck haer sommige al verdroot, want waren sulcx niet gewent. Daer sijnde heeft den Keijser, gegeelten hebbende, eene Jacht van beeren bereijtt, die hij lustich persoonlijc vervolgde ende ooc eenen wilde grootten beere ombrocht te peerde. Dan haddet peert daer hij doen op sadt daerop niet geleertt geweest soude hij groot perijckel hebben gelooopen, dan hij was ongelooflijc stoutt ende cloec ter wapenen ende, te peerde, ende hebben haer dien gantsen dach soo verlusticht, ende quamen weeder in Mosco, ende hebben voort preparatie gemaect dagelijcx totte bruijloft.

In deese dagen begonde de Duuelsche Prophetinne Olena Oerodliua, daer wij bij Boris leuen van verhaeltt hebben, weeder te propheteeren van de doot Demetrij, daeromme de Conspirateurs seer bang geweest hebben. Dan alsoot Demetrio aengebrocht was, spotte hij daarmede, achtende niet watt wijuen al clapten, die sott ende beseetten waren. ende was voorwaer geluck voor de Conspirateurs datter niet meer om gedaen en wirdt, wantse mogelijk door hare touerije sommige geopenbaert sou hebben.

Olena Oerodliua prophetinne in Mosco.

Hare reedenen diese tegen den persoon des Keijzers hadde wttgesproocken, waren weijnich, ende heeft een poëtte dieselue ooc wel verhaeltt als:

Dumq. paras Thalamum. Mors tibi fata parat,
en is deese prophetije ooc waer geworden.

Den eersten maijo was de Keijserrinne ofte bruijdt ontfangen in de voorste tenten, ende wirt sanderdaechs den 2 dach van maij. door den roepers in de gantse stadt Mocsko smorgens vroeck geroepen, datt alle Hertoogen, Cneesen, Boiaren, Cancelieren, Edelen ende Ridders, Cooplieden ende voort alleman ijgelijc int costelijcxste hem moste habitueren ende ophout doen van alle hantwercken ende neeringen, want men moeste de Keijserrinne inhalen; ende wirt beuoolen wtt te rijden op de tweede vre smorgens alle die te peerde waren. twelc alles na den beueele gesciet is seer prachtich.

Daer waren op de riuere Mocua neue bruggen gemaect aen de sijde van daer sij comen soude. Ooc warender int groene dicht bij de riuere 2 costelijcke groote tenten gesett. daerin men de bruijt soude ontfangen ende haer setten wtt haren wagen in den triumpwagen des Keijzers. —

Alle edelen ende heeren wttgereeden sijnde, waren seer costelijck met peerlen en gont toegemaect, ja hare peerden waren mett goude ende siluere kettenen behangen met gesteenten beset, op vergulde ende siluere sadels, hebbende elc een menichte knechts, soo te voet als te peerde, achter haer,

Triumphante inkomst der Keijserrinne oft bruijt in Mosco.

die ooc soo costelijc bijna als hare heeren waren. — Ooc heeft men den Keijserlijcken wagen wtt gebrocht, die seer antijcx en constich gemaect was als een theatrum, al van gout ende gouden laecken toebereijt, daerin cussens vol peerlen geborduert lagen, ende ooc de raders vergult waren, ende wirt daerin geset een fraij jonc moorkint, die aen een gulden ketten een ape hadde daert met speelde, en wirt deesen wagen getrocken van 12 witte peerden die vol ronde swerte plecxkens waren wt er nature. Men soude voorwaer mejnen dattet met wille soo gescildert ware, dan ic weett dattet wtt nature was, en waren weleer wtt Tartarien gesonden in Mosco. — Deesen wagen wirt achter omcingelt van 100 hartsiers elc omt costelijcxste geleet, met haren Capiteijn, die mette 2 ander Capiteijnen der hellebardiers te peerde was, ende de 200 hellebardiers maecten 2 vleugelen vooraen den wagen, aen elc sijde 100 gaende, ende gingen aen elcke sijde van den wagen 2 groote Boiaren wt Mosco, al behangen en beborduert met peerlen en gesteentten. — Ende hebben den wagen soo wtt gebrocht ende ontrent de 2 tentten voorscreuen gehouden, settende de hellebardiers in Duijttse cleeren op de rije aen beijden sijden ende de hartsiers daer achter aen.

Bassmanof is wtt gereeden gelijc eenen Keijser selfs, seer costelijc, hebbende veele jonge knechten achter hem te peerde. Ooc is de Comp^{te} poolse ruijteren met haren Ritmeester Damaratzci wttgereeden, alle met gecoleurde lancien en vanen elc omt prachtichste, ende sijn alsoo de Keijserrinne tegen gereeden, ende hebben haer seer lustich met veele trompetten onthaeltt, ende haar gevoecht bij de ruijterije der Keijserrinne die 2 Comp^{te} sterck waren, ende sijn soo tsamen aengecomen.

Ontrent de tenten gecomen sijnde, is den Ambassadeur van den Coninck voor in gereeden met groot geleijde, daerna alle de edelen ende vrijwillige, die mette bruijt wt Poolen gecomen waren, mett veel antijcse coetskens, daer 8, 10, 6 peerden voor waren van eenen huijre.

Ondertussen t volc soo intreckende, was den Keijser met seer slechte cleederen ende een root slecht mutsken wttgereeden heijmelijck, hebbende achter hem ooc te peerde Cnees Vacili Soesci ende eenen poolsen camerlinck, latende ijgelyc gebieden dat men hem geen reuerentie aen en sou doen, om niet bekend te sijne, ende reet soo alomme door de troepen en door de poolen, sonder datt ijmant hem kende, stellende alle de Edelen in goede ordonnantie op hare peerden, als ooc de stralsen oft scutten, die alle, omtrent 4000, op 's Keijzers peerden satten, meestal int root cramosijn laecken geclett, elc met sijn leuerije, hebbende roers aen hare sadels. Deese ordineerde hij al in goede ordre van de riviere aff totte stats mueren toe opwaert aen, soo datter van verre wel 3 maal soo veel sceen te weesen, en beual haer, als de Keijserrinne sou binnen sijn, datt se terstont haer, door een andere poort rijdende, haer in deselve ordinantie souden laeten vinnen aen de tweede groote mueren binnen, twelc alles gesciet is. Ende hij alles doorsien hebbende is weder binnen gereden sonder van ijmant von de gemeijne lieden bekend te sijne. oft ommers van weijnich; maer wij sagen hem wel, als ooc alle te peerde daer ontrentt sijnde, om de incomste ooc te aensconwen.

Ende alsoo de Keijserrinne ofte bruijdt in de tenten was geerrineert, wirtse met groote reuerentie ende heerlijcke onthalingen van weegen den Keijser Demetrio ontfangen ende gesett in den keijserlijken wagen, ende soo in Mosco geuoert, heel sachtelijc voort varende. soo datte incomste eenen heelen dach lanc duerde.

Voor aen quamen in goede ordinantie te voet 2 vendelen heijducken oft poolse scutters, hebbende elc op de scouders een roer oft halue haecke, daerbij aen de sijde een turcse sabel. ooc sommige daerbij een strijthamer, ende waren al gecleet in blau laecken met siluere plaetten en hadden meest witte plumadsien op hare magierkens. al mannen seer cloec ende meest al euen lanc. Hare vendel hinc int midden. gea-

companiert met pijpen ende scalmeijen, die int ~~marcheeren~~ seer lieflijk speelden ende ooc trommelden.

Daer na quamen twe compangien poolse ruijters met gecolourde lancien met vanen daeraen, daarbij haer ooc geuoecht had de Compie van Damaratsci, en waren altemael meestt op antijcxse maniere gecleet. hebbende groote persiaense ende turcse scilden, die verguldt waren, gelijkende sommige draecken ende serpentten te sijn, ende hadden ooc costelijke boogen aen ende pijlcoockers, al cloecke helden ende jonge mannen, en trompetten seer lustich int marcheeren. Maer 't liefste datt ic sach waren de scoone triumphante peerden daerse op satten, die niet en deden dan lustich braueren, sijnde ooc lustich toegemaect ende sommige met vluegels, ende gingen gelijk ofse vliegen soudon. Waren meest hongerse peerden.

Daerna wirdender geleijt 3 peerden los, soo soon als ic mijn dagen noch gesien hebbe, hoewel ic veel soon peerden gesien hebbe, en wirt elc van deese peerden geleijt aen lange gulde banden, daer aen elc cijnde eenen turck ging, ende hoewel deese peerden aen alle 4 de beenen vast met gulde banden gespannen waren ende aen banden geleijt wurden, soo en condon se toch niet latten sonder ophouden te dantsen ende te hinnicken, dattet scuijm spronc door hare goude gebitten diese aen hadden; ende waren op haer ooc sadels vol tourcoijsen ende seer constich gemaakt.

Daer reedender ooc veele op peerden die seer excelentt met roode, orangie ende geele veruuen geuerut waren seer aerdich, en hoe dattse ooc int water reden oft liepen, die verwe gaet nimmermeer aff, en compt dees verwe wtt Persia, Chna geheeten.

Daer nu quamen veele Heeren en Edelen, elc met sijne knechten, omt soonste en vreemtste gecleet. Daer na quam den triumphelijcken Keijzers wagen, omcingeltt mette hellebardiers ende hartsiers met hare Capiteijnen, daer aen de

zijde gingen de 4 voornoemde Boiaren metten blootten hoofde, ooc daerbij 6 van hare lackeijen int groen fluweel gecleedt, mett goude passement geboort, daerop goude ketenen aen hebbende en mantels van root scerlaecken, met gout geboort; daeromme ooc veele edelen gingen.

Daerop volgde den gantsen troep der moscouise boiaren, heeren, officiers ende edelen, met hare knechten. Hierna quamen de coopliden, met alle de reste, ende waren de stratten alomme vol menschen, al in de beste acontrementen, soo dattet seen eenen hoff te sijne vol allerlei scoone blommen. Doe de Keijserrinne binnen de derde muere des statts quam op de groote pleijne voor den Sloote, heeft men op stellagien, daertoe gemaectt, wtt veele scalmeijen en trompetten gespeelt ende ooc op veele keteltrommen geslagen, en op de slotspoorten heeft men op allerlei instrumentten gespeelt. Sij was gecleett int witt sattijn, op de franse maniere. mett gesteenten, peerlen en carlanten alomme behangen, hebbende tegen haer ouer sitten 2 oude grauinnen wtt Poolen van haren maechscappe. Haer volgden ooc veele coetssen vol vrouwen en adele Joncvrouwen, welcke coetskens seer triumphant waren gemaect op vergulde pilaerkens, ende werden meest van 8 ende 6 peerden getrocken.

Ende is sij alsoo tot int slott geaccompaniert, daer alle de ander coetsen met vrouwen van haer sceijden, wordende gebrocht elc in hare Logementen die voor haer bereijt waren, ende sommige dochters weenden seer bitterlijck.

Ende sij wirdt gebrocht int clooster Vosnesenie bij de oude Keijserrinne en Demetrij moeder, daer hij hem ooc haest heeft int verborgen latten vinden, ende wirt van hem alsoo wilcom geheetten. — Voort tooch elck sijns weechs na huijs toe. en wirdt den gemeijnen man daer met in de ooren geblasen datt se moest de ceremonien der moscouiten leeren, ende ooc daer-toe gesint was, eerse trouwen conde; daer mett sij den gemeijnen man haer aengenaem maectten. Maer ic dencke dat Demetrius haer terwijl wat anders leerde.

Ic hebbe den gantsen tijt, soolang ic in Mosco gewoont hebbe, altijd groote neersticheijt gedaen, om de rechte con-
 terfeijting der stadt Mosco te krijgen, maer ten heeft noijt
 connen gescieden, alsoo daer geen scilders en sijn ende ooc
 niet geacht, als geen verstant daeruan hebbende, maer heb-
 ben wel beeltmijders en godemaekers, ende die selue en
 dorste ic noijt daeraf vermanen datt se mij de Mosco eens af
 conterfeijten, wantse mij wel souden geuadt hebben ende ge-
 pijnicht, meijnende ic daermee verraeft in sin soude hebben.
 Soo scrupuleux is dat volc in die saecke, soo datter ooc nie-
 mant is die sulcx sou deruen bestaen. Dan alsoo der te
 deeser tijt eenen edelman in Mosco was, die in de belegeringe
 onder Crom gescootten was in sijn been ende altijd thuijs
 moest daeromme sitten, soo hadde hij groette sin in conter-
 feijten. houdende eenen godemaecker in sijn huijs onder sijne
 knechtten, daer leerde hij van conterfeijten, en heeft onder
 sommige stuoxkens ooc de Mosco wttgetroeken mette penne.
 En deesen edelman kennisse aen mijn meester hebbende,
 daer ic de coopmanscap bij leerde, wirt ic altemet tot hem
 met sommige damasten en satijaen gesonden die hij cocht,
 ende vraegde mij ooc dicwils na de manieren onser landen
 ende ooc van onse religie, ende ooc na onse Princeen ende
 Onerheeren, daer ic hem alles goett rappoort van deede,
 geuende hem ettelijcke printen van sommige tochten sijner
 Princelijcke Excelentie, als ooc den slach van Toernoutt ende
 Vlaenderen en voort alle de innemingen derseluer. Daervan
 hij hem soo seer verblijde en verwonderde, dat hij mij niet
 en wiste te geuen daermet hij mij meijnde vrintscap te doen,
 ende seijde: Eijst wat u belieft, ic salt u geuen, en can ic
 u eenige vrintscap doen in den Houe van Moscou, salt niet
 latten. — Ooc geboott hij sijne vrouwe wtt te comen, die ic
 sien moste, die mij sconck eenen geborduenden doeck. dwelc
 is de hoogste eere der moscouïtren diese ijmant connen andoen
 alsoe ijmant haer vrouwe laten sien, want se bij haer al ge-
 slotten worden ende int secreet gehouden, sonder dat se ijmant

sen mach. Ende alsoo hij mij ooc gern begiftigen woude en mij altijd geern hij hem hadde, ondatt ic hem altijd historie vertelde soo veel ic wiste, soo eijste ic van hem de afconterfijtinge van Mosco. Hij dit hoorende, swoer, dat ic lieuer mocht geheijst hebben een van sijne beste peerden, soude se mij hebben gegeven. Dan alsoo hij mij voor zijn besten vriendt hiel, soo heeft hijtt mij gegeven, mits dat ic hem sweeren moeste geene moscouiter daarvan te seggen, ende ooc hem nemmermeer te noemen, van wie dat quam. Want hij seijde, hem tselue zijn lenen soude costen, dattet wtquam datt hij de Mosco wttgeconterfeijt had en eenen vremdeling gegeuen. en souden hem voor eenen verrader aantasten; ende is ditt de selue hier in geplaest ende is mette penne gemaectt. Voorwaer, oft ghij de Mosco saecht sonder niet anders aen sien als hier geconterfeijt en staett. Ende alsoo ic ditt boexken, niet weerdich sijnde, mijnen besten vriendt naest Godt Almachtich gunne, soo gunne hem ditt ooc van herten. — Biddende gantsch oijtmoedichlijck tselue niet en wil versmaden, maer veel eer gedenccken aen de goede affectie ende genegentheijt, die ic drage tot sijnen weerdigen persoon. biddende Godt Almachtich altijd om sijne gesontheit ende lanck leuen ter salicheijt.

Deese volgende 3 oft 4 dagen wast in Mosco heel stil, maer den poolsen ambassadeur was terwijlen bij den Keijser geweest en brocht gescencken, die waren: 2 schoon peerden, scalen en vergulde coppen ende eenen scoonen grooten hondt. Na gedane Oratie, leuerde hij ouer sijnen brief, daerin anders geen titel en stont dan Grootuorst van Moscouien. — Waerinne hij vertoornt wirdt. en gaff den brief weder ouer. Daer op den Ambassadeur antwoorde van sCohincx weegen, dat hij eerst sou sien te winnen de Keijserrijcken Tartaria en Turckije, ende dan soude men hem Keijser en Monarche noemen, maer nu noch niet. Waerin hij hem soo seer vertoornde, datt hij sijnen scepter van grimmicheijt na hem soude hebben geworpen, en laddet gedaen de hee-

Den Ambassadeur van Poolsen vertoornt Demetrium.

ren ende ooc Sandomirsci, die heel bang was, vreesende voor ongeluck. Ende is de ambassadeur soe vertrocken, blijuende vast in huijs totte tijt der bruijlofte.

Hij hadde sijnen titel vermeerdert bij den voorigen moscouisen Vorsten en hadder Monarche bij gesett; ooc Onverwinnelijcke, — dwelc niemants scult en was dan der Littouser Heeren, die hem ditt soo alle inbliesen, wantse sommige den Coninck niet lijden en mochten. Dachten noch met gelegender tijt Poolen onder Demetrio te brengen. Dan twas haer voornemen, maer niet Godts wille.

Den 6ⁿ maijo wirdt de Keijserrinne smorgens vroeck gehaeltt mett een scoon koettse wtt hett Clooster en gebrocht in de scoone wooninge die voor haer bereijt waren, ende warden stellagien int Slott gemaect, voor de groote sale, daer men eetten soude, om op te trompetten, scalmeijen en trommelen. Ooc wirdt aengeseijt allen scutten. alle 8000. den ganttsen tijt der bruijloft met volle geweer te Sloot te bliuen. ooc meestendeel de Duijttse hartsiers ende hellebardiers mett geladen pistoolen te waecken. met hare Capiteijnen.

Bruijloft Di-
metrij wort ge-
houden in Mos-
coo.

Den 8ⁿ maijo gingen alle de clocken ende wirt weder alle hantwerck te doen verboden. en elck was weder om tfrayjste gehabitueert. rijdende alle de Heeren seer costelijck te Hone. ooc alle edelen en jonge heeren. sijnde al behangen met goude ketenen, int goude laecken gecleet ende mett peerlen beborduert. ende wirtt wtt geroepen dattet was de dach der vreuchde. wantt den Keijser ende Grootuorst aller Russen soude trouwen ende in sijn hoogsten staet sijn. ende was tgrantse Slott vol heeren, edelen, soo poolen als moscouiters, maer alle de poolse heeren gingen al meest met sabels. tselue gewent sijnde. achter haer loopende knechtten met roeren. ende was t Slott rondom besett mette voorscr. 800 strelsen oft scutten. al in root cramosijn laecken gecleet, in volle wapenen sijnde met lange roeren. Den gantzen wech van daer hij comen moste was beleijt mett cramosijn root laecken, tot in alle de kercken daer hij in ginek. — ouer welc laecken noch goudelaecken

gespreijt wirt 2 breede, — en quamen eerst den patriarch metten bisscop van Naugorodt van bouen aff. al int witt gecleet vol peerlen en gesteentten, en droegen soo tsamen een keijserlijke hooge croone na de kerck Maria. Daerna wirdt gebrocht in de kercke een gouden lampet mett een gouden scale. ende soo is terstont geuolcht den Keijser Demetrius. Doch voor hem ginc een jonc edel heere. die droech den Keijserlijcken scepter ende de werelt. Daerna volgde noch een jonc edel heere. Coerletof genaempt, die droech een heel groot bloot sweert recht voor den Keijser, ende den Keijser was anders niet dan in peerlen, diamanten en gout, soo dat hij qualijc conde gaen, maer wirdt geleiijt van Cnees Fedor Juanowitz Missisloffsci en Fedor Nagoj en hadde de groote Keijserlijke croone opt hooft, die blonc van robijnen en diamanten. Daerna is geuolcht de Princesse van Sandomiria, sijn bruijt, ooc wtermatten costelijck in gout, peerlen en gesteentten, en ginc metten hangende haijre, hebbende een cransken opt hooft vol diamantten geset. en was tselue van sKeijzers Juwelier geestimeert op 70000 roebels, dwelc is 490000 gulden, dwelc ic seluer gehoort hebbe. Ende sij wirdt geleiijt van de 2 vrouwen der voorscr. heeren die den Keijser leijden. Voor den Keijser aen beide sijden gingen ooc 4 mannen heel int witt gecleet. ooc vol peerlen beborduertt ende droegen elc een groote vergulde bijle op haer scouderen. Deese 4. mettet sweert. bleuen soo lange bujten der kercke staen tot datter den Keijser weder wt quam, ende sijn soo in de kercke Maria gegaen ende wurden daer getrout na de moscouise maniere van den patriarch van Moscou en den bisscop van Naugorodt. in presentie van alle de geestelijckheijtt, moscouise en poolse heeren. Och het verdroot de moscouitren soo, datte pool en met hare plumaedsien ende geweer in hare kercke gingen, en hadder ijmant angehittst. souden op staende voet wel al doot hebben geslagen datter ontrent was; want hare k'roken waren daermet ontreinicht datter heijdenen in comen, gelijc se alle natien der wereltt gelouen te sijn, noemende en gelouende

ooc vastelick, sij Cristenen alleen sijn, daerom ijuerense seer in hare verblintheit haerder religie.

Voor de poorten des Slotts stonden stercke wachten, dan daer en was maer een groote poorte open ende en mocht niemant inrijden dan poolen, groote heeren, edelen ende vrende coopluijden. Maer niemant vant gemeijn peupel witer in gelaetten, noch cleijn noch groot, dwelc een ijgelijc seer verdroot. want meijnden den Keijser tselue beuolen hadt. twele ooc mogelijk waer is, want me door den Sloote niet sou hebben connen dringen.

Wtt de kercke weder comende ende getrouwt sijnde, quamen alle de Heeren weder wtt. Bogdaen Sotoepoff, Cancelier, en Offonanssi Vlasof, en Soesci hebben met volle handen gont gestroijt tott heel veel malen toe, ende ginc den Keijser daerouer met sijne getroude bruijt, die hij aen de hant hadde, ende sij hadde doen ooc een groote keijserlijke croone op haer hooft, en warden soo tsamen bouen geleijt, metten steert der heeren en prinsessen, soo poolen als moscouiten. — tGout was seer excelent. vant beste. van de groote eens daelders en soo minder tot een penninxken toe. Den Keijser bouen sijnde hoorde men terstont een gedonder van de keteltrommen, scalmeijen en trompetten, datt men hooren noch sien en conde vant groote geruchte derseluen, en is den Keijser soo met sijne bruijt geleijtt in sijnen keijserlijcken stoel die met trappen opginck. sijnde gantsch van siluer verguldt. als ooc de Keijserrinne neffen hem in desgelijcken stoele. staende voor haer eene tafel. Maer beneden stonden veel tafelen, daer de Heeren en Vrouwen aensatten, en warden soo coninclijs alle gedientt. Bouen datt hoorde men eene scoone musijcke van allerlei instrumenten ende stonden op een stellagie in deselue sale seer costelijc behangen. en hadde dese musiciens Sandomirsci met gebracht wtt Poolen, sijnde poolen, ytalianen, duijtsen en brabanters. en gesciede aldaer ouer maeltijt veel vreucht, ende men hoorde een soete harmonie.

Voort gesciedender dien dach al veel ongelucken. dwelc

sommige voor een quaat omen hielden. Want den Keijser heeft van sijnen vinger eenen diamant verloren weert sijnde 30000 daelder. Ooc wirtt den Heere Sandomirski heel kwalijk ouer tafel. soo dat men hem in sijn coetse meeste thuys brengen. ende wirt ooc int slot eenen pool gequetst van de Scutten die in de wapenen stonden. en ditt wirtt van veele gehouden voor quade tiecken, doch seijden niet.

Sanderdaechs. vrijdach sijnde. ist bij den moscouitren een groot feest geweest van haren patroon Nicolaus, ende sij en souden om alt goet van de werelt geen bruijloft op dien dach houden. daerom verdroot het haer gantsch seer datt bij den Keijser dien dach selfe misbruijett wirtt. strijdende tegen haer wetten. en verbitterden soo malcander tegen hem. Ooc wirtt de gemeijnte veele al. sommige treffelijke personen. qualije toegesproocken. ende afgeslagen die geern eens int slott gecomen hadden. ende soo werden se meest al verbittert. siende datte fielen wt Poolen meer aensiens hadden bij haren Keijser als sijlieden, ingebooren moscouiten. In somma. t was al gemaect spel van de Conspirateurs, om haar werck wel te volbrengen sonder groote scade, ende hebben haren tijt ooc wel waer genomen. Ooc warender wel bij de 3000 soo van Naugorodt als ander plaetsen in Mosco gecomen met verborgen wapenen. die om haer vaderlant ijuerden. ende maecten soo een loose, waerop datse souden aanvallen.

Op den derden dach der bruijloften wirtt allen heeren, biscoppen, cancelieren, officiers ende ooc coopluijden van alle natien geoorloft voor de Keijserrinne te comen met hare gesencken. en hebbense alsoo geluck gewenscht. cussende hare hant. en gauen ooc hare giften ouer, die ontfangen werden. en werden van haer genoot, als ooc van den Keijser. dien dach ter maeltijt te comen. dwelc ooc gesciet is. en satten alle wtlanders metten aensichte na hem toe aen hare tafelen. maer de meeste moscouiten saten anders. ende werden alle spijsen opgedragen bouen in fijn goude scotelen en onder in siluere. doch de Keijser noch Keijserrinne en heeft dien dach

in presentie deses volcx als niet gegetten. maer hebben daerna in haer salen met sommige heeren gegetten en lustich geweest.

Op den Sondach heeft den Ambassadeur van den Coninck van Poolen aen den Keijser laten seggen. dat men hem ooc dergelijke eere aen doen soude gelijc men den Ambassadeur van Mosco in Poolen aengedaen hadde. — Ende wirdt hem geantwoort. men soude hem bouen den Paltsgrauue van Sandomiria setten. doch hij en wilde niet. maer wilde aen sKeijzers tafel sitten. doch wirt ontbooden. ende wirt neffen sKeijzers tafel een tafelken aengesett. daer men hem ansette. meenende dat hij aen sKeijzers tafel sadt. Ende is doen ooc met beetter gescencken gecomen als te voeren.

Maendach en dijsdach heeft men geweldig gespeelt op allerlei instrumenten. ooc trommels en trompetten. en men soude ooc een Jachte int slott gehadt hebben. ooc een Casteel bereijt om voor te scermuttseeren wt genuchte. maer is alle door quade presagien nagebleuen. die men alsins mercte. soo aen den hemel als aen andre dingen daer men niet aen vatten en conde. Ooc en ginc de bruijloft niet voort gelijc wel behoorde. maer liepen alle dingen soo tammelijc en drooch aff. dattet te verwonderen was.—

Wondertiecken
aen den hemel
in Mosco.

Aengaende van de tiecken aen den hemel. die hebbe ic seluer ooc gesien. met mijnen meester daer ic bij woonde en met voort onsen huijsgesinnē ende 2 oft 3 moscouiters. ende was seer wonderlijck. doch van veele niet geacht.—

Want sijnde ontrent 4 vren na middage eenen sconen blauen hemel alomne sonder eenige wolcke, wtet geweste van Poolen in de locht daelde een deel wolcken in malcander gelijc bergen en speloncken. Ja men haddese noijt te voeren van Horison sien opcomen. maer t sceen sij wten hemel in de locht vielen, — daerin wij sagen eenen Leeuwe perfectelijck. die opgeclommen sijnde. is verdweenen. Daerna sach men eenen kemel. die ooc verdween, ende ten derden een groot man. die is terstont verdweenen. gelijc crupende in een spe-

loncke. en als dat al verdweenen was. sach men perfectelijc een stadt sweenen met mueren en torens. daer rooc wttginck. ende is ooc verdweenen. Dit was voorwaer soo perfectt oft eenen scilder in een fraij ordinantie soude connen brengen mett al sijne conste. en deede dit veele menschen verscricken. diet sagen, en veele en achtent niet, als daer met spottende.

Des donderdaechs quam Demetrio weder wat ter ooren. soo door waerscouwinge van sommiger sijner anhangers als door eenige afgeworpene briefkens der hellebardiers diet niet secker en wisten. maer lijewel waerscouden. Daerop wirt alomme stercke wacht gesett ende ooc beuoolen den poolen. te waecken den gantsen nacht. de welcke den gantsen nacht hebben gescootten. meijnende de Mosco so verueert te maeken. ende warender dien nacht veele dusenden in de wapenen. om soo haeren aenelach te voluoeren. dan merckende alle bijna wtt was gecomen. doch geene seeckerheijt, soo vreesden se te grooten bloettstortinge en hielten haer noch stille. dan al in de verborgene wapenen. — Sanderdaechs wurden de wachtten weder gemindertt, ende en wirt den poolen in geene winkels geen cruijdt noch loot vercocht. als seggende dat se niet en hadden. maer soudentt haest krijgen. sooveel alse van doen hadden. — Ooc wast in Mosco soo stille alomme dattet een verwonderde. ende t en was. niet alst hoorde oft plach. Ditt soude haer tott waerscouwinge gedient hebben, dan waren door de gehengenisse Godts siende blind ende hoorende doof ende soo versoncken in haer wellusten, hoereren en drincken, dattse niemant en achtten. Ooc achtense den moscouiten slimmer als honden en leefden na hare eijgema dwase opinien. Dien auont hadden de poolen. sommige bij een noch een groote heeren vrouwe mett geweltt wtt haer coetse genomen. ende meijndense te vercrachten niet aenstande daer veel knechtten rondomme gingen. ende sloegen de Gemeijnte de clocken alarme. ende hebbense haer weder ontnomen onbescadicht; ende sij sijnt ontfloopen.

Jc. meijnende dattet ergens brant was. om datt de clocken

buijten tijtts gingen. liep bouen op den daecke om te sien waert was. dan niet siende noch meer hoorende, sack ic de mane dewelcke anders niet en was dan eenen bloede. Waer-
 van ic seer verscrict. ende hebben onsen meublen ende goet dien nacht verborgen. ende veele lieden hebben all haer juweelen, geltt ende scatten in den eerde vergrauen. ende hebben soo wij als anderen ooc onze poortten vaster geslootten ende wacht latten houden. vreezende voor ongeluck. Doch wisten noch hoeft noch steert van deesse conspiratie daer soo veel dusenden in waren, ende ooc en wist den gemeijnen man niet daervan.

In den seluen nacht was men in de salen des Keijzers lustich en vrolijk. daer de poolse Heeren met Edelvrouwen dans-
 ten ende de Keijserrinne met hare maechden waren doende om masques te bereijden, om den Keijser op den toecomen-
 den Sondach met een masquerade te vereeren. en dachten op geen quaet dan waren midden in hare wellusten. niet geden-
 ckende aent spreekwoort:

Extremum Gaudij Luctus occupat.

Op -Saterdach smorgens. sijnde den 17^a Maijo. ontrent de
 tweede ure van den dach. hoorde men een groot geluijt en
 geraesch van Clocken. eerst int slott ende daerna ooc in de
 gantse stadtt. ende was ooc groot woelen en jagen te peerde
 al naet slott elc met geweer; ende riepen in alle stratten de
 heraulten der conspirateurs: Och, lieve broeders, de poolen
 willen den Keijser vermoorden, laetse niet te Sloote comen.
 Dese loose maectte dat alle poolen, die, alomme in hare huij-
 sen, bang sijnde van sulck gerucht en meest alsins in de wa-
 penen, ingehouden wurden van de menichte, die voor haer
 hounen alsins stonden om haer te berouen en omtebrengen,
 en alle die poolen. oft die in poolse cleederen op straat ge-
 vonden wurden, moestent al becopen metter doott; ende daer
 een partije poolen te peerde was. die hebbense terstont besett
 en hebben de heckens van der stratten. die alsins heckens
 hebben. geslootten. soo dat se met hare peerden nergens door

Demetrius
 wort in Mosco
 vermoortt, met
 ontrent 700
 Poolen.

en condon. ende daer geen heckens en waren haddense terstont vol balcken geworpen. breeckende die wt de straetten. die al van balcken sijn. Ende gesciede alsins een gróote moort onder de poolen die men vont. Ooc liepen se veel hujsen in der poolen. Die haer te weere stelden moesten al heer holden. maer die haer naect lietten bestrooffen bleuen meest bij den leuen, maer wírdén bestrooft dat haer hemde ooc aen haer niet en bleeff. Dit rumoer soo in de stadt alomme sijnde. Ja cleijne kinderen, jongens ende datter was in Mosco. liep al met pijl en booge, roers, bijlen, sabels, pijcken en stocken, roepende ende screeuwende: Slae doot poolen, en rooft haer vrijlijck al wat se hebben.

Terwíjle hebbense, de Conspirateurs, bouen den Keijser vermoort, ende ginck alsoo ínt werck. Sij hadden eenen Cancelier daertoe bewillicht die voor haer heel heijlich was. Want hij ijuerde seer in haer religie. ooc en dronck hij geen stercken dranc ende adt altijt soberlijck soo datse hem voor eenen heelen heijligen hielden ende was genaemt Timose Osipoff. En alsoo men dien dach de Keijserrinne soude gesworen hebben ende aengenomen mette cruijsscussinge oft eet haer voor Keijserrinne van Moscouia. soo soude hij eerst voortgegaen hebben om t selue met woorden tegen te staan. Ondertusschen soudén se haren aenval doen op de persoon Demetrium. Nu hadde deesen Timose al 2 mael t sacrament genomen ende was van den pape oft biechtvader al geabsolueert, ende ooc geconsacreert met groote ceremonien, als gaende in sijn doot voor sijnen vaderlande en gemeijne nut desselfs, ende heeft ooc op dien morgen sijne hujsvrouw ende kinderen Adieu geseijtt, diett niet en verstonden, maer de moeder méijnde hij ínt clooster woude gaen.

En is hij alsoo recht toe na bouen gegaen, daer me den eet doen soude; doch hij en bekende Demetrium niet voor den Keijzers soone. maer voor een wt gelooopen moninck, Grisco Otrepioff genaempt. die door touerije ende duvels bedroch ínt ríjck Moscouia is gecomen. besittende tselue

onrechtueerdichlijk. ende wilden ooc den eett niet doen voor een Jesuïtine. houdende haer voor een heijden. die met haer lichaem besmet hadde theijlichdom in Mosco en oorsaeck was den ganttsen verderff Moscouia. Hij sonde meer gesproocken hebben. dan wirdt terstont vermoort en van bouen wtt den venster gesmeetten. Daerop de conspirateurs de clocken terstont luiden ende quamen met geladen roers alle trappen op geloopen. van achteren en vooren. sijnde meest moscouise edelen en coopliden ende veele van Naugorodt, ooc Plesco en ander quartieren, die all lang te vooren om dat stuck te volbrengen secretelijck in Mosco waren gecomen, ende hebben voor eerst al de hellebardiers. die in den voorhuijse sijns paleijs de wacht hadden. genangen genomen ende haer geweer haer ontweldicht. settende hare alle in een camer beneden. beuelende haer niet een woort te kicken noch tegenspreecken, wildense t leuen behouden. Ende juijst waren se doen niet half op de wacht, maer sommige hier sommige daer gegaen. In somma. t was Godts belieuen datt se door haer eijgen scult soo moesten varen. daer se haer wel hadden connen wachten. Ende hebben de conspirateurs terstont aen allen canten geloopen, vermoordende alle die tegenweer booden. loopende na sijne camers. daerin sciettende met roers. Ondertussen was hij voor gecomen en vraegde watter te doen was en waerom datt men soo luijde ende tierde. Dan door verbaestheijt creeg hij geen antwoorde ende heeft geroepen om sijn sweertt, maer die der altijt met gereet had gestaen was doen ooc terwijle ontaloopen metten sweerde, ende hij lonten rieckende heeft terstont eenen hellebardt geuadt ende is binnen geloopen, haeckende de deur van binnen toe. Ende soo hij hoorde door de vensters scietten ende ooc houwen met bijlen op de deuren, liep van d' eene camer in d' ander door secreette deuren ende is gesprongen in een salet, dat wat leeger was als de andere camers, maer hij deede eenen grooten spronck ende wttcomende wirt hij in den arm genomen van een Lijflants Edelman, Fursten-

berger genaempt, die hem gern bergen wilde, want hij al bloet spooch. Doch deesen Furstenberger wirdt vermoort, ende noch ontquam hijt in eenen badstoue, door eenen ganc. ende mejnde soo door eene duere op de ruijnte te comen ende soo onder de gemeijnte te ontsluijpen. die alreede op de achtertrappen met honderden waren gecomen. En hadde hij daeronder gecomen, soude sonder twijfel ontcomen hebben, ende souden die gemeijnte alle de heeren ende conspirateurs hebben omgebracht; wantse mejnden dat me den Keijser salueeren soude; Want sij en wisten niet van den anslach, maer mejnden de poolen den Keijser wilden hebben vermoort, ende mejnden datte conspirateurs hem salueren wouden, want soo was haer wijsgemaect, ende dat om dattse de poolen souden tegen houden in de stadt. En daerom hebben hem de conspirateurs in deesen ganc geuadt ende haest doorgeholpen, met in hem te scietten, sabelen ende houwen, want vreesden seer hij t ontcomen soude. — Men seijt datte Heeren, hem noch vast houdende, veel souden hebben geuraecht, doch ongelooflijc, want geen tijt en was lanck te staen. Maer alsoo hij de gemeijnte sach, riep hij: Brengt mij op de pleijne en verhoort mij, ic sal U seggen wie ic ben. Doch vreesende voor de gemeijnte, die vast aendrongen, hebbense hem terstont vermoort, roepende t was Rostrigo en niet Demetrius, dwelc hij selfs bekent heeft, ende bonden hem een touwe aen sijne voeten ende sleijpten hem soo naect als eenen hont bujten slot, smijtende hem op de pleijne neer, ende droegen sommige momsichten, voor ende achter, hem roepende, dit waren sijne gooden, die hij altijt aenbadt; en haddense deese momaensichten gecreegen wt de camers der Keijserrinne, want se daer waren gebracht om den Keijser met een masquerade te vereeren, doch de moscouiters en weetten niet watt dat is, noch en verstaen suloke dingen niet, maer mejnden voorseecker, ende noch, dattet sijne gooden waren, die hij aenbadt.

• Sommige willen seggen dat hij noch int bedde was en dattse

Dinerae opi-
nien van zijn
doot.

hem soo int hemde souden vermoort hebben int vluchten, dan is ongelooflijk. Want waerom soude deesen Cancellier dan vermoort zijn? Doch, seggen sommige, deesen Cancellier sanonts vermoort is, doch is onwarachtich, want die mij dit seijden waren met conspirateurs en hadden der selfs met bij geweest.

Ondertussen was de Keijserrinne half doot van bangicheijt. wanter ooc veel volc rondom haer gemacken liep, breeckende ende strooffende alles datter wt en aen was, ende is een edelman, ooc een van de Conspirateurs, gecomen, die heeft haer in een stercke steene camer geleijs en haer vast bewart met sommige. Maer de Joncvrouwen werden meest naect totten lichaem berooft ende scandelijc gehanteert ende geleijs als scapen van de wolven, elc sijns weechs die als eenen roof wechvoerende. Ja leijdense naect lanx de stratten, daer aen haer alle scandt gedaen wirdt, ende werden sommige ooc vercocht, soo al loopende, in de furie. Ja sloegen malcander ooc veele doot om den buijt. t Was wonder om tsien hoe tvolc liep mette poolse bedden, deeckens, kussens, cleeren, peerden, tomen, sadels ende allerlei huijsraet, ofse wt eenen brant geloopen hadden.

Basmanoff was int eerste gerucht noch in de batstoue, want men seijde hij snachs noch 2. maegden hadde beslapen, daeromme hij in de battstooff was, na haer maniere. Alse hij vrouwen hebben gelegen, soo gaen sij henen in de batstoue, om haer te reijnigen.

Dan alsoo hij de clock hoorde, is hij terstont te peerde gesetten, nemende een onderroeken in der haest aen ende achter hem 10 oft twaelf knechten met geladen roers en reet in aller haest soo te sloot, meijnde een ongeluck onder den Heeren was, soo moscoujten als poolen, dan en dachte hier niet op; en alsoo hij bouan quam, quam hij noch in de salen, doch wirtt gescolden voor eenen verrader van een Naugorodsch edelman, metten Keijser, die se Rostrigo noemden. Ende alsoo hem Basmanoff wilde verantwoorden, wirt hij ter-

stont vermoort, wel van tienderleij wapenen, ende wirt soo den muer heronder geworpen, ende hebben hem ooc soo gesleijpt op de pleijne, ende leijden Basmanoff op een bancke en Rostrigo oft Demetrium op een tafel, Basmanoff onder zijn voeten leggende, ende liettense daer soo tot een spectacel liggen voor de gantse werelt.

Thuijs van Sandomirsci was rondsomme mett soldaten wel besett ende wirt vast bewaert, met alle die der binnen waren, ende ooc tHoff van den Ambassadeur des Coninx. Daer sont Sandomirsci eenen henen, dat hij hem stil sou in huijs houden, als ooc Sandomirsci soone, die wel 300 sterck al te peerde in de wapenen waren in haren houe.

Doch doen Demetrius doot was, zijn de opperste Heeren alomme gereeden, t volc vermanende op te houden van rouen en moorden, en hebben vooreerst deese voornoemde 8 houn gesaluertt ende sterck besett met volck rondomme. En daerna sijnse alomme gereeden, biddende den poolen, die noch in sommige houn in de wapenen waren, dattse haer wapenen souden ouergeuen, op datt se niet vermoort en worden, dwelc meest alsins gescach. Dan op de strate Pocrofica genaempt was een hoff daer veel poolen in waren en haer lange geweert hadden. Hier quam Cnees Vacili Soesci, t hooft der conspiratie, voor, en badt haer dat se haer stil wonden houden, op datte furie ende moorden op mocht houden, maer sij begeerden eenen eedt van hem, dwelc hij haer beloofde. Dan soose niet en betrouden, staeckense eenen van de haren onder dóor de poorte, die met hem spreeken soude, dwelc gescach, ende heeft Soesci deesen om den hals genomen ende gecust, hem sweerende, haer geen en leet en soude gescieden, ende hielen aen beijde sijden alsoo stille, ende t gemeijn peupel trock soo aff van daer weder na andere.

Alle huijsen die tegenweer gedaen hadden waren bestrooft en vermoort, maer alle die alles hadden ouergeuen waren heel naect berooft maer behielden t leuen. Alle de musiciens waren bijna omgebracht, ooc een pools heere met sijnen gant-

sen gesinne, die met op de bruoft genoodt was van den moscouisen Ambassadeur in Poolen, ende veel meer andere heeren en edelen. t Hoff daer in lach den Heere Verneuetzci heeft totten lesten toe sich lustich geweert, want doense van de heeren afgeiaecht waren, quamen se daer t samen bijeen om deesen houe, wantet op eenen grooten pleijne was bij 't water Neglinna, ende lagen daer met veele dusenden rond' om, sciettende ende houwende alles onstucken ende hadden keuckens, en stallen en ondercamers al berooft, maar de poolen, al in de bouencameren sijnde, hebben groot tegenweer gedaen ende lustich van bouen door de vensters veel moscouiten doorscootten. Ende alsoo daer altemet met menichten aendrongen om t gouts wille, datte poolen wtt de vensters smeeften, ende costelijcke cleeren, warden se als beesten oft vogels doorscootten, want waer eenen hoop was daer scootten de poolen tseffens onder. Ooc wildense tot 3 malen haer opgeuen. De russen, waer meijnende, liepen met honderden bejide de trappen op om te rouen, want de poolen hadden bouen t voorhuijs op gedaen, daer de moscouiten tseffens in quamen, ende vol sijnde, scootten de poolen met 40 oft 50 roers tseffens onder den hoop, soo dat se heronder vielen ende sprongen van de trappen als ratten die geiaecht worden van dan solderen. In somma. dit duerde heel lange, ende brochten sommige ooc gescut daervoor, tselue van de mueren gehaelt hebbende, ende scootten op thuijs aen ende quetsten haer eijgen volc, die met menichte altijt op de trappen waren. Soo roofgierig waren se. In somma. ten lesten comende alle de heeren, mostense met smeecken ende bidden daeraff halen, en warender wel ouer. 300 moscouiten gebleuen en veel quetst, daer ontrent 2 oft 3 poolen waren gebleuen; en hiel de groote furie alsoo op in Mosco van rouen en moorden. — En sijnder veele rijk geworden. door de geroofde goederen te coopen van de geene die se gerooft hadden, dwelc al meest scuijm van rabauwen, scelmen en dieuen waren, die daer niet weijnich en sijn. Ende wirt terstont geboden datt men alle

de geroofde goederen moste tsamen te Sloott brengen op de Scattshouse, om ijgelyck t sijn te genen, dan hoorde weijnige, maer de peerden warden al meest weder gecreegen, want me die niet en wist te bergen, als die terstont kennende. Ooc de coettsen, maer voort juweelen, geltt, clederen, meublen ende huijsraet dat was al wech ende tbleef wech.

Ontrent namiddage was door bidden ende afwenden der heeren alle de furie gestiltt en warende gemeijnte wel te vreedan van deese moortt. wantse doch der poolen vijanden waren, ende preesen de daet, louende de geene die dat int werck gesteltt hadde, als ijnerende om sijn vaderlant en heijlichdomme in Mosco. Ende alsins goede wachte gesteltt sijnde, wast weder heel stil in Mosco ende werdt beuonden, datter 1500 poolen vermoort waren en 800 moscouiten, onder welcke poolen veel heeren en jonge helden en edelen gebluen waren, en lagen soo gehouwen moedernaect 3 dagen op der straten, als ooc Demetrius met Bastmanoff; ende quamen de Russen daer rondomme, lasterende ende keruende op de doode lichamen en vloetense seer smadelijc al en hoorden se niect; ende waren de opperste der dooden onder de poolen, deese: Sklinski, Vousowitz, Damaratzci de oudere, Otons Pometzci, Lipinitzci, Juanitsci, Bal Jan Pologofsci ende nóg veel meer andere edelen ende jonge heeren, die sommige van de Slotts mueren gesprongen waren in de riuere ende warden soo voort met pijlen jammerlijck doorscootten, ende Boetsinski lach in eenen hof onder de cruiden ende boomen verborgen, die ontrent s Keijzers woning was op den achterhoue, ende wirt daer alsoo geuangen en wel bewaert, met noch meer andre; dan alle die in den heue des ambassadeurs waren sijn wel geraectt.

Dan sijn seer te beclagen de edele en onschuldige die maer en quamen om hare coopmanscap te doen, dan men meijnde sommige al poolen waren, om dattse op pools gecleet waren. Want Neueskij en Volsci, Andreas Nathan, Nicolaij Demist, daer voor van verhaelt hebbe sulcken scatten mett gebrocht

Onschuldig vermoort in de massacre.

hadden, sijn cael berooft, om veele dusenden; ont gesne sij in s Keijzers scadt vercocht hadden. hebbense daerna van de Soesci antwoorde gecreegen, datse bij Rostrigo souden gelt halen diet van haer gecocht hadde. Ende bouen datt seijdenae datter niets in den scatt en was, maer datt hij den heelen scatt geledicht hadde ende haer alle in Poolen gesonden, krijgende anders geen antwoorde. Ooc sijnder noch veel meer ander coopliden van versceijden natien, dien sulcx wederuaren is. De dienaers van Philips Holbeijn van Ausburg sijn totter doot toe gewont, na dattse van alles waren berooft. Ooc een milanoijs, Ambrosij Cellarij, nadat hij gantslijk berooft was ende den scalmen ooc alle gout, gelt ende goet had ouergegeuen, hiel hij sijn hemde aen, willende teekue niet geuen, om sijn scante te bedecken. Dan willende teelne ooc hebben, staecken hem een mes in sijnen buijc, dat hij doot ter aerden viel, ende is onder de dooden noijt geuonden, hoe hij ooc gesocht wirdt.

Eenen Jacob Marot, een brabantier, is ooc vermoort, dan is geuonden ende ooc begrauen, eerst van de Hone verloft hebbende, met sommige; en heeft de furie vooreerst soo een eijnde genomen.

Sijn gestalte-
nis.

Hij seluer was een sterck onderset man, als geen baert hebbende. groote stercke schouderen en eenen dicken nense daerneffen een blan vratken stont, was geel, van aengesichte bruijnachtich, was heel sterc in sijnne handen, hadde ooc een breed aengesichte ende grooten mont, was stout en onvertsaecht, geerne bloet siende, dan liettett noch niet veel bliicken. Geen Heere noch Cancelier en wasser in Mosco oft sij hadden sijne tucken gevoeltt. Hadde wat wonders noch in den sinne, want woude in den winter noch Narue bespringen, en haddentt hem de heeren niet afgebeeden om de ongelegenheijt des tijts. Hadde ooc, als wij bij sijnen leuen verhaelt hebben, veel ammonitie en victalie na een stat Jielets gesonden, om soo in Tartarien voor eerst te vallen, maer int verborgen waren sijne gedachten, daermet in Poolen te val-

len, en dat gantsch eijgen te maecken, ende den Coninck daerwtt te setten, oft door verracet te krijgen, ende meijnde tselue soo heel onder Moscouia te brengen, vooreerst. Ditt raden hem veele poolen, als Sandomirsci, Vesneuettsi ende meer andere. In somma, hadde wat groots ende wonders in den sinne, dan nam voor hem, eerst alle moscouise heeren en groote geslachten om te brengen, daertoe eenen dach bestemt hebbende, en liet lancesamer hant veel gescut daertoe bujten voeren, om, soo hij seijde, eene groote scarmuttsinge wtt genuchte aen te rechten, daer alle heeren met souden weesen, en soude ditt gescieden na de bruijloftsdagen; en wiste ijgelyck pools heere, ooc Capiteijn en Overste, alc ooc Basmanoff en alle sijne anhangen, wattse doen souden, ende wie dat elc ombrengen soude, ende wie ooc in Mosco en int slott sou bliuen. Ende seluer soude hij bujten sijn met alt gescut en pools crijsuole en sijn anhangen; en soo t selue na sijnen sin geluet hadde, wie soude hem in Mosco tot tegenweer hebben doruen stellen, daer alle de ammonitie bujten in sijn macht sou hebben geweest. Maer Godt en wildet niet hebben, en maecte dat de moscouiten hem noch te cloec waren ende hem verrast hebben. Boetsinsci hadde hem alleen wel gesecht dattet tegen Godt weesen soude ende dat hij dat tech niet doen en soude, maer veel eer met vrendlijcheijt tot hem locken, ooc officien geuen, daerse niet seer machtich in en conden worden, ende soo souden se metter tijt wel gewent worden, maer hij, den moscouisen aert beetter kennende, seijde, datt se mett sulcken dingen den moscouiten niet en souden connen regeeren, maer mosten straffelijc geregeert sijn; dwelc waer is, want een moscouiter moet met dwanck ende vreesse onderhouden worden, want daer men hem wat wil geeft en doocht hij geensins. Daerom docht hem best, de oppersten aen een sijde te helpen, om soo dan alles na sijnen sinne metten slechtt onnoselsten volcke om te springen ende te brengen daertoe hijt soude geraden vinden.

Sijn voornemen en groote aenslagen.

Ditt selue is haer na sijn doot een goede ontscondinge ge-

weest bij allen potentaten, want vonden teelue na sijn doott al bescreuen wie omgebroecht soude geworden hebben ende wie hij ooc soude van de poolen in haere plaetsten geset hebben, ende lasen teelue ooc openbaer voor den gantsen volcke, die doen noch veel blijder en geruster waren. Ooc sonden se de copije na Poolen en in allen oorden, om teelue openbaer te maecken.

Ongetwijfeltt haddet na sijnen sinne gegaen, met raet van de Jesuitagesinde soude voorwaer veel quaet gedaen hebben, en mogelijke veel ongelucx in de werelt aengericht hebben door hulpe van de Roomsche raet, diens werc het al geweest is. Dan Godt, diet alles regeert, heeft haer voornemen te niets gemaectt, dies moeten hem alle rechtgelouige dancken.

Hij was, hoewel hij een heltt en crijchsman was, een oncuys mensche, want alle nachten nieuwe maechden scende, ende hadde ooc alsins veel jonge nonnen bevruchtett. Ooc scende hij eenen edelen jongelinck van den huijse Guorostinin, twelc een groot geslacht was, en hiel deesen jongen melomuijl in grooter eeren, daerin hij ooc veel glorieerde ende en mocht niet misdoen. — Soo haest hij vermoort was, oft alst rumoer begon aen te gaen, is Michale Moltsanoff gevluht, die een van sijn secreetste raden was in alle tiranije ende oncuysheijt, ende is in Poolen ontcomen; ende men miste een scepter ende een gouden croone ende men meijnt sonder twijfel dat hij die met heeft.

Ooc was eenen van deselue naeste raden gevluht op een van de Keijserlijke peerden en was genaempt Grigori Micolin, maer hij wirt gecreegen te Veesum, 6 mijlen van Mosco, meijnende na Poolen te vluchten. Ooc warender eenige poolse knechten gevluht, op hare meesters peerden, in de eerste furie, hebbende niet anders als bloote sabels in hare handen; en alsoo geene wegen en kenden, renden se soo ouer ende weder in den velde. Deese werden van een deel edelen wt Mosco veruolcht ende quamen lustich aen den anderen, daer alle deese knechten meest bleuen, want de edelen meest pisto-

Sommige ge-
vlucht en som-
mige gecreegen.

len hadden ende doorscoten se alle. Doch bleeuender noch elue van de edelen, hoewel haerder veele waren.

Wijlieden als ooc de engelse coopliden en waren niet min beureestt, want de Doctoren des Keijzers ooc bestrooft wurden. Dan Godt heeft ons noch genadelijck bewaert dat wij vrij quamen.

De furie ouer sijnde ginc ic eens wtt om te sien de doode lichamen, daerder sommige hare sabels noch op probeerden. — En de 2 lichamen van Demetrius met sijnen vrint Basmanoff lagen ooc daer op een tafel, daer 3 dagen lanck rondom veel volc stont en spotte en sommige weenden, ooc inwendich siende des wereltts onbestandicheijt, ende ic hem wel nau besierende, connende voorwaer niet anders mercken als dattet den Keijser was dien ic menichmael gesien hebbe, ende datse vermoort hadden dengeene die een jaer den rijke geregeert hadde, hoewelse nu met deese nieu oorlooge willen beweeren datse weder den rechten niet vermoort en hebben, maer een ander in sijn plaettse. Ic telde ooc sijne wonden, die 21 waren, en bouen datt was sijn bekenneel bouen geclooft, soo datt er de hersenen wt waren gevallen, ende wirdt des donderdaechs in een cuijle bujten gesmeetten; maer Basmanof wirt van sijnen broeder begrauen, oorlof van den Houe hebbende.

Wort wegge-
worpen in een
cuijl

Watt deesen Keijser voor een geest is geweest hebben wij genoech verhaeltt, maer veele sijnder die willen beweeren dattet den satan selue is geweest, die in den selue persoon ende naem daerna noch meer aenrichte ende noch niet op en hout, maer noch tienmael meer ellende is anrichtende; en t is wonder datt ditt juijst al eene naeme Demetrius anrichtett. Och. hier anne can men sien Godts groote gerechticheijt, strafende landen ende steeden op veel manieren ende ooc wonderlijck.

Daeromme mochte Homerus, d' edel poëtte,* wel seggen:

Aspiciat Deus res mortalium. ac punit peccatores.

Non probant nefanda. opera dij beati

sed amant Justitiam. ac justa facta hominum.

DEMETRIUS.

BOSTRIGO.

Wie waert ghij, segt ons doch,	maer wonder uwen naem.
die dees tragedy wrochte.	op een nieu weer gaet wercken.
ouer Moscouien. Och	Demetrius, gaet d' faem
hoe weijnich ghij doen dochte	Hem nu weerom wilt stercken
dat mettet selue soch.	om den moscoffsen naem.
men V sou spijs'n onsochte.	te cleijnen. met haer percken.

Maer Godt die al doorsiet
 der menschen doen. verachtich.
 sal latten worden. niet
 op deser eerd' cleijnachtich
 ten sij dattet gesciet.
 met sijnen wil. Almachtich.

Tlichaem wech geworpen sijnde. is in den seluen nacht rond omme Mosco een groot wonder gesciet, want alle vruchten, soo coren als boomen, sijn bouen aen de toppen alomme verdroocht, gelijk offse met viere versengt waren, ja wel 20 mijlen int ronde van Mosco. Ja de pijnboomen, die swinters en somers altijd groen waren, die waren ooc bouen de toppen ende spruijten al verdroocht. soo dattet ellendich om sien was. Daerom seijden de moscouitren, dat hij, doot sijnde, sijnen geest noch deede toueren door hulpe des satans, daeromme dachten se goet te sijn het lichaem te verbranden, en hebben tselue ooc weder opgesocht, en genomen daerbij ooc t Casteel datt hij in den winter tot recreatie op t' ijs had laten macken, d welc sij d' monster der helle noemden, ende setten datt buijten Mosco, op een riuerken, Kotiol genaempt, ende hebben, hem daerin leggende, soo t samen verbrant ende d' assen in den wint geblasen.

t Lichaem De-
 metrius wort
 verbrant.

Den 28n.

Ende meijnden als doen nu alle hadden gewonnen en gedaen, ende nu sonder anstoot ende sorge soude leeuën. Ende

hebben de Heeren onder haer wederomme tott Keijser gecoo-
ren den Soesci, die se op de groote pleijne hebben gebrocht
en de gantse menichte des volcx rond' omme latten roepen,
seggende, datt se onder haer hadden gecoooren tot eenen Keij-
ser Vacili Juanouitz Soesci; geen en beeteren noch bequame-
ren hebbende connen vinden onder haren volcke, die sijn
leuen veelmalen hadde gewaecht tott gemeijn nutt ende ooc
tot weluaren des Vaderlandes, vragende de Gemeijnte of sij
ooc daarmede te vreden waren, want se seijden, Mosco niet
lange en conde sijn sonder eenen Heere. Waerouer de ge-
meijndte met luijder stemmen hebben geroepen, dattse daer-
inne te vreden waren en dat niemant als hij sulcx weerdich. —
En soo sijn se hem al t samen onderdanich geworden en sijn
hem te voete gevallen, wenschende geluck den Keijser ende
Grootuorst Vacili Juanouitz aller Russen; ende hebben de
Heeren hem alsoo bouen gebrocht in de kerkke, dancsegginge
doende van hare verlossinge.

Vacili Juano-
uiz Soesci wort
Keijser in Mos-
co.

Daerna quam eenen couden vorst ouer t gantse lant, die
ooc meestendeel der vruchten bederf, soo datse niet en wisten
wat seggen doen hij verbrant was, maer sagen vast op malcan-
dren, niet weettende nu te beduijden waeruan sulcx heerquam.

En hebben ooc den Keijser Vacili Juanouitz gecroont, op
haer maniere, gelijc men den moscouisen Keijser pleecht te
croonen, ende wirdt ooc goutt gestrooijt in deese crooninge.

Den 30^a maijo, is de gantse gemeijnte tsamen geroepen
op de groote pleijne, daer de heeren meest wt sijn gecomen,
leesende voor de articulen waeromme sij eenen gecroonden
Keijser, den voorscreuen, hadden omgebracht, en sijn na-
volgende:

Ten eersten besculdichden sij hem geen en geboren Keijser
te sijn, noch ooc soone van den Keijser Joannes Basilius,
saliger memorie, maer seggen eenen tonenaer ende scelm is
geweest. van den satan tot sulc een stuck gedreuen sijnde.
Sijnen name was Grigorie Otrepiof en was van geboorte van
Galettz,ijnen vader en moeder leefden ooc noch; sijnde ar-

Besculdige
tegen Demetri-
um.

me lieden, ende wurden aldaer ooc te voorscijn gebrocht ende bekenden tselue dattet haren soone was, en seijden, doen hij t lant increeg, dat hij na Galets scicte ende liet alle sijne vrienden vatten en in een geuancenisse werpen en vast bewaren, om dattet niet wtt en soude comen, wel tot 60 sielen toe. Ooc seijdense, dat, soo haest hij int rijke was, eenen boef daertoe cochte, die hem alsins voor Gregorie Otrepiof wtt gaf ende stelde willens den sott, in een monnicx cap gaende; ende als deesen Demetrius doot was. heeft deesen monnic ooc bekend, dat hij van hem daertoe gecocht was, ende hij was besteedt geweest int clooster in Mosco, verhalende daerbij alle de redenen, die ic int beginsel sijnder comste van hem verhaelt hebbe, hoe datt hij met sommige scriften en copijen ontliep in Poolen, hem wtt geuende alsoo voor Demetrio.

Nu seggen sommige dattet den Satan selue is geweest; maer noch sijnder die seggen dattet eenen pool is geweest en die door toedoen der Jesuiten gesonden was in Moscouia, leerende de spraeck en gaende alsins als eenen lantlooper en en bedelaer, vernemende alle gelegentheden des lants, ooc de historien en gesciedenissen lesende. ende is soo met alle besceet weder in Poolen gecomen, en hebben daerna alsoo de Jesuitten met haren aenhangers ende den Paus selue hier op geraetslaecht, om haer personagie soo te speelen gelijc verhaelt is. — Dwelck ooc wel mogelijk is en veel voor warachtich houden.

Ten tweeden besculdigen hem eenen touenaer te sijn en metten duuel omginc, en affirmeerde t selue ooc sijnen pedagoge die hij hadde, eenen pool, die seijde dat hij tot sulcken conste lust hadde, ende meer dergelijcke, ende beweesen de moscouitten tselue met sommige stucken, als van t monster der hellen dat hij gemaect hadde. ende meer dergelijcke fabelen.

Ten derden besculdigen hem eenen ketter te sijne, om dat hij hare vierdagen ende feesten niet en achte, noch ooc niet ter kercke en ginck.

Ten vierden toonden se den volcke des Paus brieven, die gesonden waren geduerende sijn Regiment, daerin vermaent was dattet begon tijt te worden, omt lant te reformeeren, ende soude beginnen scoolen te laten maecken om de kinderen te laten leeren gelijc men in Poolen deede, ende datt hij soude beginnen te suijueren de Kercke van alle de griexe outaren ende beelden ende die heijligen met beelden van de catholijcxse Roomse Religie, en ooc heijligen door volc die hij daertoe gesonden hadde en meer dergelijcke grillen.

Ten vijften. brochtenset contract voort. dat hij in Poolen metten Paltzgraue Sandomirski gemaect hadde, als hem te geuen t Vorstendom Plescou ende alle toebehoortten, ooc Naugordia; en sijn soone, de Keijserinnen broeder, soude hebben t gantse lant van Sibiria, met ooc Samoieda, ende datter aen was. Ooc hadde hij t Vorstendom Smolensco eenige belooft, dan vooreerst soude men alle inlantse heeren hebben omgebracht, als verhaelt is, ende tselue alomme laten regeeren van poolse heeren en Jesuiten.

Ten sesten. hebben haer clacht gedaen, als datse van hem niet geacht en worden, want al wirdense van de poolen geiniurieert ende gescolden, en creegen geen recht daerouer, maer wurden noch wel met slagen gegroet ende in ongenade versonden, om te vergaen.

Ten seuenden beclaechden se haer van sijne excessiue oncosten ende expensen, niet ouerweegende hoe veele t lant verdragen conde. Ooc maecte hem eenen grootren throon, dan de moscouise Keijseren wel hadden gebruijct, ende liet scepter, croone ende werelt voor hem dragen, ooc groote sweert; geuende hellebardiers, hartsiers ende capiteijnen gagien soo groot als de heeren, niet denckende dattet soo haest ten eijnde sou loopen.

Ten achsten hebbense hem besculdicht, datt hij soo oncuijseh ende luxurius was ende ooc lichtueerdich als ijmant tē werelt, niet aensiende de heijlige nonnen, maer heeft er met menichte in den cloostren gescent, ontheijligende alsoo haer heijlichdom.

Bouen dat was hij in sodomie beuonden. Ooc heeft hij sijne bruijloft gehouden opt den Heijligen Nicolaij dach, die ten anderen mael bij haer int voorjaer compt, ende was sulcke daet bij haerlieden een groote sonde; als Nicolaus houdende bijna soo hooch als Christum, ja eeren hem tienmael meer.

Ooc liet hij dicwils dusenden leenen wtt den heijligen cloostren, sonder daer ijert van weder te geuen. Papen en muncken en andere heijlige personnagien heeft hij wel dapper latten geesselen, dwelc sijlieden ongewent waren; welcke courante sij noijt en hadden geleert die se doch dansen mosten. Ooc heeft na sijnen sinne eenen patriarch in Mosco gesett, sonder verkiesinge der bisscoppen ende heijligen, ende heeft eenen goeden patriarch afgeset in ongenade versonden, maer eenen godloosen boef op sijn plaets gestelt.

Ten negenden. besculdigen sij hem, dat hij noch eenen geest verweect hadde, die hem ter nauwernoot ooc sou comen bijstant doen, ende quam desen mett veele casacken op die groote riuere Volga, doende daer alomme veele scade, bestrooffende de booten die van Astrocan vol goederen quamen en deedde veel milioenen scade. — Ende dese gaff hem wtt voor Pioter Fedorouitz, bastaertt van den Keijser Fedor Juanouits, en hadde den Keijser Fedor Juanouits noijtt gedacht van sijne vrouwe te gaen bij een ander, om soo bastaerden gegenereert te hebben, maer leefde als heijlich, als wij verhaelt hebben.

Ten tienden claegden se ouer den grooten ouerlast der Poolen alomme, doende alsins haren moetwil. Ooc cochten se in alle winckelen sonder te betalen en wouden niet een woort van de Russen verdragen, maer hieuwen daer terstont op met hare sabels, ende als men claegde, soo en creegen se geen recht, maer wurden als honden veracht en uerstootten van de valsche rechters, die hij na sijnen wille gesett hadde. Ooc dedden de Poolen alsins moetwille op de stratten, niet aensiende Princessen ende Boiarinnen, die se met geweld sauonts wt coetsen trocken, hoewel veel knechtten daeromme gingen,

ende soo alsins oproer maectten, dwelc onverdraechlijk was.

Ende beslootten daermede, datt, al hadde hij geweest wien hij soude of woude, hadde hij maer stil geleeft en een moscouise prinsesse genomen ten houwelijck, ende ooc hare religie gehouden en hare wetten gevolcht, soude wel eeuwig Keijser gebleuen hebben. — Maer sij en wisten och lacij nielt, datt Godt haer soo wonderlijk straffe, om haer menigerleij boose sonde, daerse dagelijcx meer ende meer in verhartt werden.

En hebben sij alle deese voorscreuen besculdingen int gantse lant heromme gesonden, ende ooc den gantsen lande vercondicht datt Keijser gecoren was Vacili Juanouitz Soesci, ende wirt ooc van allen steden aengenomen mett blijscap, behaluen die steden van daer Demetrius gecomen was, die hebben gerebelleert ende ooc de booden vermoort, daer Poetimli en Jelett thoof van waren, en begon alsoo weder een nieu oorlooge in t lant.

Inlandische
oorlooge.

Wij sullen nu eerst verhalen tgeene hij in Poolen gesonden hadde int begin sijnder reegeringe, behaluen het geltt daer hij sijn sculden met betaelt heeft, daerouer sij haer seer beclacht hebben, als den scadt heel geledicht van gelde. —

Ditt volgende heeft hij gesonden dat men voor seecker weet:


Wtt den naem sijner moeder is gesonden aen de Prinsesse van Sandomiria een beelt van de Svuldicheijt, met steenen verciert, geestimeert op f 20000.

Van Demetrio gesonden:

vooreerst eenen diamant rinc, weert "	14000.
een Cloet om te dragen "	16000.
eenen Carkant van. "	48000.
een gans ornament daer opstontt een dier met vleugels van helitropio. "	12000.
een hiacint scael ende een esse van gont. "	32000.
een gouden scael vol met gesteenten "	26000.
eenen silueren vergulden pelicaen, 50 marc. "	1600.

bedraecht de som... f 169600.

De verhaelde somme is . . . *f* 169600.
 een boer op een hert sittende, dwelc Philips Hol-

beijn ouer 10 jaren vercocht.	"	7000.
1 oorloge van ebbenhout van ditto.	"	10000.
1 siluer vergult scip van ditto	"	5600.
2 vogels	"	2240.
40  groote peerlen a 33 daelders de once . . .	"	48128.
3 timmcenen costelijcke sabels	"	60000.
12 costelijcke stucken fluweel en satijn	"	4000.

Van den Ambassadeur Offonassie Vlasoff, die in Poolen was gesonden, wirt gegeven te Cracou, door beuel sijns heeren, deese navolgende giften en gescencken:

Te Cracou vereert een Persiaense tapijt, vol oorloogen, seer constich gewrocht, cost	"	16000.
noch veel sabels, om wel.	"	14000.
noch een Carkant mett een groote bagge, cost . . .	"	38000.
van de oude Keijserrine weegen, veel sabels om. "	"	10000.
en bouen datt in contanten gelde	"	400000.

Bedraecht deese somme. . . *f* 784568.
 en is in moscouisen gelde 130761 roebels, en is t geen men voor seecker weett, behaluen datt noch secretelijck gesonden is, datt ooc veele is bedragende. Hier met heeft de bruijt haer ende haer volck wel connen toerusten om triumphant in Mosco te comen, gelijck voor verhaeltt is. —

En men heeft daerna vernomen, datt hij den Cristus, die van fijnen goude te vooren van den Keijser Boris gemaectt, ooc meestendeel na Poolen gesonden was, met veel coppen ende scalen en veele rareijtt, eertijts van den Coningen wtt Persien aen den moscouitten gesonden. —

Bouen dat en is den Paus ooc niet vergeetten.

De oude Keijserrinne, die hij sijne moeder genoempt hadde, is sonder eenich lettsel in haer logement gebleuen, maer is wel bescimpen geweest van hare loogens, dattse hem soone

genaempt hadde; dan sij heeft geseijt, tselne wtt vreesse gedaen te hebben, als ooc witten ellende verlost te sijne verblijt was, niet weettende watt sij deede, ende is alsoo gebleuen in haren vorigen staet.

Terstont heeft men alle de poolen, soo heijducken, scutten als andere, die van cleijne name waren ende nergens toe nutt, haer geweer ontnomen hebbende, met groot geleijsde witten lande gesonden, ende soo ouer de grensen gebracht hebbende laten loopen, dan hebben sommige poolen onder weegen hare bewaerders sommige gedoott ende sommige gequetstt, dan diet deden mosten ooc lustich heer houden.

Alle heeren, edelen en coopliden die van aensien waren warden mett stercke wachten bewaert ende hier en daer versonden, som in bewaringe som in genakenisse, met cleijn tractement.

Den Paltsgraue met sijne dochter, de geweesen Keijserrinne, sijn met een deel haerder edelen, ontrent 400, gesonden na Jaroslau op de riuere Volga, en is haer daer een hoff ingegeuen datt rondomme met stercke wacht bewaert wirt. Ooc mosten de burgerije wacht bestellen bouen d' andre. —

Sijn soone, broeder der Keijserrinne, wirt met ontrent 300 edelen en heeren gesonden na Costrom, ooc een stadt op de Volga, ende warden daer ooc sterc bewaert.

En t Hoff in Mosco, daer den Ambassadeur in lach mett ontrent 300 mannen, soo van sijn volc als van de geene die der in de furie in gevlucht waren, die daer beetter waren dan d andere, sijn ooc wel sterc bewaertt en thoff noch rond'om met heckens ende balcken bemuert, ende wirdt nacht en dach bewaect.

Alsoo wirt ooc bewaertt den Heere Vesneuetsci van Kiöf met sijnen volcke, ouer de 300 mannen, die hem soo lustich geweert hadde, als wij verhaeltt hebben.

Ende warden alle ditt volc spijsse besteltt, doch niet soo alse wel van doen hadden. Daeromme sij ooc veel van haer tuijch vercocht hebben om half geltt aen den moscouitten, om nootdruff te coopen.

t Lant in Si-
ueria ende Ca-
marittsa stelt
hem tegen Mos-
cou.

Wij hebben hier voor verhaeltt hoe alle steeden wel daerin gerust waren tgeen in Mosco gesciet was. behaluen die na de poolse en tarterse sijde lagen. te weeten tlant Siueria en Camarittsa, alsooc Potimli, Jelettz, Toel, Crom, Rilettz en meer andre op de rije, die hebben alle de booden vermoortt. ooc de brieuen des Keijzers in Mosco verbrant en hem scandalijck gelastertt voor eenen scelm en verrader, willende tselue wreecken totten lesten druppel haers bloets. ende wilden weetten waerom dattse sonder haren raet daertoe te kiezen eenen gekroonden Keijser hadden omgebracht. sonder eenige oorsaecke, end hebben noch heel veel steeden mett haer rebellich gemaectt, ooc de gantse streecke der riuere Volga. als ooc Astrocan met alle daer ontrent. ende onder malcandren gesworen tselue te wreecken.

En riepen tott haren ouersten Pioter Fedorouitz, van de Volga, die hem wtt gaff voor bastaert soone van den Fedor Juanouits, Keijser, gelijc wij in de besuldingen tegen Demetrio verhaeltt hebben, — en hadden ooc wel voor 3 jaren ammonitie ende victalie, ooc veel gescut, want, als wij verhaeltt hebben, dat Demetrius veele prouande ende ammonitie gesonden hadde na Jelets, om in Tartarien te vallen, wel voor 300000 oft meer mannen. Dit hebbense al in haren handen gecreegen ende haer bereijt totter oorlooge.

Tegen deese rebelligen op de Volga ontrent Astrocan is wt Mosco. al voor dit oproer. gesonden eenen grootten heijre, onder een groot edel heere, genaempt Pioter Seremetoff, den welcken ontrent Astrocan comende, heeft de Astrocaners ooc rebellich ende oneenich onder malcandren gevonden, en soo moeste hij vluchtich worden mett sijn volc, en belegerde hem seluen in een eijlant op de Volga, dwelc se Baltsick noemen, ofte ooc Boesan, ende was 3 mijlen van Astrocan, daer ontrent 1500 Cooplieden, soo van Astrocan als andre plaettsen van de Caspise Zee, met tgeen sij hadden, bij hem gevlucht sijn, ende moesten daer soo wel 2 jaer in grooter ellende bliuen, nergens connende wtcomen, ende stiruen

Nieuwe Op-
roeren in Mos-
couia.

veele wech, alsoo groote siectten onder haer creegen van coude, honger ende ongemack.

De cooplieden die te Saratof en Samara ende meer plaetsen waren sijn ouer het land, misarabelijc dwalende, elc sijns weechs gevlucht ende ooc sommige in Mosco gecomen. Ooc hadden de Nogaijen haer weder afgeworpen van den moscouit, siende Mosconia alsins vol inlantse oorloogen, en vergaderden wel ontrent 30 Oloesen oft stammen onder haer, elcke stamme mocht wttbrengen 30000 mannen, ende strooften alomme waerse aen oft bij condon comen, en Astrocan van binnen was vol oproer ende de een vermoorde d ander.

Alle deese dingen in Mosco comende ter ooren des volcx warensse vol anxste ende bangicheijt en elc wenschte wel doot te sijne. Den Keijser wilde mett geweltt int Clooster moninck worden, doch den heeren en lietent hem niet toe, maer hebben gedacht, datt hij, t geroct hebbende, ooc spinnen moste, ende maectten noch euen wel groote preparatie tott wederstent der oproeriser steeden, maeckende sKeijzers broeders Demeter en Juan Soesci tot Ouerste uan den leeger, als ooc den jongen Scopin mett meer andere heeren edelen en ouersten, en brochten soo eenen leeger te velde. Ooc screuen se aen allen steeden datt men volc ter oorlooge soude verschaffen doch de steeden alomme hebben groote clachtten gedaen, als datt se van de voorige ellende heel beroijt en cael waren ende niet en hadden om volc te verschaffen, doch van langerhant quam er al eenen grootten onnutten leger te velde.

Ondertussen warender in Mosco sommige Duijtsse en wtlantse Capiteijnen, soo ooc fransen en scotten, die, siende tlant alomme in roeren, vreesende meerder ongeluc, hebben gebedden dattse na huijs mochten trecken haeren vaderlande besoecken, ende hebben ooc door vrinden soo veele gecreegen dattse verloff creegen, ende gingen ouer see na huijs, ende was al wonder datse verloff creegen, daerse nochtans meest van noode waren, ende t verwonderde veelen; daer nochtans in den lande ijmant hem in der mocouiten dienst

begeeft en cander sijn leuen lanc niet wtt comen. Doch bleuender noch eenige int lant die ooc noch dienden ende eenen Capiteijn, Scottnisci genoempt liep aen d ander sijde, tegen der Mosco, met noch sommige meer.

Den Keijser Vacili Juanonitz eenen leeger te velde hebbende, onder tbeleidtt sijner twee broederen en den jongen Scopin en meer andere, tegen deese verradise oproeders, die se soo noemden, hebben niet besonders wtgerecht, maer sijn van de rebellige allesins wt den velde gealagen. soodat de helft niet ontcomen en is. Niet tegenstaende deese nederlagen hebben noch meerder volc te velde gebrocht, som mett vijantscap ende som met vrientscap daertoe crijgende, soo dattse weeder eenen leeger van 180dusent mannen te velde hebben gebrocht, onder t beleidt der voorscreuen Ouersten.

Ooc wirdtt Cnees Juan Mochalouitz Worotinsoo gesonden met eenen bijsondren leeger na Jelets, om datt in te orijgen, datt wel een van de hoofden was der oproeringen, maer is daer gantsch in de vlucht gealagen ende is ooc sijnen leeger verstroijt ende seluer nauwelijc ontcomen, vluchtende tot in Mosco.

De ander hebben ooc dicwijls aen allen canten aen malcander geweest, doch altijtt creegen de rebellige de victorie en waren alsins meester van den velde, ende waren ooc cloecke crijchslieden, vrij ende liber, ooc tlant weder vol vruchten hebbende, alsoott een vruchtbaer lant is, ende was in deese 2 jaren weder heal vol rijedom, soo dattse alsins beetter tegen mochten als die van de noortse sijde; ende hebben als crijchslieden altijtt ouerwonnen.

De moscouiten hebben een Ambassade gesonden na Poolen, om den Coninc alles te verwittigen, ten rechten waer omme sij den Keijser Demetrio vermoort hadden, ooc ontscondigen haer ten besten condon, seggende, onder alle dese vermoorden niet eenen van sConinx onderdanen oft die den Coninc beminden omgecomen was, dan eenen Camerling met sijn volck, die met ter bruijloft genoot was door den moscouisen

Nieuwe Oorloogen. De moscouit sentt leeger te velde tegen de rebelligen.

Ambassade na Poolen.

Ambassadeur, ende was in de furie, alsoo hij hem weerde, omgebracht, dwelc haer leett was, ende gauen den Coninc een register der genangene die se hielden.

En hebben ooc ondertussen vernomen, oft den Coninck ooc eenige bijstandt den oproerige deede, ende soo voort, meer andre saecken, die handelende tot haren voordeele, ver-soeckende. Doch eerse verhoort warden, oft audientie conden krijgen, hebbense wel 3 mael afgeseijt geweest, doch door den raet van Poolen goetgeuonden haer te verhooren, ende waren de Legaten Grigori Constantinouits Wolconscj, een Boiaer, en Andre Juanoff, een Cancelier.

Daerop haer genoech wirt geantwoort, en ooc datse den oproerders geen bijstandt en deden, noch ooc van den oproer niet en wisten; ende den Coninc, seijdense, datt Demetrium ooc noijt en hadde bijstandt gedaen. gelijc haer genoech geseijt was door den ambassadeuren, bij Boris tijden ouer en de weder gesonden, als geen oorsaeck hebbende tegen Mosco te reballeeren tegen haren eett.

Maer nu waren se liber, omdat de moscouiten den eet gebroocken hadden, int vermoorden der onschuldige poolen, sConincx onderdanen, principael aen eenen Camerlinck des Conincx, die daer slechtelijck ter bruijloft was genoot, ende was met al sijnen volcke scandalijck vermoort. Bouen datt hiel men, tegen alle Jus Gentium, sijnen ambassadeur daer vast in Mosco. Daeromme haddense nu oorsaeck genoech om den oproerders bijstandt te doen tegen Mosco ende ooc seluer op te trecken tegen tlant Moscouia, om haer te wrecken van de Injurie haer gesciet, soowel nu als in voorleden tijden.

Clachten der poolen over de groote moort tegen haer volc in Mosco.

Hier op souden se geantwoort hebben t' haren onschulde, maer warden wech geleijt ende vast gesett tot het ander jaer, datse eerst vrij quamen.

Ooc hadden de moscouiten eenen Legaet in Crimea gesonden, om vrede te vernieuwen ende ooc met tijdinge dat se Demetrium, der Crimmen vijant, omgebracht hadden, ende

ooc alle sijne daden en sculden, daerbij haer ten besten sij condon ontschuldigende.

Bouen datt hebbense ooc in Sweeden aen Coninc^{us} Carolus gesonden, mett brienen van vrintscappe, ooc tijdinge van t ombrengen Demetrij, daer coninc Carel wel blijde om was, want was seer bange voor Demetrio, om oorsaecke die vreemt was en onnodich te verhalen, ende heeft ooc beloofd in wterste noot met volc den moscouiten bijstandt te doen, daerse noch eenichsins om verblijt waren.

Ondertussen waren de oproerige meesters van den velde, slaende al wt datter tegen quam, min noch meer, oft op de selue maniere doe Demetrius int lant quam, ende liep alle geluck haerlieden meede. Ja, quamen in alle steeden die in de ganttse lantstreeck waren vant Seueria, met al datter aen was, ende creegen alle aen haer sijde. Ooc liepen der veel ouer vant moscouise heijr, soowel Duijtsen, Lijflanders als Russen, ende die Duijtsen, die cloecke waechalsen waren, warden tot Ritmeesters ende Capiteijnen, ooc Gouverneurs in de gewonnen steeden gemaect, soo datse van leege tot hooge staeten quamen, ende van soldaten halus Coningen.

Ooc wasser eenen int leeger der oproerise die was genaempt Juan Jsauitz Bolotnicoof. Deesen was eenen lijfeijgenen knecht geweest in Mosco bij eenen Boiaer genaempt Andre Teletoffsci, maer sijnen heere ontloopen sijnde was hij gelopen in de Woestijne onder de Casacken, ende hadde soo ooc gedient in Hongarijen ende Turokijen en was metten Casacken, ontrent 10000 sterc, deese oproerders te hulpe gecomen. En alsoot een sterc groot kerel was, een moscouit gebooren en eenen waechals, doch cloec ende stont in haer oorlooge, hebbense hem opperste Ottoman oft Hooftman gemaect van haren leeger, terwijl Pioter Fedorouitz in de stadt Toel belegert lach van de mosouise. Ende deesen Bolotnicoof is getoogen metten gantsen leeger tott bij Sirpag, 18 mijlen van Mosco, en heeft dat rondomme ingenomen, ooc Colonna, een stadt oft stercte gelegten op de riuere Moscua, on-

Bolotnicoof
opperste Valth-
heer der oproe-
rigen gemaect.

trent Occa. Dat heeft hij ooc ingenomen ende leegerde hem ontrent 12 mijlen van Mosco, daer tegen hem lach den moscouisen leeger. —

Dese tijdinge heeft in Mosco groote bangicheijt gemaect, soo datt terstont alle mueren met gescut versien wurden, ooc alle preparatie gemaect tot wederstant, ende wirtt ooc buijten gebrocht den wagenborch; en wurden alle opgescreuen in Mosco die bouen 16 jaren out waren, de wapenen tegen de vijanden te voeren; en in allen steeden om hulpe gesonden, daer dagelijcx veel volc van daan quam. Ende hebben de moscouiten andermael den Keijser eenen eedt gedaen hem hñ te staen, ooc voer vrou en kindren te vechten, wantse wel wisten, de oproerise gesworen hadden alles in Mosco om te brengen wat leuen hadde, want seijdense al sculdich te weesen aen de moort aen Demetrio begaen, daerom mostense wel vechten ende tegenstaen.

Ende is, Godt weet van waar, weder een nieu geloof en gerucht int lant gecomen, als dat Demetrius noch leuen soude, die men meijnde datt vermoort was in Mosco, ja geloofden veele tselue vasthijc, ooc in Mosco sommige. Ende alle genangen die van den vijant ende oproerige dagelijcx geuanclijck in Mosco gebrocht wierden, ende jammerlijc met honderden int water geslagen wurden, de onsculdich soo wel als de sculdige, hebben totten lesten adem toe bekent dat Demetrius noch leefde ende datt hij weder te velde was. In somma, was weder een nieu wonder, als oft Demetrius 2 mael ware van der doot opgestaen; ende men wist niet watt me hier van sou seggen, maer wurden half versuft, niet weettende wat dencken. —

Een nieuwe
Demetrius staet
int lant op.

In somma. waren weder 2 partijen: d'een seggende ende gelouende dat hij noch leefde en 2 oft 3 dagen te voren gevlucht was, en datt eenen ander onweettende voor hem vermoort hebben.

Dander seggen dat hij doot is, ende datse den rechten wel kenende hebben vermoort, te weeten die hem wtt gaf voor

Demetrio en die een jaer bijna Keijser geweest was. — Met deese houde ic het ooc, want ic hebbe hem al te wel leenendich gesien, ende ooc doen hij vermoort was wel nau bekeeken, ende en conde anders niet mercken oft sij hadden den rechten getreft, dwelc sonder twijfel is.

Bewijsredenen
van sommige
dat Demetrius
noch sou leuen,
en antwoord
daertegen.

De partije, soo wel van svijants sijde als in Mosco, die geloofden dat hij noch leefde, brochten voort dit navolgende bewijs:

Ten eersten seggense, datt dien, die op de pleijne 3 dagen naect lach, voor Demetrius gehouden, soo bestouen, ende gewont, ende gesceurt was, dattet onmogelijk was hem te kennen. —

Ten tweeden seggense, datten geen en die daer vermoort lach voor Demetrio lanc haijr hadde, daer den Keijser sijn haijr recht te vooren soude aflat en sceeren hebben, doen hij bruijloft hiel.

Ten derden seggense, dat degeene die daer vermoort lach voor al de werelt geen wratte neffen sijnen neus en hadde, gelijc den Keijser Demetrius gehadt hadde; ooc geen tiecken aen sijn lincke borst, daer nochtans sijnen eijgenen Secretaris Boetsinsci geseijt had dat hij een tiecken aen sijn lincke borst hadde ende tselue, in de batstoue bij hem sijnde, gesien hadde.

Ten vierden seggense, waren des vermoorden teenen seer onreijn en de nagelen heel lanc, meer gelijkende eens boeren dan eens Keijzers teenen.

Ten vijfden seggense, dat hij geroepen sou hebben, doen se hem moorden of dooden, dat hij Demetrius niet en was, maer seggen dattet eene damastweuer was, die de Keijserrine Sandomirsci met wt Poolen gebracht hadt en hem heel gelijc was, den welken daertoe gecoren was om in 's Keijzers bedde in keijserlijcke kleederen te gaen liggen, oft ten minsten in de camer des Keijzers te wandelen, op dien morgen, als de moort angaen soude. Want Demetrius, seggense, was doen al gevlucht, ende desen damastweuer en wist van dees dingen al niet, maer meijnde dattet een spel was, oft een weddinge

ende mommerije, ende daerom, doense hem aenquamen met geweer, om hem omtebrengen, soude hij geroepen hebben: la ne Demetrij ne ra Demetrij; dats: ic en ben Demetrius niet. Daerop souden de Conspirateurs en Heeren te meer op hem geslagen hebben, seggende: hij bekend nu dat hij Demetrius den rechten erfgenaem niet en is, maer Rostrigo, ende sloegen hem soo doot, op dat hijt niet ontcomen soude; — ende veel meer dergelijke frattsen, niet te gelouen. —

Ten sesten seggense noch, dattse hem al om veel oorsaecken verbrant moetten hebben, omdatt men hem niet sien en soude, seggende, hem behooren gebalsemt te hebben, om, sooder eenige noot voor hadde gecomen, hem te toonen ende getuijge te doene metten beelde desselfs, ende seggen noch, dattet volc daerop sterft ende seer sware eeden doet, dat hij leeft; latende haer daerop allerlei tormenten en pijn aendoen. Seggende veele lieden, dattse hem gesien souden hebben mette selue scepter ende croone, daerse hem wel in Mosco met hadden gesien; ende was die scepter en croon ont dragen wtt Mosco in de eerste furie, als waren ooc 3 oft 4 Keijserlijke peerden wech, als wij verhaelt hebben. Daerom willense met geweldt datt men geloue dat hij noch leeft.

Tegen deese voorscreuen bewijsredenen geue Ic voor antwoorde na mijn goede meijninge ende cleijn verstant, ende geloue datte partije die seggen dat hij doot is ooc daerin met mij sullen stemmen — als voor d' eerste. —

Soo kende ic hem wel al lach hij daer seer vermoort, gewont ende mett stoff ende bloet bedectt in die heette dagen, ende sach ic doen ooc wel perfect aen sijn phisionomie, breede scouderen en lengte sijns lichaems, datten seluen was die in Mosco Keijser Demetrius hiett int jaer 1605 en 1606, hebbende in dees 2 jaren ontrent een jaer geregeert in Mosco.


Op t tweede punt aengaende t haijr, en weet niemant met waerheijt te betuijgen, oft hij tselue af heeft latten sceeren oft niet, want sijn hoeft altijt gedectt was ende onthloote

tselue voor niemant, maer wij en sijlieden ontblootten onse hoofden wel voor hem, als reden.

Op t derde punt vant vratken bij den neuse, hebbe ic ooc gesien aen de vermoorde, en ooc veel menschen met mij; maer datten Secretarius soude geconfirmeert hebben vant tiecken op sijn lincke borst, en weet ic niet, noch ic en hebbe ooc op geen tiecken gelet, ooc en geloue ic tselue niet. Den Secretaris mach wel na gunst gesproocken hebben en niet na recht.

Op t vierde, aengaende sijne onreijn teenen en lange nagels, is kinderclap. Hij en heeft juijst altijt sijn teenen niet latten reijnigen, al was hij al dicmael in de badstoue, maer hadde mogelijc te veel te doen mette jonge nonnen ende deernen die hij doen bij hem hadde, die niet veel geuraecht hebben oft sijn teenen te vuil oft nagelen te cort of te lang waren.

Op t vijfde, aengaende den damastweuer, is logen en sijn sots fabelen. Want hadde hijt van te vooren geweeten, soude wel eer ende anders ontcomen hebben, ooc sijne vrienden wel hebben gewaerscont. Ja, doen hij de gantse macht noch in handen hadde totte leste Vre, soude de Conspirateurs wel hebben doen vatten, want hadde macht genoeg na sijnen wille, om sulcx voor te comen; ooc en souden de poolen soo lang niet geslappen hebben, maer soude wel gewaect hebben.

Aengaende vant verlies der scepter, croone ende 4 peerden des Keijzers, is wel waer; dan alsoot  ijgelijck alles open was, in den grooten oploop ende furie isset al verlooren datt open lach, soo wel in sKeijzers als der poolen woningen, ende is sooveel verloren dattet daerbij niet te gelijcken en is, maer wel dusentmael meer van juweelen. cleederen, als allerleij costelijck huijsraet.

Op t seste, datt se hem verbrant hebben, en hem souden gebalsemt hebben. — Hoesoo dat? soudense eenen balsemen diese voor eenen scelm ende touenaer hien? Waertoe die eer hem aengedaen? Ooc wie was doen verdacht op dit ongeluck, — ende hebben hem door begeerte verbrandt van

den gantsen volcke, die riepen dat se hem verbrant wilden hebben, en seijden: sijnen geest touert noch; geuende hem de scultt datt de vruchten rontsom Mosco versengt waren.

Van dattse seggen, datt alle, die van de oproerise sijde geuangen worden, alles totter doot belijden, datt se hem seluen noch gesien hebben, mette selue croone en scepter opt hooft en in handen daerse hem wel eer in Mosco met hadden gesien. ende allerleij pijn en tormenten haer van dit getuijge niet en connen afbrengen, is waer. Maer men can dergelijke tronien en menschen die hem gelijc sijn veele vinden. Ic seluer hebber wel 10 na sijn doot gesien, die hem heel gelijk waren; ende ooc sijnder eenige wt Mosco in de furie ontcoemen die dagelijcx bij hem waren, die connen dergelijken noch wel toemaecten, want men veele listen soectt in sulcken saecken. — Oft het moet der Satan seluer sijn. die diemacht van Godt Almachtich yercreegen heeft om tlant alsoo te plagen voor haer grouwelijke, menichvuldige, groote sonden, die altijt bedrijuen, en helpt daertoe nu seer het gespuijs der Jesuiten, des Duuels trawantten.

Den Keijser metten gantsen moscouisen raet hebben seer geraetslaecht om dit quaett geloue ende dwase opinie, van dat hij noch leuen soude, wtt den volcke te brengen, en hebben, na rijpe raet en haer deliberatie, goett gevonden na Oulitz te seijnden ende daer te begrauen een jonc kint, den Demetrio, die den rechten was ende van Boris vermoort is, gelijk soude sijn, wantse wel wisten dattet oude kint al verrott was, want het veele jaren geleeden waren, als men wtt deese historie genoech sien can, bij de Regeringe van Fedor Juanouits, datt den jongen Demetrio door Boris beuel omgebracht ende vermoort was, en souden tselue kint weder wttgrauen latten, maeckende wijs datten vermoorden Dimetrio noch heel was, aen den volcke, omdat se ommers souden gelouen, dattet al scelmerije was van datt Demetrius soo int eerst als int lest soude ontcoemen sijn. Ende bouen datt wildense seggen, hem brengende in een kiste in Mosco, datt hij miraeckelen deede,

Raetslach in Mosco, om dit vals geloue wt der menschen hooft te jagen, van Demetrio.

ende men soude hem in presentie van alle t volc begrauen in de kercke Archangell, daer alle de vorige Keijzers begrauen waren. — Ende hebben heijmelijc soo in der nacht te Oulitz een kint datten begrauen, int selue graff daer den jongen vermoorden Demetrius in begrauen was, ende in eene andere kiste geleijt, ende weder sijn toegemaect.

Den jongen vermoorden Demetrio wort te Oulitz, met scelmerije daer in gebuijken- de, opgegrauen en voor een miraeckel gehouden.

En is wtt Mosco gesonden Cnees Juan Michalouitz Worotinsco, na Oulitts, om den rechten jongen Demetrio optegrauen ende in Mosco te brengen, en comende optrent Mosco, heeft voor wtt tijdinge gesonden, soodatt men met groote processie desen lichame inhaelde, daer den Keijser met alle de heeren te voet ginck; ende alle bisscoppen, muncken ende papen gingen ooc met beelden, cruce en vanen met, als ooc de oude Keijserrine, de moeder van den rechten jongen Demetrio. Ende sijn alsoo buijten getoogen om hem in te halen; ende wirdt gevolcht van de gantse gemeijnte. Ic, als nieuwsgierich sijnde, liep met daer achter, omt finael te doorsien. —

Buijten comende, stont hett lichaem op eenen wagen in een baere, daer den Keijser met alle heeren en bisscoppen in keecken, als ooc de Keijserrinne, roepende: Och, nu sien wij den jongen rechtten Demettrium die vermoort is te Oulittz, ende door Godes prouidentie leijt hij noch soo vers, oft hij eerst in de kiste gelegd ware. Daerop terstont alle hett volc begonde Godt te louen ende te dancken ende decten de bare terstont toe. — Ic sonder ooc wel gern in gekeecken hebben, haddense mij datt toegelaetten, ende ooc veel muncken en papen met mij, die de tanden langer dan de baertt waren, dan vreesden mogelijc datt onse becken te lang waren, en sorgden, wij theijlich lichaem daerom souden ontřejnicht hebben, en brochtten hem soo als eenen sanct en Heijligen in Mosco, settende hem in de kercke Archangel op de bare, maer en mocht daer niemant in noch ontrent comen dan alle de opperste heeren en bisscoppen, die haer de saecke verstonden.

Ic en geloue niet datter een cloeke in Mosco was oft sij en liet haer hooren — want se getrocken wurden bij haer ooren. — Ende soo haest en was ditt niet in de kercke gesett oft ten begon miraeckel te doen aen sommige. Die blind waren werden siende; de creupele gingen, de stomme spraecken ende de doue hoorden; en soo haest aen eenen dit miraeckel gesciett was, gingen alle de clocken ende songen Gaudeamus. Ja, daer warender, die daerin gaende spraecken niet dan te veele, ende wttomende wirdense stom als men haer ijert vraegde, oft stamelden ten minsten. Doch daer en quam niemant in dan die men inbrochte. — Ic geloue, haddense mij daer in gelaetten, ic soude ten minsten ooc blind geworden hebben van alle de roockeninge die men daer deede, en soude door groote gelol der papen doof hebben geworden. Bijna was de scelmerije eens te niet gemaect, want men brocht daer eenen in die sieck was, oft ten minsten voor sieck geacht wirdt; ende soo men hem daer inbrocht om gesont te worden, stirff hij in de kercke ende mosten hem daer doot wtdragen. Maer wisten haer relaes soo wel te doen, datte miraeckelen die hij deede noch voor goett wurden gehouden, want men seijde dat hij geen vast geloof en hadde en daerom steruen most. Ende waren alle menschen soo verblind, dattse alle des friuolen en fabulen voor warachtich hielen, soo wel rijk als arm; soo verblind sijn die menschen. Ic seijde dicwils wtt eenen ijuer, datse den blinden nemen soude die voor ons en ander lieden poortten satten ende bedelden, ooc de crupele ende lamme die alsins genoech saetten op alle hoecken van straetten, en dat se die in de kercke ooc brengen soudent, om siende, gaende ende hoorende te worden, daerop sij antwoorden dat deese noch niet vast en geloofden. Ic vraegde, waervan dat se wisten, datt die juijst geloofden in deesen heijligen die daerin gebrocht wurden. Sij seijden mij datt Gods engel den bisscoppen ende den papen openbaerde, wien hij helpen woude ende daeromme om haer sont daerse waren.

In somma, wisten mij op alle vragen te antwoorden, ende selue geloofden sij hett ooc vastelijck, daert doch alle scelmerije was, die men met handen tasten conde, want de rabanen, die quansuijs geholpen warden, waren daertoe gecocht dattse geholpen waren, ende hadden hare oogen mismaect mett eenige materij. — Ooc hare voetten gehouden ofse lam waren ende meer dergelijke scelmerije; ende waren al meest vogels die men weijnich in Mosco gesien hadde; maer van vremde plaetsen. In somma, waren de moscouitten blind, sij warden doen noch blinder. Godt wiltse voordaen voorlichtten, mett sijnen heijligen geestt, ende allen die noch in de duijsternisse wandelen. —

Hier mett dreunse tgeloue van deesen Demetrio, die men seijde noch leuen soude, tvole wten hoofde, ende duerden deese miraculen nielt lange, maer hielen al te cort op.

Ooc wilden de gemeijnte al de heeren, die bij Demetrio oft Rostrigo groot geweeest waren, om hals hebben, hoewel se onsculdich waren. En waren onder deese eenen genaempt Affonansie Vlasof, die om de bruijt in Poolen geweest hadde, ende hoe se verbeeden warden van de Heeren. ten mocht niet helpen; om de gemeijnte te stillen, die meester waren, moest men se versenden, quansuijs in ongenade oft ballincscap, ende wirdt Offonansie en Mikite Goddonooft gesonden na Casan, op de riuere Cham; en Michale Tatisou wirt gesonden na Naugorodt ende noch anderen elders.

Ondertussen wast moscouise leger weder verslagen en creeg Bolotnicoff de ouerhant, en sont in aller haest eenen leger van ontrent 10000 mannen recht nader Mosco, meijnende metten hoop te volgen. En deese hoop is terstont ontrent eenen mijl van Mosco gecomen ende sijn neder geslagen bij een riuierken, Danilofca genaempt, ende namen in een dorp, Sagoria geheetten, dattse terstont bescansten, en hadden veele honderden sleeden bij haer, de welcke sij 2 ende 3 op malcanderen setteden, ende waren de selue vol gevrongen hoij ende stroij gepact, ende hebben die menichmael met water

vol gegootten, d welc soo hert als steenen in malcander veruuroosen is, ende hebbende ooc veel vee van ossen en peerden bij haer, voor ettelijcke dagen genoeg, verwachtense Bolotnicoff metten gantsen heijre.

Ondertussen t leeger der moscouiten lach in den wagenborch, recht buijten de Stats poortten, en waren Ouerste des Keijzers broeders, die deden dicwils groote aanvallen op dese voorscr. scantse, met veele gescutt, dan condon niet wtrecten. Ooc scootense menichte vierballen van haer int dorp voorscreuen, dan die van binnen wirpender terstont verse heijden ouer, diese dempte. — En alsoo de vijanden de ooge al hadden op Crasna Zela, niet wijt van haer, sijnde een groot rijk dorp, gelijc een stadt, daer se de gantse Mosco bijna met soudon hebben gedwongen. — De moscouiters hier voor vreesende, hebben neffen de riuere Jairus, daer se ouer moesten, een sterck leeger gelegt, onder den jongen heere Scoopin, om haer soo den doortocht te beletten, ende hebben voort 2 dagen lanc mett gantser cracht, wel van 200000 mannen, op haer aengesett, dan niet connen winnen, maer seluer groote scade alsins ontfangen.

Ondertussen hadde Bolotnicoff haer gesonden tot hulpe 30000 mannen, onder eenen Ouersten genaempt Istoma Pascoof, welcken Pascoof den derden dach arrineerde, ende meijnde soo quansuijs op de moscouiten aen te vallen, van achter om sijn mettgesellen de belegerde treckende; maer Pascoof had te vooren metten Keijser heijmelijc contract gemaectt, mett meest sijne Ouerste en Capiteijnen; datt hij ouernallen soude ende al sijn volc in handen stellen der moscouitren. De moscouiten, dit weettende, sijn de belegerde met een groote macht aengevallen en hebben ooc een heijr tegen deesen Pascoof gesonden, de welcke oueruul int eerste met 500 teffens. Daerna sijnen leger in disordre comende door verbaestheijt hebben de moscouiten een groote menichte ooc vant volc genungen, ende de belegerde, dit merckende, sijn ooc gevlucht, daernan dese helft wel gecreegen wirtt,

Victorie der oproerige ja comen in Mosco, doch worden door verract in de vlucht geslagen en veele gevangen en omgebracht.

alsoo der sommige bosch, daer se door moesten, was besett met moscouiten; ende is daer een onwttspreeckelijke moort gesciet en wirdender ooc wel 6000 geuangen, soo dat in Mosco alle geuangenhuijsen vol waren, ende bouen datt moesten veele lieden in Mosco ooc 2 sommige 3 geuangen en bewaren ende satten der menichten int Cott onder de groote salen ende cancelrijen, datten jammer om sien was, en t waren al meest casacken, moscouiters gebooren, en geen oft weijnich vreemde natien.

Dit volc en heeft niet lange geseetten, maer wurden alle nachten met honderden als lammeren ter slacht geleyt, ende op een rije gesett, ende soo met cluppels voort hoeft als ossen geslagen, ende voort onder d'ijs gedout in de riuere Jairus in Mosco. Ditt was alle nacht te doen. Ooc wasser noch eenen ouersten Ottoman in dese nederlage gecregen, Anitzcim genaempt, den welcke alsins met brienen was geweest van Demetrio, om t volc afuallich te maecken, ende desen wiert leuendich op een staecke geset en moest soo steruen, en wirt, alsoo hij op de staec noch leefde, van sKeijzers weegen tot hem gesonden een edelman genaempt Jstoma Bisobrasoff, die hem badt datt hij doch seggen soude voor de ooren der gemeijnte, alsoo hij doch steruen moeste, wat dattet voor eenen was die hem weder voor Demetrius wttgaff; daerop hij vrijmoedich antwoorde, dattet niemant was dan des Keijzers broeder, die ooc Demetrius hiet, ende deesen stichte dees verraderije, al was hij aen de moscouise sijde. Dit seijde hij nergens om dan om op nieu oproer in Mosco te maecken onder de gemeijnte; maer alsoo den Keijser met alle de heeren swoer voor de gantse gemeijnte dattet onwarachtich was en dat hij sijnen broeder wel kende ende ooc sijn herte, bleef tvier noch in d'asse.

En wurden wtt Mosco 2 monicken gesonden, om ouer te loopen aen d andere sijde ende te vernemen wattet voor eenen Demetrium mocht sijn. Dan comende ontrent Colomna en Zirpag, daer t moscouise heijr te voren verslagen was. van

de oproerige, quamen haer 2 mannen tegen, die seijden datt se ouergeloopeu waren om na Mosco te trecken. Deese swoeren den monicken met eede, dat Demetrius noch leefde en dat sij hem gesien hadden. Soo datte monicken niet verder en dorsten, maer blenen; en dese mannen sijn haer ontgaen. Bolotnicoof anders niet meijnende off se souden de Mosco ingecreegen hebben mette menichte die hij hadde gesonden, dwelc ooc mogelijc gesciet sou hebben, om de groote verbaestheijt ende wanckelmoedicheijt des volx in Mosco, en hadde gedaen t verracet van Pascoof. Soo heeft hij anders verstaen van de sijne die gevlucht waren, en is gevlucht met sijn volc in een stadt Coloega, liggende op de rinriere Occa, die hem bequaem docht om hem den winter daerin te onthouden, versiende hem terstont van alles dat hij van doen hadde. — Ende t was een stadt die vol volc was, en daer was altijt eenen grooten houthandel geweest mett die van tlant Siueria, Camaritsa ende die voort op de rije, die daer weder brochten honich, was, vlas, huijden en dergelijcke waren, soo dattet wel wat versien was. Dan heeft te voren noch veel volcx, bij Colomna, den moscouiten affgeslagen, en is alsoo mette reste gevlucht in Coloega, hem sterckende.

Pioter Fedorouitz, die hem wttgaf voor eenen bastaertsoon van den Keijser Fedor, als wij voor genoegh verhaelt hebben, lach noch in Toell, belegert sijnde van de moscouisen, alsnu d'een alsnu d'ander d'ouerhant krijgende; doch Pioter hiel hem heel cloec, hoewel se in grooten noot waren.

Bolofnicoof hem sterc gemaectt hebbende in Coloega, was den ganttsen moscouisen leeger weder gecomen daer onder noch meer dan onder Crom, als wij in de incomste int lant van Demetrio verhaeltt hebben; want Bolotnicoof lach in Coloega gelijc Corela in Crom hadde gelegen, en deeden met hare wtualen den moscouisen dagelijcx groote scade, Ja ginge nau eenen dach misch ofte daer en bleuen 40 oft 50 moscouisen, daerder nau eenen van de belegerde en bleef. Deeden wtet leeger niet dan onnuttelijc scietten, hoereren, drin-

cken ende speelen, ende hadden die in Coloega dat ooc niet gebreck, ende hebben den winter weder soo onnuttelijc ouergebracht. Den Keijser mochte denken wat hij wilde.

De moscouise hadden den boeren rondomme opgejaecht, die dagelijcks in de bossen rondomme moesten houtthouwen ende tselue ooc cliuen, en lietten tselue dagelijcx brengen mett honderden sleeden teffens, voor haren leeger. soo dattse bergen van hout rondomme Coloega maectten. meijnende die houtbergen soo dagelijcx nader en nader Coloega te werpen door haer volc. om ter gelegender tijtt dat in brant te stecken, ende meijnden daer met, als de wint op Coloega sou sijn, die belegerde te versmoren, maer die belegerde, alles wel weettende haer meijninge ende doen, door t rappoort datte ouerloopers haer deden, hebben se mijnen ondert hout gegrauen ende altemet een deel volc latten opvliegen. Ooc hebbense veel brandende materije toegemaectt, ende als den wint opt leeger was soo staecten se thout seluer aen, dwelc vlooch op den leeger. Ende ondertussen wtt vallende deden den leeger seer groote scade. In somma, waren altijt meester, ende was bijna als Crom.

In deese tijt was te Naugorodt peste, datter in en om Naugorodt menichte sturuen, ooc veele papen.

Tconincric Casan met sijne tartren alomme hiel hem noch stil en ooc neutrael, siende op wiens sijde het vallen soude. Op de riuere Volga waren de steeden noch al moscouisch, als Costrom, Jaroslau, Oulitts, Nisen naugorodt, Samara, Seratoff ende dergelijcke meer, behaluen Astrocan, dat vol oproers was; ende was ooc de riuere van de rouende Casacken gans onvrij.

Op t eijlant Boesan. 3 mijlen van Astrocon, lach Pieter Saremetoff noch mett sijnen volcke, hebbende daerop een casteel gemaectt, ende lach soo tegen Astrocan ende Astrocan tegen hem. Waerse malcanderen creegen, sloegen malcander doot.

De Nagaien, als voor hebben verhaelt, ooc op de been sijnde ende van de moscouitren afgevallen, hadden haer op-

geworpen tegen de Tseremissen met haren coningen, ende sloegen malcoander ooc soo doot. Dit duerde sonder ophouden.

De soldatten tot Jaroslou, die Sandomirsci met sijne dochter, der vermoorden Demetrij Keijserinne, bewaerden en bewaecten, hadden de gantse stadt Jaroslou willen in brandt steeken, om soo te rouen, als ooc die te Costrom, daer Sandomirsci soone bewaert wirtt, en souden alsoo Sandomirsci met sijn volc, als ooc sijnen soone met sijn volc, bij een hebben gecomen, ende souden aen de andere sijde hebben gevlucht. Dan de verraderije quam wtt ende wurden de verraders meest geuadt, ende sommige ontquament, ende wirt de gemeijnte tot Jaroslau beuoolen selue wacht te houden ende haer Stade te bewaren, dwelc sij deden.

Sommige verraders te Jaroslau geuangen.

Die poolen ende edelen, die te Roostoff waren, hadden ooc met geweltt willen wttbreecken ende meijnden soo te entcomen na d'ander sijde, want de oproerige niet verre van haer en waren, maer tis ooc wttgecomen ende wurden gesepareert ende wijder gesonden, ja wel 100 mijlen leeger, na Volgda ende Bielaosera, waeronder waren de 2 Boetsinsci, die wurden na Pustosera geuoert ende daer bewaert, en Damaratzci wirt na Totma geuoert ende daer geuangen geset. Cosonoffsci, een jonc pools heere ende maechscap van de Keijserrinne, wirdt na Cotsinga op de Vaga gesonden. Maer de meeste, daer onder ooc vrouwen waren, wurden gesonden al na Bielaosera, dan wurden armelije getracteert.

Ende isser in Moscouia doen ooc tijdinge comen, datte huijsvrouwe van Sandomirsci met ontrent 80000 mannen op de grense was, om soo de oproerigen te hulpe te comen; ende was daer ouer Ouersten Michale Moltzanoff, die gevlucht was doen men Demetrium vermoorde. Ditt maecte nieuwe bangicheijt, doch wirt den volcke al wtten hoofde gedreuen.

Men sontt wtt Mosco in alle steeden dagelijcx posten, die tijdinge altijt brochten datte moscouise ouerwinninge hadden. Ja, alst moscouise heijr geslagen wirt, soo sondt men in alle steeden datten vijanden geslagen waren, soo datt men van

Valse posten wtt Mosco in alle steden gesonden,

vreuchde alsins de clocke luijden; ende dit was daerom om dattet volc niet afvallich en soude worden, maer constant blijen de Mosco getrou; wantse ditt hadden geleert door dattse soo afvielen, doen Demetrius int lant quam. —

1607.

In Januario wirdter eenen paap in Mosco onthooft, die alsins pasquillen hadde gestroijt, datt Demetrius noch soude leuen.

Ooc quamender dagelijcx brieuen wten leeger, daerse in screuen datte vijanden mett groote behendicheijt ende cloechheit dagelijcx meer en meer volcx ende prouande increegen, daerse mett al haer macht niet toe, en conden doen om dat te verhinderen.

Daerom wt Mosco gesonden wirdt, bouen s'Keijzers broeders ende bouen alle noch, Fedor Juanouittz Missialoffaci, metten jongen heere Scopin, mett veel jonge heeren ende edelen ende noch een groot crijsheijr, met beuel alsins waerse quamen den vijanden om te brengen; dan comende ontrent Coloega, moesten se haer ooc bij den leeger voegen, ende hebben niet meer dan de andre wttgerecht. —

In deese dagen waren de wooninge oft camers des Keijzers volmaectt ende men moeste den Keijser geluc comen wenschen, na de moscouise maniere, noemende tselue Noua Zelia. — Want den Keijser en begeerde niet te wonen int triumphant pallaijs daer Demetrius in hadde gewoont, vreesende datten Duuel hem mocht versciijnen bij nachte, wantse Demetrium doch voor eenen touenaer hiel, ende daerom waren de woningen ooc onreijn daer in hij hadde gewoont. Ende hebben alle lieden den Keijser gescencken gebrocht, ooc soutt ende broott, na de moscouise maniere, dat met geluckwensinge gepresenteert wirt. tSout ende broot wirdt genomen, maer de gescencken wurden ons wedergegeven, ende wirt ons en allen volcke spijs gesonden in silueren scotelen, ooc dranc in vergulde coppen, tot danchbaerheijt.

Jnt lest van Januario waren de ouersten van den moscouisen leeger heel oneenich onder malcander, doch wertt gelist

ende voor t volc heel verborgen gehouden, maer die in Coloega wistent sanderdaechs al ende spotten daarmede.

Ondertussen werden der in Mosco een deel geuangen en gebrocht van een stedeken Venoua, daer de moscouiters ooc slage hadden gecreegen, en quam mette selue tijdinge datt Mosalsci ende Teletoffsci, dwelc 2 moscouise groote heeren waren, en waren aen dander sijde ooc g'vlucht, die quamen mett 80000 mannen, soo Poolen, Casacken en Russen, den Demetrio te hulpe, ende maecte deese tijdinge sulcke bangicheijt in Mosco, dattse den ouden Patriarch weder van Staretza haelden, die Demetrius hadde afgeset, Job genaempt, en begeerden sijnen raet. Ende alsoo hij van outheijt blind was, badt hij om sijn ruste, doch brochten hem in Mosco. Dan sijnen raet, met alle andre raet, en mochte haer niet helpen.

Ende is Mosalsci voorwt gecomen met eenen hoop volcx onder Toel, om Pioter Fedorouits, die men Petrosca in Mosco noemde, te ontsetten, maer hij wirtt van de moscouise verslagen en ooc selue in Mosco geuangen gebrocht, daer hij van sijne wonden stirff, ende werden de geuangene al int water geslagen.

Den moscouisen leeger onder Coloega liggende, riepen van den berge bij Occa, hoedat Mosalsci met al sijn macht waren verslagen, dattse doch ooc in tijts wilden om genade bidden ende haer bedencken; maer Bolotnicoof spotte daarmede ende hinck den seluen dach sommige van sijn knechten op, in presenti van den moscouisen leeger, daer onder ooc sijnen cōc was, die verraderije in sin hadde. Bouen dat swoer Bolotnicoof metten sijnen, dat se voor den rechten Demetrio vochten. —

Deese slach voor Toel ende nederlage van Mosalsci maecte in der Mosco groote verandringe ende blijscap, soo datte gemeijnte weder niet en geloofde van Demetrio, ende sonden Worotinsco met een deel volcx na Toel, om dat uoch meer te benauwen ende ooc Pioter geuangen te krijgen.

Sijnde al in Martio, beual den Keijser den Casimoffsen

Oproerige
steeden en hare
namen.

tear mett sijne tartren ooc wt te vallen ende tlant rondom te bestrooffen, op datt de oproerders nergens geen prouande noch victalie en souden becomen. Maer t was al cael ende hoefdent ooc niet caelder te maecken, en bouen datt waren alle de steeden wel besett, die de oproerige in hadden; als, op de Tarterse of Resanse sijde hadden: Resan, Caratsou, Nalifna, Oroel, Venoua, Michalof, Bolgou, Reesci, Cerebrini Proed, Noua Zeel, en op den Siuerisen bodem haddense Potimli, het hooft en begin van alle de oproerige steden, daer ooc den raet gehouden wirt; daer neffens Tzernichoff, Brenetz, Jeletz, Coselsco, Biletz, Potzeep, Satzca, Roscoula, Monasterisa, Naugorodt Ziuerisci ende meer andre; ende noch haddense in: Colomna, Casira, Alexin, Jepiphan, Peremiali, Liguin, Dede- lof, als ooc Colouga ende Toel, daer Pioter in lach belegert. Bouen datt haddense de ganttse riuere Volga, diese cael maectten daerse bij oft aen quamen. In somma. hadden een groote macht en scoone landen, ende noch waggelden veele steeden, nu sus nu soo denckende, soo datten Keijser in Mosco, door groote beede der heeren in Mosco, selfs persoon- lijk tegen den somer meijnde te velde te trecken, en heeft in allen steeden alomme gescreuen, dat men soude alle Diti- boiaersci, oft edelen, ende volc, die noch op hare lantgoedren stil satten en niet ten dinste en waren getrocken, soude op- iagen, ende die niet en wilden wttrecken soude men opscrij- uen en van hare goederen onteruen. Ditt deden noch veele ten dinste vertrecken alomme, soo datter menichte van men- schen te velde quamen, en hieldent soo gaende tott int voor- jaer, dat men ooc sommige genangen in Mosco broecht, die sommige bekenden dattse Demetrio gesien hadden, ende som- mige en wisten niet waerom datse vochten; doch sculdich ende onsculdicht most al naet water.

Acht poolen
wt Mosco ont-
comen.

In 'deselue maent van meert warender in Mosco 8 poolen ontcomen, bij nacht in boeren cleederen, wtt het Hoff des ambassadeurs van Poolen. ende hebben deese in Poolen son- der twijfel wel tijdinge gebrocht hoeter in Mosco stondt,

want sij sijn ontcomen, daer sommige van de wachten seer om gepijnicht en gestraft wurden, ende wirt stercke wacht gesett rondomme, ooc ettelijke poorten in Mosco toegehouden.

Ooc liet den Keijser veel out goet. soo cleeren als andere dingen, wt der scadt vercoopen, om geltt te hebben, ende leende ooc veel geltt van den cloostren en moscouise coopliden, om t volc dat men huerde met betalen, ende dorsten tselue geltt niet weijgeren, om dattse ooc oorsaeck deser oorlooge waren.

Ooc hebbense geureest noch eenich oproer tot Saroslau soude gescieden, vreesende dat Sandomirsci te veel volc bij hem hadde; daerom creegense 70 van de edelen van hem, met groote beloften van haer na Poolen te seijnden, om oorsaeck, dan t was maer omt volok van Sandomirsci te minderen; doch de poolen en hoorden niet, ooc en geloofdense niet, daerom de gahtse gemeijnte op de been wes, rondom haer hof besetende; en meijnden de poolen dattet om haer leuen te doen was, soo hebbense haer alle lustich gewapent ende wilden soo alle lustich in volle wapenen totter doot vechten; ende vreesden de moscouiters datt hier groot ongeluc wtt volgen mocht, hebbense groote sware eeden gedaen dattse recht hadden gemeijnt. En de poolen haer ten lesten gelouende, hebbender haer 70 ouergegeuen, meijnende in Poolen te comen, ende wurden op de haene gebrocht ende niet in Mosco, ende men meijnt ooc dattse omgebrocht souden sijn.

Ondertussen is Pioter Fedorouitz mett sijn macht wt Toel genallen ende heeft den mosconisen leeger. dat om Toel lach, in de vlucht geslagen, soo datt Worotinsco, Simon Romanouits ende Istoma Pascoof alle vluchtten, die Ouersten waren; ende ondertussen heeft Pioter noch eenige stercten daer ontrent ontset ende hem weder gerascht na Toel, hem sterc maeckende.

Int leste van deselue maent viel den cleepel wt de groote clock op eenen nacht in Mosco, dwelc voor een quaet omen gehouden wirdt.

De rinier onder Coloega gaat open.

Ooc heeft haer de groote Occa ooc geopent ende t'ijs viel sterck aff na de Volga. Ende t leeger der moscouiten was sterck op de been ende hebben aen beide sijden der riniere stercke vlotten gemaect ende aen beide sijden met gescutt ende volc beset. vreesende dat Bolotnicoff mocht wtt Coloega comen en vluchten na de Volga, dwelck groot quaet soude geweest hebben, want hij t wel soude hebben gedaen, wantter veel soutbootten ende scuijten waren in Coloega, daer al sijn volc wel in soude afgedreuen hebben, maer wirdt verhindert.

Sijnde int eerste van April, datt alle rinieren begonnen open te gaen, heeft den Ambassadeur wt Crimia ooc oorlof gesocht om in sijn lant te mogen vertrecken, dan is hem geen verlof gegeuen, maer wirdt ooc vast bewaertt en gespijst.

De Keijser neemtt aen een poolsen edelman.

Ooc wasser eenen poolsen edelman in Mosco ende was Camerlinck geweest van den vermoorden Demetrio. Desen heeft den Keijser in Mosco gesworen getroulike te dienen, en is aengenomen voor Rittmeester, ende heeft 200 mannen in Mosco aengenomen, soo lijflanders en oude poolen die lange in Mosco gredient hadden, ende heeft hem ooc cloeck alsins gehouden, dan niets sonders wttgerecht. Want hebbende correspondentie met sommige binnen de stat Alexin, meijnde deselue in te krijgen, misluctet haer. Ooc wasser een heijr gesonden van onder Coloega ouer de riniere Occa, meijnende ijnuers eenen anval te doen op sommige steeden, dan is alles misluctt ende werden allesins verslagen. Ende ooc groote murmuratie int leeger sijnde onder Coloega, sijnse wtt Coloega mett ganttser macht int moscouise leeger gevallen, ende hebbent tselue gantsch ende gaer in de vlucht geslagen ende ooc t leeger aen allen canten verbrant; ende is tselue ooc al door verraderije gesciet ende oneenicheijt onder de Ouersten, ende gescach de vlucht eneleans alse 2 jaer te vooren onder Crom gesciet was, want de Ouersten naulije wtt haer tentten ontcomen en conden ende die van Coloega creegen ooc alt gescut. De vluchtige, die door Mosco ooc trocken, en wisten niet te seggen waeromme dat se gevlucht waren, maer

Nieuwe verraderij int leeger der moscouiten.

spraken stoutelijk, seggende: trect metten Keijser seluen te velde ende versoeect hett. Maer Messisloffsci en dorst in Mosco niet te comen, maer bleef bij een rivierken leggen met een deel volcx, ontrent 6 mijlen van Mosco. Ende men quam te weeten waer wtt dees verraderije gesprootten was, namelijk van een moscouisch heere, Cnees Boris Tatof geheetten mette Soborse casacken. Want gehoort hebbende tot 2 malen de nederlage der moscouitren, dachtense datt den rechten Demetrio most leuen en begonden te twijfelen. Geuende haer verraderije te kennen aen Bolotnicoof, op datt se dan ooc in genade mochtten aengenomen worden, t welc haer belooft wirt; ende hebben alsoo oorsaeck geweest van de gantse vlucht des leegers, ende selfs sijnse ouergelopen aen d ander sijde.

En is Bolotnicoof doen vertrocken na Potimlj, bij Demetrio, soo men seijde, daer hij hoochlijc geeert wirdt ende heerlijk begaeft voor sijne getrouwe diensten, hebbende ontrent $\frac{1}{2}$ jaer in Coloega geleegen, en heeft 2 Ouersten gelaetten in sijn plaettse in Coloega, eenen Dolga Roeca en eenen Bessoebtsof, die datt bewaerden.

Messisloffci is terstont met sijn volc getrocken na een steden Boroffsa, niet wijt van daer, dat hij innam en alles metten sweerde ombrocht. Worotinsco quam soo ooc in Zirpag; maer sKeijzers broeder, Juan Juanouitz Soesci, quam heijmalijc en stil in Mosco, sonder datter ijmant van wiste.

Voorwaer, hadden de oproerige eenen leeger bij de hant gehadt en na der Mosco getoogen, soudent sonder tegenstant in hebben gecreegen. Dan alsoot lange anliep, hebbense in Mosco weder moet gegreepen en haer weder versterctt, wetende wel dattse hett soo gemaect hadden, dattse alle met wijf en kinderen om souden gebrocht hebben geweest, oft men maectte hett haer soo wijs, soo datt se alle sworn totten lesten druppel bloets de Mosco met haren Keijser voor te staen. Ende brochten weder eenen grootten leeger te velde ende den Keijser is daerna ooc vertrocken.

En hebben eenen tott Ouersten vercooren Juan Fedorouitz,

die men ooc Cruijc Coltsoof noemde, en was een man van grootten aensien bij de gemeijnte ende is vertrocken in Maijo.

De Mosconi-
ten gealagen
sijnde, herhalen
haer op den nieu,
doch rechten
niet veel wtt, en
den Keijser treet
ooc selfste velde.

Deese Cruijc Coltsoof, te velde sijnde, heeft hem ontrent Zirpag onthouden, ende daer voegden haer bij alle die daer ontrent lagen. Ooc trocker weder op een nieu dagelijcx vole te velde, soo datter weder eenen grooten leeger vergadert was. —

En den Keijser maecte preparatie om te volgen, latende in alle keroken offerhanden doen ende gebedden. Ooe ginck hij de Prophetinne des Duuels besoecken, daer wij bij de voorige Keijseren ooc van verhaelt hebben, doch sij en heeft hem niet ingelaten, noch willen verhooren, noch sien. Ten andermael comende, heeft se hem met sommige heeren ingelaten ende is weder wttgecomen een vre daerna, doch men wist nielt wat hem geseijt was, maer wirdt secreet gehouden.

Dan, eer hij noch vertrock, soo isser eenen post met 2 knechten in Mosco gecomen mett brieuen wt Poolen, ende was ooc op pools gecleet; dan men gaf in Mosco wtt onder de gemeijnte, dat hij wt Sweeden quam, ende niemant en wist ooc anders, en denseluen verhoort sijnde int secreet, is hij in der nacht heijmelijc versonden na Naugorodt ende geuanclijck bewaert.

Ooe wirdender twee posten in Mosco gebrocht geungen, die op de riuere Volga geuadt waren ontrent Tsaritsin, hebbende brieuen bij haer wtt den name Demetrio, ende mejnden de steeden aldaer alomme afuallich te maecken. — Ende wirt wtt Mosco noch veel volc hennen gesonden na t' eijlant Boesan, bij Pieter Seremetof, die daer noch lach. —

Nu lagen de Ouersten metten gantsen leeger tott ontrent Sirpag, 18 mijlen van Mosco. Ooc lacher een menichte te Boroffica, niet wijt van der Mosco, ende hebben alsoo den Keijser wtt Mosco verwacht; mejnden de vijanden dan meest souden vreesen.

Den Keijser in Mosco in veele kercken sijn gebedt gedaen hebbende, is voor de kercke Maria te peerde geseetten ende wirt daer sijnen pijlcooker ende booge aengedaen ende is soo

met zijnen gantsen houe vertrocken, ontrent na middage den 21. Maijo, latende zijnen broeder Demetrio in zijn plaetse in Mosco blijen.

Den Keijser alsoo vertrocken sijnde, volgde hem terstont een groot volc van allen canten, want se vreesden, soo se niet alle en quamen en dattse hooren souden datten Keijser ouerwinnings vercreeg, dattse dan alle in grooter ongenade souden gecomen hebben. Ooc wurden de Cloosters elc na haer macht getaxeert ende elc moest na vermogen volc te velde seijnden. En quam soo wedrom eenen grooten heijre te velde, ende wirt soo allenxkens tlant wttgemergelt ende ontbloot vant beste volck alomme.

Ondertussen vertrocken alle coophuijden elc sijns weechs, want den tijtt die naecte, te weetten, engelse en nederlantse na Archangel en Witte Zee, om haren handel te drijuen en hare sceepen te laden en lossen na ouder gewoonte; — de poolse en armenise, ooc tarterse coopluijden hadden haer ooc gern wechgepact, dan werde tselue haer verboden ende in Mosco blijen beuoolen, om datt se, wten lande loopende, niet clappen en souden, want se van svijanden landen waren.

Veel coopluijden trecken wt Mosco.

Den Keijser, te velde sijnde, heeft altijt gevreesst mettet gantsen heijr voort te trecken, vreesende verraden soude worden, ende tooch ooc niet wijtt van der Moscou, maer sontt partijen volcx henen om de vijanden hier en daer te verrassen, maer wurden, och lacie, altijt selfs verrascht, alse daer minst op dochtten, ende hielden de andre alsins de victorie waerse treften. —

Men weet niet watt raet de oproerige aen d ander sijde hebben gehouden, om dattse het soo slecht lietten leggen ende haer victorie niet en vernolchden, daerse het soo scoon hadden alse selfs mochten gewenscht hebben. Dan tseene den tijt van Godt Almachtich noch niet bestemt en was.

Maer men heeft daerna ooc verstaen dat se in Potimli grootten raet en vergaderinge hebben gehouden, niet wetende tott welcken eijnde beslootten wirt, en was den naem

van Demetrius heel stille. Dan in Poolen siende dattet lant nu licht te krijen was, ende ooc haer geeren wreecken wilden, hebbense ds ambassade wech gesonden die se soo lang hadden gehouden, en sijn sooveel heeren als die lust daertoe hadden veroorloft in Moscouia te vallen, dwelc ooc gesciet is; ende heeft hem doen eerst de pool als vijant geopenbaert, en sijn den oproerigen met veel volck ende Capiteijnen ende ooc Ouersten te velde gecomen, mett groot volck drijvende doort gantse lant den naem van Demetrio, en dat hij noch leefde sterck bewijsende. — Daer warender veele onder deese die de oorlooge wtt grootten ijuer hebben gedreuen, om dattse meest elc een vrinden in de massacre der bruijloft verlooren hadden, en moesten van sommige hare vijanden ooc hooren in Poolen, dattse in Mosco op de bruijloft souden trecken, soo dattet haer hiel ter hertten ginck. —

Ooc is den Grooten Cancelier in Poolen, van wege de Croone Poolen, beuoolen hem gereett te maecten om te oorloogen, ende was genaempt Leuf Sapiega.

De Moscouiten krijgen Toel in ende ooc Pieter Fedorouits, den hooft der oproerigen.

Maer ondertussen hebben die moscouiten veel gewonnen, wantse Toela met verraderije in gecreegen hebben. ooc Pieter Fedorouitz geuangen, die hem bastaert noemde van Fedor Juanouitz, Keijser geweest van Moscouia. — En hebben deesen Pieter opgehangen bij Mosco. — Hebben ooc veele stedekens int veltt verouertt, maer meest mett verraderije. Ende alsoo den cloecken heltt Bolotnicoof gesonden wirtt met een macht, om den moscouisen voortganck te beletten en wat op te houden, terwijl men raet hiel metten poolen ende casacken, hebbense den cloecken helt Bolotnicoof ooc gecreegen en om hals gebrocht. Sommige seggen dat hij hem te bloott gaff en sommige seggen datt hij verraden is. In somma bleuen daer 2 cloecke crijchalieden en grootte oproerise hoofden; en alsoo de Keijser sach dattse weder begonden meester van den velde te worden ende dattet na den herfst sou loopen, is mette cleijn victorie in Mosco vertrocken, latende de Ouerste metten volcke te velde tegen de vijanden; en mejinden die in

Mosco ende die de Mosco noch anhingen, dattet noch al victorie was, maer mislucte.

En hebben beide de partijen den gantsen winter weder oorloocht tegen malcander. Bouen datt sijnder menichte van poolen int lant gecomen, en heeft weder in d'wterste ellende geweest, eueleens als doen den Demetrius int lant quam, ja op de selue maniere, daeromme onnodich weder particulierlijk te verhalen, en duerde ditt totten somer anno 1608.

Ondertussen hebben de heeren in Mosco den Keijser seer geraten datt hij een huysvrouwe soude trouwen, want als hij getrouwt was ende erue soude krijgen, meijndense dattet lant hem te meer vresen soude ende ooc met beetter ijuer dienen; en heeft alsoo haer bidden gehoort, ende troude een vrouwe, haer ooc croonende voor Keijserinne; maer ginc alles seer slechtelijck toe. Sij was de dochter van een groot moscouisch heere, genaempt Cnees Pioter Boijnosoff, van grootten stamme.

De bruijloft gesciede den 27ⁿ Januario 1608, ende en wirdt nergens met vereert dan met groote ellende ende droefheijt, die men sach dagelijcx aen tvolck die men int water sloech.

Ditt waterslaen was soo afgrijselijck, datt mer niet op dencken mochte, en hadde ditt in Mosco soo 2 jaer lanc geduert achter malcanderen ende en nam noch geen eijnde; ende alst hoog water was in den voorjare, soo wurden de menschen mettet ijs gedreuen alomme op de vlacke velde, halff opgegeten sijnde van de vissen ende snoecken, die de menschen t vlees affaaten, ende lagen de lichamen daer voort ende verrotten met dusenden, daerinne veel creeften en wormen satten, die se voort totten beenen cnaechden. Ditt hebbe al meede gesien in Mosco.

Ende quam ooc noch dagelijcx tijding in Mosco, hoe datter wtt Poolen groote macht quam ende ooc tijdinge van de moscouise nederlagen alomme, soo dattse Sandomirsci met sijne dochter, Dimetrij Keijserinne, weder in Mosco lietten halen, ooc alle grootste edelen ende poolse heeren, want men vreesde. soo de vijant alomme liep, datt deese ooc los soude

comen, en warden in Mosco soo bewaert, meijnende die voor groot rantsoen noch souden hebben connen gebruijcken.

Bouen datt isser noch eenen Ambassadeur in Mosco wtt Poolen gecomen die trotsich ende stoutelijc anquam, ende trompetten seer lustich soo se in Mosco quamen, ende warden ooc lustich mett trompetten beantwoort van den Ambassadeur, die noch in Mosco bewaert wirt en dier van Demetrj tijden af geweest was, in wiens hoff alomme groote blijscap was, als ooc onder al de geuangene poolen.

Den Ambassadeur quam mett trottsaige briuen in Mosco, ooc haer seer bestraffende van de groote iniurie die men den ambassadeur des Coninx aan hadde gedaen; ooc hem beclagende van de moort gesciet aen de dienaren des Coninx, daeromme den Coninc gedwongen was van sijnen ondersatten ende staetten. tselue te wreecken, doch de moscouiten hebben haer verantwoord ten besten datse condon, en den ambassadeuren in Mosco gehouden.

En alsoo daer in Mosco tijdinge quam van die groote nederlagen der moscouisen ende datte moscouise alsins de vlucht namen. isser weder nieuwe bangicheijt opgestaen in Mosco, doch de Keijser met veele vermaningen heeft het volc altijt gestiltt, want hij haer swoer dattse mett wijf en kinderen souden omgebracht worden, soo se haer opgauen. Daeromme sij dit vreesende, wantse ooc meestal sculdich waren, hebben haer cloeck gehouden.

En den vijandt de Mosco naederende, isser eijndelijc den tweeden Junij onder gecomen mett haren Keijser Demetrio, soo se wttriepen, ende daerbij ooc veele heeren wtt Littouwen en Poolen, ooc de Vesneuetsci, Kitkiuitz en alle vanden Sandomirsci, ooc den grooten Cancelier Leuf Sapiga, en hebben alsoo de Mosco rondomme beleegertt, ooc alle cloosters en gehuchten daerontrent besett, ende lagen onder Simenoua-clooster ooc. Maer Leuf Sapiaga brocht eenen leeger onder Troiets, een groot sterre clooster, 12 mijlen voor Mosco, op den wech na Jaroslau, welc clooster seer sterck was.

Eerste noch onder Mosco gecomen waren, hadden de moscouise den jongen heere Scopin gesonden met eenen leeger volcx in ende om Naugorodt, om dat toch te bewaren, want se dan den wech wtt Sweeden ooc souden vrij hebben, ende verwachten alsoo Sweedts crijchsvolck, dat haer van Coninc Carel was beloofd. tSelue Sweedts ende Duijts crijchsvolck souden haer voegen bij Scopin te Naugorodt. Ooc was vant eijlant Boesan ontbooden van Astrocan Pioter Seremetoff, om hem ooc bij Scopin te voegen ende soo tsamen te ontsetten de Mosco. Dan tis soo lange aengelooopen datter nauwelijck eijnde van quam. Want tegen alle opinie der menschen heeft Mosco meer dan een jaer tegengehouden, eer deese ontsetters noch voort quamen en bij malcandren waren; ende heeft den vijant terwijle tlant rondom bedoruen, alle stercke plaetssen meest ingecreegen. —

De Mosco soo belegert sijnde, is terstont vol noot geweest, dan door de grootte prouisie, die de Cloosteren hadden, hebben se noch wel tegengehouden. Ooc sijnder te vooren veel cooplieden en andre wtt gevlucht ende heeft den Keijser Sandomirsci gedreijcht om te brengen met alle sijn volc, clagende, dit alles door hem gecomen was, gelijck ooc waer was — soo dat Sandomirsci, vreesende de doott, wonderlijcke dingen belooft heeft, als datt hij maecken soud, soo men hem losch liet mett alle den sijnen, ooc den ambassadeuren, datt hij maecken soude mett goede tractatien datte oorlooge een ende sou nemen, ende beloofde eenen vrede te maecken tussen Poolen en Moscouien, mits den poolen ijert geuende tgeene haer eertijds toequam; ende hebben hem hierop metten sijnen doen sweeren, doch is niets na gevolcht, maer Sandomirsci metten sijnen ist wel ontcomen ende vrijgelaetten wt Mosco.

De saecke noch staende als wij verhaelt hebben, is Pioter Seremetoff van t eijlant Boesan, wtt de riuere Volga, mett sijnen heijre gecomen te Saratof, een stadt op de Volga, ende quam alsoo in den winter tot Nisene Naugorodt, ende bleef den winter daer liggen. —

Scopin lach met sijnen leeger te Nangorodt, dat wel vast bewarende, ende ooc deselve passagie, seijndende aen Coninc Carel in Sweeden om hulpe, die ooc volc, soo scotten, fransen als sweeden, aennam en sontse na Nangorodt, door Lijflant, om soo haer bij Scopin te voegen. —

Demetrius, so men seijde, metten grooten leeger der oproerigen onder Mosco leggende, heeft met sijne hutten ende huysen, die hij daer rondomme maecte, van de dorpen rondomme latende hout voeren, bijna een groote buitenstadt gemaect, als ooc Sapiega, onder t clooster Troiets, en sommige poolse heeren sijn na Jaroslau geructt ende hebben dat mett verraet verrast ende buiten alomme verbrant, ooc gans bestrooft, sampt het scoone Clooster aldaer, ende ooc veele menschen vermoortt; ende hebbent alsoo mette reste onder haer gebrocht. —

t Wirdt verraden van den Gouverneur selue, die was geheetten Cnees Fedor Bratinsco, en met hem eenen cloosterknecht. Dese hebben de vijant de weette gedaen; ende soot ingenomen was ende sij alle Demetrio gesworen hadden, isser eenen andereu Gouverneur in geset, daerbij ooc deesen voorscr: Bratinsco was.

Ende daer lach ontrent 6 mijlen van Jaroslau, op den wech na Volgda, een dorp genaempt Romanoffsa. Hier lach een leger van Vologda, die mett Mosco hielden; — tegen deese wirdt wtten grootten leeger een pools heere mett eenen hoop volcx op deese op te slaen en soo voort na Volgda te trecken, om dat aen Demetrij sijde te brengen, maer Kitkinits wirt van de Vologsni en selfs soo geslagen, dat hij nauwelijc seluer ontquam, ende quam alsoo te voet armelijc te Jaroslau binnen, maer hebben daerna drij posten van Jaroslau gesonden na Volgda, datse haer aen Demetrio souden opgeuen, oft souden mett wijf en kinderen in den gronde verdelcht worden, — soo datt die van Volgda ooc Demetrio den eett deden, ende tsoude soo voort hebben genaen doort gantse lant, en hadden die van Volg-

da haer nielt omgekeertt, ontrent in den winter tjaer volgende. —

Plescou was ooc al in den gronde verdoruen, want gantsch verbrant was, mettett gantse lant aldaer rondomme berooft ende cael gemaectt, ende veel rijke lieden omgebracht, ooc desgelijcx Juangorodt oft Russe Narua, ende bleef Narua soo liggen.

De landen Ziueria en Camaritsa aan de poolse sijde leefden weeder heel in rust en vrede, en ploegden en besaijden hare lantt sonder eenige sorge, wederom latende de moscouiten gewerden. Ooc was throott int ganttse lantt goede coop, behaluen in de belegerde plaettsen alomme, daer tseer dier was; golt in Mosco een Settuertt, minder mate dan een mudde, 28 gulden, en ooc meer ende somtijts weijnich minder, tott Volgda goldt de mudde, oft deselue mate, een' gulden. — Sooveel sceeldet. —

Ziueria en
Camaritsa pro-
pereren.

De Mosco noch belegertt sijnde int jaer 1609, is Volgda eerst, als vooren verhaeltt hebben, aen dander sijde geuallen, en daer waren doen Gouverneur Nicita Migalouitz Poescin, en Cancelier Rogman Macariauitz Woronoff. Deese wurden afgesett van haer officien en deerlijk ende ongenadelijk getraceert sonder eenige scult ende geuangen gesett van de gemeijnte, die daer alsins woedich en onverstandich is en de huijck na den wint hangen, nielt meer achtende hare eeden diese deden, doen ende noch doen soudon, maer als beesten leefden. — En quamen wtett groote leeger aldaer voor Gouverneur voor eenen tijtt eenen genaempt Fedor Jlitz Nasecin, eenen grooten rabautt ende van cleijnder afcomste; — 3 dagen daerna quam in de Canceliers plaetse eenen genaempt Juan Verigin Cofrasin, ende wilde alle cooplieden goederen versegelen, doch wirdtt hem niet toegelaten van de eijgenaers, maer wirdt wech gestootten, als hem niet willende obedieren, want die de goederen daer versegelt heeft se ooc in sin te confiscueren. En sij wurden voor den nieuwen Gouverneur alle ontbouden, om den Demetrio als Keijser aen te nemen en hem den eet te doen. Ooc liet deesen nieuwen Gouverneur

1609.

Oproeren al-
omme te Jaros-
lan, en ooc
Volgda.

den ouden Gouverneur voor hem brengen, willende hem latten binden, dreijgende hem soo naet leeger te senden, tracterende hem seer scandelijk en gaf hem veele sceltwoorden; als ooc sommige rijke coopliden, die hem gesceencken brochten, om sijn gunste te genieten.

En alsoo der in denseluen nacht rond, om eenige poolen, die lang gevangen onder tgebielt van Volgda hadden geseeten, waren los gecomen, hebben se de boeren alomme rondom Volgda deerlijk getracteert ende gantach bestrooft totten naectten toe, ende quamen soo in Volgda, met hare sleeden vol geroofde goederen, ende meijnden soo na tleger te verrecken, sanderdaechs; — maer alsoo de boeren in denseluen nacht ellendichlijk quamen clagen in Volgda, ouer tgewelt en boosheijt haer aengedaen, ende ooc tselue waer beuindende, hebben groot berou gehadt datt se omgevallen waren en Demetrio eet gedaen hadden, en begonden doen haer ongestadicheijt eerst te bedencken, ende hebben haren Cancelier Woronoff, die se te vooren afgeset hadden, een goet out man, weder op sijn plaettse gesett ende raett gehouden tsaemen, om weder om te vallen ende alle de demetrianen en poolen om te brengen. Boven datt cregenae den Gouverneur Poescin ooc, die gevangen was, en setten hem in sijn eerste plaettse, hem hare meijninge te kennen geuende, de welcke hij prees; en boven datt deede hij den volcke een soon oratie tsijsen profijte ende ooc tott profijte der moscouiten, bestraffende hare lichtueerdicheijt, seggende, haer Godt daerom soo straffende was en noch meer sou straffen, soo se haer niet en bekeerden. In somma, hebben berou gecreegen ende sijn met groote furie gelooopen van thuijs wtet slott, en liepen naet huijs der Bolgacouen, daer den nieuwen Gouverneur in was, ende bewaectent selue, ende nament ooc mett gewelt in, ende hebben deesen Nasecin, met Verigin, ooc alle de poolen en gevangen die se in Volgda hadden, vijandelijk thooft mett bijlen afgecapt, ende soo den hoofden metten lichamen heronder den berge in de riuere Solotitsa gesmeetten, daer

Volgda valt
den Moscouiten
weder toe.

de verckens en honden quamen ende de menschen opactten, dattet afgrijselijke om sien was; en hebben haer alsoo weder om geworpen an de moscouise sijde, en hebben malcanderen gesworen Mosco altijd te obedieren, totten leatten druppel haers bloets toe, oft den moscouisen Keijsere. —

Doen dees tijdinge in Mosco quam, ist den moscouiten een vrolijke tijdinge geweest, dattse noch ijmant hadden diet met haer woude hounen, ende screef den Keijser eenen vrindelijcken brieff aen die van Volgda, haer van alles bedanckende, daerbij ooc eenen brief int besonder was aen den Gouverneur Poes-cin. (*) En waren deese brieuen in broot gebacken, om, oft de dragers gecreegen wurden, die als lantloopers en bedelaers wttgemaect waren, soudense noch geene brieuen krijgen. In den brieff aen de Gouverneur was gescreuen, dat hij wt de nederlantse en engelse cooplieden die daer waren soude sommige wttkieesen en sendense bij den Ouerste Scopin te Naugorodt, om denseluen mett raet en daet bij te staen, en beual se nef-fens den heeren en boiaren gehoorsaem te sijn. Want de moscouiten de Duijtsse en Engelse natie voor gewellich wijs achtende, meijnde den Keijser ooc datt onsen raet daervoor in helpen soude. Dan wij dachten wat anders, nielt hoorende na die missie, en brochten den Gouverneur met gesoeneken soo wijt, dat hij de brieuen onder hielt en niet en openbaerde dat hij sulcke brieuen hadde.

Ende alsoo alle de wttlanders te Volgda samen waren, al cooplieden die haren handel daer int lant drijuen, soo warensse ooc bij de engelse cooplieden bij malcander int engelse huijs aldaer, dat heel groot is, als een casteel, en hielden daerna ooc goede wacht rondomme, leuende den gantsen winter in groeter vreesse en bangicheijt. En alsoo Volgda vreesde voor

(*) *Massa* teekent in het oorspronkelijk handschrift, als ter herinnering, de woorden aan: *Coptje van dezen brief bij Bartholomeüs Laurens*. De bedoelde kopie, blijkends deze aantekening elders en niet in het handschrift door hem geborgen, is echter waarschijnlijk verloren geraakt.

den vijant, dat hij dagelijcx comen soude om hem te wreecken, hebbense lustige wacht gehouden en hebben ooc den vijant eens lustich, in embuscade liggende, in de vlucht geslagen, en sijn soo mett buite thuijs gecomen.

En hebben de engelse coopliden metten nederlanders beuoolen int slott te trecken, geuende haer een groote sale in gelijc een casteel, met dubbelde ijseren deuren en vensteren, daer se seer blijde om waren, en hebben daer ooc goede wachte gehouden dach ende nachte ende ooc minder vreesse gehadt. Dan doense hoorden datt men int poolse leeger seijde datt me Volgda in den gront verdelgen soude, om dattse soo scandelijc waren afgefallen van Demetrio, en dattet niemants scult en was dan der engelsen en nederlantsen coopliden, die haere raetsheeren waren, en dat me die ooc wel vinden soude, waser weder groote bangicheijt onder ons, ende verwachten anders niet dan dagelijcx te steruen. Doch hebben in den laetsten noott noch brienuen gemaect tott onser onscultt, eenen in Latijn; eenen in Duijts en eenen in Moscouijs, om, als de poolen soudon comen oft de demetrianen, die brienuen met sommige jonge waechalsen voor wtt te seijnden, om ons alsoo te ontsuldigen en t leuen soecken te salueeren.

Doch ten isser niet toe gecomen, want ontrent paesschen Jaroslau ooc van den Demetrianen afgeuallen is; ende soo wirt den gantzen wech van Jaroslau totte Witte Zee weder gantsch suijuer, soo datt alle de coopliden mett grooter blijscap mettett eerste open water ofdreuen na de see tot Archangel, daerse hare sceepen wtt Engalant en Hollant daerna hebben geuonden, die se noijt en mejnden gesien te hebben, hoewel tot groote scade, als geenen handel gedaen hebbende, noch ooc eenige coopliden verwachtende van bouen witten lande, soo datte sceepen meest leech mosten ouer gaen, dan dancken Godt metten leuen daeruan gecomen sijn. Soo hebbe ditt als verhaeltt is metter waerheijt connen beschriuen. — Dan alsoo wij vertrocken sijn ouer Zee na ons vaderlant, lietten wij t land noch vol oorloogen en miserie, ooc Mosco beleegertt;

ende Jaroslou was ooc weder moscouisch, en waren daer voor Gouverneurs gesett Cnees Zila Juanouitz Gagarin ende Nicita Vacilionits Buijsoslaioff. —

En lach den jongen Scopin noch te Naugorodt, verwachtende hulpe van den Sweeden, die quam ontrentt hett voorjaer, ooc verwachtende Pioter Seremetoff, die, in den winter van Boesan comende, metten tseremise tartren geslagen hadde, ende was te Nisene Naugorodt gecomen, van daer hem Scopin ooc verwachte, om soo mett macht de Mosco te ontsetten, ende sijn ooc in den somer bij malcandren gecomen, en soo voort getrocken allenxkens nader en nader Mosco. —

Scopin leeft mett een leger te Naugorodt, voor den moscouitt.

Casaen met sijnen Tartren hiel hem noch neutrael. —

Astrocan, bij de Caspise Zee, was ooc neutrael ende hielt metten vrijen Casacken, die niet en dedden dan alomme roouen. —

De Nagaijse en Tseremise Tartren mett Morduiti waren in den winter ontrent Sabacsor geweest en Swiasco, op de rivier Volga, ende sloegen tegen Seremetoff, ende nu Seremetoff wech was sloegen se malcandren.

Aen de Demetrianen wast gantse lant van Poolen af en de tarterse grense tott Mosco toe. Ooc Plescou, Juangorodt.

Smolensco was ooc noch moscouisch, metten lantstreec daer ontrentt.

Ooc was noch van Mosco totte Witte Zee toe moscouisch ende striden al voor de Mosco, dagelijcx den moscouiten gelt ende volc te hulpe sendende. — En hebbent soo gelaten als verclaertt is. Maer alsoo wij ouer See souden na huijs vertrecken, creegen wij tijdinge, datte Moscou sonde ontsett sijn door Scopin ende Pioter Seremetoff, als ooc de hulpe der Sweeden. En souden de Sweeden den vijant hebben sterck nagejaecht; en alsoo de Sweeden najaechden, waren de moscouitters, soo Scopin hadde, op den buet soo verhitt van de Demetrianen, datse tgantse leger van de Demetrianen cael maectten; — ende alsoo de veruolgers ditt sagen, die vant

najagen der vijanden quamen, sijn se wtt boosheijt daeromme op de moscouise crijalieden geuallen ende is alsoo een groote moort gesciëtt, doch is na meijninge noch alles ten besten afgeloopen, en is de Mosco ontsett; — d welc Godt gene waer moet sijn. Want soude niet goet sijn datte poolen hett lant in creegen, om veel oorsaecken wille, den vernuftigen wel bekend. • Dan al cregen se Mosco weder, ende al settense weder eenen Keijser Demetrio daer in, soudentt daerom geen jaer connen behouden, maer de Moscouiters ende Russen al te eigensinnich ende halsterriger als Jooden sijnde, souden se al weder ombrengen, oft ten ware dattet heel lant van Moscouia van menschen onthloot wiert ende gantsch wtgeroijt, daer t Godt Almachtich voor behoede. —

Dan is daerna noch tijdinge gecomen dat se al weder onder Mosco gecomen sijn en hebbense met geweld weder besett. Watter voort van comen sal, wert den tijt leeren, en heeft, soo de briuen van Dantsick vermelden, de Coninc van Poolen ooc Smolensco belegertt ende den inwoonderen desselfs belooft 40 jaren vrijdom te geuen, soo se hem toevallen willen. In somma, deese oorlooge mocht wel eenen langen tijt noch dueren.

Godt Almachtich wilt alles ten besten laten afsloopen, diët alles regeert na sijnen goddelijcken wille en straft de landen en conincrijcken op veelderleij manieren. — Soude dit wel geeren mett eenen vrede hebben beslooten, dan t scijnt den toorne Godts noch niet en wil ophouden van dien Lande, ende haer in den gront onder malcander scijnt noch wilt bedernen, om harer booser sonden wille en om harer verachtinge van Godts kercke aen beijden sijden, gelijk den Heere spreekt, door den Prophete Hesechiel, 38 v. 21:

Jck. wil. ouer hen roepen. dat sweert.
op alle mijne bergen. spreekt de Heere Heere.
En wil maecken. dat ijgeliyx sweert
henhieden sal ombrengen. en vellen ter neere.

Biddende ootmoedichlijk ditt in danck soo wilt nemen, aen-
 siende de innerlijkke goede affectie, en niet de onnutte en
 niet geachte gifte, sijnde maer een verhael vant geene ge-
 sien hebbe, den tijtt die ic daer geresideert hebbe. Ende
 ooc een vermaninge hoe datten Antecrist door hulpe des
 satans van langerhant en door veele omweegen soect te
 benauwen Godts heijlige kercke, die van een sijde
 niet connende bespringen, ende meijnt se alsoo van
 dander te oueruallen. Dan ic hoope de tijt haest
 sal comen dat se wttgeraest sal hebben, en dat
 men hooren sal de stemme: Sij is geuallen, sij
 is geuallen, die groote Babijlon, ende is ge-
 worden een woninge der duijuelen. — Al-
 les om der wttvercorenen wille den tijt
 corter wordende. — Ende bidden daer
 met Godt Almachtich, datt hij
 om tbloetnergieten sijns soons
 Jesu Cristi ons alle onse son-
 den wil vergeuen en nemen
 ons in sijn hemelsche
 rijcke. Dwelc ons
 ende allen geloui-
 gen gescieden
 moet. —
 Amen.

BIJLAGEN.



I.

„Isaac Massa, joncman van deze
„landen, woonende in Moscouien.”

Die Staten Generael etc.

Eersame, Vrome, Lieve, Besondere, ghij sult voor desen verstaen hebben in wat voegen dat die Heeren gesanten van den grootuorst van Moscouien tot onser ernstiger requisitien van Hamburch in deze vereenigde provincien tot alhier bij ons in de Hage tot onsen costen gebragt, geconvoijeerd, wel ontfangen, getracteert ende van alles gedefrayeert, oock met presenten soo voor zijne keijserlijke majesteit, als voor hare persoonen int particulier, tot hare dienaeren toe inclus ver-eert ende bij ons beschoncken zijn geweest, ende dat deselve alsoo met eenen eerlijck convoij wederom verafscheijdt ende uijtgeleijt zijn tot in het schip, dat voor haer eigentlijck is toegerust ende geprovideert van vivres ende behoeften, sulcx dat zij ons betuijgt hebben van alles te hebben volcomen contentement, ende voer sulcken tractement ons bedanckende, belooft hebben dat zij Zijne Majesteit van alles getrouw rapport sullen doen, ende de hant daeran houden dat Zijne Majesteit dese landen daervan sal eerlijck bedancken. ende aen den coopluijden ende ingesetenen van deselve vergunnen, toestaen ende accorderen int generaal in zijne rijcken ende landen vrijen handel, commercie ende traffique te water ende te lande, ende dat zij tot dien eijnde vrij in de voors. rijcken ende landen voor hare persoonen ende met hare coopmanschappen sullen mogen innecomen ende hare negocien ende

saecken gedaen hebbende daeruijt wederom met hare waren ende coopmanschappen vertrecken; ende alsoo wij niet en twijffelen off haer E. sullen hare beloften nacomen ende effectueren, hebben daerom op het aengeuen van onse coopluijden goetgevonden v te recommanderen ende versoecken dat ghij ondertusschen ende bij alle occasien die voors. Heeren Gesanten daertoe ernstelick wilt vermanen ende deselve bidden van onsen wegen dat Haer E. de voors. commercie bij Zijne Majesteit willen bevoorderen ende impetreren, gelijk zij belooft hebben, sendende v tot dien eijnde hierbenevens copie van de twee brieven, die wij desen aengaende aen Zijne Majesteit scrijven, mitsgaders van de open antwoordt die wij die voors. Heeren Gesanten op hare propositie hebben gegeven, ende daerbenevens oock copie van het tractaet ende capitulacie van vruntschap, die wij gemaect hebben metten Grooten Heere, den Turck, daerop onse coopluijden in zijne rijcken vrij mogen comen handelen ende trafficqueren, omme te dienen voor uwe directie ende instructie, omme mette minste last ende bezwaernisse van de coopluijden van dese landen ende haere coopmanschappen, sulcke ofte diergelijcke capitulatie van Zijne Majesteit oock te vercrijgen. Daeraene sult ghij ons doen sunderlingen dienst ende vrientschap, ende wij sullen deselve tegen v wederom erkennen; wilt ons daerom metten alderiersten, eenmers soo haest doenelijck sal zijn, ende bij alle occasien met waerheijt adverteren van v we-dervaren ende d apparentie dier is dat wij totten voirs. capitulacie ende vrijen handel sullen comen. Hierop sullen wij ons verlaten ende v in de heijlige protectie des Almogende bevelen. Wten Hage den 23ⁿ Meije 1614.

II.

Missive van Isaac Massa aen de
Staten-Generael, dato 2, 4, 29 en
30 Augustus 1614.

Aen de Ed. ende Hooch Mogende
Heeren Staten Generael der Ver-
eenichde Nederlanden.

Edele Veel Mogende Heeren, mijn genadige Heeren Staten Generael der Vereenigde Nederlandse Prouincyen, uwer genaden brieff is mij op den 16^{den} Julye voorleeden wel behandicht. daeruijt met lieff verstaen hebbe het tracktament dat Uwer Ed. aengedaen hebben den Ambassadeur van de doorluchtigen en groot magtigen Vorst van Moscouijen, boven dat is van de onse mij alles oock ten vollen geaduijseert van 't gene haer aengedaen is van costen en geschenken van de meesten tot de minsten toe, en zijn oock alhier met Uwer Ed. goede connoij. met gesontheit al t'samen wel gearriveert tot hier toe, doch voor mijn ankomste alhier, van de Moscou comende zijn se vertrocken, en wij hebben malcanderen gemist onderwegen, door verhindering onderwegen op de reijse gevallen, soodatt ik den Ambassadeur niet en hebbe connen te spraeck comen, dwelc beter is dan oft wij malcanderen hier gevonden hadden, oock goet dat hij vertrocken is met haest nader Mosco alhier van daen, doordien dat men hoorde datten Ambassadeur van Denemarcken oock quam, als oock die in Engelandt was geweest, oorsaeck omdat die eerst comt meest aengenaem sal zijn, en dien zijnde die wt onse landen gecomen is wel bemint van sommige rijcx vorsten, soodattet rapport van hem wt nieusgierigheijt meest aengenaem sal wesen, verstaende dat een wijtgelegen volc van hare rijken haer sulcken jonste hebben bewesen, en oock sullen de geschenken den jongen Keijser aengenaem sijn, hope bouendien dat Godt

hare herten sal verwecken tonswaert meer als teenigen tijden geschiet is, en oock meer en meer naer ons en onse landen macht sal vernomen werden, niettegenstaende alle benijders die twel geern gesien hadden niet geschiet en ware, tselue met cracht sullen zoeken te dempen, doch daer sal tegen-gestaen worden met cracht van lieffde onsen vaderlande toedragende. tgeen de rest aengaet om daer te besoegeeren en daer toe te helpen dattet de Keijserl. Majesteijt recht aengebrocht wordt tgeen sijnen ambassadeur geschiet is en hem te verwittigen van het versouck dat mijn heeren de Staten hierna beuelen te doen, dat heeft al wat meer in als men wel meent; 'tis nu een ander Mosco alst plach toe wesen door de distruxie desselfs, ick en weet geen rijk dat in meerdere dangier is als dit ten desen dagen, tis waer tis eenen Keijser die vant crijchsheijr verkoren is en oock een van den rechten stammen der ouder voorleden Keijseren, te weten Juan Vassiliowits, hij is oock bij de 20 jaren out, maer wat ist, hij is gelijk de zonne met een deel duijster wolcken bedect, soodat den Moscouisen aertbodem tot noch toe geen en glants van hem en kan hebben, alle vorsten van sijnen bloede hebben weijnich autoriteijt, hij is zelfs onbelesen, niet wettende off hij oock een letter kan lesen, sijne moeder is eene nonne, sijnen heer vader is bij de tijden nadat se den Keijser Soescy in Polen hadden ouergeleuert in Polen in ambassade gesonden, daer hij bouen jus gentium gehouden wort tot noch toe, en daervan en kan hij geen hulpe hebben, en bouen allen dien wort sijn rijk van Polen, Sweden, van de sijde van Astrocan, van den Crimsen Tarter en noch aldermeest van 't inlants ongebonden wilt bij den rottende crijchsvolc, haer alle casacken noemende van alle kanten besprongen, geplundert, verbrant en vermoort, ja soo datten Crims. Tarter noch ouer de 25000 menschen recht comende onder Moscou in der haest als eenen blixem recht nu na Paessen wtgeuoert heeft; de casacken voornoemt hebben noch 't ganse voorjaer 't gantse lant daer noch iet was doorloopen, bestrooft en verbrant, in

plaetse dat se souden leggen tegen den Swede onder Nougorot, alles van gebreck, van de zijde van Polen daer hebben de Casacken nu int voorjaer goede victorye gehadt, en dat nu noch dat der beste tijdinge is so heeft Godt almachtich haer een goede bootschap laten hooren van Astrocan, als dat Saroetscy, een veltheer eertijts van de polen geweest, daernae weeder van de Russen en weder gerebelleert hebbende met een deel muijtineerende crijchsvolck int slot Astrocan van de inwoonders aldaer beset was, desen Saroetsci hadde bij hem de voorleden Keijserinne met haren zoone van wijlen Keijser Demetrijo de monnick, en sij was de dochter van Voijuoda van Sandomiria wt Polen gelijk mijne genadige Heeren wel lesen connen wt het bouck oft verclaringe der Moscouiser troublen, aen zijne Princelijcke Excellencie gegeven, en merckende ten tijden doen Knees Dimeter Polaersci regeerde datte gemeijnte begonden te roupen om eenen Keijser en dat Polaersci na Mosco trock omdat te helpen innemen van de Polen, so kreeg hij questie met Polaerscij en trock met een deel crijchsvolck wech vijantlijcker wijze doort lant, alles alomme bederuende en quam tot bij Astrocan bij de Caspise zee makende een verbont tegen Moscouien mette Nagacijse Tartren; zeggende dat hij den rechten Keijser Demitrij zoone bij hem hadde mette Keijserinne en ruijde ook op de Astrocaniers tegen Moscouien, so dat hij hem van dat Koninckrijck verseeckerde, tot meerder verseeckertheit sont hij aen den Coninck van Persien om hulpe tot sijn voornemen, den Coninck van Persia hem niet betrouwende, noch gelouende sloecht hem aff, en hij vresende sont na alle de Casacken die onder Smolensko en Nougorot lagen in desen winter en die onder Nougorodt lagen schenen daertoe bewillichden en beloofden hem int voorjaer tegen te comen, tsij met geweld off andersints, so te water aff de rieuere Volga als oock te lande; tot noch meerder verseeckertheit sont hij aen den Turck hem belouende 't Coninckrijck van Astrocan, so hij den Crimsen Tarter wilde beuelen hem te helpen t Keijserije van Casaen

en daerna Moscouijen in te nemen voor sijnen Heere den jongen Keijser Juan Demetrowits, nu ondertussen desen Keijser van den rechten Keijserlijcken stamme in Mosco benesticht sijnde, heeft mette vorsten des rijcx alle mogelijke debuoir aengerecht om desen blixem te schouwen en dit groot vier wt te blussen, dattet gansche rijck banger maeckte als alle andere hare vijanden, en hebben meest alle tcrijchsheijr daer haer 'tbest docht te wesen mit eenen geweldigen leger na Casane gesonden, oock de Volga aff ouer de 1000 booten, met krijchsvolck in alle steden om die wel te besetten tot Samara toe, een stedeken op de grense van twilde velt van Tarterijen, en bouendien hebben gelijk wel tegen alle hare vijanden legers gehouden, soodat se sonder verwonderen gansch verarmt zijn door dese swaricheijt en nu alsvooren verhaelt comt rechte tijdinge datte Astrocaners hem afgefallen zijn, omdat hij 't Coninckrijk van Astrocan den Turck wilde ouerleveren, en hebben hem vast belegert int slot soodat hij 't moet opgeuen, en mejne voor seecker eer twee maanden een eijnde sal hebben. bouen dat hebben alle de omliggende Nagaijse Tartaren den Moscouijt den eet gedaen van getrouwicheijt, en die muijtinerende Casacken merckende oock dat haer hope verlooren was sijn rouender wijse altemael weder onder Nogorodt getrocken en alle tcrijchsheijr dat daer was henen gesonden, sal altemael meest wederom comen en na Smolensco en Nougorodt gesonden worden, in somma dit is een van deerste grootste victorijen des Keijzers en oock een groot geluk van Rusland soot so eijndigt, maer alleen schortet maer aen goeden raet, maer alle de naeste bij den Keiser sijn onwetende jongelingen, treffelijxste cancelieren sijn grijpende wolven en 'trooft en strooft de gemeijnte al datter is, niemant en brengt den Keijser recht aen en men kan niet voor den Keijser sonder grote costen, en dan en weet men noch niet wat het eijnde sal wesen off niet, oft oock onderhouden sal worden, en soot so blijft en can het geen jaer dueren, maer ick hoope dat Godt den jongen vorst de oogen sal openen, gelijk den

ouden Keijser Juanowits, want sulcken Keijser moet Ruslant hebben oft gaet verlooren, want dit volck prospereert in verdruckinge van hare heeren en onder slauernie zijnde worden se rijck en geluckich, daerom en salt eer niet beeteren off hij moet te weten den Keijser moet totte ellebogen int bloet sitten. Genadige Heeren dit vorige hebbe verhaelt om een inleijdinghe te doen van mijne antwoorde om beter te verstaen tgene ick nu schrijue, want soude ick nu nader Mosco getrocken hebben, soude moeten ten minsten 3 weecken onderwegen zijn en 3 wederomme en soude ten minsten in 5 weecken in Mosco niet gedaen gehadt hebben, en dan soude V. Ed. gelijcke wel met dese schepen geen tijdinge hebben connen krijgen, en tversouck soude swaerlijc geconsenteert worden, en groote beraetslagingen daerop genomen worden, en al waert al datter treffelijcke raden in geconsenteert hadden, dieder nu in 't Moscouise hof gebreken, so en is den wech na Astrocan, ick late staen na Persia noch niet open, en noch bouen allen dien en is de gemeijnte noch niet gestilt van alle deze vorige oproeren, en t soude groten haet en nijt causeren daervan de oorsaken niet al en can verhalen, daeromme houde ick mij daervan noch stil, wetende beter de siecten deses rijcx als ymant, en sal gelijcke wel mijns heeren gebodt navolgen sonder eenich versuijmen, en sal daerin doen 'tgene onsen vaderlande eerlijcxt en profijtel. sal wesen, al soude ick daer oock 't leuen bij laten, toonende in allen dingen dat ick een recht patryot ben, met mijnen schaden alleen wt vierige liefden mijnen vaderlande toedragende.

Mijne Genadige Heeren sullen mij toevertrouwen tgeen ick doen sal, en soot geraden is te attenteren Uwer Exc. bevel, so moeder wat op verteert zijn int schencken van eenige Heeren en Vorsten, en hebben mijne genadige Heeren tgroot vermogen sal aen teleijn niet gebreken, want men seijt dat finis coronat opus en alsser wat beter negotie is sal altemael voor de landen weder innecomen, en ick sal nademael brieuen van zijne Princelijcke Excellencie hebbe en oock van

V. Ed. mijne genadige Heeren doen tgeen oorboorlijk, be- hoorlijk en recht is, daer ick mijne conscientie sal quijten en sal V. Ed. mijne genadige Heeren in de toecomende somer tsij persoonlijk of met schrijuen van alles int largo daervan volle avertissementen doen, want ick moet de wonde nu sien te cureren na zijn hulp is eijssende, want ist dit jaer niet ge- consenteert door tvoors: intervallum, so sal ick maecken dat wij int boeck van de Moscouiten staen sullen, so naer en nader als eenige potentaten, en ick meijn voor seecker dat door deze voors. groote victorie, dat dese Keijser noch metter tijd een geluckigh vorst sal worden, soo hem Godt almagh- tigh maer een weijnigh de oogen opent, en doet reijnigen het oncruijt van zijnen houe ent onrecht van sijne officieren, dan alles moet tijt hebben, en hij heeft een goet omen gesproo- cken, want so haest als hij gecoren was en hem aengebrocht wert van eenen Heere die behoorde gestraft te wesen, om een groot onrecht bij hem begaen, so antwoorde hij. en weet ghij niet dat onse Moscouise beijren int eerste jaer geen wilt en verscheuren, maer allenskens ouder wordende beginnen se te jagen, en ist dat dit bij hem so geschiet, so salt lant haest in goeden vrede comen, en salt ons oock wel gaen en ons versouk oock niet affgeslaegen worden.

Genadige Heeren, van dage is alhier gearriveert wt Engelandt eenen gemaecten [ridder] voor den Ambassadeur van den Co- ninck van Engelandt aen den Keijser, een Mr. Merck, tot voor- leden jaer toe gewesen dienaer alhier van de cooplieden der Engelsche Compagnie, wat sijne commissie is sal ick in Mos- co wel vernemen, meen dattet weder is om ons wten lande te helpon gelijk sij meenichmael hebben versocht te doen, maer ick meen dat sij niet op doen en sullen, maer ick sal der met vlijt op letten en mij met alle wapenen tegen stellen onder tbeschut van V. Ed. Mogende mijne Genadige Heeren, als sout mij oock 1000 R costen, want ick sal den Keijser presenteren dat mijne genadige Heeren haer best sullen doen om eens vrede te helpen maken met den Coninck van Sweden,

oock dat heel aengenaem sal wesen dat mijne Genadige Heeren Staten bij den grooten Turck haer best sullen doen om de Moscouise slauen los te bidden, en oock noch meer dat se bij den groten Heer soo 't mogelick is dat hij den Crimsen Tarter gebiede niet meer in te vallen int Moscouise rijke oft dat hij met den Moscouijt vrede maecke, en bouen dit alles so sal men bijbrengen wat profijten den Keijser heeft tot noch toe gehadt van de Nederlantsche cooplieden en noch 10 mael is verwachtende, so hij ons consenteert vrij te mogen negotieren op ons versoucke en daer alomme als in de versouckbrieven verhaelt; dit alles wel beleidt ende dese Heeren wat besalft dat se tselfde den Keijser inblasen, ick mene sal voortgaen, niettegenstaende alle pracht ende praell die dese Engelsche Compagnie gebruijcken, want de suyte groot is van desen Engelse Ambassadeur; sij waren alle costelick gecleet gelijk als Coningen met veele opgeraepte edelen en sijne knechten al int carmosijn tot 20 toe, 4 pagien, 3 lackeijen en 3 of 4 andere vrijwillige daerbij, maer laet ons Hollanders eens comen soo 't gelucken wil met haer swarte fluele klederen met lange rocken, en met gonden ketenen, ick mejne na ick der Russen sin ken, tsal een ander aensien hebben, en den Moscovijt oock tot liefde t'onswaert verwecken, maer sij quamen alle als comedianten.

Genadige Heeren dit is d'antwoorde op V. E. aengename brieven en zo sullen mijne G. Heeren haer op mij betrouwen off sij der altsamen zelfs present waren, ick sal mij in alles reguleren naer den tijt ende gelegentheijt is eijssende, biddende Godt Almachtich dat hij V. E. mijne Genadige Heeren in zijne beschut wil nemen en V. E. al t'samen bewaren onder zijne heijlige protexie en begunadigen metten sweerde des ongetwijffelden geloofs, en deselueige mijne genadige Heeren de Staten Generael der Vereenichde Nederlandtse Provincyen sullen haer verlaten op tgene geschreuen hebbe in Archangely den 2^a Augusto Anno XVI^c XIII.

Emanuel.

III Augusti XVI^c XIII in de warande Argangely.

Genadige Heeren, ick hebbe sint ick desen bijgesloten aen UL. schreef een spie gesonden int huijs van den voornoemden Ambassadeur Mr. Merck wt Engelant en mij wordt dwelc oock seeckers is gerapporteert dat hij een oratie dede doen voor de interlopers te weten Engelschen en Schotten, als datse soude haer seluen sien te salueren voor 's Conings ongenade, en niet meer dencken te negotieren op dese landen oft alle roerende ende onroerende goederen haer in Engelant toecomende souden verbeurt wesen.

Hij sat magnifijck in een stoel van goud op root fluweel geborduurt, rondom met vergulden tapisserijen behangen, al geleent goet van de Compagnie, tis maer dit dat se haer pracht weten te houwen voor dit bot volc maer niet al wt bott.

Noch meer hij heeft aen de Gouverneurs des Keijzers gesecht tgeen ick voorleden jaer oock geschreuen hebbe, als dat wij rebellen sijn onses Conings en noch meer dingen die ick vrese te schrijuen, en gesworen datten rouer met sijne consoorten die hier op de Moscouische custen onse schepen geabbordeert en de Moscouise loddien bestrooft heeft, wt ons lant gesonden is, seggende daerbij dat wij onderdanen van den Coninck van Engelandt sijn, en tot meerder verseeckertheit om den Moscouijt te doen gelouen, seggen sij dat de steden int beste lant te pande hebben, wt deselue steden souden de rouers comen, en meer andere infamijen, hoe staet ons dat te verdragen en mijne genadige Heeren behoorden op sulcke punten te letten, als oock ons Hollantse eedel eert aengaet, en sulcx sij seggen wort in tijts al na bouen geschreven en deraen se dat hier seggen, wat sullen se ons noch naliegen bouen bij den Keijser comende. Ick hebbe oock vernomen wat haer propositije sal wesen, als dese presenterende jaerlicx den Keijser alle tollē ten vollen te beta-

len, die de Hollanders den Keijser voldoen, dat haer tlant maer verboden en mochte worden, tot dien eijnde hebben sij desen voornoemden Merck' ridder gemaect, en in ambassade gesonden omdat hij slants gelegenheijt kennende des te beter sijne saecken soude wtrichten, oock heeft hij veel cleijne peerlen van geen groote weerde om des te meer den jongen Keijser te locken tot haer begeerte te consenteren en beloven oft sullen belouen den vrede te maecken tusschen Sweden en Moscouien, dat ick mejne haer missen sal, also ick de saecke van dien ten naesten bij verstae, dan also ick een jonck man ben, derue niet openbare tgene ick wel weet van dien en meer ander saecken dan ick waerschouwe U. Ed. onse vaders dat se den Engelsmans simulatien niet te seer in dese tijden en betrouwen, maer wel acht nemen op haren steert; ick schrijue niet wt passie maer voorwaar wt voor seecker wetenschap.

Mijne Genadige Heeren connen den Ambassadeur in Sweden liggende van alles adverteren dat hij niet en versuijme gau te luijsteren doch meer vrij toesien, want daer wort meer van onse naebuereu gebrouwen als oijt van den Spagniaert, oft de Majesteijt van Engeland weet off niet dat mach ons Godt almaghtigh bekent maecken, ick sal altijt lvijsteren en gau in de wint sien en nemen de saecke aen als offse mijn van U mijne genadige Heeren mondelinge beuolen ware en soot noot doet wat onkosten daerop doen, ter eeren van onse landen en salt selue doen met toevertrouwen, mij tselue niet qualick en sult afnemen, tgeen ick doe tot proffijt en eere van onse landen.

Edele Veel Mogende Heeren, Mijne genadige Heeren van dage 29 augusto sint niet sonderlings gepasseert, dan den Ambassadeur van Engeland is na bouen vertrocken en wij mejnen ouer 3 oft 4 dagen sullen volgen, nergens anders en is t versouck van hem als om onse natie daerwt te laten bannen, niet om niet te mogen negotieren, op de hauen van

Archangel, maer om niet int lant te mogen haren handel drijuen, daerin nochtans meest onser landen reputacie, eere en profijt is gelegen, want wat helptet ons, als wij niet en mogen genieten de vruchten van onsen arbeit, dat is ons lants eere verbreijende so metter daet in oncosten als in alle ander dingen meer doende, als ander natien, dat wij niet en souden genieten so veel eere, profijt en voorstant als andere, en niet alomme vrijdom hebbende als onse nabueren de Engelsen en hansesteden; en geef ic gantsch niets in toelaten van de custen alomme te beseijlen, die ons in alle rijcken noch sijn vrij geweest door tvaillant bestaen van onse cloecmoedige zeeridderen, daerom mijne genadige Heeren, moeder in tijts in voorsien sijn, en hebben mijne E. E. Heeren tgroot vermogen sij sullen de cleijne oncosten oock wel vermogen, en hoewel ick geen profijt daervan en can hebben, sal niet nalaten mijn wterste diligentie te doen, ja so al oft mijne E. E. Heeren eenen expressen Ambassadeur hier hadden gesonden, en houde mij in dit dan oock als dienaervan V. E. E.

TColeur dat de Engelsen aengetrocken hebben is voorseker dat se seggen en voortbrengen dat den vrede alleen door haer kan gemaect worden, en haren Coninc can met een woort in dies meer doen als alle omliggende landen daeromtrent, dies hebben mijne Heeren te versoucken en sien van de Majesteit van Sweden te vercrijgen dat hij geen vrede make, sonder sich te beuragen aen zijne naegebueren van de macht der E. E. Veel Mogende Heeren de Staten Generael der Vereenichde Nederlantse Prouincyen en dit vercreijgende, mejne voorseker dit eerste couleur van de Engelsen beulect sal worden. Dander verwe is sij hebben een Engelsen edelman bij haer om die wt Mósco te seijnden na Nougoroden en so aen de Majesteit van Sweden, en dat omdattet in Mosco te houe en voor den gemeijnen man meer aensiens sou hebben, en connende haer reputatie houden, en na der Russen aert gantsch wel simuleren, so souden al groot voordeel hebben, ten waer daertegen in gearbeit wierde, maer wat ist, de particulieren

haet die ons Nederlantse cooplieden malcanderen toedragen, is onwtsprekelijk, en maeckt dat hetselue een ruïne is van negocy in vele rijcken, tsij dat het comt wt diuerse religien oft diuerse natien. Van vaste compagnien en sal zulcx niet comen en daerom ist dat de Engelse alle hare dingen met fundament hier doen, omdatter maer eenen en is die behoort wort en in reputacie weet te leuen, en de Moscouiten van gelijcken aert en nature sijnde als de Engelsen so in simulatie, pracht en eigendom, connen seer wel ouereencomen, en worden grotelijcx geloofd; behoudende tot noch toe in alle troublen hare vrijdommen, so in tollén als anders, maer den haet en nijt van sommige onser int particulier tegen malcander, maeckt alle goede wercken tot schande, want yet goets preponerende onse landen ten profijte sullen sij wt particulieren haet, malcanderen beliegen en haer eijgen zelfs schade doende, een ander, haer broeder niet wtgenomen bederuen, ende ander natien trecken een lijn, malcanderen in alles voorstaende, en dat wij dat oock deden wij soudén krijgen wat wij wilden, ja al wilden wij dweers Moscouien door tot in Tartarijen, ja in Persien en de Chanslanden reijsen; niettemin alle particuliere haet verworpen, en dient niet verswegen tgeen den gemeijnen man oorbaerlijk, profijtelijk en eerlijk is, en tsal door mij oock niet verworpen worden, maer só gedreuen oft mijne E. E. Heeren de Staten Generael hier zelffs present waren, en wat het cost tsal den gemeijnen lande oock te last geleijt worden, sonder haere schade, daerin ick dan wel sal helpen raden, oft ick salt selue betalen, heb ick de macht niet uan gelde, sal mij seluer lieuer slaue ons lants sonder profijt maken, dan dat de eere van ons vrome Batanierén hier in sulck groot vorstendom soude vertreden blijuen, alle tgeen den ambassadeur gesecht heeft aen V. E. E. is niet beduijden, ist dattet niet geuordert wort want hij niet expres aen V. E. E. is gesonden, maer alse ons so weerdich kennen, en seijnden door enich beuel eenen expressen met skeijzerswort, vrintschap aen ons versouckende onsen lande tot pro-

fijte, so hebben wij reeden ouer haer te clagen ist dat se tselue niet en houden, en ons lant lerende kennen so in macht teegen hare vijanden, als in onwinnelijckheijt door Godts genaden ter zee, taal so wel geureest worden van haer als een van de geweldichste.

Ick hebbe hier bij mij de rest van 't harnasch aen den Keijser, en noch eenige sentitessen gecocht, dat ick wete aengenaem sal wesen, ontrent om drie hondert ƒ vlaems, om niet so plomp voor den Keijser te comen met het hoge woort van V. E. E. Veel Mogende Heeren de Staten, maer betrouwt mij daerin vastelijck, dat ick volge na dattet hier vereijst en sullen de minste onkosten zoeken, en ist ooc niet nodich sullen tselue niet wechwerpen, maer tot proffijt van den gemeijnen lande sien te venten, en betrouwt vastelijck op mij tgeen geschreuen hebbe sal met Godts hulpe volbracht worden, daerin sullen helpen de dienaeren des goddelijken woorts, en sullen hier met U. E. E. beuelen in de beschuttinge des Alderhoochsten, die V. E. E. wil sparen in langdurige vrede en gesontheit U. E. E. vijanden eenen schrick blijuende ter eren Gode ende sijne heijlige kerke.

Ende zijt al t'samen hertlijcken gegroet. Terstont comt tijdinge dat Soeroetsky voors. wt het slot van Astrocan met 300 mannen is wtgeuallen en sich seluen door 8000 mannen doorslaende, is metter vlucht gecomen int Coninckrijck van Tumen; altijts den Keijser is victoryeus ouer Astrocan, maer is niet goet dat se hem niet gekregen hebben p. aduijs. Tgeen datter vernolcht sullen Mijne E. E. Heeren met Godts hulpe toecomende jaer horen, maer bidde U. E. E. dit secreet houden om seker oorsaeck en lett wel op de saecke van Sweden, *Vale.*

U. E. E. Alleroetmoedichste en onderdanigste dienaer,

Isaac Massa.

In Archangel 30 augusto 1614.

Edele Groot Mogende en Mijne Genadige Heeren, voor deese hebbe Uwer E. E. geschreuen van tgeene eensdeels diende tott beantwoordinge op haren brieff, eensdeels tgeene adviseerende datter passeertt nu ter tijt alhier, soo in de rijxsaecken als politie, ooc eensdeels belooft mijne Genadige Heeren hare begeertte te volbrengen, maer heel op een ander maniere, nadatt de noott is eijsende tot eere van ons Vaderlant en proffijt van de negotie dienende, twelc Mijne Genadige Heeren mij sullen belieuen toe te vertrouwen, als noch jonc sijnde een rechtte spruijt van lieffde den Vaderlande ten dienste, en een oprechte patriott toecompt, soo ist nu heeden den lesten dach van de maentt en morgen sullen de sceepen alltesamen vertrecken, en van bouen is noch geen tijdinge alsoo den Ambassadeur noch in Mosco misscien niet en is, en ooc noch van den Keijser geen tijdinge en connen hebben door de grootten wech en corttheijt des tijts, want den Ambassadeur niet te lande, maer te water is opgegaen tott Volgda in 200 mijlen Duijts en voort van Volgda na Mosco voort te lande noch 100 mijlen Duijts, en na de passagien nu sijn so ist onmogelijc voor 't vertreck van de scepen besceet te hebben, etc.

Soo hebbe ic dan op gisteren te slootte geweest bij den gouuerneur en ooc bij den Cnees die te velde om deese plaettse ouerste is en hem geopenbaert mijne commissie van de Edele Groot Moogende Staten van de Nederlandtse Provinciën, maer niet wijder als ditt lant can verdragen, en ooc onse eere ten besten, sij hebben mij gebedden datt ic haer daerin sou raeden, en in cortt haer alsoo gesegett, nademael datt se van den Keijser gantsch geen beuel en hadden, noch ooc connen hebben, soo wijse ic v brieven van recomandatie van sijne princelijcke Excellentie en commissie van mijne genadige vor-

sten en heeren, sulcx te versoucken, daerop sij antwoorden ic des lantts gelegentheijt soo wel als sij kende, mij niet en sou verwonderen in haer, noch in den Ambassadeur die macht nielt en was, maer alleen int belieuen hares Groot Machtigen Keijzers, diet hier alles regeert, dwelc ooc soo is, daer can niet versocht worden oft'ten moet te houe geschieden, maer den grootten kanselier des rijcx can daerin groote hulp doen in Mosco, en die en veele vorsten sijn mijn seer goede vrienden, bouen datt vraegden se Isaac, wat sullen wij doen aen ditt schipvolck, ic seijde, sij souden een maeltijt maecken na haere maniere en nooden 4 oft 5 van de officieren, gelijk gedaen hebben, en den gouerneur, hoewel het een man is wttgesondert bujttē andere geen giften nemende, soo gaff hij haerlieden noch ettwas van cleijne werde om soo noch te betoonen de lieffde tott haerlieden en bedanccte hare heeren en ooc haer datt se haren ambassadeur soo troulijc ouergebrocht hadden en ooc datt se int abordeeren des vijantts haer soo manlijc hadden gequeten en haren ambassadeur bewaert in gesontheit.

Ouer tafel verstontt ic datt eer ic quam den Ambassadeur sijnen mettmaet die wt Denemarcken quam, bij hem te gast was en malcanderen verhaelden van haer wederuaren, daer de Edele Groot Mogende Heeren Staeten seer gepreesen wierden van de weldaet die se bewesen hadden aen des Keijzers dinaer, maer die in Denemarcken was geweest, beclaegde hem seer als qualijck getracteert sijnde, int leste droncken wordende hadden se malcander bij na bij thooft gecreegen, want die wt Denemarcken seijde dat hij de Staeten prees omdatt hij gescencken hadde gecreegen, datt hij watt anders in Denemarcken van haer gehoort hadde, en so voortt, in somma tsijn onse gebueren die ons lieff hebben metten monde, ist nielt in de princen soo ist voorseker in de cooplieden, door enckel enrije, en datt moett dan alttemet van ongeleerde vorsten gelooft worden in dese en dergelijcke rijcken die van een monarch gereegert worden. Bouendatt hebben se mij van

daege te sloott ontbooden en gebeden ic schrijuen soude aen onse vorsten en heeren datt se doch den Keijser ter lieffde, den Sweettsen Coninc noch met volc, ammonitie oft geltt soudén bijstant doen, datt ic ooc aen de mijne scrijuen soude cruijtt en loott soudén mogen in Moscouien jaerlijcx brengen, tsoude mett danckbaerheijt betaeltt worden, en sulcx meer.

Ooc beuoolen se mij datt ic te slootte soude comen, alst behoorde, soo onse vorsten ter eere als onse vaderlande, datt rieden sij mij wtt vrientscap, en gauen mij verloff extraordinaris, datt is dat ic mijnen handel mach voort doen totte sceepen wech sijn, en dan sullen sij doen als haren ambassadeur belooft heeft in Hollant, datt is al waert datte groot Mogende Edele Heeren Staetten van Nederlant eenen jongen soudén, soudén doen aen hem alst met vrienden behoortt.

En hebben van daege eenen gecommitteert, te weten een edelman die met mij na Mosco gaen moett en ooc mij alomme verscaffen bootten, posten en vrij costen tganttse lantt door totten houe toe des Keijzers, en als ic daer come sal ic doen tgeen belooft hebbe in de vorige brieuen, anders nielt dan datt best is, en onse landen eerlijcxst en profijtelijcxst, en tgeen principael is, tis nu hoog noodich, ja soo hoog alst noijt geweest is, en datt om datter geweldich sall gearbeijt worden van der Engelsén Ambassadeur, om na haer oude maniere onse natie gantts wtten lande te bannen, om nielt door en int lant te mogen na beliefté negotieren, en soo hier niet tegen gearbeijt wortt, voorwaer sal onsen machtigen vaderlande een scande wesen, want de Engelsén datt metten monde geweldiglijk verachtten, ten is nielt alleen tegen te staen om profijtts wille, dat nu eleijn én nielt is door dees oorloogen, maer tis een lant datt in die dingen lichtt verandertt, en in toecomende tijt nodelijk daerom sal volbrengen mett Godts hulpe soo veel als ofter eenen expressen ambassadeur ware gesonden, van Uwer E. E. hooge sullen mij nielt verlaetten en mijnen vierigen lieuen dienst voor goett aennemén daerop ic van gantser hertten vertrouwe.

Tgeen datt noch te scrijven hebbe is datt hier veel moett-wils gesciet van boottsvolc en twortt te laste geleijt de ouerste onses lants, hoewel onsculdich, daerom dienden 'tt wel de Heeren Staetten daerin versagen en dedden mett lieff oft leett de Nederlanttse coopliden in Moscouien eenen consul maecken, opdat alle dingen beetter in ordre mocht gaen, en 'tsou onsen lande een grootte reputatie en eere geuen, gelijc hett den Engelsen doet, die eenen agent hebben, doch mijne Genadige Heeren belieuen daarmede te wachten tott datt ic met Godts hulpe ouercomen sall van alles mondeling rapportt doen, datt hett mijne E. E. Heeren wel sall, hoop ic, behaegen, en nielt meer scrijuende, sullen doen tgeen behoort en be-looftt hebbe, en sich nielt na al tseggen van de menschen, die om particulier malcander benijdende, tgeen hoort gesocht te weesen met diuerse opinien voorbrengen oft verwrepen.

Mijn Genadige Heeren sullen alles belieuen secreett te houden tot breeder aduis, soott eenichsins mogelic is sullen sien ouer lant te comen, tsij door Poolen oft Sweeden, soo nielt int voorjaer mette eerste sceepen, en soo mijne Edele Heeren eenen convoijer wederseijnden, soo moogen gebieden tal-soo hij doch in zee moett houden, mij ouerbrenge, oft quaem datt ic eenen post mett mij van den Keijser brocht mett antwoorde, want na lants maniere sullen mij alleen geene capitulationen toelaeten te brengen om der eere en Majesteits wille. pro adviso.

Beueelende mijne Genadige Heeren de Edele Groot Mo-gende en Wijse Regeerders en vaders der Nederlanden alsoo in de bescuttinge des alderhoogstten, hem biddende haer in alle tegenspoett wil bewaeren, en haer laett mett goett vast geloue de gerechticheijt altijt hanthauen, en moogen alsoo triumpheeren ouer Godts en hare vijanden, Amen.

Uwer E. E. Groot Moogende Heeren Allerootmoedichste en gantsch d'twillighe dienaer,

Isaac Massa.

Missive van den Heer Isaac Massa
te Archangel aan de Staten-Generael,
dat. 25 Julij 1616.

Ed. Hooge ende Moogende Heeren,
Mijnheeren de Staten-Generael der
vrije Vereenichde Nederlantsche
Provincien, etc.

Mijnheeren, op den den 12 julio sijn wij al t'samen met gesontheit hier tot Archangel gearriveert nadat wij seven en dertich dagen te schepe geweest waeren, hebbende in alles de commissie van V. E. H. M. ten uijtersten geobserveert int dienen van den Heer Ambassadeur van sijne K. Mt.; den twaelfden julio voor 't slot van Archangel comende, hebben mij inghaelt van t schip met een van haere capiteijnen naer haer oude maniere, hebben mij gelogeert in een van haer hujsen, spijsse ende dranck gebracht, die sij selver liefst eeten, dat ic te cort come oft niet en mach, dat coope ick van t mijne, daartoe hebben mij tot een commissaris bijgesteld een edelman mij bevoolen te accompagneren tot in der Mosco daer ic hoore niet al te wel en staet, gelijk mijn broeder die alhier gearriveert is, ouercomende V. E. H^o. M^o. wel mondeling sal rapporteren. Den Heer Ambassadeur Juan Conderoff metten Secretaris Neferoff sijn tot veel malen alhier met malcanderen in groote twist geweest wegen haer verrichte saecken in Hollant ende Vranckreijck, sij tuigen hier tegens malcanderen, voor de gouverneurs. Conderoff heeft in aller haest twee posten na der Mosco gesonden ende wil selver over vijf of ses dagen vertrecken.

Hier is een brieff uit Mosco voor ons compste alhier aen de Gouverneurs geschreven onsenthalven, als zoo der eenige Ambassadeuren of affgesanten comen uijt Vranckreijck en

Hollant, in wat manieren dat men se na Mosco sal stieren, dat ick na de commissie van V. E. H. M. soude nu met Conderoff optrecken is niet wij sijn nu gesepareert, ook en soude hij van nu aff met mij niet. mogen spreecken. Van tijdinge uijt Mosco can niet schrijven alzo alle tijdingen onseecker sijn, want de leugen en hebben hier de meeste plaetse; maer uijt Mosco wedercomende sal V. E. H. M. van alles warachtig rapport gedaen werden, voort referere mij in alles aent rapport datte Edele Hooch Geleerde Wijse Heeren de Ambassadeuren van wegen Haer Hoog M. aen Sweden op de vredehandeling gesonden Haer H. M. doen sullen, die sullen wel seggen wat Moscoviters sijn.

De vaert Astracan doir de reviere Volga is gansch open en vrij van alle rovers soo datter veel cooplieden in Mosco gearriveert sijn met vele sijde waeren onbeschadicht.

De tijdinge compt op heden uijt Mosco dat de K. Mat. als in dese dagen soude trouwen sijn eerste vrouwe, een dochter van sijne ondersaten, Godt geve daer met een beteringe in de regeringe, die soo se soo blijft staen niet lange en can dijjren.

De leste schepen uijt Hollant gecomen brengen eenen brief met voor den capiteijn Cant, dat hij metten eersten sich soude vervoegen bij de oorloochsschepen in Groenlant bij de Walvisvangers, twelk oock geschieden sal metten aldereersten.

Eenige van onse schepen hebben de ses Deense oorloochsschepen gesien die na Groenlant voeren, waarvan de minste twintich lepelstukken op hadden en met haer in spraecke sijnde, souden de Deenen geroepen hebben dat de wedercomende haer in de Witte see souden comen begroeten, tegen dat se geladen van Archangeli quamen, dit wort hier voor waarheijt gesceijt.

Smolensco is noch vast belegert en hebben (te weten de gemeijnte) hier groote vrese voor de Poolen, watter van comen sal wert ons de tijt leeren.

Den Engelsen agent segt alhier als de Hollantsche gesanten niet bij de vredehandelingen geweest waeren, de vrede al lange soude hebben gemaect geweest, dit segt hij de Moscouisen coopliden en gemeenen man, en dat se den Sweede meer toegedaen sijn dan de Russen; den Engelsen Ambassadeur Johan Merck heeft desen winter aen eenighe van onse natie bekend datte Ambassadeuren uijt Hollant cloecke verstandige mannen waeren.

De Moscouisen hebben in Mosco rapport gedaen voor den vorsten en gantsen raet dat se noijt cloecker coppen en sagen, en dat se met haer Moscouise trecken haer in geen dingen conden ouerwinnen.

Hierbouen hebbe verhaelt datten Ambassadeur metten secretaris in grooten twist met malcanderen waeren, de oorsaecke is dese, den Ambassadeur is een Moscouits courtisaen en weet de humeuren van den grooten cancelier in Mosco, en soect sijn eijgen profijt, willende bewijzen dat door sijne neersticheijt ende cloeckheijt de saecken in Vranckrijck haer soo wel geluct sijn en practiseert met sommige vrienden alhier om een gouverneurschap of lantgoet voor sijnen dienste te krijgen, ende den cancelier segt en wil in Mosco rapport doen dat hadden se in Hollant niet van de E. G. Mo. Heeren Staten gedefraijeert geweest, als bedelende lantloopers souden hebben geweest en noijt hebben connen tot in Vranckrijck comen hadden se niet gewapent geweest met brieven van recommandatie van H. Mo. en van den Prince en Mevrouw de Princesse van Orangien sovden geen acces gehadt hebben in Vranckrijck, gelijk se hebben verworven, hadden de H. M. haar niet met schepen van oorloge versien, souden maer schande behaelt hebben hadden sij geen hulpe gehadt van den man Mortagne in Vranckrijck souden haer daegen niet gecregen hebben tgene sij begeerden, maer door haere propositien die se voorgenomen hadden te doen in Vranckrijck souden se eewige schande op haeren halse hebben gehaelt en diergelijcke meer, soo dat alles de

waerheijt wil seggen en recht rapport doen, maer den anderen staet daerna dat hij wil bewijzen alles door sijn cloechheit geschiet te wesen, en dat den secretaris nergens van en weet, niet op sijn dingen gepast heeft, gedroncken, geslemt ende in den Hage een meijt int huijs van Meurskens heeft willen vercrachten en diergelijcke frattsen meer, in somma den Ambassadoor wil nu te post oprijden, daer hij voorgenomen hadde te reviere op te gaen al om den anderen te crencken die swaerlivich is en ongesont, en t is een bosachtigen weg van drie hondert duijtse mijlen, soo dattet onmogelijk is hem te connen volgen, nochtans moet hij sich daertoe vervoegen.

Ick alles siende ende hoorende sal voorts doen tgene mij beuolen is van E. H. M. Heeren in alles mijn uijterste diligentie gebruijckende, ter eere van onse landen en warachtich recht rapport doen aen beijden sijden 't gaet voort soo 't Godt belieft.

Biddende gansch oidtmoedelijk brenger deses, mijn broeder, genadelijk wilt verhooren en bevragen van sijne reijse die hij met groote sijne schade gedaen heeft sal V. H. M. van alles goet rapport doen, hoopende ende geloven V. H. M. sullen hem met haere gunst begenadigen.

Wij hebben van dage den 25 julio en hebben mij aengesegt ick over twee daegen na boven moet vertrecken na luyt haere commissie en alsoo niet sonderlijncx en hebbe gehoord van boven van nieuwe tijdinge dat seecker is. can mijne Heeren niets advieseren, dan bidde Godt Almachtich dat hij haere Hooge Mog. wil bewaeren, in al haer goet voorneemen wil bijstaann, en spaeren in lanckduijrige gesontheit tot welvaren van de landen. Amen.

V. Ed. Hoog Mo. aller onderdanichste ende dienstwillichste

Isaac Massa.

IV.

Godt Almogende en in alle wesende geschiedenisse een verhooginge veeler menschen vereerende die met macht en van alles een Schepper in de drijvuldicheijt loonen wij door genade met hoocheijt, met lust en wille van Gods verkiesing en voorsiening is ons eijgen gegeuen den Scepter te houden in rechtvaerdicheijt int wtversiene gehoudene Russe Keijserdom en veele andere vermeerderde rijcken die wij door de genade desseluen rijcx beschutten in vreden, Amen.

Van den Grooten Heer, Coninck en Grootfurst Mighala Fedorowits, aller Russen selfs erholder van Vladimer, Moscou, Bougerodt, Coninck van Casan, Coninck van Astroc, Coninck van Sibirien, Heere van Plescan en Grootfurst van Smolensco, van Tveer, Joegor, Perin, Viatca en Bolga, Heer en Grootfurst ouer ander heerlijcheden der nederiger landen van t'Sernigos, van Resan, Rostof, Jeroslau, Belasor, Vdoor, Obdoor, Condinia en voort der gantser noortzijden gebieder, Heere ouer de Iuerse landen van Kartalinsen, Groepsinsen Koningen, oock over de Cabardinsen landen t Sercassen en Igorse fursten een heere en meer andere heerlijcheden en gebieder.

Wij laeten met desen onsen Conincklijken brieff den Nederlandsen en Hollandsen landen en meer ander vorstendommen Edele Vrije Vereenichde Excellente Regenten.

Dat ghijlieden tot onse Coninckl. Hooch. hebt gesonden uwen affgesanten ISAAC ABRAHAMSEN MASSA met brieuen en oock om te sien onse Coninckl. Hooch^a. gesontheit en in uwen brieff aen onse Co: Ho: scrijft ghij, dat ghij onse Co: Ho^a: brieff gesonden met Isaac aen Ul: in bijsijn onser Co: Ho: affgesanten reuerentelijck hebt ontfangen en voor onse Co: Ho: genade die wij ulieden bewijsen dancket ghij onse Co: Ho: met onderdanicheijt en daerom hebt ghij gesonden uwen affgesanten Isaac Massa aen onse Co: Ho: met bewijsing uwer goetwilliger diensten, en met geluck-

wensing eenes goeden vreden die ghijlieden meendet gemaect te wesen tusschen onse Co: Ho: ende den Coninck van Sweden en dat den Allerhoogsten Godt mocht sijnen segen daertoe verleen en sulcken gemaecten vrede mocht gedijen tot geluck en afschaffing aller onser Co: Ho: vijanden, en dat sulcken vrede tusschen onse Co: Ho: en den Coninck van Sweden mocht vast zijn.

Ende ghij hebt desen uwen affgesanten Isaac bevoelen onse Co: Ho: te bidden oock om te aduerteren uwer goeder trouwe liefde en vrundtschap en alliantie tusschen onse Co: Ho: en U Nederlandisen en Hollandisen Regenten en wilden wel weeten daarmede van onse Co: Ho: oft het Zijne Ko: Ho: belieuen soude wesen sulcke alliantie haer te verleen en die manieren schriftelijk te vervaten laeten opdat sulcken saecke van goeder herten en meening mocht geschieden tot goeden eijnde te gedijen, oock dat uwen onderdanen in onser Co: Ho: landen int trafficqueren vrijdom mocht gegeuen worden, versoecken oock onderdanichlijk dat onse Co: Ho: Uwe affgesanten Isaac mocht genadelijk annemen, sijne redenen verhooren en in alles hem geloone geuen, ende van alles hem goede antwoorde gegeuen hebbende hem met genade weder tot u aff te laten.

En wij Grooten Heer Coninck en Grootfurst Michala Fedorowits aller Russen selfs erholder bethoonende U Nederlandisen en Hollandisen lande Edele Vrije Vereenichde Excellente Regenten onse Co: Ho: genade en liefde, hebben uwen affgesanten Isaac laten onse oogen anschouwen, oock uwe brieuen en schriftelijke redenen (die hij Isaac) ouerleuerde aen onse Co: Ho: op zijn gezantschap die hebben wij Grooten Heer genadelijk ontfangen laten.

En in de schriftelijke redenen uwer affgesanten is gescreuen van den staat uwer landen nu als ouer lange jaren hoe se zijn geregeert geweest, oock daerin verhaelt hoe se van haeren vorsten zijn bejegend die se altijd gehad hebben, daerin oock aengeroert der practijquen die gebruijckt zijn

t'allen tijden tegen ons en oock tegen ulieden van degene die een andere gelooue wilden hebben, als oock de Poolſche en meer ander redenen daerop dienende.

En wij Grooten Heer Coninck en Grootfurst Michala Fedorowits aller Russen selfs erholder hebben op derselver uwer affgesanten Isaac Abrahamsen Massa reden voor onse Co: Ho: ouergegeuen een antwoorde beuolen te geuen van onse Co: Ho: geheijm Raeden, en hem oock scriftelijk daerenboven te behandigen.

Ende van de saecken die ghij tot onse Co: H: hebt gescreuen in uwen brieff ghij Vrije Vereenichde Excellente Regenten laten wij weeten met desen onsen Co: Ho: brieff dat ghij gescreuen hebt in uwen brieff aen onse Co: Ho: dat ghij onse Co: Ho: brieff die aen u gesonden is door uwen affgesant Isaac int bijwezen onser Co: Ho: affgesanten reuerentelijk hebt ontfangen en bedancket ons Co: Ho: ootmoedelijk voor de genade die wij Grooten Heere u bewijzen en hebt daerom gesonden aen onse Co: Ho: uwen affgesanten Isaac Massa, bethoonende daeraen uwe goede effectie en lieffde tot onse Co: Ho: oock met congratulatie des vredigen welstants die ghijlieden meendet vastelijk gedaen te wesen tusschen ons Grooten Heer en den Coninck van Sweden, dat de Almogende Godt mocht tselue segenen en liet gedijen sulcken vredigen welstant tot onse Co: Ho: verhoedinge en vermeerderinge onser rijcken, en wij Grooten Heer hebben sulcke uwe besending aen ons Co: Ho: van U Nederlandisen en Hollandisen landen Vrije Vereenichde Excellente Regenten wegen d'affgesanten Isaac Massa gesonden aen onse Co: Ho: met gebuerlijke eere aengenomen en ghijlieden hebt de besending oock aengenomen met grooter vreucht en lieffde die van onse Co: Ho: aen Ul: geschiet is en dat ghij uwen affgesanten met sulcke vermelde geluckwensing en presentatie der goetwilliger diensten der vruntschap en liefde aen onse Co: Ho: gesonden hebt, daerin loouen wij ulieden en prijzen u, daertegen zijn wij groote Heer met lieffde en

vrundtschap tot ulieden genegen, en sullen onse Co: Ho: genade bethoonen aen uwen ondersaten, die haer onthouden in onse Co: Ho: landen soo ons Grooten Heer sal duncken eerlijcxt te wesen.

Ende als uwen affgesanten Isaac Massa in onse Co: Ho: landen arriveerde en nogh lange nae dien tijt en was den vrede die ghijlieden meinde tusschen onse Co: Ho: en den Coninck van Sweden noch niet beslooten en dat door groote onredelijcke eijssen en bejegeningen wegen den Coninck van Sweden.

En als uwen affgesant Isaac Massa soude beuinden tusschen onse Co: Ho: en den Coninck van Sweden den vrede gemaect soude hij van wegen den vermelden vrede congratuleren van wegen U Nederlandse en Hollandse vrije vereenichde Excellente Regenten en presenteren hare getrouwe gewilligste diensten aen onse Co: Ho: en alwaert schoon datter geen en eeuwig en vrede tusschen onse Co: Ho: en den Sweedse Coninck Gustavo Adolpho gemaect en ware, soo wilden en willen wij Grooten Heere gelijk wel met U Excellente Regenten in vrundtschap wesen en dat in allen tijden en uwen ondersaten in onse Co: Ho: beschutting ende genade aennemen.

Ende nu wij Grooten Heer en onse Co: Ho: sijn metten Sweedse Coninck Gustavo Adolpho in goeden vrede en in een goet vast onverbreeckelijck verbont te weeten ons Groot Bus Keijserrijk met het Sweedse Coninckrijk in eewigheijt.

Ende nu begeeren wij Grooten Heer na uwer Nederlandser en Hollandser Edeler Vrije Vereenichde Excellente Regenten sult sijn onse Co: Ho: alliantie en verbont en besending tot allen tijden tegen aller onser vijanden en onse Co: Ho: willen uwen onderdanen altijt beschutten en genadich sijn.

Dan voor desen hebben wij Grooten Heer en onse Co: Ho: Uwe Edele Vrije Excellente onse Co: Ho: genade vrundtschap en liefde bewesen oock aen uwen onderdanen en onse affgesanten en brieuen niet eenmaal openende en ver-

thoonende u tegen onse Co: Ho^e: Groot Rusch Keijserdom en Russisch Vorstendom, den Poolsen Coninck Sigismundus en sijne Poolser Heeren veelerleij ontrouwen, valscheijt en sijn eetbreuck godloos en onschuldich bloet vergieten onser Russer ondersaten, en met onsen eersten affgesant Stephan Ousiacoof en sijnen scrijuer Semoij Saboroff, daerna met onsen tweeden affgesant Juan Conderof en sijnen scrijuer Michala Neuerof gesamentlijk gesonden met ulieden affgesant Isaac Massa, hebben wij ulieden gescreuen en oock beuolen dat gij Nederlandsen en Hollandsen Excellente Regenten ons Grooten Heer en onse Co: Ho: in noodigen tijt tegen onsen vijanden een hulpe sout bewijzen met ammonitie en vierwerx geschut en gereetschap na Ul: vermogen.

En ghijlieden hebt eertijts onsen Co: Ho^e affgesanter Stephan Ousiacoof en sijnen scrijuer Semoij Sabaroff belooft hulpe te doen onsen Coninckrijcken tegen onse vijanden; oock heeft ulieden affgesant Isaac Massa onsen Stadtholtren en Heeren eertijts sich wel laten verluijden datte vrije Vereenichde Excellente Regenten oock wel souden helpen nae haeren vermogen, als wij uwen ondersaten en cooplieden in alle plaetsen onses Russisch Keijserdom wilden vrijdom geuen te negotieren nae behooren, en wij Grooten Heer en Grootfurst Michala Fedorowits aller Russen selfs erholder sijnde door de genade en hulpe Godts gecomen ouertgantsch Russisch Keijserdom Heer en selfs erholder, betonende ulieden onse Coninckl: Ho^e genade en aen allen uwen ondersaten voor langen tijden in onse Co: Ho^e landen niet alleen dat maer beneelende onsen Stadthalteren en Gouverneuren in alle onse vorstendommen een scherp regard te nemen en te beschutten uwe cooplieden alomme opdat haer niet iets wedervare tegen onse Co: Ho^e benele anders dan onse Co: Ho^e genade grlijkformigh is, bouen dat oock veele begenadicht met onse Keijserl: genade briuen int particulier soo en hebt ghij vrije vereenichde Excellente Regenten noch noijt eenige hulpe bewesen tegen onse Co: Ho^e vijanden en nu

uwen affgesant Isaac Massa heeft oock gesecht, sijnde in onse Maj^{te} landen heeft oock in de scriften: reden vermaent, alwaert schoon dat men conde bijstant doen tegen Zijne Ma^{te} vijanden, soo en cont ghijlieden dat nijet doen sonder weten oft van weegen uwer bontgenoten en daerom nu verthoopen wij Grooten Heere en onse Co: Ho: dat behaluen den Poolsen Coninck Sigismundus en sijne Heeren onse Co: Ho: anders geen vijanden en heeft en met welcken ghijlieden in verbont zijt, met deselve zijn oock wij Grooten Heer en onse Co: Ho: in verbont, vrundtschap, liefde en metten Sweedschen Coninck hebben oock een eeuwich vast verbont gemaect, maer van den Coninck van Polen en zijner Heeren ontrouwe en onnoosel bloet vergieten en eetbreuck sijt ghijlieden genouch onderricht, en weet alles selfs volcomen, oock is ulieden bekend hoe listich den Pool met alle sijnen anhang en Romeijnder en sijne consoorten soecken alle rijcken Coning, Vorstendommen in roeren te stellen om haer vervloecte Roomsche religie met geweld in te voeren 'tzij door recht oft onrecht.

Ten docht uwen affgesant Isaac Massa oock niet ongeraden zijne Maj^t. en Vorsten te vermanen van 'tgene zijlieden eertijts oock in uwen rijcken hadden gedaen, gelijk tgebleecken heeft aen den Doorluchtigen Prince van Orangien en aen den Coninck van Vranckrijck den Grooten Henrijck laestleden geschiet en nu noch meer te besorgen stont, soo hij niet toe en sage, doende alsoo alles quaets aen de hoofden, omdat se niet tot haer voornemen en conden comen.

Maar ghij Nederlandser en Hollandser en meer andere graeffschappen Edele Vrije Vereenichde Excellente Regenten siende en wetende der Poolser ontrouwe en gantsch groot en onnosel bloet vergieten aen onse zijde, als oock aen u zijde geschiet is van hare consoorten, bouen dat noch onse trouwe rechte Griekse oude gelooue bekennende wij vast houden, soo bethoont nu aen ons Grooten Heer uwer trouwe liefde en dienste met eenige hulpe tegen ons

Grooter Heer en uwer aller vijandt en volbrengt alsoo u hertelijcke lieffde en doet ons Co: Ho: bijstant met gelt, ammonitie nae uwe vermogen bij tselue seijndende u Grootte Ambassade met volmacht van alles, om met ons Grooten Heer te tracteren, hoedat wij souden mogen wesen in alliantie, vrundtschap en eeuwich verbont tegen onser beijder vijanden en wij Grooten Heer sullen uwe Ambassadeur van alle tgene best is laten handelen met onse geheijmen raedt op t' alderbequaemste, en bemerckende uwe behulpelijcke liefde tegen onse vijanden, soo sullen wij Grooten Heer en Co: Ho: u Nederlandse en Hollandse vrije Vereenichde Excellente Regenten in onse Co: Ho: genade annemen alliantie en Co: Ho: vrundtschap, en oock behulpich zijn in alles, oock uwen ondersaten en cooplieden in onse Co: Ho: genadige beschuttinge behouden tot aller tijt in ons groot Russisch Keijserdom, met aller vrijheijt, oock met onse Co: Ho: genade brieuen begenadigen op 't alderbeste en bequaemste, tot dien eijnde hebben wij Grooten Heer u Nederlandse Hollandse Edele Vrije Vereenichde Excellente Regenten uwen affgesanten Isaac Massa gegeuen onsen Co: Ho: geleijbrieff op welcken uwen Ambassadors die van alieden met hulpe van ammonitie tegen onse vijanden sullen comen mogen vrij passeren en repasseren, en als wij Grooten Heer sullen den Coninck van Poolen ouerweldicht hebben, sullen wij Grooten Heer u van alles bethoonen onse Co: Ho: lieffde, vrundtschap en hulpe en bouen dat alles laten betalen, en sullen voor die uwe hulpe tegen onser vijanden ten eeuwigen dagen een gedachtenisse laten houden, en u doen gedencken te besten, en hebben wij Grooten Heer uwen affgesanten Isaac Massa met volcomene Keijserlijke genade laten affveerdigen tot u lieden met volcommen contentement en gevalle.

Gescreuen in ons Ko: Ho: hof in de Konincklijke stadt Moscona int jaer van den beginne der menschen 7125, in de maent Junio.

T Opschrift was :

Aan de Nederlandse en Hollandse Edelen Vrijen Vereenichde Excellente Regenten.

V.

Exh. 14 Mei 1620.

Remonstrantie aen de E. Ho. Mo. Heeren
Staeten Generael der Vereenichde Nee-
derlanden.

Alsoo het een ijgelyck kennelyck is, dat (nae Godt den Heere ende het cloeck ende wijs beleid van U. Uo. Mo. ende van sijne Prince Exc. diet de Heere belieft heeft te gebruijcken als het heroicq instrument om te conserueren deesen staet, ende te stuijten de tirannije des Spaingnaerts) de welstant deser landen bestaet in de nauigatie ter zee ende coophandel, deese landen niet hebben de siluer oft goutmijnen, gelijck de Indien, oft peerlvisserije, soo is het dat men sculdich is ende ooc gehouden deselue nauigatie soo seer te dilateeren ende wt te breijden als het eenichsins mogelijck is, alsoo het zeevarende volck dagelijcx meer en meer aenwast, en bij gebreck van vaert, veeltijts tot onbehoirlijke middelen genootsaect wort sich te begeuen, waerbij compt dat de nauigatie seer sober valt door de veelvuldige coopluijden die hier te lande sijn, en dagelijcx noch meer, Gode zij loff, aengroeijen, eensdeels omdatter bijcans in alle plaetsen die ordinarij nu beuaren worden weinich te haelen is, eensdeels ooc, omdat door octroijen de meestendeel van veele vaerten benomen ende afgesneeden sijn, ja meer als de halue werelt.

Hierop lettende eenige liefhebbers des Vaderlants ende getrouwe patriotten (heeren van Amsterdam) die zeer veel aent bloeijen der negotie geleegeen is, ende daerom zeer begeerich sijn dat die nielt aff en neme, maer dagelijcx angroeije, tott

versterckinge ende verrijkinge vant gemeene Vaderlantt ouer eenige jaren goetgevonden hebben, eerst de magistraet van Amsterdam ende daernaer aen de E. de Hooge Mogende Heeren Staetten Generael, openinge te doen van de profijtelijcxste, eerlijcxste en zeeckerste vaert ende coophandel die oijt hier te lande (sonder roem te spreecken) bij der hant is genoomen, te weeten de handel ende negotiatie op Persia door Moscouien ouer de Caspise zee, rontsom dewelcke liggen de costelijcxste ende rijcxste landen van het rijcke Asia, als daer is Armenia, Media, Persia, Tartaria, met meer treffelijke landen daeraen grensende, wt dewelcke men hier te lande alderhande costelijke waeren sonde connen brengen, als daer zijn, Turcxse tapijten, grofgreijnen, camelotten, kemelshaijr, goude laeckenen, rouwe ende geurochte zijde, zijde laeckenen van alderhande soorten, pedra bezar, Rhatarter ende de beste droogen van de werelt indigo, muscus, turcoijsen, diamanten ende alderleij gesteenten en peerlen, met ontallijcke costelijke waeren meer, hier te lange te verhaelen, die men soude connen becomen niet door gelt (twelc men wt deese landen met groote hoopen moet voeren gelijk in andere vaerten gesciet, en om te specificceeren op Oost Indien, waerdoor de finantien vant lant zeer gecrenct ende geswact worden) maer meestendeel mett waeren ende manufactures, die men van hier sonde brengen, als daer zijn laeckenen, kersijen, lijnwaetten die se om de witticheijt seer soecken, soffraen, bresilienhout, coetsenielle, tin, loot, pampier, spiegelglas, norenburgerije ende alderleije zoortten van Moscouisch root leer. Ende de saecke die is eerst door die Heeren soo verre beleidt int particulier metten Ambassadeur van den Grootvorst hier te lande int jaer 1613, dat hem eenige openinge daervan gedaen sijnde, hij de goede hant belooft heeft aen te houden tott beuorderinge van die saecke bij sijn heer en meester, en dat daernaer door die bouengemelte Heeren Isaac Massa (die de presenten der Hoog Moogende Heeren Staetten soude ouerleueren aen den Grootvorst) last is gegeven op die saecke

specialijcken te letten, het is daernae gebeurt dat hij wedergecomen sijnde ende aen de Hoog Mogende Heeren Staetten rapoort gedaen hebbende, datter apparentie was niet alleenlijk dien handel te connen becomen, maer ooc alliantie te maecken metten Grootvorst tot versterckinge van deese landen ende beuorderinge van de commercien, de Hoog Mogende Heeren Staetten goettgeuonden hebben (considerende de gewichticheijt van deese vaertt) die saecke wt de handen van die particuliere heeren te nemen ende tot haer te trecken, als concernerende het gemeijne weluaren van deese Vereenichde landen. Ende daerom soo hebben sij tot twee maellen daernaer (als in den jaere 1615 ende 1617 Isaac Massa, neffens de ambassadeuren van den Grootuorst naer der Mosco afgesonden als haeren gedeputeerden mett specialen last, so de alliancie, als de concessie om te vaeren op Persia ende andere immunitiejten de negotie concernerende te vercrijgen, daertoe hem medegeuende niet allenlijk hare brieuen aen den grootvorst ende instructien waernae hij hem hadde te draegen, maer ooc nu int leste statelijke presenten van ammonittie (te dier tijt meest noodich) als teecken en van onderlinge vrientscap om ooc daerdoor te gewinnen te beetter de affectie ende gonst des grootvorsts tot deese landen; het heeft Godt den Heere belieft soo te segenen het goede desseijn Uwer Hoog Mogende ende de diligentie van den gemelten Massa: (die zijn leuen in deesen dienst niet en heeft gescroomt veel maellen te waegen, gelijk Uwe Hoog Mogende wtt diuerse rapporten genouch verstaen hebben) dat niet alleenlijk de twee eerste reijssen de congratulatiën van Uwe Hoog Mogende, mitsgaders Uwe Hoog Mogende presenten en versoecken mett eengoede ooge sijn aengesien van den Keijser en Grootvorst van Moscoüen en geaccepteert met groote gunst ende eere, maer ooc dat deese joncke reijse de saecke soo verre is gebrocht, dat men (niettegenstaende alle de oppositiën der Engelschen, die deesen Staett en de Heeren daerinne regerende, ten hoogsten hebben gesocht odieux, lelijk en swart te maecken voor den

grootuorst ende sijnen raett, alderhande calomnien ende logenen wtspouwende teegen de geunieerde landen) de grootuorst ende sijnen raet ten hoogsten sich geneegen vinden in te wiligen de versoecken van Uwe Hoog Mogende, soo nopende de alliantie als ooc de navigatie op Persia ende omliggende landen, lancx de Caspise zee, door sijne landen, want naer tweeëntwintich vergaderingen gehouden op dat subieect, soo is den gedeputeerden van Uwe Hoog Mogende voor antwoord gegeven, dan men metten eersten sonde eene treffelijcke ambassade wtt Hare Hoog Mogende vergaderinge met volcomene commissie ende absoluijt beuell aen den grootuorst (die alreede hier twee oft drijmael sijne gesanten heeft gesonden, ende onsen staet noch niet eenen wtt deese landen) om alles te besluijten naer contentement. Nu hoe eerlijck, dienstich ende noodich hett is voor deese landen in eene alliantie te treden met sulcken grootmachtigen potentæet, die ons naerder en beetter geleegeen is om in noot ende vall de helpende hant te bieden, als den Turck die verre is geleegeen ende van eene andere religie als wij, en willen wij hier niet discoureeren, alsoo het eene materie is van staet, die U Hoog Mogende nae hare hooge wijsheit beeter verstaen als ijmant anders, maer alleen willen wij hier onderdanichst aenwijsen de importantie van de vaert op Persien, en dat deseluije mitsgaders de alliantie ende conseruatie van den ganttsen handel van Moscouien (die door nalaetten van deese voors. ambassade geen en cleijnen last bij ons door de Engelse lijden sal) in geender manieren en dient genegligeert te worden om de cleijn onkosten die men sal moeten aenwenden in deese ambassade. Vooreerst soo dient gelet dat de autoriteit vant lant door deese versceijden besendigen en aensoeckingen aen den Grootuorst, is seer diep en treffelijck geengageert, soo dat men van deese saecke niet en can oft mach sceijden sonder te incurreren in de blame van lichtueerdigheijt ende onbedachtsaemheijt soo veel deesen staet concerneert ende van cleijn respect en oneerbiedigheijt soo veel den grootuorst aengaet,

die tot twee reijzen nu V. Hoog Mogende met treffelijke ambassadeurs besocht hebbende en verwachtende, ooc versoukende, dat sulcx ooc nu door U Hoog Mogende gesciede, ende dat om te besluytten de saecken van sulcken gewichte door Uwe Hoog Mogende selfs aengegeven, het voor geen cleijne jniurie, ja voor de grootste sal reeckenen (gelijck de Moscouiten wtnemende jalours sijn van haere eere) die men haer soude connen aendoen, hoe scadelijck sulcx soude weesen, de algemeijne negotie op Moscouien die bestaett wtt 20 a 30 grootte sceepen, die jaarlijcx wt deese landen vaeren, en wederkeeren rijckelijck gelaeden tot groote benefitie van deese landen connen V. Hoog Mogende na hare groote wijsheijt selfs wel bedencken, ende oft hett niet en soude weesen den eenigen middel om de Engelse die daerop loeren, ende veele jaeren geloert hebben, occasie te geven te versoecken, gelijck sij voor deesen meermaellen versocht hebben, dat ons de negotie soude geinterdiceert worden oft ten minsten belet niet te moogen negotieren binnen int lant, maer alleenlijck op de custen gelijck t Archangeli en soo voortts.

Hierbij comt dat soo men nu onderlaet te veruolgen tgeene men soo geluckich begonnen heeft en bijna vercreegen, ende datte Engelse ons mett hare ambassade voorcomen, ende eens obtineeren den handel op Persien alleen, gelijck sij hem hebben gehadt van den jare 1552 tot in den jare 1582 met wtnemende winsten, ende daernaer door hare groote insolentien verlooren hebbende, altijt van tijt tot tijt aengehouden hebben om wederom te vercrijgen tot desen tegenwoordigen tijt toe) onse natien voor altijt ende eeuwichlijck daarvan versteecken sullen sijn ende blijuen, want sij sullen hare banden soo vast soecken te beleggen, datter geen omkijcken meer naer en sal sijn, ende datt wij voor altijt daarvan berooft sullen blijuen, ende wij van haer sullen moeten comen coopen ende haellen, twelck andere van ons souden moeten doen ende consequentelijck sal het lant ontbloot worden van de groote proffijten, twelc hett door deese vaertt op Persien ende omliggende lan-

den souden trecken, welke inestimabel ende onweerdeerlijk souden sijn, want deese landen de bouengemelte vaert hebbende, soo sal de saecke door de industrie van Uwe Hoog Mogende onderdanen (negotianten deeser landen) soo verre gebrocht worden datte stapel van de rouwe zijde, hier telande sal sijn ende dat na eenige weijnige jaeren de Venetianen, die van Marzelien, Lion, Tours, Spangnien, en gantsch Italien, en van meer andere landen haer sullen moeten hier van zijde provideeren, sij alleenlijcken behoudende de zijden van haer gewas, twelck hett hondertste deel niet en is, van 't geene verwrocht wort, gelijc door haer cloeck beleid gesciet is, dat de Spaingiaerden ende Portugiesen selfs (om te geswijgen andere natien) genootsaect sijn wt deese landen haer te provideeren van specerijen, daer men se voor deesen placht van haer te moeten haellen, ende haer daervoor groote winste geven, die sij nu blijde toe sijn Uwe Hoog Mogende onderdanen te geven, ende noch en connen sij se niet altijs hebben als sij willen.

Daer en is in deese saecke niet alleenlijk te considereeren dat de autoriteit des lants is geengageert door de voorige handelingen metten grootuorst voorgeuallen, dat het noodich is om den slach der Engelsen (die ons niet zeer gonstich en sijn) te breecken ende om de eere ende proffijten vant gemeene Vaderlant, maer ooc dattet is een seer facile en seeckere vaert, mittagaders seer oncostelijck. de faciliteijt daarvan is soo groot, dat deese vaert eens in treijn gebrocht sijnde, men alle jaeren in den sommerteijt oft in september ten laetsten sal connen hebben seeckerlijk de retouren, want hoe gemackelijck dat men van hier tot Archangel can vaeren is de kinderen bekent, van Archangel loopen twee riuiere tot in mare Caspium, de Duina ende de Volga tusschen welke twee riuiere is eene distantie van niet meer als ontrent de twintich Nederlantse mijlen, die men met slieden met seer cleijne costen can oueruaren, daer ter plaettse ontallijk sijnde, ende om seer cleijne loon, ende somers vrachtwagens ge-

noech van Astracan waerontrent de Caspise zee begint, soo can men in 3 a 4 dagen in Persia, Media ende Armenien 'sijn, daer de rijcxste coopmanscappen van de werelt vallen, soo datter niet facilder en is als deese vaert, die gesciedende niet in de winter, maer in den somer. En gelijk sij seer facil is soo is sij ooc seer seecker, want daer en is geen noot van rouers op de zee, gelijk naer Leuant door de Middellantsche zee varende, ende wat angaet de perijckell te lande in Russia, den pas van den Keijser hebbende in vrede ende in de oorlooge, sijnde geleijt in de cleijne distantie van de 20 mijlen die der is tussen de Dwina, Volgda en Wolga, soo en isser geen perijckel, ja ooc geen geweest in alle voorgaende sware inlantse oorloogen, op de riuiere hebbende zijn eijgen sceepen ende bootsvolck, all liepender mett 1000^a casacken (dwele om de gelegentheid der plaetssen haer doch onmogelijk is) oft urijbuijters sij en connen deese vaert niet verhinderen, ende de grootste scade die sij connen toevoegen is hett dootslaen van sommige Russen die de bootten en sceepen tegen den stroom der riuiere optreken; aen de sceepen en hebben sij geen kants, noch oijt connen hebben, alsoo sij de touwen los snijdende op ende aff connen drijuen gelijc wint ende weeder haer wil ende sal dienen, de rouers en hebben ooc geen gescutt, noch ooc oijt gehadt, connen 't ooc aldaer niet gebruijcken, sonder sceepen, daer se doch nielt mett connen omgaen, ende al hadden sij het tsoude weijnich oft niet connen valeeren tegen drijuende sceepen, tij door stroom oft zeijlen, gelijc men heeft gesien op de Scelde, doen de Heertooge van Parma de vaert op Antwerpen, met sijn veelvoudige gescut socht te beletten, en dat in enge passagien, daer de Volga op de meeste plaetssen sesmael breeder (ja meer) is dan de Scelde.

Ende gelijk deese vaert facil ende seecker is, soo is sij oock ten hoogsten oncostelijck, want men behoeft geen groote oncosten te doen tot wttreedinge van de sceepen gelijk op Smirna en Oost India, alwaer de helft (ja meer) gaet tot de

oncosten van scip, volck en victualie, in deese vaert soo streckett alles want lanx de gantse riuier Volga ende in des-selvs steeden als Jarislau, Costrom, Oulittz, Casan, etc. heeft men oueruloedicheijt van hout, peck, teer, hennip om cabels te slaen, ijsenwerck beetter als hier te lande, ooc doeck, alleen ontbrecken der cloecke scepstimmerluijden, die men gemackelijck wt deese landen daer can brengen. Hoe oncostelijck dat de vracht op de Volga is, wijst wt de cauiaer (die men van ontrent Astracan brengt sijnde wel vijfs hondertt mijlen van de zee bij Archangel) die maer en gelt twintich gulden, ja dicwils veel minder hett hondertt pond, als ooc hett soutt datt men van den strand van mare Caspium, oock door hett gantse lant brengt (ende vercoopt) om een deerlijck sien heeft, ja men soude bijcans de vracht connen goet maecken met in sijn scepen wt Persien op vracht naer Astracan ende wederom teruggen bringende de goederen der Persianen op Russia et econtra, die gemeenlijck (alsoo onse scepen beetter en seeckerder sijn als de hare om de Caspische zee te bezeijlen) groote vrachten sullen geven die onse coopmanscappen zeer sullen verlichten.

Dat de quaetwillige teegen deese vaert inbrengen dattet zeer dangereux is in Russia te hazardeeren sulcken notabelen somme jaerlijcx alser noodich sijn totten inkoop der zijden, ende dat het te vreesen staet dat den grootuorst den eenen oft den anderen tijt de hant daerop soude mogen comen te leggen, dat en heeft niet veel fundament, want die swaricheden sijn wij in allen landen onderworpen, in Spangnien, Vranckrijck, Zuria en Turckijen, ende daerom en laet men daer niet te handelen; ende te wagen notabele capitalen die wij gedurich daer te lande hebben, jae sulcx doen wij alle jaeren in Moscouien selfs, verleeden jaer bereeckent men datter t'Archangel alleen aen duijse goederen ouer de vijftich tonnen gouts sijn geweest, sonder tgeene in der Mosco ende veele andere plaetssen van Russia is geweest, derven wij wel betrouwen groote capitalen op de genade van den Turck,

die een vijant der Christenen is, ende een ongelouighe, waarom niet onder den Moscouit, die een Christen prins is, ende die noch noijt zijn woortt en belofte met ons gebroocken heeft, daer wij ouer de 50 jaeren in zijn lant, ende dat niet alleenlijk aen den zeestrand (daer wij enenwel op sijne genade zijn) maer ooc binnen slants in der Mosco ende elders ende gedurichlijk van jaer tot jaer seer notabele ende treffelijke sommen van penningen en coopmanschappen hebben gehad soodat deese tegenwerpinge weijnich oft niet omt lijff en heeft, ende wanneer men daerop acht souden willen nemen int gebied van geene wtheemse princen souden hooren te negotieeren, want daer loopt men tselue perijckel ende dickmaels grootter.

Maer deese ende diergelijke swaricheeden worden gemonueert van eenige gepassioneerde menschen als Moscouinaerders ende dergelijke, die veelen luijden deesen handel van Persien soecken tegen te maecken ende Uwe Hoog Mogende daarvan te diuerteeren om haer eijgen ende particulier profijtt wil twelc sij meer behertigen, ja sommige met onbehoorlijke middelen spannende mette Engelse aen tegen t Vaderlantts weluaren, als hett benefitium vant Vaderlant, sij sien ooc en bemercken dat alser eene generale Persise Compangnie, door het beleid van Uwe Hoog Mogende gedresseert sal zijn, datt als dan sullen ophouden die particuliere profijten die sij voor deesen zijn gewoon geweest te trecken wt den Persianen handel, ende nu gescapen zijn wederom te zullen trecken, nu de passagie open is, ende dat door de Persianen ende haer facturen die soo in Mosco comende als te Archangel ende elders daeromtrent, die haer veel profijten toe brengen, die degeenen die op Russia ouer endé wedernuaren ende ooc int lant liggen ende resideren, in haer maege weetten te locken, ende maecken 'tveele soo datt de principaelen ende meesters daarvan nielt en weetten, waerdoor dat sij veel rijk worden ende hare *M^a* arm, hinc illae lachrimae, dat men dese vaert so descrieertt.

Wat aengaet de swaricheeden die sommige maecken van het lant in deese ongelegentheijt op nieuwe oncosten te brengen,

door deese ambassade ende geschenken daertoe noodich, die en sullen soo groot niet weesen als men wel meent, gelijc des noots sijnde U Hoog Mogende daarvan bericht connen krijgen van deegeene die hen dies verstaen, ja selfs die oncosten die gesciet sijn ende noch sullen mogen gedaen worden, die sal men connen vinden aen de coopliden die den Persiaensen handel bij der hant sullen nemen, waneer hij door beleyt van Uwe Hoog Mogende vercregen sal sijn, waarvan gantsch geen swarich. bij hun gemaect sal worden, want met een oft twee percento die negotie belastende, soo sullen die oncosten ende noch veel grooter gevonden connen worden, sonder ijemants merckelijcke beswaringe. Ende alwaer sulcx niet, dewijle dat dit punct door de concurrentie der Engelsens (die deese negotie alleen voor haer soecken te obtineren met exclusie van ons) is geworden als eene materie van staet, ende die ooc eenen grooten steert na sich treect, ja soo men haer niet en stuijt, exclusie misschien van de geheele negotie van Moscouien mede sal brengen, waernaer sij lang hebben getendeert ende noch tenderen, soe en behooren Uwe Hoog Mogende alwaert datter grootte oncosten op soudens gaen sulcken notabelen saecke, ende waeraen deese landen soo veel geleegeen is, niet terugge te stellen, maer dient eerstdaegs om de Engelse te voorkomen (die op dit stuck niet en slapen) eene aensienlijke ambassade gedecerneert te worden, die opt versouck en instant anhouden des Grootuorsts, sich daer vervouge om eijndelije te besluijten ende datt mett ample commissie.

Daerom soo ist dat wij Uwe Hoog Mogende onderdanen, oopluijden ende ingesetenen deeser landen, die apprehenderen de importantie van deese vaert ende hoeveel deese landen daeraen geleegeen is, goetgevonden hebben Uwe Hoog Mogende dit onderdanichlijck te representeeren, ende te versoecken datt sulck notabelen stuck, dat bijnaer vercreegen is nielt onderlaten en worde: maer opt spoedichste voltrocken worde, alsoo de Persiaen daernaer niet min begeerich en is, als de coop-

lieden deeser landen, gelijk blijft wtt sijne invitatie, waerdoor hij inviteert alle christen princen in sijne dominien te comen negotieren, ende haer alle vrijdommen belooft, ende ooc dat den Grootuorst ende sijnen raett, dat voor haer in deese vaertt seer groot profijt ende voordeelen steecken (twelck sij voor deesen noijt en hebben connen verstaen) daertoe ooc ten hoogsten inclineeren, ja tgantse Moscouise rijke is daermede gemoijt geweest, alle verstaende tselve tot haren grootten voordele te sijn, ende om dit stuck naerder van seer groote importantie voor deesen staet te besluytten, niet anders en verwachten dan eene aensienlijke ambassade, die met cleijne costen als tsceep seer gemackelijck int voorjaer, oft ouer Sweeden gaende gescieden can, dewelcke soo haestt aent lant Russia gecomen sijnde, gantselijck ende geheel wort gedefraijeert, de vaerten van Poortugael op Africa ende Oost Indien ende van Castilia op West Indien, ende ooc onse vaertten op Guinea ende Oost Indien, die hebben seer cleijne ende onaensienlijke beginselen gehadt, ende daernaer sijn gecreesceert tot sulcken statelijcheden ende rijckdommen als Uwe Hoog Mogende nae hare groote wijsheijt well bekennt is, ende soo ist apparent dattet ooc sal toegaen met deese vaert op Persien, die in treijn sijnde niet en sal cederen eenige van de voorgemelte, maer wel beleijt wordende, misschien die sal ouertreffen, waerop vastelijck vertrouwende dat Uwe Hoog Mogende na hare wijsheijt sullen letten ende op de groote incomsten, die het lant daervan sal jaerlijcx trecken; mitsgaders de reputatie ende eere, die men sal inleggen bij alle wtheemse potentaten en republijcken die onser (om die waeren ende diergelijke meer die daer vallen) van doen sullen hebben, soo hebben sij deese remonstrantie onbeswaert geteickent.

In margine stond:

„De tsamentlicke coppluijden dese zaecke voordarende, sullen dese requeste hebben te teekenen, omme daerna naerder

daerop gelett ende gedelibereert te worden, gelijk voor den dienst van 't lant sal bevonden worden te behooren."

"Actum den 14^{en}. Maije 1620."

(geteekend) Aerssen. 1620.

VI.

Exhibitum den xxij Januarij 1626.

Propositie aen de Ed. H. M. Heeren
Staten Generael der vereenichde
Nederlanden.

Alsoo iek Isaac Massa U H. M ondersaet ende dienaer voor eenige jaren gehadt hebbe de eere, van in Uwe H. M. Commissien in Ruslant bij den Grooten Vorst van Moscotien gebruikt te zijn, om te versoucken soo den handel door Moscouien of Persien, als eene ouuerture te beginnen, te maecken van naerder verbintenisse tot bevorderinge van de Negotiatie deser landen, ende tot sluijtinge van de pernitiouse aenslaegen van de Engelsche, die ons sochten den Russen handel niet alleenlick te besnoeijen, maer t' enemael onbruijckbaer te maecken, soo veel in haer was, ons soucken- de daer uit te monsteren, ende haer seluen daer vaster in te planten, tot groten nadeel deser Vereenigde Landen, die daer jaerlicx hebben eenen handel van 20 à 24 tonnen gouts, Ick niet alleenlick geluckichlick door de genade Godts, ende U H. M. auctoriteit de commissien mijn gegeven hebbe uijtgevoert, ende der Engelsche desseins gestuijt, maer oock hebbe beginnen te leggen de fundamenten eene naerder ver- vereeniginge, ende daer door in sulcken credit ende aensien ben gecomen in het hof van Moscouien, dat mijn hope wert gegeven, dat het seer groot sonde moeten zijn, 'twelck mijn ter coudenplatie van Uwe K. M. en den Prince van Orangien,

(die in groot credit daer sijnde) soude geweigert worden. Nu alsoowel, door dese groote ongelegentheden des crijchs, ende andere incidenten daer geene solemneele Ambassade tot noch toe niet en heeft connen gesonden worden, (het welk nochtans gewacht heeft, ende noch wacht, den Grootvorst ende zijnen Raet, als meijnende dat desen staet daer aen gehouden is, door dien de Grootvorst tot 2 à 3 reijzen toe zijne Ambassadeuren solemneel aen Uwe K. M. gesonden heeft,) evenwel soo en hebbe ick niet naegelaten selfs tot mijne groote costen, te onderhouden de vrintschappen die ick in het Russche Hoff gemaect hadde, off sij misschien schier, oft morgen, in eenige occurrentien desen staet mochten dienstich sijn. Ende om die te beter te onderhouden, soo ist, dat ick het voorleden jaer eene reijse derwaerts ouer landt, tot groote costen hebbe aengenomen. Ende aldaer sijnde, en merckende dat door de regieringe van desen huijdigen Grootvorst, ende wijze beleidinge van den Patriarch zijnen vader die veele jaeren in Polen gevangen geseten hebbende, niet alleenlich eenen onversoenlicken haet tegen de Polen geschept hadden, maer alsoo de verdruckinge opmerckinge veroirsaeckt een seer wijs ende politijcq heer geworden was, hem verstaande ten uijterste in materien van staet, ende doorgront hebbende de regieringe van de christenvorsten, wie vrint off viant is van het huijs van Oostenrijk ende Spaegnen, soo hebbe ick gedacht, dat nu den rechten tijt geboren was, om wat goets voor desen staet, in het Russche Hoff, bij den Grootvorst ende voornamentlijk den Patriarch, te weege te brengen. Hier op lettende, ende aensiende ter eender sijde de gelegentheijt der vereenichde landen, die klein sijn van begrijp, ende crielende van inwoonderen, niet bestant sijn, om haer seluen van granen te voeden, ende die uijt vreemde landen moeten haelen, subiect sijnde den Sont en zijne onlijdelijcke tollen, het sluijten van de Pontcamer te Dantzich, ende bouen alles moetende dickwils leven op de genade van den Coninck van Polen, die gespaignoliseert zijnde, ende een

lidt van het huis van Oostenrijk, seer dickwils heeft gedreicht, ja oock gepoocht desen staet den keel toe te binden door het inhouden van zijne graenen, ende verbieden van die neder te brengen. Wederom ter andere sijde considereerende het groot begrip van Ruslandt, de vruchtbaerheijt van dat landt, ende dat zij jaer op jaer in vrede zijn, (gelijk zij nu zijn) veel meer granen hebben als zij behouuen, soo dat de granen 2, 3 à 4 jaeren soo op te velden in hoopen, als schuijuen blijvende leggen, met het ouervloedige nieuwe gewas, ende de oude granen vergaen, soo hebbe ick goet gevonden in het Russche Hoff in te geuen eene Remonstrantie, waerinne verthoont hebbe, dat de meeste oorsaek van de elenden die Russchen dese voorgaende jaeren door den poolschen crijch geleden ende uijtgestaen hebben, zijnde op het tijcken van haren onderganck ende vernietinge van hare monarchie, de Pool de keijserlijke stadt van Mosco ingenomen hebbende, ende midden in haer hart sittende, was gesproten door het groote en ongelooflijke gelt dat de Poolen jaarlicks uit dese landen voor haer granen trocken, ende daer ouer, dat de Grootvorst, soo het hem beliefte, niet alleenlick den Pool dat sweert uitte hant soude connen wecken, maer hem seluen selfs daer van meester maecken, welcken middel bestont daerjñne, dat hij dese landen, die jaarlicx cooren van doen hebben, ende met een ongelooflijk gelt door de sont uijt Polen haelen moesten, souden genadichlick willen toestaen, dat zij van haren ouervloet, de granen souden mogen trecken, waer door het soude geschieden, waermede dat den Pool hem soo swaerlick hadde becrijcht, niet alleen sijnen erfiant soude onttrokken worden, maer selfs sonder eenig nadeel van sijne ondersaten, (bij de welcke het graen veeltijts, door de ouervloedicheit aldaer sonder eenig nut leit ende vergaet) in zijnen schatcamer ende coffers soude comen, tot merkelijske verrijkinge sijnder incomsten, ende verbeteringe sijnder onderdanen, jae tot bemachtinge van Smolensco, ende andere plaetsen meer, die de Pool noch onder hem door

usuërpacie hadde van de Russche Croone. Dese Propositione, langer geextendeert, die heeft soo veel bij den Grootvorst, den Patriarch zijnen vader, en den gansohen Russchen staet geopereert, dat zij het stuck rijpelijk ouerleggende, ende apprehenderende dat het den Pool haeren onversoenlijcken vijant schade coste doen, ende haer seluen groote dienst, hebben goet gevonden een principio te maecken van den gemelte propositione en voorslach, ende daerover wij bedanckende, door dien desen staet ende de haere daer door coste gebenificeert werden, ende den Pool haren viant schade ende afbreuck geschien, mij voor een begin ende als een premie daarvan hebben begenadicht 3 à 4000 tonnen græn, dat die mochten uitvoeren (hoedanige licentie nooit en is vergunt in 50 à 60 jaeren, dat onse natie daer heeft getrafiqueert), met toesegginge van op andere jaren, wanneer sulcx behoorlich van desen staet en mijnen persoon soude versocht worden. Nu als ick dese saecke met groot perijckel moeite ende arbeit in sulcke termen gebracht hebbe, ende men dese occasie (die misschien na de dood des Patriarchs, die een ouder Heer is, en niet geschapen lanck te leuen,) wijselick niet te menageren, tot profijt deser landen, ende opdat men metter tijd soude mogen ontalagen worden servitnijt van de Sont, Pontcamer ende bouen al van het quaet hart van den Poolschen Coninck (die desen viant is), soo is het, dat ick, op dat door eenige disorders van gierige luijden (die het voorgaende jaer misbruickt hebben, het voorschrijven van Uwe Ed. Groot Mo. en van den Prince van Orangien die sendende door vile ende abjecte personen, tot groote disreputatie desesstaets) waer door mijn groot werck bijkans in zijne geboorte is omgestoten, goet gevonden hebben Uwe Ho. Mo. oodmoedich te versoucken, mij met mijne Compagnie te verleenen een privilegie van 30 à meer jaren, om alleen met mijne geassocieerde compie. (van coopliden deser landen) te vermogen de granen en wat daarvan dependeert, uut Moscouien te voeren ende in desen landen te brengen, ende 't geene ick vorder

daer soude mogen obtineren, dat tot bevorderinge van de ingesetenen deser landen ende merckelijcke verbetering van de tollē, ende jncompsten van U Ho. Mo. soude mogen strecken, ende dat niemant buijten mijn en mijne comp^{ie}. vergunt werden eenige brieven van voorschrijvinge van Uwe Ho. Mo. en den Prince van Orangien. Want soo het soo voorts toegaet, gelijk het vorige jaer, soo en sal niet alleenlick het crediet van desen staet in de uuterste disreputatie comen bij den Grootvorst en zijn Hoff (gelijk het alreets begonnen heeft door de disordre van sommige) maer oock soo sal dit loffelick werck, twelck soo veel moeyten en gelt gecost heeft, ende waer aen desen staet soo veel gelegen is, t'enenmael te ruijnen en tot niet comen, 'twelck Godt verhoede ende Uwe H. M. groote wijsheijt ende cloecke regieringe.

DESCRIPTIO

Regionum Siberiæ, Samojediæ, Tingoëfiæ &
intinerum è Moscovia, Orientem & Aquilonem ver-
sus eò ducentium, ut à Moschis ho-
die frequentantur.



IN Moscoviâ est natio, cui nomen Anicouvi
filij rusticâ progenie, genealogiam ducens,
à quodam agricolâ Anica: Hic agris abun-
dans adhabitabat flumini Witfogdæ influenti
fluvium Dunam, ab Oriente, lambēti vero
à Septentrione Ofoylam, & Vstingam cen-
tesimo inde miliari prope Fanum Nichaelis Archangeli arcem
sic dictâ in mare album se exoneranti. Hic Anica locuples,
multa prole beatus omnibusque fortunæ donis fruens, acri qua-
dam libidine captus studebat resciscere quas terras & regiones
incolerent illi, qui quotânis ad mercatum veniebāt in Mosco-
viam, pretiosis pellibus, alijsque mercibus linguâv, estitu, Re-
ligione, moribus plane dissimiles. Samojedas se dicentes varijs-
que nominibus compellantes. Ferebantur hæ nationes quotannis
flumine secundo Ofoylam & Vstingam versus ad fluvium Du-
nam, merces omnis generis cum Russis & Moschis permutantes,
maxime pelles quas Babylo nicas dicimus, ad emporia deferentes.

Hic ANICA, cupidus scire, unde hi venirent & quæ loca
incolerent spes enim maximarum divitiarum affulgebat, ex
istis pellibus quas quotannis importabant clanculum cum non-
nullis amicitiam contraxit, imo decem aut duodecim servulos
comitatu eorum in patriam adjunxit, hoc ipsis dans negotij,
ut regiones quas transirent curiosè explorarēt, maxime de
eorum moribus, habitaculis, ratione vitæ, gestibus studiose

inquirerent, ut redeuntes domum, de singulis rationem exactam redderent, quod & fecerunt, Anica vero reversos omnes familiariter suscepit, amice tractavit, tantum silentio ipsis imposito, quæ intellexerat condidit animi sui penetralibus, neque cuiquam verbum fecit, sequenti anno cum exteri ad mercatum venirent, plures focios itineris ex suis adjunxit, imo amicos, & sanguine junctos, ijsque commisit merces nonnullas vilioris pretij, ut tintinnabula, crepundia, & quales Germania mittit, etiam hi singula regionum istarum diligenter perscrutati sunt, cumque quamplurima deserta, & flumina emensi essent, pervenerent ad flumen Obi, ubi contracta cum Samojedis amicitia, notarunt pelles istic nullo in pretio haberi, si vero inde exportantur, divitias maximas ex ijs congeri posse, præterea hanc gentem nullis cingimuris sed gregatim, & pacifice inter se vivere, a senioribus populi eos regi, eos esse immundos in cibo præparando, & ferarum carnibus victitare, panis & frugum nullam habere notitiam, solertes esse atque industrios, sagittis valere, arcus lento quodam & flexibili ligno fieri, lapidibusque acutis, vel piscium spinis præmuniri, ijsque feras trajicere, quarum maximus ibi numerus: piscium spinas ipsis acus esse, & nervos fila, atque ita consuere pelles quibus vestiuntur, quarum pilos æstate extrorsum hyeme vero introrsum vertunt: Notarunt insuper eos tegere domos suas Alcium, aut similibus animalium pellibus, quas nullo loco habent, Vt omnia uno verbo complectar, emissarii hi curiosè singula observarunt, maximaque pellium Babyloniarum copia onusti ad suos rediere, ex quibus omnia, quæ tantopere auebat scire Anica, rescivit planè qui subsequenter annis negotiatus est cum amicis istarum regionum, & federe junctis: ut eâ negotiatione Anicovij congefserint maximas divitias, multosque agros undique coemerint, latuit hic dolus omnes vicinos, ignari unde tantæ opes affluerent, nec defuit ipsis pietas, sedes enim sacras nonnullas condidere in suis pagis: postea etiam pulcherrimum templum struxere in urbe Ofoylâ, ad fluvium Witfogdam, quam habitabant tum temporis, fundamentum

albo topho substructum erat, ita ut uno verbo dicam, nullus erat divitiarum modus, neque mensura: nihil omnino prospera hæc fortuna ipsis suspecta fuit, ne aliquando felicitatem tantam negaret, ut sæpe evenit, maximè cum apud externos maximam laborarent invidia, cum tamen ipsi causam non præberent, insigui quadam providentiâ huic malo remedium adhibuere, ut certi esse possint de statu suo, didicerant illi ex proverbio usitato apud Moschos, cui in aula non sunt amici, ne homo quidem censendus: fit enim plerumque, ut qui dotibus aliquibus, aut divitijs affluunt in Moscoviam, invidia præmantur; aut falso accusentur apud Principem, nisi vero fautores habeant, ilico indicta causa ad extrema rediguntur aut radicitus evelluntur: Hi Anicouvij cum opibus affluerent, non defuit ipsis in aula fautor, qui secundus a Rege habebatur, dictus Boris Goddenoof, gener Imperatoris Fedor Juanovitz, tum temporis regnantis, hic vero Boris defuncto focero, in regno successit ut apparet ex Annalibus Moscoviæ.

Visum igitur fuit Anicouvij, huic Boris omnia aperire; oblatis primum ei de more muneribus, hoc unum rogantes ut eorum dictis faciles præberet aures, se quid habere quod toti imperio usui esset, & prodesset: Boris arrectis statim auribus se facilem præbuit, eique aperuit terrarum Samojedæ & Siberiæ situm, tum quæ ibi est visa, & notata, & quæ opes huic Imperio Mosutarcuin possent affluere, multo quam antè liberalius eos exceptit: hæc cum satis planè ipsi aperuissent, nihil tamen de sua negotiatione, in ijs regionibus, & quam rectè cum incolis egissent, quantasque divitias brevi convassassent. Boris statim ardere cupiditate, ac velle ista inquirere, complexus est illos, non secus ac ex se natos, & ad dignitates promovit imo amplissimo Imperatoris nomine ipsis concessio diplomate cavet, ut sine contradictione terris & agris perpetuo liberè fruerentur, eosque pro libitu in hæredes transferent, & quod maximum immunes essent ob omni tributo in perpetuū, sic paulatim crevit eorum fortuna; ut etiam si forte hyberno tēpore in urbe Moscuâ essent, eos suâ rehi iussit, quod maximum est honoris

genus, si deferatur a Magnatibus qualis hic Boris erat, penes eum enim totius regni Imperium. Vbi vero singula prepen-
disset Imperatori rem totam aperuit, cui neq; displicuit, imo
maximo deinceps honore hunc BORIS affecit, eique totum hoc
negotium commisit: Ille non segnis, Ducum magnanimorum,
& tenuioris fortune Nobilium quibus favebat, operâ est usus,
jubebatque ut eos itineris comites sibi ad sciscerent, quos Ani-
couvij adjungerent, splendideque se vestirent more Legatorum,
adjunctis insuper aliquot militibus, muneribusque exigui pretij,
quæ gentibus largirentur, quas accederent, ipsque hoc in man-
datis dedit, ut omnes Vias publicas, vel Regias, Flumina,
Sylvas, & loca singula notarent, etiam ipsa nomina, ut post
reditum de singulis rationem possent reddere nec immemor hu-
jus mandati fuit, ut humaniter gentes istas tractarent, comiter
exciperent, interea tamen de commodissimo loco despiceret,
ubi Arx, aut propugnaculum quoddam exstrui posset, imo si
fieri posset, ut incolas istarum regionum in Moscoviam unâ
secum adducerent.

Legati hi, vestibus, armis, pecuniâ, donarijs, omnibusque
rebus ad iter necessarijs instructi, Moschuâ discedunt, Wit-
sogdam postea apud Anicouvios devenere, qui jam & socios
itineris destinârât, una & amicos nonnullos, eorumque liberos.
Vbi eo devenum fuit, egerunt, sedulo inquirentes, de opti-
matibus, quibus maximum honorem exhibuerunt, munuscula
obtulerunt, quæ ipsis videbantur maximi valoris, quæ tantâ
gratiâ apud exteros peperere, ut Moschos, occurrêtes, plausi-
bus & clamoribus exciperent, ad pedes eorum se abijcerent,
imo ob cultum tam splendidum pro dijs eos haberent. Interea
datâ occasione, cæpere Moschi interpretibus usi Samojedis,
aliquot annis in pagis Moscoviæ addiscendæ linguæ gratia ver-
satis, agere & loqui magnificè de suo Imperatore, quæ infinitis
extollebant laudibus, ut Deum terrestrem eum pænè facerent,
multaque obiter adjiciebant, quibus cupiditate videndi inflam-
mabantur magis ac magis, avebant enim oculis videre ea quæ
intellexerant, oblata hac occasione studuerunt Moschi, eorum

votis satisfacere, addebāt & illud se obfides relicturos, quidum in Moschoviā Barbari essent, linguam eorum addiscerent: hoc pacto multorum hominum animos cis Fluvium Obij sibi devinxerunt, qui se ultro sceptro Moschorum subiecerunt promittentes singulis annis, in singula capita, (ne pueris quidem arcum tractare discentibus exceptis) binas Sabellorum pelles, quæ ipsis nullo loco erant, sed Moschis maximo, imo instar cimelij, eas promiserunt se satisfacturos Tribuno ærario, deputato, quod & accidit satis fideliter. Trajecere de hinc legati Fluvium Obij, & ducentas fere Leucas trans Fluvium, Ortum & Aquilonem versus emensi sunt: obtulere se passim variae ferarum species, limpidissimi fontes, stirpes & arbores rariores, sylvæ amænissimæ, etiam nonnulli Samojedæ, quorum aliqui Alcibus vehebantur, aliqui rhedis qui a Cervis, & Canibus velocitate cervos superantibus trahebantur: Multi denique occurrerunt, visu & admiratione digna, quæ ordine & fideliter notarunt. Omnibus hisce transactis, non nullos suorum ut linguam addiscerent, apud Samojedas reliquerunt, & voluntarios Samojedarum assumferunt, ducentes in patriam suam Moschoviam, felicissimè iter absolverunt, & rationem de singulis reddidere huic BORIS, qui verbo tenus omnia Imperatori recensuit, felicissimumque successum. Admirabantur omnes, adductos ad se Samojedas, jufferuntque ut ederent dexteritatis in sagittando specimina, quæ ita doctè ab illis edita, ut fidem superent: nummulum enim ad magnitudinem nostratis dimidiati stufæri, arbori adfigebant, è cujus conspectu fecedebant longè, ut vix dignosci posset, attamen singulis ictibus scopum feriebant, quod spectatoribumiraculo fuit, & admirationi.

Ita è contrario hi Samojedæ mirabantur cum mores & vitam Moschorum, tum & urbis Moscæ splendorem, sed non sine horrore intuebantur ipsum Imperatorem, ita splendide vestitum, si aut equo veheretur, vel lecticâ, a multis equis traheretur, quamplurimus nobilibus non minus splendide ornatis cingeretur satellitibus quadringētis, armis suis instructis pu-

blicè observaretur, nihilominus sonum campanarum admirabantur, quarum in urbe Moscuæ infinitus numerus, etiam luculentissimas officinas publicas urbis, imo fastum & splendorem totius civitatis, ut in Deorum thronos se sublato suspicarentur, at hoc unum erat in votis, ut popularibus suis liceret adesse, eisque rerum visarum Historiam narrare, quin beatos se prædicabant, si tanto Imperatori se possent subicere, quem plane pro Deo quodam habebant. Cibos à Moschis appositos avidè comedebant, gratiores enim palato eorum erant carnibus crudis, quibus in patria vescuntur, aut piscibus vento duratis & merito.

Tandem eo devenit, ut Imperatorem in Principem suum delegerint, etiam populares longè lateq; diffusos, ad idem fœdus induxerint, eumque supplices rogarunt, ut dignaretur eos eo honore, ut Gubernatores nonnullos mitteret, a quibus regerentur, quibusque tributa prædicta perfolverent.

De idololatria istarū gentium, nulla mentio, sed non sublata est, non dubito tamen Christianam fidem apud eos facile posse propagari, si modo idonei satis, & maxime pij verbi divini præcones eò mitterentur, quod opus maximè Christianum non intermittetur, ubi Mars ab ipsis exulaverit.

Hicce omnibus ita transactis Anicouvij, ad magnas dignitates ascenderunt, magnaque passim immunitate quin & Imperio in finitimis terris donati, latifundia centū inter se miliaribus diffusa, ad fluviis Dunam, Witfogdam, & Soehnam pacificè possidentes, ita ut potentissimi, opulentissimique sint & habeantur, nullusque sit honorum & dignitatum modus.

Deliberatum imo statutum jam apud Moschos, deligenda ad flumen Oby, & finitimis Regionibus, loca, natura sua munita, ut in ijs struant, & præsidario milite firment Arces, eoque mittant Gubernatorem publicum qui magis ac magis vicinas terras detegat, regnoque adjiciat: Nec defuit eventus primum enim structæ sunt validæ arces aliquot, ad formam Murorum Gallicorum, trabibus directis perpetuis in longitudinem, sine saxis, paribus intervallis, quæ multo aggere in-

tus effarciuntur usque ad iustam altitudinem, quæ postea præsidio munitæ sunt. Tantaque in dies eo mittitur hominum multitudo, ut nonnullis locis jam collectæ sint civitates, è Polinie, Tartaris, Russis alijsque nationibus inter se mixtis. Omnes enim exules, homicidæ, proditores, fures & qui morte digni eò relegantur: quorum nonnulli aliquandiu in vinculis detinentur, aliqui liberè vivunt aliquot annis, respectu sceleris commissi, hinc populosæ tandem coalverunt hominum societa-tes, quæ unâ cum arcibus integrum conficiunt regnum, confluentibus eo quotidie multis tenuioris fortunæ hominibus, ut fruantur immunitatibus, ibi concessis

Isti tractui nomen est SIBERIA, urbi in eo extractæ SIBER, sub initium facinorosi, ubi inaudissent nomen SIBERIE, non aliter expavescebant, quam flagitiosi apud Amsterodamenses famosum illud PISTRINVM, ablegabantur enim statim Siberiam versus, jam vero pœnæ istius frequentia, abiit in contentum, Optimates adhuc, & nobiles Moschi signando incurrerunt in Principis indignationem, Siberiæ nomen abominantur, cum- sæpe eò ablegentur, cum totâ familiâ, ubi Magistratui sub- jiciuntur dum Imperatoris ira sedetur, & in patriam revo- cantur.

BREVIS DESCRIPTIO

Itinerum ducentium, & fluviorū labentium

è Moscoviâ Orientem & Aquilonem versus, in Siberiam, Samojediam & Tingoëfiam, ut a Moschis hodie frequentantur.

Item,

Nomenclaturæ oppidorum in Siberia a Mos-

chis conditorum, quæ prorex gubernat, etiam incognita explorat, & occupat, ita ut in magnam Tartariam fere penetrarit.



X urbe Soil, ad fluvium Witfogdam, quem ac colunt Anicovij, contendunt adverſo flumine, donec perveniant Javimifcum, oppidulum iſtud a Moſchis conditum, & Soilâ ſeptendecim dierum, itinere fere diſſitum, multis fluminibus & ſylvis moleſtum. Naſcitur hic Witfogda, ex montibus Joëgorijs, Tartariæ ad Auſtrum conterminis, Boreum verſus ad ipſum Oceanum uſque extendentibus: ex iſſdem labitur & Petziora, qui cis fretum Waijgats Oceano ſe immiſcet. Javinifco digreſſi, trium hebdomadarum itinere omenſo, Neemū flumē attingunt, quod leni per ſylvas fluit agmine, unde & nomen habet Ne-em, quod latinis mutum; illud navigant, pæne quinque dies, hinc merces ſuas ad leucam unam tranſſerunt ad Wiſſeram flumen, quod è rupibus Joëgoriorum

montium appendicibus profluit, quas Moschi Camenas vocāt: tum feruntur novem dies continuos secundo hoc flumine donec perveniant Zoil Camfcoy, a Moschis conditum, & refocillandis mercatoribus dicatum, terrestri itinere profecturis, hic Wiffera fluvius, continuato curso suo, tandem CAMO se miscet, Viatram Moscoviæ oppidum lambens, maximo flumini Rha, quod & Volga dicitur illabitur, quod se septuaginta ostijs exonerat in mare Caspium, ut ex fide dignis accepi, testibus oculatis.

Cum aliquandiu moras traxissent in urbe Soil Camfcoy, multos equos eduxere eò loci, imo hoc tempore habitat a Russis & Tartaris, pagis & pecoribus affluentibus. Mercetores itaq; paululum expeditiores ad iter, equis merces suas imponentes, per montes iter faciunt, abjetibus, penis, & raris arboribus luxuriantes, inter hos montes traiciunt flumen Soibam, hinc Cosnam, utrumque Septemtrionem versus labitur. Hi mōtes in tres partes distribuuntur, quarum duæ priores, biduij, tertia, quadridui itinere superrantur. Ac primæ nomen est Coosvinscoij Camen, alteri Cirginscoij Camen, tertiæ, Poduinscoij Camen. Hi montes longè diversi sunt ab ijs, quos superarunt paulo ante, sylvæ multo pulchriores sunt, & densiores, varias etiam passim stirpes producentes. Hæc deserta etiam a Tartaris & Samojedis frequentantur, ut tantum pelles pretiosas hisce in locis venentur Imperatori Moschorum. Montes Podvinscoij Camen, reliquius altitudine superant, nubibus passim & nivibus tecti, ideoque viatoribus satis molesti, sed paulatim declives fiunt. Hinc Vergateriam appropinquāt, ubi subsistendū, dum ver appetit, causa est fluvius Toera, qui vadofus id tēporis, & proximis istis locis nascatur. At vere novo, gelidus canis cum mōtibus humor liquitur, & magnis accrescunt auctibus amnes, scaphis & lēbis traicitur.

Vrbs hæc Vergateria, primum terræ Siberiæ est oppidum, ante annos viginti & unum conditum, & nonnullis alijs in iisdem regionibus: civibus abundat, a quibus agri vicini, ut

in Moscovia fit, coluntur. Hic residit Prorex, ut ita dicam, aut Gubernator, qui maximam quotannis, initio veris, frugum, annonaeque copiam, omnibus praesidiariorum milite munitis Siberiae arcibus, distribuit, imo & Moschis trans flumē Obi degentibus hoc pacto prospicit cum ibi non colatur tellus, & Samojedae, ferinā victitent: Secundō Toerā flumine navigantes quinquiduum, Japanfin deveniunt, oppidulum ante biennium structum, & colonis infessum, hinc rursus Toera feruntur, sic biduum progressi, congruunt ob viae compendium anfractuososque ejus meatus, saepe se terrae committere, haec vero loca jam passim habitant Tartari & Samojedae, pecuarij plerique omnes & navicularij.

Tandem emenso Toerā, ad ingens flumen. Tobol deveniunt, ducentas fere leucas à Veagateria distans, & hinc Tinnam navigant, oppidum populosum, à praedictis cōditum: quamplurimi etiā rhedis, hiberno tēpore, duodecim dierum itinere Japanfi Tinnam perveniunt, atque hic maxima pellium pretiosarum, inter Moschos Tartaros, Samojedaeque vigent commercia; oportuna haec navigatio ijs, qui tantum uno semestri abesse volunt domo, quamplurimi tamen ulterius penetrant, imo ipsum flumen Obij transcunt, regiones Onietales, & Meridionales perambulantes.

Tinnā Toboscam, Siberien fium oppidorum Metropolim devenitur, ubi supremi Proregis Siberiae ac Moschorum sedes est, & quotannis huc omnium vicinarum Urbium tributa deferuntur, tā cis quā citra collecta, & publico cōmeatu munita, in Moscoviā ad Imperatorē deducuntur: & hic summo jure jus dicitur, a Prorege cui tanta potentia, quāta in ipsa Moscoviā, eiq; quotquot in Samoiediā Siberiaq; gubernatores fascos deferunt. Vigēt proterea hic rerum e Moscoviā deportatarum cōmercia, confluētibus eò extractū Australi, & ab ultimā fere Tartariā Tartaris, aliarumq; gētiū hominibus, ita ut quo magis, divulgatur regionū istarū fama, eò frequentiores cōcurrāt. Vnde Moschis non exigua proficiscitur utilitas, qui tā pacificē has gētes subjugarūt, eisq; ita addictae, ut de earū

fide desperādū minime sit Passim etiā structa ab ijs tēpla, in quibus, Græca exercetur religio, quæ Russis quāplurimisq; Septemtrionalibus sacrosancta est, licet non paucis superstitionibus depravata; Talis autē est status, nemo invitus religionē hāc vel illam amplecti cogitur, sed à Russis media quædam nō violenta adhibētur, quibus homines istos lucri faciāt, ducāt, & nō cogāt.

Sita est urbs Tobolsca, ad fluvium Jirtim, qui rapidissimo flumine, instar Danubij a parte meridionali ortam ducens in Oby se exonerat, qui & ex eodem tractu videtur labi, alteram urbis partem lambit fluvius Tobol, unde urbi nomē est: cui se miscet fluvius Taffa, ab aquilone ex montibus maritimis ortum ducens, ad hujus ripam Moschi nuper urbem cōdidere, quam Poliem dixere, colonijs è Siberia ductis, auxere, hac solā de causā, quod ager fertilissimus eam cingat, nec desint Sylvæ amœnissimæ, nutricolæ variarum ferarum, pantherarum, lyncium, vulpium, sabellorum & martarum. Distat vero Polienum Tobolscā duarum hebdomodarum itinere in Apuilonem. Jirtis fluvius pari ferè a Tobolscā spatio, se commiscet fluvio Oby, ad cujus ostium oppidum Olscoygorotum conditum fuit, at postea jussu gubernatoris Siberiæ dirutum, causa vero prodita non fuit, eam tamen hanc fuisse suspicor, intensum frigus, vel quod mari vicinius esset, damnum aliquod, aut inundationem metuebant, imo maximum pericūlum si forte populis quamplurimis ditatum esset. Cumque fluvius Oby maximarum aquarum copiā redundet, & ingentem vicinarum terrarum partem tanquam brachio amplectatur, & circumfluat, atque ita in se refluat, eamque magnam insulam faciat, in eā novam urbem, quinquaginta miliaribus à mari distitam condidere, quam Zorgoet nominant.

Hinc adverso flumine navigantes, raro utuntur velis, vel quod languidum spirēt venti, vel montes obsint, licet ubique ferè luxuriet Oby, scaphas tamen funibus protrahant, planè eo modo quo Moscoviæ fluvios superant.

Ducentis supra Zorgoet leucis emensis Narmiscoy arcem tredicim abhinc annis exstructam deveniunt, cum summus Siberiæ Gubernator nonnullis emiserat, terras humano generi commodas, atque urbibus condendis idoneas indagatures eamque id temporis struxere, atque armato milite munivere, tractu per quam amæno, salubri, tepido, fertili, & in quo ferarum & avium chiliades, hinc tandem incolis didata, excrevit in civitatem, cumque sita sit in Euronotum, ijs id negotij datum est, ut ad ulteriora, calidioraque loca pedetentim ascenderent, & sincerè ubique negotiarètur obvias quasque gentes humaniter tradarent, quo latius tandem regnarent, & Russicum imperium extenderetur; cumque gregatim sæpe terras interiores explorassent ultra cætum leucas, amænissimos quidem, sed cultoribus vacuos invenire tractus, sed abhinc annis decem, cum adverso flumine Oby, ducēta milaria superassent, in regionem non minus uberum, quam amœnam inciderunt, moderatè calidam, nullo pænè incommodo laborantem, frigoribus omnibus liberam; hinc occasio oblata redeundi in Siberiam, atque Imperatori Moscoviæ significandi, ubi id temporis imperabat BORIS GODDENOOF, cui hoc curæ erant, ilico in mandatis dedit Gubernatori Siberiæ, ut colonias eo mitteret, urbemque conderet; neccaruit successibus, Arcem statim condidit, loci oportunitate, & formâ superbam, adjunctis nonnullis castellis, ut nunc nomen urbis audiat Toom, quod intellexerint Tartarorum multitudinem eò loci olim confedissee, à quibus hæc urbs ob eximiam situs amœnitatem nomē hoc accepit, quorum Rex erat Altyn, hinc multarum gentium locis campestribus se detinentium hæc Vrbs impetus sæpe sustinet, nunc vero cum viribus & armis valeat, in Regnum novum surget. Cæterum intra urbem Toom, & arcem Narmiscoy, & Siberiam, quamplurimæ deteguntur gentes, quæ se Ostacki nominant, & cum Tartaris, Samojedis, & Russis in unum jam corpus coâluerè, amicè inter se negotiantes, auro varijsque mercium generibus. Quamplurimi ipsis Reges imperitant, quales in India, non longè lateque dominantes: &

uno verbo dicam, Moschi in illo tractu incredibiles fecere progressus & ultiores speramus. Intra Oby & Iyrtim Fluvios quamplurimæ atq;es, urbesque conditæ sunt, eò fere tempore cum Tobolscam conderent, opibus jam affluentes, quarum incolæ sunt Moschi Tartari, Samoiedæ, omnes mansueti; earumque prima est Tara hinc Obi & Jirtis. Itenere decem dierum distant, etiam illa quam Jorgoet dicunt, condita ante quindecim annos, etiam Besou, & Manganseiscoygorad, sitæ ad Austrum, at in parte occidentali fluminis Obi, incolæ student ulterius progredi. Cis Obi sitæ sunt urbes Tobolsca, Siberia, Beseou, & quamplurimæ aliæ, ad diversa flumina, indiæ extruuntur. Trans Obi sunt Narim, & Toomen, ijs in locis incolæ utuntur cervis, loco equorum etiam canibus velocibus, quos pleriq; piscibus vento duratis educunt & nutriunt, quò sint validiores.

Jorgoet in Insula quadam fluminis Obi sita est.

Ab urbe Narim orientem versus iter facientibus occurrit fluvius TELTA, in cujus ripa arx Congoffcoi condita est, etiam præsidio munita, hujus incolis cum Narimensibus à Gubernatore Siberiæ ante septennium in mandatis datum. ut ulterius in Orientem pergerent, & quæ incognitæ gentes istic viverent indagarèt cumq; decem hebdomadarum iter emensum essent, per deserta ampla, loca amœna, arboribus & fluminibus varijs ornata, deprehenderunt magalia quædã in campis, & insignē hominū inultitudinē, sed cum ductoribus Samoiedis ac Tartaris uterētur, locorum istorum gnaris, nihil timerunt. Appropinquātes vero reverēter, & officiosè exceperunt, & per interpretes Tingoësi se vocari dixerunt, & ripā fluminis Ieneseia accollere, quā ab Euronoto fluere affirmabāt, sed de origine eius nihil constabat, & latitudine superabat flumē Obi, Accolæ hi strumis à mento propendentibus erant deformes, & glorientes inter loquendum ut Pavones Indici, lingua eorum non dissimilis a Samoiedarum, cum se mutuo in multis intelligerent.

Fluvius Ieneseia, magnitudine Obi superans, ab Ortu excel-sis montibus vestitur, ignivomis nonnullis, & sulphureis, ob

occafū, planus eſt, eximè fertilis, herbis, arboribus, floribus virēs, & fructibus abundās nec deeſt aviū omniū varietas: Notatu dignum flumen hoc verno tempore campos ſpatio ſeptuaginta leucarum inundare non ſecus ac de Nilo AEgypti narrant Hiftoriæ, non minus edocti Tingoëſi, trans ipſum flumen, & in vicinis montibus degunt, donec refluat, relapſo flumine ad campos reduent, armentaque ſua ad pabula conſueta, & planitiem reducunt.

Tingoëſi humanitatis veſtigia præſeferunt, inducti ad hortationibus Samojedarum, eidem Gubernatori ſe ſubjecerunt, quem loco Dei honorabant. Non licuit cognoscere quod numen illi colerent hactenus, credo evenire negligentia Moſchorum, non ſedulo ſingula inquirentium.

Non proſecto admirandum, fretum hoc Waygats, quotannis glacie obſtrui, a parte boreali, cum magna iſta fluminæ Obi & Ieneſeja, aliaque compluræ vicina nobis adhuc incognita, tantos glaciei acervos, tantæque craſſitudinis montes evomant, ut fidem ſuperent, ſit enim nonnumquam veris initio, ut glacies præ craſſitudine & multitudine ſua, in maritimis locis, totas a terris abrūpat ſylvas, hinc eſt quod ad littora freti Waygats tanta paſſim conſpiciatur lignorum undique confluentium copia, cumque in illo ad Novam Zemlam freto intenſiſſimum ſit frigus, nihil mirum, ſi in ipſâ freti anguſtiâ tam immanes coacerrentur, & concreſcant glaciei moles, ut in ſexaginta aut minimum quinquaginta ulnarum craſſitudinem coaleſcant, ut dimenſi ſunt illi, qui ab Iſaaco le Maire navigiolo quodam eo miſſi ierant.

Sed ad rem. Suſcepere Moſchi poſtea iter paulo ulterius, ſuperantes Ieneſejam, ſed rectâ in Orientem, non deſlectentes Auſtrum verſus, comitibus Tingoëſijs, ex quibus didicerāt complures gentes incognitas, habitare Auſtralem partem, & Reges eorum perpetua inter ſe bella gerere; ſed cum aliquot dies iter feciſſent ſine fructu, ad ſuos rediere. Tingoëſijs tamen in mandatis dedere, ut penitus illos tractus luſtrarent amicitiam omnem pollicerentur quod & factum, ſædus enim

cū illis pepegere, discedentes ex oris istis, Moschos, fœderatos Samojedas, ac Tartaros ipsis reliquerūt, muneribus non neglectis. Sequenti anno Tingoëfij emisere nonnullos e suis, rectā in Orientem, alterius aliquanto quam antea progressi, inciderunt tandem in quendam alium fluviū, Ieneseiā quidem minorem, velocitate non disparem, cujus cursum aliquot dies subsequentes, deprehenderunt homines quosdam, quos cursu antevertētes apprehenderunt, sed linguā dissimiles erant, sed certis quibusdam, iudicijs & vocibus Barbarorum, Om Om subinde ingeminantium, cōjecerunt ab altera fluvij parte crebra audire tonitrua; & strepitus hominum, ipsum veroflumen digito monstrātes, Peisida dicebant, hinc Tingoëfij, & Tartari colligebant id nomen fluvij esse: at postea cognorunt Moschi, sonitus campanarum Om Om significari, repetentes vero patriam, nonnullos accolarum fluvij secum duxere, sed in itinere omnes perierunt, an metu, an aeris insolentiā incertum est, dolebant profecto, omnes comites, tam Tingoëfij, quā Samojedæ eorum interitum, redeuntes enim, asserebāt esse homines ingeniosos, formā honestā, oculis parvis, facie planā, colore fusco, & ad luteum vergente.

Hoc cum cognovissent Moschi ex Samojedis, a regionibus Tingoëfiorum in Siberiam redeuntibus, statim cupiditate inflammati fuere, ulteriora investigandi petētes a Prorege itineris comites, qui statim petitioni annuit, cōcessā simul magnā militum manu, eā lege ut singula dispicerent, Tingoëfios, Samojedas, ac Tartaros conjungerent, quod & factitatum, septingenti enim viri bellicosi, trajecerunt Fluvium Oby, & Samojedarum ac Tingoëfiorum terris trajectis devenerunt ad Ienesejam flumen, quo trajecto ad ulteriora perrexerunt, ducibus Tingoëfijs, qui non tantum anteambulorum obibant munus, sed & de cōmeatu omnibus prospiciebant, captis mirā quedā dexteritate avibus, Cervis, capris, alijsque varij generis feris, nec piscium è fluvij passim deerat copia, tandem ad Peidam flumen perventum, ad cujus ripam tentoria fixere, donec fieret navigabile, proximo Vere, quod instabat, cum vero sol-

veretur trajicere illud non ausi fuere, sonitu isto, de quo antea inaudierant, satis clarè percepto, quem certo judicabant, esse campanarum, flante vero ab ulteroire Peſidæ ripa vento, percipiebant strepitum equorum & hominum, nonnumquam vela ipsis visa, at perpauca, quæ secundo flumine navigabant, at quadrata, qualia hodie Indorum: at eo loci ubi primum constiterant nullos homines deprehenderunt, etiam moram trahentes eâ in regione, notarunt flumen Vere novo augeri, periculum tamē ex eo nullum, cum ripa utrimque sit præalta. Sub Autumnum revertentes, narrarunt quantopere delectati fuerint loci amœnitate. Mensibus Aprili & Majo præcipuè istic stirpium, rariorum florum, fructuum, arborum, avium, ferarum, armentorum copia at Moschi suavitatibus hisce non capiuntur, nil nisi lucrum vile meditantes, in cæteris planè saxci sunt. De veritate vero non dubitandum cum iuramento omnia & singula confirmarint.

Hæc fama cum in Aula Moschorum percrebuisse, Borius Imperator, reliquique regni Proceres admirabantur quam maximè, imo illos invasit cupido singula diligenter perscrutandi; Ideoque statutum erat, annuente ipso Imperatore eò mittere Legatos, muneribus Regijs instructos, comitibus Tartaris, Samojedis, & Tingoefijs, ut ripam ulteriorem fluminis Peſidæ lustrarent, ejusque situm notarent, etiam amicitiam cum Regibus, populisque contraherent, si qui essent, aut regerent, singula observarent, reversi distinctè narrarent maximè quæ antea de Campanarum sonitu allata, sed caruerunt hæc omnia eventu, ob bella civilia nuperrimè inter Moschos exorta, ut ex eorum descriptionibus fusius liquebit, quas brevi Deo volente publicas faciemus.

Interea tamen Gubernatores non defuerunt suo muneri, non cessantibus hisci bellis in eos tractus emisere nonnullos, multis e Siberiâ civibus voluntarijs comitibus, qui cum Tingoefios transivissent, flurium Jeneseiam transivissent, pedes reliquū iter absolverunt, plerique; tamē vitæ cōmodiori afueti, itineris molestiâ in viâ ipsâ perierunt, superstitēs vera

ea fuisse deprehenderunt, quæ ab alijs narrata, maximè que de sonitu Campanarum, & strepitu Equorum, hominumq; allata fuerant, at diffuadentibus accolis non ausi fuere flumina trajicere, sed aliquandiu in montibus hæserunt, unde & emicare crebras viderunt flammæ, Sulphur, & Lydium lapidem reportarunt, ut de fodinis pretiosis certa fide fides.

Iubebat id temporis Gubernator Siberiæ scaphas aliquot tegumentis cooperiri, primoq; vere ad fluminis Obi ostium decurrere, & littus legere, donec ad fluvium Jenesejam pervenirent, quæ se et iam exonerabat in mare, eam adverso flumine navigarent aliquot dies, Simul etiam eò mittebat nonnullos qui pedestri itinere ad ripam fluminis contenderent, scaphas ibi præstolarentur, si nō inciderēt in eas, anno elapso reverterentur. Præcipuè illis qui oras maritimas legerēt mādabat, ut singula notarent, & lustrarent, Præfectum etiā quendā illis adjunxit nomine Lucam, cui maximè negotium omne commisit, dimissi mari se commiserunt, atque ostium fluminis Jenesejæ subire, incideruntque in illos qui pedestre illud iter susceperāt, qui nōnullos ex conitibus secūdo flumine scaphis, ratibusq; ad ostiū Jenesejæ demiserāt reipsā illi expertisunt ita se rē habere ut conjece-
rat Gubernator. Interea Luca moritur, cū nōnullis Præfectis cōsultius judicarūt ut qui in patriam suam eā viā qua venerat, rediret, quod & feliciter accidit, in Siberiam redoces Gubernatori narrarunt totius itineris successum, de quo statim Imperatorem certiorē fecit, tota vero Historia adfer-
vatur in thesaurario publico Moscoviæ, eamque examini subijcient, cum bellā hæc civilia composita fuerint, sed desperamus, dolendum profecto si ita negligentur, tam fertiles insulæ, flumina ampla, Regiones avibus & feris luxuriantes, & ultra ipsum flumen Jenesejam, longè lateque.

Vivebat tum temporis in Moscovia, amici mei frater, qui his detectionibus comes fuerat, is tabulam quandam ex fratris jam defuncti ore exceptam, & a se delineatam nobis tradidit, ipse vero fretum Waygats penetraverat, omniumque

locorum usque ad Obi gnarus est, quis vero situs regionum ultrâ flumen, cognovit ex alijs; est sola hæc quam damus tabella rudis duntaxat illius oræ delineatio maritimæ eamque magnâ molestiâ mihi comparari, si vero resciscerent illi quorem interest, actum esset de Moschi illius vita, nomen ideo illius non prodimus.

Fluvius Toas se exonerat in flumen Obi, profluens ut videtur ex locis Jeneseiæ vicinis, sylvæque vastâ, ex qua & alius quidam fluvius profluit, proximus Toæ, in Jeneseiâ aquas suas evomēs, adeo ut ab Obi maritimo itinere, per regionem Samoiedarum, duabus tantum terrestri itinere leucis superatis, in cidant in flumen Torgaef, tandem secundo flumine in Jeneseiam deveniunt, est profecto commoda hac via, & a Samojedis & Tingoësijs non ita pridem inventa.

Hæc sunt quæ maximo studio resciscere potui, in Vrbe ipsâ Moscua, de colonijs ductis in maximam Regionem Siberiæ, cum adjacentibus Tartaris Scythicisque nationibus: plura nō licuit inquirere, imo difficile fuit, hæc quæ retuli impetrare ab alijs, cum Russis maximè displiceat, si exteris secreta regni innotescant,

ISAAC MASSA HÆRLEM.



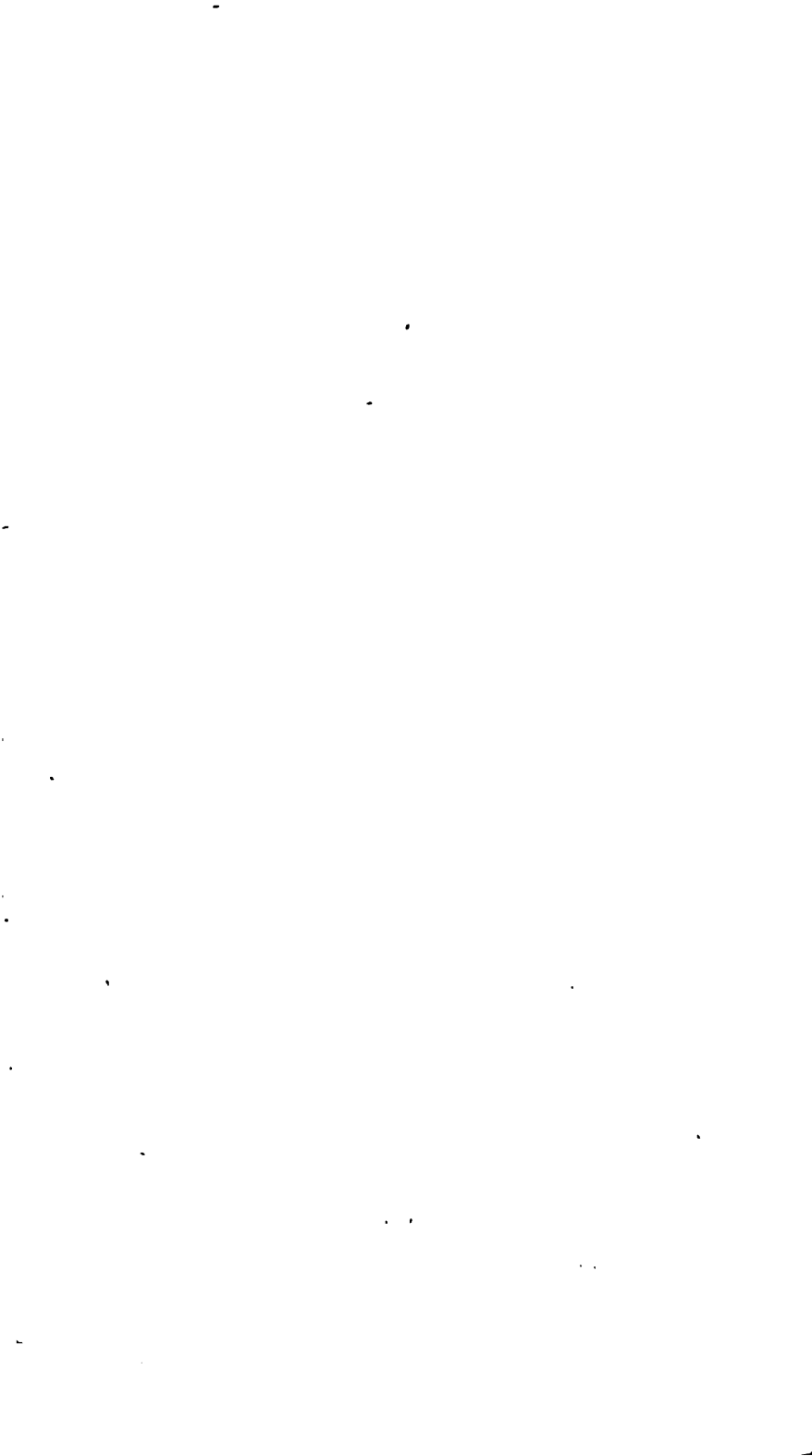
William Penn

LA LEGENDE
DE LA VIE ET
DE LA MORT DE DE-
METRIUS DERNIER GRAND DUC
DE MOSCOVIE.

Traduicte nouvellement

l'an 1606.

A AMSTERDAM,
Chez Corneille Nicolas, à l'en-
feigne du liure à escrire.





Pres que d'entre les principaux & plus vaillants Boyares un nommé Pierre Vendronitz Basmaneuf eust esté magnifiquement introduit dans la ville, & fort honorablement receu par Boritz Fendronitz Godena qui lors estoit le Prince du pays, & cecy a cause de la magnanime defense & maintenue du chasteau de Novomiersky Grod, allencontre des forces de Dimetri Juanovitz, & pour ceste acte tant vaillant il eut receu de son dit Prince de grands & riches presens, ce qui arriua au mois de Feburier l'an 1605. il est aduenu qu' enuiron le 13. du mois d'Auril ledit Boritz Fendronitz Godena mourut soudainement non sans soupçon d'avoir pris du poison, & ayant esté enterré le lendemain, sa femme desolee veuve & son fils Fender Boriffowits furent incontînét mis au throsne Imperial & receus pour Prince & Prince d'yn chascun de la ville & de ceux du pays, qui leur feirent hommage & fermét de fidelité, subjection & obeissance. Surquoy tout incontinent ils despecherent ledit Pierre Fendronitz Basmaneuf vers leur camp, cōme chef general de tous les gens de guerre, pour prēdre le fermét d'eux cōme de coustume, ce qui fut faict de la plus grande partie d'iceux. Mais d'autant que le Prince Dimetri Ivanouitz s'approchoit de jour en jour, & que sa force s'accroissoit a veue d'œil, a cause de la grande multitude de bons combatans & gens aguerroyez qui luy furēt enuoyez de la Pologne, si que ceux du plat pays s'y adjoignerent aussi tout quant & quant, principalement parce que par une permission divine tout le mōde se feit accroire, & se laisserent persuader que c'estoit luy qui deuoit estre le vray heritier & successeur de la couronne, a quoy mesmement plusieurs d'entre les Boyares y preferēt volontiers l'oreille, & ceux mesme du party de Boritz Fēdronitz Godena, lesquels ne sceurēt pas bien leur puissance,

& ne scachās se preualoir de leur autorité naturelle, par ainfi il y eut encor vne grāde partie d'entre les gens de guerre qui aimèrent mieux adorer le Soleil levāt, cōme de meſme feit ledit Baſmaneuf, pour s'infinuer de bō heure en la bōne grace de ce nouveau Prince, ſi que tout le camp ſe reuolta adherans avec la pluſpart des Allemands a ce Prince Demetrius, qui s'approchoit de jour en jour vers la ville capitale du pays, ſi bien qu'en chemin tout le monde luy vint au devant, & ainſi il feit ſon entrée le 20. de Juing dans la ville de Moſcovie. Le 28. ditto y arriua auſſi la vieille Princeſſe qu'on croyoit eſtre la Mere du tyran Juan Vaſiliouitz, laquelle durant ſa viduité avoit eſté fermee dās un petit chetif cloiſtre, quaſi comme une pauvre prifonniere, & ſ'il à bien 100. lieues de ladite ville. Et cedit Prince ſon fils par preſomption alla au devant d'elle, l'accompaignāt du coſté de ſon charriot touſiours la teſte deſcouuerte & a pied ſans jamais monter a cheual, juſques a ce qu'ils entrèrent dans le chaſteau la ou ladite mere pretendue entra en vn autre monaſtere des principaux, ou il n'y avoit que les plus grandes dames du pays, & ou elle y eſt encore entretenue, & bien traictee comme

5. Princeſſe ou Imperatrice, veſue & donairiere d'un Empereur de ce pays. Ceſtuy Demetrius ne tarda gueres long temps, ains ſe feit couronner le 21. dudit mois, combien que les Empereurs de la Ruſſie avoyent accouſtumé de remettre ceſte inauguration juſques au premier de Septembre, qui eſt lors qu'ils commencent a conter leur nouuel an. Mais il ſemble que la neceſſité luy feit haſter à faire celebrer ceſte ſolennité pour raiſons tref-origentes. Il avoit entour de ſa perſonne une garde de quelques hallebardiers Allemands, qu' il a mené avec ſoy de Pologne. Mais d'autant que cela n'eſtoit point la couſtume & maniere de faire des autres Princes reſidans dans la ville, ils furent incontinent congediez, & de meſme furēt caſſez & licentiez tous les Soldats d'eſtrange nation, ce qui fut fait & executé ſi confuſement & ſoudainement que pluſieurs s'en trouverēt fort mal contents, d'autant qu'on ne leur avoit

point donné tout ce qui leur avoit esté promis, de forte qu'ils se s'entoïent bien mal guerdōnez & pauvremēt recōpensez pour leurs bons seruices, nommément il avoit un certain grand Seigneur & Prince de la Ruffie blanche, qui s'appelloit Adam Visnevetzky, lequel feit entendre entre autres ses complaints comment il avoit preste audit Demetrius tandis qu'il se tenoit en la Pologne, jusques a la somme de 80000. Roubles, quoy que s'en soit je ne le scaurois pas bonnement dire, mais tant y a que l'on a fait desloger ledit Seigneur sans luy donner payement ou contentement quelconque, maintenant il court un

●. bruict qu'il se trouve rodant sur les frontieres du pays avec plusieurs autres de la mesme faction y faifans comme gens malcontents tout le dommage & desgast qu'ils peuvent. Tout du commencement de l'empire de ce Demetrius se trouverent plusieurs qui tant en particulier comme en publicq desoyent, que iceluy n'estoit nullement le vray succeffeur, heritier ou Prince de pays, parmi lesquels estoit aussi un grand Seigneur, & un moine. Mais ledit moine fut bien tost despeché, & ledit Seigneur duquel le nō estoit Vasilius Ivanovitz Cinfky, (qui maintenant est Prince du pays) fut mené en plein marché devant la Justice & depouillé, pour y avoir la teste trenchee d'un coup de hache, que toutesfois au mesme instāt & par l'intercession du Chancelier Ottonaffi Ivanovitz obtint grace & la vie saune, & depuis fust entretenu fort honorablement, & n'a on depuys lors entendu parler autre chose que journellement que des trahisons & toutes fortes de conspirations, de quoy se sont entre-suiues tant des tortures, flagellations, disgraces, relegations, confiscations & saisiffemens de biens, & des appointemens d'estats, tant que c'estoit un cas estrange de les ouyr: Mais ceste malheureuse race & peruerse en geance des viperes n'a point cessé jusques à ce qu'ils eussēt executé leurs desseings tyranniques, cependant que le gouvernement du Prince estrange a duré. Quant a sa personne il tenoit fort biē sa grandeur: C'estoit vn homme de mediocre stature, de couleur brune, prompt a colere, mais bien tost appaisé,

7. il a rompu maint baston en donnant sentence de mort sur les doyens & autres officiers, a cause qu'ils avoyent vn peu transgressé leur deuoir, il estoit fort bié a cheual & aimoit d'aller fouët a la chasse, homme de grāde expedition, qui donnoit ordre a tout ce qui estoit, & commandoit avec vne belle preuoyance jusques aux moindres choses, il estoit grand entrepreneur, & de fort grand courage, & s'imaginoit en soymefme que tout le pays de Moscovie n'estoit bastant assez pour luy acquerir vne grande renommee, de forte qu'il aspiroit encor apres d'autres pays & monarchies, du cōmēcemēt il estoit fort affable dōnant libre acces iusques aux moindres, mais apres qu'il eut cōmēce a cognoistre & s'appercevoir, les faux tours des Russiens, il se pouruent derechef d'vne bonne garde des Liunnois, & puis aussi d'Allemands & autres estrāgers, ascauoir sous trois Capitaines, vn François vn Anglois & vn Escossois, sous le Capitain François qui s'appelloit Jaques Margaret il y eut 100. Archers qui portoyent des partisans, & furent habillez fort richement en drap d'or & velours, sous l'Anglois qui s'appelloit Mattieu Cnoetsen il y avoit 100. hallebardiers, comme aussi sous l'Escossois nommé Albert Lantia pareillemēt 100. autres, qui furent accoustrez en drap tanné avec des bords larges de velours, & pour les jours des festes en velours rouge cramoyfi: les Archers auoyent pour la pluspart 70. Roubles par an, & outre cela le reuenu d'aucunes terres dont ils se pouvoyēt alimenter, les hallebardiers par dessus leur reuenu des terres assignees auoyēt 40. Roubles, & deux accoustremēs par an, outre ceux la estoit d'intention de faire souldoyer encor 100. Musquetaires, toutesfois cecy demeura en arriere, outre la pafetemps qu'il prenoit a la chasse, il se delectoit aussi defaire fondre des pieces d'artillerie, & non seulement de les voir en œuvre, mais aussi de les esprouuer luy mesme, à quoy il feit eriger des ranelins & rampars pour y courir à l'assaut, esqels exercices il se trouua tousiours en la meslee parmy les autres, si qu'aucune fois il en fut tref-mal traicté & assez rudemēt ef-

pouffeté. Cependāt que ce calme duroit il enuoya son Ambassadeur le Sieur Offenaffi Juanouitz Vluffi en Pologne pour demander en mariage la fille du Waywode de Landomier, & amener ladite espouse en son pays, l'Ambassadeur arriva à Cracovie, & apres auoir fait sa proposition & obtenu ce qu'il demandoit, les solennitez auant nuptiales ou espousailles furent celebrees fort Royalement, & fut ladite Dame assise au haut bout de la table du Roy de Pologne, au dessus du Roy & du Nonce du Pape, le mesme hōneur fut fait audit Ambassadeur, comme tenāt la place de l'Empereur de Russie. Le ieune Prince de Pologne avec la sœur du Roy partirent incontinent apres, & ainsi ledit Ambassadeur fut conuoyé avec vn fort magnifique train iusques aux limites, & arriva avec le pere de l'espouse icy en la ville de Motro le 26. d'Auril le lendemain il feit incontinēt son rapport à son Prince Dime-trius, & ledit Waywoda eut aussi son acces en saluant tous

● les courtisans & s'entrecaressans les vns les autres fort amia-blement, & fut logé dans le chasteau au logis de Boritz Fendronitz. Le 2. de May la nouuelle Imperatrice fist vne magnifique entree dans le chasteau, estant menee sur vn chariot tout doré qu'on auoit fait faire expressement pour elle, & estoit accompagnee ladite Dame des nopces d'vn grand nombre de Seigneurs & gentils-hommes, a scauoir premierement de Monsieur son pere le Waywoda de Landomier, & de son fils, Monsieur l'Ambassadeur du Roy de Pologne, le Seigneur Swisneuitz frere de l'autre Waywode: Item les deux freres Steriofsky & plusieurs autres, qui furent de la part de ladite Princeffe, & puis de la part du Prince y fut le Seigneur Pierre Basmanoff, avec tous les grands Boyares du pays, tous fort superbement vestus a la mode du pays: il y eut encor plusieurs autres coches & caroffes avec des Dames & Damoi-selles. La Princeffe se monstra fort humble & gracieuse, en saluant non seulement toutes les Dames de la Court, mais aussi denisant fort amialement avec plusieurs autres bourgeois de la ville, & ainsi s'acheminèrent vers le chasteau, ou auoit

- esté dressé vn haut eschaffaut tout ioignant la porte, sur lequel estoient vn grand nombre des trompettes, tambourins d'airain, faisans grand bruit de leurs instrumens de musique. De la fut ladite Dame Princeffe menée au cloistre ou se tenoiēt les Dames & Damoiselles, veſues & filles des grands Seigneurs & Boyares du pays, & la fut aussi la vieille Imperatrice, & falloit attendre & se tenir illec iusques
10. au jour de la celebration des nopces. Les Ruffiens m'ont donné a entendre que l'on y faisoit apprendre & instruire ces Dames les articles de la foy & ceremonies Ruffiennes, & que ladite Dame Princeffe fut contraincte de faire de mesme, & qu'on la deuoit puis apres baptizer à la Ruffienne: mais ie pense bien puis que Demetrius y frequenta journellement, & y estoit si priuément qu'il luy aprist bien vn autre Catechisme, & ainsi comme cette entree se feit sur vn Vendredy dans ledit Monastere, ainsi fut la fortie incontinent le Mercredy apres, car elle fut derechef introduite dans le chasteau, en des chambres bien richement ornees, & fut la galerie (par ou il falloit passer) toute couuerte de drap rouge cramoisi, les tapisseries desdites chambres furēt la pluspart de drap d'or. Le lēdemain sur les vespres se feirēt les espouſailles en l'Eglise de nostre Dame par le Patriarche, la ou elle fut aussi couronnee, tout l'environ du tēple fut couuert de drap rouge, & avec broderie d'or & de foye, & le paué fut couuert de mesme. La couronne, le sceptre, la pomme & l'espee furent portez deuant l'Empereur de Ruffie, & la couronne qu'on deuoit mettre sur la teste de l'Imperatrice, fut portee sur vn cussin de velour rouge, lesdites solennitez & ceremonies durerēt enuiron deux heures, & ainsi fortirēt ensemble de l'Eglise, se menans par la main avec les couronnes sur la teste, du costé de la main droite estoit l'Empereur cōduict du Seigneur Knees ou Duc Fender Juanowitz Alishosta: l'Imperatrice à la main gauche de la Duchesse, fēme du Seigneur susdit. Les trompettes, tambourins d'airain, & tous ces instrumens musicaux menerent
- 11.

grand bruit & fut toute la court en ioye, mais le soir on ne tint point grande table, car il semble que la principale feste se faisoit entre les nouveaux mariez. J'ay oublié de raconter comment l'Ambassadeur du Roy de Pologne auoit apporté des fort beaux presens, lesquels il donna le lendemain apres son arriuee, ce furent des vaisselles d'argēt dorez, de couppes & tasses vne grande quātité, & deux beaux cheuaux, avec vn beau chien, ayant exhibé sa lettre de credēce a l'Empereur mesme, lequel ayant receu la lettre, & voyāt que sur l'intitulation il n'y auoit point esté mis ce nom d'Empereur & Monarche de Ruffie, il reietta incontinent ladite lettre, & la rendit luy mesme audict Ambassadeur, surquoy l'Ambassadeur repliquant dit, que ses predecesseurs & ayeulx n'anoient iamais pretendu ny vsurpé ce tiltre, & par ainsi on ne le pouuoit autrement intituler que du nom de grand Duc: mais s'il affectoit vn tiltre plus haut que lesdits ses ancestres, qu'il deuoit donc s'esuertuer à conquerter les Empires de la grāde Tartarie, ou tascher de conquerir le sceptre de l'Empereur de Turquie, & alors il sera recognu de tout le monde pour Empereur & Monarque, de laquelle responce tant picquante le Waywoda pere de l'espouse fut grandement estonné, & Demetrius tant couroucé, qu'il vouloit jetter son sceptre a la teste dudit Ambassadeur, cette colere ainsi passée, quelqu' vn demanda à l'Ambassadeur si le sceptre luy eust

12. esté jetté à teste, ce qu'il en eut fait, il disoit, ie l'eusse leué, & m'en fusse allé avec le sceptre, & retourné tout court au pays, toutefois toute cette alteration s'escoula doucement, & se retirerent en bonne amitie & paisiblement, mais la lettre ne fut point leué. On y a jetté aussi de la monnoye, lors que le couronnement se fit, le Vendredy 9. de May, ascauoir le lendemain que la couronation & consommation du mariage furēt faites, se deuoient exhiber les presens des Ambassadeurs & autres de la Court, mais il semble que le bon Demetrius, qui peut estre auoit esté par cy deuāt comme Moyne trop deuot sur son Breuiaire, fit vne trop assez longue

Messe avec la nouvelle maistresse, en la compagnie de laquelle il se trouua se rauy, qu'il oublia de se leuer du *matin*, & ainsi ne se montrant en public que bien au tard, le mesme soir on ne feit aussi trop grand banquet à la Court: Mais le Samedi qui fut vn iour de feste fort solennelle, si que les Russiens la tiennent en plus haut degré que leurs Pâques, ce fust vn grand despit aux Russiens de voir ce jour prophaner par les nopces de leur Prince, ce neantmoins l'Empereur avec l'Imperatrice ayans leurs couronnes sur leurs testes, se sont assis en vne grande sale, ou premierement le Patriarche, & puis les Boyares, & en fin aussi les marchands estrangers & autres gens de qualité y sont entrez, baises la main a la nouvelle Imperatrice, & chacun offrait ses presens, parmy lesquels estoit aussi vostre frere & moy, que pleust à Dieu qu'eussions espargné nostre argent en nos

12. bourses, mais sous espoir qu' auions d'en obtenir quelques priuileges, nous l'auons fait a bonne intention, ainsi comme nous en auions desia quelques bones promesses de Monsieur le Waywode: mais la triste fin de toute cette ioye nous a de mesme frustrez de nostre attête. Adonques bien tost apres les tables furent dressees & y fumes inuitez & assis en presence de nostre Empereur, à vn dîner & bâquet magnifique, mais toutesfois à la mode du pays, & nous autres estrangers on feit asseoir a table le visage vers l'Empereur, mais aux Russiens cecy n'estoit permis, ains leur falloit tourner le dos, de ce festin il y auroit biē a escrire vn petit traicté a part, mais il faut reseruer quelque chose pour les amis quand ie retourneray, pour vous raconter de bouche les iolis traits que l'on y a fait a biē boire, &c. Apres ce festin on nous enuoya a la maison encores en des plats dorez de la viande, mais ils n'oublierent point de redemander biē tost apres leurs plats, autrement on l'eust peu penser que nous les eussions receu pour quelque recompense de nos presens. Il y auoit vne fort excellente musique, laquelle estoit de Pologne entre la suite de ladite Dame, cecy fust le meilleur passetemps que nous

avons eu, mais c'estoit vne courte ioye. Le Dimanche suiuant on tint encor plus grande table, l'Ambassadeur du Roy de Pologne feit denoncer auparauant, qu'il ne vouloit venir à table si on ne luy faisoit le mesme honneur cōme on a fait à l'Ambassadeur de Ruffie en la Court Royale de Cracouie, la ou on l'a fait affeoir a la table du Roy, & par ainsi demandoit aussi qu'on le feit auoir sa place à la table Imperiale, ce que l'Empereur ne voulut cōsentir du commencement, mais luy feit dire, qu'on le faisoit tenir sa place au dessus de tous les Boyares & grands Seigneurs du pays, ce que ledit Ambassadeur Polonois refusa tout a plat, si que finalement l'Empereur permit qu'il fut assis à sa table, & ainsi il comparut avec des presens encor plus riches que les precedēs, & le banquet dura iusques au soir bien tard. Sur la retraite vn Polonois frappa vn Ruffiē si fort, que le blessé s'escria tout haut au meurtre, mais le tumulte fut incontīnēt assoupi, les deux iours ensuiuant on ne feit que sonner les tambours d'airain avec les trompettes a la façō Imperiale; On presumoit aussi que les gardes des Boyares deuoient tirer leurs harquebuzades, & que l'artillerie & les mortiers chargez de balles de feu artificiel, en signe de ioye seroiēt dechargez, le canon estoit desia mené hors la ville, & y estoit vn fortresse de bois bastie a la moderne pour y faire des assauts, mais tout cecy comme quelque mauuais presage demeura en arriere. Le Mercredy iour auquel les Ruffiens ne mangēt point de la chair tout y fut fort coy, cōme aussi le Jendy ensuiuant, & d'autāt que l'Empereur auoit eu quelque vent de ce que se pouuoit braffer entre les Ruffiens estāt tousiours aux escoutes, il feit aduertir tous les Polonois d'estre sur leurs gardes, commādant a ceux de sa garde qu'ils vinsēt tous au chasteau avec leurs harquebuzes chargees, balle en bouche, & les meches allumees, il

15. y auoit de vray iusques a 15000. Mosconiens qui desia estoient sur pied pour mener à fin leur entreprise, mais d'autāt que les Polonois tenoient bon guet, & se faisoient ouyr avec force harquebuzades, menans grand bruit de leurs tambourins, les

Ruffiens n'osèrent rien attenter cette nuict la, ce que deuoit auoir seruy d'une bonne admonition & preaduerterence: car aussi ils pouuoient veoir clairement que toute cette ioye de ces nopces cessa tout aussi tost, & que tout s'y demena sous vn morne silence, & que le Vendredy apres on ne leur vouloit vendre de la poudre ny autre amunition de guerre. Cependant la ieune Imperatrice se donna du passe temps avec ses Damoyelles, au bal & dances faisant faire des masquerades, en intention de venir le Dimanche prochain avec vne belle masquerade trouuer l'Empereur quand il seroit au banquet avec les grands Seigneurs, pour leur donner encor quelque nouuelle recreation, mais tout cecy a esté interrompu, parce que les Ruffiens auoient desia comploté de mettre en executiō ce dessein qu'il auoient long temps auparauant premeditez, ascauoir le mesme Samedy 17. de May, selon le vieux stile de matin enuiron les 7. heures de nostre horloge, car ceste conspiratiō de tuer l'Empereur estoit desia proietté auparauant que le Waywoda fut arriué dans le pays avec sa fille, ayans entendu si longuement pour attraper tous les Polonois qui s'y trouueroient avec leurs armes, & aussi pource qu'ils voulurent par ce moyen la recouurer tout le tresor qui estoit enuoyé hors le

16. pays audit Waywoda & a sa fille, & ainsi se commença la tragedie audit iour fort terriblement, les Boyares estās à cheual avec leurs seruiteurs, avec des sacsques de maille, & le harnois en dos, ayans les lances en main & leurs ianelines, ianelots, arcqs & fleches cimetaires, & toute sorte d'armes, la populace couroit desia par tout avec de masses d'acier & des estocs, & leurs cimetaires en main, & le nombre estoit si grand qu'il sembloit que les myrmidons y fourmilloient si dru comme greffe, tout le mōde se hastā de courir vers le chasteau, ne crians autre chose emmy les ruēs qu'au meurtre & au feu, il tue tue, se faisans à croire les vns aux autres que les Polonois massacroient les Boyares dans le chasteau, combien qu'il y en auoit bien peu qui y fussent logez, mais cecy ne se feit a nulle autre intētiō que pour acharner d'autant

plus la racaille populaire cōtre les pauvres Polonois. Cette esmeute fut si soudaine que plusieurs Russiens habillez a la Polonoise furent assommez parmy la presse, & incontinent ils environnerent les hostels & logis de tous les gentilshōmes Polonois, si que personne ne pouvoit sortir pour se defendre ou s'entre-aider de leurs armes. A milliers ils coururent vers le chasteau, la ou ne leur fut fait aucune resistance par les Archers du Prince, qui estoient Russiens & auoient desia leur intelligēce avec les autres. Le malheur fut si grand pour ce miserable Prince, qu'au lieu que tous les iour il auoit accoustumé d'auoir 100 hallebardiers en leurs corps de garde, il ne s'y trouuerent point 80. voire pas vn Capitaine ny fut veu : & combien qu'ils y eussent esté tous ensemble, & qu'ils eussent fait leur mieux en se defendant, ce n'eust esté rien contre vne si grāde multitude de gens, ains la boucherie en eut esté d'autant plus grande, sans encor l'euidēt danger ou nous autres marchands Allemands & de toutes nations estrangeres eussions esté precipitez. Les Russiēs doncques crierent à ceux de la garde, si peu qu'ils estoient, qu'ils jettassent leurs armes bas, & se vinssent joindre a eux, & tenir leur party, qu'on ne leur feroit mal quelconque, ce qu'ils feirent incontinēt & bien volontiers se rendirēt avec leurs armes bas. Ainsī dōques les Russies monterēt vers la grāde sale en grāde foule, trouuans deuāt eux le susdict Pierre Basmaneuf, qui estoit vn tresfidele amy de l'Empereur, qui auoit eu par cy deuant vn seruiteur, lequel auoit dict beaucoup de mal de l'Empereur, & diffamé par tout parmy la cōmune, ce fut luy qui frappa incontinēt son anciē maistre, de sorte qu'il en mourut. Cette grande troupe donc courut du mesme pas a trauers les chambres, iusques a la chambre de l'Empereur, qui oyant le tumulte, faulta de son liect, prenant sa robe de nuict, demandāt ce que c'estoit; Surquoy vn de ses domestiques Russiens respondit qu'il n'en scauoit rien, & que c'estoit parauanture qu'on crioit au feu: Non (ce disoit l'Empereur) meschant traistre que tu es, ce n'est point qu'on crie au feu, mais

- il faut biē qu'il y ait quelque autre chose, car tous les cloches tant de la ville cōme du chasteau sonnent le tocsain. Ha (ce dit il encor) pensez vous auoir a faire avec vn Bo-
18. ritz, & ainsi se mist en posture, tirant en haut les manches de de sa chemise, & demandant son coutelas tranchant a deux costez, qu'on souloit porter deuant luy, pour incontinent donner dedans a tort & a trauers, mais celuy qui l'auoit en sa garde ne se peut trouuer, & ainsi qu'il veit la troupe ennemie pouffer auant pour se ruer sur luy, il pria encor les hallebardiers qui estoient deuant la porte, de ne le vouloir pas ainsi liurer entre les mains des Boyares, & ferma la porte luy mesmes & se retira dans quelques autres chambres plus au dedans, iusques a son estuue ou il se souloit baigner, ou incontinent il fut poursuivy de ses ennemis, tellement qu'il se ietta hors d'une fenestre, tombāt en bas sur le paue vne merueilleuse hauteur: car son logis estoit au plus haut du chasteau, si que c'est merueille qu'il ne se rompist bras & jambes, ou qu'il ne fut cassé tout en pieces; L'un de ses hallebardiers nommé Furstemberger courut incontinent les degrez en bas, & le trouua encor vif, mais sa poitrine estoit toute froissée, si qu'il ne faisoit que vomir du sang, & sa teste estoit aussi toute fracassée & ensanglantée. Ledit hallebardier a l'aide des autres le porterent derechef enhaut en sa chambre, la ou il fut rafraichi vn peu avec de l'eau, & autres drogues cōfortatiues, iusques a ce qu'il reuint vn peu a soy-mesme, lors les Boyares eurent beaucoup de propos avec luy, & l'interroguerent sur quelques poincts, mais on ne peut oncques bien scauoir ce que s'y estoit passé entre eux, & afin que ledit hallebardier n'eut rien a diuulguer de ces choses,
19. ils le tuerent incontinent, & puis ils affommerent leur Prince avec beaucoup de coups d'estoc & de taille, ce qui fut vn spectacle bien pitoyable a veoir, puis apres ils trainerent le corps dehors, & le jetterent du haut en bas, avec vne corde entour les parties honteuses, & le trainerent ainsi martirizé vers le marché comme vn chien ou quelque aiutre charog-

ne, laissant le corps mort tout despoillé & nud, ainsi a la veüe de tout le monde, sur vn planché ou table haut esleuee, iusques au quatriefme jour, & le corps de son amy Pierre Basmaneuf au deffous, il y eut tous les iours grand nombre d'hommes & femmes qui alloient veoir ce beau spectacle, & meirēt vn masque hideuse sur le ventre de l'Empereur, laquelle masque ils auoient trouué parmy les despoilles de l'Imperatrice, & dans la bouche vne flutte avec vne petite cornemuse au deffous l'aisselle, avec vn denier de la valeur d'vn demy pattart, voulant donner a entēdre qu'il leur fait pour cest argent vne aubade. La populace cependant ne cessa de courir a trauers le chasteau & dans les logis des Polonois, tuant plusieurs d'entre eux, & pillant leurs maisons, les despoillant de telle forte qu'il n'y demeura point vne chemise pour couvrir leur corps. Les Musiciens se defendirēt assez longuemēt, & y en eschappa enuiron cinq ou six d'iceux, mais les autres iusques a vingt personnes furent tous taillez en pieces. La maison du Sieur Waywoda, d'autant qu'elle estoit bien enuironnee de mures, & d'vne bonne garde par dedans, fut encor sauuee, les portes furent au dehors bien barricadees, afin que personne n'en peut sortir ou s'enfuyr. Le laiffe maintenant a penser a vn chascun commēt cette pauvre Princeffe avec toutes ses Dames & Damoyelles estoit desconfortee en son cœur: car elle fut volee tout soudainemēt de toutes ses richesses, ioyaux, meubles, habillemens, voire jusques aux couches & lits ou elle se reposoit, leur furent ostees de deffous le corps, comme de mesme furent despoillez les Seigneurs & gentilshommes Polonois avec tous les ioyaux & presens qu'on leur auoit donnez par cy deuant, il est biē vray que ceux qui estoient dans la ville se defendirent en leurs hostels bien vaillammēt, mais a la fin il a fallu succomber & quitter la proye; Le Seigneur de Stuenetsky se sauua seul soy mesme & sa Court, & tua plusieurs des Russiens, combiē qu'ils eussent planté le canon au deuant sa maison, & se voyant pressé a la fin, il fait signal d'vn drapeau blanc, comme

s'il eut esté d'intention de se rendre, & tout incontînêt il feit semer vne quantité des Ducats deuant l'huis de la chābre. Les Ruffien accoururent de tous costez pour s'y engraisser les doigts, mais les gens feirent vne sortie fondaine sur iceux, & en taillant & chamaillāt a tort & a trauers, tuerēt plus de cent Ruffiens, & se firent chemin ouuert pour sortir dehors, & cepēdant vindrēt plusieurs des Boyares du chasteau, qui prindrēt ledit Seigneur en sauue-garde, & chasserent toute la populace dehors, si que toute l'alarme fut a la fin appaisée. Vn gentilhōme Polonois nōmé Niemetsky qui auoit ap-

21. porté icy plusieurs ioyaux de grāde valeur & les auoit liuré a l'Empereur iustēmēt le jour de deuant, comme auoit fait de mesme le seruiteur du Sieur Volsky Marechal de Pologne, ayant monstřé en Court beaucoup de belles tapisseries & autres choses fort precieuses, ce que leur fut tout pris: mais sur tout font a plaindre les marchands Allemands & Italiens, parmy lesquels il y eut vn hōme aagé & fort honorable, qui s'appelloit Jeā Ambroise Celari Milanois, qui auoit aussi liuré a la Court pour 33000. florins Polonois, lequel y fut meurtri vilainement par cette racaille populace. En ce mesme logis estoient encor deux seruiteurs du Sieur Philippe Helbam d'Auxbourg, qui me furent recommandez de mes amis de Cracouie, & auoiēt aussi liurez pour plus de 25000. florins de marchandise, vendue a l'Empereur, & si leur fut encor tollu pour pl^{us} que 10000. florins. Le plus aagé d'être eux fut nauré mortellemēt, & est encor chez moy pour se faire guerir. Encor y a il icy vn marchād d'Auxbourg appelé André Nathan, qui auoit liuré a la Court pour 200000. florins, & a esté pillé encor de 10000. florins en biens & marchandises. Il y a icy encor vn autre marchād de la Lembourg Ruffiene, appelé Nicolai, qui a perdu aussi beaucoup des biēs. Je crain grandemēt que iamais ils ne recouureront leur payement. J'ay parlé deux fois avec le frere de l'Empereur regnant, en recommandation des affaires de ces bonnes gēs, & luy ay presenté leurs Requestes pour par son intercession obtenir quel-

que chose de l'Empereur, mais il m'a donné pour responce, que ces marchandises n'ont point esté liurees a l'Empereur precedent par le Tresorier de Ruffie, mais que les Polonois s'en sont meslez, si que maintenāt les Ruffiens n'en veulēt scauoir aucunes nouuelles, disant encor dauantage, que l'on n'en trouuoit riē de toutes ces choses au tresor, mais que ce Rustre (qu'il appeloit Rostrigo, cest a dire ce Moine desbauche, & ainsi nōmoit il le Prince mort) auoit tout enuoyé hors du pays, & qu'il n'y auoit plus nul argent au tresor pour payer telles sommes. Ces marchāds Allemands y tenoient aussi vn de leurs seruiteurs, qui estoit natif d'Anuers & s'appeloit Jaques, le quel fut aussi tué miserablement en cette furie populaire, & estoit desia jetté parmy les autres corps morts dans vne fosse, mais ie le feis chercher & tirer dehors & fut enterré honorablement. En somma tout y alloit en cette journee effroyable si piteusement, & le cry des gens fut si espouventable, le toxain sonnant incessamment, & la tuerie n'ayant nulle fin, tellemēt que i'estoye en bien grāde angoisse, principalemēt quād ie me fuis apperceu qu'ils saccaquerēt la maison voisine de mon logis, ou auoit demeuré le Sieur Pierre Basmaneuf, que fut tué des premiers au Palais, & n'attendoye gueres meilleur marché, finalement ie prins courage, & montant a cheual, ie me ietta a trauers la presse, estāt accompagné de trois de mes seruiteurs, me fiant sur la protection Diuine, & allay chercher quelques vns des Seigneurs & Boyares pour obtenir d'eux vne sauuegarde de peur de n'estre massacré en ma maison, il y auoit vn si grand nombre de ceux que ie rencontray avec leurs cimetaires toutes enfanglantees, si effroyablement, que ie fus souuēt esbranlé, & en intention de rebrouffer chemin, ce qui eust esté ma mort: mais Dieu me feit la grace de rencontrer en chemin deux doyens qui estoient des officiers de la iustice de la ville, & ils me cognurent incontīnēt, & me donnerent vn de leurs gens pour guide & pour garde, avec lequel ie retournay a mon logis, l'vn de mes seruiteurs de-

meura & s'en alla avec eux, qui me feit auoir encor fix autres de leurs gēs; pour s'opposer au nom de la iustice, en cas que la multitude eut voulu forcer ma maison. Je ne puis jamais assez louer Dieu de ce qu'il m'a conserué en ce danger tant euidēt. Et ainsi cette alarme dura depuis la matin iusques au soir, & sur la nuict il y auoit vn si grand silence par toute cette grāde ville comme s'il n'y eust eu ame viuante. Les hostels des Seigneurs Polonois furent environnez de bonne garde & conseruez, leurs armes leur furent ostees. Si cette nation eut tenu bonne sentinelle, & se fust tenu en bon ordre & en armes, & eussent mis le feu en quelques endroits de la ville quand cet alarme se commençoit, c'eust este vne plus horrible tuerie, & tant grāde effusion de sang que iamais on n'eut oüy parler d'une pareille, car ils y estoient en bien grand nombre, & auoient des bons cheuaux & bonnes armes, & les maisons y sont toutes de bois: mais Dieu y a pourueu, tellemēt qu'un moindre malheur y est aduenü, car les Polonois ne valent rien du tout, & sont biē si meschans cōme les

24. Ruffiens. Cette furie estant ainsi assopie par les freres de cet Empereur, a l'aide des principaux Seigneurs & Boyares ils se sont assemblez sur l'electiō d'un autre Empereur, & ont esleu pour leur Prince vnaniment le Seigneur Vasilius Juanouitz Cnitsky, cette election se fait le 20. de May, c'est vn des plus anciēs d'entre les Ducs de ce pays, de la plus ancienne & illustre maison de tous les Boyares, Dieu luy donne longue & biēheureuse vie, & le face gouueruer salutairement. Sur le 29. de May fut le corps de Demetrius desenterré & tiré hors de la ville, & y fut brulé & redigé en cendres, la multitude le vouloit auoir ainsi executé, disans, que c'estoit par les charmes de cet enchanteur mort, que la mesme nuict apres qu'il fut esté tué, il y faisoit vne si grāde gelee, que tout le bled des chāps estoit gasté, comme aussi plusieurs personnes aagees declaroiēt que de leur vie ils n'auoient senty si auāt en la saison du Printemps: tous les fruits & leurs iardins furent gastez, les feuilles des forests furent

flestris de telle forte qu'il estoit a craindre que cela pouuoit laisser vne bien grande cherté en toutes choses par tout le pays, les grains furent des aussi tost rencheris plus de la moitié de leur ordinaire prix, mais la nuict apres qu'ils auoiēt brulé son corps, fut encor plus froidie, si que ces gens infideles & barbares se font accroire qu'il auoit esté de son viuāt vn grād Negromancien, mais ils le deuoiēt pluſtoſt imputer a l'enormité grande de leurs pechez. Le 30. dudict mois on a leu publiquement les articles de sa condānation, & pour

25. quoy on l'auoit fait despecher ainsi cōme ils ont fait. Et en premier lieu, ils alleguoient qu'il auoit esté vn Moine razé & gradué, dōt les parens, freres & sœurs estoiet encores en vie, a scaoir son beaupere avec sa propre mere, lesquels furent icy introduits en plein marché deuāt tout le peuple, & leur regle est tellemēt estroite que tout moine professé, quittant son ordre & profanant son vœu sacré doit estre bluslé, le mesme est obserué pour le regard des nonains & n'y a point de remissiō pour vn tel peché. Quāt au beaupere & la mere avec son frere qu'on auoit mis (cōme dit est) a la veuē de tout le mōde, ils estoiet reputez pour tels, cōbien qu'ils ne luy ressemblassent en rien; & scaoir si on les auoit subornez pour cōfesser telle chose en presence d'vn chacun de nous, Dieu le scait, au moins ie puis bien dire de les auoir veu ainsi cōme les autres, & i'ay veu aussi qu'ō leur feit baiser vne croix & faire le fermēt solēnel, que son nom seroit esté Gregoire, & en leur langage Gryfky Strepy, & qu'il auoit esté moine en cette ville au Monastere du chasteau, on dit qu'en sa ieunesse il estoit fort diligent a lire & a escrire, & se delectoit fort a la lecture des hystoires & croniques, ayant serui a la Court du Patriarche pour chātre & musicien, & auoit bien soigneusement noté tout ce qui luy pouuoit seruir a son intētiō, aussi ne voulut il iamais entrer audit monastere si lōgtēps qu'il fust Empe-
 reur, craignāt cōme on disoit d'estre recognu de ces moines & procques, qui y estoient encor enueillis comme de

vieux rousfins de Galice. On disoit auffi qu'à Galith dont
 26. il estoit natif il auoit fait emprisonner dās vne tour son
 beaupere, sa mere, freres & tous ceux de son parētage,
 jusques a 60. personnes tout cecy fut ainsi raconté parmy
 la populace.

Le second poinct estoit, qu'il auoit esté Magicien & que
 par enchantemens il auoit obtenu tant de victoires, & si grād
 succes pour paruenir a la courōne.

Le troisieme article fut, qu'ō le scauoit auoir esté here-
 tique, qui n'auoit obserué leurs ieunes & festes, & ne faisoit
 cas de leurs images & cerimonies.

Le quatriesme article, luy fut imputé d'auoir fait vne dan-
 gereuse & pernicieuse conspiration auec le Pape, contre leur
 religion, pour la chāger du tout, & y introduire la Romai-
 ne, ainsi cōme on trouua les lettres du Pape escrites, alors
 qu'il estoit Empereur, esquelles il fut exhorté de mettre en
 executiō ce que par cy deuant il auoit si souuent promis
 audit Pape, l'exortat qu'il feit de sorte que les Jesuites &
 autres prestres Catholiques y fussent establis en leurs Egli-
 ses, & qu'on leur feit auoir des temples & colleges, pour
 reformer tout le pays.

Pour le cinquieme y furent mis en auant les lettres es-
 quelles il auoit traité & cōclu auec le Waywoda, de luy
 donner la principauté de Smolensko, & a sa femme la prin-
 cipauté de Nouigrod, & a leur fils le pays Dibiria, & qu'ils
 auoiēt cōploté par ensemble de massacrer tous les Boyares,
 & d'extirper toute leur race, & y planter dedans les Way-
 wodes Polonois, & en faire des Chastellains & Starostes, *sed*
hæc nō credo, cōme aussi d'auoir fait mener le canō hors la
 ville, & en faisant semblant de leur vouloir dōner quelque
 27. passetemps, le tourner cōtre la ville & leur donner tant de
 canonades a trauers pour les escarter les vns des autres, &
 la dessus les Polonois se deuoient jetter dans la ville, & tuer
 tōut ceux qui leur feroient resistance, & ainsi se rēdre maistres
 resoluz de la ville capitale de tout le pays, ce qui estoit

aussi biē praticable, lors que les Russiens ne s'en fussent dōné de garde, car quiconques c'est rendu maistre de la ville, il est maistre du pays: ce qui en est, ie m'en rapporte au temps qui descouvrira le tout.

Pour le sixiesme, leurs complaints estoient bien grandes de ce que les Boyares & grāds Seigneurs du pays auoient si peu & quasi nul acces vers le Prince, qui les desdaignoit tellement qu'il leur a fallu attēdre denant la porte du Palais, & furent souuēt repousez par les hallesbardiers, la ou les Polonois y entretent si souuent qu'ils vouloient, & furent souuentefois outragez de cette nation Polonoise, & quand ils firent leurs cōplaintes, *furdo narrabulus fabula*, on n'y faisoit nulle iustice en reuenge du tort qu'ils enduroient, puis aussi luy fut imputé, qu'il feist tous ses affaires sans leur demander aduis ou conseil en chose quelconque, & quād ils vouloiēt repliquer sur quelque point ou il y auoit de la difficulté, on les chassa a coups de baston, & furent disgraciez & enuoyez en exile.

Le septiesme estoit des complaints, touchant les grands & excessiues despens qu'il auoit fait. Il se feist faire vn throsne doré, a chaque costé il y auoit 6. lions dorez tout d'argent massif, ce que iamais nul grand Duc auoit fait, & n'auoit on jamais aussi porté deuant aucun le sceptre & la couronne cōme deuant cestuy cy, & qu'il auoit achepté par dessus tous les autres des ioyaux qui se trouuoient en ses cabinets, aussi vne tresgrande quantité d'autres choses precieuses, en faisant present a plusieurs prodigalement, & auoit enuoyé en Pologne de grandes sommes d'argent, si que le thresor estoit espuisé du tout, & si auoit il pourtant mis des impositions & tailles fort grandes sur le pays, ne salariant pour cela ceux qui l'auoient bien merité, mais entretenant de flatteurs, bouffons & iongleurs, auxquels il donnoit des presens riches & largement.

Le huitiesme, il fut accusé tresgriefuement d'auoir profané l'estat sacré des vierges, venant au monastere des Religieuses ou estoit son espouse, venant souuēt les veoir avec beaucoup

de façons dissolues, & y menant des joueur d'instrumēs, y faisant tenir bal & danfes, & reciter chançons si mondaines, que c'estoit au grand scādale de ces vierges, qui reputoiēt cela à grand peché, & fur tout y ayant violé aucunes d'icelles, & entre autres vne fille de Borits Fendronitz. Aussi d'auoir celebré ses nopces sur vn jour de feste de S. Nicolas, qu'il deuoit auoir eu en veneration a la mode de tout ce pays. Et qu'aussi il auoit eu l'image de la sainte Vierge Marie, au cheuet de son liet, quand il se meit pour coucher avec sa nouuelle espouse. Aussi de n'auoir fait grand cas de prestres & moines, mais leur feit donner le foïet comme a de pauvres bestes, d'autāt qu'ils grondoyēt quelque mot entre les dents, qu'il auoit esté moine luy mesme, ne d'auoir tiré d'vn cloistre 10000. Roubles, en emprunt pour les rendre *ad Calendas Gracas*, & de choses semblables.

Le neuuiesme, il fut accusé d'auoir esté autheur du grand desgast & dommage aduenu sur la riuere de Volga, se faisant publier a fausses enseignes, pour le fils de Fender Juanouitz. lequel sous ce pretexte il auoit suborné de le venir secourir avec plusieurs milliers des Cosaques, pour s'asseurer tant mieux du pays. Il faut bien vrayement dire, qu'il a esté cause d'vne tresgrande ruine au pays, car tous les ports des Astracasses ont esté saccagez, & tous les biēs & marchandises y furent pillez, car il en vient de la Perse vn grand & inestimable tresor. Et combiē que l'on dit que le reuenu de tout le pays de Russie soit plus de 22. millions, si faut-il dire, que c'estoit trop peu pour vn tel despēfier, s'il eut voulu ainsi continuer son train comme il auoit commencé.

Le dixiesme, estoit vne complainte & c'estoit aussi vne chose insupportable des insolences, outrages & meschancetez des Polonois, car ils ne tenoient les Russiens pour autres que chiens, leur faisans iournellement tant des menaces, les frappoyent comme leurs esclaves: & disoyent souuētfois de les vouloir rendre esclaves. Les femmes voire les Dames des principaux entre les Boyares n'osoyēt plus aller par les ruēs,

engerent sur le champ, & tuerent enuiron 36 des Polonois, ils les alloient prendre dans leurs hostels & maisons, & quand le mary se pourmenoit avec sa femme, la tenant par la main, ils luy taillerēt le bras & emmenerent la femme. Sur toutes ces cōplaintes on ne fait iamais iustice. Vne fois aduint qu'un Polonois pour ses forfaits deuoit estre executé a mort, & ainsi cōme on menoit le criminel dehors, les Polonois feirent vne sortie & tuerent le bourreau, & deliurerent le delinquant compagnō, tellemēt que cette punition leur estoit appareillé par vne vëgeance Diuine. Ils alleguēt encor vne infirmité d'autres criminations, mais si seulemēt les sus alleguees sont veritables, vn tel trōpeur a biē merité la mort: Toutefois il eust esté plus seant de l'auoir fait par forme de iustice. On dit qu'il auoit prié vn peu deuant l'article de sa mort, qu'on luy voulut permettre de dire sa confession en public deuant tout le monde, mais c'estoit trop tard. Je suis d'opinion que s'il se fut cōporté plus modestemēt, sans se mesler des Polonois, & qu'il eut espousé vne Dame du pays, & se fut accommodé a leur humeur, encor qu'il eut esté pire qu'un moine moinant, si est-ce que la courōne luy fut bien demeurée sur la teste: mais ie pense que le Pape avec ses seminaires les Jesuites, ont esté cause de sa ruine & subuersion totale: car ces assassins des Princes en ont voulu faire trop viftement vn Monarque, & se sont fourrez trop tost dedās les ruches a miel: c'est dōmage qu'on ne leur a pas mieux razé la teste, mais ils s'estoient trop bien transformez en habit seculier: *Car tels Allans ne se preignent pas volontiers sans vert.* Je pense aussi que les Polonois se garderont bien d'oresenauant de faire ainsi les insolens cōme ils ont fait: ceux qui y sont encor de reste

31. se comportent & vont si doucemēt comme aneaux: on les a distribuez en diuers troupeaux, iusques a 2. ou 300. & les a on enuoyez vers Smolensko & Polotsko, leur ordonnant quelques cheuaux pour les conuoyer, & affin qu'ils ne ostant les paysans: mais eux trouuās leurs gardes endormis, en

ont tué vne vingtaine, les autres qui furent efueillez se reuengerent fur le champ, & teurent enuiron 36 des Polonois, fi qu'on les a jetté tous dans des tours & prisons, dōt parauanture il n'en efchappera pas vn. J'estime qu'en tout il en eft demeuré biē 1200 Polonois, & 400. Ruffiens. On a enuoyé d'icy vn Ambaffadeur en Pologne, pour dōner a entēdre au Roy tout ce qui s'y eft paſſé, & pour traiter de la paix, & cependant il faut que le Waywoda attēde icy avec tous les gētilshommes & Seigneurs qui font aupres de luy, & ſelon de bonne reſponſe ou ou mauuaife qu'il rapportera, ils ſeront retenuz ou relaschez. C'eſt le principal de tout ce qui s'eſt paſſé en cette ville. Noſtre bon Dieu nous vueille preſeruer d'vne plus grande ſedition. Le 15. de Juing il s'en commença vne ſēblable, car cette maudite populace eſt affriandee du butin, ils en voudroyent bien volontiers recommencer tous les iours, mais cette derniere commotion fut aſtopie incontinent par les Boyares, &c.

FIN.

Imprimé en l'an 1606.



Oeuvres de M. A. van der Linde :

1. **Beknopte orthoëpie der engelsche taal.** Amsterdam: G. Portielje. 1852. p. in-8°. f 0,60
2. **De strijdende gereformeerde kerk.** Een strijdschrift. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8°. " 1,10
3. **Ons standpunt.** Leerrede, gehouden in 1857. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8°. " 0,20
4. **De taal des geestes.** Leerrede. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8°. " 0,20
5. **Kalvyn: over het Avondmaal des Heeren (De coena Domini).** Nederlandsche vertaling. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8° " 0,40
6. **De handelingen van Ds. Witteveen te Ermelo, uit het gereformeerde standpunt beoordeeld.** Vijfde druk. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8°. " 0,30
7. **Protest van den Kerkeraad der Gereformeerde Gemeente te Amsterdam.** Amsterdam: P. M. van der Made. 1860. in-8°. " 0,20
8. **Zonde en genade.** Leerredenen. Amsterdam: P. M. van der Made. 1861. in-8°. " 1,—
9. **Spinoza. Seine Lehre und deren erste Nachwirkungen in Holland.** Eine philosophisch-historische Monographie. Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht. 1862. gr. in-8°. " 3,—
10. **Eine Prise für die Ritter der Morgendämmerung.** Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. p. in-8°. " 0,30
11. **Het geloof aan de heilige schrift en de uitkomsten van het onderzoek der natuur.** Door Dr. J. H. A. Ebrard. Uit het Duitsch vertaald. Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. p. in-8°. " 0,80
12. **Schellings Wijsbegeerte der Openbaring. I: Het systeem.** Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. gr. in-8°. " 7,75
13. **Eenvoudige vragen aan den Jurist... over de Moderne Theologie.** Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. p. in-8°. " 0,20
14. **Dr. A. Schwegler. Overzicht van de Geschiedenis der Wijsbegeerte. Een akademiesch handboek.** Naar de vierde duit-sche uitgave bewerkt en vermeerderd. Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1863. in-8°. " 2,90

15. De handelingen der Synode, gehouden te Dordrecht in 1618—19.
Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1863. gr. in-8°. (*Ouvrage non
terminé.*)..... f 0,—
16. Aanteekeningen op het „Ontwerp der spelling voor het Neder-
landsch Woordenboek.” Nijmegen: C. Klereq. 1863. gr. in-8°. - 0,60
17. Gedachten over de eerste voordracht van Ds. Hooykaas Her-
derscheê. Nijmegen: C. Klereq. 1863. gr. in-8°..... - 0,25
18. Isaac Massa. Een historische studie. Amsterdam: Frederik Mul-
ler. 1864. gr. in-8°..... - 1,—
19. De nederlandsche Geloofsbelijdenis, naar de oorspronkelijke
nederlandsche uitgave van 1562. Derde druk. Nijmegen:
Adolf Blomhert. 1864. in-12°..... - 1,—
20. De politieke en kerkelijke partijen in Europa. Akademische
voorzittingen van Dr. F. J. Stahl. Uit het Duitsch vertaald.
Nijmegen: Adolf Blomhert. 1865. in-8°..... - 3,90
21. De schaakpartijen van Gioachimo Greco (Opgedragen aan den
generaal-majoor J. Hulst). Nijmegen: Adolf Blomhert.
1865. in-8°..... - 1,—
22. Het Duel. Utrecht: C. van der Post. 1865. p. in-8°..... - 0,60
23. Het Nijmeegsch Protest. Een strijdschrift tegen de moderne
theologie. Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1865. in-8°..... - 0,30
24. Paul Janet: Kritiek van het moderne materialisme. Uit het
Fransch vertaald. Met een brief aan een theoloogant.
Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1865. p. in-8°..... - 1,40
25. Isaac Massa de Haarlem: Histoire des guerres de la Moscovie
&c. 2 Voll..... - 10,00

Sous presse :

26. De politieke en kerkelijke partijen in Nederland. in-8°.
27. Die Stube van Jan van den Dafe. p. in-4°.
28. Verspreide opstellen. I: 1851—1865. gr. in-8°.
29. Menschen en dieren. p. in-8°.
30. Bibliografie van Haarlem. gr. in-8°.

HISTOIRE DES GUERRES

DE LA

MOSCOVIE,

(1601-1610)

PAR

ISAAC MASSA DE HAARLEM

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, D'APRÈS LE MS. HOLLANDAIS ORIGINAL
DE 1610, AVEC D'AUTRES OPUSCULES SUR LA RUSSIE,
ET DES ANNOTATIONS

PAR

M. LE PRINCE MICHEL OBOLENSKY

ET

M. LE Dr. A. VAN DER LINDE.

~~~~~  
TOME II.  
~~~~~

BRUXELLES:
FR. J. OLIVIER.
1866.

Star 820.5

Harvard College Library
1217
The Harvard-Yenching Institute, Peking
1946-1947

HISTOIRE DES GUERRES

DE LA

MOSCOVIE.

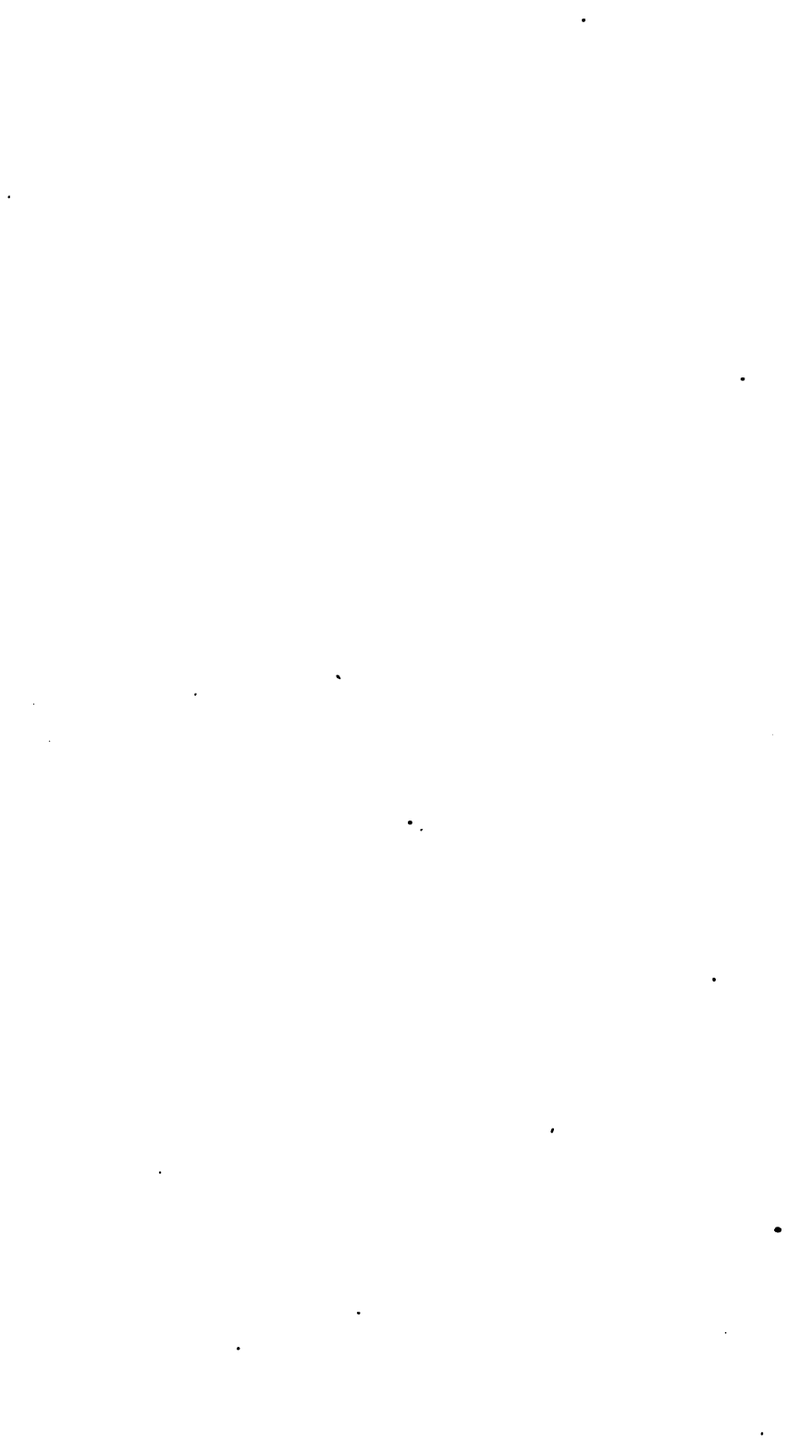
~~~~~  
TOME II.  
~~~~~

- I. ÉTUDE SUR ISAAC MASSA.
- II. TRADUCTION FRANÇAISE DE L'HISTOIRE DES GUERRES ET DES TROUBLES EN MOSCOVIE.
- III. ANNOTATIONS HISTORIQUES ET CRITIQUES.

ÉTUDE

SUR

ISAAC MASSA.



Isaac Massa: tel est le nom de l'auteur de ce document pour l'histoire de Russie que nous publions aujourd'hui pour la première fois.

L'adjonction du nom paternel au nom d'un individu est un usage aussi ancien que le monde et il était si général, dans les Pays-Bas, au 17^e siècle, que ce nom ajouté remplaçait souvent le nom de famille lui-même. C'est ainsi que notre auteur est appelé quelquefois tout simplement Isaac Abrahamszoon (ou Abrahamsen), d'où vient enfin Isaac Abrahamszoon Massa (1), nom sous lequel il figure dans une des premières lettres des Etats-Généraux au Tsar de Russie (2). Ce qui nous fait aisément comprendre pourquoi en Russie, il n'est connu que sous ce nom (Исакъ Абрамовъ Макка). Pourtant, dans les écrits qui émanent de lui, il signe invariablement Isaac Massa, leçon d'après laquelle on doit rectifier l'orthographe fautive de plusieurs écrivains (3). Dans la souscription de la *Descriptio*, dans la deuxième édition de la *Detectio freti*, dont nous parlerons tout-à-l'heure, il nous apprend lui-même le lieu de sa naissance: il naquit à Haarlem, capitale de la province de la Hollande septentrionale (4). Cependant, on n'a pu découvrir dans les archives de la commune ou de l'église à Haarlem, aucune annotation relative à la naissance ou au baptême de Massa (5). Mais nous avons, heureusement, une donnée propre à déterminer la date de sa naissance. Le portrait de Massa a été peint par le célèbre Frans Hals, qui était également de Haarlem. A. Matham,

qui habitait aussi cette ville, en fit une gravure d'après le tableau. Cette estampe, extraordinairement rare, porte les inscriptions: *Anno 1635 — In Calis Massa — Aetatis suae 48*. M. Frédéric Muller a trouvé, dans un album de cette époque, la devise *In Calis Massa* à côté d'un autographe de Massa. Donc, s'il avait atteint l'âge de 48 ans en 1635, il doit être né en 1587.

En présence du mutisme des archives de Haarlem, on pourrait se faire deux questions: Massa était-il juif ou d'origine israélite, ou appartenait-il à la communion des Mennonites? Je crois pouvoir répondre négativement à toutes les deux.

Quant à la première, je constate que non seulement Massa, mais aussi ses parents, professaient la religion chrétienne. Dans la dédicace au prince Maurice de son Histoire des guerres de Moscovie, il rappelle non seulement qu'il a vu «les grandes tyrannies des Espagnols» mais aussi qu'il les a entendu raconter par ses parents qui «en ont tant souffert et en souffrent encore.» Plus loin, il nous apprend qu'il est «d'une maison honorable» d'origine noble, et qu'il appartient à cette race «d'hommes pleins de zèle, qui se sont exilés loin de leurs amis et qui ont tout perdu pour cause de la religion.»

Rapprochant ces témoignages de l'accent étranger de son nom, accent qui a déterminé l'historien G. F. Müller lui-même à regarder Massa pour un italien, nous conjecturons qu'il appartenait à une famille noble italienne qui, dès les premiers temps de la Réforme, aurait abandonné le catholicisme, quitté l'Italie et se serait réfugiée dans les Pays-Bas. Cette supposition s'était déjà présentée à l'esprit de M. F. Muller (7) et elle reçoit quelque confirmation des passages que nous avons rapportés.

Mais que penser de la réunion de ces noms juifs Isaac et Abraham? On peut l'expliquer aisément, en songeant qu'on était alors au milieu des sanglantes persécutions du seizième siècle. Le protestantisme était une réaction du christianisme

biblique contre la tradition qui s'était toujours éloignée de plus en plus de la Bible, leur source commune. Dans les jours de sa naissance douloureuse, en rouvrant le livre des saintes Ecritures, il trouva à un haut degré sa consécration prophétique dans le Vieux Testament. Fondé sur les principes de ce livre sacré, il remit en vigueur les noms, les idées et les préceptes bibliques et, dans cette réaction, il alla si loin, que Luther lui-même voulait remplacer le droit canonique par la législation de Moïse. A cette époque, au milieu d'une violente persécution, un père de famille qui pour sa foi « a quitté ses amis et perdu ses biens » attend la naissance d'un nouveau rejeton: qu'y a-t-il de plus naturel que de le voir donner à cet enfant le nom du « fils de la promesse » et de l'appeler l'Isaac d'un autre Abraham? C'était alors, plus que jamais, le temps de se tourner vers le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

Mais peut-être Massa était-il mennonite? Pas davantage. Dans sa dédicace au Stadhouder, nous venons de voir qu'il fait des instances pour obtenir un emploi, une fonction, afin « de pouvoir rendre service à la patrie, soit sur terre, soit sur mer. » Cette demande ne concorde point avec les principes des vieux mennonites qui tenaient encore, à cette époque, à leur aversion traditionnelle pour toute charge. Mais bien plus: celpi qui, connaissant à fond les conceptions dogmatiques qui agitérent ce fier seizième siècle, voudra lire avec attention *l'Histoire des Guerres*, y découvrira sans grande peine les principes déterminants de l'église réformée, dans les observations morales de Massa. Le regard fixé sur les horreurs qu'il décrit, il parle de la « tolérance et de la volonté de Dieu » avec toute la sévérité et la logique inflexible d'un ultracalviniste. Qu'il n'en parle point avec toute la clarté et avec les distinctions subtiles d'un théologien, nous le concédons pour un instant et cela ne doit pas nous étonner de la part d'un jeune marchand qui habite la Russie. Mais comme au milieu de ce vaste mouvement de la Réforme, les

idées fondamentales, l'esprit dominant des communions particulières se reflètent involontairement dans leurs membres, nous avons des preuves indubitables que Massa professait les principes du Calvinisme (8). C'est ainsi que s'explique plus clairement son attachement si vif pour Maurice qu'il regardait non seulement comme un héros à la guerre, mais encore comme un héros de la foi (9).

Dès sa jeunesse, Massa fut envoyé par ses parents à Moscou « pour y apprendre le négoce. » D'après un autre passage de *l'Histoire sommaire*, il était destiné au commerce de la soie: ce qui nous explique l'importance qu'il attache au commerce persan. Son arrivée en Russie doit avoir eu lieu vers 1600, car l'année suivante, il nous apprend les événements de Moscou, comme témoin oculaire. Il nous dit expressément qu'il y demeura *huit ans*, et pendant ce temps, il enregistra tout ce qu'il vit et tout ce qu'il apprit de remarquable concernant les événements qui se passaient en Russie. Mais la triste situation des affaires commerciales, le danger d'un plus long séjour dans cet empire, parmi les troubles qui y régnaient et qui mirent même sa vie en péril, l'obligèrent à quitter le pays.

La période historique que Massa eut l'occasion de décrire appartient à la partie la plus tragique de l'histoire de Russie. Après s'être courbée, pendant de longues et effroyables années, sous le joug sanglant d'un monstre, Ivan le Terrible, cet empire avait pu respirer quelques instants sous le règne du bon mais faible Fédor Ivanovitch, quand tout à coup on voit fondre sur lui, avec une incroyable rapidité, une série incessante de désastres. On voit d'abord un tigre ombrageux fouiller les entrailles de la Russie, pour en faire couler à flots le sang le plus noble; puis la majesté du trône s'obscurcir au point de ne conserver qu'une ombre de son éclat; un tartare ruse, Boris Godounoff, homme d'état sans conscience mais habile, se fait l'assassin de l'héritier légitime d'un trône sur lequel il s'assied lui-même, après l'avoir conquis par le meurtre, la fraude et l'hypocrisie: du haut de ce siège, il est

témoin des calamités indescriptibles dont une famine sans exemple couvrit le pays déjà si fortement éprouvé; plus tard, un imposteur — ou une dupe — eut à son tour la chance de se saisir de la couronne, pour la perdre bientôt dans un bain de sang; enfin, pour terminer ce drame lugubre, une série d'aventuriers se disputent le pouvoir avec acharnement. Entre tous les épisodes de l'histoire du monde, il n'en est point qui soient plus marqués de sang et de larmes, que l'histoire de Russie de la fin du seizième et du commencement du dix septième siècle.

Massa a été témoin oculaire de la plupart des événements qu'il décrit avec tant de naturel et de simplicité. Il a vu les horreurs de la famine (1602), l'entrée solennelle et peu après, l'enterrement du duc Jean de Danemark; il a vu l'ambassade de la Hanse (1603), le retour des soldats d'une des expéditions en Géorgie, l'envoyé autrichien venu à Moscou en 1604, les partisans du premier des faux Démétrius qui furent emmenés captifs dans la capitale en 1605; le somptueux cortège de Marine, la fiancée de Dmitri et les noces sanglantes qui suivirent peu après (1606); il vit même le cadavre du tsar assassiné et les artifices auxquels on eut recours pour prouver au peuple que Démétrius n'était plus en vie.

C'est ainsi que prit naissance *L'histoire sommaire de l'origine et du commencement des guerres et des troubles de ce temps en Moscovie, sous le règne de divers souverains, jusqu'en l'année 1610* (par Isaac Massa de Haarlem). Nous devons nous abstenir ici d'un examen critique détaillé de ces mémoires: il trouvera sa place dans les notes que nous avons jointes au texte et il aura, pour premier résultat, une comparaison de l'ouvrage avec les documents contemporains qui sont la source de l'histoire de Russie à cette époque. L'exactitude, la véracité de Massa seront, de cette manière, mises hors de doute. Nous ferons seulement remarquer que le témoignage de Massa acquiert une importance plus haute encore quand nous songeons que, pendant son séjour en Russie, il

eut des relations avec la cour, et que poussé par son esprit d'observation, il rechercha l'amitié de « quelques nobles et secrétaires. » Libre de toute passion politique qui aurait pu le détourner d'une intelligence impartiale des événements, n'appartenant point à une nation, dont l'antipathie pour les Russes l'eût conduit involontairement à peindre de couleurs sombres les hommes et les choses; étant d'un âge où l'on est encore exempt de préjugés, dans la fleur de la jeunesse, alors que les impressions sont les plus vives et les plus spontanées, parlant *de visu*, et, quand il doit recourir au témoignage d'autrui, ayant recours à des personnes qui se trouvaient au cœur des événements; doué, enfin, d'un caractère religieux et moral, inséparable de l'amour de la vérité, Massa réunissait en lui toutes les qualités qui devaient faire de lui un historien véridique. Son ouvrage est désormais indispensable pour l'histoire du faux Démétrius.

La traduction de ces mémoires en langue française offrait d'assez sérieux obstacles. Ecrits par un homme qui se dit lui-même étranger aux lettres, ils rapportent les faits sans leur donner toujours l'ordre logique; les phrases sont incorrectes, souvent obscures, les répétitions sont fréquentes, il n'y a aucune recherche de style. L'ensemble ne se distingue que par une grande sincérité. Il n'était pas aisé de rendre dans une autre langue et sous une forme présentable, ces naïves annotations du marchand hollandais et nous avons hésité sur le système à suivre dans notre version. Enfin, nous avons essayé de suivre le texte dans sa forme originale, sans nous permettre des remaniements: si l'élégance a pu y perdre, la fidélité y a gagné. Nous ne garantissons point, cependant, d'avoir toujours compris le sens exact de l'auteur: en maint endroit la phrase est douteuse, et l'orthographe fautive. Nous ne sommes pas certains, surtout, d'avoir partout restitué exactement les noms propres, presque toujours défigurés dans l'original. En un mot, nous demandons au lecteur beaucoup d'indulgence pour un travail dont la difficulté

ne peut-être appréciée que par ceux à qui la langue néerlandaise est familière.

Les matériaux que Massa avait recueillis à Moscou furent seulement mis en œuvre à son retour dans sa patrie, c'est-à-dire en 1610 ou 1611: (20) il dédia son travail au prince Maurice et lui en offrit même le manuscrit (21). Le désir qu'il manifeste, dans la dédicace, d'être employé au service de l'état, ce désir ne fut pas exaucé, du moins dans les premières années. Le temps n'était pas venu de faire profiter la patrie de la grande expérience de Massa et surtout de sa connaissance des affaires, du commerce et de la langue de la Russie. Cela ne pourrait avoir eu lieu que lorsque des relations plus directes se fussent établies entre ce pays et la République des Provinces-Unies, et ces relations ne commencèrent qu'en 1614. Il résulte de la dédicace de *l'Histoire sommaire* que Massa, outre les événements rapportés dans son manuscrit, avait encore à communiquer au Prince « la description des côtes du Cathay et le récit des voyages qu'il avait faits en ce pays par ordre des souverains moscovites. » Il aime mieux les « raconter » au prince; ce qui prouve qu'en ce moment-là, il n'avait pas encore donné à ses notes la forme d'un écrit terminé. Ne voyant pas s'accomplir son vœu: « d'être utile à son pays, comme l'ont été Heemskerk et tant d'autres », il dispose ses matériaux et exécute sa description; et ce qu'il en a publié à la hâte, est de telle importance pour la Russie qu'Adelung n'hésite point à appeler Massa « un savant géographe hollandais » (22).

Sa connaissance de la géographie du Nord donna même lieu à une circonstance remarquable: en 1612, il fut invité par Le Maire à faire partie d'une nouvelle expédition envoyée à la recherche d'un chemin vers les Indes par le Nord.

Massa, cependant, déclina cette offre. C'est dans l'édition latine de la *Detectio freti*, de 1612, qu'il raconte le plus amplement ce fait: « Dans le détroit de la Nouvelle Zemble règne le froid le plus intense, il ne faut donc point s'étonner

de ce que, par suite du peu de largeur de ce passage, il s'y amoncelle des montagnes de glace qui s'élèvent à la hauteur de 60, ou au moins de 50 pieds, ainsi que l'ont mesuré dans ces dernières années ceux qui y ont été envoyés par Isaac Le Maire sur un petit vaisseau. Le Maire souhaitait que je fisse partie de ce voyage, mais il le souhaita en vain; car je sais très bien et je puis démontrer que ce passage par le Nord n'est pas ouvert et que tous ceux qui veulent le chercher échoueront dans leur tentative, à moins qu'ils ne s'y prennent d'une autre manière." On le voit, Massa prit part, en quelque sorte, à la polémique sur la possibilité ou l'impossibilité d'un passage par le Nord; une question, qui dans ce temps-là, agitait vivement les esprits. Il n'est pas sans intérêt de connaître les preuves auxquelles il vient de faire allusion: elles sont mentionnées dans l'édition néerlandaise de sa *Description des pays de Sibérie*, etc.; et il les y expose longuement. Ses arguments sont en quelques points vraiment puérils.

Voici ses propres paroles:

"Il est à regretter que les Hollandais ne puissent réussir à y arriver par le Waygats, mais ils ne savent pas comment accomplir ce projet, car ce n'est pas en cent fois qu'ils pourraient y faire passer des vaisseaux. Si jamais ils veulent faire une exploration complète de ces pays, il faut qu'ils y séjournent pendant deux ou trois années, aux environs de l'île de Waygats ou de la Petchora, où ils obtiendraient de bons ports et des concessions de terre. De là, ils expédieraient des équipages montés sur des barques comme le font les Russes, avec lesquels ils noueraient des rapports d'amitié et dont ils apprendraient facilement les routes à suivre. C'est ainsi que l'on fera la découverte de beaux pays, îles et terres-fermes. Cependant, on peut douter si, aux environs de la Chine, l'Amérique n'est pas attachée aux autres parties du globe par un isthme, comme l'Afrique est reliée à l'Asie près de la Mer Rouge. La chose n'est pas impossible; en effet, d'où sait-on qu'il y a un passage, sinon de quelques écrits

païens dans lesquels on trouve qu'il se fit là, jadis, une séparation violente, fait qu'ils appuient de plusieurs arguments. S'il y a un passage, il doit être fort étroit; sinon il serait impossible, je l'ai déjà fait entendre, que les hommes fussent venus en Amérique, attendu qu'Adam a été créé en Asie, et qu'on ne lit nulle part dans la sainte Ecriture qu'il y ait eu, avant le Déluge, des barques ou des vaisseaux. Et chacun sait, d'ailleurs, qu'il n'y a qu'un seul monde et qu'il ne peut y avoir des créatures originaires de divers pays, puisque toutes sont sorties du paradis terrestre, etc. On me demandera peut-être comment les hommes se sont dispersés de tous côtés dans les îles: à mon avis, cette dispersion a eu lieu après le Déluge. C'est ainsi qu'ils sont arrivés en Amérique dont on n'est séparé, comme on sait, que par un détroit; or, un détroit semblable peut exister aussi entre l'Asie et l'Amérique, malgré l'opinion fortement soutenue par quelques uns, qu'il y a entre ces deux parties du monde une grande mer large de plus de cent milles."

Des juges compétents ont formellement reconnu les mérites de Massa en ce qui concerne la géographie de la Russie, et en plus d'une occasion, ils ont été appréciés à leur valeur. Nous ne pouvons pas, dans cette esquisse de sa vie, omettre de jeter un coup-d'œil sur ce qu'il a fait à cet égard, nous le pouvons d'autant moins, qu'à défaut d'autres sources, c'est exclusivement à ces travaux littéraires que nous devons recourir pour connaître ses mérites.

Pendant les années de sa jeunesse qu'il passa à Moscou, il s'occupa avec zèle à recueillir les renseignements des voyageurs russes sur la Sibérie, un pays qui, au commencement du 17^e siècle, était bien peu connu encore et qui, à cause de son éloignement, n'apparaissait à l'esprit des curieux que sous une forme mystérieuse. Mais il était impossible alors à une critique sévère de contrôler ces renseignements par des comparaisons ou des vérifications scrupuleuses: il ne faut donc pas s'étonner si l'élément fabuleux ne fait pas dé-

faut dans ceux que Massa recueillit. On peut, il est vrai, l'éliminer de ses récits avec la plus grande facilité, et ce qui reste après cela, conservera toujours sa valeur pour la connaissance de la Russie. Car, sans aucun doute, il n'a puisé qu'à des sources pures. C'est à un homme qui, sous le règne de Boris Godounoff, avait pris part à une expédition en Sibérie, que Massa dut la faveur d'être mis en possession d'une esquisse et de détails importants sur ces pays nouvellement découverts, et dont l'annexion successive recula d'une manière si considérable les frontières septentrionales de la Russie. Dans les écrits dont nous allons parler, Massa lui même nous fait connaître les peines qu'il fallait se donner, à cette époque, pour obtenir des Russes de semblables renseignements: *Haec sunt quae maximo studio, resciscere potui, in Urbe ipsa Moscoviae, de coloniis ductis in maximam regionem Siberiae, cum adjacentibus Tartaris, Scythisque nationibus: plura non licuit inquirere, imo difficile fuit, haec quae retuli impetrare ab aliis, cum Russis maxime displiceat, si exteris secreta Regni innotescant.*" Ou pour nous servir des termes plus explicites de l'édition héerlandaise. «Je décrirai, pour autant qu'il m'est possible, le chemin pour aller de Russie en ce pays (en Sibérie), mais je dois dire qu'il ne m'a pas été donné d'en apprendre davantage. Ce que je sais, je l'ai recueilli avec la plus grande peine et je le dois à l'amitié de quelques personnes de la cour de Moscou, qui, pour l'affection qu'elles me portaient, me confièrent ces renseignements après avoir hésité bien longtemps avant de me les donner. Il pouvait leur en coûter la vie; car le peuple russe est extrêmement défiant et ne peut supporter que l'on découvre les secrets de son pays." Les résultats de ses recherches actives et de ses instances auprès de ses amis moscovites furent consignés par Massa dans un ouvrage qui porte pour titre:

Beschryvinghe van der Samoyeden landt in Tartarien. Nieuwlijcks onder 't ghebiedt der Moscoviten gebracht. Wt de Russche tale overgheset, Anno 1609. Met een verhael van

de opsoeckingh ende ontdeckinghe van de nieuwe deurgang ofte stract int Noordwesten na de Rycken van China ende Cathay. Ende een Memoriael, gepresenteert aan den Coningh van Spaengien, belanghende de ontdeckinge ende ghelegentheyt van 't Land ghenaeamt Australia Incognita. f Amsterdam by Hessel Gerritsz. Boeckvercooper, opt Water, in de Pascaert, Anno 1612.

Ce petit livre, qui est devenu d'une excessive rareté, comprend 40 pages, petit in 4°. et 3 cartes, savoir:

1° une carte du globe offrant les diverses découvertes dont il est fait mention dans le texte;

2° *Tabula nautica* qua repraesentantur orae maritimae meatus, ac freta, noviter a H. Hudsono Anglo ad Caurum supra Novam Franciam indagata. Cette carte a été gravée en Angleterre, car elle porte les armes royales anglaises et donne en anglais les dénominations géographiques.

3° *Caerte van 't Noorderste Russen, Samojeden, ende Tingoessen landt: alsoo dat van de Russen afghetekent en door Isaac Massa vertaelt is.*

Ces deux dernières cartes ont chacune au verso deux pages de texte: celui de la *Tabula nautica* comprend un récit succinct de la découverte du détroit de Hudson. Dans la deuxième édition de l'ouvrage, qui parut dans la même année, ces textes ont été augmentés et transportés dans le corps même du livre, ce qui explique la modification que subit le titre qui, dans cette édition latine, est ainsi conçu:

Descriptio ac delineatio Geographica Detectionis Freti sive, Transitus ad Occasum, supra terras Americanas, in Chinam atq; Japonum ducturi, recens investigati ab M. Henrico Hudsono Anglo. Item, Narratio Ser^{mo}. Regi Hispaniae facta, super tractu, in quinta Orbis terrarum parte, cui Australiae Incognitae nomen est, recens detecto, per Capitaneum Petrum Fernandez de Quir. Unà cum descriptione terrae Samoiedarum et Tingoosiorum, in Tartaria ad Ortum Freti Waygats sitae, nuperq; Imperio Moscovitarum subac-

tas. Amsterodami Ex Officina Hesselij Gerardi. Anno 1612.

Une nouvelle édition de cet ouvrage avait été proposée déjà en 1842 à l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg, par P. A. von Baer, et approuvée par ce corps savant; mais elle n'eut pas lieu. Aujourd'hui le projet a été réalisé.

Quoique dans cet écrit il n'y ait qu'une très minime partie de consacrée aux découvertes maritimes dans le Nord (25), il a retenu le nom de *Traité d'Hudson*, à cause de la mention de ce nom dans le titre et parce que le voyage de ce navigateur en occupe les premières pages. Une troisième édition, tout-à-fait remaniée et accompagnée d'un texte latin, parut en 1613.

Dans la reproduction que nous avons faite de ce petit ouvrage, nous avons suivi cette édition parce que c'est celle à laquelle l'auteur mit la dernière main pour perfectionner son travail. La carte s'y trouve augmentée. En 1614, L. Hulsius traduisit en allemand la première édition latine et en fit la douzième partie de sa collection de voyages *Schiffarth.... gegen Nord-Osten* etc. Cette traduction parut de nouveau en 1627. On y trouve une réduction de la carte de Massa.

Cette carte que le Dr. Hamel qualifie de « très intéressante » et qu'Adelung cite comme la plus remarquable des cartes de la Russie, publiées par Massa, cette carte fut originellement exécutée à Moscou, avec les noms en russe. Voici ce qu'il nous raconte à ce sujet dans la *Detectio freti*: « Vivebat tum temporis in Moscovia amicus mei frater, qui his detectionibus comes fuerat, is tabulam quandam, ex fratris jam defuncti ore exceptam et a se delineatam nobis tradidit, ipse vero fretum Waygatz penetraverat omniumque locorum usque ad Obignarus est, qui vero situs regionum ultrâ flumen, cognovit ex aliis. Est sola haec quam damus tabella rudis duntaxat illius orae delineatis maritimae, eamque magnâ molestiâ mihi comparavi, si vero resciscerent illi quorum interest, actum esset de Moschi illius vita, nomen ideo illius non prodimus ». Cette carte fut exécutée probablement entre les an-

nées 1604 et 1608, et évidemment après l'année 1601, car elle mentionne sous le nom de ville de Tasoff ("Tascoofs stad") la ville de Tasovski gorod qui fut fondée en cette année sur la rive orientale du Tas. Après avoir été gravée conformément au dessin venu de Moscou, on y ajouta plus tard les contours de la côte occidentale de Novaja Zemlja et de Matvejeva Zemlja, d'après les cartes hollandaises dressées à la suite des voyages de Barentsz. En dehors des deux éditions susdites de la *Detectio freti*, cette carte se trouve encore dans *l'India Orientalis* de de Bry, Francfort 1613, mais sur une échelle un peu plus petite. Les noms hollandais y sont latinisés, ce qui a donné lieu à de grosses erreurs. A cause de son extrême rareté, on en a fait de notre temps, des reproductions en lithographie. La première apparaît dans la nouvelle édition anglaise des Voyages de Gerrit de Veer en 1594, 1595 et 1596, publiée par Charles T. Beke, Londres 1853. Une autre, sur vieux papier de Hollande a été exécutée par les soins de M. Fréd. Muller et fait partie de son intéressant recueil intitulé: *Collection des huit planches et cartes, avec leurs variantes, qui se trouvent dans les deux éditions latines très rares du livre de Massa: Detectio freti. Amst. 1612, 1618.*

Ce qu'il y a de plus essentiel dans la carte de Massa a été apporté par Hessel Gerritsz. dans la grande carte latine de 1614: *Tabula Russiae desumpta ex autographo, quod delineandum curavit Feodor, filius Tzaris Boris, desumta, et ad fluvios Dwina, Zuchanum, aliaque loca, quantum ex tabulis et notitiis ad nos delatis fieri potuit, amplificata ac M. D. Tzari Michaeli Feodrowitsch... dedicata ab Hesselo Gerardo M. DC. XIII.* (dans le grand atlas de Blaeu II. 1667). Adelung fait, sur cette carte, la notice suivante: Boris Godounoff l'avait fait commencer déjà en 1599, mais, par suite des troubles intérieurs, elle ne put être achevée ni sous son règne ni sous celui de son fils Féodor Borissowitch, et nous ignorons comment elle vint entre les mains de Gerritsz.

pour être publiée (28). Dans la note citée plus haut, M. Fr. Muller émet la supposition que Massa pourrait bien être l'éditeur de cette carte: cette supposition ne nous semble point hasardée. Il paraît que lors de la publication de cette carte, Massa se trouvait encore dans sa patrie; car il résulte de l'addition postérieure du chiffre I dans le millésime, que la carte devait paraître déjà en MDCXIII. Cette conjecture devient presque une certitude, si l'on observe que la refonte de la troisième édition de la *Detectio freti* qui parut la même année, chez le même éditeur, n'a positivement pas eu lieu sans que l'auteur n'y fût présent en personne. Nous connaissons déjà les actives recherches de Massa, les relations qu'il avait à Moscou et qu'il y entretenait, sa carte du nord transportée sur l'autre (de sorte qu'à Moscou on aurait déjà pu s'apercevoir que la carte russe de la Sibérie, si inconnue encore, avait déjà pris le chemin de la Hollande); toutes ces circonstances réunies doivent nous conduire à supposer que Massa a du moins servi d'intermédiaire à cette édition ou qu'il a mis la main à la nouvelle confection de la carte. Sa compétence dans ce travail apparaît d'autant mieux, quand, avec Adelung, on relève les autres cartes que Massa avait, déjà auparavant, consacrées à la Russie. La carte de 1614 fut, plus tard, redressée par Nicolas Visscher (Piscator) qui la publia en 1631, augmentée et corrigée d'après les meilleures sources et surtout d'après les journaux des navigateurs hollandais, car, selon la note du N^o. 1081 dans le *Catalogue des cartes géographiques de la Bibliothèque du Prince Alexandre Labanoff de Rostoff* (Paris, F. Didot, 1823), « les bords de la mer Blanche et le cours de la Dwina sont les parties les plus soignées. » Cependant, pas plus qu'Adelung, nous ne sommes en état de lever tous les doutes émis par la critique de von Baer dans le travail déjà cité: « Woher kommt es z. B. » demande-t-il à la fin, « dass die Karten, welche Massa unter eigenem Namen herausgab, und die in den meisten ältern holländischen Atlanten sich befinden, nicht unbedeutend

von der Karte abweichen, welche Hessel Gerard mit seinem Namen bezeichnet hat? In der letztern ist z. B. die Configuration der Weissen Meeres ganz falsch und der Onega-See von auffallend kleinem Umfange, hat einen mächtigen ausfluss in das Weisse Meer, dessen die Леденая Ипоргайфа eben so wenig gedenkt, als er in der Wirklichkeit besteht. Hat Massa etwa in seinen späteren Karten neue Beobachtungen eingetragen?" Cela pourrait être par ses relations avec la Russie. En tous cas, en dehors de l'hypothèse proposée, ce sera toujours une question très difficile à résoudre, que celle de savoir comment la carte de l'empire russe est parvenue à Hessel Gerritsz.

Voici les cartes concernant la Russie qui ont été composées par Massa.

Russiae, alias Moscovia dictae, partes septentrionalis et orientalis auctore Isaaco Massa. Amstelod. apud Joh. et Corn. Blaeu (1609). Russie septentrionale, de la Mer glaciale à la ville de Kazan et vers l'orient jusqu'au fleuve Yenisey. Cette carte se trouve dans les atlas de Blaeu, de Nic. Visscher, de Schenk, de Moses Pitt, de Jansson, de Hondius, etc. D'après Witsen, la carte suivante appartient également à l'année 1609: *Russiae, vulgo Moscovia, pars australis auct. Is. Massa. Amst. Joan. et Corn. Blaeu.* Au Nord, elle commence à la ville de Vologda et se termine au Sud avec la mer d'Azoff. De l'occident à l'orient, elle embrasse les contrées entre le Dnieper et le Volga.

Tabula septentrionalis Russiae, quemadmodum ex ab universalis Russia separata et descripta est ab Is. Massa. C'est probablement la même carte que celle de la *Description du pays des Samoyèdes*, etc. Entre la Nouvelle Zemble et le détroit de Waygats, on lit cette note: Hic cum aestu maris transitus patet alias locus est aridus.

Tabula geographica partis Europae et Asiae quae septentrionem spectans. Edita 1610. Se trouve aussi dans Nic. Witsen: *Noord- en Oost-Tartarije.*

Novissima Russiæ tabula auct. Is. Massa. Amst. sumptibus Joannis Janssonii, 1612, dans les recueils de Gérard Valk, Pierre Schenk et dans la première partie de l'atlas anglais de Moses Pitt. Outre la Russie, cette carte comprend aussi la Suède, la Norvège, le Danemark, la côte du Holstein, le Mecklembourg, la Poméranie, la Russie, la Livonie et la Lithuanie.

La topographie même de l'empire Russe a été enrichie par Massa d'un plan très ample de la vieille capitale, plan de dimension beaucoup plus grande que celui qui se trouve dans un des coins de la carte de 1614 avec cette inscription: *Moscuæ ad archetypum Feodori Borissowitsai*. Ce n'est pas sans peine que Massa réussit à se procurer ce document remarquable qui représente la ville de Moscou à l'époque du siège de 1605. Il faut lire dans son œuvre capitale la page où il raconte d'une manière si naïve comment il parvint à se procurer ce dessin (pages 165—167 de la traduction).

Après avoir donné cette nomenclature complète des œuvres de Massa, la question surgit de savoir si ce n'est pas à lui qu'il faut attribuer l'écrit suivant, dont un des très rares exemplaires connus fait partie de la collection de brochures, nommée la *Bibliotheca Duncaniana*, qui se trouve à la Bibliothèque royale de la Haye: *La légende de la vie et de la mort de Demetrius dernier Grand Duc de Moscovie, traduite nouvellement l'an 1606. A Amsterdam, chez Corneille Nicolas*. in 8° (20).

M. Fréd. Muller disait déjà dans sa *Bibliographie Néerlando-russe* (p. 107): «Le titre de *La Légende* porte: *Nouvellement traduit*: c'est apparemment du hollandais, mais l'original n'est pas connu non plus que l'auteur. Au premier abord, il me sembla que c'était Is. Massa; un profond connaisseur de cette littérature m'a cependant déclaré que cette conjecture est mal fondée". Un autre écrit hollandais fut opposé, en cette même année 1606 à la *Légende*, il est intitulé: *Warachtige ende eygentlycke Beschryvinge van de Won-*

derbare ende seer gedenckweerdighe geschiedenissen die in Moscovia zyn voorgevallen, in 4°. de 12 pages non chiffrées (30). Avant de discuter d'une manière précise si la conjecture de M. Muller est fondée ou non, consultons les opinions d'autres écrivains.

L'importance de la *Légende* pour l'histoire du faux Dmi-tri porta le prince Michel Obolensky à en publier une réimpression littérale sous ce titre: *La légende de la vie et de la mort de Démétrius l'imposteur, connu sous les noms de Grichka Otrepief, Samosvanetz, Rastriga ou Ljedmitri. Imprimé à Amsterdam en 1606. Réimprimé en 1839. Moscou, imprimerie de l'Institut Lazareff.*

Cette nouvelle édition ne fut point mise dans le commerce et n'a été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires. L'éditeur y ajouta la préface suivante:

« Sous le titre de *La légende de la vie et de la mort de Démétrius* parut, en 1606, à Amsterdam, la traduction d'une lettre qu'à cette époque écrivit de la Russie un marchand étranger, témoin de la mort de Démétrius l'Imposteur. Ce marchand était sans doute de nation allemande, car il dit, page 17: « La boucherie en eut esté d'autant plus grande, sans encor l'évident danger où nous autres marchands Allemands et de toutes nations estrangeres eussions esté precipités. » L'auteur de cette lettre ne serait-il pas Simon Mentchou, dont il est fait mention n°. 10, page 79, dans les réponses que firent les ambassadeurs lithuaniens aux boïards de Moscou en 1608, réponses qui se trouvent consignées dans mon Codex Diplomaticus ou Recueil de diplomes et d'autres actes historiques (Цешорическій Сборникъ К. М. Оболенскаго). Quoi qu'il en soit, ces nouvelles contemporaines, communiquées par un témoin oculaire des événements qui ensanglantèrent l'année 1605, sont faites pour exciter vivement notre curiosité. L'historiographe N. M. Karamzine cite cette brochure dans plusieurs passages du tome XII de son Histoire de Russie.

Ce récit, imprimé à Amsterdam, étant devenu une des plus grandes raretés bibliographiques, je l'ai fait réimprimer, et je l'offre aujourd'hui au jugement des lecteurs sous la même forme qu'il parut en 1606. Loin d'y faire le moindre changement, la moindre correction à l'orthographe, j'y ai laissé toutes les fautes typographiques qui se trouvent dans l'original.

Démétrius l'Imposteur est resté jusqu'à ce moment un personnage énigmatique pour notre histoire; par conséquent tout ce qui peut concourir à répandre un nouveau jour sur sa vie, est pour nous de la plus haute importance. Il est maintenant de notoriété publique qu'il fut, non Grégoire Otrépieff, mais quelque autre personnage. Pendant mon séjour à Varsovie, en 1831, lorsque je servais dans le Gouvernement Provisoire de la Pologne, je parvins à me procurer un manuscrit contemporain, sous le titre: *Instruction des Jésuites à Démétrius sur la manière dont il doit régner*. Je ferai imprimer ce manuscrit, si j'en obtiens la permission. Quiconque en prendra connaissance sera convaincu, que Démétrius, fruit de la politique des Jésuites, fut élevé dans la croyance qu'il était le vrai tzarévitch. D'ailleurs toute sa vie, toute sa conduite prouvent cette croyance, et même lorsque personne ne voulut plus croire qu'il fût le vrai Démétrius, lui seul resta inébranlable dans cette conviction qu'il ne perdit pas même à sa mort.

Un des principaux rôles du drame de ce faux tzarévitch fut celui de Léon Sapéga, chancelier du Grand-Duché de Lithuanie. Ce seigneur, né calviniste, mais converti au Catholicisme par le célèbre Scarga, devint l'exécuteur le plus zélé des projets des Jésuites. Le pape Clément VII, pour lui en marquer sa reconnaissance, lui donna une croix et offrit à sa femme une rose d'or d'un très-haut prix. Il n'est pas douteux, que Léon Sapéga, pendant son séjour à Moscou, en qualité d'ambassadeur à la cour de Boris Godounoff, n'ait formé parmi les fiers boïards russes, qu'indignait la puissance illégitime de Godounoff, un fort parti voué à la Po-

logne. Le chef de ce parti fut le célèbre secrétaire d'état Athanase Vlassieff, qui entretenait une correspondance suivie avec Léon Sapéga.

Ce qui prouve que ce dernier fut un des principaux moteurs des entreprises de la Pologne contre la Russie, c'est qu'à l'époque où tous les projets ambitieux de la Pologne pour l'assujettissement de la Russie eurent échoué, c'est-à-dire, après la paix de Dévoulino en 1619, Lipsky, chancelier du royaume de Pologne, accusa solennellement, en pleine diète, Sapéga d'avoir été le principal auteur de ces folles entreprises, dont les résultats, onéreux pour la Pologne, ne lui donnèrent qu'une paix désavantageuse. Sapéga protesta vainement contre ces accusations en écrivant l'histoire de Grichka Otrépieff; ses contemporains n'y ajoutèrent aucune foi. Le brouillon de ces *protestations*, écrits de la main même de Sapéga, est entre mes mains et paraîtra incessamment dans mon Codex Diplomaticus. Après avoir fait mention des manuscrits que je possède, je ne puis passer sous silence d'autres objets précieux qui appartiennent également à l'époque de Démétrius l'Imposteur.

1. Le portrait original du Prince Dmitri Mikhaïlovitch Pojarsky se trouve à St. Pétersbourg chez Madame la Princesse Repnine-Volkonsky avec les portraits des Princes Obolensky-Repnine.

2. Trois tableaux contemporains qui représentent: l'entrée à Moscou du voïévode de Sendomir Youry Mnichek; l'entrée solennelle de Marine Mnichek au Kremlin; le couronnement de Démétrius l'Imposteur, se trouvent dans l'Hermitage Impérial de St. Pétersbourg" (1).

(1) L'édition de 1689 comprend encore les figures suivantes:

1. Le portrait d'Athanase Vlassieff.

2. Une monnaie d'or de Démétrius l'Imposteur.

3. Le sceau et deux signatures de Démétrius l'Imposteur. L'une en Polonais, l'autre en Russe sont tirées d'un rescrit de Démétrius, daté de Sambor et adressé à Youri Mnichek, voïévode de Sendomir. Il y est question: du don fait à ce seigneur d'un million de florins de Pologne à l'occasion de l'avènement

Le prince Obolensky était donc d'avis que l'auteur de la légende était allemand. Cette opinion a été adoptée également par Adelung dans son article: *Der Verfasser der Legende des Demetrius* (31) où il parle aussi d'un "texte original allemand, quoi qu'on ne sache point s'il a jamais été imprimé." S'il n'y avait pas, pour dénier à Massa la paternité de cet ouvrage, d'autre argument à faire valoir que cette seule expression: *nous autres marchands allemands*, la difficulté serait bien facile à lever. Il se présente ici une autre circonstance tout à fait inconnue aux deux écrivains que nous avons nommés. C'est celle-ci. En 1607 parut à Londres: *The Reporte of a bloudie and terrible Massacre in the City of Moscou, with the fearefull and tragicall end of Demetrius the last Duke, before him reigning at this present. At London Printed by Val. Scins, for Samuel Macham, and Matthew Cooke, and are to be sold at their shop in Paules Churchyard, at the signe of the Tigershead 1607, in 4°.*

de Démétrius au trône de Russie; de son mariage avec Marine, la fille du voïévode Mnichek, et de la cession à perpétuité à elle faite des principautés de Novgorod et de Pakoff avec l'autorisation d'y pratiquer librement le culte catholique. Ce rescrit porte la date du 25 Mai 1604.

4. Le grand sceau de l'état et la signature latine de Démétrius, tirés d'une lettre patente à Mnichek, voïévode de Sendomir. Démétrius apprend à ce voïévode que ces affaires vont bien et qu'il lui envoie deux cent mille florins par le secrétaire Jean Boutchinsky, en qui il le prie d'avoir pleine confiance. Cette lettre est du 5 Novembre 1605.

5. Le cachet et la signature latine de Démétrius apposés à une instruction donnée par l'Imposteur au secrétaire Jean Boutchinsky, envoyé au voïévode Youri Mnichek pour lui rendre compte d'affaires concernant Marine Mnichek, sa fiancée. Novembre 1605.

6. Le sceau moyen de l'état apposé à une lettre adressée par Démétrius aux prêtres et aux diacres de la communion grecque, desservant la cathédrale de Lvoff, sous l'invocation de l'assomption de la Vierge. Il leur envoie des peaux de martre zibéline de la valeur de trois cents roubles, pour leur donner la facilité d'achever la construction de cette église. Février 1606.

7. Les armes et la signature, en polonais, de Marine Mnichek, tirées d'une lettre qu'elle écrit à son père le voïévode de Sendomir Youri Mnichek. Elle lui demande ce qu'il fait, quelle est la situation des affaires de la Russie à la cour de Pologne; elle l'informe qu'on empêche les Polonais de prendre part à la guerre; elle parle des batailles qui se sont livrées sous les murs de Moscou; elle nous le dénuement complet où elle se trouve. 23 Mars 1609.

(14 ff. non chiffrés). L'unique exemplaire connu se trouve au British Muséum à Londres. Cette pièce est une traduction littérale de la *Légende* et l'on se demande maintenant si le texte *original* d'après lequel elle a été faite, est un texte hollandais ou un texte allemand. Nous pensons que c'est un texte hollandais. Le passage de la page 17 de la *Légende*, que vient de citer le prince Obolensky, est reproduit dans le *Reporte* (fol. 7 recto) en ces termes : but the slaughter and butchery had beene so much the greater, besides the evident daunger, whereto *we Dutch merchants*, and of all other strange nations should have runne into."

A un autre endroit où, dans la *Légende*, il est encore question de certains marchands allemands bien déterminés⁽³²⁾, le *Reporte* s'exprime cette fois d'une autre manière : "*These Aлемayne merchants*." Le traducteur anglais a donc parfaitement tenu compte de la différence qu'il y a entre le mot *Dutch* (qui désigne proprement les *hollandais*, quoique ceux-ci employassent indistinctement le mot *duitschers* pour dire les hollandais et les allemands), et le mot *allemagne* (aujourd'hui *German*); partout ailleurs il se sert du mot *allemayne* pour désigner les allemands proprement dits, par exemple, en parlant de la garde du corps de Dmitri, des hallebardiers, etc. Dans le dernier passage cité, l'auteur se distingue clairement des marchands allemands⁽³³⁾. Il en résulte que le traducteur anglais n'a suivi ni le texte français⁽³⁴⁾, ni un texte allemand.

Il n'a donc pu suivre qu'un texte hollandais et c'est ce qui devient le plus probable, si l'on fait attention à ce fait que la *Légende* a paru en Hollande et qu'on lui opposa une réfutation écrite en hollandais et émanant sans doute de quelque adhérent de Dmitri. Après avoir, par ces éclaircissements, levé la seule difficulté qui empêchât d'attribuer la légende à un auteur hollandais, il nous reste à établir une comparaison critique entre le récit de la *Légende* et celui de Massa, pour essayer de déterminer si celui-ci ne serait pas l'auteur de la

Légende. Nous n'avons pas cru que l'on pouvait faire dépendre la publication de la Légende de la recherche des rapports que Massa a eu avec elle. Etant l'œuvre d'un témoin impartial, elle est, dans tous les cas, un document important pour la connaissance des événements que Massa a décrits d'une manière plus ample. La comparaison que nous allons faire nous dispense de revenir sur la Légende dans nos annotations historiques sur l'ouvrage de Massa. En recueillant les voix des divers témoins étrangers dont les mémoires sur l'époque de Dmitri ont vu le jour ou paraissent en ce moment (Peyerle, Bussov, Margeret, Petréjus, Paterson, etc.), et en les confrontant avec les sources russes, il est possible d'arriver à une connaissance certaine des événements de ce temps.

Nous commençons notre recherche sur cette triple question :

Y a-t-il entre le récit de Massa et la Légende de remarquables points de concordance ? Y a-t-il des faits rapportés ou passés sous silence par l'une des deux relations, qui démontrent qu'elles sont dues au même auteur ? Y a-t-il des passages où elles se contredisent manifestement ? De la réponse à ces questions il nous sera facile de conclure.

La concordance entre l'ouvrage de Massa et la Légende se manifeste dans les passages suivants, dans lesquels elle se dessine parfois en traits d'une grande finesse.

1. Légende, page 4. Massa, page 129 et 140 (*).

<p>„ Et cedit Prince son fils par presumption alla au devant d'elle, l'accompaignât du costé de son charriot toufiours la teste descouuerte & a pied sans jamais monter</p>	<p>„ Lors de sa rentrée à Mos- cou, quand elle fut arrivée aux portes de la ville, Démé- trius descendit de cheval, avec toute sa suite de seigneurs, et il marcha avec eux, à</p>
---	--

(*) Le premier chiffre indique la page de l'édition originale, le second celui de notre traduction.

a cheval, jufques a ce qu' ils entrèrent dans le chafteau la ou ladite mere pretendue entra en vn autre monaftere des principaux."

2. Lég. p. 5.

"Ceftuy Demetrius ne tarda gueres long temps, ains se fait couronner le 21. dudit mois, combien que les Empereurs de la Ruffie avoyent accouftumé de remettre ceste inauguration jufques au premier de Septembre, qui eft lors qu'ils commencent a conter leur nouvel an" (*).

3. Lég. p. 5.

"Il avoit entour de fa perfonne une garde de quelques hallebardiers Allemands, qu'il a mené avec foy de Pologne. Mais d'autant que cela n'eftoit point la couftume & maniere de faire des autres Princes refidans dans la ville &c.

côté de la voiture, tête nue, jufqu'à sa demeure, au grand étonnement de toute la population."

Massa, p. 129 et 140.

"Puis il fit commencer les préparatifs de son couronnement. Quoique, selon la coutume moscovite, cette cérémonie ne pût se faire qu'au premier Septembre, il désira qu'elle eût lieu avant cette date, ce qui parut fort étrange à un grand nombre de personnes."

Massa, p. 136 et 148.

"Tout cet appareil parut fort extraordinaire aux yeux des Moscovites. Accoutumés à voir sortir leurs Tsars, avec une simple garde de mousquetaires moscovites, ils ne comprenaient point pourquoi Démétrius devait ajouter encore cette garde étrangère &c."

(*) "Die Legende setzt den 21. Junius für den Krönungs-Tag an, und machet dabey eine ganz ungegründete Anmerkung, als ob sonst die Krönungen nur den 1. September zu geschehen pflegen." Müller, *Samm. Russ. Gesch.*, V : 287 (*).

4. Lég. p. 6.

Massa p. 170 et 183.

„Quant a sa perſonne il [Dmitry] tenoit fort biē sa . teint brunâtre” &c.
 grandeur: C'estoit vn homme de mediocre stature, de couleur brune, prompt a colere, mais bien toſt appaiſé, &c.

5. Lég. p. 7.

Massa p. 136 et 148.

„Du cōmēcemēt il eſtoit fort affable dōnant libre acces iufques aux moindres, mais apres qu'il eut cōmēce a cognoiſtre & s'appercevoir les faux tours des Ruſſiens, il ſe pourueut derechef d'une bonne garde des Liunnois.”

6. Lég. p. 7.

Massa p. 136 et 148.

„Comme auſſi ſoubs l'Eſcoffois nommē Albert Lantia. „Avaient pour chef un écosais nommē Albert Lanton.”

7. Lég. p. 10.

Massa p. 153 et 165.

„Les Ruſſiens m'ont donné a entendre que l'on y faiſait apprendre & inſtruire ces Dames les articles de la foy & ceremonies Ruſſiennes, & que ladite Dame Princeſſe fut contraincte de faire de meſme, & qu'on la devoit puis apres baptizer à la Ruſſienne: mais cē pense bien puis que Demetrius y frequenta journalle-
 „On fit accroire au peuple que la princeſſe étoit enfermée dans ce couvent juſqu'à ce qu'elle eût appris les usages moscovites: on diſait cela pour la rendre populaire. Mais je crois que Démétrius lui apprenait tout autre choſe.”

ment, & y estoit si prinément
qu'il luy aprist bien vn
autre Catechisme.

8. Lég. p. 11.

„J'ay oublié de raconter
comment l'Ambassadeur du
Roy de Pologne auoit apporté
des fort beaux presès, lesquels
il donna le lendemain apres
son arriuee, ce furent des
vaisselles d'argènt dorez, de
coupes & tasses vne
grande quātité, & deux
beaux cheuaux, avec vn
beau chien.”

Massa p. 155 et 167.

„L'ambassadeur polonais
avait eu une audience du Tsar
et avait remis ses présents,
consistant en deux beaux
chevaux, un grand et ma-
gnifique chien, des pla-
teaux et des coupes do-
rées.”

9. Lég. p. 11.

„Mais s'il affectoit vn tiltre
plus haut que lesdits ses an-
cestres, qu'il denoit donc s'es-
uertuer à conquetter les
Empires de la grāde Tar-
tarie, ou tascher de con-
querir le sceptre del'Em-
pereur de Turquie, & alors
il fèra reconnu de tout le
monde pour Empereur &
Monarque, de laquelle res-
ponse tant picquante le Way-
woda pere de l'espouse fut
grandement estonné, & De-
metrius tant couroncé, qu'il
vouloit jeter son sceptre
a la teste dudit Ambas-
sadeur.”

Massa p. 155 et 167.

„Sur quoi l'Ambassadeur
répondit, que le Tsar
eût d'abord à conquérir les
empires des Tartares et
des Turcs, qu'après cela
on lui donnerait les ti-
tres de Tsar et de Monar-
que, mais pas auparavant.
Cette réponse irrita Démétrius
à tel point que, dans sa rage,
il aurait jeté son sceptre
à la tête de l'ambassa-
deur, s'il n'eût été retenu
par les seigneurs” &c.

10. Lég. p. 5.

« Les Ruffiens n'osèrent rien attenter cette nuit là, ce que deuoit auoir feruy d'une bonne admonition & preadvertence: car aussi ils pouuoient veoir clairement que toute cette ioye de ces nopces cessa tout aussi tost, & que tout s'y demena sous vn morne silence, & que le Vendredy apres on ne leur vouloit vendre de la poudre ny autre amunition de guerre. »

11. Lég. p. 15.

« Cependant la ieune Imperatrice se donna du passe temps avec ses Damoyelles, au bal & dances faisant faire des masquerades, en intention de venir le Dimanche prochain avec vne belle masquerade trouuer l'Empereur.

12. Lég. p. 16.

« Au lieu que tous le cour il auoit accoustumé d'auoir 100 hallebardiers en leurs corps de garde, il ne s'y trouuerent point 30.

13. Lég. p. 18.

« L'un de ses hallebardiers

Massa p. 161 et 173.

« Le lendemain, les gardes furent de nouveau réduites, mais, dans toutes les boutiques, on refusa de la poudre et du plomb aux Polonais....

Un calme étonnant régnait dans la ville; on eût dit même, que la tranquillité était plus profonde que d'habitude. Ce symptôme alarmant aurait dû avertir ceux qui se plongeaient dans les réjouissances" &c.

Massa p. 162 et 174.

« La Tsarine avec ses filles d'honneur apprêtaient des déguisements pour une mascarade qu'elle comptait offrir, comme divertissement, au Tsar le dimanche suivant. »

Massa p. 164 et 177.

« En ce moment-là, précisément, la moitié de la garde ne se trouvait point au poste. »

Massa p. 164 et 177.

« En sautant, il fut reçu

nommé Furftemburger courut incontinent les degrez en bas, & le trouua encor vif, &c.

dans les bras d'un gentilhomme Livonien nommé Furstenberger, qui chercha à le sauver, car il crachait déjà le sang." (*)

14. Lég. p. 20.

Massa p. 168 et 181.

"Le Seigneur de Vituenetsky se sauua seul soy même & sa Court, & tua plusieurs des Ruffiens... il fait semer vne quantité des Ducats deuant l'huis de la chambre. Les Ruffiens accoururent de tous costez pour s'y engraisser les doigst, mais les gens firent vne fortie soudaine sur iceux" &c.

"Quelquefois les Polonais jetaient au dehors des vêtements précieux ou des poignées d'or. Les assiégeants se jetaient en masse sur ces dépouilles, puis les Polonais envoyaient des décharges terribles au milieu des groupes et les abattaient comme une volée d'oiseaux ou des bêtes fauves."

15. Lég. p. 24.

Massa p. 175 et 189.

"Le 30. dudict moi on a leu publiquement les articles de sa condānation." (†)

"Le 30 Mai, la Commune toute entière fut convoquée à l'Esplanade:" &c.

16. Lég. p. 30.

Massa p. 179 et 192.

"Je suis d'opinion que s'il se fut cōporté plus modestemēt, sans se mesler des Polonois, & qu'il eut espousé vne Dame du pays, & se fut accommodé a leur

"Pour conclusion de ce réquisitoire, les seigneurs affirmèrent que, n'importe quel personnage il ait été en réalité, Démétrius serait resté toujours leur Tsar,

(*) Voir Müller: *Samml. Russ. Gesch.*, V: 354.

(†) Voir Müller, *Samml. Russ. Gesch.*, V: 367.

humeur, encor qu'il eut s'il avait voulu régner
esté pire qu'un moine paisiblement, épouser
moinant, si est-ce que la une princesse moscovite
courōne, luy fut bien de et observer leur religion et
meuree sur la teste. leurs lois."

Jetons maintenant un coup-d'œil sur quelques particularités
qui font défaut dans l'un des deux écrits et qui devraient
positivement s'y trouver s'ils émanaient du même auteur.

1. Lég. p. 3.

Massa p. 128 et 140.

"Le 28. ditto [Juillet] y
arriua aussi la vielle Princeffe
qu'on croyoit estre la Mere du
tyran Juan Vasilionitz [Démétrius!]"

Sans date.

2. Lég. p. 5.

Massa p. 129.

"il avoit un certain grand
Seigneur & Prince de la Ruf-
fie blanche, qui s'appelloit
Adam Visnevetsky, lequel fait
entendre entre autres ses com-
plaintes comment il avoit pref-
te audit Demetrius tandis qu'il
se tenoit en la Pologne. jus-
ques a la somme de 80000.
Roubles."

"Un certain Adam Vich-
niovetzky, entr'autres, un
boyard de la Russie Blanche,
faisait entendre qu'il avait dé-
pensé de son patrimoine plu-
sieurs milliers d'écus
pour la cause de Démétrius
et qu'il n'en avait été ni in-
dennisé, ni récompensé."

3. Lég. p. 7—8.

La Légende parle ici de la
solde de la garde de Dmitri,
détail que Masse (p. 136 et
148) passe sous silence.

4. Lég. p. 9.

Dans la discription de la suite de Mnichek, la Légende est plus détaillée que Massa (p. 148 et 160).

5. Lég. p. 12—13.

„& en fin auffi les marchands estrangers & autres gens de qualité y font entrez, baises la main a la nouvelle Imperatrice, & chacun offrât ses prefens, parmy lesquels estoit auffi votre frere & moy” &c.

Massa p. 159 et 171.

Massa décrit le festin, mais ne mentionne point qu'il y était présent.

6. Lég. p. 13—14.

„Le Dimanche fuiuant on tint encor plus grande table, l'Ambassadeur du Roy de Pologne fait denoncer auparauint, qu'il ne vouloit venir à table si on ne luy faisoit le mesme honneur cōme on à l'Ambassadeur de Ruffie et la Court Royale de Cracouie, la ou on l'a fait affeoir a la table du Roy, & par ainsi demandoit auffi qu'on le fait auoir sa place à la table Imperiale, ce que l'Empereur ne voulut cōsentir du commencement, mais luy fait dire, qu'on le faisoit tenir sa place au dessus de tous les Boyares & grandes

Massa p. 160 et 172.

„Le Dimanche, l'ambassadeur du roi de Pologne fit insinuer au Tsar le désir de recevoir, à son tour, les mêmes honneurs que l'on avait rendus en Pologne à l'envoyé moscovite. On lui répondit qu'on lui donnerait le pas sur le Palatin de Sendomir, ce qu'il n'accepta point. Il prétendait s'asseoir à la table du Tsar. On l'invita au festin et il fut placé à côté du Tsar: mais on avait eu soin de dresser pour lui, en particulier, une petite table à laquelle il s'assit, croyant être assis à la table impériale: Il en fut si

Seigneurs du pays, ce que ledit Ambassadeur Polonais refusa tout a plat, si que finalement l'Empereur permit qu'il fut assis à sa table, & ainsi il comparut avec des presens encore plus riches que les précédés."

7. Lég. p. 19.

"& meirēt vn masque hideuse sur le ventre de l'Empereur, laquelle masque ils auoient trouué parmy les despouilles de l'Imperatrice, & dans la bouche vne flutte avec vne petite cornemuse au deffous l'aisselle, avec vn denier de la valeur d'vn demy pattart, voulant donner a entēdre qu'il leur fait pour cest argent vne aubade."

8. Lég. p. 21.

"J'ay parlé deux fois avec le frere de l'Empereur regnant, en recommandation de ces bonnes gēs," &c.

9. Lég. p. 22.

"Mais ie le [Jacques] feis chercher & tirer dehors & fut enterré honorablement."

satisfait qu'il apporta de plus riches cadeaux qu'il n'en avait offerts jusques-là."

Massa p. 165 et 178.

"On lie une courroie aux pieds du cadavre, on le traîne, nu comme un chien, hors du Kremlin et on le jette sur l'Esplanade. Quelques conjurés marchaient en avant et en arrière de ce lugubre cortège, portant des masques et criaient au peuple: Voilà les Dieux qu'il adorait. Or, ces masques avaient été pris dans les appartements de la Tsarine," &c.

Massa p. 170 et 183.

"Un brabançon, nommé Jacques Maret, fut également massacré, mais on retrouva son corps. Il put être enterré

avec quelques autres, sur une permission obtenue de la nouvelle Cour, après la fin de l'émeute."

10. Lég. p. 25.

"Au moins ie puis bien dire de les auoir veu ainfi cōme les autres, & i'ay veu auffi qu'ō leur fait baiser vne croix & faire le fermēt folēnel, que fon nom feroit eſté Gregoire", &c.

(Conf. Massa p. 175 et 189.)

11. Lég. p. 29.

"Et combiē que l'on dit que le reuenu de tout le pays de Ruffie ſoit plus de 22 millions, ſi faut-il dire, que c'eſtoit trop peu pour vn tel deſpēſier."

Massa p. 177 et 191.

"Leur ſeptième plainte étoit dirigée contre ſes prodigalités et ſes dépenses exceſſives, faites ſans tenir le moindre compte des reſſources du pays."

Enfin, nous trouvons des passages évidemment en contradiction :

1. Lég. p. 6.

Schouisky "par l'interceſſion du Chancelier Ottonaſſi Ivanovitz obtint grace."

Massa p. 132 et 144.

"Mais, en réalité, Démétrius avait été inſpiré par Jean Boutchinsky et ſes frères", &c.

2. Lég. p. 17.

"Ainſi dōques les Ruffies monterēt vers la grāde ſale en grāde foule, trouuans de-nāt eux le ſuddict Pierre Baſ-

Massa p. 167 et 179.

"Baſmanoff ſ'apprêtait à répondre, mais on ne lui en donne point le temps: dix épées le frappent à la

manœuf, qui estoit vn tresfidele anous de l'Empereur, qui auoit eu par cy deuant un seruiteur, lequel auoit dict beaucoup de mal de l'Empereur, & dif-famé par tout parmy la cōmune, ce fut luy qui frappa incontīnēt son an-ciē maistre, de sorte qu'il en mourut."

fois et il tombe. Son corps est jeté en bas", &c.

3. Lég. p. 17—18.

La manière dont se conduisit Dmitri quand la conspiration éclata, est ici tout autre que chez Massa. Pourtant celui-ci dit clairement qu'il tient ses communications d'un des conspirateurs.

Massa p. 166 et 178.

"On réplique que ce chancelier a été tué le soir; mais, cela est faux, car je tiens le fait tel que je l'ai rapporté de témoins oculaires qui étaient avec les conspirateurs."

4. Lég. p. 18.

"Jusques à ce qu'il revint vn peu à soy-mesme, lors les Boyares eurent beaucoup de propos avec luy, & l'interroguèrent sur quelques pointcs."

Massa p. 165 et 178.

"On dit que les Seigneurs qui le tenaient l'auraient encore questionné sur plusieurs choses; mais, cela est impossible, car ils n'eurent pas le temps de s'arrêter."

5. Lég. p. 22—23.

C'est principalement ici que l'on rencontre les passages décisifs qui nous portent à résoudre négativement la question de savoir si Massa est

Massa p. 160 et 172,
173 et 186.

Massa, au contraire, ne parle point de ses serviteurs et de sa maison, mais il parle formellement de "son maître" chez lequel il demeure. Pen-

l'auteur de la Légende. Celui-ci, en effet, dit qu'il est accompagné de «trois de ses serviteurs» et raconte avec quelque détail le mortel danger auquel il échappa. Dans tout ce récit, il se montre sous un jour qui ne s'applique pas à la condition et au genre de vie de Massa à cette époque.

dant que l'auteur de la Légende décrit longuement comment il sauva sa vie, Massa se contente de dire: «Les marchands anglais et nous, nous n'étions pas sans anxiété au milieu d'une émeute dans laquelle les médecins du Tsar furent dépouillés. Mais Dieu nous entoura de sa protections et nous en sortîmes sains et saufs.»

6. Lég. p. 31.

Massa p. 169 et 182.

«J'estime qu'en tout il en est demeuré biē 1200 Polonois, & 400 Ruffiens.»

«On fit le relevé des morts: il y en avait 800 du côté des Moscovites et 1500 du côté des Polonais.»

Le résultat est positif. Malgré les remarquables points de concordance, finement tracés parfois, qui existent entre la Légende et le récit de Massa, et qui, sous plusieurs rapports, semblent indiquer une origine commune, nous ne pouvons nous défendre du doute qui surgit en notre esprit, lorsque nous voyons que la Légende et Massa taisent ou rapportent respectivement ce que chacun d'eux n'aurait point passé sous silence ou omis de faire connaître, si la même personne avait été l'auteur commun de ces deux ouvrages. Ce doute, d'ailleurs, devient une certitude quand nous entendons l'auteur de la Légende parler de lui-même avec des détails qui ne peuvent être appliqués à Massa.

Ce sont là les mérites littéraires de Massa. Nous allons le voir devenir un personnage politique, chargé par son gouvernement d'établir ou d'étendre les relations des Pays-Bas

avec la Russie. Mais pour que nous puissions apprécier jusqu'à quel point il a contribué à resserrer le lien entre les deux pays et surtout à augmenter les rapports commerciaux, il nous faut rappeler rapidement l'historique du premier traité politique officiel venu entre eux.

L'antique dynastie de Rurik s'assit de nouveau sur le trône de Russie, en 1613, avec Michel Fédorovitch Romanoff pour rendre sa vigueur à cet empire si fortement ébranlé.

Le nouveau Tsar envoya des ambassades aux Cours de Vienne et de Londres pour y notifier son avènement et conclure des traités d'amitié. Les envoyés auprès de l'Empereur étaient en même temps porteurs d'une lettre pour le gouvernement de la République néerlandaise et adressée directement au Prince Maurice comme «Seigneur de la Hollande, du Brabant de Zélande, etc.» Cette lettre contenait un récit détaillé des événements qui précédèrent l'avènement du Tsar, et parlait «d'un moine scélérat et hérétique qui se nommait Grichka Otrépief» (le premier Démétrius); elle racontait aussi les attaques du roi Sigismond de Pologne contre l'indépendance de la Russie. Le Tsar y exprime sa reconnaissance pour le secours qu'il avait reçu et qui consistait en «artillerie et en denrées de tout genre;» il demande un secours semblable, promet d'en rembourser les frais et de permettre aux négociants néerlandais de «trafiquer librement» par tout l'empire et de les protéger plus que ne l'avaient fait les Tsars ses prédécesseurs. La lettre mentionne en même temps la charge donnée à l'ambassadeur Stepan Mikhaïlowitch Oustakoff et à son secrétaire Simon Sabaroutskoff de s'arrêter dans les Pays-Bas pendant leur voyage. Après que la lettre eût été présentée à la séance des Etats-Généraux, le 23 Janvier 1614, les négociants qui faisaient le commerce avec la Moscovie, supplèrent les Etats d'envoyer, dans l'intérêt du pays une ambassade auprès du Tsar, pour féliciter ce souverain de son avènement au trône et pour demander en faveur des Pays-Bas les mêmes privilèges commerciaux dont les anglais jouis-

sent déjà depuis un grand nombre d'années. Songeant aux grands avantages que le trafic des grains et d'autres branches du négoce pourraient tirer de Moscovie, les Etats prennent la résolution d'envoyer au Tsar un message tant au nom du Prince qu'en leur nom; et de confier les deux lettres à un « négociant *habile*;" une somme de trois mille florins est consacrée à cet objet. Sur ces entrefaites, on charge l'envoyé près de la cour d'Angleterre, Caron, d'aider à la réception amicale des ambassadeurs moscovites (37). Ceux-ci, à leur retour de Vienne, se trouvaient à Hambourg au printemps de 1614. C'est alors que les négociants qui trafiquaient avec la Russie prièrent les Etats d'inviter ces ambassadeurs à venir dans les Pays-Bas. Les États adoptent cette idée heureuse et décrètent qu'ils féliciteront ces envoyés sur l'accomplissement de leur mission auprès de l'Empereur d'Autriche, et, en leur indiquant les points touchés par le Tsar dans sa lettre au Prince Maurice, ils les invitent amicalement à se rendre en Hollande. Les envoyés moscovites acceptent l'invitation et arrivent. Ils sont reçus à Leide par les Sieurs Vooght et Bass, députés de la Gueldre et de la Hollande, et conduits à La Haye dans les carrosses du Comte Henri (plus tard Prince Frédéric-Henri) et du Colonel Brogh (38). Au lieu d'être défrayés de leurs frais de séjour, ils reçurent, à leur arrivée une somme de mille florins « comme première allocation pour leurs dépenses. » (40) Le 8 Mai, ils paraissent à l'assemblée des Etats-Généraux. Après avoir salué Leurs Hautes Puissances et Son Excellence de la part du Grand-Prince, et les avoir remerciés de l'honorable et affectueux accueil qu'ils recevaient dans les provinces, ils demandent une réponse à la lettre du Tsar et une décision des Etats au sujet du secours demandé par leur souverain (41). A cette demande, formulée de nouveau par écrit, il leur fut répondu, deux jours après, par les sieurs Bass, Magnus et Steeghman, que les Etats-Généraux étaient tout disposés à contracter et à entretenir avec le Grand-Prince et ses peuples, un pacte de bonne

connaissance, d'amitié et de relations, mais que sortant à peine d'une longue guerre dont ils supportaient encore présentement les charges, les Pays-Bas n'étaient pas en position de pouvoir accorder en ce moment un secours efficace à Sa Majesté Impériale. Mais par les négociants hollandais Sa Majesté pourrait tirer de ce pays, mieux que de tout autre, des denrées et des marchandises de tout genre, ce qui procurerait à ses états de notables avantages. En outre, Leurs Hautes Puissances mettraient la main à la conclusion d'un accommodement entre le Tsar et le Roi de Suède.

Les envoyés maintenant toujours la demande d'une assistance directe, on résolut d'écrire une deuxième lettre au Tsar. Les Etats n'y demandaient rien moins qu'une application illimitée du principe de la liberté du commerce. Nous reproduisons le passage où il en est question, parce qu'il nous offre un témoignage caractéristique de l'esprit vraiment libéral de nos ancêtres, en matière de commerce. « Nous avons le plus ardent désir et la plus ferme confiance que V. M. Impériale nous donnera à nous et à nos sujets en général, des lettres d'octroi, en due forme, et qu'en même temps nos résidents en son empire, obtiendront pour toujours le privilège de libre navigation, de commerce et de trafic dans tous ses royaumes, principautés et domaines, la libre importation et la sortie de toutes denrées, meubles et marchandises, ce qui tendrait indubitablement à augmenter l'amitié entre les royaumes et les sujets de V. M. et nous et à accroître leur commune prospérité." Les Etats offrent ensuite assez naïvement d'accorder « de semblables libertés et privilèges."

Le 23 Mai, les envoyés moscovites prennent solennellement leur congé. Ils furent conduits à Amsterdam par les sieurs Bass et Magnus et au Texel par le commissaire Spronsen, et retournèrent en leur pays sur un vaisseau de guerre néerlandais. Ils reçurent en cadeau, pour eux-mêmes, des chaînes d'or et 600 florins comme frais de voyage et pour le Grand-Prince de Moscovie « des services de tasses en or, une

aiguière et un bassin de vermeil, des armes et en même temps des objets qui paraîtront plus utiles et plus agréables, tels que du drap d'or ou autre."

C'est de cette première ambassade russe que datent les relations directes de Massa avec les Etats-Généraux et son intervention officielle dans les affaires du commerce entre la Néerlande et la Russie. Les Etats avaient résolu de lui écrire, de lui envoyer copie des deux lettres adressées au Tsar, et de l'inviter à user de toute son influence pour obtenir dans l'intérêt du négoce les privilèges demandés par les Etats au Grand Prince. Voici la lettre dans toute sa teneur :

A Isaac Massa, un jeune homme de ce pays
établi en Moscovie.

Les Etats-Généraux, etc.

Vous aurez appris, cher et honorable concitoyen, comment à notre invitation, les envoyés du Grand-Prince de Moscovie ont été conduits de Hambourg à la Haye, où nous les avons bien accueillis et parfaitement traités, le tout à nos frais. Ils emportent des présents tant pour S. M. Impériale que pour eux-mêmes et ils ont été ramenés jusqu'au vaisseau qui a été équipé et approvisionné expressément pour eux. Ils ont exprimé leur entière satisfaction de nos procédés envers eux et promis d'en rendre fidèle témoignage à leur souverain et de tenir la main à ce que S. M. octroie aux négociants de ce pays *le libre trafic et par mer et par terre* dans les royaumes et les contrées qui sont sous sa domination, la libre entrée de leurs personnes et de leurs marchandises ainsi que la faculté de s'en aller librement, eux et leurs biens, après avoir terminé leur affaires. Quoique nous ne doutions point que Leurs Excellences ne tiennent leur promesse, nous avons trouvé bon, cependant, à l'invitation de nos commerçants, de vous prier de vouloir bien, chaque fois que l'occasion s'en présentera, rappeler de notre part à Messieurs les Envoyés les instances qu'ils se sont engagés de faire en faveur de notre

commerce auprès de S. M. le Tsar. A cet effet, nous vous adressons, ci-joint, la copie des deux lettres que nous avons écrites à S. M., ainsi que la réponse directe que nous avons donnée à la proposition faite par M. M. les envoyés, et enfin, une copie du traité et convention d'amitié conclus par nous avec le Grand Sultan, traité par lequel nos marchands peuvent librement commercer et trafiquer dans les possessions de ce monarque, afin que ces documents vous tiennent lieu de guide et d'instruction pour obtenir de S. M. une convention identique ou semblable, et qui imposât le moins de charges à nos commerçants et à leurs marchandises. En agissant ainsi, vous nous donnerez un témoignage particulier d'affection et nous rendrez un service signalé dont nous vous serons très reconnaissants. Veuillez au plus tôt, et en toutes circonstances, nous faire connaître fidèlement vos négociations et les espérances que nous pouvons avoir d'obtenir cet octroi de liberté commerciale. Nous nous reposons sur vous à cet égard et vous recommandons à la sainte protection du Tout-Puissant. La Haye, le 23 Mai 1614.

Dans quatre lettres, écrites d'Archangel et portant successivement les dates du 2, du 4, du 29 et du 30 Août 1614, Massa rend compte de la manière dont il s'est acquitté tout d'abord de la mission dont on l'a chargé en Russie. Les envoyés moscovites avaient déjà quitté la ville d'Archangel lorsque Massa y arriva dans l'intérêt du commerce. A son avis, cette circonstance était plus favorable que n'eût été une rencontre avec eux. « Il est heureux aussi, écrit-il ensuite, que l'envoyé soit parti en hâte pour Moscou, car on disait déjà que l'ambassadeur du Danemark, celui qui a été aussi en Angleterre, était en route pour revenir, et celui qui arrivera le premier sera le plus agréablement reçu. Celui qui a été dans les Pays-Bas (Oussakoff) est très bien vu de quelques princes de l'empire: son rapport satisfera le mieux la curiosité surtout quand il fera connaître comment un peuple éloigné a témoigné tant de faveur aux envoyés moscovites. Les présents adressés

au jeune Tsar feront aussi grand plaisir. "Pour le reste, ce sera un peu plus difficile qu'on ne le pense, que de travailler à faire connaître exactement à S. M. ce qui s'est passé avec son ambassadeur et de lui communiquer la requête que Messieurs des Etats me chargent de lui faire; car depuis son bouleversement, la Moscovie n'est plus ce qu'elle était auparavant et je ne connais aucun royaume qui soit en ce moment aussi en danger que celui-là. Il est vrai que le Tsar a été élu par l'armée et qu'il appartient à la vieille souche des souverains antérieurs c'est-à-dire d'Ivan Vassiliévitch (il est âgé de près de 20 ans); mais il est semblable à un soleil caché en partie par des nuages épais, de sorte que la terre de Moscovie n'a, jusqu'à présent, pu recevoir de lui le moindre éclat." (46). En voyant la situation politique embrouillée de l'empire moscovite, Massa met en doute que la requête des Etats soit accueillie, d'autant plus que la route vers Astrakhan et la Perse n'est pas encore ouverte. C'est pourquoi il se taira au préalable sur les grands projets commerciaux, "connaissant mieux que personne les infirmités de cet empire". Cependant il exécutera ponctuellement les ordres des Etats et il prendra vivement à cœur les intérêts de la patrie "dussé-je même, écrit-il avec enthousiasme, dussé-je y perdre la vie, car je veux, en toutes choses, faire voir que je suis un vrai patriote et que l'ardent amour que je porte à mon pays est mon seul mobile". Poussé par ce sentiment, il s'efforcera "de nous faire inscrire au Grand-Livre des Moscovites aussi avantageusement et plus avantageusement même que n'importe quels Potentats."

La rivalité entre la Hollande et l'Angleterre sur le terrain commercial et par suite sur le terrain politique, cette rivalité se révèle de nouveau d'une manière remarquable dans la correspondance de Massa; et la perfidie n'y est pas du tout du côté des Anglais. Dans sa lettre déjà citée, du 2 Août, il s'exprime ainsi: "Nobles seigneurs, aujourd'hui il est arrivé ici de l'Angleterre en qualité d'ambassadeur du Roi auprès

du Tsar, un chevalier nouveau, nommé M. Merck (John Merrick), qui jusqu'à l'année dernière, a été ici l'agent de la compagnie des marchands Anglais. Je saurai bien à Moscou la commission dont il est chargé; j'ai lieu de croire qu'il vient ici pour essayer encore de nous faire rejeter du pays, ce qu'ils ont tenté de faire plusieurs fois, mais je pense qu'ils n'obtiendront rien. J'aurai toujours l'œil sur lui et, fort de la protection de V. H. Puissances, je le combattrai avec toutes mes armes, dût-il m'en coûter 1000 livres. Je représenterai au Tsar que V. H. P. feront tous leurs efforts pour aider à conclure la paix avec le Roi de Suède, et, ce qui sera très-agréable, que V. H. P. s'interposeront auprès du Grand-Turc pour obtenir la délivrance des esclaves moscovites, et pour que ce monarque ordonne, s'il est possible, aux Tartares de Crimée de cesser leurs incursions en Moscovie et de faire la paix avec les Moscovites. En outre, on fera valoir les profits que le Tsar a retiré jusqu'à présent des négociants néerlandais, profits qui décupleraient, s'il nous permettait de commercer en liberté, comme il est dit dans les requêtes. Quand tout cela aura été bien exposé, j'ai lieu de croire que nous réussirons, malgré la magnificence que déploie la compagnie anglaise. Car l'ambassadeur de cette nation a une suite nombreuse; tous ceux qui en font partie sont vêtus comme des rois: elle se compose de plusieurs gentilshommes réunis à la hâte, de valets, au nombre de vingt habillés de velours cramoisi, de 4 pages, de 3 laquais et de 3 ou 4 attachés volontaires. Mais, si les choses réussissent, nos Hollandais n'ont qu'à venir avec leurs justaucorps de velours noir à longues jupes, et leurs chaînes d'or, je connais le caractère des Russes, l'affaire prendra un tout autre aspect et toute l'amitié des Moscovites se retournera vers nos compatriotes, car ces Anglais ne sont venus ici que pour jouer la comédie."

Deux jours après, Massa continue: "Depuis que j'ai écrit la lettre ci-incluse, j'ai envoyé un espion dans la maison du susdit ambassadeur d'Angleterre, M. Merck et je tiens pour

chose certaine que cet envoyé a fait faire une harangue adressée aux trafiquants interlopes anglais et écossais, pour les prévenir qu'ils eussent à se défendre eux-mêmes contre la disgrâce du Roi et qu'ils ne devaient plus songer à trafiquer avec ce pays, sous peine de confiscation de tous les biens meubles et immeubles qui leur appartiendraient en Angleterre.

Cet ambassadeur était magnifiquement assis sur un siège de velours rouge brodé en or autour duquel étaient tendues des tapisseries dorées; le tout prêté par la compagnie. Le but de cet étalage est de fasciner l'esprit de ce peuple grossier et le calcul n'est pas mauvais.

De plus, il a dit aux Gouverneurs du Tsar, ainsi que je l'ai écrit déjà l'année dernière, que nous étions des rebelles vis-à-vis de notre Roi et d'autres choses que je n'ose vous rapporter; il a ensuite affirmé par serment que le pirate et ses compagnons qui ont pris nos vaisseaux à l'abordage sur les côtes de la Moscovie et pillé les comptoirs (?) russes avaient été envoyé ici de notre pays. Il disait encore que nous sommes les sujets du roi d'Angleterre, et pour persuader davantage les Moscovites, il ajoutait que les Anglais tiennent en gage les villes de nos meilleures provinces, c'est de ces villes que sortent les pirates, et une foule d'autres infâmies. Je prie Messieurs de porter leur attention sur ce point qui attaque l'honneur de la Hollande; devons nous supporter ces calomnies? Car tout ce que disent les Anglais est, en son temps, écrit et adressé plus haut, et s'ils osent le dire ici, que ne nous imputeront-ils pas quand ils seront en présence du Tsar?

J'ai appris aussi la proposition qu'ils vont faire: ils offriront de payer annuellement au Tsar toutes les impositions que paient les Hollandais, sous la condition qu'on interdise à ceux-ci l'entrée du pays. C'est pour arriver à ce résultat, que Merck a été créé chevalier et envoyé ici en ambassade comme étant, par sa connaissance du pays, le plus à même de traiter cette affaire. Il porte avec lui une quantité de perles de grande valeur qu'il destine à être offertes au Tsar

pour le séduire et le rendre favorable à leurs propositions : il promettra aussi de conclure la paix entre la Suède et la Moscovie, mais en cela, il échouera, je le crois. Comme je comprends à peu près toute l'affaire et que je suis encore un jeune homme, je n'ose publier tout ce que j'en sais et de beaucoup d'autres choses, mais je prends la liberté de vous prévenir, vous qui êtes les pères de la patrie, de ne pas trop vous fier, en ce moment, aux faits et gestes des Anglais, et de bien considérer le but qu'ils se proposent : je ne vous écris point ceci par passion, mais par conviction pure." (47).

Cependant lorsque, plus loin, il ajoute : " nos voisins complotent contre nous comme ne l'ont jamais fait les Espagnols" il n'y a pas de doute que son patriotisme ne le fasse parler " avec passion", car il avoue qu'il n'a point " une connaissance certaine" des faits. Mais il ne faut pas s'étonner si parfois les exigences du mercantilisme étroit des Anglais fait bouillonner le cœur du jeune et zélé patriote. Le grand historien de la Russie, Karamsin, prouve d'une manière irréfutable, que le gouvernement moscovite professait en matière de commerce, des idées beaucoup trop libérales pour pouvoir être comprises par l'esprit égoïsme et avide des Anglais, quoique ceux-ci fussent plus avancés en civilisation. Écoutons les paroles mêmes de Massa : " L'ambassadeur d'Angleterre est parti pour Moscou et nous espérons l'y suivre dans trois ou quatre jours : l'objet de sa mission n'est autre que de faire bannir nos nationaux de ce pays ; non pas de leur faire interdire le trafic avec le port d'Archangel, mais de les empêcher d'exercer le commerce dans le pays même. C'est là cependant que notre réputation est établie, que nous tirons honneur et profit de nos affaires ; car à quoi nous servirait-il de travailler, si nous ne pouvions pas recueillir les fruits de notre travail ? Il nous en coûte, en toutes choses, plus de frais et plus de peines qu'à toutes les autres nations, pourquoi n'aurions nous pas comme elles, la même faveur, le même bénéfice, la même protection ? pourquoi ne jouirions-nous point

des mêmes concessions de liberté dont jouissent nos voisins les Anglais et les villes Hanséatiques? Je regarde comme tout-à-fait illusoire la permission de pouvoir naviguer le long de toutes les côtes, qui d'ailleurs nous ont toujours été ouvertes, en tous royaumes, par la vaillance de nos marins." (48)

Cependant Massa était un enfant de son époque, un partisan du monopole, institution qui contribuait beaucoup à nuire au commerce libre de Hollande. Malgré notre réputation de lenteur, nous étions en ces choses-là, comme en beaucoup d'autres, en avance de deux siècles sur l'Europe. Dans la même lettre, Massa démontre l'impossibilité de rivaliser en Russie avec le système anglais: "La haine toute particulière que les négociants néerlandais se portent les uns envers les autres est impossible à définir et elle est la cause de la ruine de notre commerce en plusieurs contrées, soit que cette haine dérive de la différence des religions soit qu'elle provienne de la diversité de race. Une compagnie stable n'engendre point de semblable défaut, et c'est la raison pour laquelle les Anglais font ici leurs affaires d'une manière aussi assurée: chez eux, un seul a la parole et sait comment il faut se conduire; les Moscovites, qui ont le même caractère et les mêmes penchants que les Anglais quant à la dissimulation, à la magnificence et à la richesse, s'entendent fort bien avec eux, leur témoignent une grande confiance; aussi, au milieu de tous les troubles, ils leur ont conservé tous leurs privilèges relatifs aux péages et autres. Mais l'envie et l'aversion dont quelques uns de nos nationaux se poursuivent entre eux, détruisent toutes nos meilleures tentatives; car dès que nous proposons quelque chose qui soit profitable à notre pays, on les verra, pour satisfaire leurs haines personnelles, se calomnier et se nuire aux uns aux autres, on les verra se ruiner, même entre frères. Quant aux autres nations, elles se traquent une ligne de conduite, tout le monde s'y prête un mutuel appui: si nous agissions de même, nous obtiendrions tout ce que nous voulons, même le privilège de traverser la Mos-

covie pour aller en Tartarie, en Perse et dans les domaines du Khan."

Nonobstant ces grandes difficultés et le sombre tableau qu'il vient de tracer, Massa prend fortement à cœur les intérêts de sa patrie: «Néanmoins, rejetant toute haine particulière et ne me dissimulant pas ce qui est convenable, utile et juste pour la généralité, je n'abandonne pas la tentative, et je conduirai les négociations comme si je me trouvais sous les yeux de Messieurs des Etats-Généraux. Le pays aura à sa charge ce qu'il en coûtera de frais, sans qu'il subisse de dommage et je saurai bien l'aider de mes conseils sur ce point, ou je le paierai moi-même. Si je n'ai pas assez de moyens, je me ferai plutôt l'esclave de mon pays, sans profit aucun, plutôt que de laisser fouler aux pieds l'honneur des Bataves dans un si vaste empire."

Le gouverneur d'Archangel et les Knees administrateurs du pays auxquels Massa fit part de sa mission, ne pouvaient traiter sans pleins pouvoirs du Tsar; selon leur déclaration, il ne devait pas s'en étonner, attendu qu'il «connaissait aussi bien qu'eux-mêmes l'organisation du pays." Avant que le navire de guerre néerlandais qui avait conduit l'ambassade russe à Archangel, ne retournât en Hollande, on ne put rien faire de plus cette année-là.

Le 29 Août, un gentilhomme fut dépêché pour conduire Massa à Moscou et lui faire fournir, pendant tout son voyage, des barques, des relais et des vivres. Massa entreprit sa mission avec bon courage et beaucoup d'ardeur. Le Grand-Chancelier du royaume pouvait lui être extrêmement utile, car «il était de ses bons amis ainsi que plusieurs princes." Quoique, pour le moment, à la suite de la guerre, les avantages du commerce avec la Russie ne fussent pas très considérables, ce commerce promettait cependant de grands profits dans l'avenir. Aussi, Massa espère-t-il de remplir sa mission «aussi bien que si l'on avait envoyé un ambassadeur tout exprès". Avant son départ, il conseilla encore aux Etats de

pousser les négociants à la nomination d'un consul; néanmoins il manifeste le désir que l'on attendît son retour au pays pour traiter ce point. Ce retour ne fut pas aussi prompt qu'il l'avait cru d'abord. C'est seulement un an après, en Octobre 1615 que nous voyons Massa revenu en Hollande pour rendre compte de ce qui lui était arrivé à Moscou. Il avait accompagné la deuxième ambassade moscovite, la première qui fut envoyée directement de Russie aux Pays-Bas (et en France). Elle se composait du gentilhomme de cour Ivan Gabrielovitch Conderoff et du chancelier Michailo Nerveroff. Conformément aux usages russes, le sieur van Teylingen alla chercher l'ambassadeur, au nom des Etats-Généraux, dans la rade du Texel. Malgré sa maladie, l'ambassadeur partit pour la Haye, et le Stathouder vint à sa rencontre jusqu'à Haarlem. Le 22 Octobre, Massa comparut à l'assemblée des Etats-Généraux pour y faire la traduction d'une lettre écrite par le Grand-Prince à Leurs Hautes Puissances, et il y fit en même temps un rapport sur ses opérations en Moscovie. Le lendemain, il apporta également au Prince la traduction d'une lettre écrite par le Tsar à S. Exc. Les membres de l'ambassade russe furent conduits (le 22 Octobre) à l'assemblée, dans trois carrosses, par les Sieurs Brienon, Mathe- nesse et Zuylesteyn. Ils développèrent leur commission en langue russe, mais leur interprète en fournit, le lendemain, une traduction par écrit. Il en résulte que Massa était regardé par la cour de Russie comme notre *envoyé* officiel et qu'il était traité comme tel. « Vous avez fait venir vers nous, y est-il dit entre autres, votre ambassadeur Isaac Abrahamsz. Massa porteur de lettres adressées à nous, le Grand-Prince, pour nous adresser vos salutations et vos bons souhaits. Par égard pour vous, nous avons accordé cette faveur à votre ambassadeur Isaac Abrahamsz., nous avons commandé qu'il fut partout reçu avec honneur et amitié, et lui avons ordonné de comparaître devant nos yeux. Nous avons écouté favorablement ses explications verbales. Nous avons ordonné que votre

ambassadeur Isaac Abrahamssen fût reconduit avec bienveillance et nous avons envoyé avec lui nos lettres dans lesquelles sont rapportées les paroles que votre ambassadeur a prononcées devant nous."

Pour ce qui concerne le but positif de l'ambassade, voici ce que le Tsar demandait aux Etats-Généraux et au Prince: l'envoi d'un ambassadeur, des secours en argent et en munitions de guerre contre les ennemis de la Russie, une surveillance sévère afin d'empêcher le recrutement de soldats pour le service du Roi de Suède ou de Pologne, le rappel des Néerlandais qui s'y trouvaient engagés déjà, et enfin, l'aide des Etats pour mettre les envoyés moscovites à même d'aller accomplir leur mission en France.

Dans la réponse qui fut donnée alors et plus tard, sur ces points, aux ambassadeurs, il était dit principalement que les Etats avaient déjà fait preuve de leur bonne volonté en essayant de mettre fin à la guerre entre la Russie et la Suède, par l'envoi en Suède et en Moscovie d'une ambassade solennelle chargée de hâter la conclusion de la paix ⁽⁵²⁾; que la crainte de la guerre et la nécessité dans laquelle ils se trouvaient de défendre nos conquêtes de l'Inde, de la Guinée, etc. avec nos pêcheries contre des peuples jaloux et de protéger notre commerce contre les corsaires, les empêchaient de se dépouiller d'argent et de troupes; que, pour ce qui regardait le recrutement en Suède, il n'y avait point de Néerlandais au service de puissances étrangères, vu que cela était en opposition avec les lois du pays. Pour le surplus, on était disposé à conclure une alliance avec le Tsar, avec lequel les Etats suivaient ordinairement une politique commune, "pour défendre la liberté chrétienne contre la cruauté hypocrite et la tyrannie." De semblables alliances devaient aussi consolider la nation Néerlandaise "sur laquelle Dieu Tout-Puissant (qu'il en soit loué éternellement!) a versé tout de bénédictions qu'une foule de gens opprimés viennent chercher sur son sol des consolations et un asile et y trouvent le reconfort et le calme".

Pendant ce temps, les ambassadeurs remplirent aussi leur mission en France. « Il est certain, » disent avec raison les continuateurs de l'*Algemeene geschiedenis des Vaderlands*, de M. Arend, « que ce premier pas du gouvernement russe sur le terrain de la diplomatie européenne a été fait par l'appui de nos hommes d'Etat. »

Tout à fait étrangers à la langue et aux mœurs, les envoyés avaient, en premier lieu, à se pourvoir d'un interprète capable. Les sieurs Brienens, Teylingen et Magnus, rapporteurs dans les négociations avec les envoyés moscovites, durent entrer en délibération sur ce point avec Massa. Leur choix tomba sur le gentilhomme flamand Mortagne. On équipa ensuite un yacht néerlandais armé en guerre pour les conduire à Bordeaux et pour attendre leur retour, s'il était possible, dans quelque port français. Massa produisit au comité la liste des provisions dont les envoyés désiraient se munir pour leur voyage. Ayant exprimé le désir d'accompagner l'ambassade en France, les Etats lui répondirent qu'ils lui laissaient toute liberté à cet égard. Ils délivrèrent aux envoyés, sur leur demande, de lettres patentes adressées en due forme « à tous les rois, princes, potentats et républiques », avec tous les titres du Grand Prince, afin que l'ambassade moscovite reçoive « tout honneur et tout bon accueil, et selon les circonstances qu'on venille lui prêter aide et appui. »

Enfin, les Etats écrivirent encore une lettre au Duc de Montlagon, gouverneur de la Normandie « pour lui recommander les envoyés du Grand-Prince de Moscovie, lorsqu'ils arriveront dans son gouvernement, et le prier de les recevoir et de les traiter avec tout le respect qui est dû aux représentants d'un aussi grand Empereur et d'un prince chrétien. » Plus tard, Massa nous rapporte de la Moscovie un témoignage frappant au sujet de l'appui extraordinaire donné par l'administration néerlandaise aux envoyés russes. Ils revinrent de France en Janvier 1616, mais le canal étant fermé par les glaces, ils restèrent jusqu'au mois de Mai à la Haye; on leur

allons soixante florins par jour pour leur dépense. Ce fut encore par la médiation de Massa qu'ils agréèrent ce mode de subside par lequel ils devaient pourvoir eux-mêmes à leur entretien journalier.

Le 25 Avril, les Etats de Hollande firent la proposition « d'envoyer, de la part de la nation, Isaac Massa en Moscovie afin d'y surveiller les machinations des Anglais auprès du Grand-Prince contre le commerce et les négociants néerlandais en Russie. » (53) Cette proposition ne fut pas adoptée. Par contre, le 7 Mai, il fut résolu que Massa ferait le voyage vers ce pays en compagnie des envoyés moscovites, afin d'y porter au Tsar les lettres des Etats-Généraux, d'attendre que l'on y donnât réponse et « de revenir aux Pays-Bas aussi promptement qu'il lui serait possible de le faire. » Pour cette mission il recevrait de l'état la somme de trois mille florins « une fois payée. » (54) Il fut établi expressément que Massa n'était pas envoyé en qualité « d'ambassadeur formel »; avant son départ, il reçut de ses mandants une médaille d'or « de la valeur accoutumée. » (55)

Après une traversée de 37 jours, la navire de guerre des Etats débarqua les ambassadeurs moscovites sains et saufs, à Archangel, le 12 Juillet. Immédiatement après son arrivée, Massa fut hébergé par les Russes et reçut de nouveau un gentilhomme pour escorte jusqu'à Moscou. D'après un premier projet, il aurait dû partir pour cette ville avec l'envoyé Conderoff, mais cela ne put avoir lieu : dès qu'il furent sur la terre de Russie, on les sépara. Pendant le trajet, l'envoyé s'était pris de querelle avec son secrétaire Neiveroff au sujet de leurs opérations en France. Les détails que Massa donne aux Etats sur cette affaire sont fort curieux en ce qu'ils établissent positivement que l'ambassade en France est due à l'appui du gouvernement hollandais. « J'ai raconté plus haut, dit-il, que l'ambassadeur était en grande discussion avec son secrétaire; en voici le motif : l'ambassadeur est un homme de cour qui connaît l'humeur du grand chancelier de Moscou, il cherche son

profit personnel et s'efforce de prouver que le succès de la mission en France est dû à sa diligence et à son habileté, et il intrigue ici avec ses amis pour obtenir en récompense un gouvernement ou un domaine. Le secrétaire, en revanche, dit et menace de rapporter à Moscou que s'ils n'avaient pas été défrayés en Hollande par L. H. P. les Etats Généraux, ils auraient été semblables à des vagabonds ou à des mendiants et ne seraient jamais parvenus en France; que s'ils n'avaient pas été armés de lettres de recommandation de L. H. P. et du Prince et de la Princesse d'Orange, ils n'auraient pas obtenu l'accueil qu'on leur a fait; que si L. H. P. ne les avaient pas fait accompagner d'un vaisseau de guerre, ils n'auraient recueilli que de la honte; que, sans l'aide de M. Mortagne, les propositions qu'ils avaient dessein de faire en France, ne leur auraient attiré qu'un éternel mépris." (56)

D'abord Massa partit pour Jaroslavl sur une bonne barque. Il était tenu dans un isolement très rigoureux, au point même que défense fut faite à toute personne de lui parler, à lui ou à quelqu'un de ses gens. Heureusement, il connaissait parfaitement et le pays et la langue. Pendant la route, il recevait une subvention de sept florins de Hollande et les vivres. Le 16 Avril il atteignit Oustiong et arriva à Moscou à la fin de Septembre. Bien que l'envoyé Ivan Conderoff eût été mis à sa disposition et lui servit d'intermédiaire, les efforts hostiles des négociants anglais, appuyés par l'influence de Metislafski qui était de leur bord, réussirent à empêcher qu'on lui donnât audience. L'infatigable adversaire des Hollandais, l'agent John Merrick qui, pendant les négociations pour la paix entre la Russie et la Suède, n'avait pas dissimulé sa malveillance à l'égard de nos envoyés et avait travaillé contre eux d'une manière indigne, John Merrick insinua aux Russes que les députés néerlandais étaient des "fugitifs" (!) et tout à-fait dévoués à la Suède. Cette accusation déloyale eut pour effet de faire reprocher vivement à Massa cette partialité supposée; on refusa même de l'entendre. Vainement en

appelait-il sans cesse à l'excellente réception qui avait été faite en Hollande aux envoyés du Tsar, il fut tenu en chartre privée dans sa maison, ou selon la manière russe, il y fut empalissadé. Cependant l'oncle du Tsar, Ivan Mikitovitch était bien disposé pour lui et dit plus tard : Isaac Massa fréquente ce pays depuis plus de dix sept ans et dans Moscou il n'est pas une maison qui lui soit inconnue ; pourquoi donc le retenir prisonnier plus longtemps ? Le 6 Avril de l'année 1417 il obtint seulement sa première audience ; le 20 Juin, il eut une audience de congé, il partit le 27 de Moscou pour Archangel et retourna dans sa patrie sur un navire de la maison de commerce de Vogelaar.

Le 31 Octobre, il comparut à l'assemblée des Etats-Généraux pour y remettre une lettre du Grand-Prince de Moscovie « avec trois autres lettres » et un sauf-conduit pour les négociants hollandais qui voudraient aller trafiquer en Russie. En même temps, il déposa un rapport détaillé de ses faits et gestes, rapport dont il fut donné lecture le 2 Novembre (57). Malgré les revers qu'il avait subis, il estimait que ses informations n'étaient pas défavorables, car tandis que, antérieurement, les particuliers n'avaient obtenu des privilèges qu'à grands frais, il était déclaré maintenant en termes formels que « le libre négoce et le libre trafic étaient accordés aux Néerlandais comme ils le sont aux Anglais. Deux fois le Tsar lui-même lui avait fait cette promesse que « si L. H. P. manifestaient de bonnes dispositions à son égard, il leur accorderait *le libre passage vers le marché de la Perse*, faveur qu'il n'avait jamais accordée à personne et qui devait procurer de très grands avantages. » C'est pourquoi Massa « dans le but de mettre promptement la main à cette affaire, proposa de répondre poliment aux lettres et de ne rien négliger pour que les Anglais, qui mettaient tout en œuvre pour perdre la nation hollandaise dans l'esprit des Moscovites, fussent déçus dans leurs efforts. » Un excellent moyen d'y arriver, serait l'établissement d'un agent à poste fixe à Moscou « car l'expérience a démontré que

lorsqu'il n'y avait personne de ce pays à la Cour, les Anglais essayaient, par toutes les intrigues possibles, de nous faire évincer, de telle manière que, par leurs fausses dénonciations, ils ont maintes fois, fait confisquer des biens appartenant à des Néerlandais." (58)

La missive impériale adressée au gouvernement hollandais comprenait principalement ce qui suit. Le Tsar donne avis qu'il a reçu les lettres des États par leur envoyé Isaac Abrahamssen Massa. Ces lettres contenaient, entre autres, des félicitations au sujet de la paix qui devait être faite entre la Russie et la Suède; mais lors de l'arrivée de Massa sur les terres du Grand-Prince et même longtemps après, cette paix n'avait pas été conclue «à cause des prétentions déraisonnables et des chicanes émises de la part du roi de Suède." Toutefois, la paix étant faite maintenant, le Tsar consent à «former une alliance et une ligue avec la république Néerlandaise contre leurs ennemis communs" et à protéger perpétuellement ses sujets hollandais. Il insiste de nouveau pour obtenir du secours contre la Pologne, cette nation «fausse et parjure qui a versé d'une manière si impie et si injuste le sang des Russes." «Nous vous avons écrit, continue le Grand-Prince, par notre premier envoyé Oussiakoff et son secrétaire Semoy Sabaroutskoff et ensuite, par notre deuxième envoyé Ivan Konderoff et son secrétaire Mikhaïlo Neveroff qui sont partis avec votre envoyé Isaac Massa, et nous vous avons recommandé, Honnêtes Régents de la Néerlande et de Hollande, de nous secourir, nous le Grand-Prince, en cas de nécessité, contre nos ennemis, en nous envoyant des munitions, de l'artillerie, des armes et des fournitures, selon votre pouvoir. Autrefois, vous avez promis (?) à notre ambassadeur Oussiakoff de nous aider contre nos ennemis, et votre envoyé Isaac Massa a expliqué à nos ministres que le gouvernement des Provinces-Unies nous aiderait selon ses forces «si nous voulions accorder à vos sujets et à vos négociants l'octroi de trafiquer à leur gré dans toutes les villes de notre empire de Russie. Et cependant, malgré

la faveur que nous avons depuis longtemps témoignée à tous vos sujets, non seulement par nous-même, mais aussi en ordonnant à nos gouverneurs et fonctionnaires dans tous nos domaines, de veiller de très près sur vos marchands et de les protéger partout, afin qu'il ne leur arrive rien qui soit contraire à nos ordres, vous ne nous avez jamais prêté le moindre appui contre nos ennemis." Les Etats (et Massa) en avaient bien appelé à l'impossibilité d'accorder des secours sans avoir consulté leurs alliés, mais la paix était conclue avec la Suède, de sorte que le Roi de Pologne était le seul ennemi qui restait, et celui-ci, avec ses adhérents, n'avait d'autre but que "d'introduire la maudite religion romaine, par la force et à tort ou à raison." Massa avait rapporté au Grand-Prince ce que, pour atteindre au même but, l'on avait accompli aux Pays-Bas et ce qui était arrivé au Prince d'Orange et au Grand Henri, le roi de France: "on s'était vengé sur les chefs, afin de les empêcher d'accomplir leurs desseins." Pour tout cela, le Tsar désire qu'on lui fasse l'envoi d'un subside en argent et en munitions de guerre, par le moyen d'une "grande ambassade, avec pleins pouvoirs de traiter avec le Grand-Prince, et de conclure entre eux un pacte d'alliance et d'amitié éternelle contre leur ennemi commun." A cet effet, Massa, qui avait été envoyé aux Pays-Bas par le Tsar, "avec son plein consentement et sa pleine satisfaction, apportait déjà avec lui un sauf-conduit.

Avant de parler de la réponse des Etats à cette missive impériale, nous devons faire connaître quelques particularités qui caractérisent les relations de Massa avec le gouvernement hollandais.

Nous avons déjà fait voir la résolution qui avait été prise par les Etats au sujet des honoraires de Massa. Il paraît qu'il ne lui fut pas possible de s'en tenir strictement à cette disposition. (59) Le 23 Novembre 1617, il démontra dans une requête l'obligation qu'avait le gouvernement de lui rembourser les autres frais de son séjour à Moscou, frais occasionnés

par le traitement injuste que lui avait fait subir le gouvernement russe et qui dépassaient les trois mille florins alloués. (60) Le 16 Décembre, deux membres de Etats, Brien en et Teylingen, furent chargés d'examiner les pièces concernant cette affaire et avant tout, de voir la Résolution par laquelle Massa avait reçu sa mission (61). Cet examen se fit avec une grande lenteur, et certainement, on n'y mettait pas beaucoup d'ardeur du côté du gouvernement. Du moins, les résolutions du 2 Mai 1618 mentionnent une nouvelle requête de Massa « au sujet de divers services qu'il avait rendus en Moscovie. » Avant de statuer sur ces prétentions qui s'élevaient à plus de 4506 florins, on trouva bon de décider « que l'on prendrait d'abord connaissance de ses registres et des documents qu'il avait produits afin de déterminer quels services il avait rendus. »

Le jour suivant, on donna lecture de la résolution en vertu de laquelle Massa avait été chargé de sa mission, et on remit cet acte ainsi que la traduction des réponses du Tsar entre les mains des députés qui avaient déjà auparavant traité cette affaire (62). Le 13 et le 19 mars, après que la commission d'examen eût présenté son rapport, l'affaire fut discutée de nouveau, mais elle resta encore toujours en suspens, jusqu'à ce que l'on résolût, le 22 du même mois, d'envoyer le rapport de la commission, les documents de Massa et ses instructions, au collège de l'amirauté à Amsterdam, en le priant d'examiner la chose et de donner son avis aux Etats-Généraux. Le 27 Avril, enfin, l'arrêt fut prononcé. Il statuait en ces termes : « après un mûr examen, considérant que Massa a été retenu en Moscovie par l'ordre de S. M. Impériale, et traité presque en prisonnier, pendant une année entière, sans qu'il y eût de sa faute et à son grand détriment, étant forcé, pendant ce temps, de dépenser de ses propres ressources une somme qui, selon ses comptes, dépasse de beaucoup les trois mille florins qu'on lui avait alloués, par convention, pour tous frais de son voyage, considérant qu'il lui a été impossible d'éviter cette dépense, il lui sera

compté un supplément de 2000 florins, avec lesquels il devra se tenir pour satisfait." Le 3 Mai, «sur les instances de Massa, cette somme fut majorée encore de 500 florins. \

En rapprochant cette décision de celle qui avait été prise alors qu'on lui confia son mandat, on voit qu'il y avait dans l'esprit des membres des Etats-généraux, une certaine prévention contre l'honnêteté de Massa, et quelque soupçon quant à la véracité de son rapport, soupçon qui était alimenté probablement par la lettre «pleine de faveurs" du Tsar. En un mot, si l'on considère les sommes prodigieuses qui se dépensaient dans le champ de la politique, il faut dire qu'on le traita bien petitement. Les deux mille florins, par exemple, au moyen desquels on l'indemnisait de ses pertes, ne comportaient que tout juste ses frais.

Cependant, pour répondre à la lettre du Tsar, il fut résolu qu'on adresserait à celui-ci des félicitations sur la conclusion de la paix entre la Russie et la Suède, qu'on lui refuserait les secours demandés, à cause de l'imminence d'une guerre avec l'Espagne et ses alliés et que, pour le même motif, on renverrait à des temps meilleurs l'établissement d'un agent à Moscou. Massa s'offrit de nouveau pour faire la remise de cette lettre des Etats sous condition d'une «rémunération honnête" (17 Mai). Quelques jours après, le 26 Mai, il présenta un mémoire sur cet objet et promit en même temps de prendre si bien à cœur les intérêts des Pays-Bas en Russie «que L. H. P. ne pourraient y employer quelqu'un de plus capable." Les sieurs Teylingen et Magnus reçurent la commission de s'aboucher à cet égard avec Massa et d'examiner en même temps, si les frais de cette mission ne pourraient être supportés par ceux qui font le négoce avec la Russie. Dans leur avis, ces commissaires désapprouvaient le projet d'imposer cette charge au commerce.

Néanmoins, comme Massa avait l'intention de se rendre en Russie lorsque la saison serait favorable, il fut résolu qu'on lui confierait la lettre destinée au Grand-Prince, et qu'on lui

donnerait pour "honoraires" une somme de 300 florins (68). Le lendemain, 1 Juin, Massa exprima le désir de recevoir, au lieu de la somme fixée, une médaille d'or avec une chaîne, de valeur égale, afin de pouvoir la porter en l'honneur de L. H. P. Mais L. H. P. répondirent : "que le suppliant pouvait, si tel était son bon plaisir, se faire confectionner lui-même une chaîne d'or, avec ses trois cent florins." L'affection du gouvernement pour Massa était évidemment en baisse.

Avant son départ, la troisième ambassade russe arriva aux Pays-Bas. Ivan Bernalofsky, accompagné de l'interprète impérial Jean Helms, venait apporter une lettre du Tsar, par laquelle celui-ci demandait de nouveau avec instance du secours contre la Pologne et le Pape "pour la défense de la Religion Chrétienne." Le Tsar se plaint "des machinations des Jésuites et des autres sectateurs du Pape, des émissaires et des affidés du Pape qui n'ont d'autre but que celui de se rendre maîtres de ses royaumes, d'y introduire le papisme et d'extirper la vieille église Grecque et la vraie religion chrétienne." Le danger qui menaçait la Russie du côté de la politique polonaise était constaté par la communication d'une lettre du roi Sigismond aux boyards russes, lettre par laquelle ce roi leur faisait les plus violentes menaces, s'ils se refusaient à élire son fils pour leur Tsar. Les Etats désiraient terminer cette affaire avec la plus grande promptitude. Ils préparèrent une deuxième lettre pour le Tsar, conçue dans le même sens que la première mais dans laquelle la situation du pays était dépeinte comme étant plus menacée qu'auparavant : cette lettre devait être confiée à Massa. Les membres de l'assemblée, nommés pour entrer en négociation avec l'envoyé, firent connaître à celui-ci le sommaire de la missive, après quoi on lui offrit avec son congé une médaille d'or et une chaîne de la valeur de quinze cents florins. Le secrétaire et l'interprète devaient recevoir chacun une chaîne de cent écus. Cependant Bernalofski exprima le désir d'être admis en audience à l'assemblée des Etats-Généraux.

Devant cette assemblée, il rappela l'objet de sa mission et fit la promesse de payer les secours qu'on lui accorderait par des produits de son pays, des fourrures, de la cire, ou au besoin, en argent. Les Etats ne devaient pas faire attention à la situation actuelle et aux ressources médiocres de l'empire russe : tout cela s'améliorerait, de sorte qu'avec l'aide de Dieu, le Tsar sera en état de pouvoir de son côté, venir au secours de ses amis.

Alors on mit de nouveau sur le tapis, l'idée d'imposer ceux qui trafiquaient avec la Russie, afin de retrouver dans cette taxe les moyens de venir en aide au Grand-Prince. Mais cette proposition fut rejetée de nouveau. Cependant l'envoyé n'osait pas reparaitre devant son souverain sans avoir obtenu le moindre secours, quoiqu'il fût obligé d'admettre les motifs d'excuse exposés par les Etats dans leur réponse. La province de Hollande fit alors la motion d'offrir à l'ambassadeur, en guise de présent pour le Tsar, dix mille livres de poudre et une certaine quantité de mèches et de plomb, d'une valeur de vingt mille florins. En retour de ce don, on devait inviter le Tsar à être favorable aux négociants néerlandais dans leur commerce avec la Russie, à les mettre sur la même ligne que les Anglais quant aux péages et aux autres charges, et surtout à leur permettre le passage par la Moscovie pour aller trafiquer avec la Perse par la mer Caspienne. La proposition fut rejetée, et l'on résolut de donner ce jour même (le 26 Juin) son congé à l'envoyé. Celui-ci cependant tint bon, et fit espérer que si l'on voulait fournir quelques secours au Tsar, on accorderait aux Hollandais les mêmes avantages de commerce dont les Anglais jouissaient déjà, outre le libre transit avec la Perse par le Volga et la mer Caspienne. C'est pourquoi les Etats-Généraux prirent enfin la décision de venir en aide au Grand-Prince par une bonne quantité de munitions de guerre : poudre, mèches, boulets ou plomb, au choix de l'envoyé moscovite, en chargeant l'amirauté d'embarquer ladite provision à Amsterdam, sur le navire de l'envoyé et de

la conduire, sans frais, jusques dans le premier port de Moscovie (64), avec le ferme espoir que S. M. I. agréerait favorablement ce présent, comme venant de ses meilleurs amis, qui ne désiraient rien davantage que de lui être utile selon leur pouvoir." Le 3 Juillet, l'envoyé prit son congé: le bourgmestre Witz l'accompagna jusqu'au Texel.

Nous devons encore dire un mot des rapports de Massa avec cette ambassade, pendant son séjour en ce pays. Peu après son arrivée, Bernalofski demanda qu'on lui adjoignît pour converser avec elle, une personne «de qualité» à laquelle il pourrait en outre confier quelques missions intérieures. Son prédécesseur Conderoff lui ayant recommandé Mortagne, celui-ci fut proposé. Les Etats mirent à ses ordres Mortagne ou Massa (65). Il parait que celui-ci fut choisi ou que tous les deux restèrent, dans ce but, à la disposition de l'envoyé. En tous cas, Massa est expressément compris dans la convention par laquelle l'hôte du *Lion d'or* s'engage à héberger l'ambassadeur et sa suite pour la somme de cinquante florins par jour. Massa fut dépêché ensuite pour transmettre au Tsar la missive des Etats et pour lui offrir les munitions de guerre.

La lettre cependant, ne devait pas «contenir de formule de créance." Si contre toute attente, le présent était refusé par le Tsar, Massa avait plein pouvoir de vendre les munitions de la manière qui lui semblerait la plus avantageuse. Enfin, les Etats lui mirent encore en main quelques mémoires non signés «concernant le commerce avec la Moscovie et avec les pays situés au delà de la mer Caspienne, afin qu'il prit sur ces points des informations en Moscovie même." Pour ces diverses commissions, les honoraires primitivement fixés à trois cents florins furent augmentés d'une somme égale (66).

L'ambassade était de retour à Archangel avant le 4 Septembre, car une lettre de Massa, portant cette date, arriva aux Etats-Généraux le 17 Novembre: nous n'avons pourtant pas trouvé cette lettre dans les annexes aux Résolutions.

Pour autant que nous avons pu le découvrir, les Résolu-

lutions des Etats se taisent sur Massa pendant un temps assez long. Quoique, dans l'origine, le résultat de sa mission ait, surtout au point de vue du commerce, parfaitement répondu à l'attente, il ne reçut d'abord aucune exécution. Des années remplies d'événements graves s'ouvraient pour notre histoire: la lutte des partis à l'intérieur, la reprise de la guerre au dehors, concentraient pendant longtemps toute l'attention des hommes d'état sur les événements qui se passaient immédiatement sous leurs yeux. Mais ce qui arrêtait le plus les tentatives de Massa en faveur du commerce néerlandais, c'était la conduite de l'Angleterre. Au mois d'Août 1617, le Namestnik (gouverneur) Stépan Ivanovitch, Valnuský et le Diak Marc Podecheff furent envoyés par Michel Fédorovitch en ambassade vers le roi Jacques 1^{er}, non seulement pour établir des relations amicales entre la Russie et l'Angleterre, mais surtout pour hâter la conclusion d'un emprunt déjà promis de cent mille roubles. Le gouvernement anglais était prêt à faire une avance précunaire, mais il établissait les conditions suivantes: que l'on concéderait aux Anglais la libre navigation sur le Volga et la mer Caspienne vers la Perse, qu'un traité serait conclu pour la fourniture de chanvre, de lin et de cordages, et enfin que *les Hollandais ne jouiraient point des mêmes avantages commerciaux que les Anglais* (57). Comme toujours, on voit paraître ici la politique égoïste et exclusive de l'Angleterre: tandis que jamais nos hommes d'état ne demandèrent rien de plus que *l'égalité* des Hollandais et des Anglais, ceux-ci exigeaient constamment *l'exclusion* de leurs rivaux. En vue de l'emprunt projeté, une ambassade se mit en route vers Moscou, sous la conduite de Sir Dudley Digges, un membre actif de la compagnie anglaise en Moscovie. Cependant, contrairement au vœu de son Roi, Sir Dudley ne se rendit point lui-même à Moscou, mais il remit sa mission à Thomas Finch et à l'agent anglais Fabien Smith. Ceux-ci étaient porteurs d'une somme de 16000 roubles seulement, au lieu de cent mille, et se trouvèrent à Moscou en même

temps que Massa (68), lequel retourna avec eux à Archangel, le 20 Août 1619, sous la conduite d'Ivan Fomitsch Soutin. L'argent prêté par l'Angleterre, les conditions anti-hollandaises qu'elle imposait, le refus du gouvernement néerlandais de fournir du secours sur un grand pied contre la Pologne, tout cela formait un ensemble de motifs suffisants pour rendre extrêmement difficile la mission de Massa quant à son but principal, qui était d'obtenir le libre trafic avec la Perse par le territoire russe. Néanmoins elle ne fut pas stérile; car selon Massa, en cette même année 1619 «le commerce des Hollandais fut établi sur une base solide, et suivant la conduite tenue par les glorieux prédécesseurs du Tsar, on fixa certains réglemens très favorables aux Hollandais, et on promulgua à ce sujet des *lois écrites*." (69)

Quoique les membres de l'administration hollandaise ne fussent point portés à favoriser l'essai des plans commerciaux de Massa, ou qu'ils n'en eussent pas les moyens, leur auteur, à son retour dans la patrie, ne se tint pas dans l'inaction. Il se mit lui-même dans le commerce à Amsterdam. Ce qu'il y avait de pratique dans ses idées devait immédiatement sauter aux yeux des négociants et pousser ceux-ci à en faire l'application. Cependant, dans tout cela, il y avait toujours un côté politique, et c'est pour cette raison que quelques commerçants notables d'Amsterdam adressèrent une ample requête aux Etats-Généraux, afin de les presser vigoureusement à enlever les obstacles qui s'opposaient à l'obtention du libre trafic avec la Perse par la Russie. Ayant l'intention de donner ce document, nous avons toujours omis de faire connaître les raisons sur lesquelles Massa s'était appuyé déjà pour engager les Etats-Généraux à défendre énergiquement la cause du commerce persique. Ces raisons ont été développées dans cette pièce d'une manière complète, sous le point de vue commercial et international, et sont un résumé de ce que Massa avait déjà allégué à diverses reprises. Nous donnons ici cette pièce dans son entier, comme document pour servir à l'histoire

du commerce: elle fut envoyée aux Etats le 14 Mai 1620.

*Rémonstrance à L. H. P. les Etats-Généraux des
Provinces-Unies.*

« Il est connu de tout le monde que la prospérité de ce pays est fondée sur la navigation et le commerce, car nous ne possédons point de mines d'or et d'argent, ou des pêcheries de perles, comme les Indiens; nous sommes donc forcés de développer, autant qu'il est possible, notre trafic par mer. Le nombre de nos marins s'augmente de jour en jour. Le manque d'affaires les oblige souvent de recourir à des moyens d'existence peu convenables, et il en résulte encore que la navigation diminue en présence de la quantité de négociants qui sont dans le pays et qui, grâce à Dieu, augmentent continuellement. D'abord, il y a peu à chercher dans presque toutes les localités où l'on est accoutumé d'envoyer des navires, et ensuite, la majeure partie des routes maritimes, plus de la moitié du monde, nous est fermée par suite des privilèges.

Quelques fidèles amis de la patrie, citoyens d'Amsterdam, fortement intéressés à la prospérité du commerce, très désireux, par conséquent, de ne pas le voir décliner, mais de le voir augmenter de jour en jour pour accroître la puissance et la richesse du pays, ont dirigé leur attention sur cet état de choses. Il y a quelques années, il se sont adressés d'abord au magistrat d'Amsterdam et ensuite à L. H. P. les Etats-Généraux, et ils leur ont fait connaître que le commerce maritime le plus avantageux, le plus honorable et le plus assuré auquel le pays se soit jamais livré était, sans contredit, le commerce *avec la Perse par la Moscovie et la mer Caspienne*, autour de laquelle sont situées les contrées les plus riches et les plus belles de l'Asie, à savoir l'Arménie, la Médie, la Perse, la Tartarie et d'autres royaumes importants qui leur continent. De ces pays, on peut tirer toute espèce de marchandises précieuses telles que des tapis tures, du camelot commun et autre, du poil de chameau, du drap d'or, de la soie brute et ouvrée, des tissus de soie de toute qualité, du

bezoeer (70), de la rhubarbe et les meilleures drogues du monde, de l'indigo, du musc, des turquoises, du diamant et toutes sortes de pierres précieuses et de perles, et enfin, d'innombrables objets de commerce. On pourrait les échanger non point contre des espèces monnayées, qu'il faudrait emporter en forte quantité, comme on le fait dans le trafic avec les Indes-Orientales au grand détriment de l'avoir financier du pays, mais le plus souvent contre des marchandises et des produits manufacturés que l'on emporterait d'ici, tels que: draps, serge, toiles recherchées là bas à cause de leur blancheur, safran, bois de Brésil, cochenille, étain, plomb, papier, miroirs, quincaillerie et cuir de Russie de toute espèce. Ces citoyens ont d'abord porté si loin la négociation, dans leurs entretiens particuliers avec l'ambassadeur du Grand-Prince qui fut ici en l'année 1613, qu'après des ouvertures qu'on lui avait faites, il fit la promesse de s'employer de tout son pouvoir à l'avancement de l'affaire, et que plus tard les susdits citoyens chargèrent Isaac Massa, qui devait remettre au Grand-Prince les présents de L. H. P. les États-Généraux, d'y porter une attention toute spéciale. Plus tard, lorsqu'après son retour, il eût remis à V. H. P. un rapport qui faisait entrevoir la perspective, non seulement d'obtenir l'octroi commercial demandé, mais encore de conclure avec le Grand-Prince une alliance favorable à la consolidation de notre pays et au progrès de notre négoce, il est arrivé que V. H. P., convaincues de l'importance de ce débouché, ont trouvé bon de retirer l'affaire des mains de ces particuliers pour la traiter elles-mêmes, comme étant de celles qui touchent au bien être général des Provinces-Unies. C'est pourquoi, V. H. P. ont à deux reprises différentes, en 1615 et en 1617, envoyé à Moscou en qualité de leur député, Isaac Massa en compagnie des ambassadeurs du Grand-Prince, en le chargeant spécialement d'obtenir tant l'alliance que la concession du trafic avec la Perse. Vous lui avez, à cet effet, non seulement donné des lettres pour le Grand-Prince et des instructions pour sa con-

duite, mais encore, dans ces derniers temps, vous lui avez confié d'importants cadeaux en munitions de guerre, précieuses à cette époque, pour les offrir au Grand-Prince en témoignage d'amicale réciprocité et afin d'obtenir plus aisément sa protection. Il a plu au Tout Puissant de bénir la bonne résolution de V. H. P. et les efforts du susdit Massa, qui n'a point craint d'exposer plusieurs fois sa vie dans l'accomplissement de sa mission, ainsi que V. H. P. l'ont appris par divers rapports. Dieu les a bénis de telle manière que, lors de ces deux premières missions, le Grand-Prince a non seulement accueilli et accepté avec grande faveur vos félicitations, vos présents et vos propositions, mais que dans le dernier voyage, la négociation a été portée si loin, que ce souverain et son conseil sont disposés à acquiescer à vos demandes concernant l'alliance et la navigation vers la Perse et les pays limitrophes par la mer Caspienne, à travers la Russie, et ce, malgré l'opposition des Anglais, qui ont fait tous leurs efforts pour noircir dans l'esprit du Grand-Prince et de son conseil, V. H. P. et notre gouvernement, en proférant sur leur compte des calomnies et des mensonges de toute nature. Car, après avoir tenu vingt deux conférences sur ce sujet, le représentant de V. H. P. reçut pour réponse, que l'on devait aussi tôt que possible envoyer vers le Grand-Prince au nom de l'Assemblée des Etats, une ambassade solennelle munie des pleins pouvoirs pour conclure. Le Grand-Prince a déjà, à deux ou trois reprises, envoyé ici des ambassadeurs, et le nôtre n'est pas encore parti. Nous désirons ici, en toute soumission, vous démontrer l'importance de la navigation vers la Perse et de l'alliance avec la Moscovie et de la conservation du commerce avec cet empire, commerce qui sera exposé aux plus grands dangers de la part des Anglais, si par crainte d'une faible dépense, vous négligiez d'ordonner cette ambassade.

Il faut remarquer, d'abord, en ce qui concerne ces diverses missions et ces requêtes auprès du Grand-Prince, que la considération du pays y est tout à fait engagée, de sorte que

l'on ne pourrait se retirer de cette affaire sans courir le risque d'être accusé de légèreté ou d'insouciance à l'égard de l'état, et de mépris ou d'irrévérence à l'égard du Grand-Prince, qui a envoyé à V. H. P. deux ambassades composées d'hommes éminents, et qui attend et désire que vous agissiez de même. La question ayant été considérée par V. H. P. elles-mêmes comme étant d'une haute importance, il est certain que son abandon serait considéré par le Grand-Prince comme la plus forte injure que l'on pourrait lui faire, car les Moscovites sont extrêmement délicats sur le point d'honneur. V. H. P. comprendront facilement, dans leur haute sagesse, combien cette conduite serait préjudiciable à tout le commerce avec la Moscovie, commerce qui occupe de vingt à trente gros vaisseaux, partant tous les ans de ces provinces et y revenant richement chargés au grand profit du pays. Ne serait-ce pas donner aux Anglais une excellente occasion qu'ils guettent depuis plusieurs années, de demander, ce qu'ils ont fait déjà à diverses reprises, que l'on nous défende le commerce avec la Russie ou du moins que l'on y mette des entraves, en nous restreignant au trafic avec les côtes, comme à Archangel? Si l'on néglige aujourd'hui de poursuivre ce que l'on a si heureusement commencé et presque obtenu, si les Anglais nous devançant avec leur ambassade et obtiennent le monopole du commerce vers l'empire Persan (monopole qu'ils ont possédé de 1552 à 1582, avec des profits extraordinaires, qu'ils ont perdu ensuite par leurs insolences et s'efforcent aujourd'hui de recupérer), il en adviendra que notre nation en sera frustrée à tout jamais. Et ils chercheront à s'y ancrer si fortement qu'il n'y aura plus pour nous à regarder de ce côté: nous en serons chassés pour toujours. Nous serons forcés d'aller chercher et acheter chez eux, ce que d'autres devraient venir chercher chez nous, et notre pays sera privé des avantages inappréciables qu'il retirerait du trafic avec la Perse et les contrées qui l'avoisinent. En effet, lorsque nous serons en possession de ce marché, l'activité des négociants de de pays, su-

jets de V. H. P., saura porter ce commerce à un tel point que les Pays-Bas deviendront l'entrepôt de la soie écrue et qu'au bout de deux années, les marchands de Venise, de Marseille, de Lyon, de Tours, de l'Espagne, de l'Italie et de plusieurs autres royaumes devront venir ici faire leur provision de soie, tandis que maintenant ils ne tiennent que la soie de leur propre culture, qui ne donne pas la centième partie de celle que l'on met en œuvre. C'est ainsi que la courageuse activité de nos négociants a su forcer les Espagnols et les Portugais, pour ne pas parler d'autres peuples, à se fournir ici d'épiceries, tandis qu'auparavant on était obligé d'aller les chercher chez eux et de leur donner ainsi des bénéfices qu'ils donnent maintenant avec joie aux sujets de V. H. P.

En outre, il faut encore tenir compte des considérations suivantes. La navigation vers ces pays est très facile, très sûre et, en même temps, très peu coûteuse. Dès qu'elle aura été bien mise en train, il sera fort aisé d'opérer tous les ans le retour en été, ou, au plus tard en Septembre. Les enfants même savent combien il est facile de se rendre par mer, d'ici à Archangel; de cette ville, deux fleuves, la Dwina et le Volga, se dirigent vers la mer Caspienne; l'intervalle entre ces deux fleuves ne dépasse point 20 milles néerlandais, et on le franchit à très peu de frais au moyen de traîneaux que l'on y trouve en quantité innombrable et que l'on peut louer à très bas prix; en été, les chariots de transport sont en nombre suffisant à Astrakhan, où commence la mer Caspienne. De cette manière, on arrive en trois ou quatre jours, en Perse, en Médie, en Arménie, où l'on voit les plus riches marchandises du monde. Rien n'est donc plus commode que cette route pourvu qu'elle soit parcourue en été et non pas en hiver. Elle est également très sûre, car il n'y a pas à craindre des pirates sur la mer, comme on en rencontre sur la route du Levant par la mer Méditerranée.

Quant au danger du trajet à travers la Moscovie en temps de paix, il est nul lorsqu'on est muni d'un sauf-conduit du

Tsar; en temps de guerre il n'y a aucun péril, quand on possède sur les rivières ses propres bateaux et ses propres équipages; il en a été ainsi, même pendant les terribles guerres civiles qui ont eu lieu dernièrement. En vain serait-on harcelé par des milliers de cosaques ou de maraudeurs, (ce que d'ailleurs, la disposition du pays ne permettrait point), que la navigation n'en serait pas empêchée. Le plus grand dommage que pourraient occasionner ces ennemis, c'est le meurtre de quelques Russes employés au halage des barques et des bateaux à la remonte. Mais ils sont impuissants contre les bateaux, car ceux-ci, lorsqu'on coupe les cables, peuvent se laisser aller à la dérive et s'abandonner au vent. Ces maraudeurs n'ont point d'artillerie et n'en ont jamais eu, ils ne sauraient d'ailleurs s'en servir à défaut de bateaux qu'ils ne pourraient gouverner. Eussent-ils même des canons, ceux-ci ne produiraient aucun effet contre des bateaux en mouvement, entraînés par le courant ou marchant à la voile; ainsi qu'on a pu le voir sur l'Escaut, lorsque le duc de Parme essaya d'arrêter par son innombrable artillerie les navires se rendant à Anvers. Et encore, cela se passait-il en des passages étroits, tandis que le Volga est presque partout six fois plus large que l'Escaut.

Si cette voie commerciale est commode et sûre, elle est en outre extrêmement économique, car il ne faut pas, de ce côté, faire ces grandes dépenses d'équipement que nécessite la navigation vers Smyrne ou vers les Indes Orientales, où la valeur de la cargaison est absorbée, pour plus de moitié, par les frais du navire, de l'équipage et des vivres. Dans l'autre route, au contraire, tout est profit: le long du Volga et dans les villes qu'il arrose, Jaroslavl, Kostrom, Ougliche, Kazan, etc., on trouve en abondance du bois, de la poix, du goudron, du chanvre pour faire les cordages, du fer meilleur que celui d'ici, et de la toile; il n'y manque que de bons charpentiers, que l'on peut facilement, du reste, emmener avec soi de ce pays. Comme preuve de la modicité du prix de transport

sur le Volga, on peut citer le caviar, que l'on apporte des environs d'Astrakhan, de plus de cinq cent milles de la mer à Archangel, et qui ne vaut que cinq florins les cent livres et souvent beaucoup moins, et aussi le sel que l'on transporte des bords de la mer Caspienne à travers tout le pays et que l'on ne paie qu'une bagatelle. On pourrait même être à peu près indemnisé des frais de transport en se servant de nos bateaux faisant le trajet de Perse à Astrakhan et vice-versa, pour prendre en charge les marchandises des Persans pour la Russie et de la Russie vers la Perse; on pourrait compter sur un fret considérable, car nos vaisseaux sont meilleurs et plus sûrs que les leurs pour naviguer sur la mer Caspienne.

Les malveillants font une objection à cette voie. Il est fort dangereux, disent-ils, de risquer tous les ans en Russie les sommes considérables que l'on destine à l'achat de la soie; on doit craindre que l'une ou l'autre fois le Grand-Prince ne s'en empare. Cette objection a peu de fondement; car nous courons le même risque partout ailleurs, en Espagne, en France, en Syrie, en Turquie, et nous ne laissons point pour cela d'y aller trafiquer. Tous les ans, du reste, nous exposons ainsi de grands capitaux en Moscovie même. On calcule que, l'année dernière, plus de cinquante tonnes d'or se sont trouvées, à Archangel seulement, en marchandises néerlandaises, sans compter ce qu'il y en avait à Moscou et en plusieurs autres endroits. Si nous osons confier de grands capitaux à la merci des Turcs, qui sont des infidèles et des ennemis des chrétiens, pourquoi n'en confierions-nous pas aux Moscovites, dont le souverain est chrétien et n'a jamais manqué à sa parole et à ses promesses envers nous. Et pourtant, voilà plus de cinquante ans que nous avons apporté annuellement de grandes valeurs en argent et en marchandises, non seulement sur les bords, mais encore dans l'intérieur de son empire, à Moscou et ailleurs. Cette objection n'a donc aucune importance, et si l'on devait y faire attention, alors nous devons nous abstenir de tout trafic sur le territoire de n'importe

quel souverain étranger, car on y courrait les mêmes dangers et de plus grands encore. Mais de pareilles objections ne sont mises en avant que par quelques hommes intéressés, faisant eux-mêmes le commerce avec la Moscovie. Ceux-ci et d'autres semblables, cherchent à détourner plusieurs personnes de ce commerce avec la Perse et à en détourner V. H. P. dans leur intérêt propre qu'ils ont bien plus à cœur que celui de la patrie. Quelques uns même emploient à cet effet des moyens illicites et font cause commune avec les Anglais. Ils comprennent, du reste, que lorsque l'on aura formé, sous les auspices de V. H. P. une *compagnie générale de la Perse*, ils verront cesser les avantages particuliers qu'ils tiraient ci-devant de leur trafic avec ce pays, et dont ils jouiront de nouveau, maintenant que le chemin est ouvert.

Quant à l'objection faite par quelques personnes que le pays, dans les circonstances actuelles, se verrait exposé à de grandes dépenses pour cette ambassade et les présents à offrir, nous répondons que ces dépenses ne seraient pas aussi considérables que l'on veut bien le croire, et V. H. P. peuvent au besoin obtenir sur ce sujet des renseignements de la part de ceux qui peuvent en juger en connaissance de cause. On peut même faire payer les frais faits et à faire par les négociants qui feront l'entreprise du commerce persan ; dès que la concession en aura été obtenue sous la direction de V. H. P., les négociants ne feront aucune difficulté de s'en charger ; car en imposant ce commerce d'une taxe de un à deux pour cent, on y retrouverait de quoi payer ces frais et de plus grands encore, sans faire à personne un dommage marquant. Et n'en fût-il pas ainsi, cette question, par suite de la concurrence des Anglais qui cherchent à accaparer ce commerce et à nous en exclure, n'en est pas moins devenue une vraie question d'état qui peut avoir de graves conséquences et entraîner pour nous la perte du commerce entier avec la Moscovie, si l'on n'arrête les efforts de nos concurrents. Malgré les grandes dépenses qu'elle pourrait occasionner, cette affaire si importante pour

nos intérêts nationaux, ne doit pas être repoussée par V. H. P. Afin de devancer les Anglais qui ne s'endorment pas sur elle, il nous faut immédiatement constituer une ambassade éclatante qui se rende en Russie, à l'invitation et aux pressantes instances du Grand-Prince, et qui soit munie d'amples pouvoirs pour conclure l'affaire.

En conséquence, nous soussignées, marchands et habitants des Pays-Bas, convaincus de l'importance de cette voie commerciale, nous avons trouvé bon de présenter cette requête à V. H. P. et de vous inviter à ne pas abandonner une affaire aussi majeure et presque conduite à bonne fin, mais à la terminer au plus tôt, car les Persans le désirent autant que nous mêmes, comme le prouve l'invitation adressée par leur souverain à tous les princes chrétiens de venir commercer dans ses états, en promettant de leur accorder toutes les immunités nécessaires. Le Grand-Prince et son conseil comprennent aussi les avantages qu'ils retireront de notre trafic, quoiqu'ils ne les aient point compris jusqu'aujourd'hui; le pays moscovite tout entier a été occupé de cette affaire et n'attend plus que notre ambassade. Le commerce maritime du Portugal avec l'Afrique et les Indes Orientales, celui de Castille avec l'Amérique, et le nôtre avec la Guinée et les Indes, ont commencé d'une façon imperceptible et sont devenus des sources de grandes richesses. Il en sera de même de notre navigation vers la Perse: dès qu'elle sera en train, elle ne sera pas inférieure aux autres et, bien conduite, elle pourra même les surpasser. Fermement convaincus que la sagesse de V. H. P., prendra en considération et les grands revenus que le pays saura en tirer annuellement, et l'honneur qui nous en reviendra de la part des royaumes et des républiques qui se fournissent de nos marchandises, nous avons avec une entière confiance apposé nos signatures à la présente rémontrance."

En comparant ce document avec les lettres de Massa, en y observant la marche de l'argumentation, la connaissance complète de la situation intérieure de la Russie, la mention de

ses propres tentatives, les instances en faveur d'une mission à Moscou, et enfin la date à laquelle fut produit ce document remarquable, il ne reste pas le moindre doute que celui-ci n'ait été inspiré par Massa et rédigé sous son influence. Quoiqu'il dût, malheureusement, s'écouler dix ans encore avant que les Etats n'eussent pu prendre la résolution d'envoyer une ambassade au Tsar, cette requête n'en reste pas moins comme un témoignage de l'esprit entreprenant de nos ancêtres, à cette grande époque du dix septième siècle. Dix ans après, l'ambassadeur Albert Burgh essaya, mais en vain, d'obtenir pour le marchand d'Amsterdam, Ernest Philips et ses associés, l'octroi du trafic avec la Perse par la Moscovie et la mer Caspienne, pour un terme de trente ans. Cette demande fut refusée, parce qu'elle avait été refusée également au roi d'Angleterre et qu'on la croyait contraire aux intérêts des négociants russes. D'ailleurs, cette ambassade de 1630 n'avait pas pour but principal l'octroi du commerce persan, mais celui d'une tout autre branche de négoce: celui du commerce des grains avec la Russie. Quoique Massa n'y ait pas été mêlé alors, on le voit cependant de nouveau fournir aux Etats les idées fondamentales d'après lesquelles on résolut de se conduire: sa parole influente fut écoutée encore dans cette question.

Après l'expiration de la trêve avec l'Espagne, il y eut tout à-coup une extrême cherté de blé. Tandis que, par exemple, le prix du seigle n'avait été, en 1620, que de 44 florins d'or le last, il s'éleva trois ans plus tard à 170. et à 200 florins d'or. Cette cherté se maintint avec de grandes variations jusqu'en 1632: en 1628, le seigle atteignit 250 et en 1630 jusqu'à 462 florins d'or. Nous dépendions pour les grains du commerce polonais. Cette situation se combinant avec une guerre contre l'Espagne, rendait le danger plus grand encore. Philippe s'efforça de porter le roi de Pologne à interdire la sortie des grains de ses états; mais cette tentative échoua. Massa comprit combien il importait pour nous d'être indépendants de semblables surprises, et il savait que la Russie était éminem-

ment propre à devenir la nouvelle source qui alimenterait l'important marché aux grains d'Amsterdam. C'est pourquoi il se rendit en Russie, en 1625, pour ouvrir la voie à ce commerce. Le résultat de ses efforts est rapporté dans la proposition suivante qu'il adressa aux États généraux le 23 Janvier 1626 (71).

Proposition faite à L. H. P. les États Généraux des Provinces Unies des Pays-Bas.

Le soussigné Isaac Massa, sujet et serviteur de V. H. P. a eu l'honneur, il y a quelques années, d'être employé à des missions envoyées par V. H. P. vers le Grand-Prince de Russie à l'effet d'engager ce monarque à nous permettre d'installer le trafic avec la Perse par la Moscovie, pour l'extension de notre commerce et pour mettre obstacle aux tentatives malfaisantes des Anglais, qui s'efforçaient de nous ravir le marché moscovite et de s'en emparer eux-mêmes au grand détriment de nos provinces qui font annuellement en ce pays un trafic d'une importance de 20 à 24 tonnes d'or. Avec la grâce de Dieu et par l'autorité de V. H. P., j'ai non seulement rempli mes missions et renversé les plans des Anglais, mais encore commencé à jeter les bases d'une alliance plus étroite. Par là, j'ai obtenu à la cour de Moscovie un crédit et une considération tels, qu'une faveur à demander pour V. H. P. et le Prince d'Orange (qui y est en haute estime) devrait être bien considérable, pour qu'elle me fût refusée. Les embarras de la guerre actuelle et d'autres circonstances, n'ont pas encore permis le départ d'une ambassade solennelle quoiqu'elle y soit toujours attendue par le Grand-Prince et son conseil, qui nous tiennent pour obligés, depuis que ledit Grand-Prince a envoyé vers V. H. P. deux ou trois missions expresses. Néanmoins, je n'ai pas laissé d'entretenir même, au prix de grands sacrifices, les relations amicales que j'avais nouées à la cour de Russie, dans l'espoir que, tôt ou tard, les circonstances permettraient qu'elles fussent utiles à notre pays. Afin de mieux les entretenir encore, j'ai fait l'année dernière, à grands frais,

un voyage en Moscovie. Le règne du Grand-Prince actuel sous la sage conduite de son père, le Patriarche, me semble être le moment propice pour faire quelque tentative en faveur de notre pays auprès de la cour de Russie, du Grand-Prince et surtout du Patriarche. Ce personnage, qui a été de longues années retenu captif en Pologne, y a non seulement conçu une haine implacable envers les Polonais, mais encore, par l'effet de l'opposition, il y est devenu un politique habile et sage, connaissant à fond quels sont les amis ou les ennemis de la maison d'Autriche et d'Espagne. Considérant, d'un côté, la situation des Provinces-Unies : un petit territoire qui fourmille d'habitants, et n'est pas en état de produire les grains nécessaires à sa subsistance, mais doit les importer des pays étrangers, ce qui le met à la merci des intolérables péages du Sund, de la fermeture de la chambre de Pondage de Dantzic et quelquefois, ce qui est plus grave, du bon plaisir du Roi de Pologne, qui appartient au parti espagnol, fait partie de la maison d'Autriche et nous a souvent menacé et essayé même de nous serrer la gorge en retenant ses grains ; considérant, d'un autre côté, la grande étendue de la Russie, la fertilité de son sol, et la paix dont elle joui depuis deux années, la grande quantité de blé qu'elle produit, quantité qui dépasse tellement la consommation intérieure que les grains restent deux, trois ou quatre ans de suite entassés dans les champs et les granges avec la récolte nouvelle, et tombent en pourriture, — j'ai cru pouvoir adresser à la cour de Russie une requête par laquelle je démontre que la misère des Russes, dans les années précédentes lors de la guerre avec la Pologne, avait eu pour principale cause les énormes sommes d'argent que les Polonais emportaient annuellement des Pays-Bas en y vendant leurs grains ; que s'il plaisait au Grand-Prince, il pouvait non seulement faire tomber le glaive de la main des Polonais, mais les dompter même tout à fait : le moyen consistait à accorder à notre pays, qui tous les ans à besoin de blé et doit en chercher en Pologne, pour des trésors, et en traversant le

Sund, à lui accorder la faveur de venir prendre l'excédant de ce que produit la Russie. De cette manière, il ne retirerait pas seulement des mains de son éternel ennemi les sommes d'argent au moyen desquelles ce dernier lui a fait une guerre si cruelle, mais encore il remplirait son propre trésor, sans causer aucun préjudice à ses sujets, puisque souvent ceux-ci abandonnent sur place et laissent périr le superflu de leur blé. Il augmenterait ainsi ses revenus, accroîtrait le bien-être de son peuple et pourrait venir en aide à la ville de Smolensk et à d'autres places que les Polonais assiégeaient encore.

Cette proposition fit auprès du Grand-Prince, du Patriarche et de tout le conseil de l'empire, une sensation telle, qu'après en avoir mûrement délibéré et comprenant le tort qui pouvait en résulter pour leur implacable ennemie et l'avantage qu'ils en retireraient eux-mêmes, ils résolurent d'y donner un commencement d'exécution. A cet effet, ils m'accordèrent la licence de pouvoir exporter de trois à quatre mille tonneaux de blé, licence qui n'a été accordée à personne depuis les 50 ou 60 ans que nous faisons le commerce avec la Russie, il me fut promis, en outre, qu'on la renouvellerait pour les années suivantes, si elle était demandée soit par notre gouvernement, soit par moi-même. Après avoir conduit l'affaire au point où elle se trouve, au prix de grands dangers, de beaucoup de peine et de travail, il serait prudent, tant que le Patriarche, qui est déjà vieux, sera encore en vie, de la prendre en sérieuse considération, pour les avantages que le pays en retirera et en même temps pour être affranchis du péage du Sund, de la chambre de Pondage et surtout du mauvais vouloir du Roi de Pologne qui est hostile à notre gouvernement. Quelques inconséquences de gens trop intéressés, qui l'année dernière, ont fait un mauvais usage des lettres de recommandation de V. H. P. et du Prince d'Orange (72), ont failli étouffer à sa naissance la grande œuvre que j'avais entreprise; c'est pourquoi j'ai trouvé bon de m'adresser respectueusement à V. H. P. et de les prier de m'accorder à moi

et à mes consorts, un privilège de trente ans et plus, pour pouvoir seul, avec mes associés, négociants de ce pays, exporter de Moscovie et importer en nos provinces les grains et les denrées connexes, et tout ce que je pourrais obtenir ultérieurement d'exporter de l'empire russe, au profit des habitants des Pays-Bas et au grand avantage des revenus de V. H. P., et de faire en sorte que nul, hors moi et ma compagnie, ne soit favorisé de lettres de recommandation émanant de V. H. P. ou du Prince d'Orange. Car si les choses se passent comme l'année dernière, non seulement la considération de notre gouvernement court les plus grands risques auprès du Grand-Prince et de sa cour, et elle a déjà beaucoup perdu, mais encore cette œuvre importante qui a coûté tant de peines et tant d'argent et qui intéresse si fortement l'état, cette œuvre sera entièrement anéantie. Dieu vous garde de ce malheur et octroie à V. H. P. une grande sagesse et un règne glorieux !" (73)

Ce qui nous frappe tout d'abord dans cet écrit de Massa, c'est le coup-d'œil si juste par lequel il détermine les rapports existant entre la Russie et la Pologne, c'est le tact avec lequel il envisage le côté financier de la guerre russo-polonaise pour le faire servir à ses plans commerciaux. Ce qui attire notre attention ensuite, c'est sa défense du système du monopole: nous l'avions déjà remarqué antérieurement. Au point de vue actuel de la science du commerce, ce principe doit sans doute être condamné sans réserve. Mais on peut se demander, si *en ce moment-là*, en présence de la situation de la Russie, de la dangereuse jalousie de l'Angleterre, et de l'esprit pervers des trafiquants particuliers, Massa n'avait pas raison dans sa manière de voir. Quoiqu'il en soit, les deux points fondamentaux de sa requête: la démonstration politique de l'influence du commerce de grains avec la Néerlande sur la puissance polonaise, et la demande commerciale d'un privilège pour sa société, ces deux points furent adoptés plus tard par les deux principales autorités, par l'état et par le commerce. Cela mérite d'être prouvé.

Dans l'instruction donnée en 1630 par les Etats-Généraux à l'ambassade de Albert Coenraadsz. Burgh et de Jean Veldriël à Moscou, on trouve à l'article onze : « Messieurs les envoyés s'efforceront d'effacer de l'esprit du chancelier, des conseils et des hauts fonctionnaires du Tsar, toutes impressions défavorables et à faire comprendre à ces personnages que par le commerce des grains, ils détourneront du territoire des ennemis cachés de S. M. la plus grande partie du trafic que s'y fait, de sorte que les habitants de ce pays ne pourront plus vendre leur blé à un prix aussi élevé et par conséquent n'auront plus à leur disposition cette grande quantité d'argent qu'ils reçoivent annuellement et qui leur donne la force pour tenter de résister à la puissance de S. M. L. Messieurs les envoyés se garderont bien de traiter cette affaire, qui concerne un prince avec lequel nous sommes en neutralité, soit dans leur proposition officielle, soit dans un mémoire ou dans un écrit quel qu'il soit. » (74) Voilà donc l'idée exprimée par Massa dans sa proposition de 1626, développée, selon cette même proposition et en un article, au Grand-Prince et au Patriarche qui selon son témoignage « examinèrent mûrement la question et comprirent qu'en effet, elle devait causer de grands torts aux Polonais, leurs ennemis implacables et leur rendre, à eux-mêmes, de signalés services. »

Le commerce prononça aussi son arrêt par l'organe de Joost Willemszoon Nijkerke, un homme de grand mérite qui fut, depuis l'an 1632, le premier agent de la République néerlandaise à Moscou. En 1630, il publia, sous le voile de l'anonyme, une brochure très importante sur la question des grains : « *Klaer Bericht ofte aenwysinge hoe ende op wat wyse, de tegenwoordige dierte der Granen sal kunnen geremedieert werden, ende de Schipvaert deser Landen vergroot.* (Avis ou démonstration évidente sur la question : comment et de quelle manière on pourra remédier à la cherté actuelle du blé et augmenter la navigation de ce pays) » (75). Nijkerke propose de remplacer le commerce des grains avec la Pologne sur la

mer Baltique, par un commerce semblable avec la Russie par la Mer Blanche. Il veut, tout comme Massa, que ce projet s'exécute au moyen d'une Compagnie, qui s'engagerait à acheter vingt mille lasts de blé, à raison de cinquante à soixante florins le last, d'après un tarif à fixer par le Tsar. Ses arguments en faveur de la nécessité d'une compagnie sont, en substance, les suivants: d'abord, cette affaire doit être entamée en Moscovie, non pas avec les particuliers mais avec le Grand-Prince, parce que lui seul a l'autorité pour la mettre en train et qu'il ne le fera point sans connaître d'avance et avec certitude qui lui prendra annuellement une pareille quantité de grains. En second lieu, lui seul peut traiter la conclusion de l'affaire, car le déplacement du commerce des grains ne pourra s'opérer que très lentement par les particuliers. Entretemps les Anglais, les Danois et les Suédois achètent tous les ans, au nom de leurs souverains, une grande partie de blé en Moscovie et ils nous le revendent avec un bénéfice de 80 à 100 florins par last. En troisième lieu, il faut prévenir l'élévation des prix qui aurait lieu en Russie à la suite d'une lutte d'enchères entre les particuliers. En quatrième lieu, le Grand-Prince désire que le commerce s'organise de cette manière; il y trouve un avantage particulier, comme le démontrent les conventions qu'il a faites avec les Persans et avec nous par rapport à la soie. En cinquième lieu, il faut prévenir que plus tard ce commerce ne nous soit de nouveau enlevé par d'autres. Le roi de Suède a déjà conçu le dessein de faire passer le commerce des grains de Russie par son royaume ou par Nerva, dans la Baltique, sans autre but que de nous en déposséder ou de le frapper de grosses contributions. En sixième lieu, la hausse occasionnée par la concurrence des particuliers, pourrait bien dans un moment d'inquiétude, provoquer de la part du Grand-Prince une défense d'exportation. Dans une Requête aux Etats-Généraux, en date du 20 Juin 1630, Nijkerke ajoute à ces arguments quelques autres considérations qui ne sont guère que des reprises de celles que nous venons d'énumérer (76).

Avec l'octroi de ce commerce, les Etats désiraient en même temps constituer un monopole national. Les envoyés néerlandais devaient demander à Moscou pour les Hollandais, le privilège exclusif d'exporter du blé et du salpêtre par les ports russes. Cette prétention exorbitante fut, à juste titre, repoussée par le gouvernement moscovite. C'est ainsi probablement que s'évanouirent les projets de Massa et de Nijkerke; du moins, depuis lors, n'est-il plus question d'une compagnie semblable.

Depuis ce temps-là, les matériaux pour la biographie de Massa commencent à faire presque complètement défaut. On rencontre encore quelques faibles données que nous devons recueillir ici pour terminer.

Une lettre autographe de Jacques Canter d'Amsterdam, en date du 7 Février 1627, est adressée à sa nièce Suzanne Massa «demeurant à Haarlem... pour être remise à Isaac Massa, à Lisse." Donc, en 1627, Massa demeurait à Lisse aux environs de sa ville natale. Il en résulte qu'il passa probablement les dernières années de son existence dans sa patrie, à Haarlem ou dans le voisinage de cette ville. La *Bibliographie Néerland-Russe*, que nous avons souvent citée, mentionne, au n°. 749, un exemplaire de la *Description et louange de la ville de Haarlem*, par Samuel Ampzing, portant l'inscription: *Ex libris Massae*, 1628. La couverture en parchemin de ce volume porte les armes de Haarlem, circonstance qui fait émettre à M. Frédéric Muller la conjecture que ce serait un exemplaire offert en présent par la ville à son digne citoyen. Cette conjecture n'est pas absolument invraisemblable; cependant, dans ce cas, on s'attendrait à y voir inscrite une dédicace du magistrat à Massa ou une annotation de celui-ci. En tous cas, cet autographe nous fournit une date pour le séjour de Massa en Hollande.

C'est seulement en 1635 que nous rencontrons de nouveau une mention de Massa dans les Résolutions des Etats-Généraux. Au mois d'Avril de cette année, Jean Angelaer arriva

de Moscou, porteur d'une lettre du Tsar aux États. Il fut conduit de Rijswijk à la Haye et plus tard à une audience par l'Intendant de la cour, Mortagne. Le 19 Avril, les États font écrire à Massa pour le prier «de vouloir bien pour un moment quitter Haarlem, et de venir traduire la lettre du Grand-Prince» qui devait être remise par Angelaer. Au jour de l'audience, l'envoyé du Tsar déposa deux lettres en russe, ce dont il fut remercié par l'organe de Massa, qui fut invité à les traduire. Leur contenu roulait principalement sur de nombreux achats et des entreprises d'industriels au profit de la Russie. A la suite de cette négociation rapide, Massa fut chargé d'accompagner Jean Angelaer à Amsterdam (77).

Nous voici arrivé à cette année qui nous a fourni une date extrême lorsque nous avons parlé du portrait de Massa. Ce portrait est remarquable, non seulement parce qu'il nous donne une date positive dans la vie de Massa, date dont on a pu inférer celle de sa naissance, mais encore parce qu'il est accompagné d'une inscription très importante. Cette inscription qui, dans le texte hollandais est en vers des plus boiteux, la voici :

Poursuivi par la Haine et l'Envie, et cherchant l'honneur, il fut envoyé auprès d'un Empereur et d'un Roi et gagna leur faveur par les services qu'il leur rendit. Les États de son pays mirent en lui leur confiance; mais de nouveau, leur amitié se refroidit à son égard. Quand il était accusé par l'envie, il poursuivait sa route, fort de son espoir en Dieu. Comblé de faveurs par le chef des Goths, il se moqua des jaloux. Ennobli, enrichi, satisfait, il attend aujourd'hui avec courage la bonheur éternel (78).

Quelque pitoyable que soit cette inscription sous le rapport de la poésie, elle confirme la conjecture que nous avons émise déjà, à savoir que les États s'éloignèrent petit à petit de Massa, et qu'il fut mis par eux en défiance. C'est en pleine connaissance de cause que Massa, en publiant son portrait en gravure, fait connaître au monde par ces vers que «de nouveau, l'amitié des États se refroidit à son égard," quoiqu'il y ait eu un temps où ils avaient mis en lui «leur confiance." Il est donc de la dernière évidence que Massa fut, de propos

délibéré, mis à l'arrière plan ; car, malgré sa profonde connaissance de la langue, des mœurs, de la situation de la Russie et du commerce moscovite, malgré son expérience politique et son zèle ardent pour le service du pays, il ne fut mêlé à aucune des ambassades officielles. On aperçoit, par ci par là, de ces petits traits qui accusent de bonne heure de certains tiraillements dans leurs rapports. Nous avons déjà fait voir dans les questions financières, avec quelle persistance on le renfermait toujours en de dures limites. Nous ne pouvons oublier de mentionner quelques autres petites choses. Ainsi, lorsqu'il manifeste lui-même le désir d'accompagner en France l'ambassade de Conderoff, après avoir aidé à la recherche d'un interprète capable, on refuse d'accéder à ce désir tout naturel. Quand au lieu d'une petite récompense pécuniaire qu'on lui doit pour une mission politique, il demande une médaille « qu'il pourrait porter en l'honneur des Etats-Généraux », on lui répond très-froidement, qu'il peut, si cela lui plaît, se faire confectionner une médaille lui-même. *Lui-même* se donner une médaille pour la porter comme un *présent* et en l'honneur des donateurs !

L'inscription parle aussi du motif de refroidissement. Massa est « poursuivi par la haine et l'envie » ; c'est l'envie qui l'accuse auprès des Etats. Il n'est pas difficile, ce nous semble, de deviner à quoi l'on fait allusion ici. Massa lui-même était marchand, et marchand en Russie. Nous connaissons déjà le sombre tableau qu'il a présenté aux Etats de la rivalité intéressée qui régnait entre les négociants en Russie. « La haine particulière, écrivait-il, que nos marchands néerlandais se portent entre eux, est indescriptible : elle les pousse à se calomnier et à se nuire les uns aux autres, même les frères entre eux, tout en se faisant du tort à eux-mêmes. » Il est évident que Massa connaît par expérience cette haine réciproque : par les liens qui rattachaient les principales maisons de Hollande en Russie avec la mère patrie, et aussi par l'influence du haut commerce sur les Etats-

Généraux, cette haine avait assez de puissance pour semer au sein de la haute assemblée de la défiance à l'égard de Massa et éveiller des préventions contre lui. Méconnu par son propre gouvernement, il vit en revanche grandir sans cesse sa considération à la cour moscovite, auprès du Tsar, très curieusement nommé ici « le grand chef des Goths », de sorte que par le commerce il s'est frayé une voie vers la fortune, ce qui lui permit de passer le reste de ses jours dans un repos bien mérité et sur le sol de la patrie. Il nous semble assez douteux qu'il faille prendre à la lettre le sens du mot « ennobli »; du moins quand on voit en 1647 son fils Abraham Massa faire partie de l'ambassade de Conrad Burgh en Russie, en qualité de simple interprète, et à en juger par la manière dont les Etats lui ordonnent de revenir à la Haye la chose ne paraît point probable.

Enfin, quelle sympathie ne devons-nous pas éprouver pour ce laborieux compatriote, quand on songe qu'étant parti fort jeune et ayant vécu pendant de longues années dans des circonstances difficiles, il dut tout à lui même. Dans sa dédicace de son principal ouvrage historique, il avoue au Prince Maurice : « Tout ce que j'ai pu apprendre, je l'ai annoté aussi nettement que possible, mais non pas avec le soin et la science qu'y aurait mis un historien, car je n'ai jamais appris à écrire et je n'ai pas fait d'études. »

C'est donc par une volonté de fer qu'il s'est formé lui-même. Outre le russe, il savait aussi le latin, comme le prouvent et la publication de ses écrits géographiques dans cette langue et les citations de vers latins qui se voient dans son ouvrage historique. Son « activité » a été célébrée par son concitoyen Ampzing; son « zèle et son éloquence » ont été loués par un contemporain, le savant Nic. van Wassenaer; sa passion pour la science historique a été reconnue par Daniel de Keyser; nous avons vu combien la haute sympathie du commerce d'Amsterdam était acquise à ses opérations en Russie; la justesse de son coup-d'œil en politique brille clairement

dans l'argumentation par laquelle il pressait son gouvernement de resserrer entre les Pays-Bas et la Russie des liens que son ardent patriotisme avait tant contribué à établir.

Puissions nous avoir réussi à faire donner, dans notre histoire, à Isaac Massa de Haarlem, une page meilleure que celle qu'il y a obtenue jusqu'à présent !

Château de Winkelsteeg près Nimègue,

18 Mai 1865.

A. VAN DER LINDE,
Docteur en Philosophie.

NOTES.

(¹) C'est ainsi que son fils qui accompagna, en 1647, en qualité d'interprète, l'ambassadeur Conrad Burgh, porte le nom de Abraham Massa Isaacsoon. (J. Scheltema: *Rusland en de Nederlanden*. I:210).

(²) Dans la réponse du Grand-Prince rapportée parmi les Pièces justificatives du 1^{er} volume de cet ouvrage (p. 245 IV), les noms I. A. Massa et I. Massa sont employés indifféremment.

(³) En premier lieu, il faut citer G. F. Müller, dans son ouvrage *Sammlung Russischer Geschichte* (I. p. 247 St. Petersb. 1732); il écrit Massa dans le remarquable *Register über Nicolaes Witsens Nord-und Ost-Tattarey erster und anderer Edition*. Selon W. M. von Richter auteur de l'Histoire de la Médecine en Russie (*Geschichte der Medicyn in Russland*. Moskwa 1813), le docteur J. Hamel dit de lui: "Richter schreibt ihm (Massa) irrig Maas, wo er erwähnt, dass im Jahr 1616 mit ihm der Doctor Job Palidenus kam, um Leibarzt des Zaren zu werden. Ferner nennt er ihn unrichtig Maas, wo vom Sohn des apothekers Arensen, dann wo von einem Apotheker "Godseminius" dessen wahrer Name Hassentus war, und endlich wo von dem 1624 nach Russland gekommenem Arzt Damius der Rede ist." *Tradescant der Aelttere 1618 in Russland*, dans le *Recueil des actes de la séance publique de l'Acad. impér. des Sciences de St. Petersbourg*, tenue le 29 décembre 1845, St. Petersb. 1847, p. 321, en note. Adelung écrit une seule fois Jacob Massa: *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches* *Herausg. von K. E. v. Baer und Gr. v. Helmersen*, IV. p. 28. Bien que cette faute soit corrigée à la p. 52, elle a passé cependant dans le travail de Baer, inséré au *Bulletin Scientifique de l'Acad. des Sciences à St. Petersb.* X:271.

Scheltema (*Rusland en de Nederlanden*, I:81), Mr. O. van Rees et le Dr. W. G. Brill (*Algemeene Geschiedenis des Vaderlands door Dr. J. P. Arend*, T. III. 2^e partie, p. 581), suivant les Résolutions des États-Généraux de 1614 à 1618, écrivent Isaac Abrahamsz. Massa, quoiqu'il y soit

le plus souvent parlé de I. M. On y rencontre alternativement les versions: Isaac Abrahamasz. (ou Abrahamssen), Isaac Abr. Massa, Isaac Massa, et même deux fois très incorrectement Abraham Isaacsz. Massa.

(4) La *Descriptio* (V. Tome I. p. 285), est signée: ISAAC MASSA HARELEM (ENAS). Son contemporain Samuel Ampzing le loue, déjà de son vivant, comme un illustre Haarlemois:

«Dus [Massa!] moet men 'took dyn deugd en kloekheyd wijten,
Dat gy den Grooten-Vorst en Tczar der Moscovijten
Gesonden syt geweest tot meermals ten gesant
Voor allen uyt dit ons Verenigd Nederland.»

C-à-d: Donc, Massa, nous devons imputer à votre vertu et à votre courage d'avoir été choisi plusieurs fois entre tous et envoyé en qualité d'ambassadeur des Provinces-Unies auprès du Tsar et Grand-Prince des Moscovites. «Puis il dit en note: Isaac Massa, de Haarlem, ambassadeur de L. H. P. les Etats-Généraux des Provinces-Unies auprès du Grand-Prince de Moscovie Michel Foedrowitz, dans les années 1614, 1616, 1618.» (*Beschrijvinghe ende lof der stad Haerlem in Holland, Haerl. 1628*), p. 113.

(5) Les Réformés seuls nous ont laissé un registre baptismal de la fin du seizième siècle; les registres des autres communions commencent seulement après 1600. J'ai fait compiler le registre à l'année de la naissance de Massa, mais on n'y a point trouvé de trace d'Isaac. Le 6 Janvier 1595, fut baptisé Chrétien, fils d'Abraham Massaert et de Sara Massaert; le 21 novembre 1596, fut baptisé Lambert, un fils issu des mêmes parents. Mr. A. J. Enschedé, archiviste de la ville de Haarlem, suppose que Massaert et Massa ne sont qu'un seul et même nom. Il est possible, en effet, que les parents de Massa aient donné à leur nom italien une terminaison néerlandaise, cette hypothèse est corroborée par ce qui suit dans le texte. Si elle était exacte, Isaac Massa aurait eu un frère plus jeune qui lui, Lambert. En effet, le 28 Juillet 1616, il écrit d'Archangel aux Etats-Généraux. «Je vous prie instamment d'écouter avec faveur mon frère le porteur de cette missive et de l'interroger sur le voyage qu'il a accompli à son grand détriment.» Ce frère a donc été en Russie avec lui, et dans les Résolutions des Etats-Généraux, du 17 décembre 1615, il est question d'un Lambert Massa comme de quelqu'un «qui a bonne connaissance du pays de Moscovie et qui en comprend la langue.»

(6) *Essai d'une Bibliographie néerlandaise-russe* (Amsterdam. 1859), page 104.

(7) «Cependant son nom diffère trop des noms hollandais, et a tant de rapport avec des noms plus méridionaux, que nous ne pouvons nous abstenir de penser au duché de ce nom. L'idée qu'il fut peut-être originaire de là s'insinue davantage quand on observe qu'on trouvait, pendant les années 1550 à 1650, dans l'Italie Septentrionale une famille nombreuse, nom-

mée *Massa*, illustre par cinq ou six-savants éminents, qui ont tous occupé des chaires en diverses Académies dans le nord de l'Italie."

(8) Parmi les principaux passages sur lesquels on peut appuyer cette opinion, nous citerons les suivants: "Den Keyser was van Godt soo verblint, dat, hoewel hy alle tvolc conde gebiede: wat hem heliefde, soo en geboott hy lijcwel niet." *Cort verhael*, p. 58. "Dit seijdes door ghenegenis Godts, want wiste voorseecker dat hy doot ende begraven was." C. V. p. 105. "Hoewel het een wonderlycken aenslach was en ongelooflijke soo ist nochtans waer, want Godt wildet hebben." C. V. p. 112. "Dit alles voor onsen oogen gesciet synde sant Godt almachtich noch een ander verblindinge onder haer." C. V. p. 123. "In somma, twas Godts belieuen datt se door haer eygen scult soo moesten varen, daer se haer wel hadden connen wachten." C. V. p. 164. "Dan tseeten den tyt van Godt Almachtich noch niet bestemt was." C. V. p. 207. C'est surtout la fin du livre qui est caractéristique: "Godt Almachtich wilt alles ten besten laten afloopen, diet alles regeert na synen goddelycken wille en straft de landen en conincrycken op veelderley manieren. — Soude dit wel geeren met eenen vrede hebben beslooten, dan tacynt den toorne Godts noch niet en wil ophouden van dien Lande, ende haar in den gront onder malcander scynt noch wilt bederuen, om harer booser senden wille en om harer verachtige van Godts kercke aen beyden syden. . . Dan ic hoope de tyt haest sal comen dat se wttgeraest sal hebben. . . Alles om der wttvercorenen wille den tyt corter wordende."

(9) Dans cet ouvrage, il appelle le prince "son meilleur ami après Dieu Tout-Puissant." Enfin, on peut conclure d'un autre passage que *Massa* ne faisait pas plus partie de la communion de Luther que de celle des Anabaptistes. "Ceux-ci (les Livoniens) possédaient en Moscovie une église où ils prêchaient la doctrine de Luther."

(10) Sans cette mention précise, nous aurions conclu du manuscrit que *Massa* se trouvait déjà à Moscou, en 1598. Voici les passages auxquels nous faisons allusion: "Le Tsar Fédor devint malade et mourut subitement le 7 Janvier 1598. J'ai la ferme conviction que sa mort a été hâtée par Boris. . . *Beaucoup de Moscovites sont de mon avis*" (p. 44). — Et dans la même année: "J'espère que ceux-ci retomberont de toute la hauteur où ils s'élèvent" &c. (p. 45). Peut-être s'était-il déjà arrêté à cette époque pour un temps à Moscou, sans s'y être fixé.

(20) "On les y jetait par masses, comme on fait chez nous (*hier te lande*) de la boue et des ordures."

Il résulte de ce passage que *Massa* préparait dans les *Pays-Bas* son manuscrit pour la publication.

(21) En 1614, *Massa* écrit aux Etats-Généraux: "La Tsarine était la fille du Vaivode de Sendomir, en Pologne, ainsi que Messeigneurs peuvent le lire dans mon livre sur les troubles de Moscovie, livre que j'ai donné à Son Altesse." (T. I. p. 227). Il avait eu l'intention de le publier. Il en

parle déjà dans l'édition de 1612 de son écrit: *Brevis descriptio itinerum Siberiae*. (E. verso). « Ob exortos interea apud Moschos bellorum civilium motus, ut ex belli ipsius descriptione fusius licet videre. » Et dans l'édition de 1613, il dit expressément « ut ex eorum descriptionibus fusius liquerit, quas brevi Deo volente, publicas faciemus ». C'est à M. Fr. Muller que revient le mérite d'avoir apprécié exactement l'importance du manuscrit de Massa et d'avoir attiré l'attention sur ce document. Dans sa *Bibliographie* (p. 105), après en avoir donné un court aperçu, il ajoute: « L'importance de ce MS. pour l'histoire de la Russie résulte de ce que précède. J'avais déjà fait le plan de le faire traduire en français et d'imprimer l'original et la traduction; mais l'étendue de l'ouvrage et d'autres considérations m'en ont détourné. — Il serait à désirer que ce manuscrit fût publié par un savant hollandais ou étranger. »

(23) Massa se trouvait aux Pays-Bas en 1611 et 1612: ce fait est consigné dans l'ouvrage: *De eerste 12 Boecken van de Ilyadas . . . door Karel van Mander. Haarlem, 1611*. Dans cette édition, Daniel de Keyser, l'éditeur, place en tête une dédicace « au respectable et vertueux jeune homme J. A. Massa, négociant, etc. mon cher monsieur et excellent ami. » Il espère que la traduction de van Mander sera pour Massa une lecture agréable « pendant ses heures de loisir, soit en voyage vers des pays lointains, soit autrement. » Il loue Massa d'être « plus que beaucoup d'autres un investigateur zélé, un homme versé dans la connaissance des belles actions et des événements du temps passé et du temps présent, un amateur véritable des bons ouvrages d'histoire. C'est ce qui enhardit l'éditeur à dédier ce livre à Massa et à le publier sous la protection de son nom. » Cette dédicace est datée de Haarlem, le 4 Avril 1612.

(23a) Ce passage est extrait de: *Begin ende Voortgangh van de . . . Oost-Ind. Compagnie*, édition de 1646. T. I. p. 67.

(23b) *Description du pays des Samoyèdes en Tartarie, pays nouvellement placé sous la domination des Moscovites, traduit du Russe, en 1609. Avec un récit de la recherche et de la découverte du nouveau passage ou détroit du Nord-ouest vers les royaumes de la Chine et du Cathay. Avec un mémoire présenté au roi d'Espagne concernant la découverte et la situation de la terre appelée Australia incognita. A Amsterdam, chez Hessel Gerritz, libraire, sur le quel (?), à la carte marine anno 1612.*

(24) *Carte de la Russie septentrionale, et du pays des Samoyèdes et des Tjingouses, d'après les tracés russes, avec traduction d'Isaac Massa.*

(25) Dans l'édition hollandaise, le récit des voyages vers le nord comprend, en guise de préliminaires, six pages signées par l'éditeur et graveur de cartes Hessel Gerritz. d'Assum (petit bourg de la Nord-Hollande); le récit de Massa forme vingt deux pages et le *Mémorial* de don Pedro Fernandez de Queiros, neuf pages.

Pour la bibliographie propre de ces deux écrits de Massa, on peut consulter: Camus, *Notice sur les Voyages de de Bry*, p. 235 à 238; *Mémoire*

sur la collection des grands et petits voyages, où cependant on lit dans le titre des éditions latines: transitus ad Oceanum au lieu de transitus ad Oecanum. Un travail de T. A. von Baer dans le *Bulletin scientifique de l'Académie des sciences de St. Pétersbourg*, X. p. 267: *Ueber das Werkchen: Descriptio ac delineatio geographica, und das Interesse welches es für die Geschichte Russlands gewährt* (1842).

Adelung: *Kritisch-literarische Uebersicht der Reisenden in Russland bis 1700, deren Berichte bekannt sind* 1846, II: 217—221.

Frédéric Muller: *Essai d'une bibliographie Néerlandaise-Russe* 1859, n°. 40, 526, 527, 856. On y trouve p. 103 et 104 une collation minutieuse des trois éditions de la *Descriptio*. Dans une note au n°. 856, l'auteur mentionne trois réimpressions du texte hollandais, savoir: 1° à la fin des Voyages vers le Nord, dans le tome premier de *Begin ende Voortgangh van de Vereenighde Nederlandsche Geootroyeerde Oost-Indische Compagnie*, 1646; 2° dans l'édition de cet ouvrage, chez Hartgers en 1648, I. p. 50—54; 3° en grande partie dans Witsen: *Noord- en Oost-Tartarye*, II. p. 826—834 (2° édition, p. 936—940) (Henry C. Murphy.) *Henry Hudson in Holland. An inquiry into the origin and objects of the voyage which led to the discovery of the Hudson River. With bibliographical notes. The Hague*, 1859, p. 66—72.

(²⁷) Dr. J. Hamel a fait une critique minutieuse de cette carte géographique dans son mémoire: *Tradescant der Aeltere 1618 in Russland*, p. 301, 303, 311, 314, 315, 317, 319, 320. (*Recueil des actes de la séance publique de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, tenue le 29 déc. 1845. St. Pétersbourg, 1847.*

(²⁸) K. E. von Baer und Gr. von Helmersen: *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches* IV. p. 29.

(²⁹) Voir Tome I. p. 287.

(³⁰) *Narration véritable et originale des événements merveilleux et très-mémorables qui ont eu lieu en Moscovie. Voir la Bibliographie Néerlandaise-Russe, n°. 871.*

(³¹) Voir: *Uebersicht der Reisenden in Russland bis 1700*. II: 198—204.

(³²) Ces marchands Allemands y tenoient aussi un de leurs serviteurs, qui estoit natif d'Anvers et s'appeloit Jaques. (Page 22).

(³³) These *Almayne Merchants*, had also one of their servants, which was borne in Antwerpe, being named Jaques, who was miserably slain, in this popular furie, and was thrown amongst other dead bodies into a ditch, but I caused him to be found, and dracone out, and did honorably burie him. Adelung est en erreur quand il fait cette remarque: « Er sagt an mehre Stellen: *nous autres marchands allemands*. Cette expression n'apparaît qu'une seule fois et, cette fois précisément, le texte anglais se sert du terme *duitch merchants*. L'auteur hollandais aura employé là le mot générique *duitsche* » « *wij duitsche kooplieden en andere vreemdelingen* » et un Néerlandais du dix septième siècle n'hésitait jamais à écrire

ainsi. Même les traductions de ce temps-là, par exemple, du français en hollandais portent sur le titre: in het *duitsch* vertaald; un étranger qui expliquerait cette phrase par « traduit en allemand » se tromperait évidemment. C'est cette erreur qui aura été commise par celui qui a traduit la Légende du hollandais.

(34) Cela résulte encore de l'addition suivante qui a été faite au texte à la dernière page, tandis que du reste le contenu est tout à fait le même: « It is reported, etc. L'orthographe des noms propres a été souvent estropiée, soit par des erreurs de typographie, soit par suite de l'obscureté du manuscrit original: cette orthographe est en partie identique à celle de la Légende et, en partie, s'en éloigne. Page 3: *Vendrouitz* et *Fendrouitz* pour *Fedorovitch*, *Godena* pour *Godounoff*, *Tender* pour *Fedor*; page 6: *Cinsky* pour *Schonsky*; page 8: *Vlassi* pour *Vlassieff*; page 20: *Vituevetsky* pour *Vichniouitsky*; page 25: *Grysky Strepy* pour *Grichka Otrépieff*. D'autres allérations sont différentes: par exemple, *Offanassi* devient dans la Légende, *Ottonassi* et *Ossenassi* et dans *The Reporte*: *Ossiowassi*; *Sendomir*, dans la Leg. *Lendomir*, dans *The Rep.* *Landimier Lanton*, dans la Lég. *Lantia*, dans *The Rep.* *Fancie*; *Malagofsky*, dans la Lég. *Alshosta*, dans *The Rep.* *Alholata*; *Fursteinberg*, dans la Lég. *Furstenberger*, dans *The Rep.* *Farstenberg*; *Helbaum*, dans la Lég. *Helbam*, dans *The Rep.* *Henbor*.

(35) Cette lettre a été reproduite tout entière, comme pièce justificative, par Scheltema dans son ouvrage *Rusland en de Nederlanden* (La Russie et les Pays-Bas) I: 371—385.

(37) *Résolutions des Etats-Généraux* du 23 Janvier et du 12 Mars 1614.

(38) *Résolution des Etats-Généraux* du 5 Avril.

(39) *Résol.* du 30 Avril.

(40) *Résol.* du 2 et du 3 Mai.

(41) *Résol.* du 8 Mai.

(42) *Résol.* du 10 Mai.

(43) Avec quelques autres menues dépenses faites pour eux, le total, selon le compte du bourgmestre d'Amsterdam, G. Witsen, se monte à 3137 florins.

(44) *Résol.* du 13, 17, 19, 22, 29 Mai; 2, 11, 26 Juin et 23 Juillet.

(45) Ce traité venait d'être conclu avec le Sultan par l'envoyé Néerlandais Corneille Haga.

(46) Lettre du 2 Août. Tome I. p. 225.

(47) Lettre du 4 Août 1614. Tome I. p.

(48) Lettre du 29 Août 1614. Tome I. p.

(49) Pour ce qui concerne le départ de ce navire dont le capitaine avait ordre d'attendre, pendant quatre ou cinq semaines, les nouvelles de Moscou, Massa nous rapporte encore les détails suivants: « Ensuite on me demanda: Isaac, que ferions-nous pour l'équipage du vaisseau? Je leur répondis de préparer un repas, à leur manière, et d'y convier quatre ou

cinq des officiers et le capitaine, quoique celui-ci soit un homme tout à fait exceptionnel qui n'accepterait point de cadeaux. Ce qui fut fait. On leur donna pourtant encore quelques objets de peu de valeur, comme des témoignages d'amitié, on adressa des remerciements aux Etats et à eux pour avoir reconduit l'ambassadeur sain et sauf et l'avoir entouré de tant d'attention, et enfin pour s'être si bien montrés lors de l'abordage de l'ennemi.

(⁵⁰) Il serait fort utile que les Etats obligeassent, bon gré mal-gré, les négociants néerlandais à nommer un consul en Moscovie, afin que tout se passât plus en ordre. Cela donnerait d'ailleurs un grand relief et une grande renommée à notre nation. Les Anglais agissent ainsi, ils ont en ces lieux un agent. Cependant, je prie Messieurs de vouloir attendre, jusqu'à que, par la grâce de Dieu, je sois de retour et j'aie pu faire un rapport verbal sur ce point."

(⁵¹) Je n'ai pu découvrir ce journal aux Archives de l'Etat: mais il importe peu à notre sujet. Il résulte des Résolutions des Etats-Généraux des 28 et 30 Octobre, que les dépenses faites par Massa, pendant son séjour en Russie, "par ordre et pour compte des Etats-Généraux, et pour le plus grand profit du pays" se sont montées à la somme de 7026 florins. On remboursa son état de dépenses en lui donnant 8000 florins. D'après une résolution des Etats que nous rapporterons tout à l'heure, cette dépense parut exagérée aux yeux des Etats.

(⁵²) C'est l'ambassade bien connue de Répond de Brederode, seigneur de Veenhuizen, Thierry Bass et Albert Joachimi, du mois (d'Août 1615 au mois d'Août 1616), ambassade qui ne répondit point à l'attente, surtout par suite de l'intolérable manière d'agir et de la déloyauté de l'agent anglais John Merrick. A ce qu'on l'on trouve à cet égard chez d'autres écrivains, nous ajoutons encore un témoignage de Massa tiré d'une lettre, datée d'Archangel le 25 Juillet 1616 et adressée aux Etats: "L'agent anglais répète partout ici aux négociants moscovites et aux gens du peuple qui si les envoyés hollandais n'avaient point assisté aux négociations pour la paix, il y a longtemps que la paix serait faite, attendu qu'ils sont plus dévoués aux Suédois qu'aux Russes. Pour les Hollandais, on tourne la tête à Janus." Dans cette même lettre, Massa écrit: "L'ambassadeur anglais Johan Merck a dit cet hiver à quelques uns de nos nationaux que les ambassadeurs hollandais étaient des hommes remplis de courage et d'intelligence." Massa devait bientôt éprouver à Moscou les effets des insinuations anglaises. Les aventures tragiques de l'ambassade hollandaise sont décrites en détail dans: *Journal der Legatie ghedaen in de Jaren 1615 ende 1616... door Anthonis Goeteeria... der Ghesanten Pennigh-Meester, ende Dispen-cier inde selve Reyse. 's Gravenhage, 1619.*

(⁵³) Ils avaient eux-mêmes pris déjà la résolution suivante: Attendu qu'il est nécessaire d'entretenir quelqu'un à la cour du Tsar, pour y prévenir les intrigues et les mauvais offices d'autres gouvernements contre

nos intérêts, et pour entretenir les bonnes dispositions du Tsar, il est résolu que l'on donnera cette charge, par provision, à Isaac Massa qui a résidé pendant de longues années dans ce pays et y a fréquenté la cour du souverain, sous la condition que le pays ne supportera ni pour ordinaire, ni pour extraordinaire, ni pour présents ou autre chose, qu'une dépense de trois mille florins au plus, annuellement, et que le surplus devra être mis à charge des négociants ou des marchandises. « *Résolutions. . . de Hollande et Westfrise*, 1616, p. 169, n° 8. Les *Résolutions* de ces provinces ne sont datées partout qu'à partir de 1617.

(⁶⁴) Cette *Résolution* renferme en même temps cette clause très précise: « sans que pour le voyage entier ou pour tout autre motif, il puisse élever une prétention ou exigence à charge du pays, ce dont on l'avertira expressément afin de le lui faire comprendre et de couper court à toute prétention ultérieure ». On lui bonifia naturellement une avance de 806 fl. 19 sous qu'il avait faite en faveur de l'ambassade russe lors qu'il les accompagna. (Ce compte fut réglé le 16 Décembre 1616.

(⁶⁵) *Résolutions des Etats-généraux* des 15, 19, 20, 22, 23, 26, 28, 29, 30, 31 Octobre, des 3, 9, 11, 12, 13, 14, 16 Novembre 1615; du 5, 8, 12, 22, 27 Janvier, 6, 10, 15, 17 Février, 25 et 26 Avril, 2, 5, 7, 12, 13 et 17 Mai 1617.

(⁶⁶) Lettre datée d'Archangel, 25 Juillet 1616. Tome I^{er}.

(⁶⁷) L'édition hollandaise de notre Etude sur Massa (*Isaac Massa van Haarlem. Een historische studie van Dr. A. van der Linde. Amst. Fred. Muller, 1864*) était publiée lorsque nous reçûmes la copie de ce rapport que Mr. J. K. J. de Jonge de la Haye avait bien voulu nous signaler: Nous lui en exprimons ici notre plus vive reconnaissance. Nous donnons ici la traduction de ce document important qui n'a pu trouver place parmi les additions à la première partie.

Rapport à L. L. H. H. P. P. les Etats-généraux des Provinces-Unies sur ce qui est arrivé au sousigné Isaac Massa pendant sa mission vers le Tsar et Grand-Prince de tous les Russes.

Messeigneurs. Le 31 Juillet de l'année 1616 nous sommes partis d'Archangel vers l'intérieur, sur un excellent bateau bien monté, et avec l'escorte de quelques mousquetaires. Nous étions accompagnés d'un commissaire, gentilhomme de bonne maison, de ce pays, qui avait le charge de nous conduire à Jaroslavl et de nous y garder jusqu'à l'arrivée de nouvelles instructions de Moscou. Il avait l'ordre formel de ne laisser personne s'approcher de moi, et de ne permettre ni à moi, ni à mes serviteurs, de fréquenter qui que ce soit, sous peine, en cas de contravention, de tomber dans la haute disgrâce du Tsar. Cet ordre fut exécuté ponctuellement.

Néanmoins, à cause de la bonté du commissaire et parce que nous commissions la langue et le pays aussi bien que les Russes eux-mêmes, notre position ne fut pas trop rigoureuse: nous recevions un subside quotidien

d'environ sept florins de Hollande, outre les vivres que les paysans nous apportaient à chaque relai de poste. Quelquefois aussi, par suite de nos bonnes relations antérieures et de l'amitié qu'ils nous témoignaient, les bourgeois des villes agissaient de même, mais cela n'avait pas lieu partout.

C'est ainsi que nous sommes arrivés le 26 Août à Ustinga où nous fûmes reçus par les mousquetaires et logés et traités comme eux.

Le 18 Août, nous sommes partis d'Oustiouga; de là nous eûmes des relais plus fréquents, à cause du fort courant du fleuve; le 27 du même mois nous étions parvenus à Totma et le 1^{er} Septembre à Vologda. Là, on nous désigna une maison et on nous fit apporter des provisions d'après la manière accoutumée, mais, par la friponnerie du commissaire, nous ne reçûmes pas la moitié de ce que nous devions avoir.

A Vologda, nous avons trouvé un interprète, Elysée Meijer, qui avait été envoyé là, à notre intention, de Moscou: il me remit, en secret, un billet de Jean Conderoff, écrit d'une main étrangère et dans lequel on me disait de voyager avec la plus grande prudence et rien de plus, ce qui me jeta dans une foule de réflexions extraordinaires; cependant je m'attendais toujours à une issue heureuse.

Deux jours après, il arriva une lettre de Moscou par laquelle on ordonnait d'y faire venir en toute hâte le médecin que nous amenions de la Hollande. Ce médecin partit alors avec le susdit interprète pour traiter la maladie de la jeune Tsarine, la fiancée de S. M.: mais il arriva trop tard, la princesse avait été renvoyée et tous ses amis étaient tombés en disgrâce, pour des raisons que je rapporterai verbalement à V. H. P.

Nous nous sommes arrêtés à Vologda jusqu'au 10 Septembre. Le commissaire nous ayant demandé combien il nous fallait de chevaux de selle et combien de chariots pour notre bagage, je lui demandai à mon tour ce que ses instructions portaient à cet égard. Il nous répondit alors qu'il avait l'ordre de me fournir autant de voitures et de chevaux que je désirais en avoir: faveur qui, pour autant que je m'en souviens, n'a jamais été accordée à aucun envoyé ou ambassadeur, et que j'acceptai comme un excellent présage.

Partis de Vologda le 10 Septembre avec un train d'environ 45 chevaux, y compris ceux des 10 mousquetaires de notre escorte, nous arrivâmes le 15 à Jaroslavl en traversant le Voigda (Mologa?). Le gouverneur Grégoire Pouchkine, un de mes bons amis, m'accorda la faveur de choisir pour demeure la maison qui me plairait le plus et il nous fit pourvoir de vivres. Son propre fils, un charmant gentilhomme, s'en alla, à mon intention, à la chasse et nous envoya un lièvre qu'il avait tué lui-même; mais, à cause de la défense dont j'ai parlé, il n'osa point venir chez nous, ce dont il fut très affecté.

Le Gouverneur, bien qu'il m'eût octroyé une maison, défendit au commissaire d'arrêter pour moi un logement près de la rue où avait résidé si longtemps Adam, l'envoyé de l'empereur d'Allemagne.

Nous y restâmes onze jours ; entretemps le gouverneur envoya un exprès à Moscou pour faire connaître notre arrivée et pour avoir avis de ce que l'on y voulait que l'on fît de nous. Personne d'ailleurs, ni Russe, ni Allemand, n'osait se rendre chez nous ; malgré toute l'envie que témoignaient un grand nombre de gens de venir s'entretenir avec moi , ce qui m'eût sans doute été fort utile, car les nombreux et fidèles amis que je comptais en cette ville m'auraient appris bien des choses. Mais cela ne put se faire.

Ivan Gabrilovitch Conderoff avait expédié son frère, en poste, d'Arkhangel à Moscou, avec l'ordre de ne se montrer à personne, mais de s'enquérir auprès de ses amis de tout ce qui s'était passé dans la capitale, de repartir aussitôt après, et de faire en sorte qu'il vint rencontrer son frère Ivan à Vologda, afin que celui-ci, avant son arrivée à Moscou, fût instruit des événements qui s'y passaient. Il l'avait chargé également de confier la chaîne d'or et d'autres ornements précieux, à la garde de l'abbé du monastère de Saint Serge, monastère situé à douze milles en deça de Moscou.

Tout cela s'exécuta ainsi : les deux frères Ivan et Mikhel, l'écrivain, qui avaient été longtemps des ennemis mortels, se rendirent ensemble à Moscou, amis et reconciliés, après le rapport du second sur la situation de cette ville.

Parvenu à Troïletz, qui est le monastère de St. Serge, Ivan envoya de nouveau son frère à Moscou à la Chancellerie des Ambassadeurs, afin d'avertir de son arrivée le grand Chancelier d'Etat et d'obtenir l'autorisation d'entrer dans la ville. Le message ayant été remis à sa Majesté et au Conseil, il fut ordonné à Ivan de venir le plus promptement possible. Celui-ci arriva donc et se présenta devant le chancelier en costume misérable, les cheveux longs, non peignés et décrassés, et lui livra les rapports et les lettres dont il était muni. Quand ils eurent été acceptés, Ivan demanda la permission de se rendre à son logis et d'aller visiter sa femme, sa famille, ses amis, mais il dut attendre jusqu'à ce que l'on en eût référé à Sa Majesté. Enfin, par l'entremise du Chancelier, il obtint cette faveur et on lui ordonna de se nettoyer, de s'habiller et de se rendre en haut dans la *palata dorée*.

Entretemps, ses rapports et ses lettres étaient lus et mis sous les yeux de S. M. Puis on adjoignit au grand Conseil les sept conseillers secrets et on les chargea de l'examen de ces pièces. Le même soir encore, Ivan fut conduit auprès de Sa Majesté, chez qui la Tsarine mère était cachée, et le Tsar, s'appuyant sur l'épaule du grand chancelier, interrogea lui-même Ivan pendant près de trois heures sur son voyage. Après cet interrogatoire, il lui ordonna de venir le lendemain s'asseoir à la table impériale ; Ivan put ensuite se rendre à sa demeure, se fit raser et alla se réjouir avec ses amis.

Puis il fut conduit devant le Conseil où il subit un nouvel interrogatoire

avec Michel, l'écrivain; celui-ci y fit la remise de ses notes personnelles et, à cause des particularités qu'elles renfermaient, il fut tenu par le conseil en plus grande estime que son frère Ivan, mais il en subit plus tard les fâcheuses conséquences.

Le 24 Septembre, il arriva de Moscou à Jaroslavl un postillon porteur de messages pour le Gouverneur et pour notre commissaire. Celui-ci reçut l'ordre de nous conduire immédiatement à Moscou, afin de nous trouver en cette ville avant le départ de S. M. qui, dans six jours, se rendait en pèlerinage au monastère susdit.

Nous partons donc sans retard et, prenant de nouveaux relais à tous les endroits désignés, nous arrivons le 29 Septembre à Tamus, village à trois milles de Moscou, où un interprète tartare vint à notre rencontre pour nous saluer et pour faire connaître au commissaire par quelle porte et par quelle rue nous devons faire notre entrée en ville, et dans quel logement il devait nous conduire.

Nous passons la nuit dans ce village; au matin, pendant que nous faisons nos apprêts, le même interprète revint pour nous chercher. Étant montés à cheval, nous nous mettons en route et nous arrivons à un mille de Moscou, et je m'étonnai fort de voir, qu'au mépris de l'ancienne coutume, on ne fit pas sortir un cheval de la ville pour le présenter à nous qui venions en députation. Fermement résolus à ne pas entrer dans la capitale, sinon sur un cheval envoyé expressément par le grand chancelier, nous ralentissons notre marche, autant que possible: la matinée était froide et nous portions des vêtements qui nous ornaient plus qu'ils ne nous couvraient; nous mettons donc pied à terre et commençons à chasser le coq des bois et le faisan qui y abondent dans les forêts. Nous passons ainsi le temps à attendre celui qui devait venir de Moscou, mais la journée s'avancait et personne n'arrivait. Alors le commissaire m'obligea à continuer la route en disant nettement qu'il n'entrerait pas à Moscou avec la poste et nous nous arrêtons au dernier relai, où nous buvons un coup de la boisson que nous avions apportée et où nous changeons de vêtements.

Entretemps, nous apprenons l'arrivée du cheval: à cette nouvelle, nous reprenons la marche et nous faisons un bout de chemin à sa rencontre. L'ayant rejoint, je montai dessus et me dirigeai vers la ville. Aux environs des murs, et le long des rues par où nous devons passer pour nous rendre à notre logis, nous traversons une foule plus nombreuse que de coutume: tout ce monde avait revêtu ses plus beaux habits. Nous arrivons enfin sains et saufs et parfaitement satisfaits à notre demeure qui était une maison appartenant au métropolitain de Novgorod. Après tous les mauvais bruits que l'on avait répandus sur notre compte, après toutes les démarches hostiles des Anglais contre nous, je fus fort étonné d'être reçu dans une maison pareille; car dans la situation actuelle de Moscou, cette maison était aussi commode, et relativement meilleure même, que celle qu'occupait l'ambassadeur anglais. C'était le chancelier qui nous

avait procuré cette faveur précieuse, car tous les logements à Moscou ne sont pas à comparer à ceux de notre pays.

Immédiatement après, le premier interprète Harman Westerman arrive du château, venant de la part de Sa Majesté s'informer si nous étions en bonne santé, si nous n'avions manqué de rien ou si nous avions subi quelque importunité; il était chargé encore de nous fournir, au lieu de la table, toute espèce de vivres et de boissons, et dès le soir même, on nous en apporta plus que de coutume; et enfin, il nous assura que nous pouvions compter sur la faveur et sur l'amitié de Sa Majesté.

Nous ne pouvions, en ce moment, répondre autre chose sinon que tout était bien jusque-là, que nous remercions S. M. pour ses offres bienveillantes, et que nous prions Dieu de lui accorder une vie longue. Cette réponse fut faite en langue moscovite et selon les meilleures formules en usage.

Environ six heures après, S. M. partit de Moscou avec toute sa cour pour se rendre à Troïets: tout le long de la route, tant au départ qu'au retour, il se livra à la chasse de l'ours, du renard, du loup, du lièvre et de l'élan: au bout de quinze jours il revint à Moscou. Entretemps, nous étions tenus comme en chartre privée, sans pouvoir sortir une seule fois: de sept florins environ, notre allocation journalière fut portée à dix florins, on y comprenant la valeur de la beisson, mais personne de nous ne pouvait la boire, de sorte que nous fûmes obligés de nous en pourvoir nous-mêmes; mais tous les jours, notre provision diminuait, par la friponnerie de ceux qui devaient nous la fournir.

Dès que S. M. fut de retour à Moscou, j'envoyai mon commissaire au palais pour solliciter une audience, et comme mon, quoique gentilhomme de Vologda, était de trop petite maison à Moscou, on le changea et on m'en donna un autre, de plus haut rang que Ivan Conderoff lui-même. Aujourd'hui, il est gouverneur de la province de Totma, et il l'avait été jadis de la forteresse Tarac sur l'Irtysch en Sibérie. C'était un homme beaucoup plus actif que l'autre; il ne me quittait point et il était plein de complaisance dans les affaires ordinaires comme dans les affaires secrètes, pourvu que je l'aidasse un peu moi-même; et comme je m'en suis aperçu par la suite, il me rendit de grands services.

Je l'envoyai à son tour pour demander une audience, et il m'apporta pour réponse que j'eusse à avoir un peu de patience; que, sous peu, tout irait pour le mieux.

Quinze jours après, je fis la même demande, pour la troisième fois, en faisant ajouter que je ne pouvais croire que Ivan Conderoff eût fait à S. M. un rapport exact de la part de L. H. P. les Etats; car, disais-je, il est impossible que S. M. eût, contre la coutume du pays, depuis si longtemps refusé de m'admettre en sa présence; à moins que quelqu'un ne l'en ait empêché par quelque faux rapport. Je disais cela, quoique ce ne fut pas ma pensée, avec l'assentiment de Conderoff qui voulait même que je

parlasse plus fermement encore, comme me le rapporta le commissaire. Je le fis ainsi, parce que Ivan était à cette époque en grande défiance auprès du Conseil et des Boyards qui le soupçonnaient d'avoir été gagné à prix d'argent.

Comme je m'obstinais chaque jour davantage et que je me conduisais tout-à-fait à la façon des Moscovites qui, dans un cas semblable, font plus qu'il n'est nécessaire de faire, on vint enfin, de la part du palais, me demander si j'avais pour instruction de me joindre à Novgorod aux ambassadeurs de L. H. P. les États-Généraux, après que j'aurais reçu une audience de S. M.

Je compris fort bien la question et en sentis parfaitement le but caché : aussi je me bornai à répondre que si l'audience m'était accordée, on connaîtrait de suite le motif de ma mission. Le gentilhomme retourna au palais avec cette réponse, et revint respectueusement me prévenir d'avoir encore quelque patience, attendu que sous peu j'aurais des explications et une audience.

Malgré la défense qu'avait faite le Tsar de laisser pénétrer qui que ce soit auprès de moi, le 23 Novembre, le valet intime du chancelier vint à la maison pour me parler. Je le reçus : son but n'était pas d'obtenir quelque cadeau, car il venait avec l'assentiment du chancelier m'informer qu'il pourrait m'être d'une grande utilité auprès de S. M., qu'il croyait pouvoir m'assurer que j'aurais une audience dans deux ou trois jours, etc. ; tout cela par le moyen de Pietre Alexiovitch : puis il me demanda à voir quelques bijoux, des draps d'or, etc.

Je compris fort bien alors que, sans son assistance, je ne pourrais rien faire ni en général ni en particulier et, m'étant concerté avec Ivan Conderoff qui partageait l'avis que je devais donner et me montrer généreux pour gagner l'amitié de ce personnage, j'envoyai le jour même à ce dernier, une tenture de chambre en cuir doré, du vin et d'autres objets rares, quoique déjà auparavant, Ivan Conderoff et moi nous l'eûmes gratifié de deux coupes en vermeil. Aussi, le soir, je reçus encore de lui le message de me tenir prêt le lendemain matin pour aller au palais.

Le 24 Novembre, au matin de bonne heure, il me fit dire de nouveau de n'apporter avec moi ni lettres ni autre chose, et me pria de me rendre seul à la chancellerie, auprès de lui et de l'autre chancelier : puis il m'envoya du château un traîneau et une escorte et je fus conduit ainsi, pour la première fois, à la Cour.

Arrivé à la chancellerie, je m'assis à ses côtés. Il m'interrogea sur ma santé, sur mon voyage et me demanda si j'étais satisfait. Sur quoi je lui répondis que ma satisfaction était médiocre, et que celle de L. H. P. les États serait moindre encore, quand ils apprendront la manière incivile dont on agit avec eux, en me retenant si longtemps en captivité et en ne me permettant point de me rendre auprès de Sa Majesté pour lui exposer l'objet de ma mission ; que j'avais espéré, l'été dernier, obtenir plus promp-

tement une réponse, et enfin, que la contrainte dont on usait à mon égard était en opposition complète avec la constitution de nos compatriotes, qui sont habitués à vivre dans une liberté complète et détestent la violence quand ils ne se sentent coupables en rien, etc.

Il me fit connaître par une longue harangue que telle était la coutume chez eux, même à l'égard des envoyés des empereurs et des rois, que l'on ne pouvait changer et que l'on ne changerait point cet usage qui défend aux envoyés de recevoir librement quelqu'un du pays avant qu'ils n'aient été présentés aux illustres regards de Sa Majesté; que chez eux, d'ailleurs, on ne regardait pas comme un honneur pour les ambassadeurs ou les envoyés, la faculté de vivre, eux ou leurs gens, avec les portes ouvertes.

Poursuivant son discours, il me dit que divers motifs avaient été cause de ma tardive réception au palais, mais qu'il avait l'ordre de S. M. et des Boyards, de me remercier des peines que je m'étais données pour Conderoff et des services que je lui avais rendus en Hollande, et que S. M. m'en témoignerait toute sa reconnaissance.

Il ajouta encore qu'il avait eu beaucoup à s'occuper d'autres affaires, à recevoir et à écouter des ambassadeurs venus de divers pays, et que l'on n'avait pas eu à se louer de nos envoyés dans la conclusion de la trêve avec la Suède; qu'ils s'étaient montrés, dans ces négociations, plus hostiles aux Moscovites que les délégués du Roi de Suède eux-mêmes, qu'ils avaient d'ailleurs reçu la mission expresse d'aller en Suède tramer contre la Moscovie. En outre, méprisant les promesses faites antérieurement, tant par écrit que verbalement, ils s'étaient esquivés et, refusant d'écouter un gentilhomme qu'on dépêcha vers eux jusqu'en Suède, ils avaient disparu. Ils avaient promis aussi un secours de 7000 hommes contre les Polonais, mais ils ne tinrent aucun compte de cette promesse. Sa Majesté les ayant amicalement invités à envoyer au moins quelqu'un d'entre eux à Moscou, avec l'assurance qu'il leur accorderait tout ce qu'ils eussent désiré, ils s'étaient obstinés à partir sans vouloir rendre à S. M. le moindre service en quelque chose que ce soit.

A tout cela, je répondis que j'ignorais ce qui s'était passé dans les négociations de Suède, que dans notre pays on avait une ferme confiance en la paix et que L. H. P. les Etats ne doutaient point qu'avant mon arrivée à Moscou la paix ne fût conclue, et qu'ils étaient persuadés que le secours de leurs ambassadeurs n'aurait pas produit de minces résultats pour le service de S. M. C'est sur cela qu'ils m'ont envoyé vers S. M. le Tsar avec des lettres de félicitation et d'autres instructions.

A l'accusation portée contre nos ambassadeurs, je répondis que je ne pouvais croire que rien de tout cela fût vrai, car ils avaient été envoyés comme médiateurs entre deux puissants potentats, pour négocier selon tout droit et toute équité; d'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'ils s'occupaient d'affaires semblables; ils y sont, au contraire, très expé-
ri-

mentés depuis longtemps. « Ces ambassadeurs, ajoutai-je, étaient des premiers magistrats de localités importantes et gentilshommes, aussi habiles, plus habiles peut-être, que beaucoup d'autres qui ont l'air d'accomplir de grandes choses, mais qui, en réalité, ne font rien d'extraordinaire. Je crois fort bien qu'il y a beaucoup de méchantes langues (et sans que je les nomme, vous les connaissez parfaitement) qui s'efforcent de changer les amis en ennemis, c'est pourquoi il est prudent de ne pas croire à tout ce que l'on dit." J'alléguai encore quelques autres raisons du même genre.

Continuant mon discours, je démontrai que L. H. P. les Etats de Hollande ne s'étaient pas conduits ainsi envers les envoyés de S. M. I. et qu'en conséquence, les ambassadeurs de L. H. P. ne pouvaient rien faire en ce moment.

Sur ce que l'on disait de leur fuite, nouvelle dont toute la ville de Moscou s'était moquée, et qui avait été répandue par les Anglais avec force injures, je répondis que les ambassadeurs n'étaient pas venus pour pousser à la guerre, mais pour travailler à conclure la paix entre des adversaires, et que si l'on voulait étudier la chose à fond, on trouverait qu'ils ont rendu plus de services que beaucoup d'autres.

« Je crois être plus dans le vrai, leur disais-je, en supposant qu'ils sont partis après avoir terminé la plus grande partie de leur mission; mais il se peut aussi qu'ils ont été chassés par l'incommodité du pays, car ils n'étaient pas habitués à vivre dans des lieux sauvages où l'on ne trouve ni à se loger ni à se nourrir, ni aucune des commodités de la vie. Sur ce point, en tous cas, je n'ai eu aucune mission de m'étendre, ce que j'en dis, c'est de moi-même. Je me borne à demander une audience de S. M. afin de pouvoir accomplir les ordres de mes maîtres".

Il se leva, ôta son bonnet et annonça qu'il parlait au nom de Sa Majesté, puis se rassit et dit qu'un rapport complet avait été fait au Tsar des honneurs que l'on avait rendus à son envoyé, tant par la manière dont on l'avait traité, qu'en le faisant conduire, avec une bonne suite, en France et dans son retour à Moscou; de quoi, S. M. remercie hautement L. H. P. et prendra de nouveau l'occasion de favoriser leurs sujets de tout son pouvoir. S. M. lui a ordonné en outre de s'enquérir de ma mission, sur quoi je répondis que j'insistais pour obtenir une audience et que j'étais bien résolu de ne dire auparavant rien de plus qu'Ivan Conderoff n'avait pu rapporter, selon mes conjectures, à moins que ce ne fût en présence de S. M. et de tous les Seigneurs, comme on le fait ordinairement. Agir autrement, c'est faire un affront à L. H. P. les Etats des Provinces Unies, dont les envoyés sont traités, chez tous les potentats de la Chrétienté, avec les mêmes honneurs que ceux des plus puissants princes et républiques, et il serait absurde de ma part de m'acquitter aussi mal de ma commission en la débitant en public, dans la chancellerie, en présence de diverses personnes.

Ma commission était adressée à Sa Majesté : c'est donc à elle que je suis

tenu de la remettre. Il maintint avec force ses précédentes paroles, ajoutant que S. M. et tout le conseil lui avaient donné l'ordre qu'il me transmettait.

Je répondis que je n'avais pas le pouvoir d'agir comme il le voulait, que je savais certainement que S. M. n'ignorait pas l'affaire, si Condereff en avait fait un rapport exact, ce dont je ne doutais point. Enfin, après beaucoup de paroles et de répliques, il me demanda catégoriquement si j'avais mission de me rendre en Suède, à quoi je répondis nettement que non. Sur quoi, je reçus mon congé pour ce jour-là. Il se leva, me tendit la main et m'annonça que S. M. m'octroyait un supplément de vivres et de boisson au lieu de la table ordinaire. Puis je retournai au logis, non sans avoir insisté de nouveau pour obtenir une audience de S. M., et il promit qu'elle aurait lieu sous peu.

Après être resté trois ou quatre jours au logis, j'adressai une requête. Palauqu'il avait été du bon plaisir de S. M. de me tenir renfermé, avec une rigueur telle qu'il m'était défendu de voir mes propres serviteurs hors de la maison où nous étions internés, car je ne pouvais pas même ouvrir mes fenêtres du côté de la rue, je demandai qu'il me fût au moins permis, en retour de tous les services que j'avais rendu à S. M., d'avoir quelqu'un de mes amis ou connaissances à demeure fixe auprès de moi. Le chancelier me répondit qu'il en référerait au Tsar, mais cette intervention dura tout l'hiver, jusqu'au moment où je tombai malade de cette vie sédentaire, au point que je demandai un barbier pour me faire saigner.

A cette demande, le commissaire fut stupéfait et communiqua ses alarmes au chancelier qui s'en alla au Palais en faire rapport au Conseil, aux Boyards et aux Seigneurs. Le Knees Fédor Ivanovitch Matislafsky qui en était alors le Président, demanda quel était le barbier que l'on voulait avoir, à quoi on répondit que ce devait être un allemand (car les Russes n'ont point de barbiers). Sur quoi il fut répliqué par deux ou trois collègues de Matislafsky qu'on devait en référer au Tsar. Pierre Tretiakoff, en sa qualité de chancelier, se rendit immédiatement chez S. M. qui s'enquit de l'opinion émise par les Boyards. Quand il en eût fait le rapport, S. M. lui ordonna de m'envoyer un Russe, des plus habiles en l'art d'appliquer les ventouses, ou s'il fallait un barbier, qu'on le surveillât très sévèrement, qu'on entendît ce que j'en dirais, et qu'on fît en sorte d'éviter la visite du barbier allemand, s'il était possible.

Un estafier vint alors me présenter un homme qui appliquait des ventouses: je refusai de le recevoir. Après avoir attendu longtemps, par la tolérance du chancelier qui, selon que je l'ai appris, en avait reçu l'ordre de quelques Seigneurs, il vint chaque jour un barbier à mon hôtel, mais il m'en coûta de l'argent.

Tout ce que je viens de rapporter, je l'ai appris de source certaine, par l'un des plus hauts princes, un ami des Néerlandais, qui accusa de tout cela Matislafsky. Celui-ci tenait au parti des Anglais. La chose me

fut confirmée en outre par le comte Michel Beloselsky et d'autres, mais Metelafsky ne peut rien effectuer de bien important.

Entretiens, Ivan Conderoff avait eu la hardiesse de me transmettre en secret quelques billets par le canal de l'un ou de l'autre, j'appris ainsi que je n'obtiendrais une audience qu'après l'entière conclusion de la paix.

Je reçus également, la nuit, des messages secrets de la part de divers princes, tels que le comte Beloselsky, messages qui me firent connaître tout ce qui avait été rapporté par Ivan Conderoff et par l'envoyé qui avait été cet hiver en Angleterre, en traversant les Provinces-Unies, et qui était rentré à Moscou depuis six semaines. J'appris encore de cette manière tout ce qui avait été dit par le secrétaire d'Ivan Conderoff : le motif de ma séquestration, ce que les Seigneurs pensaient des rapports et combien peu ils ajoutaient foi à ce que Ivan leur avait dit de nous. Ils ne croyaient pas davantage aux rapports de l'envoyé d'Angleterre : toute cette défiance était l'œuvre de Milord Merrick qui avait écrit des choses abominables tant sur le compte de nos ambassadeurs que sur celui de toute la nation néerlandaise. Ajoutez-y que la Commune elle-même avait été excitée contre nous par les autres fonctionnaires de l'état ; de sorte que les seigneurs, (c'est à dire les 7 chefs qui, pour la plupart, étaient tout nouvellement entrés dans le gouvernement,) ne savaient plus ce qu'ils devaient croire ou dire et craignaient la trahison de tous les côtés. C'est pourquoi l'on soumit Conderoff à divers interrogatoires et on tint note de ses réponses ; il fut en outre appelé chez plusieurs seigneurs qui le questionnèrent de nouveau ; mais il s'en tint énergiquement à ses premières réponses et affirmait, par serment, que les Néerlandais étaient un peuple qui veut faire les affaires avec droiture. Après cela, il arriva de divers côtés de nouveaux avis et les Anglais y ajoutèrent encore tant de choses, que les Seigneurs finirent par croire fermement à tout ce que l'on avait dit antérieurement et à ce que l'on disait encore sur le compte de L. H. P.

Ivan Conderoff, dans son rapport sur tout ce qu'il avait vu et entendu, s'était attaché surtout à faire l'éloge des honneurs et du bon accueil qu'il avait reçus en Hollande. Il avait expliqué la forme de notre gouvernement, forme dont, à ce qu'il me semble, ils ne savent pas encore se rendre bon compte ; il leur est impossible en effet de croire à l'existence d'une république qui ne soit pas administrée par un seul chef.

En dehors de ce rapport, le secrétaire d'Ivan Conderoff avait donné par écrit quelques détails particuliers pour lesquels il avait été fortement loué par les autorités de l'empire, mais cela ne tourna pas à son avantage ; car tandis que l'on améliora la position d'Ivan en lui donnant des propriétés, des cadeaux et des écus, l'autre ne fut payé qu'en vexations et en injures et n'obtint aucune promotion dans son emploi : le chancelier, au contraire, le fit rentrer dans son ancien poste, malgré la promesse d'avancement qu'on lui avait donnée.

Ivan Grezsoff qui revenait d'Angleterre avait, dans ses discours, parlé

mieux et plus longuement de notre pays que tous les autres, et en avait fait un éloge tel que Matialafsky s'écria : Il a été gagné par les marchands de la Hollande pour jeter du mépris sur le Roi et sur l'Angleterre. En effet, la Compagnie n'ayant pas fait grand cas de lui, il en avait dit, en plein conseil, des choses indignes : il s'était plaint d'avoir été nourri avec des rats (je pense qu'il a voulu parler de lapins anglais), il s'était peu occupé aussi des affaires du Tsar, ce qui est très facile à croire, attendu qu'il avait été envoyé en Angleterre non pas en qualité d'envoyé, mais comme simple estafette, quoiqu'il eût avec lui dix serviteurs, contrairement à la coutume qui donne seulement deux serviteurs aux porteurs de messages.

Il avait dit tout cela par dépit. Ayant vu et entendu le magnifique accueil que l'on avait fait à Conderoff en Hollande, il s'était imaginé qu'il allait en recevoir un plus splendide encore en Angleterre, dans un royaume dont la renommée était bien plus grande que celle des Provinces-Unies. Mais il oubliait que Conderoff était un envoyé chargé d'une toute autre mission que lui. Il fut trompé dans son attente ; c'est pourquoi il se mit à en rapporter tout le mal possible et il déclara si bien l'Angleterre auprès des nobles moscovites, que les Anglais intriguèrent, à prix d'argent, et réussirent à le faire sortir de la chancellerie où il était sous-secrétaire, et à le faire passer à un grade inférieur. S'il avait su se taire, cette disgrâce ne lui serait pas arrivée.

Le motif pour lequel on me tenait en séquestre et gardé à vue, c'était la conduite de nos ambassadeurs en Suède et si la paix n'avait pas été conclue, j'aurais pu rester ainsi jusqu'à ce qu'il fût venu des envoyés de mon pays pour me délivrer. Là, de jour en jour, on nous traita plus mal : souvent on nous frustrait de la moitié de ce dont nous avions besoin ; avant d'arriver à nous, chaque chose doit passer au moins en dix mains, personne n'inscrit ou ne compte rien sans qu'il prélève quelque bénéfice.

Le 15 Décembre, arriva de Novgorod à Moscou un chasseur nommé Swift ; c'était le secrétaire de ce Milord Merrick qui se fait appeler le duc Jean à Moscou et dans tout l'empire. J'appris cette nouvelle par plusieurs personnes et, entr'autres, par Ivan Conderoff qui m'en donna avis par un billet jeté au dessus du mur. Il me faisait savoir que la paix était conclue, mais que les Moscovites devaient abandonner Ivangorod, Coporia, Yamgriot, Corela et Cresiak et payer en outre une somme de 20,000 roubles en argent ; il m'écrivait aussi qu'il avait été fort affligé de la fuite précipitée des ambassadeurs de L. H. P., et qu'à Moscou un grand nombre de personnes lui en voulaient pour avoir dit la vérité ; ces personnes néanmoins n'étaient pas très considérées et n'avaient pas grand pouvoir. Sa Majesté et le Conseil principal, ajoutait-il, ont bon espoir en vous et ne croient pas à tout ce qui se dit et s'écrit sur le compte de votre nation, etc.

Le 17 Décembre, Ivan avait projeté de venir me voir, avec un de ses bons amis, secrètement pendant la nuit : il était déjà venu une fois avec

le comte Beloselsky, mais il n'avait rien osé me dire alors, car, malgré leur liaison, ils ne se fient pas réciproquement. Le motif de sa visite était de me prier, en ami, de brûler tous les billets qu'il m'avait écrits en diverses occasions; il ne voulut point partir sans en avoir la promesse formelle et même sans la voir mettre à exécution; cependant, j'eus réussi à en conserver deux ou trois. Je me plaignis à lui du mauvais traitement que je subissais tandis que de mon côté, j'avais rendu les plus grands honneurs à Piotre, et lui dis enfin que L. H. P. n'avaient pas démérité ainsi de la justice de S. M. Il me répondit en affirmant que ni S. M. ni aucun des hauts dignitaires de l'Etat ne croyaient de notre pays rien que de bon et d'honorable, et que c'était incontestablement la pression des Anglais qui empêchait de me rendre la liberté. Entretemps, le chancelier y jouait aussi son rôle pour rapiner un peu, car jamais il n'y eût de voleur plus âpre; aussi est-il détesté du pays tout entier et le menace-t-on journellement du poignard ou du poison. Après s'être assis quelque temps et m'avoir dit ces choses, Ivan se retira secrètement.

Au matin, la nouvelle de notre entrevue avait été rapportée au palais: nous avons été trahis par un des gardes. Ivan fut arraché de son logis par trois ou quatre archers, on rechercha son compagnon pendant trois jours, mais on ne le découvrit point. A la chancellerie, Ivan fut accablé de menaces au point qu'il craignit pour sa vie et il lui en coûta bien autant que ne valait la chaîne que son frère avait reçue. On l'avertit en outre, qu'en cas de récidive, il aurait à s'attendre à la suprême disgrâce du Tsar.

Le compagnon d'Ivan réussit, après cela, à s'accommoder à son tour; mais si la chose était arrivée sous le règne précédent, il en eût coûté la vie ou tout au moins la confiscation de leurs biens non seulement à Ivan, mais à tous ses amis; mais depuis les dernières guerres, tout cela s'est amélioré de moitié, grâce aux leçons que le pays a reçues.

En Janvier et Février 1617, je fis demander à cinq ou six reprises une amélioration dans la nourriture et la boisson, mais je ne pus l'obtenir. Pendant cet hiver, la cherté des vivres dépassa tout ce que nous avons jamais eu en Hollande, car pour une aine de bière, j'ai payé 18 florins, quoiqu'elle ne soit taxée d'aucun impôt. Le chancelier m'eût bien accordé ce que je demandais, mais il n'osait pas, disait-il, en référer au Conseil, et ne voulait rien faire sans l'assentiment de ce dernier. Ce qui ne l'empêche point d'accomplir une foule de choses mille fois plus désastreuses pour l'empire, pourvu qu'il puisse en tirer quelque profit pour lui-même.

A la fin de mars, je compris des paroles de notre commissaire que la paix était tout-à-fait conclue. Je fis alors de nouveau diverses requêtes pour obtenir audience, mais on me fit toujours le même refus, quoique plus affectueusement cette fois, et l'on me pria d'attendre encore un peu. Mais l'un des principaux seigneurs me fit savoir que toutes les cloches sonnaient la victoire et que la paix était signée depuis longtemps, et me

conseilla de tenir ferme et de parler maintenant avec hardiesse; car, disait-il, l'agent des Anglais intrigue fortement auprès du chancelier pour que l'on ne vous introduise point auprès de S. M. avant l'arrivée de Milord Merrick à Moscou.

Ayant appris, en outre, de divers côtés, que, dans leurs assemblées et leurs festins, les Anglais répandaient le bruit que ces Tbochs (ce sont les Hollandais) ne seraient reçus par le Tsar qu'après la venue du Milord et Duc John Merrick, j'adressai le 1^{er} Avril une nouvelle et énergique protestation, à laquelle il fut répondu comme toujours. Je fis demander alors au chancelier si j'obtiendrais une audience, oui ou non, et, en cas d'affirmative, pourquoi elle ne m'était pas accordée en ce moment même: il prétextait que l'on était en carême. Je lui fis demander alors s'il attendait l'arrivée de M. Merrick: s'il m'avait répondu que oui, je lui aurais répliqué que j'étais envoyé non devers lui, mais vers S. M. Mais, avait-il dit à l'estafette, que se mêle-t-il de M. Merrick? Et devenant tout rouge, il entra au Conseil et rapporta la chose aux seigneurs qui lui dirent unanimement qu'on devait ne plus attendre plus longtemps et me donner audience au plus tôt. Il se rendit auprès du Tsar pour chercher ses ordres à cet égard; ce prince ordonna, malgré le carême, que l'on me conduisît au Palais le dimanche suivant et exprima son mécontentement de ce qu'on ne l'eût pas fait depuis longtemps. Cela me fournait la preuve que le chancelier avait été gagné par les Anglais.

Le lendemain, il me dépêcha de nouveau son valet intime pour me présenter une foule d'excuses et de paroles affectueuses, dans l'espérance de recevoir quelque nouveau cadeau. Je lui promis une coupe d'argent, s'il employait avec zèle ses bons offices: il m'en fit la promesse et me prévint de me tenir prêt pour le dimanche. Il me demanda si j'avais avec moi quelques présents de la part des Princes ou des États, je répondis que non; et si j'en avais de ma part; je dis que oui et je les lui fis connaître par écrit.

Puis il me recommanda bien expressément de donner à S. M., après les saluts d'usage, mon discours par écrit. Je lui répondis que je n'oserais pas agir ainsi: cependant, pour divers motifs, je couchai par écrit et de la façon la plus convenable le tableau de l'état des Provinces-Unies, avec quelques additions formant des réponses faites à diverses époques au chancelier, afin que, par après, il ne vint m'en attribuer d'autres.

Le 6 Avril, l'audience nous fut accordée.

Je fus conduit à la Cour sur un cheval des écuries du Tsar: arrivé au palais, je descendis à la grande chancellerie, afin d'y attendre les ordres du souverain. Après une heure d'attente, on vint me prendre, on porta nos présents devant moi et je parus devant Sa Majesté qu'entouraient tous les principaux Seigneurs.

Après avoir fait ma révérence, je reçus la permission de parler. Alors, prononçant en leur entier les titres et qualités de S. M., de L. P. H. les

Etats des Provinces-Unies et enfin du prince Maurice, je souhaitai de la part de ces derniers au Tsar longue prospérité à son trône impérial, un règne heureux, la victoire sur tous ses ennemis et une vie longue, le tout du mieux que je pus en langue russe.

Après la remise respectueuse de mes lettres qui furent acceptées du consentement de S. M. et portées devant le trône par le grand-chancelier qui en fit voir le sceau, S. M. promit d'en écouter favorablement la lecture et d'y donner une réponse; puis il s'enquit de la santé de ses amis les membres des Etats-Généraux et du prince Maurice. Sur quoi je fis une réponse complète (tout en affirmant que je n'en savais rien) et qui me parut la meilleure pour dire qu'ils lui présentaient leurs services: je le savais pourtant par des lettres reçues, mais pour des raisons graves je ne pouvais en parler.

Après ces préliminaires, il me fut permis d'approcher de la main de S. M., et, la révérence faite, de la baiser. Étant retourné à ma place, on me demanda si j'avais des communications verbales à faire; ayant répondu affirmativement je débital en peu de mots ce que j'avais de principal à dire; puis je donnai par écrit nos félicitations, le rapport sur notre état actuel, la requête de L. H. P. les Etats-Généraux à S. M. afin qu'il veuille octroyer sa faveur aux sujets des Etats des Provinces-Unies, et leur permettre sous la haute protection de S. M. de se relever un peu en ce temps de paix, des pertes et des dommages qu'ils avaient subis dans ce pays. J'y joignis en appendice la relation de mes entretiens avec le chancelier. S. M. ayant déclaré qu'il agréait mes présents, je les lui fis transmettre: ils consistaient en:

Une grande glace, de la hauteur d'un homme;

Trois coupes de vermeil;

Une coupe de cristal;

Une petite coupe en agate.

Après cela: je fis la révérence d'usage et l'on me fit servir différents mets et boissons au lieu de m'offrir un repas. Je remerciai et saluai les princes qui s'inclinèrent tous en ôtant leurs grands bonnets. Puis je pris mon congé, très satisfait d'avoir si bien réussi et étant remonté à cheval, je fus conduit à mon logis.

Avant de me congédier, S. M. me fit dire par le chancelier que je recevrais en temps et lieu sa réponse aux communications verbales et écrites que je lui avais faites.

Le même jour, une autre audience fut accordée à l'agent du Tsar de Crimée et d'un prince Tartare. S. M. lui fit donner un habit de drap d'or et des présents, selon l'ancienne coutume; car de ce petit peuple on vient toujours pour recevoir et l'on n'apporte jamais que des chevaux.

Le 13 Avril, jour du dimanche des Rameaux, j'appris que S. M. devait conduire l'âne à l'église de Jérusalem et qu'il serait accompagné de tous les princes dans leurs plus riches costumes. Je demandai la faveur d'as-

sisiter à ce spectacle. On me prépara aussitôt une place, vis à vis de la sortie du Kremlin, sur le terre-plein semi-circulaire où se fait ordinairement l'élection des Tsars: on y fit pour moi une estrade à degrés: je me trouvais ainsi entre le palais et l'église.

A l'heure fixée, on vint m'avertir et on me conduisit à la place susdite: tout le peuple fut écarté alentour et j'y attendis une demi-heure. Alors apparurent les prêtres portant des croix et des bannières, des cierges et des images en or massif et garnies de pierres précieuses et marchaient eux-mêmes vêtus de robes blanches brodées en or et en perles: ils étaient au nombre de plusieurs centaines, en rangées de 3, 4 ou 5 de profondeur.

Après leur défilé qui dura assez longtemps, vinrent tous les chanceillers, les secrétaires et les écrivains, en non moins grand nombre, habillés de drap d'or. Après eux, s'avancait l'âne tout caparaçonné sur lequel était assis le Patriarche, en robe blanche ornée de perles et de pierres fines et portant une couronne d'or sur la tête. S. M. marchait à pied et conduisait lui-même l'âne par la bride; on avait étendu des vêtements par terre, et derrière lui suivait un arbre garni de fruits sur un traîneau attelé de quatre chevaux.

Puis venaient les métropolitains et les archevêques avec leurs mitres en or, les princes, les comtes et les nobles de l'empire, vêtus d'or; à côté du Tsar marchaient les principaux dignitaires de l'Empire et immédiatement devant, le grand chancelier. Celui-ci, dès que S. M. sortit des portes du palais, arriva avec une escouade de mousquetaires et fit faire place à travers le peuple, poussant les gens par la tête et les épaules et les faisant reculer jusqu'à l'endroit où je me trouvais, de sorte qu'il y eut entre S. M. et moi une ouverture large de près de 200 brasses et dégarnie de monde. Quand le Tsar fût arrivé en face de moi, on lui dit avec force révérences, que l'envoyé néerlandais désirait saluer Sa Majesté. Aussitôt il s'arrêta et, avec lui, tout le cortège; et se tournant vers moi, il envoya s'informer de ma santé: cet arrêt se prolongeant, il me vint un second message. Je souhaitai au Tsar une vie longue et prospère: alors S. M. se remit en marche et alla jusqu'à l'église qui est située sur une hauteur. De là on m'envoya de la part des princes pour me faire dire de rester où j'étais jusqu'au retour de S. M.

Mstislafsky me témoigna beaucoup d'amitié en ce moment: il fit demander de mes nouvelles. Il sortit aussi de l'église un capitaine et des mousquetaires qui vinrent se placer devant la place où nous nous trouvions.

En revenant, le Tsar se tourna de nouveau vers moi en s'arrêtant et me fit offrir des mets et des boissons extraordinaires; pendant qu'il me regardait, je lui fis ma révérence. Puis il rentra au Kremlin, et l'on me reconduisit au logis. Tout ceci se passait devant la ville et en présence de plusieurs milliers de personnes qui y virent une grande faveur pour moi. Et en effet, j'avais vu jadis plusieurs cérémonies de ce genre, mais jamais S. M. ne s'était arrêtée si longtemps et ne s'était retournée comme

elle le fit pour moi: aussi, un grand nombre de spectateurs en furent dans l'étonnement.

Au jour de Pâques, on m'envoya derechef un don (?) extraordinaire, et de plus, quelques uns de mes amis obtinrent la permission de me faire visite; quelques Anglais même, et entr'autres le chevalier Aston vinrent me saluer: je les reçus fort bien et ils me faisaient espérer toutes les chances de succès.

Les Moscovites célèbrent pendant huit jours les fêtes de Pâques et se livrent alors à la plus grande joie: je demandai au chancelier de pouvoir, en ces jours-là, faire une promenade à cheval à la campagne avec mes gens, alléguant que j'avais fait suffisamment preuve de bon vouloir en restant enfermé pendant une année environ, au point d'en être devenu presque paralytique. Il communiqua ma demande au Conseil et comme les Seigneurs se regardaient entr'eux, Ivan Mikitovitch, oncle de S. M. leur dit: Messieurs, je ne vois pas d'inconvénient à laisser un peu plus de liberté à Isaac, car il a vécu plus de 17 ans dans le pays et il n'y a pas de maison à Moscou qu'il ne connaisse, pourquoi donc le considérer comme un étranger? Les Seigneurs approuvèrent tous cet avis. En conséquence, on m'envoya des écuries du Tsar des chevaux, non seulement pour moi, mais pour cinq de mes valets. Celui qui m'était destiné portait le collier d'or. Mon commissaire ayant revêtu son costume, sortit avec moi de Moscou pour cette promenade: divers étrangers nous suivaient, mais aucun Anglais. Je rentrai à la maison le même jour et renvoyai les chevaux après avoir récompensé les palefreniers.

Depuis ce jour-là, jusqu'au 17 Juin, je ne sortis plus de ma demeure, et, à cause des événements qui arrivèrent à Moscou et des mauvaises nouvelles venues de Pologne et de diverses provinces de l'empire, je n'osai plus faire de nouvelles instances et j'attendis patiemment la réponse qui m'avait été promise. Les affaires particulières que je faisais par mon estafier, ne furent jamais terminées à ma satisfaction, que je les fisse pour moi ou pour d'autres. Aussi, cette année me causa de grandes pertes: car, en quittant la Hollande je ne pensais point que les choses se seraient passées ainsi. Si j'avais eu ma liberté pendant cet hiver, et pu me livrer aux affaires de mon commerce à la Cour, j'aurais avec la protection de Vos Hautes Puissances, pu compter sur une année fructueuse, car les marchandises néerlandaises n'ont jamais atteint une valeur aussi élevée. Le ducat valait six florins de Hollande, le réal d'Espagne au delà de trois florins, le fil d'or que l'on peut obtenir en Hollande à un an de crédit pour 5 livres et demi de Flandre, s'est vendu en masse à cent florins le marc, les draps, malgré la quantité, ont été cotés à de hauts prix. Je n'ai pu profiter en rien de cette bonne fortune, il m'a été impossible de rien faire à la Cour pour nos marchands, écarté que j'étais par les efforts des Anglais. Toutes mes dépenses ont été faites de mon capital, tant celles de mes frais de séjour que celles de cadeaux que j'ai distri-

bués. Si j'avais eu la liberté comme les Anglais, j'aurais en un excédant, tandis qu'aujourd'hui je me trouve en déficit de 4000 fl. environ, dépensés pour soutenir l'honneur de mon pays, ce qu'on m'avait spécialement recommandé de faire.

Le 13 Juin on vint m'avertir que le 17 je pourrais aller entendre la réponse du Tsar à la salle du Trésor, où l'on donne ordinairement les réponses aux ambassadeurs. Ce jour-là, en effet, on m'envoya des chevaux du palais, non seulement pour moi, mais aussi pour mes domestiques. Précédés de courriers, nous nous rendons au Kremlin, entre deux haies de soldats, et on nous conduit devant le gouverneur Trachianoff, présentement trésorier, qui avait à ses côtés P. Alexiovitch Tretiakov, archichancelier du Conseil et Saou Romanikoff. A mon arrivée, ces trois fonctionnaires se lèvent et me tendent la main en me demandant comment je me portais.

On me prépara en face d'eux une place garnie de tapis, et s'étant levés, ils me dirent que, d'après les ordres de S. M., ils allaient me faire connaître la réponse à mes communications faites verbalement ou par écrit, soit à S. M. elle-même, soit à la chancellerie. Après m'avoir invité à écouter, on renvoya une centaine de gentilshommes de la Cour (parmi lesquels se trouvait Ivan Conderoff) qui avaient été convoqués expressément; j'en fis de même pour mes domestiques, ne gardant avec moi qu'un secrétaire chargé de tenir note de ce qui allait se passer.

Le chancelier me pria de renvoyer également ce dernier; sur quoi je répondis que j'avais toute confiance en cet homme: il me répliqua qu'ayant fait sortir les principaux courtisans de S. M. bien qu'ils fussent de même qualité, il me suppliait de ne point le retenir. J'accédai à sa prière: V. H. P. comprendront, dans leur sagesse, le motif qui le faisait agir ainsi: du reste, ce trésorier n'était pas des plus intelligents à comprendre ce qui se disait en sa présence.

V. H. P. connaîtront ce qui s'est traité là, par la réponse écrite du Tsar et Grand-Prince de tous les Russes, réponse qui est jointe à ce rapport: néanmoins, il s'y trouve deux ou trois points que le chancelier n'a pas voulu changer postérieurement, bien qu'ils soient faux; tel que celui où il est question d'un secours en argent ou en munitions, point sur lequel j'ai déclaré catégoriquement qu'il était impossible de l'admettre; mais malgré tous mes soins à leur expliquer verbalement l'état de notre pays et les circonstances où il se trouvait, on n'en a pas voulu démordre. On s'y figure que les envoyés en Suède ont agi au-delà de leur mission, et on leur en veut de n'être pas venus d'abord à Moscou. En outre, on prétend qu'une ambassade peut être envoyée maintenant: l'arrivée d'une ambassade de notre pays est même leur désir principal, car les princes de l'empire ont été remplis de jalousie en voyant que des ambassadeurs distingués s'étaient rendus en Suède, tandis qu'aucun n'était venu auprès de leur monarque auquel, selon eux, un roi de Suède ne peut pas être

comparé. Pour eux, ils verraient arriver nos envoyés avec autant de plaisir que d'autres verraient arriver de l'argent; car leur considération en serait grandement augmentée auprès de leurs sujets, rien que par le renom qui devait leur en revenir.

Malgré tous mes efforts pour nous disculper, ils en revenaient toujours tous à dire que nous étions plus disposés à rendre des services à la Suède qu'à eux, bien que le roi de ce pays ne fût pas plus qu'un des princes de la cour du Tsar.

Après avoir terminé la conférence et avoir marqué quelques points à changer, tout est resté pourtant conforme à la lecture qui m'avait été faite et je n'ai jamais pu savoir si les princes lui avaient ordonné d'agir ainsi ou s'il l'avait fait de son chef. Aussi, dès qu'ils se levèrent pour aller faire leur rapport à S. M., je les priai de vouloir bien m'écouter encore au sujet de quelques particularités.

Alors, tirant de mon sein un billet sur lequel j'avais annoté certaines choses, je leur demandai d'abord ce qu'ils voulaient que je répondisse à mes commettants, les Etats, quand ils me demanderont pourquoi l'on m'a detenu si longtemps en captivité, et quel était le motif du traitement sévère dont j'avais été l'objet.

Il me répondit que l'on ne pourrait ni ne voudrait établir une nouvelle coutume pour la satisfaction de qui que ce soit: c'est-là une chose qui dépend du bon plaisir des empereurs, des rois ou d'autres potentats, nous sommes libres d'agir de même chez nous; quant à eux, ils aiment mieux voir séquestrer leurs ambassadeurs que leur voir accorder leur pleine liberté. A leurs yeux, c'est un point d'honneur pour un ambassadeur que de se montrer très peu, sinon à ceux vers qui ils sont députés. «C'est ici, disait-il, un grand empire où l'on trouve toute sorte de peuple, il ne serait pas honorable pour des ambassadeurs ou des envoyés de sortir ou de se montrer beaucoup, ni de laisser pénétrer tout le monde chez eux.» Il n'était point partisan de notre manière de voir relativement à l'honneur, et on lui avait, en conséquence, laissé maintenir le droit.

M'étant plaint de diverses vexations, il nia la plus grande partie de celles qui pouvaient lui être imputées ou il en rejeta la culpabilité sur les commissaires ou les gardiens, qui étaient innocents. Je fis en outre quelques demandes particulières qui me furent accordées et nous nous séparâmes, avec la promesse de revenir sous peu auprès de S. M. pour aller entendre l'expression de sa bienveillance impériale. Puis on nous reconduisit au logis de la manière la plus respectueuse.

Je suppliai aussi S. M. de rendre la liberté à quelques prisonniers: sur quoi je reçus pour réponse que lorsqu'il viendrait des ambassadeurs, on obtiendrait cette faveur et de plus grandes encore.

Entretemps, Milord Merrick arriva à Moscou et y fit une entrée solennelle avec une escorte de nobles et de cavaliers, au nombre de 3000 au moins. Le 8 Juin, il fut conduit au palais en grande pompe et ce jour-

là, le Kremlin fut fermé. Il dîna avec S. M., non pas à la même table, car le Grand-Prince est seul à la sienne, mais à une autre dressée vis-à-vis. Après le repas, on amena derrière le palais une quantité d'animaux afin de leur faire la chasse: deux ou trois ours y furent tués. Le soir, très tard, il fut reconduit à sa demeure.

A la même époque, des envoyés Tartares furent également reçus au palais: on leur rendit encore plus d'honneurs qu'à l'ambassadeur anglais, aussi les Anglais, ainsi que je l'appris plus tard, se plaignirent à Moscou d'avoir rendu au Tsar plus de services qu'ils n'en avaient reçu d'égards. Mais les Russes ne considèrent pas beaucoup ceux qui cherchent à se faire valoir au dessus d'eux et qui, en même temps, agissent d'une manière tortueuse dans des négociations qui demandent à être conduites avec droiture. Plus tard, j'ai plusieurs fois entendu vanter la grande équité dont nos ambassadeurs ont fait preuve dans la conduite de différentes affaires. Ceci soit dit pour avis.

Milord Merrick mit aussi sur le tapis quelques concessions qu'il espérait bien se faire accorder, mais elles lui furent refusées nettement; il ne réussit pas d'avantage à faire délivrer des prisonniers; au contraire, les prisonniers et les déserteurs furent incorporés dans l'armée et envoyés en diverses provinces, vers la Tartarie. On le paya de belles paroles plus qu'il n'en eût voulu avoir.

Le 20 Juin, on vint nous chercher avec les chevaux du Tsar pour nous conduire au palais: de la maison au Kremlin nous passâmes entre deux haies de mousquetaires. Dès que nous fûmes entrés au palais, on nous mena auprès du Tsar qui était assis sur son trône d'or, en grand costume, tenant le sceptre et la couronne: tous les princes, dans leurs habits les plus brillants, se tenaient à ses côtés, les salles étaient ornées de tapis brodés en or.

Après les salutations, on me fit approcher de la main de S. M. et je la baisai, puis on me remit avec respect les lettres du Tsar en sa présence. Le grand chancelier prononça un discours sur tout ce qui s'était passé; j'y fis une courte réponse, voyant qu'il n'était pas nécessaire de parler longuement.

Après cela, S. M. s'entretint elle-même avec moi, et se penchant un peu, me dit: *Isaac Massa, dès que vous vous trouverez dans votre pays en présence de nos amis, Les Hauts et Puissants Seigneurs les Etats, vous les saluerez et vous vous inclinerez devant eux de ma part.*

Je promis de le faire et souhaitai à S. M. une vie longue et prospère: S. M. ayant ordonné qu'on me donnât le double des cadeaux que j'avais offerts, je reçus ses gratifications selon l'ancien usage; mais même en les taxant au delà de leur valeur, elles atteignaient à peine le prix de mes présents. Je fis ma révérence aux princes qui se courbèrent jusqu'à terre, et je pris congé d'eux. On nous conduisit solennellement au logis avec les chevaux du Tsar et des courriers. Les réponses ne me furent pas

données au palais en même temps que les lettres, mais elles devaient m'être transmises par un secrétaire, le jour même de notre départ.

J'aurais bien pu, alors, faire mes plaintes au sujet de quelques actes du chancelier à mon égard : mais, dans ce moment-là, il n'était pas nécessaire de rien tenter contre lui. Plusieurs personnes, plus haut placées que moi, le souffrent encore, mais elles espèrent que bientôt il se fera un changement.

Mais je tiens pour certain que si j'avais porté mes accusations devant S. M. et en présence des princes, il n'en serait pas sorti avec la tête sur les épaules, surtout en ce moment.

Le 27 Juin, nous sommes partis de Moscou, après y avoir été retenus trois jours de plus, et malgré moi, par le chancelier. Ayant demandé et reçu mes lettres et des passeports pour quelques étrangers, et recueilli les présents qui m'avaient été faits et qui valaient tout au plus les miens, j'obtins un équipage de poste et des relais ; mais, au départ, on nous fit moins d'honneurs que nous n'en avions reçu de S. M. et cela parce que je n'avais point partagé mes cadeaux avec le chancelier. Mais voyant cela, je ne voulus pas sortir de Moscou sans être monté sur un cheval du Tsar : le chancelier s'attendait encore à obtenir pour ce détail, un pot-de-vin excessif, mais je lui donnai fort peu, car il m'avait déjà coûté plus que je ne l'aurais désiré.

Nous étant mis enfin en route, nous arrivâmes à Archangel le 31 Juillet, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. Mais le chancelier nous avait adjoint un commissaire qui extorquait aux paysans beaucoup au delà de nos besoins ; car si ces malheureux devaient m'apporter deux moutons, il les forçait à lui en fournir au moins six, s'ils étaient taxés à six florins, il leur en escroquait vingt. Quant aux postes et aux relais, nous ne manquions de rien, car le chancelier m'avait octroyé trente traîneaux et autant de rameurs. Les Seigneurs du Conseil avaient ordonné que l'on me transportât avec les plus grands honneurs jusqu'à mon vaisseau, et à Archangel je devais être conduit par soixante rameurs sur un grand canot d'ambassadeur.

Arrivés à Archangel, et n'y trouvant aucun bâtiment de guerre, nous dûmes y attendre le bon plaisir des marchands ; les uns voulaient nous prendre à bord et les autres ne le voulaient point, selon leur humeur différente, et quoique je leur demandasse le passage avec quatre ou cinq domestiques au nom de L. H. P. les Etats, j'essayai plusieurs refus de la part de gens qui font bien du tort à la patrie. Ayant reçu quelques soumissions, j'acceptai celle des Vogelaers à condition de m'arranger avec le patron du navire et de payer mes frais de voyage.

Pour les autres détails de ma mission, je me réserve de les donner de bouche à V. H. P. pour m'acquitter entièrement de ce qui m'a été ordonné.

De V. H. P. le très humble sujet,

(Signé) I. MASSA.

(⁴⁰) Résolutions du 31 Octobre, du 2 Novembre et du 16 Décembre 1617.

(⁴⁰) On peut en juger par ce compte détaillé, découvert récemment aux Archives du Royaume à la Haye.

Compte fourni à L. H. P. Les Etats Généraux des dépenses de mon voyage vers le Grand-Prince de Moscovie en 1616 et 1617.

1°. Trois domestiques aux gages de 100 rixdales par an, pour un service d'un an et demi, ensemble.....	fl. 225.—
A Herman Holsteynen 100 fl. pour son service comme, ci-dessus ..	150.—
A Joachim Dirksen, pour son service, comme ci-dessus.....	150.—
A Chrétien Massa, mon frère, pour l'aide qu'il m'a prêté en toutes choses	249.—
Six manteaux rouges pour les valets.....	179.—
Trois paquets d'habillements pour les garçons, avec la façon ..	145.16
Mon costume extraordinaire pour paraître devant Sa Majesté a coûté:	773.04

Mes vêtements ordinaires, je ne les porte pas en compte.

Les frais du vin et autres accessoires dont je devais gratifier les gouverneurs des villes que nous devions traverser et où nous étions reçus, ainsi que les dons faits aux capitaines des garnisons, se montant à

Donné à Chilkoff, gouverneur d'Arkhangel, pour obtenir des relais de poste extraordinaires, une coupe en vermeil valant. ..	72.—
Au premier commissaire Fédor Brentse, une casaque de.....	30.—
Au maître de poste à Moscou une bague en émeraudes.....	42.—

Au grand chancelier à Moscou, donné les objets suivants en diverses occasions:

Envoyé d'Arkhangel, par Ivan Conderoff, trois coupes en vermeil de travail allemand, coûtant.....	365.—
Envoyé à Moscou une tenture de salon de six rouleaux de cuir doré ..	124.—
Trois paires de bas de soie de Milan.....	48.—
Un portefeuille garni en argent.....	45.—
Deux paires de jarretières avec dentelles en or.....	20.—
Une aune vin de France (voor rin?)......	36.—
Une aune vin des Canaries.....	48.—
Deux demi-pipes vin rouge (wt syn Kerk?) coûtant à Moscou..	120.—
Deux paires de gants en tricot de soie	22.—

Envoyé en diverses fois pour cadeaux à sa femme:

Un marc de fil d'or valant.....	48.—
Deux pièces toile de Cambrai.....	50.—
Quatre perles pour pendants d'oreilles.	45.—
Un œuf de vermeil dans une coupe de même	93.16

Le jour de Pâques, à sa demande:

Le total de ces frais, au report de la page précédente, se monte à la somme de..... fl. 3908.13

Au printemps, j'ai envoyé au grand Chancelier par son valet de confiance Anisim, afin qu'il me fasse paraître en présence de S. M. et de tous les princes et boyards, et qu'il fît en sorte de me faire remettre les rapports et les lettres à moi et non à un ambassadeur ou à un envoyé, pour éviter les grands frais, une somme de 150 roubles en monnaie de Russie, à 7 fl. le rouble.....	fl. 1050.—
Donné au sous-chancelier Jaña Romansikoff la médaille que j'avais reçue de L. H. P. les Etats.....	" 110.—
Donné au chirurgien de S. M. lorsqu'il vint me voir secrètement pendant ma maladie.....	" 50.—
Au deuxième commissaire, une casaque.....	" 24.—
Au prince Ivan Mikitovitch afin d'obtenir sa faveur, une grande coupe en vermeil, pesant 2 livres 8 onces, et achetée à Moscou 33 roubles à 7 fl.....	" 231.—
Aux scribes de la grande chancellerie.	
A Ivan Seniorie deux bagues.....	" 26.—
A Maxime le secrétaire.....	" 24.—
A Alexis Isiakoff.....	" 24.—
Aux clercs, ensemble.....	" 20.—
Aux porteurs des présents de S. M. et au sous-trésorier, ensemble	" 52.—
Au prince Michel Beloselaky, une grande coupe en argent pour l'amitié qu'il m'a témoignée et les services qu'il m'a rendus..	" 66.—
Les frais du voyage de Moscou à Arkhangel et le séjour dans cette ville, se sont montés, par suite de la fréquente désertion des paysans vexés par les commissaires, à la somme de .	" 1190.—
Le report de l'autre page s'élève au total de.....	" 6775.13
A Arkhangel, donné aux trois gouverneurs, selon l'usage, 25 rixdales	" 48.—
Pour notre provision et celle de nos gens à Lord du navire....	" 350.—
A un batelier pour la chambre du capitaine.....	" 75.—
Aux soldats qui nous escortèrent avec leurs mousquets.....	" 27.—
Le total des dépenses faites en Russie se monte à.....	" 7275.13
Les dépenses faites en ce pays sont les suivantes:	
Lors de notre arrivée par une tempête, au bateau qui nous débarqua en Frise.....	" 48.—
Aux trompettes et aux matelots.....	" 30.—
Voyage de Frise en Hollande avec 6 valets.....	" 111.—
Pour diverses allées et venues et le séjour à la Haye, je porte seulement	" 100.—
<hr/>	
Le total général s'élève à.....	fl. 7564.13
Sur quoi j'ai reçu de L. H. P.....	" 3000.—
Il me revient donc encore.....	fl. 4564.13

Pour tout ce surplus de frais, j'affirme en toute vérité n'avoir rien en que de l'honneur: j'ai donc lieu d'espérer que V. H. P. m'en tiendront compte pour mon avancement.

Les cadeaux de S. M. ne surpassent point la valeur des miens, quoi- qu'elle eût ordonné qu'on m'en délivrât pour une valeur du double.

De V. H. P.

Le très humble Serviteur,
(signé) ISAAC MASSA.

(⁶⁰) Pour prouver combien peu l'on était disposé à acquitter les débours de Massa, nous donnons ici l'une des nombreuses requêtes de ce genre qu'il présenta aux Etats-Généraux.

A. L. H. P. Messieurs des Etats-Généraux des Provinces-Unies Expose avec respect le soussigné Isaac Massa qu'ayant été l'année passée, 1616, délégué par V. H. P. en ce pays, lorsque l'ambassadeur du Grand-Prince de Moscovie s'y trouvait, pour se rendre en compagnie de cet envoyé à Moscou avec la mission de traiter, tant devant la personne de S. M. le Tsar qu'autrement, les affaires dont V. H. P. avaient bien voulu le charger, le soussigné aussitôt après son retour, a respectueusement remis à V. H. P. un rapport écrit de tout ce qu'il a accompli pendant ce voyage pour le service de V. H. P. et de tout ce qui lui est arrivé. Il avait la ferme confiance que Vos Seigneuries, prenant en considération toutes les circonstances, n'y trouveraient aucun motif de mécontentement, mais seraient convaincus au contraire, que le suppliant avait rempli ses devoirs avec zèle et fidélité, et exécuté dans la limite du possible les instructions données par V. H. P. Il est advenu néanmoins au suppliant qu'au lieu d'accomplir, ainsi qu'il avait espéré de le faire, son voyage dans l'espace de cinq ou six mois, il est resté parti environ un an et demi, retenu qu'il a été par les ordres souverains de S. M. le Tsar et traité presque comme un captif pendant près d'une année entière, ainsi qu'il est relaté plus en détail dans le rapport présenté à V. H. P.

Ce retard, néanmoins, ne peut, en aucune façon, être imputé au suppliant; il est arrivé, non seulement sans aucune faute de sa part, mais encore à son grand dommage et détriment, puisque le suppliant a été obligé de dépenser de quatre à cinq mille florins au delà de ce qui lui avait été alloué par V. H. P. pour cette mission, ainsi que le suppliant se trouve dans la nécessité de vous en fournir la preuve par une spécification formelle. Il fait abstraction encore de ses peines, de ses souffrances, des dangers qu'il a courus, de la perte de son temps; jamais il ne s'en est plaint: il regardait sa mission comme l'accomplissement d'un devoir que tout sujet de ce pays doit être prêt à entreprendre pour le service de V. H. P.; et il est prêt, pour l'avenir, à se montrer de même dans toute autre mission que V. H. P. pourraient lui confier, non seule-

ment en Moscovie, mais encore dans tous autres pays et pour toute autre affaire qu'il serait jugé capable de traiter.

Mais, attendu que le suppliant est dans l'impossibilité de supporter les dépenses extraordinaires qu'il a dû faire, pendant le voyage, au delà des 3000 florins qu'il avait reçus, persuadé d'ailleurs qu'il ne peut entrer dans les intentions de V. H. P. de laisser ce déficit à sa charge, il espère que Vos Seigneuries considéreront, comme il a été dit, que rien n'est arrivé par la faute ou la négligence du suppliant, mais uniquement par suite d'un ordre inattendu de S. M. le Tsar, et par conséquent, *per vim majorem cui resisti non potuit*. Le suppliant est donc persuadé qu'il ne doit pas être tenu compte, à son détriment, de la clause de ses instructions portant qu'il ne pourrait prétendre et exiger, à charge de son pays, rien au delà de la somme accordée pour son voyage.

En conséquence, il demande et supplie avec respect qu'il plaise à V. H. P. de lui faire payer encore pour la cause susdite la somme de 4500 florins, qu'il a avancée et dépensée au delà de celle qu'il a déjà reçue, et de lui faire délivrer une ordonnance à cet effet, sans que le suppliant exige ou prétende rien au delà pour ses peines et ses services sinon ce qu'il plaira à V. H. P. de lui octroyer à cet égard. Quoi faisant, etc.

(⁶¹) V. page et note 54.

(⁶²) Il semble résulter de là, que la requête de Massa tendant à obtenir une indemnité pour dommages éprouvés, avait déjà été écartée une première fois par les Etats.

(⁶³) On rencontre ici de nouveau des précautions prises pour empêcher que l'on ne dépasse les crédits fixés. La Résolution statue «que l'on avancera au susdit Massa pour honoraires une somme de trois cent florins une fois payées, sans plus, quoique, pour cet objet ou pour tout autre, il puisse prétendre directement ou indirectement, pour accidents qui pourraient lui survenir, prévus ou imprévus, rien d'excepté.”

(⁶⁴) La dépense de ce matériel de guerre pouvait se monter à une somme de 20,000 florins, mais ce chiffre devait être tenu secret «dans l'intérêt et pour la réputation de S. M. le Tsar et des Provinces Unies.” On avait l'espoir de faire plus tard rembourser cette dépense par les négociants, quand les avantages commerciaux qui avaient été promis auraient été concédés et que des compagnies se seraient formées pour l'exploitation du commerce avec la Russie.

(⁶⁵) On se hâta positivement encore une fois de se mettre en garde contre quelque compte de Massa, car il fut résolu de dire à Massa, «que L. H. P. entendaient qu'il ne retarderait point pour cela son voyage en Moscovie et qu'il n'aurait rien à prétendre du pays.”

(⁶⁶) Dans les Résolutions qui y ont rapport, on trouve de nouveau la clause qui doit couper court à «toutes prétentions ultérieures” de Massa, de quelque nature qu'elles soient. Il est vrai que cette clause se comprend

mieux à côté d'une gratification de 800 florins, qu'à côté d'une de trois mille. Cependant en présence de la profusion de médailles d'or et de chaînes d'or dont on gratifiait des étrangers, on n'aime pas à voir cette parcimonie dont on use envers un compatriote. Le résumé de ces faits est tiré des *Résolutions des Etats-Généraux* du 26 Mai, des 8, 9, 12, 16, 19, 20, 21, 23, 25, 26, 27, 29 Juin; 3, 4, 18, 30 Juillet 1618. *Resolutions de Hollande et de West-Frise*, des 12, 14, 22 et 27 Juin 1617.

(67) Ces conditions ont été trouvées par le Dr. J. Hamel, à Londres, au British Museum: Lansdowne, num. 160, 71, Fol. 246, et publiées par lui dans son ouvrage sur Tradescant, p. 339.

(68) Une première audience leur fut accordée le 16 Mars; une seconde de congé eut lieu le 15 Juillet 1619.

(69) Tiré du rapport de A. Burgh et Veldriel, premiers envoyés officiels des Provinces-Unies à Moscou (1630), publié par Scheltema, *Russ. en de Nederl.* I: 115.

(70) Il s'agit ici de la pierre de bezoar (lapis bezoar), une pierre que l'on trouve dans l'estomac du bouc bezoar, et qui était jadis hautement estimée en médecine comme un antidote. Il y en avait de deux sortes: l'orientale qui venait de Perse et des Indes et l'occidentale, que fournissait principalement le Pérou, mais qui était moins chère et moins estimée. Ce nom devrait donc s'écrire petra bezoar. V. Joh. G. Walch, *Philosophisches Lexikon*, Leips. 1740, au mot Bezoar.

(71) Dans la *Bibliographie Néerlandaise-Russe*, au n°. 231, par suite d'une faute d'impression, on trouve la date erronée 1628. Cette erreur est reproduite dans l'excellent ouvrage d'Etienne Laspeyres: *Geschichte der Volkswirtschaftlichen Anschauungen der Niederländer und ihrer Litteratur zur Zeit der Republik*, Leipzig, 1863, p. 203. Voici comment s'exprime l'auteur: "Der Gedanke einer Compagnie für den russischen Handel (c'est à dire pour le commerce des grains), war schon früher aufgetaucht; ein gewisser Isaac Massa, auch sonst ein thätiger Schriftsteller, hatte sehr dafür gewirkt, als er 1625 nach Russland geschickt war, um dort Verbindungen aller Art anzuknüpfen. Er schrieb darüber eine "Propositie om eene geprivilegeerde Companie op Rusland te mogen oprichten voor den Graanhandel" 1628. Dans la note 847 il dit: Ich kenne die Handschrift nicht. Le texte de cette pièce est publié maintenant sous le n°. VI des additions au Tome I^{er} de l'*Histoire des guerres de la Moscovie*. Laspeyres a pris pour un titre réel la phrase dans laquelle M. Muller parle de la proposition de Massa et il y a ajouté trois erreurs. Celle qui concerne la date pouvait être découverte en lisant la p. 10 de la *Bibliographie Néerlandaise-Russe*, qu'il cite à la note 848 et où Muller dit: "On ne sait pas s'il a été donné suite à ces propositions soumises aux Etats dans une pétition de Massa datée de 1626."

(72) Il s'agit ici de lettres de recommandation adressées au Tsar. Schel-

tema dit à sujet: «On était fort prodigue de ces lettres, à condition d'être faites aux frais des impétrants. Toutes les lettres adressées au Tsar devant être écrites sur parchemin et être ornées d'or et d'autres ornements, ces frais étaient assez considérables: pour l'écriture seule on payait cinquante florins." *Rusland en de Nederl.* I: 163 (+).

(73) Un contemporain de Massa, Nicolas van Wassenaer, dans son *Historisch verhael aller gedencwaerdigen geschiedenissen*, VIII. fol. 139 verso, nous rapporte ce qui suit au sujet de cette question: «Puisque nous sommes tombés dans l'histoire des Comtes et des produits de la terre, je me rappelle qu'en ce moment (1624) on négocie avec le Grand-Prince de Moscovie, pour qu'il consente à laisser défricher par nos paysans ses terres incultes et ses forêts, afin qu'au défaut de la Pologne il n'y ait jamais chez nous disette de froment ou de seigle; on démontre à ce souverain qu'il y retrouverait de quoi entreprendre de grandes conquêtes sur les Polonais qui ne cessent de l'assaillir. Ceux-ci en effet, puisent dans les impôts et les péages du commerce des grains toutes les ressources dont ils ont besoin pour faire la guerre à leur voisin. Si le Grand-Prince a quelque entente de la politique, il nous fera cette concession et son pays en retirera de grands avantages. *Pour ce qui regarde le négociateur de cette affaire, on peut-être sûr qu'il fera son devoir, car l'éloquence ne lui manque pas.* » Ce négociateur dont il s'agit ici, c'est Massa, comme il résulte de ce que Wassenaer écrit à l'année 1626, XI. fol. 70 verso. «Dans notre discours précédent nous avons fait mention d'un zélé personnage, Isaac Massa, qui a démontré au Grand-Prince de Moscovie que ses états, quoique incultes sur une grande étendue, étaient très propres à la culture, et qu'ils produiraient facilement de quoi nourrir nos provinces néerlandaises, qui pourraient cesser alors de se fournir au marché de Dantzig."»

(74) Lieuwe van Aitzema, *Saken van Staat en Oorlogh*, 4^e édit. III: 243.

(75) Elle a été analysée dans la dissertation du Dr. Wijnand Bunk: *Staathuishoudkundige geschiedenis van den amsterdamschen graanhandel*, Amst. 1656, p. 31—40. Elle est mentionnée dans l'ouvrage déjà cité de Laspeyres, p. 200—204.

(76) Cette requête a été publiée par Aitzema dans les *Saken van Staat en Oorlogh*, III. 234—240; et dans l'édit. in folio, I. p. 1042, sous le titre de: *Klaer bericht hoe ende op wat wyse groote disordre ende confusie inde negotie sal geprevenieert werden*, etc. Le contenu de cet avertissement concorde assez bien avec celui de la brochure. Il est signé J. W. N. *pour moi même et pour la compagnie*. Massa dans sa proposition parle aussi de sa «compagnie de négociants associés de ce pays." Ces compagnies sans privilèges qui existaient déjà pour faire le commerce de grains avec la Russie, forment peut-être une seule et même société.

(77) Résolutions des Etats-Généraux des 17, 19, 21 et 24 Avril, 10, 18 et 19 Mai 1635.

(78) Vervolcht van Haet en nijt, voorulachte hij tot d'eer bij Keyser,
 Koning, Heer
 En won haer gonst met dienst, Slants Staaten hem betrouden, wienas liefd'
 eens weer verkoude
 Als hem de nijt belaagd, omstutten sijnen loop gesterct van Godt in Hoop.
 Eriand hij meerder gonst, bij 't grootste Hooft der Gotten, dies hij de
 nijt bespotten,
 Geadelt en verrijct, vernoecht, nu sijn gemoet en wacht na d'eeuwich goet.
 C: M.

HISTOIRE SOMMAIRE

DE

L'ORIGINE ET DU COMMENCEMENT

DES

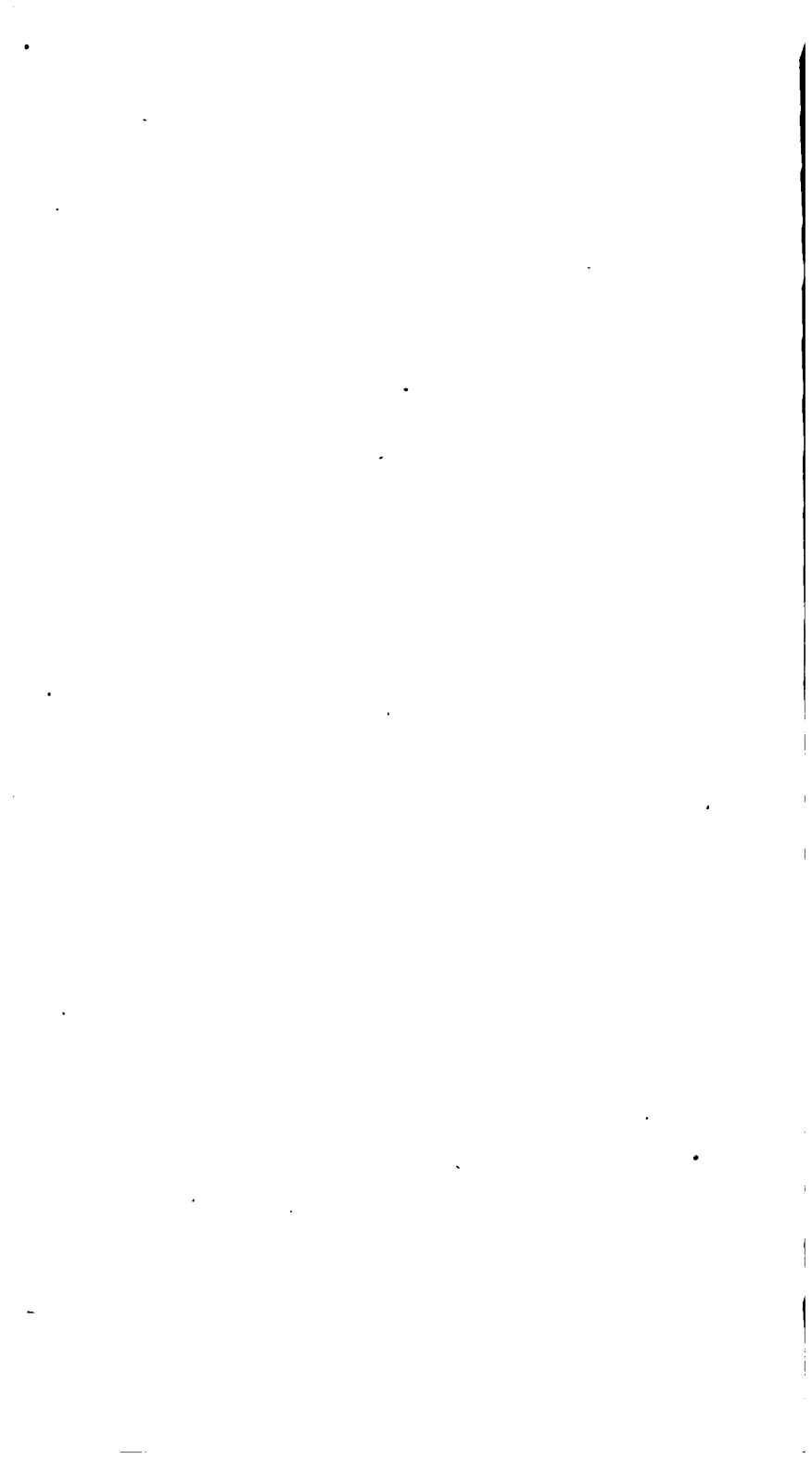
GUERRES ET DES TROUBLES

DE CE TEMPS EN MOSCOVIE,

SOUS LE RÈGNE DE DIVERS SOUVERAINS,

JUSQU'EN L'ANNÉE 1610.





ILLUSTRE PRINCE.

Tous ceux qui, doués de la vraie foi et pénétrés de leur devoir, craignent et honorent le Tout-Puissant, et chantent ses louanges, s'efforcent aussi de chanter les vôtres et de célébrer, par des hymnes, des représentations scéniques et de magnifiques poèmes, les nobles et éclatantes actions que vous avez accomplies pour le bien de la patrie, et les grandes victoires que vous avez obtenues avec l'aide du Très-Haut.

Oui, les infidèles et les payens eux-mêmes n'ont pu assez les admirer, comme j'ai pu m'en convaincre lorsque je leur expliquais en détail et vos hauts faits glorieux et l'amour que portait à son pays, l'illustre prince d'Orange, Votre père; quand je leur racontais l'implacable tyrannie des Espagnols dont j'ai été, en partie, le témoin et dont mes parents, qui en ont tant souffert et en souffrent encore, m'ont transmis la mémoire. Persans, Moscovites et Tarfares s'extasiaient à mes discours; pleins d'emotion, ils tombaient aux pieds de leurs Dieux et leur adressaient des supplications et des offrandes, afin que le ciel accorde à un héros tel que vous, une vie longue et heureuse pour le salut de l'Etat.

Pendant le long espace de temps que j'ai été employé à Moscou et que j'y ai fréquenté la Cour, je me faisais envoyer, tous les ans, les estampes représentant les sièges des villes

prises et les batailles gagnées sous la conduite de votre Excellence et j'en traduisais la relation en langue russe pour les enfants du Tsar de Moscovie. J'ai contribué ainsi à propager dans cette partie du monde la gloire de Votre Altesse, gloire qui excite l'admiration et qui est devenue l'objet des louanges intarissables des princes moscovites. Les Persans eux mêmes, quand je leur donnais mes relations pour leur souverain, le Sophi de Perse, ne cessaient, à l'arrivée annuelle de leurs caravanes marchandes du bord opposé de la mer Caspienne, de m'en demander la suite, tant elles étaient agréables à leur souverain, tant il prenait plaisir à écouter le récit de vos belles actions. Aussi ne manquait-il jamais de présenter ses vœux pour la prospérité de Votre Altesse.

J'ai souvent pensé au moyen d'utiliser mon existence pour le service de mon prince, et j'ai toujours souhaité de voir arriver le temps où je pourrais acquitter une dette de reconnaissance envers la patrie, en accomplissant une œuvre qui lui procurât quelque avantage.

Le premier désir qu'il me soit possible de former, ce serait de pouvoir être reçu par Votre Altesse et de m'entretenir avec Elle. Et je bénirai cet instant heureux, si la faveur du Très Haut me l'accorde! Je voudrais présenter à Votre Altesse ce petit ouvrage qui traite de l'origine des malheureuses guerres qui ensanglantent la Moscovie. Je puis dire que j'en connais l'histoire à fond, attendu que j'ai habité Moscou, la capitale du pays, pendant huit années, et qu'étant fort curieux, j'ai été à même de tout savoir, par suite de mes relations avec plusieurs nobles et secrétaires de la cour, dont je recherchais vivement l'amitié. Tout ce que j'ai pu apprendre de cette manière, je l'ai annoté aussi nettement que possible, mais non pas avec le soin et la science qu'y aurait mis un historien, car je n'ai jamais appris à écrire et je n'ai pas fait d'études: le peu que je sais je le dois à moi même.

J'espère que mon livre, malgré son peu de mérite, sera bien reçu de Votre Altesse et qu'Elle aura égard à l'affection

que lui porte le plus humble de ses sujets. Puisse-t-il du moins vous être aussi agréable que le fut la pomme de grenade donnée par Risome au roi de Perse, ou le verre d'eau offert au même roi par un paysan ! Personne plus que Votre Altesse, si hautement portée à tout ce qui est bien, n'est digne de recevoir l'hommage de ce que l'on compose et que l'on écrit de neuf ; et, quelque mince que soit l'œuvre, c'est à Votre Altesse qu'on est tenu de la présenter d'abord.

Je prie donc Votre Altesse de vouloir bien excuser ma présomption, et de considérer plutôt le zèle et l'affection d'un jeune homme envers son prince, que la hardiesse dont il fait preuve.

J'ose exprimer aussi le désir de pouvoir entrer au service de ma patrie, soit sur mer, soit sur terre ; affirmant sans crainte, qu'avec la grâce de Dieu, je m'y conduirais aussi bravement que qui que ce soit. Dès ma tendre jeunesse, bien que mes parents m'eussent envoyé à Moscou pour apprendre le commerce, j'ai été pris de ce désir d'être utile à mon pays, comme l'ont été Heemskerk et tant d'autres, et dans quelqu'emploi que l'on eût voulu me confier. Et ce sont, me semble-t-il, ces esprits ardents qu'il faut aider et non pas toujours ceux à qui rien ne manque, qui sont riches et qui vivent dans le luxe ; ce sont les jeunes, qui n'ont rien, mais qui ressentent en eux mêmes la passion de travailler à la gloire de la patrie, ce sont ceux-là qu'il faut pousser en avant.

Si j'ose écrire ces paroles, c'est mon zèle qui m'y porte et une bonne inspiration qui me sollicite jour et nuit. Descendant d'une famille honorable, je voudrais faire avec honneur mon chemin dans le monde, selon ma condition : en ce moment, le commerce avec Moscou est anéanti, et je suis sans moyen d'existence. Ne serait il pas déplorable que l'on ne pût donner de l'emploi à des hommes pleins de zèle, qui se sont exilés loin de leurs amis, qui ont tout perdu pour la cause de la religion, et qui montrent ainsi qu'ils sont fidèles à leur patrie jusqu'à la mort ?

Que Votre Altesse daigne accepter ce faible présent de son humble sujet. Ma reconnaissance sera éternelle et je ne cesserai d'adresser mes vœux au Ciel, pour qu'il daigne vous conserver toujours en bonne santé et vous assurer la continuation de vos triomphes. Votre Altesse mettrait le comble à ses bontés, si Elle me permettait de venir lui faire la lecture de mon petit livre, afin qu' Elle puisse bien en saisir le contenu, attendu que mon écriture médiocre ne permet point de le lire facilement. Si j'obtenais cette entrevue tant désirée, je pourrais encore donner verbalement à Votre Altesse une foule de renseignements sur ces contrées, et lui raconter les voyages que j'ai entrepris par ordre des princes Moscovites aux pays du Cathay et de la Mongolie, et les guerres qui y ont eu lieu.

Et je supplie de nouveau Votre Altesse de me pardonner ma hardiesse et d'accepter les vœux que je forme pour sa prospérité, son salut et ses succès sur tous ses ennemis. Amen.

De Votre Altesse,

le très humble

ISAAC MASSA.

Ivan Dassiliévitch.

Astracan et Casan, d'autres peuples encore,

Par la force vaincus, non pas par ta valeur,

Sont tombés sous ton joug que partout on abhorre.

Tu ne fus qu'un fléau : pour ton grand déshonneur,

Du nom de Basilic l'histoire te décore,

Et nul tyran jamais n'inspira plus d'horreur.

Ivan Vassiliévitch, Grand-Prince de Moscovie, surnommé **1530.**
le Terrible, à cause de ses actes de tyrannie, naquit à Mos- Naissance
 cou, capitale du pays, au mois d'août de l'année 1530 (1). d'Ivan Vassilié-
 Peu de temps après cette date, son père Vassili Ivanovitch, un vitch.
 vertueux prince selon les historiens, fut attaqué d'une maladie
 grave qui empira de jour en jour et l'emporta, enfin, en
 1533. Ivan n'avait alors que trois ans et trois mois. Pen- Mort de son
 dant sa minorité, sa mère la Grande-Princesse, la vertueuse père Vassili.
 Hélène, prit en mains les rênes du gouvernement, avec quel-
 ques seigneurs choisis parmi les plus sages et les plus capables,
 à ses yeux, de travailler au bien public. Mais cette régence,
 qui fut une époque de concorde et de paix, ne dura que
 quatre années. En 1538, Hélène descendit dans la tombe: Mort de sa
 Ivan avait sept ans ou environ (2). mère.

Le gouvernement demeura quelque temps encore entre les Le pays gou-
 mains des seigneurs: ceux ci avaient juré au peuple de bien verné par les
 régir le pays et de le défendre contre tout ennemi, jusqu'à ce Grands.
 que le Prince eût atteint sa majorité.

Mais on s'aperçut bientôt que plusieurs des Grands étaient Divisions en-
 des hommes livrés à l'injustice, opprimant en toute occasion tre les Grands.
 les innocents, pillant et volant tout ce qu'ils pouvaient attein-
 dre et ne s'inquiétant guère du bien public. D'un autre
 côté, ils entretenaient entre eux des discussions et des que-
 relles que l'on ne parvenait pas toujours à apaiser. Des
 événements funestes, la ruine de l'Etat peut-être, étaient à
 craindre.

A la vue de ces malheurs, le clergé et quelques uns des

principaux et des plus distingués parmi les hommes d'état se concertèrent sur les moyens à employer pour sauver la patrie et les *images des saints* comme on les appelle. Ils furent d'avis que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de remettre l'autorité au prince, malgré sa grande jeunesse et de le couronner Grand-Prince, comme successeur de son père, et de prévenir ainsi l'accroissement de puissance des Grands.

Ils lui confièrent donc les rênes de l'état, mais on ne le couronna point avant de lui avoir trouvé une épouse; ce qui arriva lorsqu'il eut atteint l'âge de 17 ans et demi.

1548.

Couronnement
et mariage d'I-
van.

Il monta sur le trône paternel en 1548 et fut fiancé à Anastasie, fille du duc Roman Zakhariovitch, le plus puissant seigneur de Moscovie après le Grand-Prince. Les cérémonies des fiançailles et du couronnement furent célébrées selon les coutumes nationales et avec une pompe extraordinaire (2).

Les troubles prirent fin; plusieurs des coupables furent jugés et envoyés en exil où ils périrent de faim et de misère.

Pendant les premières années de son règne, Ivan Vassiliévitch gouverna en bon prince; mais ayant appris à connaître l'esprit de ses sujets, il se mit à les tenir vigoureusement en bride et à les tyranniser cruellement (3).

Ses fils.

Son épouse lui donna trois fils, dont l'aîné, Démétrius, périt tout petit enfant, par un accident affreux. C'était au temps où les Tartares de Crimée venaient d'envahir le pays d'une manière aussi violente que soudaine en commettant d'énormes ravages. Les habitants de Moscou furent obligés de prendre la fuite: le Grand-Prince lui même se retira avec toute sa cour et ses trésors à Biélo-Ozéro, ville munie de bons remparts et entourée d'un grand lac qui lui sert de défense naturelle.

Son fils Dé-
métrius se noie.

Un jour, Ivan traversait le lac pour faire la revue de l'armée moscovite campée sur le rivage tout à l'entour. La Grande-Princesse, avec le petit Démétrius, l'accompagnait dans une autre barque. A un certain moment, les embarcations des deux époux vinrent à se joindre: le Grand-Prince, dans un

mouvement de joie paternelle, demanda l'enfant. La mère s'empresse de le lui passer: mais, par malheur, l'enfant s'échappe de ses bras, tombe dans les flots entre les deux barques, et disparaît malgré toutes les recherches. Le pays entier fut ému de douleur à la nouvelle de cette perte (5).

Leur second fils, nommé Ivan comme le grand-prince ressemblait encore à celui-ci par le visage et le caractère. On pouvait craindre qu'il ne le surpassât en tyrannie, car il se plaisait beaucoup à voir répandre du sang. A l'âge de vingt ans, il fut tué de la propre main de son père.

Il tue son
fils Ivan.

Le Grand-Prince passait l'été dans une de ses maisons de plaisance nommée Slobode-Alexandrovsky et située à 12 milles de Moscou. Quelques chefs d'armée se préparant à marcher contre les Tartares de Crimée, qui s'approchaient, prièrent le Tsar de permettre que son fils, qui était déjà un homme fait, les accompagnât dans cette campagne. A leur avis, l'ennemi devait en éprouver la plus grande crainte: ils ajoutaient, enfin, que c'était le plus vif désir du Prince.

A cette proposition, le Grand-Prince entra dans une violente colère et, levant sur son fils le bâton qu'il tenait à la main, il lui asséna sur la tête un coup si malheureux que le jeune homme en mourut trois jours après. Cet événement tragique eut lieu en 1581.

Le Grand-Prince, dit-on, croyait trouver dans la demande de son fils une arrière-pensée de trahison et le soupçonnait de vouloir renverser le trône paternel. D'ailleurs, il voyait de jour en jour croître son ambition et se défiait de l'amour qu'il portait aux étrangers, surtout à ceux d'origine germanique. Le jeune Ivan ne cessait de faire entendre que dès qu'il serait Tsar, il ordonnerait à toutes les femmes de la noblesse de s'habiller à l'allemande. Ces propos, et d'autres semblables, parvenaient quelquefois aux oreilles du père qui en concevait de vives alarmes (6).

Le troisième fils d'Ivan et d'Anastasie se nommait Fédor. Ce fut un prince vertueux et pacifique: il succéda à son père.

1557. Outre ces trois fils, dont un seul survécut, le Grand-Prince eut, de son premier mariage, trois filles qui moururent célibataires.

Il épousa sa septième femme.

Après la mort d'Anastasie, il épousa plusieurs autres femmes, mais il en eut peu d'enfants. La septième, qui appartenait à la race des Nagoïs, lui donna un fils qui fut nommé

Démétrius II, Prince de Moscovie.

Démétrius et dont j'aurai fréquemment l'occasion de parler.

Je pourrais bien dire quelque chose de sa grande tyrannie, mais ce serait sortir de mon sujet; toutes les histoires, d'ailleurs, la racontent en détail. J'ajoute encore que l'on en parle si diversement, que l'écrivain ne saurait garantir la vérité de son récit.

Je me contenterai donc de traiter succinctement des guerres qu'il a entreprises et des conquêtes qu'il a faites, et d'où lui est venu le nom de Tsar ou Empereur, quoique le mot Tsar en langue slave, signifie tout simplement *Roi*. Je le repète, je serai bref, pour en arriver aux causes des guerres actuelles dans ce pays.

Il commença par entourer la ville de Moscou d'un nouveau rempart de terre, qu'il renforça plus tard d'une enceinte de murailles, de sorte qu'il rendit cette cité beaucoup plus grande qu'elle ne l'était du vivant de son père. Ses guerres fréquentes avec les rois de Kasan, et les incursions des Tartares de Crimée lui causerent de grands embarras. Son règne fut

Désordres à Moscou.

également marqué par des troubles fréquents à Moscou: maintes fois on y alluma des incendies; dans un de ces désastres, cinquante églises environ furent détruites. Que l'on juge par là du nombre de maisons qui devinrent la proie des flammes!

Grand incendie.

Le royaume tartare de Kasan qui, pendant le règne de Vasili, avait reconnu la suzeraineté de la couronne de Moscovie et lui avait payé tribut, se révolte tout à coup et se déclare indépendant. Ivan, pour le soumettre, dut employer toutes ses forces, et envoya contre lui son armée, à six reprises, pendant six années consécutives. La septième année, il

Révolte de Kasan.

marcha en personne contre ce pays rebelle, à la tête d'une armée formidable de 400,000 hommes.

D'un autre côté, les Polonais, ces éternels ennemis des **Moscovites**, profitèrent de l'occasion pour essayer de reprendre plusieurs places fortes qui leur avaient été prises tout récemment par un de leurs grands seigneurs nommé Michel Gliniski. Ce seigneur, ayant subi de graves outrages dans sa patrie, avait pris la fuite et s'était mis, lui et ses vassaux, sous la protection des Moscovites qui le tinrent en grand honneur pendant sa vie. Il avait fait souvent la guerre pour les Moscovites et s'était cruellement vengé de la Pologne, à laquelle il avait enlevé plusieurs places telles que Smolensk, Polotzk, Starodoub et d'autres sur la même ligne.

Soulèvement
de la Pologne.

Les Polonais, trouvant là un motif suffisant de faire la guerre, se préparèrent vigoureusement à reprendre ces places. Ivan, occupé par la révolte de Kasan, conclut avec la Pologne une paix de plusieurs années, en leur rendant Polotzk, Starodoub et quelques autres villes, afin de ne pas être inquiété de ce côté.

Traité de paix.

Il part donc de Moscou, en 1551, en confiant les affaires de l'Etat, ainsi que la Grande-Princesse et le jeune prince Fédor, son fils, au métropolitain Macaire, et arrive avec son armée devant Kasan (7). Après plusieurs attaques vigoureuses, mêlées de stratagèmes, il réussit enfin à prendre la ville de force. Ce résultat fut obtenu en grande partie, au moyen d'un conduit souterrain qui passait sous le Volga [Kazanka?] et débouchait dans la place. Ce travail hardi fut conçu et exécuté par un habile ingénieur, d'origine allemande, nommé Erasme.

Siège de Kasan.

Prise de Kasan.

Le roi de Kasan, Safa-Ghirey, tomba entre les mains du vainqueur, mais il mourut de chagrin. De ses deux fils; faits prisonniers avec lui, l'un succombe également; l'autre, nommé Outemit-Ghirey, est conduit à Moscou, où il reçoit le baptême et le nom d'Alexandre. On lui donna pour épouse une moscovite de haute naissance et trois seigneuries, les villes de Torschok,

Le Tsar de
Kasan fait pri-
sonnier.

Tver et Toropetz. Ces apanages lui permirent de vivre d'une manière conforme à son rang.

Parmi les captifs de Kasan, se trouvait encore un autre jeune prince de sang royal qui fut baptisé et nommé Simon. On le maria également à une moscovite, à la fille d'un grand seigneur, le duc Jean Mstislafsky. Ce jeune prince conquît si bien les bonnes grâces du Grand-Prince, que celui-ci le mit sur son trône, la couronne en tête, et lui donna ses états à gouverner pendant deux ans entiers. Simon s'acquitta fidèlement de sa mission; jusqu'à ce que les deux années fussent révolues, le Grand-Prince se retira dans un faubourg hors de la ville, où il vécut comme un seigneur ordinaire. Ayant repris les affaires, il recompensa généreusement le jeune Simon et le combla d'honneurs et de biens (8).

Après la conquête de l'empire ou du royaume de Kasan, Ivan Vassiliévitch en changea les institutions et y établit un grand nombre de Moscovites. Depuis cette époque aussi, il ajouta à son titre celui de Tsar, tandis que jusqu'alors il avait porté simplement celui de Veliki Knees, ou Grand-Prince (9).

- 1553.** Le pays jouit de la paix et de la tranquillité pendant un temps fort court: car peu après, eut lieu la révolte d'Astrakhan. Ce pays tartare portait autrefois le nom de Motrogan (10) et formait un royaume électif. Le souverain avait sous sa domination de vastes territoires situés près du Volga et au bord de la mer Caspienne. Astracan, ville populeuse et commerçante, était le rendez-vous de nombreux marchands persans, arabes, mèdes, arméniens, chamaques (géorgiens) et turcs. Ceux d'Arménie y apportaient des perles, des turquoises et des cuirs précieux; ceux de Chamakhi, de Perse et de Turquie y arrivaient avec des draps d'or, des tapis somptueux, de la soie et d'autres marchandises de prix: l'Arabie y envoyait ses épices. Les Moscovites, de leur côté, venaient y vendre d'autres sortes de cuirs, des draps, des serges, du papier et autres productions inférieures, enfin de l'ikra, ou caviar, que les Turcs achetaient beaucoup pour le porter à Constan-

La ville d'Astrakhan.

tinople. Cet ikra est le frai de l'esturgeon dont on pêche des quantités incroyables dans le Volga, et qui forme un mets que les Turcs recherchaient autant que le font les Italiens aujourd'hui.

Les boyards et les seigneurs moscovites qui gouvernaient les pays situés le long du Volga, étaient des hommes avides de richesses et dissipateurs. Ils commirent de grandes exactions à l'égard de la ville et l'accablaient d'impôts à l'insu du Grand-Prince. Leur conduite devint intolérable et les habitants, irrités de longue main contre les Moscovites, cherchaient tous les moyens de secouer le joug, et le firent enfin. Quand les collecteurs arrivèrent pour recueillir l'impôt, on leur répondit par des injures et on refusa, à diverses reprises, de leur payer la moindre obole. «Et si les Moscovites ont l'audace de nous attaquer, disaient-ils, nous appellerons les Turcs à notre secours et nous nous mettrons sous leur domination». Ils trainèrent longtemps cet état de choses : tantôt se soumettant à l'obéissance et tantôt reprenant la révolte, jusqu'à l'époque où Ivan Vassiliévitch se rendit maître de Kasan, comme je l'ai raconté.

Oppression
d'Astrakhan.

Ayant appris le siège et la conquête de cette ville et s'apercevant de l'accroissement que prenait de jour en jour la puissance moscovite, les habitants d'Astrakhan craignirent que le terrible Grand-Prince ne châtiât aussi cruellement leurs révoltes multipliées : ils songèrent donc à rentrer en grâce auprès de lui. En conséquence, ils envoyèrent à Moscou une ambassade portant de riches présents et chargée d'implorer le pardon du Tsar, en le priant d'oublier tout ressentiment de leur conduite inconsidérée et promettant d'être, à l'avenir, de loyaux et fidèles sujets.

La ville de-
mande grâce.

De son côté, Abdyl-Rakhman, leur roi, avait envoyé aussi des ambassadeurs au Grand-Prince. Après avoir accompli leur mission, tant par la remise de leurs requêtes que par des promesses verbales, ces députés obtinrent le pardon qu'ils étaient venus demander, et reçurent de nombreux présents.

Ils avaient été splendidement fêtés et rapportèrent des lettres pleines d'amitié pour le roi et pour le peuple.

Rois nagoïs
à Moscou.

A cette époque, deux jeunes rois de Nagoïs, pressés par le désir de se faire chrétiens, quittèrent leur pays et arrivèrent à Moscou où ils furent reçus avec empressement, comblés d'amitié, traités, enfin, comme le Grand-Prince lui-même. On leur donna de beaux domaines. L'un s'appelait Édigée, l'autre Kaïboul : celui-ci était fils d'Akoubek, puissant prince tartare de Nagoïs. Le Grand-Prince offrit à Kaïboul une ville nommée Yourieff Polski et lui fit épouser Énaleï, fille d'un roi tartare et nièce de Schigh-Alei qui avait été fait prisonnier à Kasan, et qui, comme les précédents, était de sang royal.

Mort du roi
d'Astrakhan.

Le roi Abdyl-Rakhman mourut, et on lui donna pour successeur sur le trône d'Astrakhan, Yamgourtchéï, qui était originaire de la Morsie, pays situé près de la Mer Caspienne.

A cette nouvelle, Ivan Vassiliévitch envoya en ambassade auprès du nouveau roi un homme de grand mérite, un Valaque, nommé Sébastien, avec la mission de lui offrir des présents et de lui donner l'investiture. Mais, à son arrivée à Astrakhan, l'ambassadeur fut reçu d'une manière encore plus outrageante que ne l'avaient été jadis les envoyés de David à Hanan, roi des Ammonites : il fut expulsé de la ville et accablé d'injures.

Colère d'Ivan
contre Astra-
khan.

En apprenant ce fait, le Grand-Prince entra dans une grande exaspération, et jura, qu'avant l'hiver, il détruirait Astrakhan jusqu'à la dernière pierre et qu'il passerait par le fil de l'épée tous ses habitants, sans grâce, ni merci. Il manda sur le champ auprès de lui un homme de guerre aussi cruel que brave, Derbych qui avait été longtemps Hetman de nombreux cosaques dans les grandes steppes, et il lui ordonna de se tenir prêt à marcher sur Astrakhan.

Derbych accueillit cet ordre avec joie et rassemble immédiatement une forte armée, avec laquelle il descend le Volga, suivi de la plupart des cosaques Pétigoriens et d'une foule innombrable d'hommes sortant de toutes les villes situées sur le

fleuve. A son arrivée près d'Astrakhan, il est rejoint encore par un grand nombre de Tartares nagoïs et mourzas, ennemis implacables de ceux d'Astrakhan dont ils avaient toujours eu beaucoup à souffrir.

Cette armée formidable investit la ville sur le champ, sans pourparlers, ni sommation. Quoiqu'elle fût très forte de sa nature et défendue par une garnison bien armée, la malheureuse cité est prise d'assaut, après quelques jours de siège, le 3 Juillet 1554 (vieux style). Hommes, femmes et enfants, tous sont passés par le glaive, et la ville est rasée jusqu'aux fondements.

Il prend la ville d'assaut.

Pendant l'assaut, le roi Yamgourtchéi réussit à s'enfuir avec quelques chariots et se dirigea vers Taman [Azoff]. On se mit à sa poursuite, mais l'on ne parvint qu'à s'emparer d'une partie de ses bagages et de ses femmes et concubines. Quant à lui, il échappa.

C'est ainsi, qu'à trois ans de distance, ces deux célèbres royaumes, Astrakhan et Kasan, subirent le même sort. Mais la ville d'Astrakhan, grâce à sa situation favorable, fut bientôt rebatie d'une manière splendide, avec de belles églises et des tours moscovites, et devint plus brillante qu'elle ne l'était auparavant. Un grand nombre de Moscovites furent contraints de s'y établir, un grand nombre aussi s'y fixèrent librement et y prospérèrent en peu de temps. Aujourd'hui la ville est plus florissante que jamais ⁽¹¹⁾.

Reconstruction de la ville.

L'année suivante, les Tartares de Crimée, suivant les ordres de leur Suzerain, le Sultan des Turcs, firent, au nombre de 400,000 hommes, une violente irruption en Moscovie et y détruisirent toutes les villes qu'ils purent surprendre.

Le Grand-Prince envoya contre eux une puissante armée commandée par Ivan Tchérémetieff, Léon Saltykoff et Alexandre Basmanoff. Ces deux derniers attaquèrent vigoureusement les envahisseurs, pendant que le corps d'armée de Tchérémetieff s'était placé en embuscade. Les Tartares furent mis en déroute: plus de 80,000 trouvèrent la mort, soit pen-

Défaite des Tartares de Crimée.

dant le combat, soit pendant leur fuite. Les Moscovites prirent 10,000 chevaux et 500 chameaux : c'était tout le butin qu'il y avait à faire sur ces hordes qui ne possèdent que du bétail. Les généraux vainqueurs rentrèrent à Moscou en triomphe et furent comblés des faveurs du Tsar (12).

Tyrannie
d'Ivan.

La victoire ne cessa de suivre Ivan Vassiliévitch dans toutes ses entreprises : tous les jours il étendait son sceptre sur des pays et des peuples nouveaux. Mais cet accroissement de puissance devint pour lui un sujet de crainte : si, d'un côté, il se croyait sans égal dans le monde et, par conséquent, dispensé de redouter qui que ce soit, d'un autre côté, il était en défiance perpétuelle des seigneurs et des nobles. Il exerça à leur égard la plus cruelle tyrannie : sur la dénonciation la plus inadmissible, il les envoyait à la mort, faisant empaler les uns, livrant les autres aux supplices les plus inhumains. Il incendia des villes entières et fit jeter de ses sujets, par milliers, dans les flots. A leurs cris de désespoir, il répondait par des éclats de rire et s'écriait : Que vous chantez agréablement !

Ses mœurs
désordonnées.

Il était adonné à la luxure plus que Sardanapale ou Héliogabale, et avait des caprices bizarres, presque toujours mêlés de cruauté. J'en rapporterai un seul exemple, quoiqu'il sorte du sujet que je me suis proposé et que d'ailleurs ses actions aient été suffisamment décrites. Elles l'ont été trop peut être ; car elles sont tellement horribles qu'elles lui ont valu, de la part des historiens, le surnom de Basilic.

Ses caprices
arbares.

Un jour d'été qu'il regardait, du haut du palais, sa maison de plaisance située de l'autre côté de la Moskova, il appelle tout à coup l'un de ses pages et lui ordonne de faire venir de suite au palais tous les chanceliers et les secrétaires (*diaks lettrés* ou gens de robe) dont le nombre est grand à Moscou. Le message est exécuté à l'instant. Quand tous ces malheureux sont réunis, Ivan leur commande de se dépouiller de leurs vêtements, puis il les fait fouetter par dix ou douze valets d'écurie. Les ayant fait mettre dans un état

pitoyable, il leur permet de s'en aller après s'être frappé le front contre terre devant lui et l'avoir remercié de sa clémence. A peine sont ils partis, qu'il en arrive encore un autre qui s'était trouvé en arrière. Le Tsar était alors occupé à manger des pommes; il en donne une au retardataire avec ordre de retourner chez lui.

A la vue de ce gracieux accueil, celui-ci éclate en remerciements et au lieu de s'en aller, se met à jouer de la langue : O grand Tsar ! dit-il, je ne méritais certainement pas le traitement que vous avez fait subir aux autres, car mes ancêtres ont toujours fidèlement servi la cour, et moi-même, je n'ai jamais eu un coup de fouet ; il eut été trop cruel d'être puni injustement. — Ah ! répondit le tyran, vous n'avez jamais tâté du fouet ! Vous n'avez donc pas reçu une marque de noblesse. Car personne ne peut se dire un homme de cour s'il n'a subi cette épreuve. Et, là dessus, il le fit frapper trois fois plus que les autres. Voilà ce que valut au malheureux de n'avoir su maîtriser sa langue et se contenter d'une pomme !

Ce trait et d'autres semblables font assez juger de sa tyrannie. Si je devais écrire toutes ses actions, le temps me ferait défaut : pourrait-on d'ailleurs retracer, sans danger, des dérèglements et des cruautés qui font frémir la nature humaine ?

Je passe également sous silence ses guerres contre les Suédois et son expédition dans la Livonie qu'il ravagea complètement : les historiens en ont parlé avec des détails suffisants. Dévastation
de la Livonie.

Cependant, je dois dire quelques mots de la victoire qu'il remporta sur l'armée turque envoyée par le sultan Sélim contre la ville d'Astrakhan.

En ce temps-là, ou peu auparavant, il épousa quelques femmes qu'il rejetait dans un cloître quand, pendant trois ans, Répudiation
de ses épouses
stériles. elles ne lui donnaient point de postérité. C'est un usage chez les princes moscovites de répudier leurs femmes après trois ans de stérilité et d'en épouser d'autres.

1569. A cette époque, le Sultan Sélim envoya à Ivan une lettre par laquelle il adressait ses hommages au Grand-Prince et le gratifiait, par faveur spéciale, du titre de connétable ou de chef d'écurie. Il l'informait en outre que le père du Tsar, étant mort depuis longtemps en laissant un fils en bas-âge, lui, le Sultan, n'avait pas voulu, par pure affection, inquiéter ce jeune prince, et qu'il avait attendu le moment où sa domination se fût parfaitement établie sur les Moscovites, ses sujets, pour exiger enfin le tribut, avec les arrérages depuis la mort de Vassili Ivanovitch; lui recommandant de plus, et bien expressément, d'envoyer ce tribut de suite et sans retard, avec la même soumission et la même fidélité que son père.

Réponse d'I-
van au Grand-
Sultan.

Cette lettre fut portée à Moscou par un ambassadeur. Ivan en prit lecture et ordonna à l'instant de préparer une peau de rat et une peau de renard noir dont il fit couper les poils à ras. «Je veux, disait-il, envoyer au Grand Sultan quelques gentilleses en retour de ses faveurs.» Les cadeaux des princes moscovites aux rois ou princes étrangers, consistaient, d'ordinaire, en précieuses fourrures qu'ils ont toujours en abondance dans leurs trésors. La peau de rat devait donc servir à la confection d'une robe, et la peau de renard, à fabriquer un bonnet pour le Sultan. A ces présents, il joignit une lettre ainsi conçue: «Si tu te hasardes encore de m'écrire comme tu l'as fait, tu peux t'attendre à ce que ton chef d'écurie vienne te rendre aussi chauve que cette peau de renard, et donner l'empire turc à dévorer aux rats moscovites. N'as-tu pas appris ce qu'il est advenu des rois de Kasan et d'Astrakhan, tes alliés, qui chaque année, instigués par toi, se révoltaient contre ma domination? Je ferai le même sort à ton pays et je commencerai par Taman, Azoff et le pays de Grusie. Pour cette fois, pourtant, je te pardonne!»

Colère du Sul-
tan.

Cette lettre injurieuse irrita si profondément le Sultan qu'il résolut d'anéantir l'empire de Moscovie. Il envoya des messages aux rois et aux princes tartares et leur ordonna de se tenir prêts à son appel. Il convoque de même les peuples

qui habitent le voisinage du Pont Euxin, ceux de Crimée et des bords de la mer Caspienne, les Circassiens et les tribus limitrophes, et leur enjoint de se trouver au mois de mars, au bord du Don, autour de la ville d'Azoff. C'était en l'année 1569.

Le 20 dudit mois, il fait partir de Constantinople un corps de 30,000 hommes dans lequel se trouvaient la plupart des chefs de l'armée et une foule de Grands de l'Empire: il y ajoute 5000 janissaires armés de longs mousquets. Ces troupes traversent la mer Noire sur des galères et arrivent sans encombre à Azoff, où elles se réunissent au formidable contingent des peuples susdits, qui était campé déjà autour de cette ville et sur les rives du Don. Sa vengeance.

Le plan de campagne des Turcs, (on l'avait remarqué depuis longtemps) était de laisser un corps de troupes en garnison à Azoff et de marcher avec toute l'armée, en droite ligne, à travers le pays, sur la ville d'Astrakhan que l'on ne doutait point de surprendre. Ils croyaient que les Nagoïs et les Tchérémisses, en haine du Moscovite dont l'oppression se faisait parfois cruellement sentir, ou simplement par amour du changement, se hâteraient de venir se ranger à leurs côtés. Mais ces peuples avaient plus de crainte du Tsar que du Sultan: car la ville était munie d'une forte garnison et bien pourvue de vivres et de munitions. D'ailleurs, le gouvernement moscovite qui avait une grande prédilection pour cette cité, lui avait octroyé de beaux privilèges, et elle était assez contente de sa prospérité. Les habitants n'ignoraient pas d'ailleurs combien la fortune favorisait le Grand-Prince: ils lui renouvelèrent donc leur serment de fidélité et prirent les armes pour la défense du pays. Fidélité d'Astrakhan.

A Moscou, où l'on était averti depuis longtemps, tout avait été préparé pour recevoir l'ennemi. Un grand nombre de chefs furent envoyés à Astrakhan: ils rassemblèrent de tous côtés d'innombrables hordes très exercées à la guerre, et ils avaient ordre d'attendre l'ennemi au delà d'Astracan et le long Défense des Moscovites.

de la mer Caspienne, et de se répandre dans les vastes et nombreuses steppes de cette contrée. On s'attendait à voir les Turcs s'embarrasser et se fatiguer outre mesure dans des chemins impraticables, et on se proposait de les surprendre en détail sur un terrain où ils ne pouvaient se déployer en masses. Tout réussit selon les prévisions: ayant avec eux de nombreux Nagoïs et Tchérémisses qui connaissaient parfaitement le pays, les Moscovites attaquent de tous côtés l'armée turque et la taillent en pièces.

Détresse de
l'armée turque.

Cette armée était partie d'Azoff, avec de nombreux charreaux chargés de vivres et d'eau. Pendant la marche, elle avait du se diviser en plusieurs corps, à cause des mauvais chemins, des montagnes et des forêts, et plus d'une fois, elle s'était trouvée en grande détresse. Parmi les Turcs, des milliers d'hommes périrent de misère et de lassitude, et les chefs tombèrent dans un découragement tel qu'ils souhaitaient la mort. Les Tartares, plus durs à la fatigue, et ne craignant pas de manquer de provisions, aussi longtemps qu'ils auraient à leurs côtés les deux ou trois chevaux que chaque homme conduit ordinairement avec soi, les Tartares ne souffrirent point de ces privations et survécurent presque tous. Cependant, ils n'étaient pas guerriers comme ces peuples que les Moscovites avaient pour auxiliaires.

L'armée turque s'avancant dans sa route malheureuse, arriva enfin dans une belle contrée toute couverte de ruines, qui paraissent être celles de nombreuses et belles villes antiques. Selon le dire des Tchérémisses, Alexandre-le-grand se serait arrêté jadis dans ce pays, où il avait porté ses conquêtes, et l'on y célèbre encore des cérémonies en son honneur.

Ils disent aussi qu'un certain Temiraisach (?), qui probablement n'est autre que Tamerlan, y fit de grandes expéditions pendant lesquelles il ravagea complètement le pays et renversa toutes ces villes dont les ruines accusent l'antique splendeur. On y trouve encore un grand nombre de beaux blocs de

pierre dont plusieurs contiennent des inscriptions en grec ou en hébreu très artistement gravées.

C'est dans cet endroit que l'armée Turque se reposa pendant deux semaines environ ; elle avait perdu près de 10,000 hommes dans sa marche désastreuse.

Là, elle se divisa en plusieurs corps et se remit en route pour Astracan, mais, trompée par de mauvais guides, elle s'égara fréquemment.

Les Moscovites étaient tenus au courant de toutes ces circonstances par des Tartares faisant partie de l'armée turque ou habitant les montagnes. Ils ne s'endormaient pas et se tenaient sur leurs gardes. Une corps de 10,000 hommes endurcis aux fatigues fût envoyé directement, par des chemins plus courts, pour surprendre la ville d'Azoff, et y mettre tout à feu et à sang. En outre, on établit de nombreuses embuscades aux environs de Terech, Taman et autres lieux où l'on présumait que l'ennemi devait passer. Ces corps de troupes, cachés dans les forêts et dans les montagnes, ayant une connaissance parfaite des chemins et sachant toutes les manœuvres de l'ennemi par les rapports des espions tartares favorables à leur cause, tombaient à tout instant sur l'armée turque en marche, et détruisirent ainsi, en détail, cette multitude d'hommes décimés déjà par quatre mois de misère et de désastres.

Intrépidité
des Moscovites.
Leur victoire.

Pendant ce temps-là, un corps de troupes qui ne formait pas la moitié de celui qui avait été dirigé sur Azoff, arrive devant cette place qu'il attaque brusquement, tombe sur les galères turques dont la plupart sont incendiées ou coulées à fond, et enfin pénètre dans la ville, qui est livrée aux flammes.

Il s'y trouvait de fortes provisions de poudre dont l'explosion renversa une foule de maisons et tua quantité d'hommes. On ne fit grâce de la vie à personne. Une multitude immense d'habitants, tant de la ville que des environs, est précipitée dans les eaux du Don ; d'autres, pour la plupart des femmes et des enfants, sont emmenés comme butin avec des chameaux, des chevaux et du bétail.

Grande dé-
faite des Turcs.

Les vainqueurs, ayant appris qu'un grand nombre de Turcs avaient suivi le gros de l'armée, se mettent à les poursuivre et à les harceler de tous côtés, de concert avec ceux des Moscovites qui étaient postés en embuscade. Ils en firent ainsi un tel carnage, que de 300,000 Tartares, pour la plupart cavaliers, il n'en resta pas un seul. Les Turcs subirent à-peu-près le même sort. Cinq mille hommes environ, pour la plupart des Grands et des chefs, réussissent à s'échapper; mais, arrivés devant Azoff, ils sont massacrés par les habitants qui avaient survécu, de sorte qu'il n'y en eut pas 2000 qui parvinrent à rentrer à Constantinople. La destruction et le pillage général d'Azoff et des contrées voisines, la perte de 200 galères et de toute une armée, telle fut l'issue de cette campagne.

Depuis ce temps, les Turcs ont renoncé à l'idée de surprendre Astrakhan de cette manière. Ils se sont contentés de pousser les Tartares de Crimée à faire des invasions en Russie et à en emmener prisonniers tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Mais les Moscovites se sont habitués à ce genre d'attaque et ne s'en inquiètent guères (13).

De tous côtés, en somme, la fortune souriait au Tsar. Dans l'excès de sa prospérité, il se rendit redoutable par sa violence et par ses actes de tyrannie.

Il est inutile de raconter toutes ses guerres avec Étienne Batory, roi de Pologne, qui lui inspirait la plus vive terreur. Elles ont été décrites en détail par Reinold Heydenstein, secrétaire de la couronne de Pologne (14), qui rapporte également l'histoire de la cession faite au camp de Bathori devant la ville de Pskoff, le 15 Janvier 1582.

Nous arrivons à l'histoire que je me suis proposé d'écrire: à la cause des guerres actuelles.

Naissance de
Démétrius.
Commencement
de cette histoire.

Ivan Vassiliévitch, Grand-Prince et Tsar des Moscovites avait épousé en septièmes noces, Marpha ou Marthe, de la famille des Nagoïs. Elle lui donna un fils nommé Démétrius: ce fut son dernier enfant, comme Marthe fut sa dernière femme. Il eut, il est vrai, un grand nombre de concubines, mais on

ignore s'il en est resté des bâtards. Il est probable que non: car après avoir connu une jeune fille (et on faisait sans cesse des recherches pour lui en amener), il la livrait immédiatement après à ses officiers et à ses compagnons de débauche qui en abusaient de sorte qu'elles ne devenaient point mères.

En parlant de la naissance de ses enfants, nous avons dit comment il perdit ou tua son fils Ivan: c'était vers l'année 1581. Depuis ce moment, il se livra plus que jamais à des excès de tyrannie, et dépassa tout ce qu'on avait jamais entendu. On prétend qu'à la suite de son désespoir de la mort de son fils, sa tête avait été livrée aux Furies. Quand il s'habillait de rouge, il répandait des flots de sang: quand il était vêtu de noir, il livrait ses victimes à des supplices sinistres: aux noyades, au gibet, à la roue; quand, au contraire, on le voyait habillé de blanc, la joie régnait partout, mais ses plaisirs étaient indignes d'un homme chrétien.

Grande tyrannie d'Ivan.

On va même jusqu'à dire qu'il avait eu l'idée de détruire son pays et d'exterminer tout son peuple: sachant qu'il n'avait plus longtemps à vivre, il s'imaginait que tout le monde allait être bien joyeux de sa mort, quoique personne n'en témoignât rien. Mais il mourut plus tôt qu'il n'avait compté. Il s'affaiblissait de jour en jour et avait pris une maladie dans la tête, cependant son état n'était pas désespéré; mais on dit qu'un des principaux seigneurs, de sa cour, son favori Bogdan Belsky, s'étant chargé un jour de lui porter une potion ordonnée par le médecin Jean Eyloff, aurait pendant le trajet jeté du poison dans le breuvage: Ce qui en est, Dieu le sait; mais le tyran succomba immédiatement après, le 4 Mars 1584, vieux style (15).

Mort du tyran.

Cette mort causa un grand tumulte parmi la populace de Moscou: armée d'arcs, de piques, de massues et d'épées, elle se précipite vers le château dont les portes sont fermées devant cette foule envahissante. Alors, elle se jette sur les boutiques, qui sont saccagées, et sur l'arsenal où elle prend des armes et de la poudre et court assiéger les portes du château

en criant: Donnez-nous Nikita Romanovitch! C'était le nom du frère d'Anastasie, première femme du tyran. Ce prince était fort aimé du peuple, tant à cause de ses qualités personnelles que pour l'amour que l'on portait à sa sœur.

La foule demandait à le voir vivant, car elle craignait que pendant l'interrègne on ne tentât de se débarrasser de lui, tant ses vertus lui avaient suscité des ennemis à la cour. On répondit, du haut des murs, aux assaillants, qu'ils eussent à retourner au logis et à offrir des prières et des sacrifices pour le repos de l'âme du défunt, que toutes les choses auraient une issue favorable, et qu'Ivan ayant laissé des fils, on savait bien qui devait occuper le trône. Et en même temps, on proclamait Fédor Ivanovitch Tsar et Grand-Prince, à la place de son père. Fédor était déjà marié, il n'y avait donc pas à craindre pour la dynastie.

Fédor est proclamé Tsar.

Mais tout cela n'apaisait pas la foule qui continua à crier: Donnez-nous Nikita Romanovitch!

Les seigneurs, craignant qu'il n'arrivât malheur à Nikita, se hâtèrent de répondre: Il est sain et sauf, pourquoi lui ferait-on du mal?

Troubles à Moscou.

Cette réponse ne calme point les assaillants qui crient de plus belle, traitant les seigneurs de traîtres et de scélérats. Ceux-ci, redoutant que le peuple ne brisât les portes, ordonnèrent aux strelitz de tirer 2 ou 300 coups de mousquet au milieu de la foule, ce qui la mit en fuite et dégagèrent les portes. En un instant, la grande plaine qui s'étend devant le château fut entièrement vide, plus un homme n'osa s'y montrer.

Cependant Nikita Romanovitch craignant quelque démonstration contre son palais, ou pour tout autre motif, témoigna le désir de retourner chez lui: les seigneurs le supplièrent vivement de rester au château, mais, sur ses instances énergiques, ils le laissèrent partir.

A peine fut-il sorti avec une vingtaine de ses serviteurs à cheval, que le peuple se précipita au devant de lui comme une houle vivante, en poussant des clameurs et des cris de

joie de le revoir, et l'escorta jusqu'à son palais où on lui fit **bonne** garde jusqu'après le couronnement du jeune prince. **Car** on avait des craintes que des pièges ne lui fussent dressés **et** qu'on n'essayât de le tuer par surprise, pendant que le pays **se** trouverait sans souverain.

Les obsèques d'Ivan Vassiliévitch se firent avec le concours Obsèques du tyran. d'un grand nombre de femmes sanglotant et pleurant, selon le **rit** de l'église grecque, à laquelle appartenait le défunt.

Quoique Fédor Ivanovitch eût été proclamé Tsar et Grand-Prince de Moscovie, on sursit à son couronnement jusqu'au premier septembre suivant: c'est ce jour qui commence l'année chez les Moscovites et celui qu'ils réservent pour couronner leurs souverains.

La cérémonie fut brillante et pompeuse; mais, ne l'ayant pas Couronnement de Fédor. vue, je ne puis en parler en détail: dans tout ce qui va suivre, au contraire, je raconterai des faits dont j'ai été le témoin oculaire.

Nous avons vu qu'Ivan, après la prise de Kasan et d'Astrakhan, ajouta, le premier, le titre de Tsar à celui de Grand-Prince (16). Au couronnement de Fédor, le 1^{er} septembre 1584, on donna au nouveau souverain les titres suivants que tous ses successeurs ont porté après lui. Fédor Ivanovitch, par la grâce de Dieu, Tsar et Grand-Prince de tous les Russes, Autocrate de Vladimir, Moscou, Novgorod, Tsar de Kazan, Tsar d'Astrakhan, Seigneur de Pskoff, Grand-Duc de Smolensk, des pays de Tver, Yougorie, Perm, Viatka et de Bulgarie, Seigneur et Grand-Duc des pays bas de Tchernigoff, Rézan, Polotzk, Jaroslavl, Biéloozéra, Oudorie, Obdorie, Condorie et de tous les pays de Sibérie et des Samoyèdes, Seigneur des Nogaïs, Gouverneur-Général des terres septentrionales de Sévérie, et Seigneur de Livonie.

Ce sont les titres que les souverains moscovites prennent en tête de leurs actes.

Après avoir raconté succinctement la vie d'Ivan Vassiliévitch, nous arrivons au règne de Fédor Ivanovitch et nous commençons l'histoire que nous nous sommes proposé d'écrire.

1584.

La famille
Godounoff.

Il y avait en Moscovie, au temps du tyran, la famille des Godounoff, famille d'origine Tartare, mais établie depuis longtemps dans l'empire, car ses ancêtres avaient émigré au pays de Vladimir qui fut autrefois le siège de la souveraineté russe. C'était à l'époque où régnait Temiraisach qui dévasta toute la contrée confinant à la mer Caspienne, et entre autres le berceau de cette famille, le pays que l'on nomme encore aujourd'hui Solotaia ordo ou la Région d'or, à cause de ses belles campagnes (17). On y voit encore les ruines de grands et magnifiques édifices, et l'on y découvre de curieuses inscriptions grecques et hébraïques, artistement taillées dans la pierre et quelquefois dorées.

Du vivant de son père, Fédor Ivanovitch avait épousé une femme de la race des Godounoff. Après trois ans de mariage, il n'en avait eu qu'une petite fille qui vint à mourir. Le tsar Ivan aurait voulu que, suivant la coutume, son fils eût enfermé cette épouse dans un cloître et qu'il en eût pris une autre. Mais Fédor qui était d'un caractère doux et tranquille, et qui avait une tendre affection pour sa femme, ne se prêta point au désir de son père: Laissez-la moi, lui répondit il, ou prenez moi la vie, car jamais je ne l'abandonnerai.

Le Tsar Ivan conçut un grand chagrin d'avoir un fils qui tenait si peu de lui, et se repentit vivement d'avoir donné si cruellement la mort à son fils Ivan qui lui ressemblait bien davantage.

Boris Godounoff.

La Tsarine, épouse de Fédor, se nommait Alexandra (18) et avait un frère nommé Boris Godounoff qui avait épousé Marie, la fille d'un grand seigneur nommé Malouta Skouratoff et dont le vrai nom était Youri. Marie était, par le cœur, une vraie Sémiramis; toujours préoccupée d'idées ambitieuses, elle ne visait à rien moins qu'à devenir impératrice, et ses espérances étaient d'autant plus fondées qu'il ne survenait point d'enfants à la Tsarine Alexandra. Elle ne cessait de pousser son époux à faire en sorte que personne autre que lui ne ceignît la couronne après Fédor, bien qu'il y eut des héritiers présomptifs, savoir Démétrius, fils d'Ivan le Terrible

et de sa septième femme Marthe, et, au défaut de Démétrius, les enfants de Roman Zakhariovitch, père de la première femme du tyran. Ceux-ci venaient en seconde ligne et étaient nombreux. Ce devait être, par conséquent, une tâche assez difficile pour les Godounoff que de se débarrasser de tous ces prétendants et du prince Démétrius qui était fort jeune. Cependant, tout réussit selon leurs vœux, grâce à l'extrême habileté de Boris.

Le frère du Tsar, le jeune Démétrius, avait été envoyé à Ouglitch, domaine situé sur les bords du Volga ; là il était élevé et traité avec autant de splendeur que le Tsar lui-même. D'après le plan que s'était tracé Boris Godounoff, c'était par le meurtre du jeune prince qu'il devait commencer, avant d'aller plus loin. Grâce à sa sœur qui le recommanda chaudement, il acquit beaucoup de pouvoir auprès du Tsar. Celui-ci créa Boris Grand Écuyer et chef des armées de l'empire, et lui donna en outre le plus beau palais de Moscou après le sien. Par ces hautes faveurs, Fédor Ivanovitch donna une grande prépondérance à la race des Godounoff.

Héritiers présomptifs de la couronne moscovite.

Boris cherche à se débarrasser de Démétrius.

Homme pieux et ami du repos, le Tsar s'occupait peu des affaires de l'Etat et se contentait de porter son titre de souverain. Il mit les rênes du gouvernement entre les mains de Boris, ratifiant tout ce qu'il faisait. Celui-ci eut donc tout le loisir d'accomplir ses projets (19).

Son premier soin fut de faire envoyer la Tsarine Marthe auprès de son fils Démétrius et les Nagoïs, parents de cette princesse, en diverses contrées éloignées, comme en Tartarie ou ailleurs, soi-disant pour gouverner ces provinces. Mais, peu-à-peu, plusieurs d'entr'eux y périrent par les ordres de Boris, plusieurs aussi échappèrent par la fuite et errèrent longtemps misérablement. Afin d'écarter toute arrière-pensée, il adressait fréquemment de riches cadeaux au jeune prince et aux officiers de sa cour.

Il imagina de nombreux moyens de perdre le jeune Démétrius : le plus souvent, ils avaient pour but de le représenter comme un ennemi de l'empire ; il espérait ainsi susciter la

crainte et le trouble dans l'esprit du Tsar et se rendre le maître de la situation. Car Fédor, plus semblable à un moine ignorant qu'à un Grand-Prince, et de plus, crédule et confiant à l'excès, n'avait d'oreilles que pour les insinuations de Boris et d'autre volonté que celle de ce favori.

Il persuada un jour au Tsar de se mettre à la tête d'une armée et de marcher vers Narva, afin de reprendre la Livonie qui était tombée presque toute entière au pouvoir des Polonais. On se rappelle que la Russie avait été obligée, malgré elle, de leur céder temporairement cette contrée : l'époque fixée était écoulée, et c'eût été pour la couronne moscovite, une honte de ne pas reprendre par la force ce qu'on ne voulait point lui restituer de bonne grâce. Boris fit tant, par ses instances, que le Tsar acquiesça à ce conseil et partit en personne avec une armée de 300,000 hommes, parmi lesquels se trouvaient 50,000 Tchérémisses et Tartares. Au premier choc, ceux-ci restèrent sur le carreau sans qu'il en revint un seul.

Après avoir commis beaucoup de ravages et perdu beaucoup de monde, cette armée revint sur ses pas et s'empara en chemin de Ivangorod et de Koporié (20).

On dit que Boris eût voulu essayer encore d'une attaque contre Narva, dans l'espoir de prendre la ville, et il est probable qu'il eût réussi. Car, plus tard, les habitants affirmèrent qu'il n'y avait, pour la défendre, que 80 hommes valides et que leur résolution était prise de se rendre au premier assaut.

Mais le Grand-Prince, affligé de toute cette effusion de sang, avait donné l'ordre du retour. Boris fit répandre dans toute l'armée, par la bouche de quelques familiers, le bruit fallacieux que c'était lui-même qui, dans son affection pour le peuple, avait persuadé au Tsar de prendre ce parti (21). De cette manière, il gagna les cœurs d'une grande partie des masses : les chefs et les Grands, au contraire, en conçurent intérieurement un grand dépit ; mais ils n'osaient rien dire.

C'est pendant cette expédition, après la prise de Narva, si

elle avait eu lieu, que Boris avait résolu de se défaire de Démétrius. Mais n'ayant pas réussi dans son entreprise guerrière, il dut attendre une autre occasion.

Au milieu de ces événements, le pays prospérait d'une manière étonnante et sa population s'augmentait considérablement: l'affreuse tyrannie du souverain précédent l'avait presque ruiné, et les rapines des officiers d'Ivan, imitateurs de leur maître, avaient achevé de le réduire à la misère. Mais il se rétablit promptement et devint riche, grâce à l'administration paternelle et juste de Fédor, et, il faut le dire aussi, grâce à l'extrême habileté de Boris.

Prospérité de
Moscou.

L'année 1590 fut marquée par la mutinerie d'un grand nombre de Tchérémisses des bords du Volga. Cette horde indisciplinée, poussée par quelques scélérats d'Hetmans, exerça des déprédations sur les pays d'alentour. On envoya contre elle, pour la réduire, des troupes d'Allemands, de Polonais et de Russes, au service du Grand-Prince. Mais quand celles-ci arrivèrent sur les lieux, elles ne trouvèrent personne: toutes ces bandes de pillards s'étaient dispersées.

1590.

Les Tchérémisses du Volga se mutinent.

Au printemps de l'année 1591, on reçut à Moscou la nouvelle que les Tartares de Crimée, sous les ordres de leur Tsar, s'étaient mis en campagne et que, dans leur marche rapide, il avaient envahi les contrées voisines de la manière la plus inopinée. Le chef de ces peuples, voulant maintenir son renom de grand guerrier, s'était proposé de venir jeter un regard sur la ville de Moscou, sans nourrir beaucoup d'espoir de s'en emparer. Il n'avait d'autre but que celui d'effrayer les Moscovites et d'emmener des captifs.

1591.

Les Tartares de Crimée sous les murs de Moscou.

La terreur, en effet, fut grande à Moscou; mais Boris qui conservait toujours sa gaieté et son sang-froid, inspira au Tsar et au peuple la plus entière confiance. Il s'occupait avec une activité extrême des préparatifs de la défense, mit sur pied une armée imposante et fit construire un formidable retranchement de chariots, hors de la ville, du côté où les Tartares eussent pu traverser la Moskova, et le garnit d'une nombreuse

artillerie. Il enrôla en outre tous les habitants de la ville âgés de plus de 20 ans, leur enjoignit d'être toujours prêts sous les armes et de faire tour à tour la garde aux remparts. Sachant que l'armée tartare était forte de 400,000 hommes, tous cavaliers, il ne crut pas devoir marcher à sa rencontre; mais se résolut à l'attendre de pied-ferme, comptant l'attaquer de divers côtés à la fois, dès qu'elle s'arrêterait pendant un certain temps. Mais ce plan ne réussit point.

Les courriers apportaient sans relâche, à Moscou, des nouvelles de la marche rapide de l'ennemi. Celui-ci arriva même en vue de la ville plus tôt que les estafettes expédiées en toute hâte une heure avant son passage. Le 2 Juillet, de bon matin, on vit accourir cette immense multitude qui ressemblait à une nuée couvrant la pays et faisait trembler la terre sous ses pas: cette masse d'hommes s'abattit à Kolomensk, à un mille et demi de Moscou.

Les deux armées se trouvaient l'une en face de l'autre: le premier jour, elles ne bougèrent point. Le lendemain, deux cavaliers tartares s'avancent jusqu'au pied du retranchement des Moscovites; ceux-ci, très mal à propos, se mettent à faire jouer contre eux leur grosse artillerie. Alors accourent des centaines, puis des milliers de Tartares, tombant comme de la grêle sur le retranchement, et décochant des flèches en telle quantité que le ciel en paraissait obscurci. Après une longue escarmouche, ils rentrent dans leur camp.

1591.

Bon naturel
de Fédor.

Fédor Ivanovitch voyait tout cela de son palais, qui est situé sur une montagne élevée, près de la Moskova, au milieu de la ville. Il fondait en larmes et s'écriait: «Voilà mon peuple qui verse son sang pour moi! Oh! que ne puis-je mourir pour lui!» Il était touché, surtout, de la conduite de quelques étrangers qu'il avait à son service et qui se montraient plus courageux que les Moscovites eux-mêmes. Et tels étaient ses sentiments religieux, qu'il eût volontiers, si c'était possible, échangé son empire pour un cloître.

Le lendemain, malgré une pluie battante, les Tartares re-

commencent comme la veille, et les Moscovites les accueillent de nouveau par des décharges mal dirigées : malgré leur formidable artillerie, on aurait dit qu'ils ignoraient la manière de se servir d'un canon, car ils tiraient dans leurs propres rangs autant que sur l'ennemi. Après cette seconde escarmouche, les Tartares se retirent de nouveau dans leur camp.

La nuit suivante, les Moscovites firent des décharges continuelles d'artillerie et de mousqueterie, tant du haut de leurs remparts que de leur retranchement. On eût dit, pendant toute la nuit, que ciel et terre allaient périr. Personne ne comprenait le motif de ces décharges.

On le sut bientôt.

Boris qui, en sa qualité de généralissime, représentait le Tsar, avait, à prix d'argent, déterminé un gentilhomme à se prêter à un stratagème. Ce gentilhomme se laissa prendre par les Tartares qui, ne se doutant point d'une ruse, et en voyant ses riches vêtements de drap d'or parsemé de perles, crurent qu'ils avaient en leur pouvoir un seigneur de haut rang et le conduisirent chargé de liens, dans le camp auprès de leur Tsar. Celui-ci lui demanda pour quel motif on avait tiré toute la nuit sans faire aucun tort à l'ennemi. Le prisonnier répondit avec assurance que 30,000 Polonais et Allemands venaient d'accourir au secours de Moscou, et étaient entrés en ville du côté opposé.

Sur cette réponse, on le mit à la torture : mais il la subit avec fermeté, sans changer un mot à son dire. Alors, le chef tartare fut convaincu de la vérité du fait et en conçut une crainte si forte que, la nuit suivante, il prit la fuite avec toute son armée. Cette fuite s'accomplit avec un désordre inexprimable et avec une telle précipitation qu'entre Moscou et Serpoukoff, ville située à 12 milles de là, ils passèrent au travers de plusieurs petites forêts en renversant les arbres dans lesquels s'enchevêtraient des milliers d'hommes et de chevaux, dont les cadavres s'entassaient et jonchaient la route, en nombre incroyable.

On était en plein été et la chaleur était très forte. Broyés

et ouverts par le piétinement des chevaux, ces corps entrèrent en putréfaction et se couvrirent de vers et de mouches : l'infection qui en résulta devint insupportable.

Les Moscovites apprirent, au matin seulement, la première nouvelle du départ de l'armée tartare : par suite de la canonade de la nuit, leurs sentinelles n'avaient rien entendu. Elles ne s'en étaient pas doutées, en voyant la multitude de feux qui brûlaient au camp tartare et qui n'étaient pas éteints au point du jour.

Dès que les Moscovites se furent aperçus de la fuite de l'ennemi, ils envoyèrent immédiatement à sa poursuite de forts détachements de cavalerie pour l'empêcher de tout incendier sur son passage. Arrivant à Serpoukoff, ils apprennent que les Tartares avaient déjà, ce jour même, traversé l'Oka. Cela leur parut invraisemblable. Comment croire, en effet, qu'une armée aussi nombreuse aurait, en une nuit et un demi jour, et en été, accompli une étape de 28 milles et traversé une grande rivière ? * Cependant le fait était vrai.

Mais c'est un ennemi qui est doué d'une incroyable vélocité, parceque, en guerre, il ne s'embarrasse ni de munitions ni de vivres. Les Tartares, qui se nourrissent de viande de cheval, ont coutume dans leurs expéditions, de prendre avec eux deux chevaux par homme. Ces animaux sont habitués, tout jeunes, à suivre leur maître comme un chien : quand l'un des deux est fatigué, le cavalier saute sur l'autre.

Lorsqu'un homme vient à mourir, ses compagnons tuent ses chevaux ; chacun en découpe une tranche qu'il place sous sa selle, dont la partie inférieure est creuse. Là, cette chair se ramollit et s'échauffe, et quand elle est tendre à point, ils s'en régalent comme d'un mets délicieux. D'ailleurs, le pillage leur fournit, en outre, assez de bétail pour leur subsistance. Lorsqu'ils arrivent au bord d'une fleuve, chaque homme attache ses chevaux l'un à l'autre par la queue et par la bride, jette sur le dos son arc fait de bois et de nerfs assemblés, afin qu'il ne soit point détendu par le contact de l'eau, et se

tenant entre ses deux montures, passe le fleuve à la nage avec une incroyable promptitude. Vêtus des pieds à la tête de peaux d'ours ou de mouton, ces Tartares ont l'air de vrais démons.

Quant il eurent mis l'Oka entre eux et les Moscovites, ils se répandirent dans les villes et les villages et en arrachèrent une multitude d'habitants dont c'était pitié d'entendre les cris de désespoir. Tous ces malheureux sont emmenés en esclavage en Crimée, d'où un grand nombre, principalement des femmes et des enfants, furent envoyés en Turquie, mais beaucoup d'hommes réussirent à rentrer chez eux.

C'est ainsi que les Tartares quittèrent le pays, après avoir sans coup férir, commis de grandes dévastations; car ceux qui les poursuivaient arrivèrent beaucoup trop tard.

Après ces événements, toute l'armée moscovite fut payée et congédiée; les allemands, les polonais, quelques autres auxiliaires et les chefs, outre leur solde, reçurent en outre des cadeaux, et chaque homme une pièce d'or (22).

1592.

On arrêta environ 70 individus, pour la plupart serfs, qui pendant le siège, avaient tenté de mettre le feu à la ville de Moscou. S'ils avaient réussi dans leur dessein, c'eût été la ruine de l'empire: aussi, par crainte de l'incendie, avait on été obligé de défendre de cuire du pain, de sorte que beaucoup de pauvres gens moururent de faim pendant ce court espace de temps; car les ennemis ne s'arrêtèrent que trois jours devant la ville. Les traîtres furent punis comme ils le méritaient.

Lorsque la paix fut de nouveau rétablie, Boris recommença ses manœuvres afin d'arriver à l'accomplissement de son projet. Il se concerta avec ses parents, les Godounoff, dont il était le chef quoi qu'il n'en fût pas le plus âgé, les Véliaminoff, les Sabouroff, et autres, au nombre de 70 familles environ. Il complotait journellement avec eux pour arriver au trône: mais il fallait, avant tout, se défaire de jeune Démétrius. Et il n'y avait pas de temps à perdre, car le prince avait près de

Boris se concerta avec ses proches, pour arriver au trône et se défaire de Démétrius.

10 ans et était fort intelligent pour son âge. On l'entendait dire quelquefois: « Quel pitoyable souverain que mon frère! il ne convient nullement à la direction de ce grand empire! »

Souvent aussi, il demandait quel était ce Boris Godounoff qui tenait à lui seul les rênes de l'état, puis il ajoutait: « Je veux aller à Moscou et voir par moi-même comment les choses s'y passent, car, avec cette confiance aveugle que l'on y accorde à des Grands qui en sont indignes, je prévois que tout cela finira mal et qu'il est temps d'y pourvoir. »

Ces propos et d'autres semblables étaient fidèlement rapportés à Boris et à ses adhérents qui en concevaient la crainte la plus vive, s'ils ne se hâtaient, de tomber eux-mêmes dans le piège qu'ils tendaient à d'autres: ils se résolurent donc à accomplir leur attentat.

Le prince Démétrius avait un chancelier qui ne le quittait point et qu'il regardait comme son ami le plus dévoué: il se nommait Michel Mikhaïlovitch Bitiagofsky. Mais cet homme avait accepté, à prix d'or, l'infâme mission d'assassiner le prince: il en chargea son fils, nommé Daniel Bitiagofsky qui avait pris pour complice un nommé Nikita Katchaloff. Ces deux scélérats se rendirent d'abord à Moscou, auprès de Boris qui leur fit de grandes promesses d'honneurs et de dignités. Après avoir reçu de l'aumônier de Boris, le sacrement et la bénédiction, ainsi que l'absolution pleine et entière du crime qu'ils allaient commettre, les deux complices retournèrent à Ouglitch, munis d'une lettre de Boris au chancelier.

Celui-ci, ayant reçu toutes ses instructions et croyant le moment favorable, ordonne à son fils Daniel et à Nikita, de se tenir cachés ce jour là dans le palais. Il avait organisé, pour deux ou trois jeunes seigneurs, une partie de noix qui devait se jouer après le repas et à laquelle Démétrius avait témoigné le désir de prendre part. Dans un moment où le jeu était le plus animé, il envoie ça et là, sous divers prétextes, les gens du château et, pour écarter tout soupçon, se retire lui-même de l'assemblée et se rend ostensiblement à

la chancellerie où il préside à ses affaires, en présence d'une foule de personnes qui plaidaient et procédaient là les unes contre les autres. Pendant ce temps, au plus beau du jeu, les deux assassins se jettent sur le prince, et lui coupent la gorge. Dans leur trouble, ils laissent la vie aux autres jeunes gens et prennent la fuite sur des chevaux que l'on tenait prêts pour eux (23).

Démétrius est
assassiné par
trahison.

Les jeunes nobles remplissent le Palais de leurs clameurs, la nouvelle arrive de suite à la chancellerie et se répand dans la ville, par tout retentit ce cri : au meurtre ! Le Prince est assassiné ! Les bourgeois se jettent à cheval et se réunissent sans savoir quel parti prendre, la populace court au palais, se saisit de tous ceux qui s'y trouvent, tant nobles que vilains, et les conduit en prison jusqu'à ce que l'on eut fait connaître le meurtre à Moscou. Pendant ces troubles furieux, un grand nombre de personnes furent tuées.

Quand la nouvelle arriva à Moscou, elle plongea dans la stupeur la ville et la cour. Le Tsar en fut rempli de crainte et appelait la mort, mais on s'efforça de le consoler ; quant à la Tsarine, elle en éprouva une douleur mortelle et eut voulu se trouver dans un cloître ; car elle se doutait que le crime était l'œuvre de son frère, dont elle avait remarqué le désir de parvenir au trône. Mais elle se tut et renferma dans son cœur tout ce qu'elle entendait, sans en rien communiquer à personne.

Une révolte ou un grand tumulte étaient à craindre à Moscou, mais la présence du Tsar en empêcha l'explosion. Cependant on murmurait partout que les Godounoff étaient les auteurs de l'assassinat ; mais on n'osait rien faire contre eux, tant ils inspiraient de crainte et à cause de leurs nombreux partisans.

De leur côté pourtant, les Godounoff n'étaient pas tranquilles ; ils redoutaient que l'on ne fît une enquête, dont il pouvait sortir de terribles révélations. Mais Boris sut parler au Tsar avec tant d'habileté que celui-ci lui confia la conduite de l'enquête, ce que Boris accepta.

Alors on put dire avec raison que l'agneau était commis à la garde du loup.

Boris dirige les investigations de telle sorte que tous ceux de la cour du prince sont arrêtés comme coupables de trahison, tombent dans la disgrâce du Tsar et sont mis aux fers. Plusieurs des nobles sont envoyés en prison à Oustioug, ville située sur la Dvina, à 200 milles de Moscou, où ils endurèrent de longues souffrances. Quelques uns dont il se défiait, furent mis à mort : il fit périr ainsi, avec leurs femmes et leurs enfants, un grand nombre de gens de bien tout à fait innocents du crime dont on les accusait.

Un grand seigneur, nommé Basile Schouisky et un autre boyard, André Klechnin, sont envoyés de Moscou pour présider aux funérailles de Démétrius. Après avoir bien regardé et bien reconnu le jeune prince assassiné, ils le déposent eux mêmes dans le cercueil, en présence de sa mère, la Tsarine, veuve du Tyran. Puis il est inhumé à Ouglitch, avec grand accompagnement de lamentations et de cris, selon l'usage.

Enterrement
de Démétrius.

La Tsarine Martha est jetée dans un couvent. Tout ce qui lui restait de parents de la race des Nagoïs, est envoyé en exil, comme il a été dit précédemment.

Les grands seigneurs, dans tout le pays, murmuraient beaucoup, mais ils ne pouvaient rien contre les Godounoff, tant que vivrait le Tsar et son épouse, la sœur de Boris ; quant aux marchands et aux gens du peuple, ils accusaient en secret cette famille, disant que c'était une famille de traîtres et qui aspirait à monter sur le trône. Ces rumeurs donnaient beaucoup d'inquiétude à Boris qui s'efforça de les dissiper, par tous les moyens.

Pour y parvenir, il profita de la frayeur qui régnait encore dans les esprits à cause de l'invasion des Tartares. A plusieurs reprises, on mit le feu à la ville de Moscou ; dans trois ou quatre de ces tentatives, plus de 200 maisons furent, chaque fois, la proie des flammes. Les auteurs de ces incendies étaient des hommes soudoyés par Boris. On en prit plusieurs que

Attentats commis à Moscou
par les Godounoff.

l'on amena devant lui et qu'il fit jeter en diverses prisons, faisant accroire qu'ils allaient être punis d'une mort cruelle. Il semait ainsi la crainte dans tout le pays. Il avait établi dans les villes frontières quelques uns de ses adhérents comme Gouverneurs : ceux-ci lui apprenaient, par des rapports mensongers, que les Tartares de la Crimée rassemblaient de nouveau de grandes forces pour envahir la Moscovie ; ces lettres, qui circulaient à Moscou, jetaient tant d'effroi parmi la population, que l'on oubliait toute autre chose et qu'on cessa de parler de la mort ou de l'assassinat de Démétrius. On fut persuadé que les attentats et les incendies étaient le fait des Tartares ; et par ces insinuations, les Godounoff détournèrent complètement les soupçons du peuple. Chacun était si occupé de sa douleur ou de son infortune, que l'on ne songeait plus à pleurer sur le malheur des autres (24).

Voyant que tout se passait selon ses désirs, Boris fit porter de grands secours en argent à tous ceux dont les maisons et les effets avaient été brûlés, en les répartissant selon la position de chacun. Il mit en campagne ses amis et ses serviteurs et les chargea de porter, de sa part, aux victimes, des paroles de condoléance et ses consolations les plus affectueuses, ainsi que ses offres de service pour tout ce qui dépendait de lui et son appui pour les demandes que l'on adresserait au souverain. Et il tenait ses promesses. Il recevait lui-même toutes les requêtes et les supplications que l'on adressait journellement au Tsar, quand celui-ci se rendait à l'Église, et il les parcourait avec soin. De cette manière, il se tenait au courant de tout ce qui se passait dans l'empire et se faisait le distributeur de toutes les réponses et de toutes les faveurs. De cette manière encore, il s'attira si bien tous les cœurs, que l'on ne parlait que de lui et que ses louanges étaient dans toutes les bouches. On exprimait le désir qu'après la mort du Tsar, il héritât de la couronne. C'étaient là ses vœux et on les secondait parfaitement.

1593.

Apathie du
Tsar Fédor et
faveur de Boris.

En un mot, Boris était plus considéré que le Tsar lui-

même, car celui-ci ne s'occupait que de l'église et des choses religieuses (25). Boris, qui administrait tout selon son gré, était de fait Tsar ou Empereur, et Fédor Ivanovitch, ainsi que je l'ai déjà dit, n'en portait que le nom.

Au comble de la puissance, ayant pour lui l'attachement des masses qui le regardaient et le vénéraient comme un Dieu, Boris n'était pas satisfait. Une barrière s'élevait encore devant lui. C'était l'existence des enfants de Nikita Romanovitch, frère de la Tsarine épouse d'Ivan.

A défaut d'héritiers directs, c'est à ces enfants que devait revenir la couronne; et ils appartenaient, en outre, à la famille la plus noble, la plus ancienne et la plus élevée de l'empire. Pour arriver à l'entière réalisation de ses vœux, Boris devait se défaire de ces prétendants, mais l'entreprise était difficile: il avait à craindre la cour, la noblesse et le Tsar qui était l'oncle de ces enfants et qui les aimait beaucoup. Il n'y avait jamais eu rien à leur reprocher: ils vivaient à l'écart, jouissant de l'affection générale et chacun d'eux était considéré comme un futur Tsar. L'aîné, Fédor Nikitovitch était adoré de tout le monde, et si bien fait de sa personne que, parmi les tailleurs de Moscou, il était passé en proverbe de dire à quelqu'un dont l'habit avait bien réussi: vous êtes un second Fédor Nikitovitch. Sa tenue à cheval excitait l'admiration universelle. Les autres frères, assez nombreux, étaient dignes de leur aîné.

1594.

Pour entreprendre quelque chose contre eux, Boris devait compter sur une occasion favorable; car, malgré ses machinations, leur conduite ne donnait prise à aucun reproche. Un jour même, il s'attira, à leur occasion, du Tsar Fédor une réprimande dont il n'oublia jamais les termes.

C'était pendant un pèlerinage du Tsar au monastère de Troïets ou de la Trinité, situé à 12 milles de Moscou. La route se fait en trois ou quatre étapes et l'on était arrivé à la troisième, dans un endroit nommé Vosduvisensk, où le Tsar possède une maison de plaisance. Les valets des Grands précédaient leurs maîtres d'une journée, afin de préparer pour

eux les demeures et les étuves des paysans: il arriva que ceux de Boris et d'Alexandre Nikitovitch se rencontrèrent dans une localité et prétendirent, chacun de leur côté, en occuper les maisons. Les gens de Boris, plus nombreux et plus redoutés, tombent sur leurs adversaires et les expulsent avec violence. Les valets d'Alexandre se plaignent à leur maître, mais celui-ci ne leur répondit rien, sinon en leur donnant l'ordre de toujours céder, mais il porta ses plaintes au Tsar. Celui-ci, vivement indigné, dit à Boris: Vous agissez vraiment trop à votre guise dans l'Empire, mais Dieu qui voit tout, saura bien vous trouver!

Boris est re-primandé par le Tsar.

Cette parole, sortie spontanément du cœur du Tsar, parut si amère à Boris qu'il jura intérieurement de ne jamais la laisser sans vengeance, et il tint son serment quand plus tard il arriva au trône. Car après avoir fait périr, sur de fausses accusations, tous les enfants de Nikitovitch il fit enlever secrètement Alexandre, qui fut conduit à Biélooséro, où il fut jeté tout vif dans une étuve, comme on le verra plus loin.

Vengeance de Boris sur les enfants de Nikitovitch.

Tout en attendant les événements, Boris continuait à gouverner à sa volonté, mais en faisant toujours en sorte de favoriser l'élément populaire: il gagna ainsi l'attachement de tout le pays et on peut dire qu'il était adoré. Il permit que les terres concédées aux officiers de l'armée pour prix de leurs services, pussent passer à leurs enfants quoi qu'elles n'eussent été données qu'à titre de fief: tous ceux qui avaient une cause à faire juger, pouvaient se présenter devant lui, il leur donnait satisfaction en toute chose.

Mais il porta la hardiesse jusqu'à toucher au diadème posé sur le front du Tsar. Cela lui arriva, un jour de fête que Fédor se rendait à l'église, la couronne sur la tête. Boris marchait à ses côtés; à un moment donné, il se permit de redresser cette couronne, bien qu'elle ne penchât point. La foule, en voyant cela, fut épouvantée, car il existe de temps immémorial, chez les Moscovites, une coutume d'après laquelle l'audacieux qui touche au diadème, signe de la majesté du

Tsar, doit être immédiatement envoyé à la mort. Il se permit souvent de semblables traits d'audace en présence de la population: aussi le considérait-on plus que le Tsar lui-même. C'est lui qui fit construire la grande enceinte de Moscou, qu'on nomme la muraille impériale, en pierres de taille blanches, sur l'emplacement du boulevard que le tsar Ivan Vassiliévitch avait fait élever, comme nous l'avons dit auparavant.

1596.

Il possédait plus de domaines que les plus grands seigneurs de l'empire. La vaste contrée de Vaga qui comprend au delà de 100 milles d'Allemagne, lui fut concédée à perpétuité à lui et à ses descendants. Il avait de tous côtés des terres et des châteaux magnifiques et n'épargnait aucun effort pour acquérir les domaines qu'il avait envie d'ajouter à ses possessions.

Parmi ses maisons de plaisance, il y en avait une située sur des hauteurs à un mille de Moscou, au bord de la Moscova: on l'appellait Gorossova, c'est à dire, la Belle. C'est là qu'il résidait souvent et se plaisait à inviter des savants étrangers et des personnes distinguées qu'il traitait d'une façon princière, tout en vivant avec eux en pleine familiarité, mais sans rien perdre de son prestige.

Enfin, il faudrait beaucoup de loisir pour raconter toutes ses actions: mais le lecteur intelligent en sait assez pour comprendre le but secret que poursuivait Boris. Il ne s'endormait point cependant: après avoir fait traîtreusement exiler au fond de la Tartarie un grand seigneur nommé Ivan Mikhaïlovitch Vorotinsky, à qui il n'y avait rien à reprocher, il se débarrassa encore d'Ivan Pétrovitch Schouisky qui appartenait, ainsi que ses frères Vassili et Démétrius, à l'une des familles les plus nobles du pays de Souzdal (26). Les deux derniers purent rester à la cour à Moscou, car Démétrius avait épousé la sœur de la femme de Boris, mais ils n'osèrent se remuer. Il agit de même avec Ivan Vassiliévitch Sitsky, seigneur d'origine polonaise, et avec la race des Bielsky.

Boris use de tous les moyens pour exterminer les principales familles moscovites.

En un mot, il mit de côté tous les principaux des grands seigneurs et des princes, et priva ainsi le pays de sa plus

illustre aristocratie et de ses meilleurs patriotes. A leur place, il élevait sans relâche ses propres parents, tant les Véliamnoff et les Sabouroff que les Godounoff. Et comme il se trouvait toujours auprès du Tsar, il trouvait le moyen d'arranger si bien les choses que le Tsar n'en savait pas le premier mot. Celui-ci, complètement adonné aux pratiques religieuses, par une dévotion très peu éclairée, passait son temps dans les couvents et les églises, à entendre chanter et prier des popes et des moines que Boris avait gagnés sous main. On peut penser comme tout lui réussissait.

Il y a lieu de s'étonner de l'habileté, de la finesse et de la hardiesse déployées par Boris dans sa carrière, quand on songe qu'il ne savait ni lire ni écrire. Mais il avait une mémoire prodigieuse. Il n'oubliait rien de ce qu'il avait vu ou entendu et il reconnaissait, après un grand nombre d'années, l'homme qui s'était trouvé une seule fois devant ses yeux. Outre cela, il fut fortement secondé, dans toutes ses entreprises, par sa femme qui était encore plus cruelle que lui. A mon avis, il ne se serait jamais conduit d'une manière aussi tyrannique ni aussi astucieuse, sans les instigations de cette femme hautaine, qui comme je l'ai déjà dit, était quant au cœur, une véritable Sémiramis.

1597.

Si Boris était le factotum de l'empire, il avait pour aide à Moscou, le grand-chancelier André Stchelkaloff, homme d'une finesse, d'une audace, d'une duplicité vraiment incroyables. Boris avait une grande affection pour lui et le croyait un homme indispensable au pays. Il était le chef de tous les chanceliers de l'empire, et il ne se faisait rien, ni dans les villes, ni dans les campagnes, sans qu'il ne le sût et qu'il ne voulût en être informé. Doué d'une immense activité, il n'avait de repos ni jour ni nuit, se remuait sans cesse comme une mule et cherchait toujours à faire plus encore. Boris ne pouvait assez l'admirer et disait souvent: «Jamais je n'ai vu d'homme pareil, je crois vraiment que la terre est trop petite pour lui. Il eût fortement convenu à Alexandre de Macédoine.»

Cet ami de Boris mourut encore sous le règne de Fédor, et fut remplacé par son frère Vassili Stchelkaloff: mais celui-ci n'avait pas ses talents, à beaucoup près.

Punition de
quelques bri-
ganda.

Vers ce temps-là, un ambassadeur envoyé de Perse en Moscovie fut dévalisé sur le Volga par une bande de cosaques nomades: mais ces pillards furent saisis et leur chef fut empalé vif.

1598.

Le Tsar Fédor devint malade et mourut subitement, le 7 Janvier 1598 (27). J'ai la ferme conviction que sa mort a été hâtée par Boris, à la prière et avec la coopération de sa femme qui était impatiente de devenir tsarine. Beaucoup de Moscovites sont de mon avis (28).

Mort et funé-
railles du Tsar
Fédor.

Les funérailles du Tsar se firent en grande solennité, au milieu des pleurs et des sanglots du peuple; il fut particulièrement regretté des Grands qui savaient ce qui devait arriver. Son corps fut déposé dans l'église de l'archange S. Michel, lieu de sépulture des Tsars.

La couronne
léguee à Nikito-
vitch.

Avant de mourir, il avait transmis le sceptre et la couronne à son plus proche parent Fédor Nikitovitch qui hérita de l'Empire (29).

FÉDOR IVANOVITCH.

Comme le blanc du noir, l'ombre de la lumière,
Ainsi tu différas, o Prince vertueux,
De ce tyran cruel qui fut, hélas ! ton père.
Tu méprisas l'orgueil, tu fus chaste et pieux,
La Russie aux abois, tu la rendis prospère,
Et ton nom est béni sur terre et dans les Cieux.

BORIS FÉDOROVITCH GODOUNOFF.

Roi, tu fus un tyran de toute autre nature,
 Et l'on peut te nommer Janus à double front.
 Aux yeux de tous, ta face était aimable et pure;
 Que d'affreux traits, pourtant, elle cachait, au fond !
 Mais tu n'as pas trompé le ciel par ta figure,
 Et ta mort a prouvé qu'à punir il est prompt.

MARIA GRÉGORIEVNA.

Qu'as-tu gagné, dis-moi, par le conseil perfide
 Qu'à ton époux pervers sans cesse tu donnais ?
 Jésabel, Athalie, en leur règne homicide,
 N'ont pas autant que toi commis de noirs forfaits.
 Mais tu reçus aussi le châtiment rapide
 Qu'à d'autres en secret, déjà, tu destinais.

De tout ce qui précède, il n'y a rien qui ait fait connaître à quelle fin doit tendre cette histoire. Je l'ai pourtant fait pressentir en racontant la mort du jeune prince Démétrius et on le découvrira tout à fait en commençant le règne de Boris qui devint Tsar. C'est contre lui que l'on commença les attaques; il paraissait être un instrument favorable pour l'accomplissement de projets criminels, c'est à dire, d'une persécution des chrétiens et de la sainte église de Dieu. Mais j'espère que ces projets dirigés contre d'autres, se tourneront contre ceux qui les ont forgés. J'espère que ceux ci retomberont de toute la hauteur où ils s'élèvent, eux et leur conseillère et reine, la vieille prostituée de Babylone qui est assise sur sept collines, vêtue d'écarlate et tenant en main la coupe des abominations à laquelle un si grand nombre d'hommes vont encore s'enivrer.

1598.

Après le décès du pieux Tsar Fédor Ivanovitch, le peuple, qui dans ce pays est promptement sur pied, se rendit en foule au palais, appelant à grands cris Irène, veuve du Tsar, et sœur de Boris. On voulait qu'elle se montrât et qu'elle acceptât le gouvernement de l'Empire: Exaucez nos vœux! Soyez notre Tsarine! lui criait-on, toutes vos volontés, nous les accomplirons!

A cette bruyante manifestation, Irène, pour prévenir tout malheur et tout tumulte, s'avança sur les degrés du palais dans l'intention de parler au peuple. A sa vue, la foule poussa une telle clameur que l'on eût dit que ciel et terre allaient finir: Que Dieu conserve notre Souveraine! Puis il se fit un grand silence pour écouter la Tsarine qui parla en ces termes:

La Tsarine
veut entrer dans
un couvent.

Peuple chrétien! Il a plu à Dieu, à Saint Nicolas et à tous les saints de retirer de ce monde mon époux, notre gracieux empereur, et de le conduire au royaume céleste où nous espérons tous arriver un jour. Sachez qu'il m'a fait promettre avec serment, qu'aussitôt après sa mort, je me retirerais du monde et me ferais consacrer religieuse, afin de vouer ma vie, si elle en est digne, à prier pour le repos de son âme, de celles de nos aïeux et de nous tous. Et comme je me sens, en moi-même, parfaitement disposée à accomplir ce vœu, je vous prie de la manière la plus pressante de me décharger du lourd fardeau de ce vaste gouvernement, et de le confier à celui qui en est le plus digne et à qui il revient de droit. (Elle ne nommait personne). Je vous en prie, cessez vos instances, car je ne consentirai jamais à régner. Adressez vos supplications au Tout-Puissant, afin qu'il vous donne un souverain vertueux et craignant Dieu, un souverain qui gouverne la patrie avec zèle, fermeté et justice. Ce sera le but constant de mes prières et j'espère que le Tout-Puissant nous exaucera (30)!

Le peuple accueillit ces paroles de la Tsarine par une effusion de larmes, il se jeta la face contre terre et redoubla ses

instances. Mais ce fut en vain. Après le refus inébranlable de la princesse, on la supplia de nommer son frère Boris Godounoff. Il n'était personne de plus digne, disait-on, car il avait déjà gouverné l'empire du vivant de Fédor, et il aimait sincèrement le peuple.

La Tsarine y consentit à moitié, mais elle remit la décision à la volonté du pays, et recommanda à tout le monde d'invoquer le ciel pour qu'il daignât inspirer le choix à faire.

Fédor Nikitovitch avait reçu du défunt Tsar, son neveu, la sceptre et la couronne, et les Grands qui le désiraient vivement et le préféraient de beaucoup à Boris, l'avaient déjà proclamé souverain. Mais, en voyant et en entendant ces manifestations de la multitude, et connaissant toutes les menées de Boris, Fédor comprit qu'il n'y avait pas à s'opposer à la volonté du peuple qui proclamait Boris, son favori, ne voulant pas, d'ailleurs, exposer la patrie qui lui était chère, à l'horreur des guerres civiles et à l'effusion du sang, il se résolut à ne pas accepter une position pleine de dangers pour lui, et transmit le sceptre et la couronne à Boris, en le suppliant respectueusement de les accepter comme en étant le plus digne. Boris ne voulut pas l'écouter et manifesta de grands transports d'étonnement. Il exprima enfin son refus en disant: „ Mais qui suis-je donc pour me charger du gouvernement de cet immense empire, moi qui suis à peine capable de me gouverner moi-même? ” Et il prie Fédor de ne pas le presser davantage: Fédor, d'autre part, continue à objecter son incapacité et persiste dans son refus. Le conseil se sépare et l'affaire en reste là.

La crainte s'empare des Grands et des courtisans qui ne cessaient d'acclamer Fédor. De tous côtés, ils entendent le cri du peuple: Dieu protège le Tsar Boris! et ils voient la foule accourir au palais pour prêter le serment de fidélité au souverain de son choix. C'était l'oncle de Boris, Ivan Vassiliévitch Godounoff, qui recevait le serment.

Redoutant d'être saisis par le peuple et punis comme des

Fédor Nikitovitch transmet la couronne à Boris.

Hypocrisie de Boris.

Boris devant Tsar.

traîtres, les boyards et, avec eux, Fédor s'empressent, à leur tour, se venir jurer foi et hommage à Boris, de le reconnaître pour leur Tsar et Grand-Prince, et de proclamer son fils, Prince et héritier de la couronne.

C'est ainsi que la dynastie des Godounoff arriva au trône de Moscovie, par l'astucieuse habileté de Boris qui parvint à en écarter les héritiers légitimes, au mépris du droit des gens et de la justice, ainsi que je l'ai amplement fait voir.

Bien qu'il fût informé de tout et qu'il n'ignorât point que le peuple eut prêté serment entre les mains de ses proches, Boris fit semblant de ne rien savoir et se renferma pendant quelques jours dans son palais, en attendant que toute cette effervescence se fût un peu calmée.

Lorsqu'il sortit pour la première fois, ce fut pour se rendre, avec un visage affectant la tristesse, à l'église où se célébraient les obsèques du Tsar, et il y prit part à toutes les prières et cérémonies. Le peuple accourut sur ses pas en se prosternant devant lui et en criant de nouveau: Gloire à Boris Fédorovitch Tsar et Grand-Prince de tous les Russes! Qu'il soit pour nous un gracieux souverain! Gloire à son fils, Fédor Borissovitch, notre prince!

A ce spectacle, Boris s'arrête, feint d'être effrayé et fond en larmes. Mais c'étaient des larmes de crocodile. Puis il s'adresse au peuple: «Pourquoi donc, lui dit-il, me charger du fardeau de cette couronne? Qui suis-je pour avoir été choisi par vous, moi le plus incapable et le plus humble de vos concitoyens? Pourquoi donc êtes-vous si pressés d'avoir un souverain? Prions d'abord pour le repos de l'âme de notre pieux Tsar, et après cela il sera temps assez de songer à choisir son successeur dans une famille qui y ait droit et qui en soit digne. A la mort d'Ivan Vassiliévitch, le pays était tombé dans une grande misère par suite des guerres nombreuses; en ce moment là, il y avait nécessité d'avoir, au plus tôt, un souverain pacifique et vertueux. Le ciel nous octroya ce prince. Sous son gouvernement réparateur, et par mes

faibles services, le pays s'est relevé et il est aujourd'hui riche et prospère. Donc ne vous hâtez point.

Ce discours n'était qu'une forfanterie: autant voulait dire: C'est moi qui suis l'auteur de cette prospérité; puisque c'est moi qui gouvernais.

Mais le peuple ne voulut pas en entendre davantage et continua à le proclamer souverain et son fils après lui. C'est ce qui détermina les Grands à acquiescer à ce choix. On peut penser si ce fut de bon cœur. Alors Boris accepta ⁽³¹⁾.

Il paraît que Fédor Nikitovitch, en rentrant chez lui, dit à sa femme: Ma chère, réjouis-toi, nous avons proclamé Boris Fédorovitch Tsar et Grand-Prince de toutes les Russies. Mais elle, pleine de terreur, lui répondit: Honte à toi! Pourquoi as-tu donné à ceux qui ont trahi notre chère patrie le sceptre et la couronne qui appartenaient à notre race? Irrité de cette réponse, Fédor s'oublia jusqu'à donner un soufflet à sa femme, lui qui jamais auparavant n'avait proféré contre elle la moindre parole dure. On dit qu'après cette scène, elle se serait concertée avec Ivan et Alexandre, frères de son mari, et avec ses parents, pour faire assassiner le Tsar et toute sa famille. Mais rien n'est plus faux, c'est une calomnie inventée par quelque faux témoin pour la perdre. Nous verrons plus loin que c'est une nouvelle machination des Godounoff.

Pendant ce temps, Irène, la veuve du Tsar avait pris le voile, au couvent des Dames, à un demi-mille de Moscou, sur la Moscova ⁽³²⁾; elle y fut conduite par le peuple qui sanglotait et pleurait; et là, en prenant congé de ses sujets, elle leur recommanda vivement d'être fidèles au Tsar et de prier pour lui. Puis elle leur jeta un dernier adieu, comme si elle s'en allait de ce monde.

Irène se fait religieuse.

Boris passa plusieurs jours auprès de sa sœur dans le monastère: là, pendant leurs fréquentes entrevues, elle lui représenta, avec sévérité, tous les forfaits dont il s'était rendu coupable, et l'engagea vivement et avec larmes, avant de devoir

en rendre compte à Dieu, de renoncer à l'empire et de faire pénitence afin d'obtenir du ciel son pardon.

Après s'être excusé de beaucoup de choses, il lui promit de gouverner l'état de manière à pouvoir espérer de fléchir la colère divine. Mais elle persista à le condamner sur un grand nombre de points.

Promesses de
Boris.

Convaincue cependant de l'inutilité de ses instances, elle le recommanda à la protection de Dieu, le conjura de régner conformément à ses promesses et lui promit enfin le secours de ses conseils et de ses prières. Puis ils se séparèrent. Puis, après qu'il fut monté sur le trône, Boris continua à voir fréquemment sa sœur.

La cérémonie du couronnement ne pouvait avoir lieu, selon l'usage, que le premier Septembre, jour du renouvellement de l'année chez les Moscovites. Pendant l'été Boris voulut cependant déployer aux yeux du peuple sa grandeur et sa puissance. Il ordonna donc à ses armées de se mettre sur le pied de guerre et de se réunir au camp de Serpoukoff, au-delà de l'Oka. Il avait fait répandre le bruit que le Tsar de Crimée était proche et qu'il fallait marcher à sa rencontre et lui livrer bataille. Mais il n'en était rien : son seul but était de glorifier son nom et d'en imposer à ses sujets.

Boris fait
montrer de sa
puissance.

Au mois de Mai, à l'endroit susdit, arrivèrent de tous côtés des troupes en nombre tel que jamais Prince moscovite ne vit réunie une armée semblable. En y comprenant tous ceux que le Tsar emmena avec lui de Moscou, seigneurs, nobles et courtisans, officiers et strelitz ou mousquetaires, au nombre de 30,000, il se trouvait là, sous les armes, 500,000 hommes, dont le camp couvrait un espace de vingt cinq milles carrés. Le long du fleuve Oka, s'étendaient de vastes parcs d'artillerie, et au milieu du camp, on voyait s'élever une véritable ville de tentes, comprenant des chancelleries, des salons, des tours, des écuries, des cuisines et des églises ; tout cela avait été bâti pour recevoir le Tsar. A la vue de ces simulacres d'édifices, habilement construits, ceux qui arrivaient de loin

se croyaient dans une belle cité, et, quant à l'armée qui l'occupait, elle paraissait innombrable.

Le Tsar Boris arriva au Camp avec toute sa cour; il avait laissé son épouse et sa fille à Moscou, et avait confié la garde des sanctuaires au patriarche Job, et celle du trône impérial à Étienne Vassiliévitch Godounoff.

L'armée passa quelques semaines à parader en campagne, chaque homme s'efforçant de briller par son adresse à cheval ou dans le maniement des armes, en présence du Tsar.

On attendit ainsi l'arrivée de l'ambassadeur de Crimée, car Boris savait qu'il devait venir pour lui présenter ses hommages et des présents, et pour traiter d'une trêve de quelques années. L'ambassadeur, en arrivant au camp, fut saisi d'admiration à la vue des riches costumes et de l'équipement des boyards et des soldats moscovites. Après avoir conclu la trêve, il partit.

Cette expédition avait donc en outre eu pour but de montrer au Tsar de Crimée la puissance moscovite et de lui en inspirer la crainte. Car, cette année-là, ce souverain n'avait pas eu l'idée de sortir de ses frontières.

Environ six semaines après la venue du Tsar, on vit arriver au camp tout le clergé de Moscou venant, avec croix et bannières, prier le Tsar de revenir dans sa capitale. Acquiesçant à leurs désirs, il suivit ces envoyés après avoir licencié toute son armée et permis à chacun de rentrer dans ses foyers. Cependant, il expédia quelques contingents étrangers de cavalerie légère du côté de la Tartarie, afin de débarrasser le pays de quelques Cosaques insurgés. Mais ces troupes revinrent sans avoir aperçu de rebelles.

Il retourne à
Moscou.

Avant de les renvoyer chez eux, le Tsar avait promis à ses soldats de leur donner à chacun une gratification de triple solde, au jour de son couronnement (33).

Le 1^{er} Septembre de l'an de N. S. 1598, ou comme disent les Moscovites, l'an du monde 7106, (quoiqu'ils ne sachent pas prouver pourquoi ce chiffre est supérieur d'un grand nombre d'années au chiffre que donne la bible des Grecs), Boris

1598.

Il est couronné.

Féodorovitch, fut couronné Tsar de toutes les Russies, et son fils proclamé Prince de Moscovie. Le titre officiel du nouveau souverain, conforme à celui qu'avait porté Fédor Ivanovitch, fut transmis à tous les gouvernements.

La cérémonie eut lieu avec un grand déploiement de splendeur, le festin impérial dura trois jours. La couronne lui fut posée sur la tête, dans l'église de la Vierge, par le Patriarche, entouré d'évêques et de métropolitains, avec toute la pompe des rites, et une foule de bénédictions et d'encensements. Sur tout le chemin que le Tsar devait parcourir, en se rendant des églises à son palais au sommet de la forteresse, on avait étendu du drap cramoisi recouvert de drap d'or, et devant le cortège on jetait, à pleines poignées, des pièces d'or sur lesquelles la foule se précipitait.

En divers endroits de la forteresse étaient posées d'immenses cuves remplies d'hydromel et de bière et auxquelles chacun pouvait venir puiser. Une des plus grandes jouissances de ce peuple c'est de boire à discrétion et il est passé maître en ce genre d'exercice. Ce qu'il préfère, c'est l'eau-de vie, dont l'usage est défendu, excepté aux nobles et aux marchands; sans cette défense, presque tout le monde s'adonnerait à cette boisson, jusqu'à en mourir. Mais ces détails m'éloignent de mon sujet.

Au milieu de l'allégresse générale, le Tsar fit distribuer triple solde à tous ceux qui étaient au service de l'état: chefs supérieurs, capitaines, officiers, soldats de la garde, chanceliers et autres. Cette gratification leur était donnée à un triple titre: d'abord, en mémoire du Tsar défunt: ce cadeau s'appelle Pomivania; en second lieu, pour les remercier d'avoir élu le nouveau Souverain, et enfin, en guise d'étrennes et de souvenir de l'expédition.

Le pays tout entier était en liesse et en joie, et chacun louait Dieu d'avoir accordé un tel maître à l'empire; partout, les villes, les couvents et les églises adressaient des prières publiques au ciel (84).

Prenant en pitié les malheureux marchands livoniens que le tyran avait jadis arrachés à leur pays, conduits en captivité dans la Moscovie et dépouillé maintes fois de ce qu'ils possédaient, Boris les fit venir auprès de lui, leur offrit de sa propre main une coupe d'hydromel, promit d'être pour eux un souverain plein de bienveillance, et après les avoir invité à oublier les chagrins du passé, il leur octroya le droit de bourgeoisie à Moscou, avec les mêmes privilèges que les marchands Moscovites et leur permit de bâtir une église selon leur culte, ce qu'ils exécutèrent⁽³⁵⁾. Enfin, il leur prêta de l'argent sans intérêt, aux uns 600, aux autres 300 livres, avec la faculté de ne rendre le capital que lors qu'il aurait produit suffisamment de bénéfices par le commerce et la spéculation. Ils restèrent ainsi en paix, car Boris aimait beaucoup la nation allemande; il est, d'ailleurs, passé en proverbe à Moscou de dire: qui est plus sage qu'un Allemand et plus orgueilleux qu'un Polonais?

Faveurs qu'il accorde aux étrangers.

Il fit aussi secrètement courir la rumeur qu'il avait fait le vœu de ne pas répandre de sang pendant cinq années, et en effet, il le maintenait publiquement à l'égard de voleurs, de brigands et autres scélérats de bas étage; mais lorsqu'il s'agissait de personnages appartenant aux premières familles, il les condamnait sur de faux témoignages, puis il s'en débarrassait clandestinement en les faisant étouffer, jeter dans les flots et assassiner, ou en leur donnant la tonsure du moine, toujours dans le but d'anéantir la grande noblesse nationale et de la remplacer par ses parents et ses créatures.

Son vœu superstitieux.

D'abord, en Novembre 1600, quelques misérables, instigués par lui, vinrent accuser Fédor Nikitovitch, (celui-là même dont il tenait sa couronne), et ses trois frères Ivan, Michel et Alexandre, leurs femmes, leurs enfants et leurs proches, d'avoir fait le complot d'empoisonner le Tsar avec toute sa maison. Cette accusation avait pour seul but de donner, aux yeux du peuple, un apparence de justice à l'arrêt de banissement et de confiscation de leurs biens qu'il

1600.

Sa tyrannie occulte.

venait de prononcer contre ces hauts personnages et leur famille. Il fit donc saisir Fédor et l'envoya à 300 milles de Moscou, dans un couvent nommé Siskago et situé près de Kolmogor, où il dut se faire moine. Michel et Ivan furent cruellement exilés, le premier sur le Volga et l'autre aux confins de la Tartarie. Quant à Alexandre, auquel il portait de longue date une haine violente, il le fit conduire, avec le petit-fils de Fédor, à Biélo-Oséro, où on l'étoffa dans une étuve fortement chauffée. Le jeune enfant, qui s'y trouvait avec lui, se blottit dans un coin où il put respirer un peu d'air arrivant par une petite fente. Grâce à ce secours providentiel, il se maintint en vie et fut sauvé par quelques personnes qui prirent soin de lui (36).

Tous ceux qu'il avait en haine eurent un sort semblable: les uns furent noyés, les autres étranglés. Le duc Fédor Mstislafsky, un grand seigneur d'origine polonaise, un homme tout-à-fait irréprochable, fut à deux reprises, dépouillé de tout son patrimoine, mais grâce à la manifestation populaire, on lui conserva la vie; sinon, il eût subi la mort comme tous les autres. Avant son avènement au trône, Boris avait plusieurs fois offert sa fille en mariage à ce seigneur, qui la refusa; plus tard, il lui défendit d'épouser une autre femme et ne voulut plus lui donner sa fille; tout cela afin qu'il ne laissât point de postérité. Car il cherchait tous les moyens de se défaire de ceux qui avaient eu à se plaindre de ses fourberies, dans la crainte qu'en les laissant vivre, ils ne renversassent un jour le gouvernement des Godounoff.

Les premiers
après le Tsar.

C'est encore pour ce motif qu'il éleva son oncle Dmitri Ivanovitch Godounoff à la dignité de premier boyard, ce qui en faisait le premier personnage de l'empire après le Tsar.

Au rang suivant venaient Ivan Vassiliévitch Godounoff qui avait un fils nommé Étienne Dmitri. Simon Nikitovitch Godounoff était trésorier et avait une juridiction sur les médecins et les apothicaires de la cour. Il commettait de grandes vexations à Moscou. En somme, toutes les hautes dignités et

tous les emplois supérieurs de l'État furent donnés à des Godounoff, à des membres de cette dynastie et à ceux qui s'étaient alliés à leurs fils et à leurs filles, tels que les Véliaminoff et les Saboureff. Or les Schouisky, les Belsky, les Galitzin, les Mstislafsky et beaucoup d'autres qui menaient une vie irréprochable, et quelques autres qui étaient alliés aux Godounoff et de haute naissance, vivaient retirés du produit de leurs seigneuries et de leurs domaines, sans remplir aucunes fonctions publiques, sinon d'être nommés de temps en temps et pour trois ou quatre ans, gouverneurs de quelques grandes villes. Enfin, comme je l'ai déjà dit, le premier chancelier et chef des chanceliers, qui sont nombreux à cause du grand nombre des provinces, était Vassili Stchelkaloff, frère d'André Stchelkaloff (37).

Boris avait une fille qui était devenue en âge de se marier. Il s'efforça par tous les moyens possibles de lui trouver quelque prince allemand pour époux, car il ne voulait pas la donner à un seigneur indigène, ni à un Mstislafsky, ni à un Schouisky, qui étaient cependant de plus grande noblesse que lui. Il regardait tous les Grands du pays comme ses serviteurs, et il lui semblait que c'eût été une honte pour le Tsar de donner sa fille à l'un d'eux. Il était obsédé, d'ailleurs, par la crainte incessante de se voir puni de ses méfaits par l'un des siens, et vivait par conséquent dans des transes perpétuelles, comme un voleur qui redoute toujours d'être découvert. Un gendre lui semblait un protecteur sûr: surtout s'il trouvait pour gendre un prince allemand qui lui eût été dévoué et qui aurait combattu pour sa défense.

Boris essaie de marier sa fille à un prince étranger.

Il avait aussi un fils pour qui il essaya de trouver femme de l'autre côté de l'empire, soit chez les Tchérémisses, soit en Perse, soit chez d'autres peuples, afin d'être ainsi garanti sur les deux frontières, car il avait toujours peur de quelque attaque désastreuse de la part de la Pologne. En ce moment là, sa conscience ne lui faisait prévoir que des malheurs:

il s'est aperçu plus tard que ses prévisions étaient justes.

Il y avait alors un jeune prince nommé Gustave, qui était fils du roi Eric de Suède et qui avait fui son pays pour éviter la mort: son histoire est assez connue. Ce Gustave était arrivé en Pologne, après avoir résidé longtemps à Dantzic chez un nommé Christophe Kater, puis il s'était mis sous la protection des Polonais. Mais, malgré les promesses que ceux-ci lui faisaient, ce prince ne voyant pas beaucoup avancer ses affaires, envoya secrètement quelqu'un en Moscovie auprès du Tsar. Boris en fut ravi: il espérait toucher bientôt à l'accomplissement de ses vœux et avoir trouvé le phénix qui devait devenir son défenseur et l'époux de sa fille⁽³⁸⁾. Il employa toute la diligence imaginable pour attirer le prince en Moscovie, lui écrivant lettres sur lettres, lui donnant des instructions pour opérer sa fuite en lui précisant l'endroit et le jour où il devait arriver sur les frontières. Sur ces instances, Gustave s'échappe de Pologne et gagne heureusement les Etats du Tsar. Moins de trois heures après son entrée sur la territoire moscovite, un détachement de polonais, envoyé à sa poursuite, atteignit également la frontière et se mit à explorer le pays environnant en s'informant à chacun du prince et de ses compagnons. Mais les mesures avaient été si bien prises par les Moscovites, que les Polonais ne purent rien apprendre en ce moment.

On avait envoyé de Moscou, à la rencontre du prince, quelques seigneurs de la cour, accompagnés d'interprètes allemands, et conduisant tout un convoi de voitures, des chevaux, des équipages princiers et des munitions de tout genre. Pour son passage on alla jusqu'à faire réparer la route entre Ivangorod et Moscou; enfin, on n'eût pas rendu plus d'honneurs à un roi.

Le 8 Août 1600, il fit son entrée triomphale à Moscou: il était monté sur le cheval du Tsar; la plupart des nobles, richement costumés, et formant sa garde à cheval, le conduisirent au palais qu'on lui avait préparé, et dans lequel il trouva

des chevaux, des provisions, des serfs et des domestiques, un état de maison, enfin, comme si c'eût été pour le Souverain lui même. En outre, le Tsar lui fit de riches présents, lui donna des étoffes d'or et de soie, tant pour lui que pour sa suite et lui envoyait journellement des mets de sa table sur des plats en or.

Le 19 Août, il obtint sa première audience du Tsar qui était assis sur son trône, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, avec son fils à côté de lui. Le Tsar lui sonhaita la bienvenue, plaignit ses malheurs et lui promit la protection du gouvernement moscovite. Le prince remercia Boris et fut reconduit à son palais où on lui apporta, du trésor royal, de nouveaux présents pour lui et ses serviteurs.

Le 21 Novembre, pendant l'hiver, le Tsar et son fils passèrent en bateau devant la résidence de Gustave, accompagné de tous les boyards. Le fils de Boris présenta ses hommages au prince étranger, et les promesses de bienveillance du Tsar lui furent réitérées.

Le 23 Août 1601, il eut une seconde entrevue avec Boris. A cette époque, plusieurs jeunes gens, pour la plupart fils de bonnes familles nobles, qui l'avaient beaucoup connu, vinrent le rejoindre. Ayant appris les bonnes dispositions de la cour de Moscou à son égard, ils s'attachèrent à lui pour suivre sa fortune; mais les événements ne répondirent pas à leurs espérances. Car ce prince, enorgueilli du brillant accueil qu'il recevait, s'oublia jusqu'à faire venir de Dantzig la femme de son hôte Christophe Kater, dont il avait eu quelques enfants, et à vivre publiquement avec elle à Moscou.

Entrevue de
Gustave et de
Boris.

Sa maîtresse.

Cette femme lui avait appris beaucoup plus qu'il ne savait et l'avait rendu tellement orgueilleux qu'il finit par braver tout. Sous la brusque impulsion de sa cervelle frénétique, il lui arrivait souvent de battre ses gentilshommes et ses domestiques, quelquefois même des Moscovites, et l'on dut reconnaître, par la suite, qu'il était à moitié fou. Il faisait conduire sa maîtresse dans un carrosse attelé de quatre chevaux blancs et

avec une nombreuse escorte de valets, comme on le ferait pour une reine. Enfin, il commit une foule d'extravagances et de stupidités, et croyait que tout lui était permis. Si le Tsar lui eût fait quelque observation à ce sujet, il se fût regardé comme victime d'une injustice (39).

Boris témoigna
son mépris à
Gustave.

Boris, qui voyait ou entendait tout cela, comprit de suite qu'il n'y avait rien de bon dans cette tête et que ce prince était incapable de devenir l'époux de sa fille Xénie et de servir aux desseins qu'il avait conçus. Il le fit donc avertir un jour que ses actions n'étaient pas dignes d'un fils de Roi, il lui reprocha cette vie publique avec la femme d'un autre, ce train de reine qu'il donnait à sa maîtresse et surtout l'aveugle condescendance qu'il lui témoignait en toutes choses; il le pria en outre de réprimer un peu ses premiers mouvements. Après avoir écouté ces observations et quelques autres, le prince se mit fort en colère, mais ne se corrigea en rien: il était persuadé qu'on l'accusait tout-à-fait à tort.

Cependant, à la suite de tout cela, il se vit abandonné de ses gentilshommes et de ses courtisans qui demandèrent à entrer au service du Tsar. Celui-ci les accueillit très bien, leur donna de bons gages et même leur concéda des domaines dans lesquels ils pussent vivre en seigneurs. Il ne resta auprès du prince que trois ou quatre de ses hommes de cour: le principal d'entr'eux était un beau jeune homme, nommé Guillaume Svartshoff; un autre, un suédois, nommé Simon, lui demeura fidèle jusqu'à sa mort.

Boris, tout en voyant qu'il n'y avait rien de remarquable dans ce prince, ne voulait pas cependant le repousser: il lui donna la seigneurie d'Ouglitz et la ville du même nom située sur le Volga, avec tous les revenus qu'elles produisaient, et le fit conduire dans cette résidence.

Là, le prince put bâtir et construire tout à son aise; il y commit encore une foule d'excentricités dont le récit serait trop long. Le Tsar avait établi auprès de lui un gentilhomme en apparence attaché à son service, mais qui, en réalité

était chargé d'épier ses actions. Le prince, dont la maîtresse fut éloignée, qui resta à Ouglitz jusqu'après la mort du Tsar (40).

En l'an 1600, on attendait une grande ambassade de Pologne: elle devait venir féliciter le nouveau Tsar, lui apporter des présents et traiter de la conclusion d'une trêve de quelques années et d'un pacte d'amitié. Un ambassadeur de Pologne vient conclure la paix à Moscou.

Ces envoyés arrivèrent à Moscou le 6 Octobre. Ils étaient richement vêtus et firent leur entrée sous l'escorte de toute la noblesse, dont les costumes étaient de la plus grande magnificence et dont les chevaux portaient des chaînes d'or. L'ambassade fut conduite ainsi dans un palais préparé pour elle et bien approvisionné: et il devait l'être, car elle se composait de 903 hommes, de 2000 chevaux superbes, somptueusement harnachés et d'une foule de carrosses (41).

Le 16 Novembre, les ambassadeurs furent introduits, pour la première fois, auprès du Tsar: ils offrirent leurs présents consistant en quatre chevaux tures ou hongrois, magnifiquement équipés: ces chevaux étaient attachés aux quatre pieds et, malgré ces liens, on avait de la peine à les conduire. Il y avait encore, parmi les cadeaux, un petit carrosse monté sur quatre piliers d'argent, d'un travail très ingénieux, puis une quantité de plats, de coupes et autres objets précieux.

Le chef de l'ambassade remit ses lettres de créance et prononça un discours. Ce jour-là, rien ne fut conclu: on se borna à la réception de ces lettres et à un échange de présents et de politesses: l'ambassadeur fut convié à dîner avec le Tsar.

1601.

Cet ambassadeur se nommait Léon Sapiéha et était l'un des principaux conseillers de la couronne de Pologne. Il eut avec le Tsar plus de vingt entrevues, dans lesquelles les deux négociateurs se séparaient tantôt en amis et tantôt en ennemis: quand les affaires tournaient à l'amitié, l'ambassadeur était comblé d'honneurs et on le défrayait de tout, lui et son cortège d'hommes et de chevaux; quand, au contraire, les dis-

cussions avaient pris un caractère hostile, toute l'ambassade était gardée à vue, elle ne pouvait communiquer avec personne et achetait très chèrement l'eau qu'elle devait boire. Enfin, une paix ou trêve de 22 années fut signée le 22 Février 1601 (vieux style) entre les couronnes de Pologne et de Moscovie. Le jour de la conclusion, l'ambassadeur resta auprès du Tsar depuis le matin jusques bien avant dans la nuit, il assista à un festin qui fut splendide comme on peut le croire. Il le fut même d'une manière incroyable. Mais je crois inutile d'en donner des détails.

Entretemps, il arriva de Pologne un courrier porteur de quelques lettres pour l'ambassadeur du roi: il paraît que des choses avaient été oubliées. Deux jours après la conclusion de la paix, l'ambassadeur renvoya ce courrier avec des lettres et deux de ses secrétaires, et personne ne sut ce dont il pouvait être question. Ce courrier se nommait Élias Pilgrimofsky. Plus tard, quelques esprits inventifs ont émis l'idée qu'il s'agissait d'un message du Roi de Pologne au Tsar, pour avertir ce dernier de l'apparition d'un personnage qui se donnait pour être le fils d'Ivan Vassiliévitch. Mais comme on n'en avait encore aucune certitude, la chose en resta là, et Boris ne n'en préoccupa point à cette époque.

Départ de
l'ambassade.

Au premier Mars, l'ambassadeur Sapiéha avec toute sa suite alla prendre congé du Tsar. On l'avait complètement défrayé, tant pour ses hommes que pour ses chevaux: on peut penser ce qui a été consommé par une pareille troupe. Le 3 mars, le cortège partit en triomphe et prit la route de Pologne (42).

La reine Elisabeth envoie
une ambassade
à Moscou.

En cette même année, la bonne reine Elisabeth d'Angleterre, d'heureuse mémoire, envoya au Tsar de Moscovie un ambassadeur qui arriva par mer, sur les vaisseaux de la compagnie des marchands anglais qui trafiquent avec le pays. Cet ambassadeur, un digne et respectable vieillard, avait une suite de 40 jeunes gentilshommes, portant tous des manteaux d'écarlate.

Des postes avaient été mises à sa disposition, et il fut

conduit à Moscou, où il obtint une audience, le 8 Mars. Il apportait, entre autres cadeaux, un lit très artistement travaillé, une quantité de coupes et de plateaux renfermant des objets gracieux ou des épices odoriférantes, et des étoffes d'un tissu admirable. Après avoir remis la lettre de la Reine, lettre qui était remplie de protestations d'amitié et de félicitations, il fut retenu à la table du Tsar qui se plut à converser très affectueusement avec lui de la bonne Reine et de beaucoup d'autres choses.

Depuis longtemps, les Anglais cherchaient par tous les moyens d'obtenir le monopole du commerce avec la Russie, et faisaient des efforts pour y supplanter les Hollandais. L'ambassadeur d'Elisabeth le déclara ouvertement au Tsar et demanda ce privilège pour sa nation, en donnant l'assurance que les Anglais fourniraient à la Moscovie tout ce dont elle avait besoin, mieux et à meilleur marché que quelques marchands hollandais ou d'autres.

Mais le Tsar Boris qui avait un esprit fort sagace, et qui cherchait à rester en paix avec toutes les puissances, sut fort bien quelle conduite il devait tenir dans cette circonstance. D'ailleurs, il aimait la race germanique et connaissait, surtout par mes fidèles relations, les actions mémorables, extraordinaires des Hollandais et leurs victoires sous le commandement de notre illustre Prince Maurice de Nassau.

Il répondit donc qu'il avait une affection égale pour toutes les nations de l'Occident et qu'il désirait vivre en bonne amitié avec toutes. Leurs trafiquants, disait-il, paient régulièrement les taxes et les péages qui forment le revenu des souverains, ils ont ainsi autant de droit de faire le commerce que les Anglais. Il doit amplement suffire à ceux-ci d'être exemptés de ces taxes dans tout l'empire Moscovite et de ne rien payer au trésor du Tsar. Leur proposition manque de sagesse et ils ont tort de vouloir évincer de ce marché un peuple dont ils sont si proches voisins. Il leur objecta d'autres raisons encore.

L'ambassadeur prit son congé et partit de Moscou le 17

Avril en se dirigeant vers son pays par la Livonie. Tous les frais de son séjour furent supportés par le trésor Moscovite, et il reçut, en outre, de riches cadeaux en pelleteries.

Boris de son côté envoya en Angleterre auprès de la reine, un ambassadeur nommé Youri Mikouline, afin de renouveler avec elle un pacte de bonne amitié (43).

Disette en
Moscovie.

Vers ce temps-là, le ciel infligea à tout le pays de Moscovie une disette et une famine telles que l'histoire n'en rapporte point de semblables (44). Toutes les descriptions de ces fléaux que nous lisons dans Albert de Stade et autres chroniqueurs, ne donnent pas une idée de ce que l'empire eut à souffrir de la faim et de la misère: il y eut jusqu'à des mères qui mangèrent leurs enfants. Les paysans et les habitants de la campagne, après avoir consommé toutes leurs ressources: vaches, chevaux, moutons, volailles, sans plus observer les jeûnes de précepte, se mirent à chercher dans les bois divers végétaux tels que des champignons, des morilles et autres choses semblables; ils les mangeaient avec délices en même temps que de la balle ou vanne de blé, des chats et des chiens. Puis leur ventre s'enflait, ils devenaient gros comme des vaches et mouraient tout à coup dans de grandes souffrances; en hiver ils étaient en proie à une sorte de défaillance, tournoyaient sur eux-mêmes et tombaient sur le sol. Les chemins étaient jouchés de cadavres que dévoraient les loups, les renards, les chiens et toutes espèces de bêtes fauves.

A Moscou, dans la capitale, la situation n'était pas meilleure. On était obligé de conduire clandestinement le pain au marché de crainte qu'il ne fût pris par force pendant le trajet, on dut organiser un service d'hommes qui s'en allaient avec des charrettes et des traîneaux, ramasser journellement les cadavres et les transportaient au dehors dans de grandes fosses creusées en plein champ. On les y jetait par masses, comme on fait chez nous de la boue et des ordures. Quand les fosses étaient remplies, on les recouvrait de terre et l'on en ouvrait de nouvelles.

On rencontrait souvent, étendus dans les rues et sur les chemins, des malheureux qui n'avaient pas encore rendu l'âme, et s'épuisaient en efforts pour ressaisir un souffle de vie. Ceux qui avaient la charge de relever les morts, s'emparaient également de ces malheureux qui n'étaient qu'en défaillance, ils les saisissaient par les bras et les jambes, les traînaient à la hâte vers leurs tombereaux et les y jetaient pêle-mêle, comme des touffes de laine dans un panier, de sorte qu'ils y mouraient étouffés par les cadavres.

Celui qui aurait osé donner quelque chose à quelqu'un dans les rues, eût été aussitôt écrasé par la foule qui se serait jetée sur lui pour avoir sa part. Horrible misère. Moi-même, un jour, j'aurais bien voulu porter à manger à un jeune homme qui était assis en face de notre demeure et que je voyais depuis quatre jours se nourrir de foin, ce dont il mourut crêvé, mais je n'osai le faire de crainte d'être vu et d'être attaqué. Le matin, en sortant des murs de la ville, on était sûr d'apercevoir des morts jetés sur des fumiers ou à moitié dévorés, et d'autres objets si horribles que les cheveux se dressaient sur la tête de ceux qui en étaient les témoins.

Un Néerlandais, nommé Arent Claessen ⁽⁴⁵⁾ qui fut longtemps le pharmacien du Tsar et qui avait beaucoup de crédit parmi les Grands, m'a raconté comme un fait réel, que se rendant par un jour d'hiver à une terre où à un village qui lui appartenait, il lui arriva de trouver dans un endroit désert, et gisant dans la neige, un enfant presque mort de faim, de froid et de faiblesse. S'étant aperçu que la pauvre créature avait encore un peu de vie, il la ramasse et la dépose dans son traîneau entre des peaux d'ours et des fourrures. A son arrivée dans le village, où quelques habitants vivaient encore, il dépose l'enfant roulé dans ses couvertures au dessus du four d'une étuve, et lui rend ainsi la chaleur vitale. Quand la petite fille fut revenue à elle, il lui fit prendre un peu de nourriture et de boisson chaude.

Elle put alors raconter d'une voix affaiblie que toute sa

famille était morte d'inanition. «Ma mère seule, disait-elle, a survécu et s'en est allée errant avec moi, mais n'ayant pas la force de me voir mourir de faim, elle a fui dans la forêt et dans le désert et m'a laissé-là, sur le chemin, dans la neige. C'est tout ce que l'on put en tirer.

Arent Claessen, ayant encore un grand voyage à faire, laissa l'enfant entre les mains de ces pauvres gens, avec quelques provisions pour son entretien, en leur recommandant de bien soigner la petite fille, et les avertissant qu'à son retour, sous peu, il la prendrait avec lui.

Mais, hélas ! à son retour, il ne trouva plus personne : tous les habitants du village avaient succombé. Il était persuadé même qu'après avoir épuisé les provisions laissées par lui, ils avaient mangé l'enfant et qu'ils étaient morts de faim ensuite.

Qui peut entendre sans épouvante un fait aussi horrible ? Pourtant il m'a été affirmé et il est bien loin d'être incroyable, car il en arriva une foule d'autres du même genre et non moins affreux.

Cette immense misère n'excita aucune pitié dans le cœur de ceux qui avaient du grain en abondance : ceux qui possédaient des provisions pour trois ou quatre années, souhaitaient que la disette augmentât encore, dans l'espoir de vendre leur blé avec d'énormes bénéfices, oubliant que le fléau pouvait les atteindre à leur tour. Il n'y eut pas jusqu'au Patriarche, le chef du clergé, un homme que l'on regardait à Moscou comme un modèle de sainteté, qui ne laissât entendre qu'il ne vendrait ses nombreuses réserves que lorsque le grain aurait atteint un prix plus élevé encore. Et cet homme, pourtant, n'avait ni femme, ni enfants, ni famille pour hériter de lui ; mais, dans son corps osseux, cassé de vieillesse, et qui marchait à grands pas vers la tombe, l'avarice régnait en souveraine.

Mais la punition divine atteignit tous ces cœurs insensibles. Et le châtement qu'ils reçurent fût si grand et si prodigieux, que nul homme, de quelque talent qu'il fût doué, ne pourrait le décrire.

Epouvantable
disette en Mos-
covie.

Il y avait réellement dans le pays assez de grain pour nourrir toute la population pendant quatre années, mais les gens étaient plus affamés qu'en temps ordinaire: quand ils avaient des vivres, ils mangeaient beaucoup plus que de coutume, et tout en craignant toujours de manquer de nourriture, ils mangeaient sans cesse, sans pouvoir se rassasier. Les seigneurs, les couvents, qui sont en grand nombre, et une foule de gens riches avaient du blé à pleines granges, tellement qu'à force d'y être enfermé pendant des années, il se moisissait; et néanmoins ils n'en voulaient pas vendre. Dieu permit que le Tsar fût aveuglé au point que lui qui pouvait tout ordonner à son peuple, ne lança pas un édit qui forçât rigoureusement tout le monde à vendre son surplus, il se contentait d'ouvrir ses trésors et de distribuer tous les jours de nombreux secours. Mais ils n'apportaient aucun soulagement. Beaucoup de riches paysans qui avaient enfoui de grandes quantités de blé dans des fosses, se refusaient à le vendre, dans la crainte qu'on ne les soupçonnât de posséder les sommes provenant de la vente et qu'on ne vînt les voler et les assassiner. Il s'en trouva même qui, après avoir vendu, se trouvèrent tellement tourmentés de soucis, qu'ils se pendirent dans leurs demeures (46).

Le Tsar, animé des meilleures intentions, faisait donc distribuer des aumônes en plusieurs endroits de la capitale: mais loin d'être efficace, ce moyen rendit la situation plus mauvaise encore. Car, pour profiter de ces faibles secours, tous les paysans et les serfs, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, arrivaient à Moscou, de plus de 150 milles à la ronde, s'entassaient dans une ville où l'on étouffait déjà et où ils périssaient, par masses, comme des mouches dans les jours d'hiver. Outre cela, ils abandonnaient leurs terres, oubliant que sans culture, celles-ci ne donnent point de fruits.

Aumônes que Dieu n'estime point et qui ne donnent aucun profit.

A tous ces maux, il faut ajouter que les officiers, chargés de repartir les largesses du Tsar, étaient des voleurs,

comme ils le sont, du reste, presque tous dans ce pays. Ils faisaient venir, dans les maisons de secours, leurs nièces, leurs cousins, leurs amis qui s'y rendaient, vêtus de haillons, comme les derniers des indigents et c'est à eux qu'ils distribuaient l'argent destiné aux aumônes. Ils y appelaient même leurs maîtresses et un tas de filous et de parasites, qui y venaient dans le même équipage et avaient pour mission de repousser tous les malheureux qui étaient dans un véritable dénuement. Ils les écrasaient dans leur foule, et, armés de bâtons et de massues, ils les rejetaient loin des portes. Les boiteux, les aveugles, les sourds qui ne pouvaient se tirer d'affaire, tombaient morts comme des animaux, sur la voie publique. Une bonne partie des vivres destinés aux distributions était encore emportée par les chiens ou volée par les employés qui en avaient la surveillance. J'ai vu, de mes propres yeux, des secrétaires fort riches qui se glissaient, vêtus en mendiants, parmi ceux qui cherchaient des aumônes. Par là, on peut juger comment les choses se passaient (47).

C'est alors aussi que l'on ordonna la vente du pain au poids et d'après un certain tarif, ce qui n'avait pas eu lieu jusque là. Mais, pour frauder le règlement, les boulangers augmentaient le poids de leur marchandise par l'addition d'une moitié d'eau: de cette façon, le mal était pire qu'auparavant. Quelques uns furent punis du dernier supplice, mais cela ne servit de rien: la famine, la misère, la scélératesse des hommes, tout était arrivé à son comble. On entendait raconter partout des exemples extraordinaires de vols et d'habileté de voleurs. Ainsi, on disait que dans les marchés et dans les foules, on avait pris des chevaux des mains de ceux qui les conduisaient en ne laissant à ceux-ci que la bride. Les routes étaient infestées de brigands et d'assassins, et là où il n'y en avait pas, c'étaient des loups affamés qui attendaient le voyageur; à tout cela s'ajoutaient des maladies graves ou la peste.

Enfin, nulle parole ne pourrait retracer la grandeur du fléau. Cette prodigieuse punition de Dieu ne fut comprise par per-

sonne, car les gens devenaient de jour en jour plus méchants, plus inhumains, plus voleurs qu'ils ne l'avaient jamais été, et on ne trouverait pas dans l'histoire des exemples d'une pareille opiniâtreté dans le mal.

Cette période désastreuse se prolongea jusques vers 1605, et la disette du pain dura quatre années. A la suite de cette famine et de ces épidémies, succéda une guerre intestine, qui fut certainement un des événements les plus étranges dont il soit fait mention dans les annales du monde.

La conscience du Tsar Boris lui reprochait sans cesse sa 1603.
cruelle tyrannie et la manière injuste dont il parvint à la couronne. Il vivait dans les soucis et dans la crainte et il était persuadé qu'il devait encore surgir de quelque part un compétiteur à son trône. Il ne se fiait à personne et ne sortait presque point, sinon aux grandes fêtes.

Ses craintes n'étaient que trop bien fondées: car dans ce temps, les bruits de l'existence de Démétrius, fils du Tsar, Boris passe sa vie dans les soucis.
commencèrent à se répandre en Pologne et la rumeur en parvint jusqu'aux oreilles de Boris. Mais cette rumeur n'était pas assez précise pour que l'on pût savoir exactement à quoi s'en tenir.

C'est pourquoi, après avoir tout bien considéré, le Tsar ne crut pouvoir mieux agir que de faire épouser à sa fille un des frères du roi de Danemark. On dit qu'il l'offrit d'abord à Ulric, mais que celui-ci la refusa; enfin il obtint pour elle la main de Jean, l'autre frère.

A cette occasion, il renouvela un pacte d'amitié avec ce roi qui était son plus proche voisin, et conclut avec lui un traité de paix éternelle et une alliance solide. Ils se partagèrent les terres de Laponie: pour opérer ce partage, il envoya de Moscou un de ses courtisans, nommé Fédor Vorotinsky.

L'ambassadeur chargé d'arranger la question du traité de paix et du mariage se nommait Posnic Dmitrieff (48). Il emportait avec lui le portrait de la jeune princesse très artistement exécuté par un orfèvre nommé Jacques de Haen. Celui-ci

avait aussi ciselé en or fin le Christ, les douze apôtres avec l'archange Gabriel. Le Tsar voulait mettre ces statues dans un grand temple pour lequel un emplacement avait été désigné dans la forteresse, et qu'il se proposait d'appeler le Saint des Saints. Il croyait imiter en cela le roi Salomon et agir avec une piété sincère et une crainte véritable de Dieu; il espérait surtout apaiser la colère divine. Mais il oubliait que pour honorer le Tout-Puissant, il ne suffit pas de lui dédier des temples, bâtis par la main des hommes, et qu'il faut, avant tout, sacrifier et orner ce temple intérieur, l'âme, pour laquelle le fils de Dieu a souffert la mort. Il oubliait aussi que cet or et ces bijoux qu'il destinait à son offrande, provenaient, pour la plus grande partie, des biens qu'il avait confisqués et volés aux plus nobles familles du pays, à ces familles qu'il avait exterminées par centaines, quoiqu'il n'y eût rien à leur reprocher.

Mais son œil aveuglé était insensible à la lumière et son esprit errait dans les ténèbres.

Il avait, comme je l'ai dit déjà, laissé se répandre la rumeur d'un vœu qu'il aurait fait, de s'abstenir pendant quelques années, de répandre d'autre sang que celui des assassins, des brigands ou des voleurs. Et, en effet, il ne versa point celui des hommes les plus considérables du pays: quand il voulait se débarrasser de ces nobles victimes, il les faisait étouffer, ou périr sous le bâton, ou enfouir sous la glace. Cruel subterfuge par lequel il espérait donner le change à Dieu, mais qui ne trompa que lui-même! Il avait à sa solde une horde de scélérats qui se promenaient en fainéants dans les rues de Moscou et avaient pour mission d'écouter ce que disaient les gens, en parlant du Tsar ou des affaires de l'empire. Ceux qui avaient le malheur de faire quelque sortie de paroles sur ce sujet, étaient aussitôt saisis par ces vauriens, et, sur leur témoignage, on les envoyait à la mort après les avoir soumis à la torture, pour leur faire avouer ce qu'ils avaient dit du Tsar; et il arriva souvent qu'à force de tourments ces in-

fortunés confessèrent un crime qu'ils n'avaient pas commis.

Ces infâmes délateurs se tenaient en tous lieux; ils pénétraient dans les maisons et dans les assemblées, partout enfin, où des personnes se trouvaient réunies: on leur donnait le nom de Davotsicks. Enfin, sous ce règne, chacun dut apprendre à se taire: mais malgré toute leur prudence, une foule d'innocents furent victimes de ce triste état de choses qui dura à peu près jusqu'à la mort du Tsar (49).

Malgré toutes ces précautions, Boris avait souvent le cœur plein d'anxiété, comme s'il était poursuivi par les furies. Car toutes ces délations et tous ces aveux, arrachés, hélas! par la torture, lui apprenaient tant de choses, qu'il était sans cesse dans l'attente d'un malheur et cherchait tous les moyens de s'en garantir.

Après le départ de l'ambassade, un courrier arriva, inopinément la nuit, de Danemark à Moscou, le 27 Mai 1602. Il obtint une audience immédiate; il venait annoncer que le roi de Danemark enverrait sa réponse et sa décision par un ambassadeur. Ce courrier se nommait Axel Brahé et il reçut son congé le 16 Février de l'année suivante. Il fut à Moscou pendant ce long intervalle.

Courrier de
Danemark à
Moscou.

Le 15 Août 1601, un légat du Pape vint à Moscou demander l'autorisation de passer par le pays pour se rendre en Perse, ce qui lui fut octroyé (50). Mais si le Tsar Boris avait su que la vraie mission de cet envoyé était celle d'observer l'empire, d'étudier le caractère du peuple et d'en faire un rapport au pape, son maître, afin de pouvoir mettre en œuvre les premiers ressorts d'une conspiration projetée, il aurait sans doute donné à cet ambassadeur une toute autre réponse et lui aurait préparé un festin dont les morceaux ne lui eussent point passé par la gorge. Mais il ignorait que l'on préparait des filets pour le prendre plus tard.

Légation du
Pape.

Le 14 Mars 1602 il arriva, en toute hâte, un courrier de Danemark, annonçant que tout était conclu, le traité de paix et le mariage, et que le frère du Roi allait arriver à Moscou

avec toute sa cour. Cette nouvelle combla Boris de joie; il récompensa généreusement le messager et le congédia le 14 Avril.

Prodiges à
Moscou.

Vers cette époque, eurent lieu à Moscou toute une série de terribles prodiges et d'apparitions, presque toujours la nuit et aux abords du palais du Tsar. Ces fantômes nocturnes occasionnaient aux soldats de garde une frayeur telle qu'ils se cachaient et que plusieurs en moururent. Ainsi, ils affirmaient énergiquement avoir vu, une nuit, courir dans les airs un char attelé de 6 chevaux et conduit par un Polonais qui faisait claquer son fouet au dessus du palais, en criant d'une manière terrible. Plusieurs soldats de la garde en avaient été si fort épouvantés qu'ils s'étaient enfuis dans les jardins; au matin, les soldats racontaient ces visions à leurs officiers, ceux-ci les transmettaient aux chefs plus élevés, de sorte que tout cela revenait aux oreilles du Tsar qui en devint, de jour en jour, plus anxieux. Il brûlait de voir l'accomplissement de son projet, et il craignait sans cesse, sans savoir pourquoi, de voir sortir de la Pologne quelque chose d'extraordinaire. Et en effet, tous ces présages annonçaient des malheurs futurs, des malheurs plus grands peut-être que la famine et la misère, ces terribles punitions célestes que le pays venait de subir ⁽⁵¹⁾.

Préparatifs
du mariage.

Cependant, il poursuivait avec activité les préparatifs du mariage qui devait se faire aussitôt après l'arrivée du prince. Il envoya d'abord à Ivangorod, la première ville où le fiancé devait s'arrêter, une cargaison de vivres, de meubles, tels que lits, coffres, et tout ce qui sert à monter la cuisine, l'écurie et la cave. Un grand nombre d'officiers de la cour y attendaient la venue du duc: le Grand-Chancelier était chargé de la réception au nom du Tsar. Ce Grand-Chancelier se nommait Affanassi Ivanovitch Vlassieff; c'était un homme d'esprit, très savant, très éloquent, et qui avait été maintes fois envoyé en mission auprès de l'Empereur des Romains. Il était assisté de Michel Glébovitch Saltykoff. Tous attendaient avec impatience l'arrivée des vaisseaux danois.

Le 23 Juillet 1602, un courrier vint annoncer que cette flotte avait mis à la voile et que le Prince était en route. Ce messager s'en retourna le 25, chargé de présents.

Enfin, le duc aborda à Ivangorod ou Narva avec plusieurs vaisseaux et une suite de 400 personnes, parmi lesquelles un grand nombre appartenaient à la noblesse ⁽⁵²⁾. Il fut reçu avec les plus grands honneurs et la plus grande magnificence, par les seigneurs délégués du Tsar, et par toute la bourgeoisie. On lui souhaita la bienvenue au nom du Souverain, et on le le logea, lui et sa suite, dans les meilleures maisons que l'on avait préparées à cet effet, et où ils menèrent joyeuse vie. Pendant ce temps, on déballait les bagages, les meubles, les vins et le trésor du prince: tous ces objets furent conduits à Moscou par les chevaux de poste du Tsar. Il vint aussi de la capitale plusieurs carrosses avec celui du Tsar qui était fort artistement construit à la manière antique. Dans tous les relais de poste, on avait placé des chevaux pour transporter tous ces hommes, tous ces bagages et toutes ces provisions. Il y avait un va-et-vient continu d'estafettes qui apportaient, d'heure en heure, des nouvelles au prince.

Quand tout fut débarqué, après avoir passé plusieurs jours à Narva, le prince partit pour Moscou accompagné d'un magnifique cortège de nobles et de courtisans: il fit son entrée dans la capitale, le 19 Septembre 1602, avec un grand déploiement de splendeur, à la manière moscovite.

Le Tsar avait ordonné à tous ses serviteurs allemands, polonais, livoniens et autres, de s'habiller le plus richement possible dans leurs costumes nationaux respectifs, et de se munir de beaux chevaux richement caparaçonnés: tout cela fut exécuté, car c'était lui qui en faisait les frais.

Quand le jour de l'entrée du prince fut venu, on envoya de bon matin des crieurs annoncer par toute la ville l'interrup-

Préparatifs
pour l'entrée du
Duc Jean.

tion de tout travail pour ce jour-là et que toutes les corporations, la bourgeoisie, les seigneurs, la noblesse, les fonctionnaires, les gens du peuple, eussent à se revêtir de leurs meil-

leurs habits, et à sortir de la ville pour aller à la rencontre du frère du roi de Danemark. Tous ceux qui possédaient des chevaux devaient les harnacher de leur mieux et se joindre à ce vaste cortège.

Tout cela fut exécuté ainsi: le coup-d'œil qu'offrait de loin cette multitude était admirable: on eût dit une montagne d'or, parsemée de fleurs de toute espèce. Les Grands, les nobles, les étrangers étaient suivis chacun de 5, 10, 20 ou 30 valets à cheval, aussi richement vêtus que leurs maîtres. Entre les marchands et les personnes de toute condition, il y avait une même ardeur à bien recevoir le prince.

Au matin, par ordre du Tsar, le grand maître des écuries, Michel Ignacévitch Tatischtscheff, un très bel homme, fort instruit, sortit de la ville en conduisant le cheval du Tsar, tout couvert d'or et de pierreries. A un mille de Moscou, il devait souhaiter la bien-venue au Duc, au nom du Tsar, lui présenter son cheval et présider à l'entrée du prince: tout cela fut exécuté ponctuellement.

A la distance susdite, le prince sortit de son carrosse et fut placé sur le cheval du Tsar avec beaucoup de respect et de révérences. Il était entouré de 30 hallebardiers et de quelques mousquetaires vêtus de justaucorps de satin blanc et de hauts-de-chausse de velours rouge. Derrière lui, venait toute sa suite sur les chevaux et dans les voitures du Tsar. Le prince était vêtu de velours noir uni, et d'un manteau de même, brodé d'or et de perles.

Son entrée
solennelle à
Moscou.

C'était un spectacle merveilleux que celui de cette multitude allant à la rencontre du fiancé; elle se déroulait à perte de vue dans la campagne; on eût dit une armée innombrable. On admirait surtout la magnificence et la brillante tenue des cavaliers moscovites presque tous habillés de drap d'or et de couleurs variées.

L'entrée se fit par la porte de Tver. Les rues de la capitale étaient encombrées d'habitants dans leur plus beaux costumes, on y voyait un grand nombre de dames ruisselan-

tes de perles et de bijoux. Le prince fut conduit ainsi à son palais qui avait été approvisionné avec soin et où se trouvaient une armée de valets, des fendeurs de bois, des porteurs d'eau, des esclaves, des chevaux; un état de maison semblable à celui du Tsar lui-même.

Le Tsar constitua son propre oncle, Simon Nikitovitch Godounoff, au service du prince: on appelait ce Godounoff l'oreille droite du Tsar, parceque le Tsar lui confiait ses trésors et l'exécution des affaires secrètes. C'était un vrai tyran.

Le Duc avait emmené avec lui du Danemark, un des principaux conseillers de ce royaume, Axel Gyldestern, homme excellent et plein d'esprit. Pendant l'entrée, le Tsar et son fils s'étaient postés secrètement sur les remparts de la citadelle, d'où ils pouvaient voir tout le cortège qui devait passer devant eux.

Le Duc avait encore avec lui, parmi sa nombreuse suite, des prédicateurs, des médecins, un chirurgien, et jusqu'à un bourreau. Outre tout cela, on lui avait fourni, à Moscou, un grand nombre de gens. Son palais avait une garde de jour et de nuit, afin de le préserver de l'incendie et de tout autre malheur; enfin, le Duc et son monde étaient traités d'une manière tout à fait royale.

Le 28 Septembre, selon la coutume moscovite, le Duc et toute sa maison, seigneurs et domestiques, grands et petits, furent invités tous à dîner chez l'empereur. D'après la coutume, quand on adresse à une personne une invitation de ce genre, on convie ordinairement avec elle quelques uns de ses valets, qui alors mangent ensemble à une même table. On vint les inviter au palais du Duc, où avaient été conduits les propres chevaux du Tsar, sur lesquels ils firent une nouvelle entrée triomphale. Le Duc était escorté de deux grands dignitaires: toute sa suite et les nobles le suivirent jusque dans la grande salle du palais impérial.

Là, Boris et son fils lui donnèrent l'accolade et lui souhaitèrent avec joie la bienvenue. La Tsarine et la jeune

princesse pouvaient voir le Duc, sans en être vues; elles étaient cachées derrière des grilles (53), car les Moscovites enferment leurs femmes et leurs filles et n'en permettent la vue à qui que ce soit (54).

Festin donné par Boris.

Au festin, Boris était assis dans toute sa majesté sur un trône à degrés: à sa droite siégeait son fils Fédor, et à côté de celui-ci, le Duc: ces trois personnages occupaient seuls la table d'honneur. Un peu au-dessous d'eux et tout autour de la salle, se trouvaient disposées un grand nombre de tables où tous les convives étaient rangés selon leur rang et qualité. Il étaient servis par les seigneurs du pays. Le Tsar, le prince et le Duc mangeaient et buvaient dans de la vaisselle d'or fin, la plupart des autres invités dans de la vaisselle d'argent. Le festin fut extraordinairement splendide et les convives se livrèrent à la joie depuis midi jusques bien avant dans la nuit. De grands feux furent allumés dans la forteresse, sur de hauts foyers préparés à cet effet.

A ce festin assistaient aussi le clergé, c'est-à-dire les évêques, les métropolitains et d'autres dignitaires, plusieurs riches marchands et les officiers étrangers attachés à la cour. Le Tsar s'entretint très affectueusement, avec le Duc, du roi de Danemark et d'autres monarques; il but trois fois à sa santé en lui passant au cou, à chaque fois, pour l'honorer, un des colliers qu'il portait lui-même.

Après le repas, le Duc prit tendrement congé de son hôte qui le fit reconduire dans ses appartements sous l'escorte des plus grands seigneurs du pays.

Maladie du Duc.

Le 16 Octobre 1602, le duc Jean devint subitement malade: ce qui occasionna une grande affliction tant parmi sa suite qu'à la cour du Tsar. Il était atteint d'une fièvre chaude qui bientôt persista et se mit à empirer. Le Tsar en conçut une vive inquiétude et envoya auprès du malade tous ses médecins, ses chirurgiens et ses apothicaires, qui le veillèrent tour-à-tour le jour et la nuit: le 26, il vint, en personne, lui faire une visite. Dans cette entrevue, Boris versa beaucoup

de larmes et s'abandonna à une profonde douleur: il craignait que la volonté de Dieu fût contraire à son projet de faire du Duc son beau fils et il tremblait de le voir mourir.

Les Moscovites étaient très mécontents de la conduite du Tsar dans cette occasion, ils murmuraient en secret, et prétendaient que le souverain s'abaissait et compromettait fortement sa Majesté en visitant, dans sa maladie, un païen: ils allaient même jusqu'à dire qu'en agissant ainsi, il avait perdu la raison, car ce peuple regarde son Tsar comme un Dieu. Quelques uns des Grands concevaient un dépit violent, à la pensée qu'un étranger, un mécréant — comme ils appellent tous ceux qui ne sont pas leurs compatriotes — épousât la fille de leur souverain et pût éventuellement régner sur le pays. Ils souhaitaient donc sa mort: mais ils se gardaient bien d'exprimer ce souhait.

Cependant Simon Nikitovitch Godounoff avait osé dire qu'il fallait que le Tsar fût devenu insensé pour faire à un *Latvys*, à un homme indigne de fouler le sol de la terre sainte, (c'est le nom qu'on donne à la Moscovie), l'honneur de lui accorder sa fille. Ce mot de *Latvys* est le terme le plus injurieux dont les Moscovites se servent pour qualifier les peuples de race germanique. C'est un mot que l'on ne pourrait pas rendre en langue hollandaise par une expression ayant un sens raisonnable (55).

Cette parole de Simon Nikitovitch aurait coûté la vie à lui et à bien d'autres, en cas de guérison du Duc. Mais la maladie s'étant empirée de jour en jour, il décéda le 28 Octobre. Cette mort inopinée plongea dans la douleur le Tsar et les nombreux étrangers qui habitaient la Moscovie: ceux-ci, en effet, espéraient un jour avoir en lui un bon maître ou un puissant appui auprès du Tsar. Mais, je crois que, parmi les Moscovites, le sentiment général était la joie, bien qu'ils n'en fissent rien paraître.

Aussitôt après le décès, Boris envoya en Danemark un message pour apprendre la triste nouvelle au Roi: les por-

Il meurt à
Moscou le 28
Octobre.

teurs de ce message étaient le postillon Reinold Dreyer, un certain Youri Buran et quelques personnes de la suite du Duc. Pendant ce temps, on faisait les préparatifs de l'inhumation qui devait avoir lieu dans le temple de la Slabode allemande, bourg situé à un mille anglais hors de Moscou, sur le Jairus, rivière qui se jette dans la Moskova. C'est là que demeurent tous les Livoniens que le tyran Ivan emmena jadis en esclavage et qui, maintenant, avaient obtenu la liberté, avec cette réserve qu'ils leur était défendu de quitter l'empire, où ils pouvaient d'ailleurs se créer des moyens d'existence. Ces colons possédaient là un temple où l'on prêchait la doctrine de Luther; c'est dans cet édifice, qu'avec la permission du Tsar, on construisit un caveau destiné à recevoir le sarcophage contenant la dépouille mortelle du défunt.

Son enterrement.

Le corps, après avoir été embaumé, fut déposé dans un cercueil de chêne que l'on mit dans une grande caisse de de cuivre, garnie de bandes et de cercles solides, peints en noir. Cette bière fut posée sur un grand char tout tendu de noir et attelé de quatre chevaux noirs caparaçonnés de deuil. Voici dans quel ordre on conduisit le corps jusqu'au bourg susdit, au bord du Jairus.

En tête du cortège funèbre, étaient menés, d'abord, huit chevaux alternativement revêtus de velours et de drap noir. Après eux, suivaient trois des officiers du défunt avec ses trois écussons, un officier portant la couronne et un autre portant le sceptre, vingt seigneurs tenant en main un cierge allumé de cire noire et orné des armoiries du Duc, trois fonctionnaires de la cour, à cheval, ayant chacun un étendard orné des trois écussons; derrière eux, marchait une troupe de trompettes et de cimbaliers avec leurs instruments voilés de deuil.

Puis venait le char funèbre avec le cercueil: il était suivi du grand Amiral portant le grand écusson du royaume de Danemark, de Norwège, des Wendes et des Goths. Après lui, marchaient tous les seigneurs et les officiers de la cour du défunt, toute sa suite, en deuil, et enfin, tous les étrangers.

Le Tsar Boris et son fils suivirent le convoi le long de deux rues de Moscou: au retour, le Tsar pleura beaucoup et ordonna à ses Grands, à ses chanceliers, à toute sa cour, d'accompagner le corps jusques au temple où il devait être inhumé. Cet ordre occasionna une profonde émotion parmi les Moscovites et ils ne purent l'oublier.

Quand le cercueil eut été descendu dans le caveau, les étendards et les blasons furent exposés dans l'église; l'oraison funèbre fut prononcée par Jean Lundius ⁽⁵⁶⁾, prédicateur du Duc, et des chants magnifiques furent exécutés par le ministre, les maîtres d'école et leurs élèves et tous les Livoniens, qu'ensuite l'on récompensa généreusement. Toute cette cérémonie se fit en présence et au grand étonnement des seigneurs et des boyards moscovites qui avaient ce culte en aversion. L'église outre les présents, reçut une somme de 2000 rixdalers.

Le 7 Mai 1603, Reinold Dreyer qui avait été porter en Danemark la nouvelle du décès, revint à Moscou. D'après ce qu'il nous apprit, personne n'en avait ressenti une plus vive affliction que la sœur du Duc, aujourd'hui reine d'Angleterre: mais on était généralement convaincu en Danemark que le prince avait été empoisonné. Cette opinion, cependant, est tout à fait fausse; car les gens de la suite, qui avaient presque toujours été auprès de lui, connaissaient parfaitement la maladie dont il était atteint et furent témoins que, jusqu'à sa mort, il avait conservé la parole et toute sa présence d'esprit.

Ce prince était un grand et beau jeune homme, bien qu'il eût le nez un peu proéminent; il avait un caractère modeste et tranquille. Boris qui l'avait pris en affection, fut vraiment inconsolable de sa mort, car il voyait à l'évidence que le Tout-Puissant renversait tous ses projets: il ne savait plus de quel côté se tourner.

Il avait aussi envoyé en Groussine, pays situé entre la Mer Caspienne et le Pont Euxin, une ambassade chargée de demander pour son fils la main d'une princesse: mais cette mis-

1603.

Ambassade
au pays de
Groussine.

sion manqua comme avaient manqué toutes ses combinaisons pour assurer le trône à sa dynastie. C'était une fatalité: il vivait dans l'attente perpétuelle de quelque malheur et, cependant, il n'y avait que sa seule conscience qui le menaçât et lui inspirât de la crainte.

Départ de la
suite du prince
de Danemark.

Le 3 Juin, Axel Guyldenstern prit congé du Tsar et partit avec toute sa suite pour le Danemark: ils emportaient tous de riches présents et furent conduits en grande cérémonie jusqu'au bord de la mer.

Quelques uns des nobles qui étaient venus avec le Duc avaient le désir de rester en Moscovie au service du Tsar: mais celui-ci répondit à leur demande en les engageant à retourner d'abord dans leur patrie, et à se montrer à leurs maîtres pour leur raconter la manière dont ils avaient été reçus par lui. Après cela, ceux qui voulaient s'engager au service de l'empire moscovite seraient les biens venus et recevraient d'honorables positions. «Si vous restiez ici maintenant, leur disait-il, on serait persuadé en Danemark, que nous vous retenons par force.» Cela les détermina à partir.

Plus tard, un certain Matthieu Knoutzen revint en Moscovie où il fut parfaitement reçu: il devint capitaine de 200 cavaliers, et fut gratifié, outre ses gages, d'un domaine qui lui permettait de vivre en seigneur (57).

Ambassade de
la part des villes
hanséatiques.

Au milieu de tous ces événements, arrivèrent à Moscou, des ambassadeurs venant de Lubeck et envoyés par les villes hanséatiques. Leur mission avait pour but d'obtenir du Tsar et Grand Prince de Moscovie, la faveur de pouvoir trafiquer à Novogorod où ces villes avaient eu jadis leur entrepôt; ce privilège, elles l'avaient perdu à la suite des guerres sanglantes qui eurent lieu en Livonie entre les Moscovites, les Polonais et les Suédois. Outre cela, les Villes hanséatiques demandaient le rétablissement de leur ancienne exemption des taxes.

Le Tsar Boris leur accorda tout, sauf ce dernier point, «car ces taxes, disait-il, reviennent de droit aux Princes, elles forment leurs ressources pour faire la guerre; il doit suffire aux

villes d'avoir obtenu, dans tout l'empire, la liberté de conscience, la liberté du trafic et d'autres avantages. C'est, du reste, pour elles, une chose de peu d'importance que de payer les taxes. «Les villes acceptèrent donc les concessions qui leur furent faites et offrirent, en signe de gratitude, les cadeaux suivants.

D'abord, une double aigle, de grande dimension: elle avait les ailes étendues et tenait en ses serres un sceptre d'or; puis un lion tenant dans sa griffe droite une épée et dans l'autre un globe.

Présents donnés par les Villes Hanséatiques.

Après cela, venaient une aigle simple, un rhinoceros, un éléphant, un cheval, un cerf, un ours, une licorne, un lièvre, un lévrier, un élan, une salamandre, un dragon, un serpent, des ciselures représentant l'Espérance, l'Amour et la Fidélité, et d'autres représentant Vénus et Cupidon. Tous ces objets étaient en vermeil et formaient des vases à boire très habilement travaillés. Le Tsar ne les accepta qu'à cause de leur beauté artistique. De jeunes gens habillés de noir les transportèrent sur des écharpes d'étoffe blanche ou rouge. Les envoyés, après avoir obtenu audience, furent reconduits au logis qui avait été préparé pour eux, et, à midi, on leur apporta de la table du Tsar 100 plats chargés de mets. Tous ces plats étaient d'or pur, et chacun d'eux était porté par un homme vêtu de rouge. On y avait ajouté une multitude de pots, de hanaps, de cruches remplis de toutes sortes de boissons. Ce cortège était conduit par un seigneur à cheval, chargé de porter aux envoyés des paroles de bienveillance de la part de l'Empereur. Ils reçurent en outre, journellement, des provisions, pour eux, leurs gens et leurs chevaux.

Ayant pris leur dernier congé, ils partirent avec une escorte, le 11 Juin, après avoir été défrayés de tout (58).

Le 4 Septembre, un ambassadeur de Perse vint à Moscou afin de féliciter le Tsar et renouveler l'amitié qui a toujours régné entre le souverain de la Moscovie et le Sophi de Perse. Il apportait avec lui, pour les offrir en présents, de magni-

Ambassade de Perse à Moscou.

fiques tapisseries, des pierreries, de belles étoffes damassées, des draps d'or, du baume précieux contenu dans des coupes en or, et enfin, des plantes odoriférantes. Après avoir été traité royalement pendant tout l'hiver, il s'embarqua au printemps sur la Moskova sur de grands bateaux et avec une belle escorte qui le conduisit par le Volga jusques à Astrakan. Là, il trouva des navires prêts à le recevoir et traversa la mer Caspienne. Il avait également été affranchi de toute dépense (59).

Brigands sur
les grands che-
mins.

En ce même mois, quelques serfs de boyards et de grands seigneurs, s'étant revoltés à Moscou, se réunirent et se retirèrent dans des forêts et des déserts, d'où ils se jetaient sur les voyageurs pour les dépouiller: ils avaient rendu très dangereuse la traversée vers la Pologne et la Livonie. Le Tsar envoie contre ces scélérats un corps d'environ 100 arquebusiers choisis, sous le commandement d'un seigneur de la cour, jeune homme très vigoureux et très actif, nommé Ivan Fédorovitch Basmanoff. Mais les brigands ayant été prévenus, prennent leurs mesures, se posent en embuscade dans un chemin étroit, entre deux forêts, surprennent le malheureux jeune homme et le percent de coups, lui et la plupart de ses compagnons.

Le Tsar fut vivement affligé de la mort d'Ivan Basmanoff qui s'était conduit en héros: il fit poursuivre les brigands avec la plus grande vigueur et quand on se fut emparé d'eux, on les pendit aux arbres des chemins sur lesquels ils accomplissaient leurs coupables exploits (60).

A la fin du mois de Septembre, mourut la vieille Tsarine Alexandra, veuve du Tsar Fédor Ivanovitch, sœur de Boris, et qui s'était faite religieuse, comme je l'ai dit auparavant. Elle succomba, dit-on, au chagrin que lui causaient et l'état déplorable de l'empire et la conduite insidieuse et tyrannique de son frère à l'égard des grandes familles. Elle lui prophétisa une foule de choses et lui annonça les malheurs qui devaient lui arriver. Cependant, elle fut toujours pour lui

pleine de dévouement et ne cessa de lui donner d'excellents conseils: aussi ressentit-il vivement la perte qu'il faisait en elle. Mais le Tout-Puissant a tiré de cette vallée de larmes et appelé à lui cette vertueuse princesse, afin qu'elle ne fût pas témoin des calamités qui devaient surgir dans son pays et qu'elle ne leur survécût point. Elle fut inhumée le 27 Septembre au Kremlin, dans l'église de Vosnesenia: les pleurs et les sanglots du peuple l'accompagnèrent jusqu'à sa tombe. Le Tsar et son fils suivirent le convoi en traineau, avec une foule d'hommes, de femmes et d'enfants (61). La disette continuait toujours à sévir.

Voyant que la fortune lui était contraire en tout, et que Dieu renversait tous ses projets, comme l'avait prouvé la mort presque simultanée du duc Jean, de la Tsarine et de plusieurs vertueux personnages, Boris fut pris d'une vive inquiétude et perdit l'espérance d'obtenir jamais la réalisation d'un seul de ses vœux. Cependant, il résolut de faire encore une dernière tentative.

Boris est malheureux dans toutes ses entreprises.

Il songea donc, si quelque parti pouvait se rencontrer, de donner sa fille à l'un des Grands de sa cour; en lui promettant une grande partie de l'empire pour apanage, il croyait pouvoir compter sur cette ressource. Il envoya une ambassade dans le pays de Grousine, comme nous l'avons déjà vu.

Cette ambassade qui partit de Moscou au printemps, en descendant le Volga, avait pour chef Michel Ignacevitch Tatistcheff; ancien grand-maître des écuries, personnage aussi intègre qu'intelligent. Celui-ci avait pour secrétaire André Ivanoff, homme également instruit et vertueux, et sa suite se composait d'environ quarante seigneurs de la cour et valets.

1604.

Mais cette mission fut stérile: malgré leur longue absence, ces envoyés travaillèrent en pure perte. Le pays où ils poussaient leurs recherches était, pour ainsi dire, rempli de petits souverains peu considérés, livrés aux pratiques païennes et vivant d'une manière sauvage. Il n'y avait rien à trouver là. Quand les envoyés revinrent en Moscovie, Boris n'était plus.

Ils portaient avec eux de précieuses pelleteries et d'autres objets pour les offrir en cadeau aux gouverneurs tartares ou turcs. Cette ambassade avait été mise en campagne dans le but unique de découvrir, pour être l'épouse du fils de Boris, une princesse de bonne et puissante race, qui eût scellé l'amitié entre son pays et la Moscovie. Le Tsar espérait ainsi, en cas d'agression, trouver dans les Tartares des alliés toujours prêts à voler à son secours: mais tous ses plans furent contrariés.

La contrée que les Moscovites nomment la Grousine est située entre la mer Caspienne et le Pont Euxin, à deux cent milles allemands, environ, au delà de Petigor. Quelques uns prétendent même que le Mont-Caucase en fait partie. Les ambassadeurs, pendant leur voyage en ce pays, rencontrèrent un grand nombre de petits princes tartares avec lesquels ils conclurent des traités d'étroite amitié. Mais pendant qu'ils traversaient les montagnes, on apprit que des bandes turques et tartares se livraient au meurtre et à la rapine chez les peuples des environs de la mer Caspienne, qui étaient sujets de l'empire Moscovite. Déjà les habitants d'Astrakhan et d'autres villes en avaient donné la nouvelle à la cour de Moscou. Boris envoya sur-le-champ 50,000 hommes, parmi lesquels plusieurs Polonais et Livoniens, pour réduire cette agression, mais la plupart de ces troupes périrent, tant sous les coups des Turcs et des Tartares, que de misère et de chagrin: un petit nombre seulement en revint au pays.

Description du
voyage de l'am-
bassade dans la
Grousine.

Il y avait à Moscou des gens qui savaient raconter des volumes entiers de merveilles du pays de Grousine et des peuples qui l'habitent, et qui pourtant n'en rapportaient rien d'exact. Ils disaient que l'on y rencontre, en maints endroits, des hommes forts comme des géants, qui ne quittent jamais leurs armes, même en conduisant la charrue ou en se reposant au logis: ils demeurent dans de vastes cavernes sous les montagnes dont le pays est hérissé.

D'après leur dire encore, la chaleur y est très forte; et

l'on y trouve des champs superbes, au pied comme au sommet des montagnes et le bétail y abonde. Il est peuplé de nombreuses tribus qui s'attaquent et se pillent les unes les autres et ne vivent jamais en repos et en paix. En quelques endroits, on révère le nom d'Alexandre-le-grand, qui, dit-on, y résida quelque temps avec son armée, ce qu'attesteraient de nombreuses ruines de murailles en marbre artistement taillé et couvert de lettres grecques incrustées d'or et d'argent: on y honore aussi un certain Témiraacsach, que l'on croit être le même que Tamerlan. J'ai déjà donné ces détails dans la vie du Tyran Ivan Vassiliévitch.

Celui qui nous racontait ces choses, avait été blessé de plusieurs coups de flèche, il avait erré longtemps, lui et ses compagnons, avant de retrouver les bords de la mer Caspienne; quand ils les eurent atteints, ils marchèrent encore pendant quatre semaines environ, avant d'arriver à Astrakhan, vivant du poisson qu'ils prenaient et de la chair des chevaux sauvages auxquels ils faisaient la chasse et qui y sont nombreux. Pendant ces quatre semaines, ils ne rencontrèrent ni villes, ni habitants; ils traversèrent des champs de verdure, des bruyères et quelques rares forêts, où croissaient des plantes superbes. Ils y trouvèrent de la Rhubarbe et autres racines semblables qui leur étaient inconnues. En un mot, le pays leur parut être un vrai paradis terrestre.

Il en revint donc peu à Moscou de cette expédition avortée. Cependant on n'entendit plus parler des Turcs qui étaient en guerre avec la Perse (62).

Les Nagoïs qui avaient toujours été tributaires du Sultan, seconant leur joug et choisissent le Tsar pour Suzerain. A cette nouvelle, Boris leur envoie sur-le-champ un de ses neveux Stépan Stépanovitch Godounoff, un brave jeune homme, qu'il chargea de recevoir le serment de fidélité de ces peuples. Il partit avec une suite nombreuse et portant de riches présents pour les principaux du pays. Mais son voyage fut empêché et le jeune ambassadeur dut s'arrêter à Saratoff, ville sur les

Les Nagoïs
passent aux
Moscovites.

bords du Volga. Là, il reçut la visite de plusieurs marchands d'Astrakhan qui lui apprirent que le fleuve était infesté de brigands. Ces brigands étaient des Cosaques, qui avaient pillé des bateaux de 1000 last et en avaient tué les équipages.

On n'osait plus naviguer sur le Volga; la plupart des négociants restaient à Astrakhan avec leurs marchandises: ceux qui étaient arrivés à Saratoff prirent leur chemin par la grande steppe et parvinrent, comme ils le purent, à Moscou, après une traversée de douze semaines. L'agitation causée dans le pays par ces Cosaques força donc Stépan Stépanovitch à suspendre son voyage (63). C'était le prélude de l'avènement de Démétrius (64).

Le moine Rastriga se rend de Pologne en Moscovie et se présente comme étant le jeune Démétrius mort depuis longtemps.

On connaissait en Pologne tout ce qui se faisait en Moscovie. Quelques scélérats, échappés de Moscou, s'étaient mis au service de Seigneurs polonais, des Vichnevetsky, du Palatin de Sendomir et d'autres. Parmi eux, se trouvait un jeune homme qui avait été autrefois le valet d'un abbé ou d'un religieux du couvent de Tschoudoff ou Couvent des miracles, à Moscou. Destiné à porter aussi le froc, ce jeune garçon avait été employé à copier des livres ou même à écrire ceux de son maître, et comme il était fort intelligent, il acquit de cette manière une connaissance parfaite des secrets de l'état. Il savait toutes les actions de Boris: l'histoire de l'assassinat de Démétrius, les précautions prises pour en étouffer le souvenir, enfin, tout ce qui a été rapporté plus haut. Il fixa profondément ces choses dans sa mémoire; puis, s'emparant de divers objets dont il avait besoin, déroband des papiers secrets à son maître, il s'enfuit du monastère, traversa l'empire en demandant l'aumône, et parvint en Pologne. Il y apprit la langue du pays et retourna à diverses reprises en Moscovie, déguisé tantôt en valet de ferme, tantôt en mendiant. En l'an 1600, quand fut conclue la trêve de 22 ans entre la Pologne et la Moscovie, il accompagnait, en qualité de gentilhomme, l'ambassadeur polonais et fut informé ainsi

des affaires les plus cachées de l'empire et de tout ce qui s'y était passé (65).

Il s'était, déjà de longue main, donné en Pologne pour être le fils d'Ivan Vassiliévitch, le Démétrius que l'on croyait avoir été assassiné à Ouglitch, et il apportait de nombreuses preuves pour établir de quelle manière il avait été sauvé par quelques personnes de la cour dont il disait les noms, mais qui étaient décédées.

Il racontait, point par point, sans jamais se tromper dans un détail, tous les incidents de sa délivrance, et comment un jeune garçon qui lui ressemblait tout-à-fait avait été revêtu de ses habits, substitué à sa place et assassiné. Enfin, il fit une forte impression sur quelques personnes; on le soumit à des enquêtes sévères parmi les adhérents des Jésuites, en Pologne, mais il confirma toutes ses allégations par les serments les plus solennels. Il disait le jour et l'heure de sa naissance, de sa mort et de son enterrement prétendus: grâces à ces détails qu'il avait appris dans les livres et les mémoires de son maître, il jetait la conviction dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient. Les seigneurs de Sendomir et plusieurs autres de ses adhérents, qui étaient tous des Jésuites, adressent ces renseignements au Pape et lui demandent conseil. Celui-ci, après avoir mûrement examiné la question, leur donna l'autorisation de tenter une entreprise sur la Moscovie. Il envoya d'abord un légat à Moscou, sous prétexte de demander la permission de traverser l'empire pour se rendre en Perse, mais en réalité pour étudier la situation du pays, le caractère et la condition du peuple, son degré de crédulité et sa misère. Quand il eut reçu un bon rapport sur tous ces points, il s'imagina qu'il lui serait facile, en agissant avec vigueur et promptitude, de s'emparer du pays au moyen du nom de Démétrius, fils du défunt souverain. Le commun du peuple, en effet, aime assez le changement en fait de princes; il se berce sans cesse de l'espoir d'en rencontrer un meilleur que celui qui le gouverne. Dans le cas présent, il avait la certi-

Conseil tenu
en Pologne par
les adhérents
des Jésuites
pour soutenir le
faux Démétrius
en Moscovie.

tude de ne pas se tromper et de voir tout réussir au gré de ses vœux, puisqu'il retrouvait le véritable héritier de la couronne. Il le croyait du moins.

Ce Démétrius, donc, commençait à s'élever davantage de jour en jour et à montrer de l'audace. Il s'adresse aux Etats de Pologne et aux Grands de l'Empire et demande leur assistance pour récupérer son héritage et punir l'usurpateur qui s'était assis, sans droit, sur le trône des Tsars de Moscovie. En outre, il promet d'épouser la fille du comte de Sendomir et de la couronner Tsarine, aussitôt qu'il serait rentré dans le palais de ses aïeux. Enfin, après avoir dévoilé ses projets, il requiert le secours du roi de Pologne.

L'empereur
d'Allemagne
prévient le Tsar
par son ambas-
sadeur.

La connaissance de ces faits fut envoyée de Pologne à l'Empereur d'Allemagne et aux autres souverains, et on ajoutait qu'il n'y avait pas à douter de l'authenticité du prétendant. L'empereur qui avait toujours été en bonne amitié avec le Tsar, se résolut à avertir celui-ci afin qu'il se tint sur ses gardes et prit des précautions. Dans ce but, il lui envoya une ambassade solennelle. Cette ambassade fut précédée par un courrier qui arriva à Moscou, au mois de Mai 1604 et qui était porteur des lettres de l'ambassadeur demandant le libre passage jusqu'à Moscou. Après l'avoir obtenu, ce courrier repartit aussitôt.

Le 15 Juillet, l'ambassadeur en personne fit son entrée à Moscou. C'était un homme de petite stature, mais qui paraissait intelligent. Il était chevalier de Malte. On le reçut avec de grands honneurs: il montait le cheval du Tsar et avait une escorte de 30 hallebardiers habillés de velours blanc et bleu. Le 19, il fut admis auprès du Tsar, remit ses lettres de créance avec quelques présents et prononça un beau discours dans lequel, au nom de son maître, il pria le Tsar de prendre de promptes précautions, car le soi-disant Démétrius avait déjà en Pologne de nombreux adhérents, prêts à le soutenir vigoureusement par les armes. De grands désastres pouvaient en résulter pour l'empire, car les Polonais, ces éternels ennemis des Moscovites, ne demandaient pas mieux que

de leur faire tout le mal possible. A ces raisons et à d'autres encore, Boris se contenta de répondre qu'il méprisait leurs tentatives et qu'il saurait bien chasser cette balle avec un doigt, sans devoir y employer toute la main. Il n'en remerciait pas moins l'empereur, qu'il nommait son frère, de son affectueuse attention, et il lui fit remettre, par écrit, la relation exacte de l'assassinat et de l'enterrement de Démétrius. Celui qui usurpe le nom de ce dernier, disait-il, est un traître et un imposteur et son entreprise trouve son plus grand appui dans les Polonais, qui n'ont en cela d'autre but que d'agiter l'empire. Après cette réponse, le Tsar retint à sa table l'ambassadeur avec toute sa suite. Ayant obtenu encore deux autres audiences et reçu de nombreux présents, cet envoyé partit le 13 Août avec son personnel. Le Tsar s'était chargé de tous les frais de leur séjour ⁽⁶⁶⁾.

En Pologne, on n'était pas inactif. Avec l'appui formel du Pape et des adhérents des Jésuites, en Pologne, ce Démétrius fit avec le Palatin de Sendomir, un traité par lequel il s'engageait à épouser la fille de ce dernier et à la proclamer Tsarine, aussitôt qu'il serait assis sur le trône de son père. Il s'engageait, en outre, à restituer aux seigneurs polonais et à quelques maisons de Jésuites, les sommes qu'ils lui prêteraient pour les besoins de sa cause; il promettait aussi de donner à Sendomir la principauté de Pleskoff et de Novogorod, au fils de celui-ci, la ville de Smolensk et à quelques autres seigneurs, le pays de Seversk ⁽⁶⁷⁾. Mais, avant tout, il s'obligeait envers le Pape, à faire tous ses efforts pour changer, au plus tôt, la religion du pays et soumettre celui-ci à la communion catholique et romaine. Il dut promettre de réformer les rites de l'église selon les ordonnances de ceux à qui le Pape confierait ce soin, de laisser s'établir, dans les villes et les villages, des écoles semblables à celles de Pologne, pour y élever et conduire dans la bonne voie catholique la jeunesse moscovite plongée dans l'ignorance et la barbarie.

Le prétendant promit tout; il était fermement persuadé que

tout ce programme allait s'accomplir. Mais la Providence y mit obstacle (68).

Ces préliminaires terminés, on essaya d'abord de rattacher au parti de Démétrius les Cosaques mutinés du Volga: de grands efforts furent faits pour lui procurer cet important auxiliaire.

Les Cosaques embrassent le parti de celui qu'ils croient être le véritable Démétrius.

Ces Cosaques sont un ramassis de peuples: des Moscovites, des Tartares, des Turcs, des Polonais, des Lithuaniens, des Caréliens et des Allemands. La plupart pourtant sont Moscovites et parlent la langue moscovite. Mais entr'eux ils se servent en outre d'un argot, qu'ils nomment *otuernitza*. Leurs hordes se forment, pour la plus grande partie, d'individus ayant abandonné le service de leurs maîtres, de serfs, de voleurs, d'écrocs et de scélérats de toute espèce, elles se tiennent presque toutes dans les steppes de la Tartarie, aux environs du Volga, du Don et du Boristhène, se transportant sans cesse d'un lieu à l'autre. Ces Cosaques maintiennent entr'eux une justice sévère, et observent une bonne discipline. Leurs chefs, qu'ils choisissent eux-mêmes et auxquels ils obéissent servilement, se nomment Helmans. C'est d'eux que les Ottomans tirent leur origine, comme on peut le lire dans leurs annales (?).

Ces hordes se mettent le plus souvent au service des Princes qui veulent les payer, ou même qui, au lieu de solde, ne leur promettent que le pillage. Jusqu'au temps présent, c'est presque toujours aux Moscovites qu'ils ont prêté leur assistance, pour les défendre contre les nombreuses incursions des Tartares; mais tout à coup, par la permission divine, voilà que, sans savoir eux-mêmes pourquoi, ils se tournent contre les sujets du Tsar et se mettent à piller et à tuer les marchands qui s'en allaient trafiquer en Perse, en Arménie, à Scamachi ou aux bords de la mer Caspienne.

Démétrius leur envoya de Pologne plusieurs agents secrets auxquels il avait donné des lettres au sujet de son entreprise. Il y affirmait avec serment qu'il était le véritable héritier du trône moscovite, adjurait ces peuples de lui prêter leur con-

cours dans la revendication de ses justes droits, et leur promettait des récompenses éclatantes pour le service signalé qu'ils lui auraient rendu.

Au reçu de ces propositions, les Cosaques se réunissent, au nombre de 8000, avec leurs Hetmans et après une mûre délibération, décident d'envoyer en Pologne quelques délégués pour s'informer de la vérité des faits dont on venait de leur donner connaissance. S'il leur était démontré que le prétendant est le vrai Démétrius, ils lui prêteront aide et assistance, sinon, ils déclarent qu'ils le traiteront en ennemi.

Les Cosaques de cette assemblée étaient en trop grand nombre pour rester longtemps réunis dans une contrée où ils devaient chercher leur subsistance dans les campagnes. Ils fixèrent donc le terme pour lequel les délégués seraient de retour. Jusqu'à ce terme, l'assemblée resterait campée dans ces lieux, mais si les délégués n'étaient pas revenus, chacun serait libre de retourner chez soi. Après cette déclaration, les délégués, qui furent choisis par la voie du sort, se mirent immédiatement en route. Arrivés en Pologne, ils s'aperçoivent qu'ils ne pourraient pas être de retour auprès de leurs compagnons, à l'époque fixée: dans cette prévision, ils détachent quelques uns d'entr'eux vers l'assemblée, avec la charge de demander une prolongation de quinze jours. Après ce temps, ils se croyaient en mesure de pouvoir arriver avec un rapport complet. C'est en effet ce qui eut lieu.

En Pologne, après une enquête minutieuse, les délégués se persuadent qu'ils ont affaire avec le fils d'Ivan, le vrai Démétrius, que l'on croyait avoir été assassiné à Ouglitche. A la vue des grands préparatifs de guerre qu'y faisaient quelques seigneurs et surtout le Palatin de Sendomir, ils prennent la résolution de reconnaître Démétrius pour leur souverain, de lui faire l'offre de leurs services et ils le nomment sur-le-champ Tsar et Grand-Prince de Moscovie ⁽⁶⁹⁾. Puis ils rejoignent leurs compagnons et font rapport de leur mission.

Les Cosaques embrassent donc le parti du prétendant et se

Première invasion de Démétrius en Moscovie.

mettent en marche, avec toutes leurs forces, vers la frontière moscovite. Ils assiègent et prennent d'assaut la ville de Tchernikhoff, saisissent le gouverneur qu'ils garrottent aux pieds et aux mains et envahissent le pays aux cris de: Dieu garde Dmitri Ivanovitch, Tsar de tous les Russes!

Ce fut le commencement de l'affaire. Vers le mois d'Octobre 1604, ils s'emparent d'un grand couvent et des villages qui l'entourent, et se dirigent vers Poutivle, ville populeuse et commerçante, située dans la même contrée. Cette ville embrasse avec acclamation le parti de Démétrius et le proclame Tsar. Démétrius y arrive, en fait le lieu de sa résidence et y passe la plus grande partie de l'hiver. Son armée entière y fut presque toujours réunie: il avait fait de cette place le dépôt de ses munitions et de ses vivres, on y conduisait les traîtres et les déserteurs, c'est là enfin qu'il établit le siège de sa justice et de son pouvoir (70).

Boris, le Tsar de Moscou, apprit bien vite les événements qui viennent d'être racontés. Avant qu'il ne fût question de Démétrius, des pressentiments secrets le remplissaient déjà d'inquiétude; tourmenté par les remords de sa conscience il semblait avoir tout entrevu dans son imagination. Mais il ne s'attendait point à voir se passer tout cela aussi promptement, il croyait qu'un certain temps aurait été nécessaire pour organiser et mettre en train une entreprise semblable, il avait espéré aussi que le Roi de Pologne l'aurait au moins averti de quelque chose.

Trompé dans son attente, il passe de l'étonnement à la consternation. Il ordonne à ses *davotsicks* ou délateurs de se répandre dans le peuple et de sonder l'esprit des masses, et s'ils découvraient quelqu'un qui eût seulement osé prononcer le nom de Démétrius, ce malheureux payait ce crime de la vie, ainsi que sa femme, ses enfants et ses proches. Nuit et jour, on ne cessait de livrer des victimes à la torture, de les brûler vives ou à petit feu, ou de les enfouir sous la glace.

Ce fut une période d'horrible terreur. La disette sévissait

toujours; la peste, la guerre, l'anxiété des esprits semblaient livrer les peuples au désespoir. Personne n'osait plus dire la vérité, n'importe à quelle occasion. Toute parole pouvait être fatale. Celui qui avait un ennemi devait craindre qu'une accusation mensongère ne le perdît pour un mot; car on était condamné sans être entendu et il n'y avait aucun recours à espérer auprès du Tsar; celui-ci se dérobaît à tous les yeux et faisait éloigner, à coups de bâton, les suppliants qui tentaient de l'approcher lorsqu'il se montrait en public aux jours de fête. Et quant à ses officiers, c'étaient des scélérats qui ne rendaient justice à personne. La désolation était générale.

Boris mit de suite quelques messagers en campagne pour être informé des premiers événements. Il fit répandre le bruit, à Moscou, qu'un parti de Cosaques s'était mutiné et avait fait irruption dans le pays de Seversk. En conséquence, il ordonna à tous ses chefs d'armée de se préparer à une expédition et de réunir les troupes dans tous les quartiers. Les couvents eux-mêmes furent obligés de faire de grandes levées d'hommes. De sorte qu'en peu de temps, près de trois cent mille soldats se trouvaient sous les armes (71). Ils avaient pour commandants les Ducs et les Seigneurs suivants, tous parents de Boris: Ivan Ivanovitch Godounoff, Vassili et Dmitri Ivanovitch Schouisky, Vassili Galitzin, Vassili Morozoff, André Téliatefsky, Pierre Basmanoff et Michel Saltykoff.

Après ces *Knees* (Ducs ou Princes) et ces boyards qui commandaient les grands corps de l'armée, venaient des chefs de la cavalerie, des capitaines et d'autres officiers, presque tous hommes de cour ou illustres par leurs actions. Puis on envoya de Moscou, pour être mis à la tête de l'armée, Fédor Ivanovitch Mstislafsky, un grand seigneur de race royale, mais originaire de Hongrie. C'était un homme d'une vertu éprouvée et, comme son père, il avait servi dans toutes les guerres. Boris l'avait toujours tenu à l'écart, et même il l'eût volontiers fait disparaître, alors qu'il se défaisait des plus grandes familles, mais il ne trouva contre lui aucun chef

Boris s'infor-
me des événe-
ments et se pré-
pare à la dé-
fense.

Mstislafski
commandant en
chef de l'armée
moscovite.

d'accusation, tant sa vie était irréprochable et effacée; car ses valets avaient de meilleurs jours que lui. Cependant il lui défendit de se marier afin qu'il n'eût pas d'héritiers: il avait aussi fait entrer sa sœur, une charmante jeune fille, par force dans un couvent, pour qu'elle n'eût point d'époux.

Le Tsar choisit maintenant Mstislafsky pour commander l'armée et fit la promesse de lui donner sa fille en mariage avec le royaume de Casan et tout le pays de Severak, s'il revenait victorieux et s'il réussissait à ôter la vie à Démétrius. Mstislafsky jura de faire son devoir et d'être fidèle jusqu'à la mort, puis alla rejoindre l'armée.

Dans tout l'empire, on savait déjà que les Cosaques n'étaient point la cause de la guerre et l'on en connaissait la véritable origine. Le peuple et l'armée parlaient de Démétrius en le désignant sous le nom de *Rastriga*, qui veut dire *retordu*. Car, disaient-ils, il a mis la tête hors du capuchon et s'est rasé de nouveau, puisqu'il avait été moine. Ils le traitaient de traître et de sorcier vendu au démon. Enfin, on lui donnait encore d'autres épithètes semblables, comme on le verra ci-après, mais on ne l'appelait pas autrement que *Rastriga* (73).

Boris avait envoyé en Suède un truchement ou interprète allemand nommé Hans Angelaer, chargé de s'informer de ce que l'on disait, dans ce pays et en Allemagne, du prétendu Démétrius et de sonder les sentiments des peuples à son égard. Il avait aussi pour mission de s'enquérir de quelque Prince à qui on aurait pu conférer le commandement de l'armée moscovite, dans le cas où les choses en viendraient au pire. Mais Hans Angelaer ne revint jamais de Suède, et l'opinion était qu'il y avait été jeté en prison par le roi Charles et mis à mort, on ne sait pour quel motif.

Boris envoya également vers le roi de Pologne un ambassadeur nommé Posnik Ogareff, accompagné du secrétaire Zakhari Yazikoff. Dans la lettre qu'ils étaient chargés de porter à ce monarque, le Tsar disait que les Moscovites n'auraient jamais pu croire qu'un roi fît si peu de cas du serment qu'il avait

prêté et fût devenu parjure, en donnant du secours, non pas à un ennemi franc et loyal de l'empire, mais à un moine défroqué, à un imposteur, poussé par le démon pour troubler le pays. Il lui demandait s'il n'avait pas signé un traité par lequel il s'engageait à vivre en paix avec les Moscovites pendant 22 ans, et à ne prêter assistance à aucun de ceux que les Moscovites tiendraient pour ennemis. Enfin, il lui démontrait, par des témoignages vivants et par des écrits, que Démétrius était réellement mort depuis longtemps, il disait comment et en quelle occasion il avait été assassiné. Mais il ne disait pas qu'il en était la cause.

Le roi de Pologne, pour se disculper, répondit: «si c'est le vrai Démétrius, comme on me l'affirme avec les plus grands serments, sa cause est juste et il suffira de la main toute-puissante de Dieu, pour la faire triompher; si ce n'est pas le vrai Démétrius et si c'est un imposteur, comme vous le dites, son royaume ne subsistera point et ne sera pour lui qu'une punition du Tout-Puissant. » Le roi ajoutait en outre qu'il ne donnait ni aide, ni protection au prétendant, il envoyait même les noms de tous ceux qui avaient embrassé sa cause et qui la soutenaient; or, c'étaient tous des seigneurs indépendants. «Démétrius, disait-il, enfin, a su attirer à lui tous les Cosaques; c'est un fait auquel nous sommes tout-à-fait étrangers. Nous resterons donc comme auparavant les amis des Moscovites, aussi longtemps que ceux-ci ne nous donneront pas de motifs de nous changer en ennemis.» Sur cette réponse, l'ambassadeur prit son congé.

Démétrius poursuivait vigoureusement ses succès. Il prit sa marche par le pays de Komarnitsk, contrée fertile en grains, miel, cire, lin et chanvre et peuplée de riches cultivateurs. Son armée traversa le pays sans y commettre le moindre dégât, il ne prenait que ce qu'il recevait de la libéralité des paysans. Cette conduite si extraordinaire de la part d'un homme qui arrivait pour s'emparer de la Moscovie, et qui, au lieu d'agir en ennemi, s'abstenait de causer le moindre dom-

Ambassade
de Boris en Po-
logne.

Le roi de Po-
logne se défend
d'être un par-
jure.

Victoires et
succès de Dé-
métrius.

mage et protégeait, au contraire, les personnes, cette conduite étonna les habitants et il se dirent que cet homme devait être le véritable héritier de l'empire, car s'il ne l'était point pourquoi traiterait-il ce pays avec tant de respect? Mais ils ne s'apercevaient pas, hélas! qu'en agissant ainsi, Démétrius attirait à lui tous les cœurs.

Et quand, en revanche, ils virent l'armée moscovite semer la désolation sur son passage, n'épargner personne de ce qu'elle devait protéger et défendre contre l'invasion ennemie, ils accoururent par centaines se ranger sous les drapeaux de Démétrius et ils l'acceptèrent pour leur légitime souverain.

Ordres tyran-
niques de Boris
contre le pays
de Komarnitsk.

A la nouvelle du passage de Démétrius par le pays de Komarnitsk, Boris ne douta point que les habitants n'eussent pris le parti du prétendant et ne lui eussent prêté serment. Il appela auprès de lui le Tsar Siméon Bicholavovitch, qui était alors Seigneur de Kazimoff. Ce Siméon était le fils du roi de Kasan, le même dont il a été question dans le livre traitant de la vie du tyran, et avait épousé la sœur du généralissime Mstislafski. Boris lui commanda de rassembler sur le pied de guerre les Tartares de Kazimoff dont il était le chef: ce qui formait un contingent de 40,000 cavaliers. Avec ces forces, il eut ordre de se rendre dans le pays de Komarnitsk et d'y mettre tout à feu et à sang. Les hommes et les femmes d'âge, il devait les faire périr dans les plus cruels tourments; quant aux jeunes femmes et aux enfants, il pouvait les vendre ou les amener en esclavage en Tartarie. Les Tartares qui sont passés maîtres dans ce genre d'exécutions, accomplirent exactement cette mission féroce. Après eux, arrivèrent des Moscovites et d'autres qui ravagèrent le pays au point qu'on n'y eut plus trouvé ni une haie, ni une tige. Ils pendaient les hommes par les pieds aux branches des arbres, ou ils les brûlaient vifs; ils étendaient les femmes sur des poêles rougis au feu, et les empalaient sur des broches ardentes ou des pieux de bois, après leur avoir fait subir les derniers outrages; ils jetaient les enfants dans l'eau ou dans le feu, ils vendaient

les jeunes filles pour douze sols. Mais plus les bourreaux sévissaient par des supplices contre les habitants, plus ceux-ci persistaient à reconnaître Démétrius pour leur maître légitime. Aucun tourment n'était capable de les porter à le renier: ils restaient fermes et inébranlables jusqu'à la mort.

Les populations voisines qui voyaient ou apprenaient toutes ces horreurs, se disaient: «si notre propre armée et notre souverain de Moscou se mettent à nous traiter ainsi, nous n'avons qu'à nous jeter au plus tôt entre les bras de Démétrius qui nous protégera. » Et tous ceux qui pouvaient s'approcher de Démétrius ou joindre son armée, s'empressaient de prêter le serment de fidélité. Personne ne voulait plus rien entendre de Moscou. L'armée du Tsar ne put rien opérer et, pendant tout l'hiver, elle ne fit que voler et piller; quant à celle de Démétrius, elle marchait en avant sans s'arrêter et s'emparait de tout le pays qu'elle pouvait atteindre (73).

Boris tenait quelquefois conseil avec ceux des évêques et des abbés en qui il avait le plus de confiance. Mais ne sachant plus quel parti prendre, ce conseil se mit à chercher, par divers moyens, à se procurer des traîtres pour se débarrasser de Démétrius. Le Tsar, en effet, se trouvait dans une perplexité telle, que quoiqu'il fût bien convaincu de la mort du véritable Démétrius, il se prit à concevoir des doutes au point qu'il en perdait souvent la raison. Il s'avisait parfois de demander si tel homme qui a commis telle chose (et il spécifiait ses actions, sans se nommer cependant), peut être sauvé. Si l'on répondait qu'il le peut sous la condition de confesser ses fautes, d'en implorer pardon et de faire pénitence, il répliquait que cela est impossible et se mettait à douter complètement de la miséricorde de Dieu. Il allait même jusqu'à croire qu'il n'y a pas de salut. En un mot, il était devenu tout à fait déraisonnable.

Les conseillers de Boris.

Souvent il s'en allait visiter une devineresse que l'on tenait à Moscou pour une sainte et qui se nommait Hélène Ourodliva. Cette femme habitait sous terre, près d'une chapelle, avec 3,

4 ou 5 nonnes dont elle est la supérieure, et elle vivait très-pauvrement. Elle prophétisait à chacun ce qui doit lui arriver, et le faisait en toute liberté, sans craindre ni Tsar, ni Roi. Et toutes les choses qu'elle a prédites se sont accomplies. A la première visite que Boris lui fit à cette époque, elle ne le laissa point entrer et il dut retourner à son palais.

Lorsqu'il revint pour la consulter, elle se fit apporter dans sa caverne une poutre carrée, de petite dimension. Puis, ayant fait entrer trois ou quatre popes armés d'encensoirs, elle leur commanda de chanter l'office des morts sur cette poutre et de l'encenser.

Elle voulait faire entendre par là qu'on ferait bientôt la même cérémonie pour le Tsar Boris. C'est tout ce que Boris put tirer d'elle, et il s'en alla le cœur plein de tristesse. A la place du Tsar, j'aurais eu soin de faire donner à la vieille rusée, ces coups d'encensoir avant qu'on ne les eût donnés à moi-même. Mais il ne faut pas s'étonner de la crédulité du Tsar; cette femme était, comme je l'ai dit, tenue pour une sainte par un peuple qui vit encore dans les ténèbres. Dieu lui enverra la lumière.

Malgré sa force numérique, l'armée de Boris n'obtenait aucun succès. Ses opérations se bornaient à brûler et à tuer les habitants du pays qu'elle devait défendre, à poursuivre des déserteurs et à tirer de ça et de là pour se livrer au pillage. Ses exploits ne sont pas dignes d'être mentionnés. Chaque fois que Démétrius s'emparait de quelque place, les troupes de Boris s'empressaient de l'investir sans rien entreprendre; pendant ce temps, le prétendant poursuivait le cours de ses conquêtes (74).

Les soldats de Boris désertaient en foule au camp de Démétrius. Un grand nombre de seigneurs et quelques chanceliers suivirent leur exemple, entr'autres Vassili Mikhaïlovitch Massalsky, qui lui resta fidèle jusqu'à la fin, et Michel Glébovitch Saltykoff qui passa à trois reprises de l'un à l'autre parti, selon le vent de la fortune, et finit par être jeté dans une

prison. Un certain Bogdan Ivanovitch Soutoupoff, qui avait été envoyé de Moseou vers l'armée avec une partie de la caisse militaire, courut porter ces fonds au camp de Démétrius, à Ponté, ville qui était alors encore la capitale du pays conquis par l'usurpateur (75).

Celui-ci s'était emparé de quelques places qu'il avait pourvues d'une bonne garnison: Briensk, Bilsk, Tchernigoff, Karatzoff et plusieurs autres: en outre, il avait l'œil sur le pays de Seversk, dont la capitale est Novgorod Seversky, et qui est une contrée magnifique, riche en bétail, grains, cire, miel, pelleteries, lin et suif.

Les Moscovites avaient de grandes craintes pour ce pays: ils se hâtent d'y envoyer une armée sous le commandement de Pierre Fédorovitch Basmanoff, un vaillant capitaine. Celui-ci s'enferme dans la ville de Novgorod Seversky et se met à l'entourer de solides travaux de défense; mais avant qu'ils ne fussent terminés, l'ennemi arrive sous ses remparts, avec un parti de Polonais et de Cosaques, et l'investit de tous côtés. C'était en plein hiver.

Voyant que pour aller plus loin, il lui fallait avant tout s'emparer du pays de Seversk, qui est une des meilleures provinces de Moscovie, Démétrius prit la résolution de se rendre en personne devant Novgorod Seversky. Laisant donc à Poutivle quelques uns des siens en qui il avait le plus de confiance et garnissant contre toute attaque les places qu'il possédait déjà, il part avec un corps de troupes vers la ville que son armée assiégeait.

Le pays de
Seversk attaqué
par Démétrius

Arrivé là, il trouve quelques chefs polonais, des seigneurs et des corps de cavalerie livrés déjà au découragement: «Il nous est impossible, disaient-ils, de conquérir avec une poignée d'hommes, un pays grand comme un monde, nous ne pouvons pas même nous emparer de cette petite ville et nous devons nous attendre à recevoir le choc de l'armée moscovite tout entière. Comment ferons-nous quand nous serons en présence des grandes cités? Car le pays que nous possédons

jusqu'à présent, s'est presque tout entier donné à nous spontanément: Nous avons mis toutes nos ressources dans cette entreprise et il n'y a aucune apparence que nous en soyons récompensés" (76).

Démétrius fut très affligé en entendant ces murmures et en voyant ce découragement, il supplia ses compagnons de ne point perdre courage et de ne pas craindre d'exposer leur vie là où il risquait la sienne. Il avait le ferme espoir d'être bientôt assis sur le trône impérial à Moscou: il les priaient en grâce de ne pas l'abandonner, s'ils voulaient recueillir les fruits de tant d'efforts.

Après leur avoir parlé ainsi, il prend la chaîne qu'il portait à son cou et la donne à quelques uns d'entreux. Tous se laissent convaincre et promettent de suivre sa destinée. La petite ville est serrée de plus près; Basmanoff en fut réduit bientôt à se nourrir de viande de cheval.

Un jour, il fit semblant de vouloir se rendre et ouvrit les portes, comme s'il eut été réduit à la dernière extrémité et que toutes ses munitions fussent épuisées. A cette vue, les soldats de Démétrius se précipitent dans la place; mais à peine une partie y fut-elle entrée qu'un grand nombre de pièces d'artillerie, cachées dans quelques maisons qui se trouvent auprès des portes, se démasquent tout-à-coup et envoient des décharges terribles sur les assaillants; ceux ci sont refoulés et les portes se referment derrière eux: presque tous restèrent sur le carreau.

Cependant, un corps d'assiégés sort de la ville et court vers le camp ennemi, où il fait un grand butin qu'il emmène dans la place en rentrant par une autre porte. Démétrius, à ce moment-là, se trouvait, par hasard, à un autre endroit et ne revint qu'après l'affaire.

Ce coup de hardiesse se passa le 21 Décembre et fut attribué à Basmanoff qui en reçut les plus vives félicitations, tant de Boris que des troupes.

Le lendemain, Fédor Ivanovitch Mstislafsky arrive près de Novgorod avec cent mille hommes. Voulant détruire com-

plètement ou dissiper l'armée de Démétrius, il l'enveloppe et l'accule entre la ville et lui. La terreur fut grande parmi les troupes du prétendant. Mais celui-ci, par son assurance, sut leur inspirer du courage: et, au moment où les Moscovites s'apprétaient au combat, il se jette sur eux, à la tête des siens, les met en fuite et remporte la victoire. Le généralissime Mstislafsky est blessé grièvement; cependant il guérit de sa blessure.

Victoire de
Démétrius sur
les Moscovites.

Démétrius combattit avec tant d'ardeur, qu'après le combat on eut de la peine à lui arracher sa lance des mains: elle semblait y avoir été clouée. Ce qui émerveilla tout le monde (77).

Malgré ce succès, quelques Polonais s'en retournèrent chez eux. Ils se plaignaient de ne pas recevoir de solde et ne voyaient pas d'apparence d'arriver à la conquête du royaume et de pouvoir tenir contre les armées qu'on leur opposait. Mais Démétrius, par ses prières et ses supplications, parvint à en retenir plusieurs. Les Cosaques lui furent fidèles jusqu'à la fin et ne songèrent jamais à le quitter; ils se battirent toujours pour lui comme des héros. Et ce sont des héros, en effet.

Cependant, un grand nombre de blessés arrivèrent à Moscou et on envoya de cette ville, vers l'armée, des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, pour soigner les blessés et les malades.

Enfin, la ville de Novgorod, pressée par la famine, ouvre ses portes aux assiégeants qui y laissent une bonne garnison et poursuivent leur marche en avant. Démétrius s'était rendu à Poutivle pour expédier quelques affaires, mais pendant ce temps ses troupes ne cessèrent point leurs entreprises.

Le premier Janvier 1605, on emmena à Moscou, avec beaucoup d'appareil, plusieurs prisonniers, tant Polonais que Cosaques, une partie de drapeaux et d'armes, pour faire croire aux habitants que l'on venait de remporter la victoire (quelle victoire, hélas!), et afin de leur montrer qu'ils ne devaient point perdre courage. Boris craignait déjà, je le pense, que les

1605.

habitants de sa capitale ne fussent prêts à être persuadés à leur tour, que Démétrius était le véritable héritier du trône, et il les voyait déjà se soumettant à lui. C'est pour leur donner le change sur la situation, qu'il faisait, de temps à autre, conduire des détachements de prisonniers dans la ville: on dit qu'il en arriva jusque 500 à la fois, et même davantage.

Un autre jour, Boris lança de Moscou un ordre qui enjoignait de n'épargner personne dans le pays de Seversk et d'agir avec ses habitants comme on avait agi avec ceux de Komarnitsk. Cet ordre fut exécuté d'une manière si inhumaine, que le récit seul glace de terreur. Que de personnes innocentes y furent sacrifiées! que de femmes, de jeunes filles et d'enfants outragés jusqu'à la mort! Ceux à qui on laissait la vie étaient vendus par les Tartares, pour un vieux vêtement, pour une demi-bouteille d'eau-de-vie ou un objet semblable. Au commencement de ce pillage, on vendait dans le camp un bœuf pour un demi-florin, un mouton pour trois liards et ainsi de suite. Le soldat était tellement chargé de butin qu'il ne savait plus qu'en faire; le pays, qui était dans l'abondance, lui avait offert une bonne proie: car Démétrius, comme je l'ai déjà dit, ne prenait rien à personne et protégeait le bien de chacun. La conduite barbare des moscovites eut pour effet immédiat de pousser les habitants dans les bras de Démétrius: ils reniaient le Tsar de Moscou et on eut beau multiplier les supplices, ils confessèrent jusqu'à la mort que Démétrius était leur vrai souverain. Plusieurs même qui ne l'avaient jamais vu, affirmaient qu'ils le connaissaient et le soutenaient malgré les plus terribles tourments. Dieu, pour les punir, leur obscurcissait l'esprit à ce point.

Hurléments
de loups à Mos-
cou.

Pendant ce même mois, on entendit, la nuit, autour de Moscou, des hurlements affreux: c'étaient des armées de loups qui passaient en faisant ce vacarme. On prit aussi, en ville, auprès des tombeaux du Kremlin, une quantité de renards sauvages qui étaient venus là des forêts voisines en traversant le fleuve. Il y eut encore d'autres prodiges sinistres.

Pendant que Démétrius se trouvait à Pontivle, quelques détachements de ses troupes occupaient les places récemment prises, quelques autres étaient encore en campagne. Les deux partis se renvoyaient des injures : les Moscovites appelaient leurs adversaires des traîtres au service d'un *Rastriga* ou d'un moine léfroqué. Ceux-ci répliquaient : C'est vous qui êtes des traîtres et des scélérats ! C'est nous qui sommes les soldats du légitime héritier de la couronne, de celui que le perfide Boris croit avoir fait périr, mais qui a été sauvé par un miracle de la Providence. Et si nous n'en étions pas convaincus, comment nous, qui sommes les enfants d'une même patrie, qui avons vécu sous un même souverain, aurions-nous pu nous résoudre à vous faire la guerre, à vous qui êtes nos concitoyens ? Oui ! notre chef est le véritable Démétrius !

Les deux camps se renvoyaient des invectives.

Cette conviction qu'ils appuyaient des serments les plus solennels se propageait parmi leurs adversaires : de jour en jour, ceux-ci se rangeaient en plus grand nombre sous les drapeaux de Démétrius, et ni le fer, ni le feu, ni les supplices ne pouvaient les en empêcher.

Le 10 Janvier, l'armée moscovite, sous le commandement de ses principaux chefs, était campée autour de Dobrinitchi (78), grand village situé dans une vaste plaine, bordée de nombreuses collines dont quelques unes sont assez élevées. A l'aube du jour, une troupe de 4000 cavaliers environ étaient partis à la maraude, cherchant dans toutes les directions tout ce qu'ils pouvaient trouver et principalement de l'avoine, du foin et de la paille pour leurs chevaux. Après une course de trois milles, ils arrivent auprès d'un bois. A peine les Moscovites y sont ils entrés, qu'un escadron de cavaliers polonais se jette sur eux et les attaque avec tant de furie qu'ils prennent la fuite, remplis de terreur, en laissant 500 hommes sur le terrain. Le reste des Moscovites réussit à se sauver, car on ne les poursuit pas bien loin. Ils ne s'étaient pas attendus à rencontrer l'ennemi aussi près de leur camp ; d'après le rapport des espions, ils le croyaient éloigné de 30 milles au

moins. Dans cette déroute, les fuyards moscovites s'étaient emparés d'un seul prisonnier: c'était un Polonais tout à fait ivre qu'ils emmenèrent au camp. Ce malheureux ne demandait qu'à boire encore: pour une ou deux coupes de vin, il promettait de divulguer des secrets importants concernant l'armée de Démétrius. On rapporta ces propos au général en chef qui défendit de donner rien à boire au captif, mais ordonna de bien le garder et de le laisser dormir tout son soûl, dans l'espoir qu'à son réveil il parlerait beaucoup plus qu'en ce moment. En agissant ainsi, ce général oubliait le proverbe: *In vino veritas*. Car à peine le prisonnier avait-il été mis sur un lit qu'il se mit à dormir; mais il ne se releva plus. C'était comme un effet de la providence divine; car s'ils l'avaient fait parler dans son ivresse, ils en auraient, sans aucun doute, tiré des révélations avantageuses. On prétend même que Démétrius eût pu être pris. L'événement n'eut donc pas de suites.

A son retour de Poutivle, Démétrius jugea que, pour aller en avant, il fallait livrer aux Moscovites une bataille rangée. Le pays à conquérir était si vaste que ce que l'on avait obtenu déjà était à peine visible. Il était assuré, d'ailleurs, pour quelque temps, de la fidélité des habitants du pays conquis, à cause de leur ressentiment contre les soldats de Boris. Il réunit donc toutes ses troupes et s'avança jusqu'à trois milles de l'armée moscovite campée près de Dobrinitchi. Arrivés là, ses soldats, prenant chacun ce qu'il pouvait trouver, se mirent à boire et à festoyer, car ils se croyaient sûrs de remporter la victoire. Dans la nuit du 20 Janvier, ces troupes se mirent en mouvement: Démétrius était avec elles, ainsi que le Knees Vassili Massalsky et le chancelier Bogdan Soutoupoff, le transfuge moscovite, et enfin les Seigneurs Polonais et les Grands qui avaient toujours été de son parti. En un mot, toute l'armée était là, sauf les corps en garnison dans les places fortes.

Les Moscovites avaient bien appris, par leurs espions, l'arrivée prochaine de l'ennemi, mais ils ne l'attendaient qu'un

jour plus tard: aussi furent ils remplis d'alarme en entendant le tumulte de cette masse qui s'avancait. Ils font, à la hâte et sans ordre, des préparatifs de défense, et partagent leurs forces en trois corps, mais sans les flanquer d'ailes et sans songer à leur donner l'appui d'une bonne réserve. Ils formaient une mêlée semblable à un amas de bétail et ils étaient frappés d'épouvante.

Mais les Allemands et les Livoniens au service de Boris, commandés par un français, le Capitaine Jacques Margeret, se réunissent, se placent les premiers en face de l'ennemi et se mettent à escarmoucher avec lui.

Cependant Démétrius approchait: mais on ne pouvait voir son armée toute entière, à cause de la multitude de collines qui parsemaient la plaine et derrière lesquelles il avait eu soin de cacher ses troupes, afin de dissimuler ses forces. Il les avait divisées en plusieurs corps; mais au début de l'action, il ne laissa venir en ligne que trois détachements de 2000 hommes chacun. Ces détachements, composés de cavaliers, se tenaient derrière une haute montagne: en se mettant en marche, ils font mine de vouloir tourner le camp des Moscovites; ils s'avancent au son des trompettes, des fifres et des chalumeaux, les officiers polonais caracolent bravement autour des rangs, en excitant le courage de leurs soldats et ceux-ci poussent des cris de joie et de triomphe, comme s'ils avaient déjà remporté la victoire.

Les Moscovites, voyant cela, attendent tranquillement. Quand ces trois escadrons ennemis sont sortis de leur retraite, les Allemands de l'armée du Tsar s'avancent vers eux en déchargeant leurs armes. Après eux, suivirent 3 ou 400 Moscovites qui engagent des escarmouches. Pendant ce temps, on voit sortir de derrière les montagnes et les collines, 60 ou 70 bannières, autour desquelles se groupent des petits détachements qui se jettent avec impétuosité sur les Moscovites en faisant un grand vacarme de trompettes, de timbales et en poussant des clameurs. Les Moscovites, n'ayant aperçu

jusqu'alors que les trois premiers détachements, ne s'attendaient point à l'irruption de cette multitude; l'épouvante les prend et le désordre se met dans leurs rangs. Les Polonais rompent en un clin d'œil les lignes du centre de l'armée moscovite et les traversent: à cette vue, un certain Arent Claessen (c'est un Néerlandais qui vit encore et qui combattait là sous les ordres du capitaine Margeret) s'écrie qu'il faut tomber sur les Polonais qui, se croyant sûrs déjà de la victoire, courent à la débandade: il affirme qu'il sera facile de les exterminer tous. Il disait cela à Ivan Ivanovitch Godounoff qui commandait l'avant-garde; mais il ne fut pas écouté. Ce Godounoff était comme pétrifié sur la selle de son cheval; sa frayeur était telle qu'il n'osait regarder ni en avant, ni en arrière, ni avancer, ni reculer: on l'aurait, du bout du doigt, fait tomber sur le sol.

Après s'être fait jour à travers le centre ennemi, les Polonais arrivent en arrière du village de Dobrinitchi; là, les Strélitz ou mousquetaires moscovites, au nombre de 6000 hommes, avaient construit un retranchement formé de traîneaux farcis de foin tordu et s'étaient placés derrière. Les Polonais arrivent en face de cet obstacle et se préparent à le forcer: à ce moment les Strélitz font une décharge générale de leur artillerie, forte d'environ 300 pièces de campagne. A cette décharge succède un feu nourri de mousqueterie qui jette l'épouvante parmi les assaillants; ceux-ci tournent bride dans le plus grand désordre; dans leur fuite, ils sont vivement poursuivis par les Moscovites qui s'étaient reformés en corps nombreux, et qui les rejettent à deux milles de là, après en avoir fait un grand carnage. La terre était jonchée de leurs morts.

Démétrius s'était posté avec quelques troupes dans des chemins creux: il attendait là le moment de poursuivre une victoire qu'il croyait assurée; mais en voyant arriver les Polonais mis en fuite, il fut entraîné et ne s'échappa lui même qu'à grand peine. Son cheval noir venait d'être tué sous lui: heureu-

sement Vassili Massalsky qui était là, se hâte de quitter l'étrier et d'offrir son propre cheval à Démétrius. Massalsky prit ensuite la monture de son écuyer et, à travers mille hasards, le prétendant et lui réussissent à se sauver des mains de l'ennemi. En reconnaissance de ce dévouement, Démétrius éleva plus tard son sauveur à de hautes dignités, comme on le verra ci-après.

Pendant cette déroute, les Polonais, au nombre de 500 environ, se groupent autour de deux pièces de campagne abandonnées sur le chemin et essayent de faire de la résistance. Mais, accablés par le nombre, ils périssent presque tous.

Si les Moscovites avaient pu continuer la poursuite, il paraît qu'ils se seraient emparés de Démétrius; mais ils furent rappelés au camp par des hérauts et y revinrent tous vers le soir. Après cette affaire, la joie fut grande dans l'armée de Boris: selon la coutume, on donna à chaque homme une médaille d'or pour en perpétuer le souvenir.

Les Moscovites n'ont point de trompettes dans leurs armées et ne déploient que trois étendards, d'un poids et d'une dimension tels, qu'ils doivent être portés par des chevaux. Ces étendards sont d'une grande richesse, tout éclatants d'or et de perles: on y voit brodés, les figures de la Vierge, de Saint Nicolas ou d'autres ornements. Pour battre l'appel, ils ne se servent que de cimbales. Ils font la guerre sans tactique et ne remportent la victoire que par hasard, par le nombre de leurs soldats ou sur les Tartares qui combattent d'une manière plus irrégulière encore.

Pendant la fuite des Polonais, ils avaient fait la capture d'un trompette: après l'avoir dépouillé de ses vêtements, ils le conduisent au camp où ils le mettent tout nu sur une pièce de canon, en l'accablant de railleries et de sarcasmes. Un instant après, ils s'aperçoivent que c'est le trompette de leurs auxiliaires allemands qui poursuivaient l'ennemi avec eux.

Il y avait aussi dans leurs rangs un écossais qui, pendant la même déroute, s'était emparé d'un drapeau polonais que,

tout en courant sus à l'ennemi, il agitait en l'air, au lieu de le traîner après soi ou de le rouler. Or, il arriva que ses compagnons, croyant voir un porte-étendard polonais tirèrent sur lui et le frappèrent. Il réussit pourtant, par miracle, à échapper en laissant tomber sa prise. Ce fait et d'autres du même genre peuvent donner une idée de la manière dont ils se conduisent à la guerre. En outre, ils s'entretenaient comme des chiens, en se disputant le butin.

Dans cette affaire, la perte des Moscovites fut d'environ 6000 hommes: celle des Polonais ne se monta qu'à 8000, quoiqu'on dise qu'elle fut plus considérable. Il est vrai que si on avait continué à les poursuivre, ils y fussent restés presque tous et qu'on se fût emparé de Démétrius qui n'était pas loin de là, ainsi que je viens de le dire.

Après cette victoire, le général en chef Mstislafsky fit sabrer, pendre aux arbres, fusiller ou enfouir sous la glace, tous les prisonniers moscovites et cosaques; quant aux Polonais, il les fit conduire à Moscou, avec les trophées remportés sur eux: des trompettes, des cimbales, des drapeaux, et la lance de Démétrius qui avait été trouvée près de leur camp, à l'endroit où le prétendant eut son cheval tué sous lui. Cette lance était dorée et ornée de trois plumes blanches: elle était fort lourde. Le général chargea de la conduite de ces dépouilles un jeune officier de la cour qu'il recommanda au Tsar pour être élevé en dignité. Ce jeune homme avait, dans un combat, sauvé la vie à Mstislafsky. Je vis entrer ces prisonniers et ces trophées à Moscou, le 8 Février.

Démétrius s'était rendu à Poutivle où il rassembla de grandes sommes d'argent provenant des places conquises et des peuples de Komarnitsk. De Pologne il lui vint aussi de nombreux secours en hommes et en argent. Il reprit donc courage et remit une belle armée en campagne.

Boris lève des troupes de tous les côtés.

Boris ne cessait de faire des levées de plus en plus fortes pour augmenter son armée: j'en voyais tous les jours de nombreux détachements qui traversaient Moscou. Les convents

fournirent également un grand nombre d'hommes. Les villes de Totma, d'Oustrioug, de Kolmogor, de Vitsogda et toutes les autres villes jusqu'à la mer, qui jusqu'alors avaient joui de l'exemption du service militaire, furent obligées de mettre des soldats sur pied, de manière que l'armée s'accroissait de jour en jour d'une manière formidable: malgré cela, elle ne sut rien accomplir.

Le 24 février, Pierre Fédorovitch Basmanoff et le Knees Nikita Troubetskoï firent à Moscou une entrée triomphale sur les chevaux et les traîneaux du Tsar: on leur rendait ces honneurs à cause de leur conduite héroïque à Novgorod Seversky, comme il a été dit plus haut. Ils reçurent en outre, du Tsar, de riches présents et des domaines, et restèrent à Moscou jusqu'après sa mort.

Démétrius, à la tête d'une grande armée, se mit de nouveau à la poursuite des Moscovites, dans l'intention de les attaquer avec plus de prudence qu'il ne l'avait fait à Dobrinitchi. L'armée de Boris campait tantôt de ci, tantôt de là et n'entreprenait rien, ni en rase campagne, ni contre les places occupées par les ennemis. Le 14 Mars, elle fait halte au milieu d'une plaine unie, dans le voisinage de laquelle sont de nombreux marais. Le terrain était fortement gelé. En cet endroit se trouve une montagne surmontée d'un fort en bois, dans l'intérieur et autour duquel sont bâties quelques maisons. Ce fort se nomme Kromy (79).

Démétrius entre en campagne avec une nouvelle armée.

L'été, ce fort n'a qu'un chemin de sortie, très étroit, sur le flanc de la montagne; car partout autour régner les marécages. Un capitaine de cavalerie s'était jeté dans ce fort avec son escadron et y avait arboré son drapeau. Ce capitaine se nommait Las Vingo (?) et faisait partie des officiers allemands qui résident à Toula et qui sont pour la plupart des Livoniens, des Courlandais ou des prisonniers non allemands. Mais le général en chef le Knees Mstislafsky lui ordonna de quitter cette place, d'y mettre le feu et de rentrer dans les rangs de l'armée. Personne ne put savoir le motif de cet ordre.

Audace des
Cosaques.

L'armée de Démétrius qui marchait à la recherche des Moscovites, avait pour avant-garde, un corps de 2000 Cosaques à pied, armés de longs mousquets. Dès qu'ils se furent aperçus de la présence de l'ennemi, ces Cosaques en donnèrent avis à Démétrius. Quand ils virent les flammes qui dévoraient le fort de Kromy et les Moscovites qui l'abandonnaient et rejoignaient leur armée, ils songèrent immédiatement à se loger eux-mêmes dans cette place qu'ils connaissaient parfaitement et dont ils savaient l'importance, en été. Ils s'en emparèrent vivement par un audacieux stratagème.

Les Cosaques
s'emparent de
Kromy, sous les
yeux des Mos-
covites.

Ils avaient avec eux un grand nombre de traîneaux chargés de vivres: au dessus de chacun d'eux, ils posent un autre traîneau entièrement garni de foin tordu et fortement entrelacé. Ils font avancer ces traîneaux, qui ressemblaient ainsi à des chambres ouvertes par devant, et qui portaient la moitié de l'avant-garde. Escorté par les plus intrépides qui marchaient le mousquet chargé, ce convoi escalade la montagne avec rapidité et entre dans le fort, malgré le feu nourri des Moscovites qui ne lui cause aucun dommage. Dès qu'ils y sont entrés, les Cosaques qui avaient trouvé l'intérieur du fort pourvu de retranchements, se mirent encore à creuser des fossés tout autour: de sorte qu'en peu de temps, ils furent à l'abri et n'eurent plus personne à craindre. Le chef de ces Cosaques se nommait Korella: c'était un rogneux petit homme, tout couvert de balafres et natif de Courlande. A cause de sa grande audace, il avait été élu, déjà dans les steppes, Hetman de cette horde et, quand il fut entré dans Kromy, il s'y conduisit de manière à faire trembler tout le monde devant lui.

Jugeant combien la position de cette forteresse était importante, Korella se hâta d'informer Démétrius du coup de main qu'il venait d'accomplir et de lui demander des renforts d'hommes et de munitions: plusieurs convois réussirent à arriver, à force de hardiesse. Il espérait que les rigueurs de l'hiver et du printemps allaient dissoudre et anéantir l'armée moscovite qui les tenait bloqués.

Pendant ce temps, Démétrius s'était occupé de renforcer es meilleures places et de les mettre à l'abri de toute attaque: le tous les endroits où il se trouvait, il ne cessait d'envoyer les secours aux assiégés de Kromy. Il cherchait aussi, avec es partisans, le meilleur moyen d'attirer à lui le cœur des Moscovites. Il écrivit diverses lettres qu'il envoyait aux habitants de Moscou, mais aucune ne put leur parvenir: les messagers téméraires, auxquels il les avait confiées, ne revinrent pas: tous tombèrent entre les mains des espions postés par Boris à tous les carrefours, et eurent la tête tranchée. Démétrius adressa aussi des lettres à l'armée du Tsar, et à ses chefs, tels que Mstislafsky et autres: mais il n'en adressa point aux Godounoff, qui formaient la dynastie de Boris: ceux-là, ils les qualifiait de traîtres et de dévastateurs de l'empire.

Dans ses manifestes au Tsar, il promettait d'user de clémence envers lui, s'il voulait descendre de ce trône qu'il occupait injustement. Il promettait en outre de concéder, à lui et à son fils, des domaines où ils auraient vécu d'une manière royale, et il s'intitulait le vrai fils du défunt Tsar et Grand-Prince Ivan Vassiliévitch. Mais il eût été impossible à Boris de céder ainsi sa couronne à quelqu'un qu'il n'avait jamais vu ni connu: il répondit donc à Démétrius plusieurs lettres remplies de sarcasmes: il l'appelait enfant du démon, fourbe, séditieux, sorcier, etc, et ne voulait rien entendre.

Les missives de Démétrius à Mstislafsky étaient pleines de bienveillance et d'amitié: il y donnait des preuves nombreuses de l'authenticité de ses droits et affirmait qu'il n'était pas possible de douter qu'il ne fût le véritable Démétrius. Il pardonnait aux chefs de l'armée tout ce qu'ils avaient entrepris jusques là contre lui, car ils n'agissaient qu'en vertu du serment qu'ils ont prêté à Boris. Ils les priaient en grâce de croire à ses paroles. Mais tout cela ne servit à rien. Plus tard cependant, on apprit que quelques chefs entrèrent en relation avec lui et répondirent à ses lettres, de sorte qu'il était instruit de tous leurs faits et gestes. Comme je l'ai rap-

Démétrius
écrit aux chefs
de l'armée mos-
covite qu'il est
le prétendant
véritable.

porté déjà, il n'écrivit à aucun des Godounoff qu'il dût être des traîtres et les auteurs de toutes les calamités de l'empire.

Quelquefois, du haut des remparts de Kromy, il faisait ranger l'armée moscovite, ou jeter parmi les assiégeants des écrits par lesquels il leur demandait combien de temps encore ils seraient dans l'avenglement, et s'ils ne s'apercevaient point que tout le pays embrassait son parti; il leur affirmait qu'eux-mêmes, avant peu, s'empresseraient de venir se ranger sous sa bannière.

«Honte à vous! leur disait-il, si vous ne savez pas voir que vous êtes les soldats d'un traître à la patrie, d'un homme qui est parvenu à la couronne par les moyens les plus illicites, qui a fait périr mes parents et détruit les grandes familles du pays, dans l'espoir de se délivrer de toute crainte, après avoir tout massacré autour de lui.»

Il leur disait encore: «Conduisez-moi devant Mstislafsky et devant ma mère qui, je le sais, est encore en vie, mais se trouve malheureusement entre les mains des Godounoff et s'ils affirment que je ne suis pas le véritable Démétrius, alors, coupez-moi en mille morceaux!»

Par ces paroles et d'autres du même genre, il réussit à gagner à lui la plus grande partie des soldats. Les chefs eux-mêmes, ceux du moins qui n'étaient pas alliés à la famille de Boris, et qui connaissaient le passé du Tsar et le fond de son caractère, ces chefs se disaient intérieurement: Oh! si nous avions Démétrius pour souverain!

Ils n'osaient pas le proclamer ouvertement, ils ne croyaient pas qu'il fût l'héritier réel du trône, mais ils le considéraient déjà comme un soleil levant. Aussi, tous les jours, en passait-il un grand nombre sous les drapeaux du prétendant.

L'armée des assiégeants campée autour de Kromy compta bientôt 300,000 hommes, grâce aux renforts qui lui arrivaient journellement. Elle resta longtemps sous cette forteresse qui ne comptait pourtant pas 4000 défenseurs. Il ne se passait

as de jour que les Cosaques ne fissent des sorties par détachements de 2 ou 300 fantassins, armés de longs mousquets. Les tirailleurs s'avançaient vers l'ennemi et le provoquaient. Alors, du camp des Moscovites s'élançaient, pour faire montre de leur valeur, des cavaliers qui cherchaient à surprendre les Cosaques; mais ceux-ci les attendaient de pied ferme et, comme ils sont les plus habiles du monde à se servir du mousquet ou de l'espingole, quand les Moscovites étaient à portée, ils lâchaient leur coup et ne manquaient jamais ni un homme ni un cheval.

Les Moscovites perdaient, dans ces escarmouches, de 30 à 50 hommes par jour, et surtout un grand nombre de jeunes gens nobles que l'amour de la gloire entraînait toujours trop loin. Pendant tout le temps que Korella fut valide, les assiégeants n'eurent pas un instant de repos: on les assaillait, on les tirillait, on les provoquait sans cesse; tous les jours on inventait contre eux quelque nouveau stratagème. Tantôt, au sommet de la montagne, on plaçait une femme nue qui chantait des chansons satiriques sur les chefs moscovites; tantôt c'étaient des affronts plus violents encore, mais que ma plume aurait honte de rapporter. Tout cela poussait à bout les assiégeants; mais ils avaient beau faire jouer sans relâche leur grosse artillerie, ils n'occasionnaient aucun mal aux assiégés qui ne cessaient de sonner de la trompette, de boire et de se livrer à l'orgie.

Bref, la trahison était dans l'armée moscovite et l'on pouvait remarquer que les chefs ne prenaient pas le siège à cœur. On s'apercevait fort bien qu'il y avait des relations entre eux et Démétrius, mais qu'ils n'osaient pas agir ouvertement en sa faveur. Ainsi, bien souvent, pendant des nuits noires, on apportait des sacs de poudre que l'on cachait jusqu'après des gabions: là, les défenseurs de Kromy venaient les enlever secrètement et les emportaient, même en présence des sentinelles. On pourrait citer d'autres faits du même genre.

Quelquefois aussi du camp moscovite on lançait dans l'in-

térieur de la forteresse assiégée, des flèches, auxquelles étaient attachées des lettres renfermant tout ce qui se passait à Moscou ou dans l'armée du Tsar. De sorte que les défenseurs de la place étaient instruits par Démétrius de la situation des affaires dans la capitale, des faits et gestes de Boris, de ses inquiétudes, des murmures du peuple à Moscou (car la plus grande partie de ce peuple commençait à croire à l'existence du vrai Démétrius), et enfin de la certitude qu'avait le prétendant de parvenir à la conquête de l'empire. C'est pourquoi celui-ci laissait en repos l'armée qui assiégeait Kromy.

La garnison de cette place se tint tranquille pendant un certain temps: elle se bornait à repousser des attaques qui n'étaient jamais terribles. Son inaction avait pour cause une blessure grave que Korella avait reçue; et lui seul était capable d'aviser aux moyens de maltraiter les moscovites. Dès qu'il fut guéri, les choses se passèrent comme auparavant.

Belle défense
de Kromy.

Le Tsar Boris, voyant que la fortune lui était contraire, que son armée ne faisait aucun progrès, tandis que tout réussissait à Démétrius dont tout le monde embrassait la cause, apprenant en outre, par ce qui se passait sous ses yeux et par les rapports de ses innombrables espions, que la population de la capitale même commençait à être persuadée de l'existence du vrai Démétrius, que toutes les autres villes étaient déjà chancelantes et manifestaient de la mauvaise volonté dans les envois des recrues à l'armée, envois qui ne finissaient point et qui éprouvaient des retards, Boris se prit lui même à douter, si son compétiteur au trône ne serait pas réellement le prince Démétrius. Dans un accès de désespoir, il voulait détruire la ville d'Ouglitche tout entière, avec tous ses habitants, pour la punir d'avoir laissé le prétendant s'échapper de ses murs.

Boris se dés-
espère.

Mais après avoir entendu les serments solennels du Patriarche et des évêques, après avoir entendu le Knees Vassili Ivanovitch Schouisky jurer qu'il avait, de ses propres mains, mis au cercueil et enseveli le vrai Démétrius, il abandonna son

terrible dessein. Ils lui disaient en outre : En faisant périr ainsi ceux qui sont innocents, votre peuple ne s'en révoltera pas moins, comme vous avez pu le voir par ce qui s'est passé à Komarnitsk et dans le pays de Seversk où vous avez aussi tenu à sévir contre vos propres sujets. Vous les voulez punir parcequ'ils se soumettent à Démétrius, mais ce n'est pas, comme on l'a fait, en exterminant, d'une manière barbare, les innocents et les coupables, que vous le leur ferez comprendre.

C'est à la suite de ces observations qu'il s'abstint désormais de sacrifier de nouvelles victimes.

A cette époque, il ne sortait, pour ainsi dire, plus de son palais et envoyait le plus souvent son fils, à sa place, dans les églises. Il avait presque perdu l'esprit et, dans son égarement, il ne savait s'il devait croire ou non à l'existence de Démétrius. Il se décida pourtant enfin à tenter un effort suprême et, s'il ne réussissait point, il avait résolu de se donner la mort. Il appelle auprès de lui Pierre Fédorovitch Basmanoff, un vaillant héros qui s'était bien conduit tant à Seversk qu'en d'autres endroits, ainsi que je l'ai rapporté. Bien qu'il fût de petite naissance, il lui promit la main de sa fille et, pour apanages, le royaume de Kasan, d'Astrakhan et tout le pays de Seversk. Il avait fait auparavant la même promesse à Mstislafsky, général en chef de son armée; mais voyant que celui-ci n'accomplissait point ses engagements, bien qu'il n'y eût pas de sa faute, il l'avait pris en défiance et le regardait non seulement pour un homme négligent, mais même pour un traître. Il voulut donc qu'il revînt à Moscou en même temps que Schouisky.

Basmanoff accepte la proposition de Boris et jure d'y laisser sa vie ou de livrer au Tsar le prétendant, mort ou vif si c'est un faux Démétrius; mais s'il a affaire au véritable fils d'Ivan, il ne se résoudra jamais à lui faire la guerre, encore moins à le tuer.

A cette déclaration, Boris répondit avec les serments les plus énergiques, que son compétiteur n'était pas le vrai Dé-

métrius, mais Rastriga, le moine. Sur cette affirmation, Basmanoff se retire.

Basmanoff est nommé généralissime de l'armée moscovite. Le Tsar lui promet sa fille, s'il parvient à vaincre Démétrius.

En sortant de l'appartement du roi, il rencontre dans l'antichambre Simon Nikitovitch Godounoff, le premier de l'empire après Boris, celui qu'on appelait l'oreille droite du Tsar, un grand tyran du peuple, comme je l'ai dit déjà. Godounoff lui demande quelles promesses le Tsar lui a faites. Basmanoff, sachant bien qu'il ne pouvait se refuser à le lui dire, quoiqu'il ne l'eût dit à qui que ce fut, lui raconte sa conversation avec Boris. « Oh ! lui répond Godounoff, faites donc tous vos efforts pour nous délivrer de ce Démétrius, car je viens de rêver qu'il est le véritable et je crains qu'il n'en soit ainsi. Si vous réussissez, vous deviendrez à bon droit le plus proche parent du Tsar. »

Basmanoff n'oublia point cette parole et se dit en lui-même : Quelque succès que j'obtienne, on ne m'en saura aucun gré plus tard et je n'aurai rien de ce que l'on me promet. Il savait fort bien, en effet, que Boris avait déjà fait la même promesse à des seigneurs plus élevés, et ne l'avait pas tenue. Il agirait autrement, s'il avait la crainte de Dieu, pensait-il. Tout cela le confirmait dans l'idée que Démétrius pouvait bien être le véritable, mais il tenait cette idée bien secrète et resta quelque temps encore à Moscou ⁽⁸⁰⁾. Dans sa terrible colère contre ce pays et ce peuple, le Tout-Puissant envoyait aux hommes des songes et des idées qui les portaient à croire des choses qu'ils savaient parfaitement ne pas exister ⁽⁸¹⁾. Dieu en agit ainsi à l'égard de Boris et de sa femme qui était la conseillère de la plupart des actions tyranniques du Tsar.

Ils avaient fait venir auprès d'eux la mère de Démétrius assassiné à Ouglitche. Cette ancienne Tsarine qui avait été la septième femme d'Ivan Vassiliévitch, était depuis longtemps, comme nous l'avons déjà vu, religieuse dans un monastère éloigné de Moscou. Lorsque se répandirent les premiers bruits de la résurrection d'un Démétrius, elle fut conduite dans un

grand désert où l'on ne voyait âme qui vive, et où elle était étroitement gardée par deux misérables, afin qu'elle ne pût communiquer avec personne. De là, Boris la fit amener secrètement à Moscou et introduire dans sa propre chambre à coucher, où sa femme et lui firent subir à cette malheureuse un interrogatoire sévère pour connaître sa pensée relativement à l'existence de son fils. Elle répondit d'abord qu'elle ignorait s'il était mort ou vif. Alors la femme de Boris, emportée par la colère: Ne nous cachez pas ce que vous savez fort bien, putain! lui dit-elle, et, poussant dans ses yeux un flambeau allumé, elle l'eût certes aveuglée si le Tsar ne lui avait fait un rempart de son corps. Violence de la femme de Boris Alors, la Tsarine Martha n'hésita pas à répondre que son fils vivait encore, qu'il avait été secrètement conduit hors du pays, que cela s'était fait à son insu à elle, mais que des personnes, mortes depuis, le lui avaient rapporté.

Elle disait ces choses avec la permission de Dieu, car elle savait fort bien que son fils était mort et enterré. Boris la fit reconduire ensuite dans un autre désert; elle y fut l'objet d'une surveillance plus rigoureuse encore, et si son ennemie avait pu s'en saisir, elle l'aurait immédiatement fait massacrer.

Malgré le mystère dont on entoura cette entrevue, la nouvelle en parvint à Démétrius. Dieu seul sait qui la lui apporta. Quelques personnes qui veulent faire preuve de pénétration, vont jusqu'à dire que l'esprit malin, qui le favorisait en toutes choses, lui en avait donné connaissance.

Boris avait envoyé une ambassade en Suède auprès du roi Charles pour demander du secours. Mais, le Tsar étant venu à mourir peu de temps après, l'ambassadeur ne sortit point du pays et n'alla pas plus loin que Novgorod, d'où il rentra à Moscou après le trépas de Boris. Boris demande du secours à la Suède.

Le premier chancelier Affanassi Vlasieff fut envoyé auprès de l'armée avec de grandes sommes d'argent, qui devaient être distribuées aux troupes, pour les stimuler et leur faire prendre plus à cœur les intérêts du Tsar. Cet envoyé était aussi por-

teur de la lettre par laquelle le roi de Pologne s'était disculpé de soutenir la cause de Démétrius qu'il ne connaissait pas. On fit lecture de cette lettre au camp, devant tous les soldats.

Tout cela, c'était frapper à la porte d'un sourd. Le lendemain, les défenseurs de Kromy savaient tout, et en faisaient des gorges chaudes. Ils étaient d'intelligence avec les chefs de l'armée moscovite et les deux partis n'attendaient que le moment favorable, pour se réunir et se fondre en un seul.

Chaque jour des courriers arrivaient l'un après l'autre à Moscou et tous apportaient de mauvaises nouvelles. L'un venait dire: tel pays s'est soumis à Démétrius; un autre: de grandes forces se préparent en Pologne pour marcher sur nous; un troisième: les chefs moscovites sont tous des traîtres. Ajoutez-y que le peuple de Moscou murmurait plus fort de jour en jour et qu'il n'y avait ni fer, ni feu, ni supplices qui pussent vaincre son obstination.

La situation parut à Boris si désespérée qu'il résolut de s'ôter la vie plutôt que de tomber entre les mains de Démétrius et de figurer aux yeux de tous, couvert de honte, dans le triomphe de son vainqueur.

Boris prend
du poison et
meurt.

Le 13 Avril (vieux style), il était fort gai ou du moins il affectait de l'être. A son dîner, il mangea copieusement et étonna tous les assistants par cette bonne humeur inusitée. Après le repas, il se rendit sous un portique élevé d'où l'on peut voir toute la ville et la contrée environnante, et l'on croit que c'est là qu'il se versa du poison. Car dès qu'il fut descendu dans une salle basse, il fit appeler le patriarche et les évêques et leur ordonna de lui apporter un capuchon de moine et de lui raser les cheveux; il se disait près de mourir. Et en effet, à peine ces oiseaux de mauvaise augure eurent-ils chanté leurs prières et accompli leur office, que le Tzar rendit l'âme, à trois heures de l'après-midi (82).

Il se passa bien deux heures avant que la rumeur de cet événement ne se répandît à la Cour ou dans la ville; mais immédiatement après on entendit un grand tumulte: c'étaient

les Grands qui couraient à cheval et en armes vers le Kremlin. Ils étaient suivis des Strelitz également en armes. Personne ne disait mot et personne ne savait la cause de cette précipitation. Nous présumions bien qu'il s'agissait de la mort du Tsar, mais on n'osait point le dire.

C'est le lendemain seulement, quand on vit de nouveau les Grands et les Courtisans se rendre en deuil au château, que les conjectures se changèrent en certitude: la nouvelle se répandit alors de tous côtés.

Les médecins s'étaient de suite aperçus que le poison avait été la cause de la mort du Tsar; ils en firent part à la Tsarine seule.

Le peuple est aussitôt convoqué au Kremlin pour y prêter le serment de fidélité à la Tsarine et à son fils: les Grands, la Noblesse, les marchands et les bourgeois s'y rendent en corps pour accomplir ce devoir. Des courriers sont expédiés dans toutes les villes restées fidèles pour y faire procéder à la même formalité. Les villes qui prêtèrent serment sont: Pskoff, Novgorod, Ivangorod, Rostoff, Péreslavl, Yaroslavl, Vologda, Perm, Kargapol, Oustioug, Totma (?) Kolmogor, Condinie, Obdérie, Sibérie; ainsi que la Laponie et le pays environnant.

La femme de
Boris nommée
Tsarine et son
fils Tsar.

Quant aux contrées voisines de la Pologne, du pays de Seversk et d'Astrakhan, elles restèrent avec Démétrius, mais Kasan reconnut le gouvernement de Moscou.

C'est le 16 Avril 1605 que l'on proclama Tsarine Marie Grégorievna, et Tsar de tous les Russes son fils Fédor Borissovitch (83).

Boris était un homme de courte stature, assez corpulent et d'un visage un peu rond. Il avait la chevelure et la barbe grisonnantes. Il marchait avec difficulté à cause de la goutte qui le tourmentait souvent; cette infirmité, très commune parmi les seigneurs moscovites, lui venait de ce qu'il était toujours debout ou en marche. Les Grands mènent une vie assez malheureuse dans ce pays: obligés de se trouver conti-

nuellement à la Cour et de se tenir, pendant des journées entières, debout auprès de l'empereur, c'est à peine s'ils ont un jour de repos sur trois ou quatre. Plus ils sont élevés en honneur, plus ils ont de la fatigue, de l'inquiétude et de la crainte et, pourtant, ils cherchent sans relâche à monter davantage.

Actions de
Boris.

Boris était très favorable aux étrangers et il leur témoignait beaucoup de complaisance: il possédait une mémoire étonnante, et quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, il connaissait toutes choses mieux que quelques uns qui manient beaucoup la plume. Il était âgé de cinquante cinq ou cinquante six ans (84); si tout lui avait réussi, il aurait accompli de grandes choses. Il avait beaucoup embelli la ville de Moscou et lui avait donné de bonnes lois et de beaux privilèges. Il avait établi des corps-de-garde à tous les carrefours, et fait cloturer les rues par de grandes barrières qui se fermaient, de sorte que chaque rue formait comme une cité à part. Une de ses ordonnances commandait une amende d'un rixdale contre celui qui sortirait le soir sans être muni d'une lanterne. En somme, il connaissait l'art de régner.

Sa police.

Il aimait de construire. Sous le règne du Tsar Fédor, il avait fait entourer la capitale d'un mur d'enceinte en pierre de taille; il en fit de même pour la ville de Smolensk. Il construisit aussi sur les confins de la Tartarie, une ville forte qu'il nomma de son nom, Boriskorod.

Mais il mettait sa confiance bien plus dans les popes et les moines que dans ses plus fidèles seigneurs. Il prêtait trop l'oreille à la flatterie et à la dénonciation et c'est en se laissant conduire par des scélérats et par sa cruelle femme, qu'il accomplit tant d'actes tyranniques et qu'il sacrifia les principales familles du pays, comme nous l'avons déjà vu. De lui-même, il n'aurait pas commis ces forfaits (85).

Il était l'ennemi déclaré de ceux qui se rendaient coupables de concussion en acceptant des présents ou des gratifications: il fit punir de mort, en public, des grands seigneurs et des

chanceliers convaincus de ce délit; mais ces exemples n'empêchèrent point le mal.

Il fut inhumé dans l'église de l'archange, au Kremlin, lieu de sépulture des Tsars: selon la coutume, ses obsèques se firent avec accompagnement de pleurs et de hurlements de tout le peuple.

Son enterrement. Aumônes distribuées après sa mort.

Peu de temps auparavant, était décédé l'oncle du Tsar, Dmitri Ivanovitch Godounoff, l'aîné de la dynastie. Il fut enterré dans le tombeau des Godounoff, à Kostrom, sur le fleuve Volga.

Pendant les six semaines qui suivirent la mort de Boris, on distribua au peuple, en aumônes, plus de 70.000 roubles qui font, en monnaie de Hollande, 490.000 florins; pendant le même laps de temps, on célébra des services pour le repos de son âme, dans tous les monastères.

C'est alors seulement que Pierre Basmanoff fut envoyé vers l'armée pour la commander en chef, pour lui annoncer officiellement la mort de Boris et pour lui faire prêter serment au jeune Tsar, le nouveau souverain de l'empire.

Basmanoff envoyé à l'armée en qualité de général en chef.

Avant l'arrivée du généralissime, l'armée moscovite savait déjà, par les soldats de Démétrius, la nouvelle de la mort de Boris, mais on n'avait point voulu y croire jusqu'au jour où elle fut confirmée par Basmanoff.

D'après les ordres du Tsar, Fédor Ivanovitch Mstislafsky et les deux Schouisky remirent le commandement de l'armée à Basmanoff, qui en prit possession, et rentrèrent piteusement à Moscou où ils vécurent désormais dans l'obscurité, quoiqu'ils fussent les principaux seigneurs du pays. Les Godounoff qui faisaient partie de l'armée y restèrent pour seconder le nouveau généralissime.

Après la mort de Boris, tout fut en désordre à Moscou et le peuple, de jour en jour, y devint plus audacieux. Il accourait par bandes au palais, tantôt redemandant à grands cris les seigneurs qui, du temps de Boris, avaient été envoyés en exil, tantôt voulant que l'on fît venir la vieille Tsarine, la

mère de Démétrius et qu'on la plaçât aux portes de la ville afin que chacun pût apprendre d'elle si son fils était encore vivant ou non. Parmi les Seigneurs régnait la plus grande division. Les Godounoff, quoique à moitié abattus, ne cessaient de porter envie à tous ceux qui avaient échappé à la proscription des vieilles familles; ils tremblaient déjà de le voir arriver aux positions les plus élevées, si Démétrius réussissait à s'emparer du trône. Simon Nikitovitch Godounoff essaya même de se débarrasser de Matislafsky et il y eût réussi, sans l'intervention de quelqu'un qui le suivait à la piste et qui le qualifia de traître à la patrie.

Le peuple murmurait chaque jour de plus en plus et demandait sans cesse la vieille Tsarine et les Seigneurs exilés: on fut forcé de lui promettre que tous les survivants des proscrits rentreraient sous peu à Moscou. Mais quant à la vieille Tsarine mère, il fut impossible de rien obtenir de la femme de Boris: au contraire, celle-ci la fit garder plus étroitement que jamais dans le désert où on l'avait conduite. On craignait que, pour être délivrée de sa prison et se venger de ses ennemis, elle n'affirmât hautement que Démétrius était encore en vie.

Mais le peuple ne se lassa point de demander son ancienne souveraine et il devint menaçant dans ses paroles. La Cour fut en proie à la crainte la plus vive. Vassili Ivanovitch Schouisky se hasarda alors de sortir du palais et de haranguer la foule. Il prononça un beau discours, commençant par dire que la colère divine s'était appesantie sur le peuple pour le punir de ses péchés, qu'on le voyait suffisamment par les maux dont le pays est affligé. Il s'étonnait donc de voir le peuple s'obstiner dans sa perversité et soupirer après une révolution qui devait nécessairement amener la ruine du pays, l'anéantissement de la religion et la destruction des sanctuaires de Moscou. Il jura de la manière la plus énergique que le vrai Démétrius ne pouvait pas exister: il montrait ses mains qui avaient mis le fils d'Ivan dans sa bière à Ouglitche. Il ajoutait

que le compétiteur du trône était Rastriga, un moine défroqué, inspiré par Satan, envoyé sur la terre pour la plus grande punition des forfaits du peuple. Il adjurait ses auditeurs de se corriger et de prier Dieu de leur faire grâce et, enfin, de rester toujours fidèles, leur assurant que les événements auraient une heureuse issue.

Ces paroles calmèrent un peu l'effervescence populaire. Les malheureux que Boris avait exilés rentrèrent, de jour en jour, à Moscou: on y vit revenir entr'autres Ivan Mikhaïlovitch Borotinsky, un seigneur de la plus haute naissance, qui, poursuivi par la vengeance du Tsar, errait misérablement depuis près de vingt cinq ans.

Nous avons vu que Pierre Fédorovitch Basmanoff avait été envoyé vers l'armée en qualité de généralissime et qu'on lui avait adjoint quelques Godounoff, tels qu'Ivan Ivanovitch, et deux Galitzin. Basmanoff arriva à son poste le 21 Avril et, après avoir pris le commandement, il donna aux troupes la connaissance officielle du décès de Boris et les adjura de rester fidèles au jeune Tsar et de lui obéir, à lui, qui avait été choisi pour leur chef. Dans une autre occasion, il leur communiqua les lettres du roi de Pologne, dont nous avons parlé, mais un de ses premiers soins fut de disperser dans les rangs de l'armée des espions chargés d'écouter ce que l'on y disait et de lui en faire le rapport tous les jours. Il découvrit ainsi qu'il y avait parmi ses soldats plus de partisans de Démétrius que du Tsar.

Après avoir mûrement réfléchi sur cette révélation, Basmanoff résolut de passer avec toutes ses troupes du côté du prétendant: il employa tous les moyens pour arriver à ce résultat sans effusion de sang, s'il était possible. Dans ce but, il envoya secrètement quelques affidés auprès de Démétrius, afin de se consulter avec ce dernier sur les mesures à prendre (36). Pour justifier sa détermination, Basmanoff affirma qu'il était convaincu que Démétrius était le véritable prince, et il s'appuyait, pour plus grande certitude, sur les paroles qui lui

Basmanoff est convaincu de l'existence de Démétrius.

avaient été dites par Simon Nikitovitch, dans l'antichambre de Boris. La résolution qu'il avait prise ne devait pas être considérée comme un acte de trahison, mais comme l'action d'un homme qui cherche à faire le bonheur de son pays. Il la justifiait encore en rappelant la cruelle tyrannie de Boris qui avait exterminé les anciennes familles et en s'appuyant sur les malheurs de son règne, malheurs qui prenaient leur origine dans cette occupation injuste d'un trône qui avait un héritier légitime, comme la divine providence le manifestait en ce moment. Lui et son armée voulaient donc se dévouer au service du véritable successeur des Tsars.

Toutes ces négociations se faisaient avec tant d'habileté que, des deux côtés, on n'eût pas su dire, plus tard, qui les avait engagées: personne même ne savait en quel endroit se trouvait Démétrius, pas plus ceux de Kromy que les Moscovites.

Sauf quelque sortie de temps à autre, les assiégés de Kromy restaient le plus souvent dans l'inaction; car à l'époque du dégel, chacun n'avait d'autre occupation que de se garantir de l'invasion des eaux.

L'armée assiégeante, ne pouvant s'approcher de la forteresse à cause des marais, consommait ses munitions à entretenir contre elle un feu incessant mais inoffensif. La nuit, une foule de transfuges moscovites se rendaient dans Kromy et y rapportaient des nouvelles de leur camp et des conseils que l'on y tenait, pour faire passer l'armée toute entière du côté de Démétrius, pendant une grande attaque imprévue.

Basmanoff, après avoir pris toutes ses dispositions, de commun accord avec Démétrius, fixa le jour du complot au 7 Mai, selon l'ancien style (87). Ce jour-là, la garnison de Kromy devait se tenir prête à l'attaque; de son côté Basmanoff, de bon matin, ferait saisir dans leurs tentes et garrotter les chefs et les capitaines de son armée. Après quoi, les deux partis devaient crier ensemble: Dieu garde Démétrius Tsar de tous les Russes!

Quelqu'extraordinaire, quelque incroyable que soit cet at-

tentat, il est cependant très réel : mais il est évident qu'il ne réussit que par la volonté de Dieu. Basmanoff et ses complices savaient fort bien, du reste, que Démétrius comptait plus de partisans que le Tsar.

Jusqu'au moment fixé, il semblait que chaque jour dût être marqué par quelque escarmouche; aussi y avait-il continuellement quelques postes que l'on tenait prêts au combat : mais précisément ce jour-là on ne songea point à les avertir.

Le 7 Mai, vers quatre heures du matin, les assiégés de Kromy, ainsi que Basmanoff et ses complices, se tenaient prêts; à un moment donné, un conjuré, monté sur un cheval noir, sort du camp moscovite et se rend jusqu'auprès des remparts de la forteresse. C'était le signal. Aussitôt les assiégés se précipitent comme un ouragan et fondent sur les divers quartiers du camp, sans qu'une sentinelle ou un soldat jetât un cri d'alarme. En un clin-d'œil ils ont saisi les chefs qu'ils garrottent et traînent dans la forteresse, pendant que les conjurés moscovites mettent le feu à leur propre camp. Les Moscovites qui n'étaient pas du complot et qui ne s'attendaient pas à l'attaque, sont saisis d'une telle épouvante, qu'ils se mettent à fuir dans toutes les directions, en abandonnant leurs armes ou leurs vêtements.

Pendant ce temps, ceux des Moscovites qui étaient partisans de Démétrius vont par milliers se joindre à leurs adversaires. Ils le font même avec une précipitation telle, qu'ils rompent sous leur poids le pont jeté sur la rivière près de Kromy, et sur lequel se trouvaient trois ou quatre popes préposés à la réception du serment de fidélité du peuple, ce qui se fait en présentant un crucifix à baiser. La foule entière est plongée dans les eaux; chacun cherche à se sauver à la nage, qui en essayant de trouver un gué, qui en se cramponnant à son cheval; mais plusieurs y perdirent la vie; enfin ce fut une telle bagarre qu'on aurait dit que ciel et terre périssaient. Dans cette fuite désordonnée, les uns se dirigent vers leur pays, les autres vers leur village, une partie se rend à Moscou, une

autre se réfugia dans les bois, tous fuient sans savoir où et pourquoi et en s'entretenant par le fer ou le mousquet comme des animaux atteints de rage. L'un criait: Vive Démétrius! l'autre: Vive Fédor Borissowitch! un troisième: Vive celui qui s'emparera du trône!

La plus grande partie de l'armée se rangea donc sous les drapeaux de Démétrius, le reste se livra à la débandade. La terreur qui les poursuivait dans leur fuite était telle qu'ils abandonnaient, sur la route, leurs chariots ou autres véhicules, se pressant d'en dételar les chevaux pour s'éloigner le plus vite, croyant toujours avoir un ennemi à leurs trousses. Les fuyards traversèrent Moscou pendant trois jours entiers. Quand on leur demandait la cause de leur panique, ils ne savaient que répondre; aux seigneurs du palais qui les questionnaient avec autorité, ils répondaient avec audace: Allez-y voir vous-mêmes! La population de Moscou commençait aussi à devenir menaçante: sans se prononcer ouvertement, il est certain qu'elle eût à l'instant ouvert les portes de la ville à ceux qui se seraient présentés.

Une petite troupe d'environ 70 Allemands qui avaient fui aussi, fut reçue par le jeune Tsar qui les remercia vivement et leur parla, les larmes aux yeux, des malheurs qui allaient fondre sur lui. Quelques Seigneurs, qui étaient présents, se mirent à rire sous cape des paroles du prince, mais les Godounoff faisaient une toute autre figure. S'attendant à toutes les suites de la vengeance, à la mort même, ils se hâtèrent de distribuer aux couvents les domaines et les trésors qu'ils possédaient.

Pendant le grand tumulte excité pour favoriser la trahison de Basmanoff, celui-ci avait subi le sort des autres chefs et été garrotté comme eux, pour donner le change sur son action et faire croire que tout se passait à son insu. Mais dès qu'il fut arrivé dans les rangs ennemis, on le délia, à l'instant, lui et les siens. Ivan Ivanowitch Godounoff, au contraire, fut laissé dans ses liens, au milieu des champs, comme un

animal; à ses côtés, se trouvait un jeune page qui chassait les mouches avec un éventail; d'autres chefs étaient traités à l'avenant. André Téliatefsky, qui était parent des Godounoff, resta le dernier auprès de l'artillerie en criant aux siens: Restez fermes, mes amis, ne trahissez point votre Tsar! Mais, de ce côté, l'attaque fut si vive et si soudaine que lui et ceux qui l'entouraient ne purent rester à leur poste et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Basmanoff avait envoyé son casque, orné de ses insignes, au chef de la cavalerie allemande qui était réunie, presque toute entière encore, autour de sa bannière, et le pria de passer à l'autre camp et de prêter serment au véritable Tsar, mais ce capitaine refusa d'abord nettement; cependant, après de nouvelles instances, il finit par se joindre avec quelques uns de ses hommes aux soldats de Démétrius. Mais soixante dix hommes, environ, restèrent fidèles à leur foi jurée et s'enfuirent vers Moscou.

Ces Allemands nous racontèrent que personne n'aurait pu rien comprendre à la manière dont les choses se passaient. On ne distinguait point un ami d'un ennemi; l'un courait de ci, l'autre de là, on se mêlait comme de la poussière chassée par le vent. On peut voir par là si c'était, oui ou non, la volonté de Dieu que ce Démétrius régnât pour un temps déterminé, afin d'être la verge dont se servait la colère divine pour châtier les Moscovites.

Le lendemain, tout se passa plus tranquillement: les soldats du fort et les assiégeants qui ne formaient plus qu'une seule armée se disaient entr'eux: Oh! puissions nous le voir, le Tsar Démétrius, à qui nous avons prêté serment sans le connaître! A quoi l'un répondait: Démétrius est à Corptsas, à 30 milles de Kromy, et il sera bientôt ici; et un second repliquait: Non; il se trouve à Rilsk à 50 milles de Kromy. Le lendemain, on affirmait qu'il était encore à Poutivle et le jour d'après, on allait jusqu'à dire: il s'est enfui en Pologne, il n'était qu'un imposteur qui a mis tout le pays en désarroi⁽⁸⁸⁾.

Tous ces bruits répandaient de nouvelles inquiétudes dans l'armée. Mais les chefs les dissipaient en disant aux soldats : Attendez la fin et taisez-vous. Cependant, malgré ces assurances, un grand nombre d'entr'eux étaient saisis de crainte, ils songeaient à leurs femmes et à leurs enfants et regrettaient mille fois de n'avoir pas pris la fuite vers Moscou : ils rougissaient maintenant d'être des transfuges et d'avoir fait si bon marché du serment qu'ils avaient prêté d'abord au Tsar de Moscovie. En un mot, ils attendaient avec anxiété le dénouement de cette affaire.

Trois jours après, cependant, vers le soir, un gentilhomme moscovite, nommé Boris Loukoff, apporta une lettre de Démétrius. Dans cette missive, après avoir remercié ses soldats, le prétendant les prévenait que chacun était libre de retourner chez soi, ou de rester à son service jusqu'au jour où il ferait son entrée à Moscou. Un grand nombre profita de cette permission et retourna dans ses foyers, tout en reconnaissant Démétrius comme Tsar et Grand-Prince.

A Moscou, tout semblait se passer encore comme si rien n'était arrivé : journellement, il y passait encore des troupes fraîches qui avaient l'air de se rendre à l'armée ; mais arrivés à cinq ou six milles au delà de la ville, tous les hommes rompaient les rangs ; l'un reprenait le chemin de sa maison, l'autre se dirigeait vers le camp de Démétrius.

Démétrius en possession de la plus grande partie de l'Empire. Il écrit au peuple de Moscou.

Accompagné du corps d'armée qu'il avait avec lui, Démétrius se rendit en personne sous les remparts de Kromy. Là, il se forma une garde composée de la plupart des Polonais et des Cosaques et de quelques troupes russes dans lesquelles il avait confiance, et envoya les autres en partie à Toula, en partie à Kalouga, ville plus rapprochée encore de Moscou, sur le fleuve Oka ; un corps s'empara de cette ville et poussa jusqu'à Serpoukoff, autre ville distante de 18 milles de la capitale. Là ils se mesurèrent, le 28 Mai, avec un corps de Strelitz ou mousquetaires qui combattirent fidèlement, jusqu'à la fin, pour la cause du Tsar. Mais, après cette rencontre,

une grande terreur s'empara de la Cour; on y croyait que tout était fini; cependant, au grand étonnement de chacun, la ville resta dans une tranquillité profonde.

Démétrius s'était rendu à Toula où il séjourna quelques jours. Il y licencia quelques troupes, polonaises et autres, après leur avoir donné leur solde; mais il retint les Cosaques et quelques Polonais avec lui, en leur promettant de les payer à Moscou, dès que, par la grâce de Dieu, il serait assis sur le trône paternel. De là, il adressa des proclamations au pays tout entier et envoya partout des messagers pour annoncer ses succès et demander aux peuples s'ils doutaient encore qu'il fût le véritable héritier de la couronne. A ces nouvelles, les villes commencèrent à chanceler; cependant, les envoyés de Démétrius ne furent point partout les bienvenus, car plusieurs furent tués.

La tranquillité régnait toujours à Moscou; mais le peuple continuait à s'agiter sourdement, et il était prêt à accomplir une révolution, s'il se fût présenté à ses yeux quelqu'un de l'armée de Démétrius.

Le 30 Mai, vers 10 heures du matin, deux jeunes gens arrivent en ville par la porte de Serpoukoff en disant qu'ils apercevaient au loin sur la route des flots de poussière causés, à ce qu'il leur paraissait, par de nombreux chariots ou une troupe de gens en marche. Pour eux, il n'y avait pas de doute, c'est l'ennemi. Aussi, dès qu'ils sont entrés en ville, ils se mettent à crier: Loudi! Loudi! C'est à dire: une armée! une armée!

A ces cris, les habitants se persuadent que l'ennemi est sur le point d'entrer et se mettent à courir de tous côtés en répétant à leur tour: C'est l'armée ennemie! On se poussait, on se bousculait dans les rues; chacun courait comme s'il avait une armée à ses trousses; c'était un tumulte indescriptible; on eût dit un essaim d'abeilles en mouvement. Celui-ci courait à son logis chercher des armes, celui-là, au marché pour acheter du sel et du pain, dans le but de l'offrir aux vainqueurs entrant en ville afin d'en être favorablement traité.

C'est en effet une coutume russe que de présenter du pain et du sel à ceux que l'on veut bien recevoir.

L'agitation et la panique étaient générales; personne cependant ne se préparait à la défense, chacun, au contraire, s'apprêtait à ouvrir les portes à l'ennemi. Les seigneurs de la Cour et même la Tsarine et le jeune Tsar ne savaient point ce qui se passait et étaient à moitié morts de peur; ils firent sortir du Kremlin quelques messagers chargés d'aller aux informations. Mais ceux-ci, en entendant tout ce vacarme, sont eux-mêmes pris d'épouvante, et tournent bride: les premiers se persuadent que ceux qui sont en arrière ont été tués; et n'est qu'après être arrivés en lieu de sûreté qu'ils s'aperçoivent qu'il n'en était rien. Tout ce bruit avait eu lieu sans raison: aucun ennemi n'était arrivé et l'on ne put savoir quels furent ceux qui contribuèrent le plus à fomentier l'agitation. Quant aux deux jeunes gens qui en avaient été la cause première, on leur infligea une punition; puis tout rentra de nouveau dans le calme.

Émeute à Moscou. Le peuple se rallie à Démétrius et s'empare de tous les Godounoff.

Cependant après cette affaire, le peuple se met à s'assembler tous les jours sur l'esplanade devant le Kremlin; quelques seigneurs s'y rendent et demandent à la foule quel est le but de ces émeutes journalières. Le peuple n'a-t-il pas un souverain qui est son élu et auquel il a juré d'être fidèle jusqu'à la mort? Et, en bons chrétiens, ne doivent ils pas obéir à celui dont ils sont les sujets volontaires? S'ils ont à demander quelque changement qui pourrait leur être favorable, ne peuvent-ils pas le faire sans recourir à toute cette agitation qui n'a pas de raison d'être? Puis, en manière de péroraison, ils engagent chacun à rentrer au logis, et annoncent que désormais les instigateurs de désordres seront pris et punis comme ils le méritent.

Après cela, chacun retourna chez soi.

Le lendemain, on annonce que l'Hetman Korella est campé avec ses Cosaques à six milles de Moscou. Sur cette nouvelle, on se hâte de faire des préparatifs de défense et l'on

conduit l'artillerie sur les remparts et sur les murs. Mais on y travailla avec tant de mollesse que le peuple prit la chose en dérision. Quant à moi, je pense que tout cela n'avait d'autre but que de tenir le peuple en bride, car on craignait énormément la populace qui était réduite à la misère et proférait de violentes menaces de pillage contre les marchands de Moscou, les nobles et quelques personnes riches; de sorte que l'on avait une peur plus grande des habitants eux-mêmes que des soldats de Démétrius. Les principaux de la ville étaient pour la plupart en correspondance avec Démétrius, mais ils se gardaient d'en rien faire paraître: pour ordonner à chacun ce qu'il avait à faire, ils attendaient la venue de Démétrius ou ses manifestes à la population. Mais les Godounoff avaient intercepté un grand nombre de lettres et mis à mort ceux qui les apportaient; de sorte que pas une seule missive ne parvint à Moscou.

Je ne crois pas qu'il se trouvât dans la ville une pièce de monnaie ou un bijou: tout était caché en terre; car dans les moments de danger, c'est la coutume générale, en Moscovie, d'enterrer son argent et ses objets précieux dans les bois, dans les caves et autres endroits écartés. De cette manière, une foule de choses se perdent; elles y restent souvent très longtemps, et ceux qui les cachent ne communiquant leur secret à personne, finissent par en perdre le souvenir.

Le 1 Juillet 1605, vers les 9 heures du matin, on vit pour la première fois, deux courriers de Démétrius entrer audacieusement en ville. Ils portaient des lettres adressées aux habitants de Moscou, et ils devaient les lire au peuple réuni sur l'esplanade. C'était sans doute un acte très téméraire que d'oser venir ainsi dans une ville qui est la tête de l'empire, qui ne s'est pas prononcée, et où le Tsar siège encore dans toute sa puissance. Mais ils savaient, sans aucun doute, à quoi s'en tenir sur les dispositions de la plupart des seigneurs et des habitants, car ils arrivaient avec la dernière assurance.

Ils n'ignoraient pas non plus que le jeune Tsar avait eu la pensée d'aller à la rencontre de Démétrius, de se jeter à ses pieds en lui demandant pardon et merci, mais qu'il en avait été empêché par sa mère; ce qui avait fortement courroucé la noblesse, déjà presque toute entière attachée au parti du prétendant et ne se souciant plus ni de la Tsarine, ni de Godounoff. Il n'y avait plus à Moscou qu'un petit nombre de bons patriotes, mais ils n'osaient parler, de peur de perdre la vie.

Ces deux courriers donc arrivent à cheval sur l'esplanade en un clin-d'œil, ils sont entourés par des milliers de personnes appartenant à la populace. On reconnut en eux deux gentilshommes, moscovites de naissance et nommés Gabriel Pouschkin et Naoum Plestchéeff, qui s'étaient ralliés des premiers au parti de Démétrius. Là, devant la peuple assemblé, ils font lecture de leur message qui était conçu en ces termes.

« Démétrius, par la grâce de Dieu, Tsar et Grand-Prince de tous les Russes et vrai fils de feu le Tsar Ivan Vassilévitch, d'heureuse mémoire, vrai successeur au trône, si longtemps errant dans le plus triste exil, par la haute félonie des Godounoff, à tous les Moscovites, salut et prospérité!

Voilà la vingtième lettre que je vous adresse, et vous vous êtes toujours obstinés dans la rébellion, vous avez refusé d'écouter mes envoyés et leur avez ôté la vie; vous êtes restés sourds aux nombreux manifestes dans lesquels je vous apprenais la vérité. Mais, je le sais et je le comprends, il n'y a pas de votre faute. Jusqu'à ce jour, vous avez subi l'oppression de Boris, des Godounoff, des Véliaminoff, des Sabouroff, tous traîtres à la patrie. Mes lettres, je l'ai appris plus tard, ne vous ont point été remises; c'est le tyran qui les interceptait et faisait mettre à mort ceux qui vous les portaient.

C'est pourquoi je vous pardonne tout ce que vous avez fait contre ma personne; je n'ai pas soif de sang, comme celui que vous avez eu si longtemps pour votre souverain. Chacun sait

comment il a traité mes malheureux sujets, que j'aime comme la prunelle de mes yeux, et que lui faisait mourir de la manière la plus cruelle par le glaive, par la corde, par le gibet, ou qu'il vendait comme esclaves aux Tartares.

Cette conduite tyrannique aurait dû vous prouver qu'il n'était pas le protecteur de son peuple et ne régnait pas légitimement sur l'Empire. Mais, encore une fois, tout vous est pardonné. Saisissez-vous de tous les Godounoff et de leurs adhérents, ils sont coupables de forfaiture envers moi, et tenez-les en prison jusqu'à mon arrivée à Moscou, afin que je puisse leur appliquer les châtimens qu'ils méritent. Puis ne faites aucun tort à personne, respectez-toutes les propriétés et restez fidèles à Dieu."

Après la lecture de ce manifeste, l'assemblée entière se prosterna le visage contre terre, en implorant sa grâce, en se disculpant de ce que l'on pouvait, en apparence, lui reprocher, et en criant: Vive Démétrius Ivanovitch, Tsar et Grand-Prince de tous les Russes!

Puis, toute cette foule furieuse envahit le Kremlin et s'empare de tous ceux qui appartenaient à la race des Godounoff. Ils saisissent également la Tsarine, son fils et sa fille, les placent sur un tombereau, et les conduisent hors du palais, jusqu'à la maison que la Tsarine avait occupée avant que Boris ne fût devenu empereur. Cette maison se trouvait aussi dans l'enceinte de la citadelle; elle était toujours restée inhabitée, parceque Boris ne connaissait personne qui fût digne de l'occuper (89).

La foule se livre ensuite à la destruction. Sous prétexte que la demeure du Tsar avait été souillée par la tyrannie, on la dévaste de fond en comble; rien n'y reste entier, tout est pillé ou saccagé. De là, elle se répand en ville, attaque les maisons des Godounoff et y accomplit la même besogne. On n'y laisse pas un clou dans le mur: perles, habillemens, argent, meubles, tout est enlevé. Tous ceux qui sont hostiles à Démétrius sont jetés en prison. Quelques individus

innocents furent victimes de ces excès, mais on ne fit à mal à personne: les médecins, apothicaires et chirurgiens du Tsar ne subirent aucun mauvais traitement. Cependant, ceux qui avaient des ennemis surent profiter de l'occasion pour les trouver.

Mais ceux des seigneurs qui n'étaient d'aucun parti prirent à la hâte des mesures et tout rentra dans l'ordre; cependant on ne rendit pas à ceux qui étaient innocents les objets qu'on leur avait pris pendant le pillage: il eut été impossible d'ailleurs de découvrir en quelles mains ils avaient passé, car la multitude entière était coupable des excès commis.

Les Godounoff, comme je l'ai déjà rapporté, furent tous saisis et jetés séparément en prison; on en fit de même de tous ceux qui appartenaient aux familles des Véliaminoff et des Sabouroff, ainsi qu'à leurs adhérents. Leurs maisons furent mises à sac et le pillage se fit avec tant de rapidité et d'acharnement que les pillards s'entretenaient sur leur butin. Quelques uns d'entr'eux étaient parvenus jusques dans les caves remplies de vin; là, mettant les barriques debout, ils les défonçaient, pour y puiser le vin, les uns avec leurs bottes ou leurs souliers, les autres avec leurs chapeaux: ils étaient si ardents à la boisson (ce qu'ils sont tous du reste dans ce pays), qu'on en trouva environ 50 morts de leurs excès.

Pendant cette dévastation, chacun emportait chez soi tout ce qu'il pouvait; cependant les pillards ne trouvèrent point d'argent, on du moins fort peu; car les victimes, s'attendant à leur sort, avaient eu soin d'enfouir leurs richesses ou bien les avaient distribuées aux couvents, dans l'espoir de racheter leur âme par ce don pieux.

La rage de la dévastation ne cessa que vers l'après-midi: une foule de personnes, tout à fait innocentes, tant hommes que femmes, furent dépouillées de tout, même de leurs vêtements. Qu'on juge de ce qu'elles eurent à souffrir!

Vers minuit, il y eut un nouveau rassemblement, les cloches sonnèrent le tocsin d'alarme: c'était un coup monté par

quelques scélérats qui espéraient, à la faveur d'une bagarre, pouvoir se remettre au pillage. Ils se criaient les uns aux autres que quelques uns des Godounoff avaient forcé les portes de leur prison, qu'ils étaient à cheval au nombre de 400 et cherchaient à fuir par les portes de la ville. Tout cela n'était qu'un long mensonge et une fausse alerte: mais on n'en put découvrir ni l'auteur ni ses complices.

Peu après, Démétrius envoie, par tout le pays, dans toutes les villes, des courriers porteurs de manifestes ordonnant aux peuples de prêter serment à l'héritier légitime, si miraculeusement sauvé par la Providence divine, et leur faisant connaître toutes les circonstances de son retour. Les peuples, hélas! croient à toutes ces paroles, le reconnaissent pour le véritable Démétrius et vont, dans toutes les églises, prier pour Dmitri Ivanovitch, Tsar de tous les Russes.

Une foule de gens quittent Moscou et se rendent au camp de Démétrius, à Toula, à 36 milles de la capitale, pour y offrir des présents au nouveau Tsar, implorer sa clémence et lui présenter leur désir de le voir à Moscou. Il promet d'y venir sous peu, mais auparavant il avait à licencier, à Toula, une bonne partie de ses troupes. On lui apporta des chevaux, des carrosses, des vivres et d'autres munitions et en outre de grandes sommes tirées du Trésor de l'état, pour être distribuées aux soldats.

Démétrius congédie beaucoup de troupes; il s'arrête à Toula où on lui apporte, de Moscou, des munitions et de l'argent.

O, combien ils étaient aveuglés et dans quelles épaisses ténèbres ils avaient été jetés par la colère divine! Ils ne voyaient point qu'ils préparaient eux-mêmes la verge qui devait les frapper un jour.

Cependant, il arriva encore à Moscou des événements étranges.

On y exhuma de sa tombe le corps du défunt Tsar Boris et on le conduisit avec mépris hors ville. Il ne fut plus jugé digne de reposer à côté des Tsars, et on l'enfouit en terre auprès d'un antique petit monastère.

Après nous avoir rendus témoins de tous ces événe-

ments, Dieu envoya à ce peuple un autre aveuglement: tous à coup, la plupart des gens se mirent à croire que Boris n'était pas mort, bien qu'ils l'eussent eux-mêmes enterré par deux fois. L'un disait qu'il avait pris la fuite et qu'un autre avait été mis au tombeau à sa place. Un second affirmait qu'il était allé en Tartarie. Un troisième prétendait qu'il était parti pour la Suède, mais le plus grand nombre était persuadé que les marchands d'Angleterre l'avaient conduit dans leur pays avec de riches trésors.

Pendant le pillage du palais impérial, quelques uns des émissaires découvrirent un ange sculpté en cire: c'était le modèle d'une statue que le Tsar défunt se proposait de faire exécuter en or fin, avec douze statues d'apôtres et qu'il destinait à l'église projetée de Sveeta Sveeti. Ceux qui amenèrent cette statue au jour et qui n'avaient jamais vu un objet pareil, s'écrièrent: «Voyez! voilà ce que nous avons trouvé dans le cercueil où l'on dit que Boris a été déposé. Il est donc bien certain qu'il s'est enfui!». Ce qui força chacun d'y croire, malgré soi. Il y en eut même qui jurèrent d'avoir vu Boris assis derrière des tonneaux dans les caves des Godounoff et ayant devant lui à boire et à manger.

Grands malheurs qui frappent la Moscovie.

En un mot, on peut dire que les gens étaient devenus fous, radoteurs et en proie au plus ridicule aveuglement. Cet aveuglement était si grand que l'on envoya sur toutes les routes, jusqu'à la distance de 3 à 400 milles de Moscou, de nombreux courriers pour avertir les populations de la fuite de Boris; de sorte que, dans tout le pays, on ajouta foi à cette nouvelle et qu'elle y causa une émotion telle que l'on vit les Cosaques fouiller les villages et les forêts au bord du Volga, pour se livrer à la recherche du soidisant fugitif.

Nous nous trouvâmes, pendant quelque temps, en proie à la crainte la plus vive d'être pillés et massacrés. Nous étions en route pour aller trafiquer à Archangel et y attendre un navire: de tous côtés on vint nous avertir que nous étions poursuivis. Le bruit avait été répandu que nous trans-

portions les trésors de Boris et que celui ci était déjà conduit hors du pays. De manière que pendant tout notre voyage nous pouvions nous attendre d'heure en heure à être attaqués. Mais, par la grâce de Dieu, nous échappâmes à tout danger. On voit par ces détails combien le bras de la colère céleste s'était appesanti sur ces peuples: il serait impossible même de dire tout ce qui se passa dans ce moment (90).

Pendant que tout le pays tombait ainsi au pouvoir de Démétrius, la ville d'Astrakhan tenait encore pour le Tsar et résistait aux Cosaques qui l'entouraient et qui y avaient été envoyés pendant l'hiver, par Démétrius, pour en faire le siège. Ils ne purent s'en rendre maîtres et le gouverneur de la place qui était un Sabouroff, et parent des Godounoff, répondit à leurs sommations qu'il refusait de se rendre, qu'il voulait attendre encore et voir, et qu'il ne remettrait le puissant royaume d'Astrakhan qu'entre les mains de celui qui serait en possession du trône de Moscou. Ces fières paroles lui méritèrent la clémence de Démétrius qui l'excepta du châtiment que subirent tous ses parents. Les Cosaques quittèrent ce pays et rentrèrent dans leurs cantonnements respectifs.

De jour en jour, Démétrius se rapprochait de la capitale. Ses étapes journalières étaient d'environ un mille à cause de la multitude qui le suivait. De tous côtés, on arrivait pour le voir et implorer ses faveurs: seigneurs, popes, évêques, religieux venaient de Moscou lui offrir des présents. C'est de là aussi qu'on apportait tout ce dont sa Cour avait besoin. Il adressait de fréquentes allocutions aux populations qui venaient le voir, il leur racontait ses aventures, de la façon qui lui semblait la meilleure et la plus agréable pour ses auditeurs, aussi ne manquait-il pas de leur en faire beaucoup accroire. Mais ils ajoutaient foi à tout ce qu'il disait, et si dans le nombre il y en avait qui fussent mieux renseignés, ils n'en disaient pas moins *Amen* avec tous les autres.

Les membres
des grandes fa-
milles envoyés
en exil comme
traîtres à la
patrie.

C'est alors aussi que l'on exila de Moscou toutes les grandes familles alliées à celle de Boris, et avec elles, une foule de leurs adhérents. Ivan Vassiliévitch Godounoff et les siens furent envoyés aux frontières de Tartarie, Stépan Godounoff dut partir vers quelque autre endroit. Tous subissent le sort qu'ils avaient fait jadis subir à tant d'autres. Quant à Simon Nikitovitch Godounoff, qui avait commis tant d'actes de tyrannie envers le peuple sous le règne de Boris, il fut conduit à Pereaslav ⁽⁹¹⁾, et jeté dans une cave. Là, quand il demanda de la nourriture, on lui apporta une pierre et il mourut du supplice de la faim.

On avait délivré de cette même prison un malheureux que ce tyran y avait fait mettre injustement six ans auparavant. Combien il dut être étonné en y voyant venir à sa place celui qui l'avait fait incarcérer, le premier seigneur de l'empire après le Tsar! C'est ainsi que chacun reçoit sa récompense dans ce monde. Le poète a eu bien raison de dire:

..... sine cæde et vulnere pauci
Descendunt reges, et sicca morte tyranni. (*)

Démétrius avait envoyé à Moscou un nommé André Schéréfédinoff, grand scélérat, qui s'était des premiers rangé du côté du prétendant, et lui avait donné la charge de se défaire de la Tsarine, épouse de Boris, et de son fils, mais d'une manière si secrète que personne ne pût savoir qu'ils eussent été tués. Pour donner le change, on aurait répandu le bruit qu'ils s'étaient empoisonnés. Quant à la fille de Boris, on devait lui laisser la vie et la conserver jusqu'à l'entrée de Démétrius à Moscou.

La Tsarine et
son fils sont
tués.

André Schéréfédinoff accomplit son odieuse mission. Il s'empara de la Tsarine et de son fils, un jeune prince beau et bien fait, qui donnait au pays les meilleures espérances

(*) Juvénal X. 112, 113.

de devenir un excellent souverain, et les étouffa entre deux coussins.

La fin tragique de ces deux personnages nous prouve, une fois de plus, combien le bonheur est incertain et combien notre existence ici-bas est un sujet de larmes. Qu'elle est profonde la parole du sage: Vanité des vanités! tout n'est que vanité! Qu'il me soit permis de rappeler ici ces beaux vers d'Eobanus Hessus sur l'instabilité de la fortune:

Qui nunc nascuntur, morientur tempore certo,
 Quæ plantata vides, auferet hora sequens.
 Olim planta fuit, quæ nunc succiditur arbor,
 Quæ nunc destruimus, structa fuere prius,
 Nunc fletu nimio, deducimus anxia vitæ
 Tempora, nunc risu solvimur. Immo dico
 Omnia deprendi, nihili res esse, nec ulla
 Semper in infracto parte manere gradu.

Aussitôt après l'assassinat, on fit monter auprès des cadavres quelques personnes de la bourgeoisie et on leur fit accroire que la mère et le fils venaient de s'empoisonner. Mais la fille que l'on voulait épargner n'avait pas, disait-on, bu dans la coupe assez de poison pour en mourir. A la vue de cette mère et de cet enfant qui étaient là, gisant dans les bras l'un de l'autre, les assistants ajoutèrent foi à tout ce qu'on leur disait, et on fit immédiatement savoir au pays entier les détails de cette mort soi-disant volontaire. Les deux cadavres furent conduits sans aucune cérémonie au petit monastère où l'on avait enterré Boris, et là on les enfouit dans la terre, comme des animaux.

Mais, en apprenant cette fin déplorable, un grand nombre de personnes ressentirent une vive douleur, sans qu'elles connussent pourtant la vérité: elles déploraient la situation malheureuse du pays et la marche tortueuse des événements, elles versaient des larmes sur le sort de ce jeune prince qui n'était

coupable d'aucun crime et conservaient soigneusement son souvenir. Mais tous ces événements arrivèrent par la volonté de Dieu (92).

Démétrius arrive à Moscou avec des troupes et fait une entrée solennelle.

Cependant Démétrius s'était beaucoup rapproché de Moscou, mais il ne voulut y entrer qu'après s'être assuré que le pays tout entier l'eût accepté pour souverain. Cette entrée solennelle eut lieu le 20 Juin. Il était entouré de 5000 Cosaques et Polonais: des troupes nombreuses le suivaient encore, mais elles se retirèrent de divers côtés, quand il fut arrivé en ville. Les rues étaient encombrées de monde, au point qu'on ne les traversait qu'avec une peine infinie; la foule envahissait les toits et les murs, aux environs des portes par où il devait venir. Tout ce peuple avait revêtu ses plus beaux habits et accueillit avec des larmes de joie celui qu'il croyait être son souverain légitime.

Quand il eut traversé la troisième enceinte et passé le fleuve de la Moskova, il parvint devant une église bâtie sur une montagne aux environs de la forteresse et nommée l'église de Jérusalem (93). Là, il arrêta son cheval et fit arrêter toute son escorte, et ôtant de sa tête le chapeau impérial pour le remettre immédiatement après, il jeta un profond regard autour de lui, sur les magnifiques remparts, sur la ville, sur la foule innombrable qui remplissait tous les espaces, et puis, se mit à pleurer amèrement, du moins en apparence, et à remercier Dieu de l'avoir laissé vivre assez longtemps pour revoir Moscou, sa ville natale, et ses chers sujets qu'il portait en son cœur. Tout en disant ces belles choses, il versait des larmes ce qui porta une foule de gens à verser des larmes comme lui. Hélas! s'ils avaient su que ce n'étaient que des larmes de crocodile, ils se seraient bien gardés d'en faire autant, et se fussent conduits d'une toute autre manière. Mais la volonté de Dieu devait s'accomplir tout-à-fait.

Pendant qu'il était arrêté là, le patriarche, les évêques, les papes et les religieux portant des croix, des bannières et les saintes reliques, viennent à sa rencontre pour le conduire

processionnellement au Kremlin, et lui présentent à baiser une image de la Vierge qui, selon leurs rites, ne peut être présentée qu'aux Tsars. Etant descendu de cheval, Démétrius embrasse l'image, mais il n'accomplit pas, sans doute, cette cérémonie au gré de quelques moines qui l'observaient attentivement, car ceux-ci eurent l'air de douter qu'il fût le Tsar légitime: ils n'osèrent cependant pas en dire grand chose. Mais lui, ayant parfaitement remarqué leur regard inquisiteur, et les connaissant peut-être, les fit le lendemain tuer secrètement et jeter dans les flots.

Il devient suspect à quelques personnes.

Le cortège poursuit son itinéraire jusques dans le Kremlin au son des cloches et aux cris mille fois répétés de: Vive Dmitri Vassiliévitch, Tsar de tous les Russes! On conduit le nouveau Souverain dans son palais; là on le pose sur le trône impérial et les Grands viennent s'agenouiller devant lui et le reconnaître pour Tsar. Les Cosaques et les autres soldats furent postés dans l'enceinte du Kremlin, le mousquet chargé et armés en guerre: cette soldatesque était fort brutale, n'avait de respect pour personne et répondait même aux Seigneurs par des paroles grossières.

De grands changements eurent lieu à la cour du Tsar. Les officiers de la cour précédente, tels que chanceliers, secrétaires, écuyers, sommeliers, jardiniers, valets de chambre et cuisiniers, furent destitués et remplacés par d'autres en qui le nouveau souverain avait plus de confiance.

Changements dans l'empire moscovite.

On changea également tous les gouverneurs des provinces, des villes, des domaines et des autres places. Pour ses valets de chambre et ses pages, il prit des Polonais qui sont des gens plus adroits, plus alertes, plus instruits et plus vaillants que les officiers de cour et les nobles de Moscou. Ceux-ci, en effet, n'ont jamais quitté le pays qui les a vu naître, et, pour la plupart, ne savent ni lire ni écrire. Cette ignorance est du reste très commune chez les Russes qui vivent comme des animaux.

Cependant, on avait envoyé chercher la prétendue mère de

Démétrius. Ainsi que je l'ai rapporté plus haut, cette femme était étroitement gardée dans un désert par ordre des Godounoff qui, à l'approche de leur ruine, avaient ordonné de la tuer; mais cet ordre n'avait pu être exécuté. Dans toutes les villes qu'elle traversa, le peuple l'accueillit avec les honneurs dus à son ancienne Tsarine, à la septième épouse d'Ivan Vasiliévitch. Elle était maintenant religieuse. Arrivé à 2 milles de Moscou, elle s'arrêta à Toïninsk, où il y a une résidence impériale. C'est là que Démétrius vint à sa rencontre avec une foule de seigneurs et de peuple. L'entrevue fut une scène de sanglots et de larmes; le peuple, à qui on avait fait accroire que la mère et le fils, les descendants de ses anciens monarques, se rencontraient pour la première fois depuis de longues années, le peuple pleura et sanglota avec eux. Il ne faut pas s'étonner, hélas! si elle reconnut Démétrius pour son fils, quoiqu'elle sût parfaitement qu'il ne l'était point; elle ne perdit rien à se prêter à cette supercherie. Considérée désormais comme la Tsarine, elle fut traitée avec magnificence et conduite au Kremlin, où on lui donna pour résidence le couvent Vosnessensk ou de la Résurrection (94). Là, elle vivait en souveraine; tous les jours elle y recevait la visite du jeune Tsar, ou des religieuses qui demeuraient avec elle. Lors de sa rentrée à Moscou, quand elle fut arrivée aux portes de la ville, Démétrius descendit de cheval, avec toute sa suite de seigneurs, et il marcha avec eux, à côté de la voiture, tête nue, jusqu'à sa demeure, au grand étonnement de toute la population. O perfides embûches de Satan! (95)

La vieille Tsarine arrive à Moscou.

Préparatifs du couronnement de Démétrius.

Puis il fit commencer les préparatifs de son couronnement. Quoique, selon la coutume moscovite, cette cérémonie ne pût se faire qu'au premier Septembre, il désira qu'elle eût lieu avant cette date, ce qui parut fort étrange à un grand nombre de personnes. On n'en dit rien pourtant. Il fut donc couronné à Moscou, selon le rite national et avec la même magnificence que ses prédécesseurs, le 20 Juillet 1605 (96), dans l'église de la Vierge. Les évêques lui posèrent la couronne

sur la tête, avec force génuflexions et en grand cérémonial. On sema de l'or devant lui et on le fit marcher sur du drap d'or.

Des courriers furent envoyés dans toutes les villes pour annoncer l'accomplissement de cette inauguration: les villes, de leur côté, pour faire acte de reconnaissance, offrirent des présents au nouveau Tsar.

Les hallebardiers et un grand nombre d'autres soldats furent licenciés, après avoir reçu leur solde et envoyés en Pologne. Parmi les chefs que l'on congédia en même temps, plusieurs en témoignèrent peu de satisfaction. Il licencia des troupes.

Un certain Adam Vichniovetzky, entr'autres, un boyard de la Russie Blanche, faisait entendre qu'il avait dépensé de son patrimoine plusieurs milliers d'écus pour la cause de Démétrius et qu'il n'en avait été ni indemnisé, ni récompensé. Il se gardait bien de dire le motif pour lequel on en agissait ainsi avec lui: il se pourrait bien cependant qu'il ne méritât pas mieux (97). Mais nous n'avons pas à nous en occuper.

Les Cosaques, en recevant leur congé, obtinrent de riches gratifications, ce qui n'empêcha pas quelques uns d'entr'eux de murmurer aussi: chacun de ces mécontents aurait voulu être Tsar lui-même.

Il retint à Moscou l'Hettman Korella avec une partie de Cosaques et voulut l'élever aux plus grands honneurs. Mais Korella se souciait fort peu des grandeurs de ce monde, il n'estimait pas les trésors et ne voulait point être un des seigneurs de l'empire, par aversion pour les charges qu'imposait ce titre. Il menait une vie désordonnée, et n'avait qu'un souci, celui de faire tous les jours bonne chère.

Démétrius fit déposer le vieux patriarche Job et le livra aux malédictions du peuple en lui donnant le nom de Judas et en lui imputant d'avoir été la cause de tous les crimes de Boris. Il fut relégué dans le petit monastère de Staritza où il vécut pauvrement. A sa place on nomma patriarche, un grec de naissance, un homme pervers et rusé, adonné aux vices les

plus infâmes et que le peuple de Moscou détestait. Mais il était là par la volonté du Tsar (98).

Partout il institua des fonctionnaires et des officiers de son choix, et sur lesquels il croyait pouvoir compter: il congédia surtout ceux qui étaient remplis de présomption et qui en avaient trop. Quelques uns, même, disparurent.

Les principaux Seigneurs et les vrais patriotes étaient vivement affligés en voyant toutes ces choses et ils commencèrent à s'apercevoir que le nouveau souverain n'était pas le souverain légitime. Quelques individus, pour la plupart ecclésiastiques et religieux, qui connaissaient les secrets de l'état, se laissèrent aller à commettre des indiscretions à son égard: ceux d'entre eux qui en étaient soupçonnés coupables, furent exécutés ou enlevés. Plusieurs personnes du peuple et de la bourgeoisie subirent le même sort à Moscou. Car toute parole offensante pour le Tsar était à l'instant punie du dernier supplice ou de la confiscation des biens. Toutes les nuits, on ne faisait que livrer à la torture et mettre à mort des malheureux: mais, malgré tout le mystère dont on entourait ces exécutions, il fut impossible d'empêcher les gens de parler.

Dans ce déplorable état de choses, il se trama secrètement une conspiration ayant pour but de se débarrasser du Tsar: elle avait pour chef principal Vassili Ivanovitch Schouisky, qui savait fort bien à quoi s'en tenir sur l'authenticité de Démétrius, et qui, comme je l'ai déjà rapporté, avait toujours donné sur ce point le témoignage le plus catégorique.

Conspiration
à Moscou contre
Démétrius.

Schouisky n'avait cessé de tenir de nombreux conciliabules avec quelques conjurés, tant seigneurs que marchands, auxquels il croyait pouvoir se fier, à l'effet de rechercher les moyens et l'occasion de tuer le Tsar. Mais leur complot est dénoncé par quelques traîtres qui n'en savaient pourtant pas grand-chose et ne purent apporter aucune preuve à l'appui de leur révélation. Cependant, on saisit plusieurs conjurés et on les met à la torture: quelques uns font des aveux, d'autres restent impénétrables. Schouisky est arrêté et on le proclame cou-

Nombreuses
exécution à
Moscou.

ble de lèse-majesté pour avoir attenté à la vie du Tsar.

Mis en jugement, il est condamné à mort et l'exécution
t fixée au 25 Août (99). Les conspira-
teurs sont sai-
sis.

Ce jour-là, on le conduit sur l'esplanade devant le Krem-
n: la vaste place est occupée par 800 Strelitz, bien armés,
commandés par Basmanoff. Celui-ci, voyant les spectateurs
très attristés du sort de Schouisky, parcourait la place, à che-
val, et, s'adressant aux groupes, il leur disait que le coupable
l'avait d'autre but que celui de bouleverser de nouveau l'em-
pire et que ses machinations auraient occasionné des maux
terribles. « Notre Tsar, disait-il, est plein de clémence et il
fait exécuter seulement ceux qui ont deux fois mérité la mort ». Par ces paroles, il s'efforçait de tourner le sentiment popu-
laire contre le malheureux Schouisky. Mais il dut s'apercevoir
que l'affliction du peuple était réellement très vive.

Le bourreau arrive et se met à déshabiller le condamné qui
se tenait debout devant un grand billot sur lequel la hache
était prête. L'exécuteur se met en devoir d'ôter aussi la riche
chemise toute brodée d'or et de perles: c'était un objet qu'il
convoitait, mais Schouisky refuse de s'en laisser dépouiller et
veut mourir avec ce vêtement. On attendit encore quelques
instants, afin de voir s'il n'arriverait pas un message de grâce:
mais ce répit eut lieu contre le gré de Basmanoff et de plu-
sieurs autres qui auraient voulu que l'exécution se fît sans
délai.

Enfin, on vit sortir du Kremlin un chancelier à cheval: il
n'y mettait aucune hâte, car il était aussi de ceux qui dési-
raient la mort du malheureux Schouisky: ce chancelier appor-
tait le rescrit par lequel le Tsar lui faisait grâce de la vie (100).
Cette nouvelle combla de joie la multitude des bourgeois et
tous les habitants de Moscou.

Alors, Basmanoff se mit de nouveau à chevaucher sur la
place en criant: « O quel gracieux souverain le ciel nous a
donné! Voyez! il pardonne même aux traîtres qui cherchent
à lui ôter la vie! » Cet acte de clémence avait, sans aucun

doute, pour but de frapper le cœur du peuple et de convaincre plus fortement encore pauvres et riches, que le Tsar était bien le véritable Démétrius. On a dit qu'il était dû à l'intercession de la vieille Tsarine-mère. Mais, en réalité, il avait été inspiré par Jean Boutchinsky et ses frères, hommes pleins d'intelligence que Démétrius avait amenés avec lui de Pologne et dont l'un était son premier secrétaire et l'accompagnait partout. Ils ne cessaient de conseiller au Tsar d'épargner le petit nombre de Seigneurs qui existaient encore, de les traiter avec douceur, de leur témoigner de l'amitié, en l'assurant que par ce moyen il obtiendrait beaucoup plus que par les supplices, qui, en définitive, devaient avoir pour résultat de donner au peuple des soupçons et des doutes sur la légitimité de son souverain. Ces Boutchinsky étaient d'origine allemande et l'un d'eux appartenait à l'église Réformée.

Après avoir été gracié, Vassili Ivanovitch Schouisky et ses deux frères Dmitri et Ivan, sont envoyés en exil ou en prison à Viatka (101); mais, vers la Noël, sur les instances réitérées des Boutchinsky, ils reçoivent une nouvelle commutation de peine et reviennent à Moscou. Ils ne cessèrent point cependant de travailler au bonheur de la patrie en s'opposant fortement à l'invasion de l'hérésie que l'on cherchait à y introduire, et conspirèrent en secret, et avec la même énergie qu'auparavant, pour se débarrasser du Tsar.

Tous les jours, çà et là, on exécutait encore un grand nombre de personnes: en même temps Dieu avertissait visiblement Démétrius, mais celui-ci était aveuglé: il ne se souciait point des Moscovites et ne croyait pas aux rapports qu'on lui faisait sur l'état des choses.

Il me faut maintenant dire quelques mots de sa vie et de ses actions domestiques.

Il envoya de fortes sommes d'argent en Pologne pour payer ses dettes et rembourser à chacun ce qu'il en avait emprunté. Les Polonais arrivaient aussi en grand nombre à Moscou et en emportaient beaucoup de numéraire, en venant y vendre

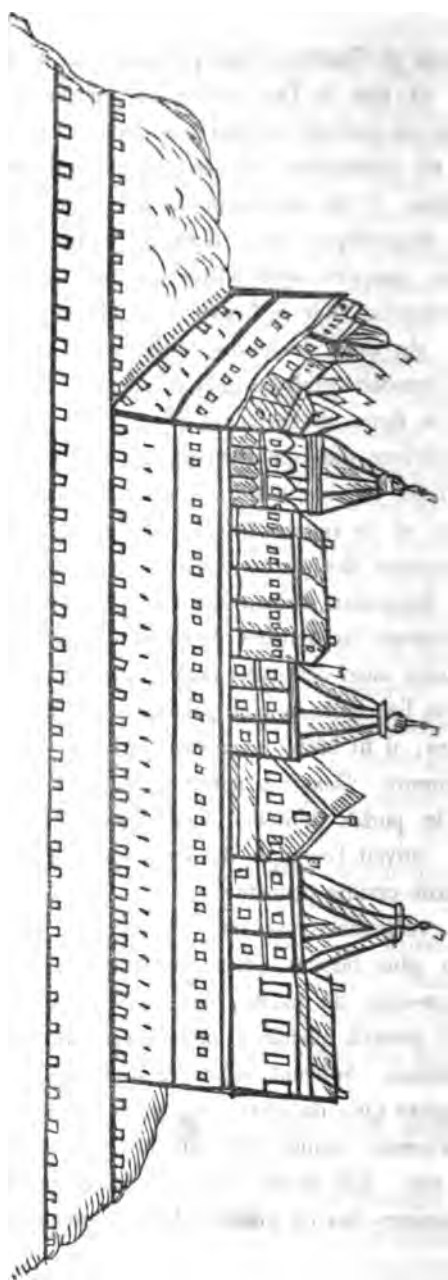
de riches bijoux et d'autres objets précieux que les marchands y apportaient et que le Tsar recherchait vivement. Tout ce qui était rare ou curieux excitait son envie: ceux qui les lui présentaient en obtenaient vite le prix et pouvaient s'en retourner contents. Il fit construire sur les grands remparts du Kremlin un magnifique palais d'où il pouvait voir toute la ville, car ces remparts sont situés sur une haute montagne au pied de laquelle coule le fleuve de la Moskova. Ce palais se composait de deux demeures contigues et formant angle; l'une de ces demeures était destinée à la future Tsarine. Voici, à peu près, la figure de ce palais. (*)

Dans l'intérieur des appartements, il fit dresser de splendides baldaquins dorés; les murs étaient tendus de précieuses étoffes en or et de velours brodé. Les clous, les charnières et autres ferrures des portes étaient recouverts d'une épaisse dorure, les fourneaux étaient des chefs-d'œuvre de l'art, aux fenêtres pendaient des tentures de drap et de velours cramoisi. Il fit construire aussi des bains magnifiques et de belles tours. Quoique dans l'enceinte de son palais se trouvassent déjà de vastes écuries, il fit bâtir une écurie particulière auprès de sa nouvelle demeure. Dans ces nouveaux édifices, il fit ménager une foule de portes dérobées et de passages secrets; ce qui prouve qu'il suivait l'exemple des tyrans et qu'il vivait, comme eux, dans une crainte perpétuelle.

Il faisait rechercher par tout l'empire les chiens les plus forts et les plus féroces. Les dimanches, il faisait apporter dans l'arrière-cour du palais, des cages renfermant des ours sauvages et prenait plaisir à mettre ces animaux aux prises avec ses chiens. Souvent même il ordonnait aux premiers nobles du pays qui, du reste, sont d'habiles chasseurs, d'entrer dans l'arène, armés d'un simple épieu et de se mesurer avec des ours. J'ai vu de mes yeux cet émouvant spectacle: j'ai vu plusieurs fois un homme attaquer un ours énorme qui

Nouveau palais qu'il fait bâtir.

(*) Voyez page 146.



se démenait vivement, et lui percer de l'épieu la gorge ou la poitrine avec une adresse vraiment incroyable. Ces hommes courageux sortent pour la plupart de la lutte avec les mains blessées; cependant ils remportent souvent la victoire. S'il leur arrive de porter un coup à faux, leur vie court le plus grand danger, mais alors des chasseurs armés de fourches se précipitent sur l'ours et le percent de coups. De toute manière, pourtant, ces jeux-là sont horribles à voir.

Démétrius voulut plusieurs fois combattre en personne des ours furieux, mais il en fut toujours empêché par les Grands. Il faisait lâcher souvent, dans les plaines près de Moscou, des ours, des loups et des renards qu'il se plaisait à poursuivre avec une ardeur extrême, éreintant en un jour plusieurs chevaux de prix et obligé de changer souvent de vêtements. Démétrius
grand amateur
de la chasse. Il était vraiment d'une hardiesse extrême comme écuyer. Il domptait tous les chevaux, quelque fougueux qu'ils fussent, et dans cet exercice, il étonnait les Russes eux-mêmes qui sont tous de bons cavaliers et qui chevauchent depuis leur enfance jusqu'à leur mort (102). En effet, il n'y a pas à Moscou un marchand, quelque pauvre qu'il soit, qui ne possède des chevaux et l'on n'y fait pas un message d'une rue à une autre autrement qu'à cheval. Les chevaux, d'ailleurs, y sont à bon marché, ainsi que leur nourriture: dans les bonnes années, l'entretien d'un cheval ne monte guère qu'à 4 Livres.

Démétrius était habile dans l'art de gouverner, il faisait toutes les lois et les faisait bonnes et irréprochables; les fonctionnaires eux-mêmes y trouvaient un enseignement fécond.

Trouvant que la Moscovie ne lui suffisait pas pour son empire, il eût voulu y ajouter encore la Tartarie et même la Suède et le Danemark: ce projet ne lui paraissait pas difficile, mais il le restreignait d'abord à la Tartarie. Son ambition.

Il était vaillant guerrier et il aimait à voir répandre du sang quoiqu'il ne manifestât point ce penchant: mais il le tenait, comme on dit, derrière la manche. En outre, il était doué d'une grande force physique.

Il commence
à connaître les
Moscovites.

Ayant appris à connaître les Moscovites, il s'entoura de précautions et doubla la garde de son palais. Choisisant parmi les Allemands et les Livoniens 800 hommes, les plus grands et les plus forts, il en forma deux corps, l'un de 200 hallebardiers, l'autre de 100 archers; il leur donna un brillant costume à l'allemande, une belle solde et de grandes prérogatives. Cette troupe formait sa garde personnelle et l'escortait dans toutes ses sorties. Les archers se composaient, en grande partie, de gentilshommes Suédois et Livoniens; ils avaient pour chef Jacques Margeret jadis capitaine dans le corps allemand. Leur uniforme était de velours et de drap d'or, avec de riches manteaux; ils portaient des pertuisanes dorées, montées sur une hampe entourée de velours et de fils d'argent.

Les hallebardiers formaient deux compagnies ayant chacune leur Centenier. Ceux de la première compagnie, vêtus de drap violet bordé de velours vert, avaient pour chef un écossais nommé Albert Lanton (108); ceux de la seconde, portant un uniforme de drap violet bordé de velours rouge, étaient commandés par Matthieu Knoutzen, un Danois resté au service de Boris après la mort du duc Jean. Ces trois officiers et leurs lieutenants, outre des gages très élevés, avaient reçu en don des villages et des domaines.

Archers et hallebardiers entouraient toujours le Tsar, même la nuit, ils montaient la garde à tour de rôle, au haut du palais: quand le Tsar sortait en équipage, les archers l'accompagnaient à cheval, mais les hallebardiers le conduisaient seulement jusqu'à la porte et y attendaient son retour. Les archers portaient toujours sur eux des pistolets chargés (109).

Tout cet appareil parut fort extraordinaire aux yeux des Moscovites. Accoutumés à voir sortir leurs Tsars avec une simple garde de mousquetaires moscovites, il ne comprenaient point pourquoi Démétrius devait ajouter encore cette garde étrangère aux 2 ou 3000 hommes armés de longs mousquets qui le protégeaient déjà.

Garde des anciens Tsars.

Il fit fondre une grande quantité de canons, bien que la ville de Moscou en fût amplement garnie. De temps en temps il élevait des forts qu'il faisait battre par la grosse artillerie, il assistait-lui même comme un soldat à ces exercices, et ne négligeait rien pour inculquer aux Moscovites la science de la guerre. Une autre fois, il fit exécuter une sorte d'engin ou de fort mobile, roulant sur des madriers, portant plusieurs pièces de campagne et tout rempli d'artifices : il le destinait contre les Tartares, et devait servir à jeter l'effroi parmi les chevaux. Cet appareil était vraiment très ingénieux : pendant l'hiver, il le fit dresser sur le fleuve pris par la glace et ordonna à une compagnie de cavaliers polonais de l'attaquer et de le canonner : du haut de son palais, il pouvait observer parfaitement cette expérience, et il lui parut qu'elle réussissait selon ses désirs.

Cette machine était d'une construction fort singulière et entièrement couverte de peintures : les portes simulaient des éléphants, les fenêtres représentaient la bouche des enfers vomissant des flammes ; au dessous, d'autres ouvertures destinées à recevoir des petites pièces d'artillerie, affectaient la forme de têtes de démons. En vérité, l'aspect en était tellement effrayant que si on l'avait conduite au milieu d'ennemis, tels que les Tartares, elle eût jeté le désordre dans leurs rangs et les eût mis en fuite. Aussi les Moscovites la nommaient le Monstre des enfers et disaient, après la mort de Démétrius, que celui-ci qu'ils considéraient comme un sorcier, y avait enfermé le diable pendant quelque temps. C'est pourquoi ils le brûlèrent avec cette machine.

Il fit construire de nombreux mortiers pour lancer des bombes et les essayait souvent. Il se plaisait fréquemment à faire, en guise de récréation, des assauts et des exercices guerriers avec ses gentilshommes ; mais quelquefois, il s'y exposait trop, car des conspirateurs avaient résolu de le tuer dans un de ces divertissements ; mais la crainte les empêcha d'exécuter leur dessein.

Il élève
Mstislafsky.

Il combla d'honneurs Fédor Ivanovitch Mstislafsky et lui fit don de tout le palais du défunt Tsar Boris, et, comme Mstislafsky s'excusait en disant qu'il ne méritait pas de semblables faveurs: «Vous en êtes plus digne que Boris, répondit-il, car Boris n'était qu'un fléau de la patrie». Et il lui fit épouser ensuite une fille de la famille des Nagoïs, famille laquelle appartenait la vieille Tsarine, sa prétendue mère. Ayant aussi remis dans leur rang et dignité ceux que Boris avait jetés dans la misère et dans l'exil, il noua de nombreuses alliances entre ces seigneurs et des filles de cette même race des Nagoïs, ou entre des fils de celle-ci et les filles des victimes. Il honorait leurs noces de sa présence et donnait lui-même des fêtes et des parties de chasse. Son but, en tout cela, était de pousser aux alliances entre les membres de sa dynastie présumée et les familles des Grands qui se tenaient dans un parti neutre, dans l'espoir de les détourner ainsi de l'incrédulité qu'ils professaient à son endroit (106).

Il envoie une
ambassade avec
des présents à
sa fiancée.

Un ambassadeur est envoyé par lui en Pologne avec la mission d'y annoncer au Roi et à d'autres, son avènement au trône par la faveur divine, et de ramener de ce pays sa fiancée, la fille du Palatin de Sendomir [Youri Mnichek]. Cet ambassadeur portait à cette dernière de grands trésors en bijoux, perles, pierreries et bijoux en or, puis de fortes sommes d'argent, afin qu'elle pût se préparer un trousseau digne d'une souveraine. La vieille Tsarine y ajouta, de son côté, de nombreux présents pour sa future fille, comme elle la nommait. La fiancée s'appelait Marina.

Je dirai plus loin, dans le courant de ce livre, en quoi consistaient les cadeaux envoyés en Pologne. Dans la distribution de ces largesses le roi de Pologne ne fut pas oublié.

A Moscou, il fait mettre en état les Trésors de l'empire et confectionner de nouveaux coffres-forts: les bijoux sont classés dans des caisses diverses selon leurs espèces; d'antiques objets précieux cachés depuis des siècles, sont tirés de leur oubli, arrangés et casés d'après ses indications. Il acheta

aussi une foule d'objets de prix aux Anglais, aux Néerlandais et à d'autres étrangers. Des Juifs de Pologne lui vendirent de nombreux et riches bijoux.

Après en avoir fait toutes ses volontés, Démétrius fit raser les cheveux à Xénie, la fille de Boris, et l'envoya à cent milles de Moscou, au monastère de Kirilloff dans lequel se trouvaient encore un grand nombre de religieuses de haute naissance (106).

Vassili Massalsky, qui était son meilleur ami et à qui il témoignait une haute estime pour avoir été le premier à se joindre à lui et qui resta avec lui jusqu'à la fin, fut envoyé aux frontières de la Pologne dans le duché de Smolensk avec de magnifiques présents et des traîneaux dorés, afin de les offrir à ceux qui pendant l'hiver viendraient à Moscou de la part de la jeune fiancée. Pendant son séjour à Smolensk, Massalsky fut traité comme un Roi, il s'y rendit propriétaire des meilleures terres qu'il put trouver, et y acquit de grandes richesses.

Après Massalsky, les deux plus intimes amis de Démétrius étaient Pierre Basmanoff qu'il avait créé généralissime de ses armées, et un nommé Michel Moltchanoff qui s'était déjà attaché à son parti en Pologne et qui lui avait toujours été d'un grand secours. C'était un flatteur, un hypocrite, un homme qui n'avait ni foi, ni loi, et en somme, un fameux scélérat.

Ces trois personnages commirent de nombreux méfaits et se livraient à la débauche la plus effrénée. Moltchanoff remplissait l'office de proxénète: c'est lui qui par ses agents faisait rechercher les plus belles filles, les gagnait par l'appât de l'argent ou quelquefois les attirait à lui à moitié par force, puis les conduisait, par des passages secrets, jusques dans l'appartement des bains du Tsar, et quand celui-ci en avait eu suffisamment sa satisfaction, il les passait à Basmanoff et à Moltchanoff.

Inconduite de
Démétrius.

Quand Démétrius avait jeté les yeux sur une belle religieuse (et il y en a considérablement en Moscovie), elle ne pou-

vait échapper à sa passion: aussi, à sa mort en découvrit-on une trentaine qui étaient enceintes de ses œuvres.

Voilà sa vie privée; au dehors c'était un soldat et un héros en toutes choses. Pas un de ses chanceliers ou de ses officiers qui n'eût tâté de sa colère; plus d'une fois il leur avait cassé un bâton sur les reins pour leur apprendre les manières de la cour et les dégoûter. Cela ne leur souriait pas trop, mais pour les recalcitrants, ils n'avaient qu'à attendre avec patience des temps meilleurs.

Ambassades
de Pologne et
du Pape.

Le 16 Octobre, un ambassadeur arrive de la part du roi de Pologne et vient offrir au Tsar les félicitations de son souverain et des présents, consistant en beaux chevaux, en une chaîne en or et une grande coupe. Cet envoyé repartit dans le courant du même mois. Il était accompagné d'un légat du Pape (107), chargé de renouveler avec Démétrius le traité conclu auparavant en Pologne: ce légat reçut des présents.

Vers cette époque, les Schouisky obtinrent leur pardon et vinrent à Moscou, mais ils recommencèrent leur conspiration, mais cette fois, de la manière la plus secrète.

En Décembre, les Cosaques cantonnés le long du Don près d'Asoff, conduisirent à Moscou un Capitaine turc nommé Doesbagmeth [D. ben Achmet?] qui avait commis de grands ravages aux environs du Don.

Il enrôle des
troupes.

Le Tsar s'était attaché comme chef de ses écuyers, un polonais qui l'avait servi fidèlement pendant qu'il faisait la conquête de l'empire: il se nommait San Matthias Damaratsky. Ces écuyers étaient de vaillants jeunes gens, tous gentilshommes de bonne maison: il les inspectait lui-même et leur donnait de forts gages, bien qu'ils n'eussent autre chose à faire que de demeurer à Moscou et d'accompagner le Tsar en brillante tenue et en armes, quand il se rendait à la chasse ou faisait une excursion.

Un grand nombre de jeunes nobles polonais vinrent à Moscou faire visite au Tsar qu'ils avaient connu en Pologne alors qu'il était dans une toute autre position. Ils n'eurent pas à

regretter la bienveillance qu'ils lui avaient témoignée alors. Un cousin de la fiancée, nommé Kosonofsky, arriva dans la capitale et on lui assigna un palais spécial: c'était un homme jeune, mais plein de prétentions. Tous ces jeunes seigneurs et d'autres faisaient partie des chasses et des plaisirs de Démétrius et ne songeaient qu'à se divertir.

En automne, le Tsar ordonna des préparatifs afin de pouvoir attaquer le pays de Narwa avec de grandes forces pendant l'hiver; mais les principaux Seigneurs lui ayant vivement déconseillé cette expédition, il y renonça on ne sait trop pour quel motif.

Il y avait toujours à Ouglitche le fils du roi du Suède, le jeune Gustave, dont il a été suffisamment question dans l'histoire de Boris. Démétrius, un jour, lui intime l'ordre de prêter serment à la couronne moscovite et de jurer de servir fidèlement le Tsar toutes les fois qu'il en serait requis. Mais Gustave, tête bizarre et rétive, répond qu'il était, lui aussi, un fils de Roi et ne souffrirait pas qu'on lui parlât de cette manière, que l'on ferait mieux d'y mettre plus d'amabilité et de l'aider à récupérer le royaume de Suède qui lui revenait.

A cette réponse, Démétrius entre dans une vive colère: par ses ordres, on saisit le prince et on le jette tout garrotté sur un traîneau, avec un valet suédois nommé Simon, et on le conduit en prison, à Jaroslavl, à 50 milles de Moscou, où il mourut. On a lieu de croire que le poison aida à sa mort (108).

Gustave jeté
en prison par
Démétrius.

Tous les jours des courriers étaient en route, soit de la part de la fiancée ou du Palatin son père, soit de la part du Pape et de son légat à Cracovie, soit de Moscou en Pologne de la part du Tsar.

Le 8 Janvier 1606, un grand tumulte nocturne eut lieu à Slood: il paraît que quelques individus y seraient venus auprès des appartements du Tsar. Celui-ci avait dû prendre ses armes et s'était posté dans une vaste salle avec deux capitaines de sa garde, de faction cette nuit-là. Ces deux capitaines se nommaient Fédor Brensin et Raatman Douroff. Mais on ne

1606.

put découvrir la cause de ce tumulte: deux ou trois individus que l'on put saisir et qui furent soumis à la torture ne voulurent faire aucune révélation et subirent la mort.

Le Tout-Puissant protégeait vraiment Schouisky qui était en même temps la tête et le bras de toutes les conspirations.

Après cette affaire, la garde fut encore augmentée de beaucoup.

C'était, paraît-il, André Schéréfédinoff qui avait été gagné à prix d'argent pour assassiner le Tsar; c'était le même pour- tant qui, jadis, par l'ordre de Démétrius, avait étouffé sous des coussins, la Tsarine Maria et son fils. Mais il disparut et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Je pense, quant à moi, qu'il a été assassiné à son tour.

Tous les jours, en effet, on en mettait à mort quelques uns qui avaient trop jase; c'étaient des moines, pour la plupart. Je dis encore qu'il est fort étonnant que la conspiration ne fut pas éventée. Dieu, sans doute, avait aveuglé le Tsar.

Parmi les Stréletz même, il s'en trouva qui avaient osé dire que le Tsar ne pouvait pas être le vrai Démétrius. Basmanoff, le chef de cette troupe de 8000 hommes, ayant eu vent de ces propos, les rapporta au Tsar et l'avertit de se tenir sur ses gardes, en prétendant que sa personne courait grand danger. Après une enquête sévère et mystérieuse, on

Démétrius se
plaint de ce
qu'on ne le re-
connaisse point
pour le véri-
table.

en désigne sept dans la masse et on les surprend sans que personne en sût quelque chose. Le lendemain, à la pointe du jour, tous les Stréletz sont convoqués dans l'arrière-cour où avaient lieu, d'habitude, le dimanche, les combats des ours; là, ils se réunissent tous, sans armes, et très inquiets de connaître le motif pour lequel on les a rassemblés. Un moment après, le Tsar sort de son palais, escorté de ses archers et de ses hallebardiers, et accompagné de Basmanoff, Mstislafsky, des Nagoïs et de plusieurs seigneurs polonais, puis il se place sur le grand escalier de cette cour et ordonne de fermer toutes les portes. A la vue du Tsar, tous les Stréletz se prosternent à terre, selon leur coutume, et se mettent tête nue à le re-

garder. Démétrius ne put s'empêcher de rire en voyant toutes ces têtes découvertes qui se touchaient et s'écria: Oh! plutôt à Dieu qu'elles fussent toutes remplies de sagesse! Puis, s'adressant à eux, il leur fit un beau discours. Il parla d'abord de la Providence divine, d'après les Saintes Ecritures. Se plaignant ensuite de leur obstination et de leur incrédulité: Jusques à quand, leur dit-il, rechercherez vous la discorde et ses suites malheureuses? Ne vous suffit-il pas que le pays soit gangrené jusqu'à la moëlle? Faut-il qu'il soit détruit jusqu'aux fondements? «Puis il leur rappela les crimes des Godounoff, leur conduite tyrannique envers les principales familles du pays, la manière dont ils avaient usurpé le trône impérial; «Voilà, continua-t-il, la cause pour laquelle le pays à tant souffert, et maintenant que Dieu m'a délivré de toutes les embûches mortelles dont j'ai été entouré, et qu'il m'a conservé, moi seul, vous n'êtes pas encore satisfaits, vous cherchez tous les prétextes pour accomplir une nouvelle trahison, et vous voudriez déjà vous défaire de moi! Qu'avez vous à me reprocher? Qui d'entre-vous peut démontrer que je ne suis point le vrai Démétrius? Qu'il se présente, et je me laisse frapper ici immédiatement devant vous!

Ma mère et tous les Seigneurs ici présents sont là pour témoigner de moi. Et comment eût-il été possible à quelqu'un de faire presque sans troupes la conquête de ce puissant empire, s'il n'eût été soutenu par son bon droit? Dieu l'eût-il permis? J'ai exposé ma vie, non pas pour m'élever au rang suprême, mais par pitié pour vous, pour vous délivrer de la profonde misère et de l'affreux esclavage où vous alliez être plongés par ces traîtres qui opprimaient le pays. C'est par l'inspiration de Dieu que j'ai accompli ma mission, c'est avec l'appui de son bras Tout-Puissant que je suis parvenu à la possession d'un trône qui m'appartenait. Pourquoi donc complotiez-vous? Me voici! dites-moi sans crainte et avec franchise les motifs de votre incrédulité."

Ces paroles les frappent d'étonnement: presque tous se jettent

la face contre terre et jurent qu'ils sont innocents, ils implorèrent, avec larmes, la clémence du Tsar et le prient de leur faire connaître ceux qui les ont faussement accusés. Le Tsar ordonne alors à Basmanoff d'amener devant eux les sept individus qui avaient été arrêtés; ce qui fut exécuté sur-le-champ. «Les voilà, s'écrie Démétrius, ceux qui affirment que vous êtes des conspirateurs et que vous nourrissez des projets criminels contre votre légitime souverain et maître!"

Aussitôt tous se précipitent sur les sept malheureux, les saisissent et les mettent en pièces, mais d'une manière si horrible que personne n'en croira le récit. Que l'on se figure toute cette multitude de soldats qui n'avaient ni armes, ni bâtons, se ruant sur les sept victimes et les déchirant de leurs mains en mille morceaux, au point que leurs vêtements étaient souillés de sang comme s'ils venaient de tuer des bœufs. Il s'en trouvait dans le nombre qui, semblables à des chiens poursuivant un cerf, avaient arraché avec leurs dents des lambeaux de chair. Un d'entr'eux, ayant arraché une oreille, poussa la férocité au point de la garder entre les dents jusqu'à ce qu'elle fût réduite en petits morceaux. Des lions affamés n'auraient pas agi si atrocement avec de jeunes agneaux que ne le firent ces hommes avec leurs semblables. Après avoir terminé l'exécution, ils s'écrient: Périssent ainsi tous les ennemis du Tsar et les traîtres!

Démétrius, malgré son instinct sanguinaire, ne put voir cet affreux spectacle; il se retira dans une salle où il se promena pendant tout le temps qu'il dura. Lorsque tout fut terminé, il revint, fit à ses troupes une nouvelle allocution sur sa personne et affirma de rechef qu'il était leur souverain légitime. Puis il les congédia. Tous se prosternent encore une fois la face contre terre, en demandant grâce, et enfin se retirèrent chacun chez soi. Les restes des cadavres furent recueillis dans un tombereau et jetés en pâture aux chiens. La vue de ce tombereau sur lequel ces débris humains étaient mis à découvert et qui traversa ainsi la ville, faisait dresser les

Mort terrible
de quelques dé-
tracteurs de Dé-
métrius.

cheveux sur la tête à tous les spectateurs. Cet événement répandit la terreur dans Moscou, les rumeurs cessèrent et chacun surveilla davantage ses discours. Il y eut cependant quelques obstinés qui ne s'inquiétaient ni de la mort ni des tourments. Quant à ces sept malheureuses victimes, je ne crois pas qu'elles aient été coupables comme Démétrius l'avait fait accroire à ses soldats; son seul but, en les sacrifiant, était d'inspirer de la crainte aux masses (109).

Ayant résolu de faire, avec toutes ses forces, une expédition contre les Tartares de Crimée, immédiatement après son mariage, le Tsar envoya pendant tout l'hiver d'immenses provisions de guerre à Yeletz, ville située sur les confins de la Tartarie: au commencement de l'année, il y avait réuni en farine, lard, poudre et plomb de quoi suffire à une armée de 300,000 hommes. Toutes ces munitions devaient y attendre son arrivée.

Comme préliminaires de cette expédition, il envoya un message en Crimée, enjoignant au chef des Tartares de rendre au Tsar toutes les contributions que l'empire moscovite avait jadis dû leur payer, avec menace, s'il s'y refusait, de le rendre lui et son peuple, aussi chauve qu'une pélisse qu'il lui envoyait et qui était rasée jusqu'au cuir. Mais le courrier porteur de ce message ne revint jamais.

Le printemps était proche et, selon les nouvelles qui parvenaient journellement à Moscou, on pouvait s'attendre à voir arriver le Palatin avec sa fille, la fiancée du Tsar. Celui-ci avait fait tous les préparatifs pour les recevoir: toute la noblesse devait, à son imitation, faire assaut de magnificence en fait de costumes et d'équipements. Sa garde toute entière reçut un uniforme neuf et des casaques de velours cramoisi et il lui fut enjoint de se tenir prête pour le moment où la Tsarine ferait son entrée. Il fit aussi décorer avec élégance les appartements que sa mère occupait dans son monastère; car c'est là que la fiancée devait être conduite d'abord et rester huit jours durant, afin d'y être initiée aux usages

moscovites. Le palais qu'elle devait habiter, ainsi que le sien, étaient achevés et ornés avec beaucoup d'art.

Une foule de riches marchands arrivèrent de Pologne à Moscou apportant des bijoux et des objets précieux de tout genre, pour les offrir en vente au Tsar à l'occasion de son mariage. Voici les noms des principaux de ces marchands.

Un gentilhomme polonais nommé Niemetsky. Il avait été envoyé par la princesse Anna, sœur du roi de Pologne, qui possédait bien pour 200,000 écus de bijoux et qui en aurait voulu vendre une partie au Tsar.

Volsky, un cousin du maréchal de la Cour du Roi, possédait de précieuses tapisseries et des tentes qu'il céda au Tsar pour 100,000 écus environ.

Marchands venus de Pologne à l'occasion du mariage du Tsar.

Un certain Nicolas Polutsky emmenait avec lui une grande quantité d'objets. Un milanais, Ambroise Celari en avait pour 6600 florins, deux commis de Philippe Holbein d'Angsbourg, pour 35,000 florins, André Nathan, d'Angsbourg, apportait pour 300,000 florins de bijoux ⁽¹¹⁰⁾.

Un certain Nicolas de Mist, de Lemburg en Russie, était également bien fourni. Outre ceux là, un grand nombre de négociants polonais et de Juifs étaient arrivés avec une masse de marchandises. Tout cela fut acheté et à des prix très élevés; les vendeurs auraient certainement fait de grands bénéfices s'ils eussent été payés en argent comptant. Heureux ceux qui en reçurent! Mais ils étaient en petit nombre ⁽¹¹¹⁾.

Grands préparatifs pour le mariage du Tsar.

Le Tsar fit confectionner encore des tentes et des équipages très riches: il donna des sommes d'argent aux capitaines, aux chefs de cavalerie, aux officiers des gardes afin qu'ils eussent à habiller leurs hommes de la manière la plus splendide.

Dans tous les villages et domaines du Tsar on envoya des messages ordonnant des impositions: les villages riches furent requis de fournir des poulets, des œufs, des bœufs, des moutons et autres victuailles que chacun d'eux devait, selon sa taxe, apporter journellement à Moscou. Car il allait venir de Pologne une foule de personnes qu'il fallait nourrir gratuite-

ment: on s'attendait à un chiffre de 6 à 7000. On ordonna également de pourvoir tous les jours de foin et de paille les logements qui leur seraient assignés: on établit même des inspecteurs et des commissaires chargés de veiller à tous ces détails. Quelques marchands de Moscou furent obligés de céder pour un temps les meilleurs appartements de leur demeure et d'héberger les Polonais invités à la noce. Tout cela causa beaucoup de mouvement.

Pendant ce temps, les conspirateurs préparaient, de leur côté, ^{Conjuration contre Démétrius.} une toute autre noce: ils se rassemblaient en nombreux groupes et, se liant entr'eux par des serments énergiques, ils complotaient de tuer le Tsar pendant les fêtes du mariage, lorsque tous les Polonais seraient arrivés dans la capitale; c'était, à leur avis, la meilleure manière de récupérer les trésors qu'il avait envoyés en Pologne. Ces conjurés étaient au nombre de près de 3000, tant à Moscou qu'à Novgorod et ailleurs. Il est fort étonnant que cette conspiration n'ait pas été éventée. Elle avait pour chef le Knees Vassili Ivanovitch Schouisky toujours plein d'ardeur pour la défense de sa foi et de sa patrie.

L'ambassadeur moscovite Affanassi Ivanovitch Vlassieff chargé d'amener la fiancée et de lui porter les présents de son futur, était arrivé avec elle et le Palatin son père, à Cracovie, en Pologne, où le Roi et sa sœur les reçurent avec les plus grands honneurs. L'ambassadeur tint les noces au nom de son maître; la fiancée y était placée avant le roi. Elles eurent lieu en présence du légat, ou agent que le Pape maintient en permanence auprès du Roi. Après cette cérémonie, le jeune Roi et sa sœur quittèrent la ville, le Palatin (ou Voïévode) de Sandomir continua sa route vers la Moscovie et arriva à Smolensk, où il fut reçu avec magnificence par le Knees Vassili Massalsky qui le conduisit en grand appareil à Moscou, avec l'ambassadeur Vlassieff. Il fit son entrée dans la capitale, monté sur le cheval du Tsar au milieu des Grands, de la Noblesse et de toute la population: cette entrée fut aussi triomphale que celle du duc Jean de Danemark, au temps

de Boris. On lui donna pour demeure le palais de Boris, situé près de celui du Tsar, et il y fut traité royalement. Tous les jours on y célébrait la Messe; car il avait avec lui de ces drôles qui étaient experts en l'art de la célébrer.

Après son entrée qui eut lieu le 24 Avril, le Palatin fut reçu par le Tsar. Dans cette entrevue, ces deux personnages se prodiguèrent mutuellement des marques de respect et des souhaits de prospérité (112).

Le lendemain, Démétrius fit dresser un grand nombre de tentes splendides, dans une belle plaine, à un mille environ de Moscou; tout autour, on tendit des tapisseries qui faisaient de l'ensemble une sorte de ville brodée, et on y amena des vivres de toute espèce et du vin. C'était là que la future Tsarine devait faire halte et se reposer avant son entrée triomphale.

Démétrius s'y rendit accompagné du Voïévode de Sendomir, qui chevauchait derrière lui à la droite de Knees Vassili Schouisky, de nouveau rentré en faveur. Après eux suivaient les Seigneurs et toute la garde.

Malgré la grande chaleur du jour, les hallebardiers furent obligés de courir à pied jusqu'à cette ville de tentes, ce qui causa beaucoup de mécontentement parmi eux, car ils n'étaient pas habitués à une pareille corvée.

Arrivé là, le Tsar, après son repas, organisa une chasse aux ours; il poursuivit lui même vaillamment, à cheval, ces animaux sauvages et en tua de sa main un qui était énorme. Si son cheval n'avait pas été parfaitement dressé pour cette chasse, Démétrius aurait couru un grand danger, car malgré son adresse comme cavalier et son habileté au maniement des armes, il s'exposait souvent à cause de son incroyable hardiesse.

Après avoir passé toute une journée dans ces divertissements, le Tsar et son hôte revinrent à Moscou où l'on continuait sans relâche les préparatifs du mariage.

Hélène Ourodliwa la devineresse de Moscou.

En ces jours là, l'inférieure devineresse Hélène Ourodliwa, dont j'ai parlé dans la Vie de Boris, commença à prophétiser

de la mort de Démétrius, ce qui consterna fortement les conspirateurs. Mais, heureusement pour eux, Démétrius tourna ces oracles en ridicule et ne s'inquiéta point d'un bavardage de sottises et de possédées, qui, si les choses avaient été poussées plus loin, auraient pu, peut-être, par leurs maléfices, révéler les noms de quelques conjurés.

Les oracles qu'elle avait prononcés contre le Tsar étaient en petit nombre et se résumaient à répéter comme le poète :

Dumque paras thalamum, mors tibi fata parat.

Et cette prophétie se vérifia pour Démétrius.

Le 1^{er} Mai, la fiancée fut reçue dans cette ville de tentes.

Le jour suivant, de bon matin, des hérauts parcoururent les rues de la capitale, annonçant l'ordre donné aux ducs, princes, boyards, chanceliers, nobles et chevaliers, bourgeois et manants de cesser tout travail et tout négoce et de se revêtir chacun de ses habits les plus riches pour assister à l'entrée de la Tsarine. En outre, il fut enjoint à tous les cavaliers de sortir de la ville, à cheval, à deux heures du matin. Tout cela fut exécuté d'une manière brillante.

On avait construit des ponts nouveaux sur la Moscova, du côté où la fiancée devait venir. Près du fleuve, dans les prairies, on éleva deux vastes et somptueuses tentes, sous lesquelles allait se faire la réception de la future et où elle devait quitter son carrosse pour monter dans le char de triomphe du Tsar.

Les Nobles et les Seigneurs sortirent de la ville en costumes magnifiques, étincelants d'or et de perles; leurs chevaux portaient des selles dorées ou garnies d'argent, et un harnachement couvert de chaînes d'or et d'argent et orné de pierres précieuses.

Entrée triomphale de la future Tsarine à Moscou.

Une foule de valets, à pied et à cheval, venaient à leur suite; leurs costumes étaient presque aussi riches que ceux de leurs maîtres.

On amène le char impérial: c'était une construction antique ressemblant assez à un théâtre, très artistement faite, toute

dorée et tapissée de drap d'or; à l'intérieur, s'étaient des coussins brodés de perles. Les roues elles-mêmes étaient dorées. Sur ce char était assis un joli petit nègre jouant avec un singe qu'il tenait par une chaîne d'or. Ce véhicule était traîné par douze chevaux blancs mouchetés de taches noires qui semblaient avoir été peintes; cependant je puis affirmer qu'elles étaient naturelles, car ces chevaux avaient été amenés ainsi de la Tartarie à Moscou (113).

Cent archers richement costumés servaient d'escorte au char. Ils étaient commandés par un capitaine à cheval; deux autres capitaines également à cheval commandaient deux compagnies de hallebardiers, de cent hommes chacune, qui marchaient en files de chaque côté du char et en avant. Deux Boyards moscovites, de haut rang, couverts de perles et de pierreries, se tenaient à droite et à gauche.

Le char fut conduit ainsi jusqu'aux deux tentes susdites: là les hallebardiers avec leur uniforme à l'allemande se rangèrent aux deux côtés et les archers derrière.

Basmanoff, accompagné de nombreux pages à cheval, avait un train aussi magnifique que celui du Tsar lui-même. La cavalerie polonaise, sous les ordres de son commandant Damratsky, se distinguait par ses lances et ses bannières de couleurs variées; elle se mit en marche, au son des trompettes, à la rencontre de la fiancée et se joignit aux deux escadrons de la cavalerie de la Tsarine.

Quand tout le cortège arriva aux tentes, l'ambassadeur du Roi entra le premier dans l'enceinte en équipage de gala, suivi de toute la noblesse et de ceux qui étaient venus volontairement de Pologne avec la fiancée: ils avaient d'antiques carrosses, traînés par six, huit ou dix chevaux tous de même robe.

Pendant que la population se met ainsi en branle, le Tsar, revêtu de mauvais habits et portant sur la tête un méchant petit bonnet rouge, sort secrètement à cheval, accompagné de Vassili Schouisky et d'un valet-de-chambre polonais, tous

leux également à cheval. Il avait fait défense qu'on ne lui rendît aucun honneur, afin de n'être point reconnu et raverse ainsi, sans que personne s'en doutât, les rangs des soldats et des Polonais. Il distribue en bon ordre sa noblesse à cheval et ses stréletz, au nombre de 4000 environ, montés sur les chevaux des écuries impériales, le mousqueton pendu à la selle et habillés pour la plupart en drap rouge pramoisi, avec parements distinctifs. Il range ces derniers en bon ordre depuis la fleuve jusqu'aux murs de la ville, de manière, à ce que, vus de loin, ils parussent être trois fois plus nombreux qu'ils ne l'étaient en réalité; il leur ordonne, dès que la Tsarine serait entrée en ville, de se transporter à l'instant, par une autre porte, à la seconde grande enceinte et de s'y ranger dans le même ordre. Ce qui eut lieu.

Après avoir tout inspecté, il rentre en ville, n'ayant été reconnu que par un bien petit nombre peut-être: quant à moi, je le vis parfaitement, ainsi que tous ceux qui étaient à cheval dans ces environs, pour voir l'entrée.

Dès que la Tsarine arriva aux tentes, elle y fut reçue avec les plus grands honneurs, au nom de Démétrius, et posée sur le char impérial qui la conduisit à Moscou, en avançant lentement et avec précaution, de sorte que le trajet dura un jour entier.

En tête du cortège d'entrée marchaient en bon ordre deux bannières de heyduques ou mousquetaires polonais, à pied, portant sur l'épaule un mousquet ou arquebuse à croc, et au côté, un oimeterre turc; quelques uns avaient de plus, une hache d'armes. Leur uniforme était de drap bleu avec plaques d'argent; plusieurs portaient des plumes blanches à leur bonnet. C'étaient tous des hommes de belle prestance et de même taille. Leur étendard flottait au milieu d'eux entouré de fifres et de cornemuseurs qui, pendant la marche, alternaient joyeusement avec les trompettes.

Après eux venaient les deux escadrons de cavaliers polonais tenant en main leurs lances peintes et ornées de drapeaux.

La compagnie commandée par Damaratsky s'était jointe à eux. Les soldats de cette dernière portaient pour la plupart un costume à l'antique; ils avaient, pour armes, de grands boucliers persans et turcs, dorés, et représentant des espèces de dragons et de serpents, des arcs et des carquois de grand prix. C'étaient tous des hommes jeunes et de bons soldats, ils marchaient bravement au son des trompettes. Mais ce que je ne pus assez admirer, c'étaient leurs chevaux élégamment harnachés et dont quelques uns même portaient des ailes comme pour voler: ces chevaux qui, pour la plupart, viennent de Hongrie, caracolaient avec une grâce charmante.

Puis venaient trois coursiers, les plus beaux, certes, que j'ai vus de ma vie, quoique j'en aie vu beaucoup; chacun d'eux était conduit, à grandes guides dorées, par un turc. Malgré les chaînes d'or qui leur attachaient les pieds et malgré les efforts de leurs conducteurs, ces chevaux ne cessaient de sauter et de hennir au point que l'écume ruisselait de leurs freins dorés. Ils portaient des selles du plus riche travail et toutes couvertes de turquoises.

Un grand nombre de cavaliers montaient des chevaux teints d'une façon très originale, en rouge, en orange ou en jaune. Ces couleurs sont très solides et ne déteignent point, même dans le passage des rivières: elles viennent de Perse et se nomment *Chna*.

Les Nobles et les Seigneurs qui suivaient, accompagnés de leurs valets, rivalisaient entr'eux pour la beauté et le bon goût des costumes. Ils précédaient le char impérial, escorté par les hallebardiers et les archers marchant avec leurs capitaines en tête: aux deux côtés du char se tenaient, tête nue, les quatre boyards susdits, flanqués de six laquais vêtus de velours vert à parements d'or et portant des chaînes d'or et des manteaux d'écarlate également bordés en or. Une foule de nobles les accompagnaient.

Derrière le char se pressaient, comme une armée, des boyards moscovites, des seigneurs, des officiers et des nobles, tous

accompagnés de leurs gens. Enfin, venaient les marchands et le reste. Les rues étaient encombrées, et comme chacun s'était paré de son mieux, elles ressemblaient à des parterres remplis des fleurs les plus belles et les plus variées.

Quand la Tsarine, après avoir traversé la troisième enceinte de la cité, arriva sur la grande esplanade qui s'étend devant le Kremlin, des musiciens postés sur des estrades, construites à cet effet, et sur les portes de la ville, firent retentir les airs du son des chalumeaux, des trompettes et des timbales. La princesse portait une robe de satin blanc, taillée à la mode française, et toute constellée de pierreries et de perles, vis-à-vis d'elle étaient assises deux vieilles comtesses polonaises de sa famille. A sa suite venaient plusieurs carrosses remplis de dames et de jeunes filles nobles; ces carrosses dont le plafond portait sur des piliers dorés, étaient magnifiques, et presque tous avaient un attelage de six ou de huit chevaux.

Le cortège entre ainsi dans le Kremlin : là ces carrosses s'en détachent et se rendent au logis particulier assigné à ces dames dont plusieurs pleuraient amèrement au moment de la séparation.

La future est conduite au couvent de Vosnessensk auprès de la vieille Tsarine, mère de Démétrius, où celui-ci ne tarda point à se rendre incognito pour venir souhaiter la bienvenue à sa fiancée.

Chacun alors rentra chez soi. On fit accroire au peuple que la princesse était enfermée dans ce couvent jusqu'à ce qu'elle eût appris les usages moscovites : on disait cela pour la rendre populaire. Mais je crois que Démétrius lui apprenait tout autre chose.

Pendant tout le temps que je demeurai à Moscou, j'ai fait de grandes tentatives pour me procurer une représentation fidèle de cette ville, mais jamais je ne pus l'obtenir. Il n'y a pas de peintres en ce pays et ils n'y seraient point considérés, attendu qu'on n'y a aucune connaissance des arts. Cependant on y trouve des sculpteurs et des facteurs d'idoles, mais, ja-

mais je n'aurais osé proposer à quelqu'un d'eux de me faire un dessin de la ville, car on m'eût bien vite empoigné et livré à la torture, dans la persuasion qu'en demandant une pareille chose, je devais méditer quelque trahison. Sur ce point là, ce peuple est tellement soupçonneux que personne n'eût été assez hardi d'entreprendre ce travail.

Il y avait en ce temps-là, à Moscou, un gentilhomme qui avait reçu au siège de Kromy une blessure à la jambe qui le forçait d'être perpétuellement assis, chez lui. Ayant une vive passion pour le dessin, il tenait parmi ses domestiques un sculpteur d'idoles qui lui apprenait à dessiner et il exécuta, entre autres, une vue de Moscou tracée à la plume.

Le marchand chez lequel j'apprenais le commerce connaissait ce gentilhomme et m'envoyait parfois chez lui avec des étoffes de damas ou de satin. Souvent alors, l'ancien soldat m'interrogeait sur les coutumes et sur la religion de mon pays, sur nos princes et nos hommes d'état: je lui donnai sur ces points les meilleurs renseignements et lui fis présent de quelques estampes représentant les batailles de son Excellence notre Prince, telles que le combat de Turnhout et les campagnes de Flandre, avec les sièges des villes. Ce présent lui fut si agréable et l'étonna tellement qu'il ne savait ce qu'il m'aurait offert en retour, pour m'exprimer sa reconnaissance. «Demandez-moi ce que vous voulez, me dit-il, et je le donnerai, et si je puis vous rendre quelque service par mon crédit à la Cour de Moscou, ne m'épargnez point.»

Dans l'élan de sa joie, il appela sa femme et me la fit voir: cette dame me donna un mouchoir brodé. C'est le plus grand honneur que les Moscovites croient faire à quelqu'un, que de leur montrer leurs femmes qui vivent renfermées dans des appartements secrets où personne ne peut les voir. Mais comme il aimait beaucoup à m'avoir auprès de lui, à cause des récits que je lui faisais de tout ce que je puis savoir, et comme il désirait vivement m'offrir quelque chose en retour, je me hasardai de lui demander une vue de la ville de Moscou.

En entendant cela, il me jura que si je lui avais demandé de ses meilleurs chevaux, il me l'aurait donné beaucoup plus volontiers. Mais comme il me tenait pour son meilleur ami, il me donna ce dessin, à condition de lui jurer que jamais je n'en dirais rien à un Moscovite et ne dévoilerais le nom de celui de qui je le tenais. «Car, disait-il, je courrais risque de la vie si l'on savait que j'ai fait le dessin de la ville de Moscou et que je l'ai donné à un étranger; on me tuerait comme un traître.»

J'ai placé ici dans ce livre, ce dessin qui est fait à la plume avec tant d'exactitude que, vraiment, vous avez la ville devant vos yeux. Je l'offre du fond du cœur avec ce petit ouvrage, qui n'en vaut pas la peine, à mon meilleur ami après Dieu Tout-Puissant, avec prière instante de ne pas le détruire, mais de l'accepter comme un hommage de la tendre affection et de l'attachement que je porte à sa digne personne, que Dieu garde toujours en bonne santé et à laquelle il octroie une vie longue et le salut éternel (115).

Pendant les trois ou quatre jours qui suivirent l'entrée de la future Tsarine, la ville de Moscou fut profondément tranquille. L'ambassadeur polonais avait eu une audience du Tsar et avait remis ses présents consistant en deux beaux chevaux, un grand et magnifique chien, des plateaux et des coupes dorées.

Après avoir prononcé son discours, il remit au Tsar sa lettre dans laquelle on ne donnait à celui-ci d'autre titre que celui de Grand-Prince de Moscovie. En voyant cela, Démétrius se mit en colère et rendit la missive. Sur quoi l'Ambassadeur répondit, de la part du Roi, que le Tsar eût d'abord à conquérir les empires des Tartares et des Turcs, qu'après cela on lui donnerait les titres de Tsar et de Monarque, mais pas auparavant. Cette réponse irrita Démétrius à tel point que, dans sa rage, il aurait jeté son sceptre à la tête de l'ambassadeur, s'il n'eût été retenu par les seigneurs et par Sandomirsky qui tremblait de crainte d'un grand malheur. L'am-

L'ambassadeur
de Pologne irri-
té Démétrius.

bassadeur s'en alla et resta enfermé chez lui, jusqu'au jour du mariage (116).

La cause de tout cela consistait en ce que Démétrius avait ajouté au titre que prenaient les souverains Moscovites ses prédécesseurs, celui de Monarque et le qualificatif d'Invincible. C'étaient les Seigneurs Lithuaniens qui lui avaient suggéré cette idée, en haine du roi de Pologne; car ils espéraient trouver l'occasion de soumettre ce royaume au joug de Démétrius. C'était leur désir, mais non pas la volonté de Dieu (117).

Le 6 Mai, de bon matin, un beau carosse vint prendre la Tsarine au couvent et la conduisit dans la magnifique demeure qui était préparée pour elle. Dans l'intérieur du Kremlin, devant la salle du banquet, on avait dressé des échafaudages pour les trompettes, les tambours et les joueurs de cornemuse. Les mousquetaires, au nombre de 8000, reçurent l'ordre de rester en armes dans le château pendant tout le temps de la fête, et la plus grande partie des archers allemands et des halberdiers y veillèrent, avec leurs capitaines, le pistolet chargé.

Fêtes du mariage de Démétrius à Moscou.

Le 8 Mai (118), toutes les cloches sont en branle, tous les travaux sont suspendus, par ordre; chacun a de nouveau revêtu ses plus beaux habits; les Grands, les Nobles, les jeunes gentilshommes se rendent derechef au Palais, dans leurs pompeux costumes de drap d'or brodé de perles et chargés de chaînes d'or. Des hérauts annoncent partout que ce jour est un jour de liesse, que le Tsar et Grand-Prince de tous les Russes célèbre son mariage et va se montrer dans toute sa splendeur.

Le Kremlin est encombré de seigneurs et de nobles, tant moscovites que polonais: ceux-ci portent presque tous des sabres, selon leur coutume, et sont accompagnés de valets de pied portant des mousquets. Huit cent stréletz, en uniforme de drap cramoisi, et armés de leurs longs mousquets, entourent la forteresse.

Sur tout le chemin que doit parcourir le Tsar, de son palais aux diverses églises où il allait se rendre, on avait étendu un tapis de drap rouge cramoisi sur lequel se déroulaient encore deux lés de drap d'or.

Le patriarche et l'évêque de Novgorod, vêtus de robes blanches garnies de perles et de pierreries, descendent les premiers, portant à deux une haute couronne impériale qu'ils déposent dans l'église de la Vierge. On apporte ensuite dans la même église une aiguière et un bassin d'or; immédiatement après, arrive le Tsar Démétrius, précédé d'un jeune gentilhomme portant le sceptre impérial et le globe, et d'un autre jeune gentilhomme nommé Kourléteff tenant, droite devant le Tsar, une grande épée nue.

Le Tsar peut à peine s'avancer sous le poids des perles, des diamants et de l'or qui couvrent ses vêtements: il est conduit par le Knees Fédor Ivanovitch Mstislafsky et Fédor Nagoïs et porte en tête la grande couronne impériale toute étincelante de rubis et de diamants. A sa suite, s'avance sa fiancée, la Princesse de Sendomir, les cheveux épars, toute couverte d'or, de perles et de pierres précieuses: il y en avait pour des sommes fabuleuses: le petit diadème garni de brillants qui orne son front, vaut à lui seul 70,000 roubles, ou 490,000 florins, selon l'estimation que moi-même j'en ai entendu faire par le joaillier impérial. Elle est conduite par les femmes des deux Seigneurs qui conduisent le Tsar.

Avant son entrée à l'église, le Tsar avait encore parmi ceux qui le précédaient, quatre hommes en costume blanc bordé de perles, qui portaient chacun, sur l'épaule, une grande hache toute dorée. Ces quatre hommes ainsi que le porteglaive s'arrêtèrent à la porte de l'église et y attendirent la sortie du Tsar.

La cérémonie du mariage s'accomplit, selon le rite moscovite, par le patriarche de Moscou et l'évêque de Novgorod, en présence de tout le clergé et des seigneurs russes et polonais.

Les Moscovites furent vivement irrités en voyant les Polo-

nais entrer dans l'église le plumet sur la tête et les armes à la main: si quelqu'un les avait excités, ils se seraient jetés sur ces mécréants et les auraient tués tous; car ils regardent leurs églises comme étant profanées par la présence des *païens*: c'est ainsi, du reste, qu'ils appellent tous les autres peuples de la terre, dans la conviction intime où ils sont qu'eux seuls ont droit au nom de chrétiens: aussi sont-ils très fanatiques de leur religion.

Les issues du Kremlin étaient gardées par des postes nombreux: une seule porte s'ouvrait, mais on n'y laissait passer que les Polonais, les grands Seigneurs, les nobles et les marchands étrangers. Quant au commun du peuple, petits et grands, tous étaient consignés à la porte, ce qui causa beaucoup d'indignation. On voyait que le Tsar avait ordonné lui-même qu'il en fût ainsi: ce qui est fort possible, afin d'empêcher l'invasion du Kremlin.

Au retour de l'église, après la cérémonie du mariage, tout le cortège des Seigneurs se met en marche; Bogdan Soutouptof, le Chancelier, Affanassi Vlassieff et Schouisky sèment à plusieurs reprises de pleines poignées de pièces d'or sous les pieds du Tsar et de son épouse qui se tenaient par la main. La Tsarine portait aussi maintenant sur sa tête une grande couronne impériale (119). Les nouveaux époux sont conduits dans leurs appartements par tout le cortège des Seigneurs et des dames, tant Polonais que Moscovites. L'or que l'on avait jeté était du plus fin; les pièces avaient diverses grandeurs depuis celle d'un rixdale jusqu'à celle d'un petit denier (120).

Dès que le cortège fut entré, on entendit retentir un tonnerre assourdissant de timbales, de trompettes et de chapeaux, puis on conduisit le Tsar et sa femme au trône impérial qui est tout en vermeil et auquel on monte par des degrés. La Tsarine se mit à côté de lui sur un siège tout pareil. Devant eux ils avaient une table.

Au pied du trône, se dressaient plusieurs autres tables: les seigneurs et les dames vinrent s'y asseoir et on leur servit un

splendide festin. On avait dressé dans la salle une estrade richement ornée, sur laquelle se tenait un orchestre composé de musiciens jouant de toutes espèces d'instruments: ces musiciens avaient été amenés de Pologne par Sendomirsky; c'étaient des polonais, des italiens, des allemands et des brabançons. Par leurs doux accords, ils ajoutèrent à la joie du festin.

Ce jour-là, cependant, ne se passa point sans malheurs, ce qui parut être de mauvais présage à quelques personnes. Ainsi, le Tsar perdit un diamant qu'il portait à son doigt et qui valait 30,000 rixdales. Ainsi encore, le Palatin de Sendomir eut à table une indisposition telle qu'il fallut le reconduire en voiture à son palais. Enfin, dans le Kremlin même, un Polonais fut blessé par les streletz. On tirait de funestes augures de tout cela, mais on se gardait de le dire hautement.

Le lendemain, un vendredi, c'était la grande fête des Moscovites, celle de leur patron Saint Nicolas. Ce jour-là, pour tout l'or du monde, ils ne tiendraient pas une noce; jugez de l'indignation du peuple en voyant le Tsar pousser le mépris d'un usage aussi sacré qu'une loi, jusqu'à profaner ce jour solennel.

Cette conduite fut amèrement blâmée. Il y eut encore une autre cause de mécontentement. Plusieurs bourgeois et même des personnes de qualité avaient été rudement invectivées et même repoussées, pour avoir essayé d'entrer au Kremlin afin de jeter un coup-d'œil dans l'intérieur. Leur colère fut vive en voyant que le Tsar avait plus d'égards pour un tas de vauriens de Pologne que pour eux, natifs de Moscovie.

Tout cela, c'était un coup monté par les conspirateurs, pour arriver à leurs fins sans grand danger, et ils prirent bien leur temps. Plus de 3000 d'entr'eux étaient arrivés à Moscou, de Novgorod et d'ailleurs, portant sur eux des armes cachées; ils voulaient venger la patrie et ils étaient convenus d'un signal pour commencer le mouvement.

Le troisième jour des noces, tous les seigneurs, les évêques, les chanceliers, les officiers, les marchands de toute nation

furent admis à présenter leurs hommages à la Tsarine, à lui baiser la main et à lui offrir des présents qui furent acceptés. Elle les invita, tant de sa part que de celle de son époux, à un festin pour ce jour-là.

A ce repas, tous les étrangers furent rangés à leurs tables de manière à avoir la face tournée vers le Tsar, tandis que la plupart des Moscovites étaient assis autrement; de plus, on servit les premiers en vaisselle d'or et les autres en vaisselle d'argent. Cependant, ni le Tsar ni la Tsarine ne mangèrent en présence des convives: ils dînèrent dans leurs appartements en compagnie de quelques seigneurs et furent très joyeux (121).

Le Dimanche, l'ambassadeur du roi de Pologne fit insinuer au Tsar le désir de recevoir, à son tour, les mêmes honneurs que l'on avait rendus en Pologne à l'envoyé moscovite. On lui répondit qu'on lui donnerait le pas sur le Palatin de Sandomir, ce qu'il n'accepta point. Il prétendait s'asseoir à la table du Tsar. On l'invita au festin et fut placé à côté du Tsar: mais on avait eu soin de dresser pour lui, en particulier, une petite table à laquelle il s'assit, croyant être assis à la table impériale. Il en fut si satisfait qu'il apporta de plus riches cadeaux qu'il n'en avait offerts jusque-là (122).

Le lundi et le mardi, on joua sans relâche de toute espèce d'instruments et des tambours et des trompettes. Il y avait aussi, dans le programme de ces jours-là, une chasse dans l'intérieur du Kremlin et un simulacre d'attaque d'une forteresse préparée à cet effet; mais, à cause de divers mauvais présages, remarqués dans le Ciel et dans d'autres choses inexplicables, ces divertissements n'eurent point lieu.

La noce ne se poursuivit pas comme elle eut dû se faire, tout se passa ensuite d'une manière si froide et si sèche que chacun en fut étonné.

Prodiges vus
dans le ciel à
Moscou.

Quant aux signes qui apparurent dans le Ciel, je puis dire que je les ai vus moi-même, avec le patron chez lequel je demeurais, avec toute sa famille, et deux ou trois Moscovites.

Ces signes, quelque prodigieux qu'ils fussent, parurent être sans importance aux yeux d'un grand nombre de personnes.

Voici en quoi ils consistaient.

Vers les quatre heures de l'après-midi, le ciel était bleu et sans le moindre nuage. Tout à coup, du côté de la Pologne, on vit arriver un gros de nuages semblables à un amas de montagnes et de cavernes. On ne les avait pas vus poindre à l'horizon; ils paraissaient être tombés de la voûte céleste. On y distingua d'abord un Lion parfaitement accusé qui, après s'être avancé, disparut. Nous vîmes ensuite un chameau qui s'évanouit également, et, en troisième lieu, un géant qui disparut en rampant dans une caverne. Enfin, nous aperçûmes distinctement flotter dans les airs une ville avec ses murs et ses tours d'où sortait de la fumée. Cette vision se dissipa comme le reste, mais tout cela avait offert un tableau d'une perfection telle que le peintre le plus habile en son art n'eût pu mieux le tracer. Plusieurs personnes, qui en avaient été les témoins, en furent remplies d'épouvante, plusieurs autres, en revanche, s'en moquèrent ouvertement.

Le jeudi, de nouveaux bruits parvinrent aux oreilles de Démétrius, soit par les avertissements de quelques uns de ses adhérents, soit par les rapports des hallesbardiers qui n'étaient pas bien certains de ce qu'il y avait, mais qui cependant s'apercevaient de quelque chose. Sur cet avis, on mit partout de fortes gardes et on ordonna aux Polonais de veiller pendant toute la nuit: dans le but d'effrayer le peuple de Moscou, ces Polonais ne cessèrent de tirer. Plusieurs milliers de conjurés veillaient aussi en armes, cette nuit-là, prêts à frapper leur coup: mais s'apercevant que leur projet était éventé et qu'ils n'étaient pas certains de réussir, ils s'arrêtèrent devant la crainte d'une trop grande effusion de sang et se tinrent tranquilles en cachant leurs armes.

Le lendemain, les gardes furent de nouveau réduites, mais, dans toutes les boutiques, on refusa de vendre de la poudre

et du plomb aux Polonais: les marchands prétendaient ne pas en avoir, quoiqu'en réalité, ils eussent pu leur en fournir autant que les Polonais en auraient voulu.

Un calme étonnant régnait dans la ville; on eût dit même que la tranquillité était plus profonde que d'habitude. Ce symptôme alarmant aurait dû avertir ceux qui se plongeaient dans les réjouissances, dans la volupté et dans l'ivresse, et n'avaient aucun souci du peuple: mais, par la permission de Dieu, ils étaient devenus aveugles et sourds. Ils considéraient les Moscovites moins que des chiens et se livraient à tous les dérégléments de leur fantaisie. Ce soir-là, même, quelques Polonais avaient tenté d'enlever par force, de sa voiture, la femme d'un grand Seigneur et de lui faire violence, malgré les valets qui l'accompagnaient; mais les Bourgeois sonnèrent le tocsin d'alarme et retirèrent cette dame, intacte, des mains de ses ravisseurs qui prirent la fuite.

Au bruit de ces cloches sonnant à une heure indue, je m'imaginai qu'un incendie avait éclaté quelque part et je courus au toit de la maison pour voir de quel côté avait lieu le sinistre; mais je n'entendis et je ne vis plus rien. Tout à coup, jetant mon regard vers la lune, je m'aperçus qu'elle était tout-à-fait couleur de sang. A cette vue, je fus saisi d'épouvante et me hâtai de cacher, cette nuit même, et nos meubles et notre avoir. Plusieurs personnes firent de même et entrèrent leurs bijoux, leur argent et leurs objets précieux. De plus, de crainte de tout événement, nous fermâmes solidement nos portes et nous fîmes bonne garde. Personne ne connaissait ni la tête, ni la queue d'une conspiration qui comprenait cependant des milliers d'affiliés, et le peuple même n'en savait absolument rien.

Pendant cette même nuit, la joie régnait dans les salons du Tsar, les seigneurs polonais se livraient à la danse avec les grandes dames, la Tsarine avec ses filles d'honneur apprêtaient des déguisements pour une mascarade qu'elle comptait offrir, comme divertissement, au Tsar le dimanche suivant. Au mi-

lieu de la fête, personne ne songeait à des malheurs. Et pourtant le proverbe est toujours vrai :

Extremum gaudii luctus occupat.

Le samedi matin, 17 Mai, vers la deuxième heure du jour ⁽¹²³⁾, on entendit retentir, d'abord dans le Kremlin et ensuite par toute la ville, le vacarme épouvantable des cloches, le tumulte des cavaliers qui se rendaient ventre à-terre et en armes au château, et le cri que jetaient dans toutes les rues les hérauts de la conspiration : Frères ! les Polonais veulent assassiner le Tsar, ne les laissez pas entrer au Kremlin !

Démétrius est assassiné à Moscou, avec 700 Polonais, environ.

Par cette ruse, les Polonais, qui étaient saisis de terreur et en armes dans leurs maisons, furent contenus par la multitude qui se tenait devant leurs demeures, prête à piller et à tuer. Tous ceux que l'on trouvait sur la rue, ceux même qui portaient seulement le costume polonais, furent impitoyablement massacrés. Quand un piquet de cavalerie polonaise se montrait dans une rue, on l'enfermait immédiatement dans cette rue, par la clôture des barrières, quand il y en avait ; de sorte que les chevaux ne pouvaient en sortir. Dans les rues dépourvues de barrières, on faisait des barricades de poutres, avec les poutres qui servent dans cette ville au parage de toutes les rues.

Il se fit ainsi un terrible massacre de tous les Polonais que l'on put saisir : on envahit aussi un grand nombre de leurs maisons. Ceux qui essayaient de se défendre étaient passés à l'épée, quant à ceux qui se rendaient, presque tous eurent la vie sauve, mais on les dépouilla au point qu'il ne leur restait pas même leur chemise.

L'émeute se répandit par toute la ville : la population entière, jusqu'aux petits garçons, jusqu'aux enfants, se mit à parcourir les rues avec des arcs, des mousquets, des hâches, des sabres, des piques, des bâtons, en criant et en hurlant : Mort aux Polonais ! Qu'on leur prenne tout ce qu'ils ont !

Pendant ce temps, les Conjurés tuèrent le Tsar dans son appartement: voici comment l'événement eut lieu.

Ils avaient gagné un Chancelier qui passait à leurs yeux pour un saint. Il était très zélé dans leur religion; il ne buvait pas de liqueurs fortes et mangeait très frugalement; on le nommait Timoff Osipoff. Ce jour là, (qui était celui du serment solennel avec baisement de la croix, à prêter à la Tsarine, comme souveraine de Moscovie) ce personnage devait se présenter devant le peuple et s'opposer, par ses discours, à l'accomplissement de cette inauguration. Les conjurés devaient profiter de l'incident pour s'attaquer à la personne de Démétrius. Timoff s'était préparé au rôle qu'il allait remplir, en recevant deux fois le sacrement et en se faisant absoudre par le pope ou confesseur: on l'avait en outre consacré à grande cérémonie, comme un héros qui allait marcher à la mort pour la patrie et le bonheur de ses concitoyens. Au matin, il avait dit un suprême adieu à sa femme et à ses enfants, qui ne pouvaient rien y comprendre. La femme croyait qu'il voulait se confiner dans un cloître.

Tout étant terminé, Timoff monta résolument au palais et entra dans la salle où devait s'accomplir la prestation du serment; là, il s'écrie qu'il reconnaît Démétrius non pas pour le fils du Tsar, mais pour un moine défroqué, du nom de Grischka Otrepieff, qui n'est arrivé au trône de Moscovie que par les œuvres du démon. Ce trône il l'occupe injustement. Quant à la Tsarine, il se refuse à lui prêter serment: c'est une jésuite, une païenne qui, par sa présence, a profané les sanctuaires de Moscou et c'est elle qui est la cause de la ruine du pays.

Il en aurait dit davantage, si on ne l'eût frappé à mort sur le champ et jeté par une fenêtre.

Sur ce, les conjurés se mettent à sonner le tocsin et mettent précipitamment, le mousquet chargé, par tous les escaliers à la fois. Ces conjurés étaient, pour la plupart, des seigneurs moscovites et des marchands: un grand nombre venant

de Novgorod, de Pskoff, et d'autres lieux; depuis longtemps, ils étaient venus secrètement à Moscou, pour exécuter leur dessein. Leur premier soin fut de se jeter sur les hallebardiers qui montaient la garde dans le vestibule du palais, de les désarmer et de les faire prisonniers. On les enferma tous dans une pièce du rez-de-chaussée, en les menaçant de la vie s'ils osaient prononcer une seule parole. En ce moment-là, précisément, la moitié de la garde ne se trouvait point au poste: une partie des hommes s'en était allée d'un côté, une partie de l'autre. Enfin, Dieu permit que tout cela leur arrivât par leur propre faute, car ils auraient pu fort bien se défendre.

Les conjurés se répandent partout, tuant ceux qui font résistance, et se dirigent vers les appartements du Tsar, en tirant des coups de mousquet. Démétrius sort de chez lui, demande ce qui se passe et quelle est la cause de ce tocsin et de ce vacarme. Ceux qu'il questionnait étaient en proie à une telle terreur qu'ils ne surent lui répondre; alors il demanda son épée. Mais celui qui avait la charge de la lui présenter avait déjà pris la fuite avec cette arme.

Sentant déjà l'odeur des mèches à mousquet, le Tsar saisit une hallebarde et se précipite dans ses appartements dont-il ferme les portes au verrou. Puis, en entendant les décharges que l'on faisait par les fenêtres, les coups de hache dont on frappait les portes, il s'enfuit de chambre en chambre par des passages secrets et sauta enfin dans une petite salle qui se trouvait à un niveau plus bas que celui des autres appartements. En sautant, il fut reçu dans les bras d'un gentilhomme Livonien nommé Fustenberger, qui chercha à le sauver, car il crachait déjà le sang. Mais ce gentilhomme fut tué. Démétrius réussit encore à atteindre par une allée, une chambre de bain; de là, par une porte dérobée, il espérait arriver à l'extérieur et se faufiler dans le peuple qui se précipitait déjà par centaines sur les escaliers de derrière.

S'il avait pu se jeter dans la foule, il se serait échappé sans aucun doute, et la bourgeoisie eût massacré les Seigneurs et

les conjurés. Mais, ne connaissant rien de l'affaire, le peuple croyait que le Tsar était attaqué par les Polonais et que les conspirateurs voulaient le sauver: c'était du moins ce qu'il lui avait fait accroire pour qu'il contint les Polonais en ville.

Les conjurés poursuivent Démétrius dans le passage secret où il s'est engagé, le saisissent, l'entraînent rapidement, tirent sur lui, en le frappant de leurs sabres et de leurs haches de peur qu'il ne s'échappât encore.

On dit que les Seigneurs qui le tenaient l'auraient encore questionné sur plusieurs choses; mais, cela est impossible, car ils n'eurent pas le temps de s'arrêter. Mais dès que Démétrius aperçut le peuple, il s'écria: Conduisez-moi sur l'esplanade, et écoutez-moi, je vous dirai qui je suis!

Alors les conspirateurs, craignant le peuple qui se pressait autour d'eux, égorgent leur victime à la hâte en criant: c'est Rastriga et non pas Démétrius, il l'a reconnu lui-même!

On lie une courroie aux pieds du cadavre, on le traîne nu comme un chien, hors du Kremlin et on le jette sur l'Esplanade. Quelques conjurés marchaient en avant et à l'arrière de ce lugubre cortège, portant des masques et criant au peuple: Voilà les Dieux qu'il adorait! Or, ces masques avaient été pris dans les appartements de la Tsarine, où ils étaient préparés pour la mascarade dont on devait régaler le Tsar. Mais les Moscovites, ne connaissant point ces objets, crurent, et croient encore aujourd'hui, que ces masques étaient en effet, les Dieux de Démétrius.

Opinions diverses sur sa mort.

Quelques uns prétendent qu'il était encore au lit et qu'il le tua pendant qu'il s'enfuyait en chemise, mais on ne peut admettre cette version. Car, pourquoi aurait-on égorgé le chancelier? On réplique que ce chancelier a été tué le soir; mais, cela est faux, car je tiens le fait tel que je l'ai rapporté de témoins oculaires qui étaient avec les conspirateurs.

Cependant la Tsarine était à moitié morte d'effroi, une foule d'individus entouraient ses appartements brisant et pillant tout ce qui se trouvait aux environs. Un gentil-

homme, des Conjurés, vient auprès d'elle et la conduit dans une chambre voûtée et bâtie de murs solides où il fait bonne garde autour d'elle avec quelques compagnons. Quant aux filles d'honneur, elles subissent presque toutes les plus grands outrages; on les met toutes nues; chacun des conjurés prenant parmi elles sa part de butin, en emmène une de son côté. Elles sont conduites ainsi par les rues de la ville, semblables à des brebis menées par des loups et subissant toutes les ignominies: quelques unes même sont vendues par leurs ravisseurs pleins de rage, qui s'égorgeaient souvent entr'eux en se disputant leur proie. C'était un navrant spectacle que celui de la multitude emportant ce qu'elle avait pillé sur les Polonais: lits, couvertures, matelas, habillements, chevaux, harnais, selles et meubles; on eût dit le sauvetage d'un incendie.

Au commencement de l'émeute, Basmanoff se trouvait encore dans son bain. On dit qu'il avait passé la nuit avec deux concubines, et, selon la coutume russe, il se purifiait du contact de ces femmes.

Dès qu'il entendit le tocsin, il revêtit à la hâte une jupe de dessous, sauta sur son cheval, et, se faisant suivre de 10 ou 12 valets armés de mousquets chargés, il se dirigea au galop vers le Kremlin; il croyait à un conflit entre les seigneurs moscovites et polonais et ne se doutait point de la réalité. Etant monté au palais, il arrive dans les appartements, où un gentilhomme de Novgorod se met à l'invectiver, à l'appeler traître, lui et le Tsar, qu'il nommait Rastriga. Il s'apprêtait à répondre, mais on ne lui en donne point le temps; dix épées le frappent à la fois et il tombe. Son corps est jeté en bas, près d'un mur et traîné sur l'esplanade: là on le coucha sur un banc, aux pieds du cadavre de Démétrius qui gisait sur une table: et on les laissa là, exposés aux regards de toute la population.

La maison de Sendomirski fut entourée et garnie de soldats et préservée avec tous ceux qui s'y trouvaient: il en fut de

même du palais de l'ambassadeur du Roi. Sendomirski avait envoyé un messenger à l'ambassadeur pour l'avertir de se tenir tranquille, il fit faire la même recommandation à ses propres fils qui se trouvaient dans leur logis entourés de 300 cavaliers en armes.

Après la mort de Démétrius, les principaux seigneurs parcourent la ville à cheval, recommandant au peuple de cesser le meurtre et le pillage; c'est par leurs soins que les trois demeures susdites furent sauvées. Ils exhortent les Polonais qui dans quelques maisons étaient encore en armes, de les déposer, afin de n'être pas massacrés; la plupart suivent ce conseil.

Dans la rue nommée Pokrofska, il y avait une maison où se trouvaient un grand nombre de Polonais en armes et qui se défendaient vigoureusement. Le chef des conjurés, Vassili Schouisky, se rend auprès d'eux et les supplie de cesser le combat, afin de mettre un terme à la fureur populaire et à l'effusion du sang; mais avant d'obéir, ils exigent qu'il leur garantisse la vie par serment, ce qu'il fit. Mais, n'étant pas rassurés encore, ils firent passer un des leurs sous la porte, afin de parlementer avec lui. Schouisky lui saute au cou, l'embrasse en jurant qu'on ne leur ferait aucun mal. Alors la paix se fit et la populace s'en alla ailleurs.

Toutes les maisons où l'on avait opposé de la résistance furent saccagées et leurs défenseurs massacrés; ceux qui se rendaient avaient la vie sauve, mais on les dépouillait complètement. Presque tous les musiciens furent tués, un seigneur polonais qui avait assisté à la fête de noces donnée en Pologne par l'ambassadeur moscovite, périt avec toute sa famille: plusieurs autres seigneurs et gentilshommes y perdirent la vie.

Dans le palais où résidait le Seigneur Vichniiovitsky on se défendit vaillamment jusqu'à la fin. C'est là qu'après l'invasion du Kremlin par les conjurés, ce Seigneur et les siens s'étaient réunis. Ce palais est situé dans une vaste plaine près de la rivière Néglinna: ils y sont entourés bientôt par

des milliers d'assiégeants qui se mettent à tirer, à saccager et à piller les cuisines, les écuries et les appartements du rez-de-chaussée. Mais les Polonais qui occupent les étages supérieurs, font bonne résistance et du haut des fenêtres tirent sur les Moscovites, dont ils tuent un grand nombre. Quelquefois ils jetaient au dehors des vêtements précieux ou des poignées d'or. Les assiégeants se jetaient en masse sur ces dépouilles, puis les Polonais envoyaient des décharges terribles au milieu des groupes et les abattaient comme des volée d'oiseaux ou des bêtes fauves.

Trois fois, ils font semblant de vouloir se rendre. Les Russes, trompés par cette feinte, se précipitent, par centaines, sur les escaliers pour se livrer au pillage, et se pressent dans le vestibule de l'étage supérieur que les Polonais avaient ouvert. Dès que la pièce est bien remplie, quarante ou cinquante mousquets se déchargent à la fois dans la foule des assiégeants, qui tombent et se jettent dans les escaliers comme des rats que l'on chasse d'un grenier. Telle est l'ardeur des assaillants, inspirée par l'espoir du pillage, qu'ils s'en vont chercher de l'artillerie aux remparts, braquent des canons sur l'édifice, et poussent leurs propres canons qui remplissaient toujours les escaliers.

Le combat dura très longtemps. Enfin arrivent les Seigneurs, qui, par leurs prières et leurs supplications, persuadent aux uns et aux autres de déposer les armes. Plus de trois cent Moscovites y avaient perdu la vie et un grand nombre y avaient été blessés: les Polonais ne comptaient que deux ou trois morts.

Ce fut la fin de cette émeute furieuse: après cela, on cessa de tuer et de piller à Moscou.

Plusieurs individus acquirent des richesses en achetant les objets pillés par les émeutiers qui étaient pour la plupart la crème des vauriens, des scélérats et des voleurs, assez nombreux en ce pays-là. On ordonna bien de rapporter immédiatement tous les objets, à la Trésorerie, au Kremlin, afin d'en

faire la répartition, mais bien peu prêtèrent l'oreille à cet ordre. Les chevaux, cependant, furent presque tous rendus: il est vrai qu'on ne savait où les cacher et qu'ils eussent été de suite reconnus. Il en fut de même des voitures; mais pour ce qui regarde les bijoux, l'argent, les habillements, les meubles, tout cela, les pillards l'avaient mis en sûreté et il n'en reparut rien.

Vers l'après-midi, la fureur populaire était calmée, grâce à l'intervention des Seigneurs. Le peuple était satisfait, il avait accompli sa vengeance contre les Polonais qu'il regarde comme ses ennemis. Il exalta hautement la révolution et il considérait ceux qui en avaient été les auteurs comme les sauveurs de la patrie et des sanctuaires de Moscou.

Ou mit de bonnes gardes partout et la tranquillité régna de nouveau dans la capitale. On fit le relevé des morts: il y en avait 800 du côté des Moscovites et 1500 du côté des Polonais, et parmi ceux-ci plusieurs seigneurs et jeunes gentilshommes. Leurs corps percés de coups et dépourillés furent laissés trois jours dans les rues, ainsi que ceux de Démétrius et de Basmanoff. Les Russes venaient roder autour de ces cadavres et leur adressaient des injures et des anathèmes comme s'ils pouvaient les entendre.

Parmi les Polonais, les principaux qui perdirent la vie; sont: Sklinsky, Vonsovitch, Dumaratski l'ainé, Ctous Pometsky, Lipinitzky, Ivanitski, Bal Jean Pologofski, et une foule d'autres nobles, dont quelques uns avaient sauté des murs du Kremlin dans le fleuve ou ils furent percés de flèches. Boutchinsky s'était caché sous les plantes et les arbres d'un jardin, situé derrière le palais du Tsar: il y fut découvert et sauvé ainsi que quelques autres qui se trouvaient dans la maison de l'ambassadeur.

Ceux qui furent bien à plaindre, ce sont tous ceux qui étaient venus à Moscou dans le but unique d'y trafiquer de leurs marchandises et dont plusieurs furent pris pour des Polonais, uniquement parcequ'ils portaient un costume à la po-

Innocents qui
périssent dans ce
massacre.

lonaise. Ainsi, Nevesky et Volsky, André Nathan, Nicolas Demist dont j'ai déjà parlé et qui avaient apporté avec eux de si précieux trésors, furent dépouillés de tout et perdirent des milliers d'écus. Quand ils réclamèrent aux Schouisky le paiement des objets par eux vendus au Tsar, les Schouisky leur répondaient qu'ils eussent à demander leur argent à Rastriga avec qui ils avaient eu à faire. Ils ajoutaient que du reste le trésor était vide, que Démétrius l'avait complètement mis à sec pour l'envoyer en Pologne. C'est la seule réponse qu'ils voulurent donner.

Plusieurs marchands d'autres pays subirent des malheurs semblables. Les gens de Philippe Holbeyn d'Augsbourg furent blessés à mort, après avoir été dépouillés de tout. Un milanais, Ambroise Cellari, complètement pillé par ces scélérats, leur remit encore tout l'or, l'argent et les effets qu'il possédait, il ne conserva qu'une chemise pour couvrir sa nudité. Mais les brigands exigèrent qu'il se dépouillât de ce dernier vêtement, et comme il s'y refusait, on lui planta un couteau dans le ventre. Il fut tué du coup, mais on ne le retrouva point parmi les morts, quelques recherches que l'on fit.

Un brabançon, nommé Jacques Marot, fut également massacré, mais on retrouva son corps. Il put être enterré avec quelques autres, sur une permission obtenue de la nouvelle Cour, après la fin de l'émeute (125).

Démétrius était un homme fort et bien bâti, quoiqu'il n'eût point de barbe. Il avait de solides épaules et un gros nez à côté duquel on remarquait une petite balafre bleue. Sa figure était large, son teint brunâtre, sa bouche grande (126). Il était doué d'une force extraordinaire dans les mains. Hardi et dur, il aimait à voir couler le sang, mais ne le montrait pas trop. Pas un seigneur ni un chancelier à Moscou qui n'eût eu des preuves de la violence de son caractère. Il avait d'étranges caprices: ainsi, il eût voulu, en plein hiver, aller attaquer Narva, et il l'aurait fait si les seigneurs ne l'en avaient empêché en lui démontrant l'inopportunité de la saison.

Portrait de
Démétrius.

Nous avons vu, dans sa vie, qu'il avait envoyé de grandes munitions et des vivres dans une ville nommée Jielets, se disant pour faire une agression en Tartarie. Mais en réalité son dessein secret était d'attaquer la Pologne, d'en chasser le Roi ou de le prendre par trahison, et de joindre ce pays à la couronne moscovite. Il suivait en cela le conseil de plusieurs polonais, tels que Sandomirski, Vichniovitsky et autres.

Grand projet
qu'il méditait.

Il méditait des entreprises ambitieuses et extraordinaires; il avait résolu d'abord de se débarrasser de tous les seigneurs moscovites et des grandes familles. Ayant fixé un jour pour l'exécution de ce projet, il fit conduire de longue main dans un endroit en dehors de la ville une quantité d'artillerie, dans le but, disait-il, de faire, après les réjouissances du mariage, en présence de tous les seigneurs, un simulacre de bataille en guise de fête militaire. Mais il avait donné des instructions secrètes aux seigneurs Polonais, aux chefs de son armée, à Basmanoff et à ses autres adhérents; chacun d'eux savait où il devait se rendre soit en ville soit dans le Kremlin et connaissait celui qu'il était chargé de tuer. Lui-même devait se trouver hors ville avec toute l'artillerie, les troupes polonaises et ses partisans. Si cette tentative avait réussi à son gré, qui aurait lui opposer de la résistance à Moscou, alors que tous les moyens de défense de cette ville se trouvaient en sa possession?

Mais la Providence ne permit point que cet odieux guet-à-pens réussît et elle donna aux Moscovites la force d'abattre celui qui l'avait conçu.

Le seul Boutchinsky avait eu le courage de dissuader Démétrius de son projet en lui représentant combien ce projet serait contraire à la volonté divine, et en lui conseillant de s'attirer les Grands par des témoignages de faveur, en leur donnant des fonctions dans lesquelles ils ne pourraient pas devenir trop puissants. Avec l'aide du temps, il se serait, de cette manière, concilié tous les cœurs. Mais lui qui connaissait mieux le caractère des Moscovites, répondait que l'on

ne pouvait pas gouverner ce peuple par des procédés de douceur, qu'il fallait, au contraire, employer à son égard les moyens les plus rigoureux. Ce qui est vrai; car un Moscovite doit être entretenu dans la crainte et conduit par la force; dès qu'on lui laisse un peu faire à sa volonté, il ne fait plus rien de bon. Dans l'idée de Démétrius, il fallait donc d'abord se débarrasser des Grands, afin de régner ensuite sans contrôle sur un peuple mauvais et ignorant dont il aurait fait tout ce qu'il eût voulu.

Après la mort de Démétrius, on trouva les preuves écrites de son projet: des listes de ceux qui devaient être tués et les noms des Polonais qui les remplaceraient dans leurs emplois: on donna lecture de ces pièces au peuple qui en conçut d'autant plus de joie et de sécurité d'avoir fait ce qu'il venait de faire. On en envoya des copies en Pologne et à toutes les communes de l'empire; et elles furent auprès des potentats étrangers une excellente excuse de la révolution qui venait de s'accomplir.

Nul doute, si Démétrius avait réussi, qu'il n'eût causé bien des maux au pays par le conseil des partisans des Jésuites, et occasionné même des malheurs au monde entier, avec l'appui de la Cour de Rome, dont il n'avait été que l'instrument. Mais Dieu qui régit tout, renversa ses desseins: que tous les vrais fidèles lui rendent des actions de grâces!

Quoique vaillant guerrier, Démétrius était un homme très dissolu; tous les jours, il abusait de nouvelles jeunes filles et il rendit mères plusieurs jeunes religieuses. Il eut aussi une passion honteuse pour un jeune gentilhomme de la puissante famille des Gorostinine; il conféra de grands honneurs à ce fréluket qui était plein de morgue parceque tout lui était permis.

Après l'assassinat du Tsar, ou quand la rumeur s'en répandit, Mikhaël Maltchanoff, un de ses conseillers secrets, tant pour ses actes de tyrannie que pour ses débauches, prit la fuite et arriva en Pologne. Après son départ, on s'aperçut de

la disparition d'un sceptre et d'une couronne d'or, et on ne fait pas de doute qu'il n'ait emporté ces objets avec lui.

Un autre de ses conseillers intimes, nommé Youri Mikouline, se sauva sur un des chevaux du Tsar, mais il fut pris à Kesum, à 6 milles de Moscou, sur la route de Pologne.

Quelques uns
se sauvent et
sont repris.

Quelques domestiques polonais, s'étant saisis des chevaux de leurs maîtres, prirent la fuite, au commencement de l'émeute. Ils n'avaient que des sabres pour se défendre, et comme ils ne connaissaient point les chemins, ils se perdirent dans les campagnes. Un parti de nobles se mit à les poursuivre et les attaqua vivement. Presque tous ces malheureux restèrent sur le carreau, car les nobles, étant armés de pistolets, les abattaient à distance. Cependant ceux-ci perdirent encore onze hommes, bien qu'ils fussent très nombreux.

Les marchands anglais et nous, nous n'étions pas sans anxiété au milieu d'une émeute dans laquelle les médecins du Tsar furent dépouillés. Mais Dieu nous entoura de sa protection et nous en sortîmes sains et saufs.

Quand la furie fut apaisée, je me hasardai de sortir pour aller voir les cadavres sur lesquels quelques conjurés essayaient encore leurs sabres. Les corps de Démétrius et de son favori Basmanoff étaient étendus sur une table autour de laquelle pendant trois jours la foule vint proférer des injures. Quelques personnes cependant versaient des larmes en voyant ces témoins de l'instabilité des choses humaines. Quant à moi, je le regardai avec attention et pus me convaincre que j'avais bien là devant moi ce même Tsar que j'avais vu maintes fois, le même qui avait régné pendant une année. C'était bien lui, malgré les affirmations de ceux qui, dans cette nouvelle guerre, prétendent qu'on n'a pas assassiné le véritable Tsar, mais un autre personnage à son place. Je comptai ses blessures : elles étaient au nombre de 21 : son crâne était fendu du haut, et sa cervelle gisait à côté. Le jeudi suivant on jeta le cadavre dans une fosse. Quant à Basmanoff, il fut enterré par les soins de son frère, avec la permission de l'autorité.

On le jette
dans une fosse.

Nous avons assez fait connaître le caractère de ce Tsar : mais plusieurs prétendent qu'il n'était autre que le démon qui plus tard, en se servant du même masque et du même nom, causa plus de maux encore, et ne cesse d'en causer qui sont dix fois plus terribles que les maux passés. En effet, n'est-il pas extraordinaire qu'ils sont toujours occasionnés par ce même nom de Démétrius ?

La justice de Dieu se reconnaît à ces manières si diverses et si étonnantes de punir des nations ou des villes. N'est ce pas avec raison que le divin poète Homère disait :

Aspicit Deus res mortalium, ac punit peccatores. Non probant nefanda opera dii beati, sed amant justitiam ac justa facta hominum.

Jupiter voit toutes les actions des hommes, et il punit les méchants. Les dieux immortels détestent les forfaits, ils aiment la justice et les hommes qui la pratiquent.

DÉMÉTRIUS RASTRIGA.

Dis-nous ton nom, héros de cette tragédie
Qui de ruine et de sang couvrit la Moscovie ?
Tu ne t'attendais pas au cruel traitement,
Qu'à tant d'autres tu fis subir injustement.

Mais, de nouveau, ton nom va servir de bannière
Dans une lutte, hélas ! encor plus meurtrière.
Et quand ton nom s'élève, il semble, qu'en retour
Celui de ton pays baisse de jour en jour.

Mais Dieu, dont l'œil puissant voit à travers l'espace,
Les hommes et la terre et tout ce qui s'y passe,
Ne permettra jamais, s'Il ne l'a décidé,
Qu'un pays s'amoindrisse ou soit bouleversé.

Après que l'on eût jeté le cadavre de Démétrius, il arriva cette même nuit, un grand prodige : dans un rayon de vingt milles autour de Moscou, toutes les plantes, depuis le foin jusqu'aux arbres, se desséchèrent à leurs sommets comme si un feu y avait passé. Les sapins qui sont toujours verts, l'hiver comme l'été, avaient leur couronne et les pousses brûlées : c'était un triste spectacle, et à l'aspect de ce prodige, les Moscovites disaient que le Tsar défunt envoyait encore, par l'aide de Satan, son esprit sur la terre, afin d'y accomplir des maléfices. Pour y mettre fin, ils trouvèrent bon de brûler son cadavre. On alla donc le relever et on saisit en même temps le château de bois qu'il avait fait construire, l'hiver, sur la glace et que les Russes appelaient l'Image de l'Enfer. On le transporta hors ville, sur la petite rivière Kotiol et après y avoir enfermé le cadavre, on brûla le tout et le vent en dispersa les cendres (127).

Le corps de
Démétrius livré
aux flammes.

Après cela, les Moscovites crurent qu'ils avaient tout fait et tout obtenu et qu'ils pouvaient vivre désormais sans craintes et sans souci. Les Grands élisent entre eux un Tsar : leur choix tombe sur Schouisky. Ils le conduisent sur l'esplanade et là, devant le peuple assemblé, leur orateur s'écrie qu'ils viennent de choisir pour Tsar Vassili Ivanovitch Schouisky, qu'ils n'ont pu trouver un homme plus digne et plus capable de gouverner la nation : c'est un homme, disait-il, qui a maintes fois exposé sa vie pour le bien public et le salut de la patrie. Puis l'orateur s'adressant à la commune, il lui demanda si elle approuvait le choix que l'on venait de faire, attendu que le pays ne pouvait pas être longtemps privé d'un souverain.

Vassili Ivanovitch Schouisky, Tsar de Moscovie.

D'une voix unanime, la Commune s'écrie qu'elle est tout à fait satisfaite, que personne n'est plus digne du trône. Tout le monde se soumit au nouvel élu et se prosterna à ses pieds en criant : Salut et prospérité à Vassili Ivanovitch, Tsar et Grand-Prince de tous les Russes ! Puis les Grands le menèrent à l'Eglise où l'on offrit des actions de grâces à Dieu pour la délivrance de l'Empire (128).

Un grand froid vint à sévir sur tout le pays et détruisit la majeure partie des fruits de la terre: les Moscovites en furent tout consternés; après avoir brûlé le corps de Démétrius, ils ne savaient sur qui rejeter la cause de ce fléau et se regardaient les uns les autres, en proie au plus vif étonnement (129).

Le Tsar Vassili Ivanovitch fut couronné comme ses prédécesseurs, selon les usages moscovites, et l'on sema également de l'or sous ses pieds.

Le 30 Mai, la Commune toute entière fut convoquée à l'Esplanade: la plupart des Grands s'y rendirent et y firent donner lecture des motifs pour lesquels ils avaient cru devoir ôter la vie à un Tsar couronné, au précédent souverain. Voici ces motifs.

D'abord, on l'accusait de n'être pas né du sang impérial, de ne pas être le fils de feu le Tsar Ivan, mais de n'avoir été qu'un scélérat et un imposteur poussé par Satan. Son véritable nom était Youri Otrépieff et il était né à Galitch, où son père et sa mère vivent encore. Ses parents sont de pauvres gens; on les a fait comparaître et ils ont reconnu qu'il était réellement leur fils, ils disaient en outre que lorsqu'il se fut emparé du pays, il envoya des émissaires à Galetz qui saisirent tous les membres de sa famille, et les jetèrent en prison où ils furent gardés très étroitement, afin qu'ils ne divulguassent point le secret de sa personne. Ces malheureux étaient au nombre de 60 environ. Ils ajoutent encore, qu'après son arrivée en Russie, il soudoya un vaurien qui se donna pour être Youri Otrépieff, et contrefaisait l'insensé en se promenant couvert d'un capuchon de moine.

Accusation
publique contre
Démétrius.

Après la mort de Démétrius, ce faux moine confessa également qu'il avait été payé pour jouer son rôle.

Démétrius avait réellement été dans un monastère à Moscou, et les Seigneurs, dans leur manifeste, répétaient tout ce que j'ai déjà rapporté concernant sa fuite en Pologne avec des papiers et des documents volés, et la manière dont il se disait être le véritable Démétrius.

Ils relataient ensuite diverses opinions, à savoir qu'il aurait été Satan en personne, qu'il était un polonais envoyé par les Jésuites, en Moscovie, dont il aurait appris la langue et parcouru le territoire pour s'informer de l'état du pays, tout en s'instruisant par la lecture des particularités de son histoire. Après cette tournée, il serait revenu en Pologne où les Jésuites et leurs adhérents, soutenus par le Pape, lui auraient fait jouer le personnage dont nous avons raconté les aventures. Cette opinion est très plausible et plusieurs personnes la tiennent pour être la vérité.

Ils l'accusaient encore d'avoir été un imposteur en relation avec l'esprit des ténèbres: son précepteur, un polonais, vint affirmer qu'il s'adonnait à la magie et autres sciences occultes, et les Moscovites appuyèrent cette opinion de diverses conjectures, telles que *l'image de l'Enfer* qu'il avait fait construire, et autres bourdes du même genre. En troisième lieu, ils l'accusaient d'avoir été un hérétique, parce qu'il ne tenait ni leurs jours de repos, ni leurs fêtes, et n'allait pas à l'église.

Pour quatrième chef d'accusation, ils montraient au peuple les lettres adressées par le Pape à Démétrius pendant son règne, lettres par lesquelles on l'avertissait qu'il était temps de commencer à travailler à la réforme du pays, en érigeant des écoles pour les enfants, semblables à celles qui existent en Pologne; en purgeant les églises des autels et des images de la religion grecque pour les sanctifier en y substituant des images prises dans la religion catholique, et en y introduisant, pour la célébration du culte, des prêtres envoyés par le Pape.

Pour cinquième grief, ils apportaient la convention faite en Pologne entre Démétrius et le Palatin de Sendomir, et par laquelle celui-ci devait obtenir la principauté de Pskoff avec toutes ses dépendances, ainsi que le pays de Novgorod, et son fils, frère de la Tsarine, tout le pays de Sibérie et des Samoyèdes avec ses annexes. Démétrius s'était engagé également à faire cession de la principauté de Smolensk à quel-

ques seigneurs Polonais qui l'auraient gouvernée conjointement avec les Jésuites. Mais pour cela, il devait commencer par se défaire des Grands du pays.

En sixième lieu, ils l'accusaient de n'avoir eu pour eux les moindres égards, de les avoir laissés en butte aux injures et aux avanies des Polonais, sans pouvoir obtenir justice, l'avoir, au contraire, lui-même ajouté à ces mépris, en les rouant de coups, eux, les Grands du pays, et en les envoyant mourir en exil.

Leur septième plainte était dirigée contre ses prodigalités et ses dépenses excessives, faites sans tenir le moindre compte des ressources du pays. Il s'était fait ériger un trône plus grand que celui des Tsars, ses prédécesseurs, il faisait porter devant lui une couronne, un globe et un large glaive, il donnait à ses hallebardiers, à ses archers et à ses officiers des gages aussi élevés qu'aux plus hauts dignitaires, sans se soucier de la crainte de mettre le trésor à sec.

Ils l'accusaient, en huitième lieu, d'avoir été le plus corrompu et le plus débauché des hommes: il ne respectait pas même le caractère sacré des vierges consacrées à Dieu et il en déshonora un grand nombre dans les monastères: il se livrait même au vice contre nature. Il célébra ses noces à l'une des fêtes de Saint Nicolas au printemps. C'était là à leurs yeux, un grand crime; car ils tiennent ce saint pour être presque autant que le Christ et ils l'honorent dix fois davantage.

Il empruntait souvent des milliers d'écus aux trésors des saints monastères, sans rendre jamais rien. Maintes fois il fit battre de verges des popes, des religieux et d'autres personnages sacrés: or, c'était là un traitement auquel ils n'avaient jamais été soumis. Il avait destitué et envoyé en exil le vénérable patriarche de Moscou, pour le remplacer par un homme méchant et impie, et cela sans avoir égard au droit d'élection des évêques et du clergé.

En neuvième lieu, ils l'accusaient d'avoir provoqué l'appar-

rition d'un imposteur qui devait, en cas de danger, venir lui prêter assistance. Cet imposteur s'était jeté avec un fort parti de Cosaques sur les rives du Volga, où il commettait de grandes déprédations, pillant les bateaux chargés qui venaient d'Astrakhan et occasionnant pour des millions de dommages. Il se donnait pour être Pierre Fédorovitch, fils naturel du Tsar Fédor Ivanovitch, quoiqu'il fût bien certain que ce Tsar, qui vivait comme un saint, ainsi que nous l'avons dit, ne se fût jamais éloigné de son épouse pour procréer des bâtards avec des concubines.

Le dixième chef d'accusation, c'était l'invasion des Polonais et l'insolence de ces étrangers attirés par lui. Ils achetaient des objets dans toutes les boutiques sans rien payer, ne supportaient pas une parole des Russes et y répondaient en frappant du sabre. Si un Russe déposait une plainte, il pouvait être assuré de ne pas obtenir justice et d'être traité et repoussé comme un chien par les juges iniques établis par la volonté de Démétrius. Ces Polonais poussaient l'audace au delà de toutes bornes: le soir, en pleine rue, ils osaient attaquer les carrosses, et malgré les escortes de valets, en arracher, par force, les dames qui s'y trouvaient, fussent-elles mêmes Princesses ou femmes de Boyards: il en résultait souvent des bagarres intolérables.

Pour conclusion de ce réquisitoire, les Seigneurs affirmaient que, n'importe quel personnage il ait été en réalité, Démétrius serait resté toujours leur Tsar, s'il avait voulu régner paisiblement, épouser une princesse moscovite et observer leur religion et leurs lois. Mais, hélas! ils ne voyaient pas que tout cela n'était qu'une punition infligée par le Ciel à leurs propres méfaits et à leur endurcissement volontaire.

Ils envoient dans tout le pays ce manifeste d'accusation et y annoncent la proclamation du Tsar Vassili Ivanovitch Schouisky.

Guerres intes-
tines.

Toutes les villes accueillirent cette nouvelle avec joie, excepté celles d'où était venu Démétrius. Ces villes, à la tête

lesquelles se trouvaient. Celles de Pontivle et de Yeletz entrèrent en rébellion ouverte, mirent à mort les messagers des seigneurs et commencèrent une nouvelle guerre civile.

Je vais donner ici un relevé des sommes que Démétrius envoya en Pologne au commencement de son règne. Dans ce relevé ne sont pas comprises celles qui servirent à payer les lettres qu'il y contracta et qui, selon l'accusation des Seigneurs, épuisèrent tout-à-fait le trésor.

Voici donc les chiffres dont on a une connaissance certaine:

Une image de la Sainte-Trinité, garnie de pierreries, qu'il envoya, de la part de sa mère, à la princesse de Sendomir, évaluée à..... fl. 20.000

Il y envoya lui-même:

Une bague en diamants, valant..... " 14.000

Un globe portatif..... " 16.000

Un collier..... " 48.000

Un ornement sur lequel on voyait un animal avec des ailes de phénix..... " 12.000

Une coupe en hyacinthe avec une anse en or.. " 32.000

Une coupe en or remplie de pierreries..... " 26.000

Un pélican en vermeil, pesant 50 marcs..... " 1.600

Un paysan assis sur un cerf, pièce vendue dix ans auparavant par Philippe Holbein pour..... " 7.000

Une horloge en bois d'ébène provenant du même " 10.000

Un navire en vermeil, du même..... " 5.600

Deux oiseaux..... " 2.240

40 lb de grandes perles à 33 écus l'once..... " 48.128

8 sabres précieux de Temsa (?)..... " 60.000

12 pièces de velours et satin riches..... " 4.000

L'ambassadeur Affanassi Vlassieff qui avait été envoyé en Pologne donna à Cracovie, de la part de son souverain, les cadeaux suivants:

A la ville de Cracovie, un tapis de Perse, très

A transporter.... fl. 306.568

	Transport....	fl. 306.561
artistement travaillé, représentant des combats...	"	16.000
Plusieurs sabres d'une valeur approximative de	"	14.000
Un collier avec un grand pendant.....	"	38.000
Plusieurs sabres, de la part de la Tsarine-mère	"	10.000
En enfin, en argent comptant.....	"	400.000

Formant un total de florins.... 784.561

ou en monnaie russe, 130.761 roubles.

Ce chiffre ne comprend que les dons connus d'une manière certaine; outre ceux-là, il en envoya encore secrètement un grand nombre dont la valeur est très importante. Grâce à de pareilles largesses, il n'a pas été difficile à la fiancée et à sa suite de faire une entrée triomphale à Moscou.

Plus tard, on apprit encore qu'il avait envoyé en Pologne le crucifix d'or fin exécuté pour le Tsar Boris et une quantité de coupes, de tasses et d'autres objets rares donnés jadis aux Tsars par les rois de Perse.

En outre, il n'oublia point le Pape.

La vieille Tsarine, qu'il avait nommée sa mère, put rester sans empêchement dans sa résidence, cependant on la railla cruellement de ses mensonges au sujet de son prétendu fils, mais elle disait pour excuse qu'elle n'avait agi que par crainte et que, dans sa joie d'être délivrée de sa triste prison, elle n'avait su ce qu'elle faisait. Par cette considération, on la laissa dans la position où elle se trouvait (131).

Tous les Polonais, tels que heiducques, mousquetaires et autres de rang inférieur et qu'il était inutile de garder, furent désarmés et conduits sous bonne escorte jusqu'aux frontières, où on les mit en liberté. Cependant le long de la route quelques uns d'entr'eux tuèrent ou blessèrent des soldats de l'escorte, mais ceux-là payèrent de la vie cet acte de rebellion.

Les seigneurs, les nobles, les riches marchands furent conduits en divers endroits et tenus sous bonne garde, soit

la surveillance, soit en prison et soumis à une maigre pitance. Le Palatin et sa fille, l'ex-Tsarine, et une partie de leurs gentilshommes, au nombre de 400 environ, durent se rendre à Yaroslavl, sur le Volga, où on leur donna une résidence autour de laquelle on établit une forte garde. La bourgeoisie elle-même fut requise pour la seconder (182).

Le frère de l'ex-Tsarine fut conduit avec 300 de ses gentilshommes à Kostrom, ville située également sur le Volga, où ils furent étroitement gardés.

Le palais de Moscou dans lequel résidait l'ambassadeur avec 300 hommes, tant de sa suite que de ceux qui s'y étaient réfugiés pendant l'émeute et y avaient eu la vie sauve, ce palais fut gardé à vue et entouré de barrières et d'un rempart de poutres auprès desquels des sentinelles veillaient jour et nuit.

Le seigneur Vichniovitski de Kieff et sa troupe de 300 hommes environ qui s'était si bien défendue, comme je l'ai rapporté, furent internés de la même façon.

On fournit de la nourriture à tous ces prisonniers, mais pas en quantité suffisante. Ils furent obligés maintes fois de vendre aux Moscovites, à moitié prix, des parties de leurs effets, afin de s'acheter de la nourriture.

Nous avons vu plus haut que toutes les villes se rallièrent à la révolution qui s'était accomplie à Moscou, à l'exception de celles qui sont limitrophes de la Pologne et de la Tartarie. C'est ainsi que dans les pays de Seversk et de Komarnitsk, dans les villes de Poutivle, Yeletz, Toulà, Kromy, Rylsk et d'autres de la même ligne, on met à mort les envoyés des Seigneurs, on livre aux flammes les manifestes du Tsar de Moscou, en traitant celui-ci de scélérat et de traître. Les habitants de ces pays et villes font serment de se combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang; ils demandent pourquoi on avait, sans les consulter en rien, osé assassiner un Tsar couronné, sans motif aucun. Ils attirent dans leur rébellion plusieurs autres villes, toute la région du

Le pays de Seversk et de Komarnitsk se révolte contre Moscou.

Volga, Astrakhan et le pays qui l'entoure, et forment une ligue qui jure de venger Démétrius.

Ils appellent à leur tête Pierre Fédorovitch, du Volga, qui se donnait pour être le bâtard de Fédor Ivanovitch, comme nous l'avons vu dans l'acte d'accusation de Démétrius. Cette ligue possédait des munitions et des vivres pour trois années au moins et une puissante artillerie. Tout ce que Démétrius avait réuni de préparatifs de guerre à Yeletz pour attaquer la Tartarie, tomba dans leurs mains. Il y en avait assez pour une armée de plus de 300.000 hommes. Ils étaient donc prêts à faire la guerre (135).

Nouveaux
troubles en
Moscovie.

Avant l'explosion de la révolte, on avait déjà dirigé de Moscou vers le Volga aux environs d'Astrakhan une grande armée, commandée par un des Grands de l'Empire, nommé Pierre Tchérémitoff. Celui-ci en arrivant près de cette ville en trouve les habitants tout à faits désunis et en pleine rébellion, et il est contraint de se retirer avec ses troupes dans une île du Volga, où on l'assiège. Cette île, nommée Balt-sick ou Boesan, est située à 3 milles d'Astrakhan: c'est là que près de 1500 négociants d'Astrakhan ou d'autres villes de la mer Caspienne vinrent se réfugier, avec tout ce qu'ils avaient, auprès de l'armée de Tchérémitoff. Mais ils y restèrent deux ans environ, dans la position la plus malheureuse, sans pouvoir en sortir. Ils y périrent en grand nombre des maladies qu'engendrèrent parmi eux le froid, la faim et la misère.

Les marchands qui se trouvaient à Saratoff, à Samara et en quelques autres localités, se résolurent à fuir et à traverser le pays où ils errèrent tristement: quelques uns parvinrent à atteindre Moscou.

Les Nagoïs voyant la Moscovie en proie aux guerres intestines, font de nouveau défection, se réunissent au nombre de 30 Oulousses ou tribus, dont chacune pouvait fournir 30.000 hommes, et se mettent à ravager toutes les contrées qu'ils peuvent atteindre.

Quant à la ville d'Astrakhan, elle était toute livrée aux troubles et l'on s'y égorgeait l'un l'autre.

La nouvelle de ces événements jeta dans une extrême perplexité la population de Moscou: l'épouvante y était telle que chacun eût bien voulu n'être plus de ce monde. Le Tsar voulait, à toute force, se faire moine dans quelque convent; mais les Grands l'en empêchent. Songeant que si le souverain prend le froc, le trône va tomber en quenouille, ils se préparent énergiquement à résister aux villes rebelles et mettent à la tête de l'armée les propres frères du Tsar, Dmitri et Ivan Schouisky, ainsi que le jeune Skopine et plusieurs autres seigneurs et capitaines. Ils ont bientôt des troupes en campagne. Ils écrivent à toutes les villes de fournir des contingents: mais de tous côtés ils reçoivent pour réponse que, réduites à la dernière misère par les désastres antérieurs, les villes n'avaient plus les ressources nécessaires pour faire des levées d'hommes. Cependant, à la longue, ils forment une armée nombreuse, mais bien impuissante.

Il y avait à Moscou plusieurs officiers étrangers, allemands, français et écossais. Voyant le pays entier livré à la guerre civile, et craignant de grands malheurs, ces officiers demandèrent de pouvoir se retirer dans leurs pays respectifs. Par l'influence de leurs amis, ils obtinrent leur congé et partirent par mer. Tout le monde s'étonna de les voir s'en aller et obtenir un congé dans un moment où l'on avait tant besoin d'eux, d'autant plus que ceux qui prennent du service en Moscovie n'y sont admis qu'à condition d'y rester leur vie entière. Cependant, quelques uns restèrent en activité; il y en eût même plusieurs qui passèrent à l'autre parti et entr'autres, un Capitaine, nommé Scotnisky (134).

Le Tsar Vassili Ivanovitch envoie donc son armée commandée par ses deux frères, le jeune Skopine et d'autres, contre ces traîtres d'émeutiers, comme on les appelait; mais elle n'accomplit rien d'important; bien au contraire, en toutes rencontres, elle fut si bien battue par les rebelles, qu'il n'en

revint pas la moitié. Malgré ces défaites, le Tsar réussit, soit par contrainte, soit par amitié, à rassembler de plus grandes forces encore, de sorte qu'il mit en campagne une nouvelle armée de 180.000 hommes sous la conduite des mêmes généraux (135).

Nouvelles guerres. Le Tsar envoie des troupes contre les rebelles.

En outre, on envoie le Knees Ivan Mikhaïlovitch Vorotinsky avec une armée spéciale à Yeletz, afin de s'emparer de cette ville qui était un des remparts de la rébellion; mais il y est battu et mis en fuite; son armée se disperse; lui-même s'échappe à grand peine et arrive à Moscou.

De l'autre côté, il y eut aussi de nombreuses rencontres dans lesquelles les révoltés obtinrent toujours la victoire et restèrent maîtres du terrain. C'étaient de vaillants soldats, des hommes indépendants et libres, habitant une contrée fertile. Pendant ces deux années de guerre, des récoltes abondantes leur avaient procuré de grandes richesses, de sorte qu'ils étaient mieux pourvus de ressources que leurs adversaires du Nord.

Ambassade en Pologne.

Les Moscovites envoient en Pologne une ambassade chargée de faire connaître au Roi les motifs pour lesquels Démétrius avait été mis à mort, et de disculper la révolution le mieux possible en représentant au Roi que, dans toute cette effusion de sang, pas un de ses sujets ou quelqu'un qui lui fût cher, n'avait péri, excepté un Chambellan et sa suite qui, se rendant aux noces sur l'invitation de l'ambassadeur moscovite, avait été tué dans la furie populaire, en se défendant. Les envoyés expriment le plus vif regret de cette mort, et donnent au Roi une liste des prisonniers retenus en Moscovie.

En même temps, ils cherchent à s'assurer si le Roi envoyait des secours aux rebelles et à s'informer de diverses autres choses intéressant la cause de leur pays. Mais avant d'être entendus ou d'obtenir audience, il essayèrent trois refus au moins; enfin le Conseil de Pologne trouva bon de les écouter. Les envoyés étaient Youri Constantinovitch Volkonski, et le chancelier, le boyard André Ivanoff.

Le Conseil leur répondit qu'aucun secours n'avait été donné

aux rebelles, que l'on ignorait même les troubles, que le Roi de Pologne n'était jamais venu en aide à Démétrius, ce que, du reste, on avait amplement fait connaître aux ambassadeurs venus jadis en Pologne, de la part de Boris; le roi n'avait eu à cette époque aucun motif de se déclarer contre la Moscovie, ni d'enfreindre le serment qu'il avait prêté.

Mais, aujourd'hui, il se dégage; les Moscovites ont rompu le serment, en massacrant une foule de Polonais, sujets du Roi, qui n'étaient coupables d'aucun crime, et entr'autres un chambellan du Roi que l'on avait perfidement invité à un festin de noces, pour l'assassiner lui et les siens. En outre, contre tous les principes du droit des gens, on retient prisonnier son ambassadeur, à Moscou. Les Polonais ont donc des motifs suffisants non seulement pour fournir des secours aux révoltés, mais encore pour marcher eux-mêmes contre la Moscovie afin de tirer vengeance de tant d'injures qu'on leur a fait subir maintenant comme jadis.

Plaintes des Polonais au sujet du carnage fait de leurs compatriotes à Moscou.

Les envoyés se préparaient à répondre à ces accusations et à se disculper, mais on les fit sortir et on les retint prisonniers. Ce fut seulement l'année suivante qu'ils recouvrèrent la liberté.

Une autre ambassade Moscovite s'en alla en Crimée pour y renouveler la traité de paix et porter la nouvelle que Démétrius, l'ennemi de la Crimée, avait été mis à mort. Cette ambassade devait y raconter les actions et les crimes de Démétrius et justifier de son mieux le changement accompli.

Une troisième ambassade se dirigea vers la Suède et porta au roi Charles des lettres d'amitié et les détails de la mort de Démétrius. Cette mort causa beaucoup de joie au roi Charles qui, par des raisons étrangères à notre récit et inutiles à rapporter, avait une grande terreur de Démétrius. Charles promit donc de venir au secours des Moscovites, en cas de pressant danger: cette promesse leur fut extrêmement agréable.

Entretemps, les rebelles continuaient à être les maîtres du

terrain, battant tous ceux qu'on leur opposait, et le bonheur les suivait ni plus ni moins et de la même façon qu'il avait suivi Démétrius à son entrée en Moscovie. Toutes les villes qui se trouvent dans le pays de Seversk leur ouvrirent les portes et se rangèrent dans leur parti. Un grand nombre de soldats de l'armée moscovite passèrent à l'autre camp : c'étaient des Allemands, des Livoniens et des Russes ; les Allemands, tous hommes vaillants et déterminés, furent nommés Chefs de Cavalerie, Capitaines, ou Gouverneurs des villes prises, de sorte que, des grades inférieurs, ils montèrent aux positions les plus élevées, et de soldats devinrent presque des Rois.

Bolotnikoff
créé général en
chef des rebel-
les.

Dans l'armée rebelle se trouvait un certain Ivan Isarvitch Bolotnikoff. Il avait été à Moscou le serf du boyard André Téliétefsky, mais ayant pris la fuite de chez son maître, il se réfugia dans les Steppes auprès des Cosaques, fit des campagnes en Hongrie et en Turquie, et enfin, s'adjoignit aux rebelles avec un parti de 10.000 Cosaques. C'était un homme grand et fort et très courageux, qui se signala dans les guerres des Cosaques par son audace et sa témérité ; aussi, quoiqu'il fût moscovite de naissance, ils le nommèrent Hetman ou général en chef de leur armée, pendant que Pierre Fédorovitch se trouvait assiégé par les forces moscovites, dans la place de Toula.

Bolotnikoff s'avance avec toutes ses troupes jusqu'à Serpoukoff à 18 milles de Moscou et s'empare de tout le pays environnant, ainsi que de Colomna, forteresse située sur la Moscova, près d'Okka. Après la prise de cette place, il va camper à 12 milles de la capitale en face de l'armée moscovite (137).

Cette pointe hardie jette la terreur dans Moscou ; on se hâte de munir les remparts d'artillerie et de faire des préparatifs de résistance. On établit en dehors des murs une barricade de chariots, on enrôle tous les hommes âgés de plus de 16 ans pour porter les armes contre l'ennemi, on demande du secours à toutes les autres villes, qui s'empressent d'envoyer

tous les jours des renforts. Les habitants prêtent de nouveau serment au Tsar, et jurent de le défendre et de combattre tant pour lui que pour eux-mêmes, leurs femmes et leurs enfants; car ils n'ignoraient point que les rebelles avaient pris la résolution de n'épargner à Moscou âme qui vive, voulant ainsi rendre tout le monde responsable de la mort de Démétrius. Il fallait donc résister à outrance.

Tout à coup, une rumeur étrange, venue Dieu sait d'où, se répand dans le pays: le Démétrius que l'on croyait avoir été assassiné à Moscou, est encore en vie. Un grand nombre de gens y ajoutent foi même dans la capitale. Les rebelles faits prisonniers qu'on amenait tous les jours en ville et qu'on jetait par centaines, innocents ou coupables, dans les eaux du fleuve, confessaient tous jusqu'au dernier soupir que Démétrius n'est pas mort et qu'il s'est derechef mis en campagne. En somme, on peut dire qu'il se passait un nouveau miracle: cette double résurrection de Démétrius jeta la confusion dans tous les esprits, on ne savait que penser, il semblait que tout le monde était devenu fou.

Deux partis se trouvent donc en présence: l'un qui dit et affirme que Démétrius est vivant, que deux ou trois jours avant la révolte il avait pris la fuite et que, sans le savoir, les conjurés ont tué quelqu'un d'autre à sa place.

Ceux du parti opposé certifient que le Tsar est bien mort, ils ont très bien reconnu que le personnage tué à Moscou est le même qui s'était donné pour Démétrius et avait régné sous ce nom pendant un an environ. Je me range à l'avis de ces derniers, je l'ai trop bien remarqué pendant sa vie et trop soigneusement observé après sa mort, pour douter un instant que l'on n'ait frappé celui que l'on voulait atteindre.

Ceux qui, parmi les rebelles et les habitants de Moscou, croyaient à l'existence de Démétrius, alléguaient les preuves suivantes:

Un nouveau Démétrius s'élève dans l'empire.

Motifs allégués pour l'existence de Démétrius et leur réfutation.

1°. Le cadavre nu qui, pendant trois jours, à été étendu sur l'esplanade et que l'on tenait pour être celui de Démétrius,

était tellement couvert de blessures et souillé de boue qu'il aurait été impossible de le reconnaître.

2°. Le personnage assassiné avait une longue chevelure, tandis que le Tsar, lors de ses noces, s'était fait raser la tête.

3°. Personne n'a pu distinguer, sur le cadavre, la balafre bien connue que Démétrius portait à côté du nez, ni le signe qu'il avait au sein gauche, signe que son propre secrétaire Boutchinsky affirme avoir remarqué pendant qu'il se trouvait au bain avec le Tsar.

4°. Le cadavre avait des doigts de pied très malpropres avec des ongles très longs; ils ressemblaient bien plus à ceux d'un paysan qu'à ceux d'un empereur.

5°. Au jour de l'assassinat, celui qu'on frappait a crié qu'il n'était pas Démétrius. En effet, c'était, disent-ils, un tisserand de laine que la Tsarine Sandomirska avait amené de Pologne et qui ressemblait tout à fait à son époux. Il avait été choisi pour aller se coucher, le matin du meurtre, dans le lit impérial avec les vêtements du Tsar ou, du moins, pour se promener ainsi dans l'appartement de ce dernier. Démétrius, ajoute-on, avait déjà pris la fuite. Le tisserand, ignorant tout cela, croyait jouer ce rôle pour un divertissement, pour une gageure ou pour une mascarade. Aussi, quand il vit arriver les meurtriers en armes, il se mit à crier: la ne Dmitri, ne ra Dmitri, ce qui veut dire: Je ne suis point Démétrius! Sur ces paroles, les conjurés et les Seigneurs se seraient mis à le frapper plus fort en disant: il le reconnaît maintenant qu'il n'est pas Démétrius le véritable héritier du trône, mais qu'il est Rastriga! Après quoi, ils l'auraient tué afin qu'il n'échappât point. Mais tous ces détails, et d'autres, ne sont pas croyables.

6°. On a brûlé le cadavre parce qu'on avait de nombreux motifs pour ne pas le laisser voir. Ce qu'il eût fallu faire, c'était de l'embaumer, afin de pouvoir le montrer, en cas de besoin, comme un témoignage irrécusable; aujourd'hui, le peuple jure qu'il est vivant, se laisse livrer à la torture pour le

confesser et meurt dans cette croyance. Une foule de gens sent qu'ils l'ont vu avec le même sceptre et la même couronne qu'il portait à Moscou; or nous avons vu qu'au commencement de l'émeute, le sceptre et la couronne, ainsi que des chevaux du Tsar avaient été enlevés. C'est sur ce fait l'on veut à toute force bâtir la foi à son existence.

A tous ces témoignages, j'oppose ceux que me dicte mon sens et mon humble esprit et ceux qui, comme moi, voient qu'il est bien mort, les adopteront, je pense. Les voici :

1°. Quand je le vis étendu sur le sol, je le reconnus parfaitement, quoiqu'il fût tout meurtri et couvert de poussière et de sang desséché par la chaleur. Je le reconnus parfaitement à sa physionomie, à ses larges épaules, à sa taille élancée pour être certain que c'était le même personnage que l'on nommait à Moscou le Tsar Démétrius et qui régna en 1605 et 1606, dans l'espace d'une année environ.

2°. Pour ce qui regarde sa chevelure, personne n'a pu témoigner avec certitude, si Démétrius l'avait fait couper ou non, car il avait toujours la tête couverte et ne se découvrait pour personne, quoique tout le monde se découvrit devant lui, comme de raison.

3°. Quant à la balafre près du nez, je l'ai très bien remarquée sur le cadavre et une foule de personnes l'ont aperçue aussi bien que moi. Quant à la circonstance du signe au sein gauche, j'ignore si elle a été avancée par son secrétaire : en tout cas, je n'y ai pas fait attention. Mais je n'en crois pas un mot. Le secrétaire peut très bien avoir avancé cela dans l'intérêt de sa cause, plutôt que dans l'intérêt de la vérité.

4°. L'histoire des doigts de pieds malpropres et des ongles trop longs, est tout à fait puérile. Il est bien possible qu'il n'ait pas toujours fait nettoyer ses pieds, quoiqu'il usât fréquemment du bain. Mais quand il se trouvait au bain, il était sans doute trop en affaire avec les jeunes religieuses et les filles qui s'y trouvaient avec lui, pour songer à ce détail de toi-

lette dont ces dames se préoccupaient probablement fort peu.

5°. L'histoire du tisserand de laine est une fable ridicule. Car enfin, si Démétrius avait su d'avance ce qui devait arriver, il aurait pris la fuite bien antérieurement et d'une toute autre manière, et il n'eût pas manqué d'en prévenir ses amis. Ayant eu tout le pouvoir en main jusqu'à la dernière heure, il aurait parfaitement pu se saisir de tous les conjurés et empêcher ainsi la catastrophe. Et puis, ses Polonais se fussent-ils endormis dans leur sécurité? N'auraient-ils pas fait bonne garde?

Il est bien vrai qu'on a enlevé le sceptre, la couronne et les chevaux du Tsar; mais quoi d'étonnant? Le palais était ouvert à tout le monde et, dans la fureur de l'émeute on a pris partout ce que l'on pouvait enlever, aussi bien au logis impérial que dans les demeures des Polonais. Et ces quelques objets dont nous parlons ne sont rien en comparaison de ce que l'on a pillé ailleurs, en bijoux, habillements et meubles précieux: il y en avait pour un chiffre mille fois plus élevé.

6°. On a brûlé le cadavre, dit-on; on eût mieux fait de l'embaumer. Mais, comment? ils auraient été embaumer un personnage qu'ils regardaient comme un imposteur et un scélérat? Pourquoi lui aurait-on rendu cet honneur? Et puis, qui s'attendait à la catastrophe? Si on l'a brûlé, c'est pour obéir au peuple qui criait qu'il voulait le voir réduit en cendres, parce que son esprit exerçait encore des sortilèges, témoin le dessèchement des fruits de la terre autour de Moscou, fléau dont on l'accusait d'être la cause.

Maintenant, il est bien vrai que les prisonniers rebelles soutenaient, jusqu'à la mort, qu'ils l'avaient vu en personne, portant le même sceptre et la même couronne qu'on lui avait vu porter jadis à Moscou, il est bien vrai que ni châtimens ni tortures ne parvenaient à arracher à ces malheureux un témoignage contraire. Mais quelle preuve peut-on en tirer? Il est facile de trouver en quantité des hommes dont le visage ressemblât à celui de Démétrius. Pour moi, après sa mort,

j'en ai bien vu une dizaine. Plusieurs des familiers du Tsar réussirent à s'échapper de Moscou pendant l'émeute, ils ont pu très bien confectionner un nouveau Démétrius, car, dans ces sortes d'affaires, on a recours à toutes les fraudes.

Ou bien, il faut admettre dans tout cela, l'action de Satan. C'est lui, peut-être, qui aura obtenu du Dieu Tout-Puissant la permission de châtier le pays pour les nombreux et énormes péchés qu'il ne cesse de commettre, et dans lesquels il est fortement aidé par la racaille des Jésuites qui sont les Satellites du démon (138).

Le Tsar et son conseil discutèrent longuement les moyens d'ôter de la tête du peuple la croyance aussi fausse qu'insensée de l'existence de Démétrius. Après mûre délibération, on résolut d'envoyer quelqu'un à Ouglitche, avec la charge d'y enterrer un jeune garçon tout à fait semblable au vrai Démétrius, mis à mort par Boris. Le corps de ce dernier devait être tout à fait décomposé; car on a pu voir par mon récit que de longues années se sont écoulées depuis le meurtre du prince qui eut lieu sous le règne de Fédor Ivanovitch. Le corps du jeune garçon nouvellement inhumé, devait ensuite être déterré, puis l'on ferait accroire au peuple que l'on avait trouvé en état de conservation parfaite le corps du prince assassiné, et qu'il était faux, par conséquent, de croire que ce prince eût jamais échappé au fer de ses meurtriers. Enfin, on devait amener le cercueil à Moscou, en répandant le bruit que le corps opérait des miracles, et le déposer, en présence du peuple entier, dans l'église de l'Archange, sépulture anti-que des Tsars.

Tout cela s'exécute de point en point. On glisse secrètement, la nuit, dans le tombeau du prince assassiné, une autre bière contenant un jeune garçon et on le referme avec soin (139).

Puis on envoie de Moscou à Ouglitche le Knees Ivan Mikhaïlovitch Vorotinsky pour y déterrer le corps du véritable Démétrius. Quand il eût accompli cette mission et qu'il arriva aux environs de Moscou, il donna avis de l'approche du corps.

Conseil tenu à Moscou pour aviser aux moyens d'étouffer la croyance à Démétrius.

On feint de déterrer Démétrius tué à Ouglitche et on fait croire à un miracle.

Alors, on vint le recevoir en grande procession: le Tsar et les seigneurs marchaient à pied, les évêques, les moines et les popes portaient des images, des croix et des bannières, la vieille Tsarine, la mère du vrai Démétrius, en faisait elle-même partie. Tout ce cortège sortit de la ville pour escorter l'entrée du corps et toute la Commune le suivit. Moi-même j'en fis autant, curieux que j'étais de voir comment tout cela finirait.

Quand on fut arrivé hors de la ville, le corps était là sur une civière posée sur un char; le Tsar, les seigneurs, les évêques vinrent y jeter un coup-d'œil; la Tsarine en fit de même et s'écria: Oh! je le vois maintenant, le vrai Démétrius assassiné à Ouglitche, et par la grâce de Dieu, son corps est aussi frais que si on venait de le mettre au cercueil. A ces mots, tout le peuple se mit à louer et à remercier Dieu et l'on couvrit la civière. J'aurais bien voulu y regarder aussi, si on me l'avait permis, et un grand nombre de moines et de popes en étaient aussi désireux que moi. Mais on craignait sans doute que nous n'ayons le bec trop long, ou que nous eussions profané ce corps sacré. On le transporta donc comme un saint dans la ville et on le déposa dans l'église de l'Archange sur son catafalque, mais personne ne pouvait en approcher, hormis les principaux seigneurs et les évêques qui étaient au courant de l'affaire.

Je ne pense pas qu'il y ait une cloche à Moscou qui ne se soit fait entendre en ce moment-là, et on les sonnait à rompre les oreilles. A peine le corps est-il entré dans l'église qu'il se met à faire des miracles. Les aveugles deviennent clairvoyants, les boiteux se mettent à marcher, les muets recouvrent la parole, les sourds entendent. Dès qu'un de ces prodiges a lieu, toutes les cloches se mettent en branle et les assistants entonnent le Gaudeamus. Il y en avait qui, avant d'entrer dans l'église, ne parlaient que trop et qui en sortant, étaient muets, ou du moins répondaient en begayant aux questions qu'on leur faisait. On n'y laissait pénétrer cependant que ceux qui y étaient conduits.

S'il m'avait été permis d'y entrer, je pense que j'en serais sorti aveuglé, pour le moins, par la fumée de l'encens qu'on y brûla, ou rendu sourd par l'ennuyeuse psalmodie des Popes. Peu s'en fallût que toute la fourberie ne fût découverte : on venait d'apporter un homme malade ou qui passait pour l'être ; au moment où on l'introduit pour qu'il pût être rendu à la santé, voilà qu'il meurt dans l'église et qu'il fallut le remporter sans vie. Les imposteurs, cependant, surent si bien faire leur compte, que malgré ces échecs, tous les miracles accomplis n'en furent pas moins tenus pour constants ; si le malade n'a pas été guéri, disait-on, c'est qu'il n'avait pas une foi robuste et, par conséquent, qu'il devait mourir.

Les gens étaient vraiment aveuglés au point de croire, les riches autant que les pauvres, toutes les fables et les billevesées qu'on leur racontait. Poussé par mon zèle, je leur disais quelquefois de prendre par la main les mendiants aveugles assis au seuil de nos portes, les boiteux et les paralytiques demandant l'aumône à tous les carrefours, et de les conduire dans l'église, afin de les en ramener clairvoyants et guéris ; mais on me répondait que tous ces malheureux n'avaient pas encore la foi suffisante. Et comment, leur observais-je, savez-vous que ce sont ceux-là seuls que vous y conduisez qui aient la foi suffisante à l'égard du saint ? C'est l'ange de Dieu, me répliquait-on, qui révèle à nos évêques et à nos popes ceux que le saint veut favoriser et leur indique le lieu où ils se trouvent.

En somme, ils avaient une réponse prête à toutes mes objections, et ils croyaient fermement eux-mêmes à la réalité de ces miracles, quoiqu'au fond, ce ne fût que de la fourberie, et de la plus grossière. Car tous ces soi-disants guéris n'étaient que des vauriens payés pour mentir : ils frottaient leurs yeux avec quelque ingrédient et tenaient leurs pieds de façon à faire croire qu'ils étaient atteints de paralysie. Toutes leurs impostures étaient de même force. Et puis on avait bien soin de prendre pour jouer ces rôles, des gaillards venus de loin et peu ou point connus à Moscou (140).

En un mot, les Moscovites, déjà aveuglés, le devinrent plus encore. Que Dieu daigne les éclairer, par son esprit saint, eux et tous ceux qui marchent encore dans les ténèbres !

Ce fut de cette manière, donc, que l'on extirpa de l'esprit du peuple la foi à l'existence de Démétrius. Ces miracles n'eurent pas une longue durée et ne cessèrent que trop tôt.

Le peuple de Moscou exigea que l'on ôtât la vie à tous les Seigneurs qui, sous Démétrius ou Rastriga, avaient été élevés aux honneurs, bien que ces personnages fussent innocents de tout crime. Parmi eux se trouvait Affanassi Vlassieff, celui qui avait été cherché la fiancée du Tsar en Pologne. Malgré les instances des Grands, le peuple qui était le maître ne voulut pas démentir de ses exigences : pour le satisfaire on fut obligé d'envoyer en exil ceux qu'il désignait : Affanassi et Nikita Godounoff durent se rendre à Kasan (141) ou sur le fleuve Cham, Mikhaël Tatistcheff fut interné à Novgorod, d'autres partirent vers différents endroits.

Entretiens, les troupes impériales sont de nouveau battues et Bolotnikoff prend le dessus. Il fait marcher en toute hâte vers Moscou un corps de 10,000 hommes qu'il allait suivre immédiatement lui-même avec le gros de son armée. Ce corps de troupes arrive bientôt à un mille de la capitale, près d'une petite rivière nommée la Danilofka, et s'empare du village de Sagoria (142), où il se retranche. Il s'était muni à cet effet de plusieurs centaines de traîneaux que les soldats rangent par deux ou trois les uns sur les autres, après les avoir liés ensemble par des cordes de paille et de foin roulés. Puis les arrosant abondamment d'eau et les laissant geler, ils en forment un rempart improvisé qui avait la dureté de la pierre. Bien pourvus de bœufs, de chevaux et de munitions pour plusieurs jours, ils s'enferment dans ce camp et y attendent l'arrivée de Volotnikoff et de son armée.

Victoire des rebelles. Ils entrent à Moscou ; y sont trahis et mis en fuite. Plusieurs sont faits prisonniers et tués.

L'armée impériale, de son côté, campait derrière la barricade de chariots, hors des portes de la ville, sous le commandement des frères du Tsar. Elle tenta plusieurs fois de vives

attaques, avec une forte artillerie, contre le retranchement ennemi, mais sans résultat. Les Moscovites lancèrent aussi des bombes dans le village, mais les assiégés les éteignaient immédiatement avec de la bruyère mouillée.

Les rebelles avaient l'œil sur Krasno Zélo, riche village, grand comme une ville et non loin de là: c'était un poste important d'où ils auraient dominé toute la capitale. Les impériaux qui regrettaient vivement la prise de ce village, établissent le long du fleuve Jaius que les ennemis devaient traverser, un corps nombreux, sous les ordres du jeune Skopine, pour leur en empêcher le passage, puis, pendant deux jours entiers, ils les attaquent avec toutes leurs forces, se montant à 200.000 hommes environ; mais, encore une fois, sans autre résultat que d'essuyer eux-mêmes de grandes pertes.

Bolotnikoff avait, entretemps, expédié vers les siens un renfort de 30.000 hommes commandés par Istoma Paschkoff. Ce Paschkoff arriva trois jours après et fit passer ses troupes de l'autre côté du retranchement où se trouvaient ses compagnons assiégés, feignant de vouloir se jeter sur les Moscovites. Mais il avait été gagné par le Tsar, lui et ses principaux officiers et, par un traité secret, il s'était engagé à passer avec toutes ses troupes du côté des impériaux. Ceux-ci qui étaient avertis, font avec de grandes forces une attaque contre les rebelles retranchés et envoient un corps à la rencontre de Paschkoff, qui, au premier choc, passe aux rangs des impériaux avec 500 des siens. A cette vue, son armée, prise de stupeur, se met en déroute et les Moscovites y font un grand nombre de prisonniers. Les assiégés, témoins de tout cela, prennent la fuite et perdent la moitié de leur monde au passage d'un bois où les Moscovites avaient dressé une embuscade. Il s'en fit là un épouvantable carnage et 6000 d'entr'eux furent faits prisonniers.

Les prisons de Moscou en étaient remplies, et en outre plusieurs bourgeois furent tenus d'en garder chacun deux ou trois chez eux. On en jeta aussi en masse dans les cachots situés

sous les grandes salles et sous les Chancelleries, où ils offraient un spectacle affreux à voir. C'étaient presque tous des Cosaques, moscovites de naissance; on ne voyait parmi eux que peu ou point d'étrangers.

Ils ne restèrent pas longtemps dans leurs prisons: toutes les nuits on les en retirait par centaines et on les conduisait à la mort comme des agneaux à la boucherie. On les rangeait par lignes et on les abattait comme des bœufs, d'un coup de massue au front, puis on les jetait sous la glace dans le Jaius.

Parmi les prisonniers, se trouvait un Hetman nommé Aniskim qui avait colporté de tous côtés des lettres de Démétrius pour causer de la défection parmi les peuples. On le condamna à être empalé et pendant qu'il subissait son supplice et qu'il vivait encore, le Tsar lui envoya un gentilhomme nommé Istoma Bisobrasoff qui le supplia, pendant qu'il lui restait quelques instants encore à vivre, de déclarer devant le peuple assemblé quel était l'imposteur qui se donnait derechef pour être Démétrius. A quoi le mourant répondit résolument que ce personnage était le propre frère du Tsar, nommé aussi Démétrius, et que, malgré sa présence dans les rangs impériaux, c'était lui qui fomentait tous ces troubles. Il disait cela dans l'espoir que ses paroles exciteraient de nouveaux troubles parmi la population; mais le Tsar accompagné des Grands étant venu affirmer par serment devant la foule que tout cela était invraisemblable et qu'il connaissait parfaitement les sentiments de son frère, le propos de l'Hetman resta, pour le moment, un tison qui couve sous la cendre.

On dépêche deux moines de Moscou vers le camp des rebelles afin d'y prendre des informations secrètes au sujet du personnage qui se disait être Démétrius. Arrivés près de Coloum et de Sirponkoff, à l'endroit où l'armée moscovite avait été récemment battue, ils font la rencontre de deux hommes qui se disent être des transfuges se rendant à Moscou, et affirment par serment que Démétrius est encore en vie et qu'ils l'ont

vu. Sur cette assurance, les moines n'osant pas aller plus loin, s'arrêtent; et les deux hommes s'éloignent.

Bolotnikoff ne doutait pas que la capitale n'eût été prise par les forces nombreuses qu'il avait expédiées: et, en effet, il pouvait s'attendre à ce résultat à cause de la panique qui régnait dans la ville et de l'irrésolution de ses habitants, s'il avait pu compter sans la trahison de Paschkoff. Ayant appris une toute autre nouvelle par ceux qui s'étaient échappés de la déroute, il se retire avec toute son armée dans la ville de Kalouga, sur l'Oka, ville qui lui parut propice à l'établissement de ses quartiers d'hiver et qu'il munit sur-le-champ de tout ce dont il avait besoin. C'est une cité très peuplée, où se fait un grand commerce avec les habitants de Seversk, de Komarnitsk et des autres contrées situées sur la même ligne, qui y apportent du miel, de la cire, du lin, des peaux etc. De sorte que la place ne manquait de rien. Mais pendant la retraite, les Moscovites lui tuèrent encore beaucoup de monde près de Colomna, et c'est avec le reste qu'il entre à Kalouga, où il se retranche.

Pierre Fédorovitch qui se donnait, comme on sait, pour un bâtard du Tsar Fédor, se trouvait à Toula, où il était assiégé par les Moscovites. Tantôt vainqueur, tantôt battu, il s'y maintenait vigoureusement, quoique réduit à ses dernières ressources.

Dès que Bolotnikoff se fût fortifié dans la place de Kalouga, l'armée moscovite vint l'investir, plus nombreuse encore que celle qui assiégea Kromy au début de l'entreprise de Démétrius. Bolotnikoff se trouvait à Kalouga dans la même position que Korella dans Kromy; comme celui-ci il fit de nombreuses sorties qui occasionnaient de grandes pertes aux Moscovites: il ne s'écoulait, pour ainsi dire, pas un jour qu'il ne leur tuât 40 ou 50 hommes, tandis qu'il en perdait à peine un seul de son côté. Les assiégeants passaient leur temps à faire d'inutiles décharges, à se livrer à l'orgie, à la boisson et au jeu; ils ne causaient pas grand mal aux défenseurs de

Kalouga et perdirent ainsi tout un hiver. Quant au Tsar, il pouvait en penser ce qu'il voulait.

Les impériaux forçaient les paysans d'alentour à couper journellement du bois dans les forêts, à le débiter en bûches, et à l'apporter par centaines de traîneaux à la fois devant le front de l'armée. Ils formèrent ainsi des montagnes de bois autour de la place assiégée, et s'efforçaient de l'enserrer de plus en plus dans ce rempart de combustible auquel ils comptaient mettre le feu un jour que le vent soufflerait vers la ville, espérant de cette manière suffoquer ceux qui la défendaient. Mais, ceux-ci ayant appris le stratagème par le rapport des transfuges, creusèrent sous les montagnes de bois des mines qui, s'ouvrant tout-à-coup, engloutissaient une partie des Moscovites. Rassemblant aussi des matières combustibles, qu'ils posaient sous les tas de bois, ils y mettaient le feu lorsque le vent soufflait du côté des assiégeants. Opérant en même temps une vigoureuse sortie, ils leur tuaient beaucoup de monde. En somme, ils avaient toujours l'avantage, comme jadis les assiégés de Kromy.

En ce temps, se déclara à Novgorod une peste qui enleva un grand nombre de personnes en ville et dans les environs et parmi elles, plusieurs popes.

Les Tartares du royaume de Khasan se tenaient encore très tranquilles et observaient la neutralité: mais ils attendaient le moment de se jeter dans la lutte d'un côté ou de l'autre. Sur le Volga, les villes étaient encore toutes dévouées à la cause du Tsar: Kustrom, Yaroslav, Ouglitche, Nischnéi-Novgorod, Samara, Saratoff et quelques autres. Mais Astrakhan était en pleine révolte et les abords du fleuve n'étaient pas sûrs à cause des déprédations des Cosaques.

Pierre Tchérémitoff avec son corps d'armée était toujours campé dans l'île de Bousan à 3 milles d'Astrakhan: il y avait construit un fort qui tenait la ville en échec. Entre ces deux partis, il y eut de fréquentes rencontres très meurtrières.

Les Tartares Nogais, ainsi que je l'ai rapporté, s'étaient

aussi mis en campagne en se séparant des Moscovites et avaient entamé la lutte avec les Tschermesses et leurs rois. Il se livra aussi entr'eux des combats longs et sanglants.

Les soldats préposés à la garde du Palatin de Sendomir et de sa fille, l'ex-Tsarine, à Jaroslav, avaient tenté de mettre le feu à la ville et de la livrer au pillage. Ceux qui remplissaient la même mission à Kustrom à l'égard du fils du Palatin avaient fait la même tentative. Leur but était de se joindre aux Polonais prisonniers avec le Palatin et son fils et de se jeter tous ensemble dans les rangs des ennemis du Tsar. Mais leur complot est découvert: la plupart de ces traîtres sont pris, quelques uns livrés au bourreau, et la garde de la ville et des prisonniers est confiée à la commune elle même qui s'en chargea.

Quelques traîtres saisis à Jaroslav.

Les Polonais et les gentilshommes internés à Rostoff essayèrent aussi de s'échapper par force et de se réunir aux rebelles qui se trouvaient non loin de là, mais leur projet fut également découvert: on les sépara et on les envoya à cent milles de là, à Vologda et à Biélo-Oséro. Parmi eux se trouvaient les deux Boutchinsky que l'on conduisit à Pustosera, et Damaratsky que l'on jeta en prison à Totma. Kosonoffsky, jeune seigneur polonais, parent de la Tsarine, fut envoyé à Kotsinga sur le Vaga. Mais la plupart, et parmi eux il se trouvait des femmes, partirent pour Biélo-Oséro où on les traita très durement.

On répandit alors à Moscou le bruit que l'épouse du Palatin était aux frontières, avec une armée d'environ 30.000 hommes pour venir au secours des rebelles: cette armée était commandée par Mikhaël Moltchanoff, celui qui avait fui du palais lors de l'assassinat de Démétrius. Ce bruit causa une nouvelle consternation, mais il fut bientôt démenti.

Tous les jours on expédiait de Moscou dans toutes les villes des dépêches annonçant des victoires remportées par les troupes du Tsar, même quand il était constant que ces troupes avaient essuyé des défaites. A l'arrivée de ces nouvelles, on sonnait

Faussees dépêches envoyées de Moscou dans toutes les villes

les cloches et l'on se livrait à la joie. C'était un expédient dont on se servait pour empêcher la défection des peuples et les tenir dans la fidélité; c'est le même expédient dont avait usé Démétrius pour les attirer dans sa cause, lors de son arrivée en Moscovie. L'exemple avait profité.

1607. En Janvier, un pape de Moscou fut décapité pour avoir distribué des écrits satiriques dans lesquels il annonçait que Démétrius vivait encore.

En même temps, il arrivait tous les jours de l'armée, des lettres annonçant que les rebelles ne cessaient, à force de courage et d'activité, d'augmenter leurs forces et leurs munitions, malgré tous les efforts des Moscovites pour y mettre obstacle. Pour en finir avec la guerre et abattre l'ennemi partout où l'on pouvait l'atteindre, Fédor Ivanovitch Mstislafsky et le jeune Skopine, accompagnés d'une foule de jeunes seigneurs et de nobles, partirent de Moscou avec un puissant corps de troupes: ils avaient reçu un commandement supérieur à ceux des propres frères du Roi et des autres généraux. Mais, étant arrivés aux environs de Kalouga, ils furent obligés de se joindre au reste de l'armée et n'accomplirent pas plus de besogne que les autres.

En ces jours là, on acheva la demeure ou les appartements du Tsar. A cette occasion, on fut obligé de venir, selon la coutume moscovite, présenter ses hommages au Souverain. Il avait donné à cette résidence le nom de Nova Zelia; il n'avait pas voulu habiter le palais somptueux de Démétrius, par crainte d'y recevoir, la nuit, la visite du démon; car on tenait toujours Démétrius pour sorcier, et tous les lieux qu'il avait habités étaient considérés comme impurs. Chacun donc vint apporter au Tsar des présents, et selon l'usage du pays, offrit en même temps que ses félicitations du sel et du pain. Le Tsar accepta le sel et le pain, mais nous rendit nos cadeaux; en outre, pour nous remercier, il nous fit porter à nous et à tout le monde des ragoûts sur des plats en argent et des rafraîchissements dans des coupes de vermeil.

Vers la fin de Janvier, on vit éclater parmi les chefs des Moscovites de vives dissensions que l'on étouffa et que l'on cacha soigneusement aux troupes: cependant, le lendemain, les assiégés de Kalouga en étaient instruits et en faisaient l'objet de leurs railleries.

A la même époque, on conduisit à Moscou un détachement de prisonniers venant de la petite ville de Venova où les Moscovites avaient subi un échec; en même temps y arrivait la nouvelle que Massalsky et Téliatofsky, deux grands seigneurs qui avaient passé à l'autre camp, étaient en route avec 80.000 hommes, Polonais, Cosaques et Russes pour venir au secours de Démétrius. Cette nouvelle occasionne une telle épouvante dans la capitale, que l'on fait chercher à Staritza, afin de lui demander conseil, le vieux Patriarche Job qui avait été destitué par Démétrius. Devenu aveugle par la vieillesse, le Patriarche supplie qu'on le laisse en repos; mais malgré ses instances, on l'entraîne à Moscou. Ses conseils, pas plus que ceux des autres, n'aidèrent à améliorer la situation.

Massalsky s'avance donc vers Toula avec un corps de troupes, afin de délivrer Pierre Fédorovitch que l'on nommait Petroska à Moscou, mais il fut battu par les impériaux et conduit prisonnier dans la capitale où il mourut de ses blessures. Quant à ceux qui avaient été pris avec lui, on les précipita dans les eaux du fleuve.

L'armée moscovite campée sous les remparts de Kalonga fait annoncer aux assiégés, du haut d'une montagne près de l'Oka, la nouvelle de la défaite de Massalsky et de ses troupes et les engage à faire leurs réflexions et à rentrer en grâce au plus tôt. Mais Bolotnikoff se moque du conseil et, le même jour, fait pendre, à la vue des assiégeants, quelques uns de ses serviteurs et, entr'autres, son propre cuisinier, qui étaient soupçonnés de trahison. En outre, lui et les siens, jurèrent de nouveau qu'ils combattaient pour le vrai Démétrius.

Quand on apprit à Moscou la défaite de Massalsky, tout y changea de face et on s'y livra à la joie. Personne n'y croyait

plus à Démétrius et on expédia Vorotinsky à Toula avec une partie de troupes afin d'en presser le siège et de se saisir de la personne de Pierre Fédorovitch.

Au mois de mars, le Tsar ordonne au chef des Tartares de Kasimoff de se mettre en campagne avec ses troupes et de ravager le pays d'alentour, afin que les rebelles fussent empêchés de s'y fournir de vivres et de munitions. Mais le pays était tout à fait dépouillé et n'avait pas besoin de l'être davantage.

Noms des
villes rebelles.

Toutes les villes au pouvoir des rebelles avaient une bonne garnison. Ils possédaient du côté de la Tartarie les villes de Resan, Karatso, Nalivna, Oroul, Venova, Mikhaloff, Bolgo, Resk, Cerebrini Proud, Novo Zelia; dans le pays de Seversk, ils avaient Poutivle, la première et la principale de toutes les villes révoltées, celle où se tenait le Conseil, et à côté d'elle, Tzernicheff, Brenetz, Yeletz, Koselsk, Rilsk, Postchek, Satzka, Roskol, Manastir, Novgorod Seversky et quelques autres. Ils tenaient encore Kolomna, Kasira, Alexin, Yepiphan, Premisl, Lighine, Dedeloff, Kalouga et Toula où Pierre se trouvait assiégé. En outre, ils étaient maîtres de tout le cours du Volga, et cette contrée, ils l'avaient ravagée entièrement. En un mot, ils avaient une puissante armée et occupaient de belles provinces: plusieurs villes étaient chancelantes.

Alarmé de la situation, le Tsar, à la prière des Grands, résolut de se mettre lui-même à la tête de ses troupes vers l'été. En conséquence, il fit écrire dans toutes les villes, que l'on eût à rassembler tous les Boyards ou nobles et tous les hommes valides qui se tenaient encore dans les campagnes et n'étaient point partis pour l'armée, en menaçant les recalcitrants de l'enrôlement forcé et de la confiscation de leurs biens. Cette ordonnance sévère procura un grand nombre de soldats qui furent aussitôt envoyés à l'armée.

Les choses restèrent ainsi jusqu'au printemps: à cette époque on amena à Moscou quelques prisonniers, dont les uns déclaraient avoir vu Démétrius et dont les autres disaient ne

pas savoir pourquoi ils se battaient. Néanmoins, coupables ou non, tous furent précipités dans les eaux.

Au mois de mars, huit Polonais, s'étant déguisés en paysans, réussirent à s'échapper du logis de l'ambassadeur de Pologne. Ils arrivèrent dans leur pays où, sans aucun doute, ils donnèrent des détails sur le véritable état des choses à Moscou. Plusieurs de ceux qui avait été commis à la surveillance des prisonniers, furent soumis à la torture et sévèrement punis: on établit de nombreux corps de garde et même certaines portes de la ville furent fermées.

Huit Polonais
s'enfuient de
Moscou.

Afin de se procurer de l'argent et de payer la solde des mercenaires, le Tsar fait tirer du Trésor et vendre de vieux objets, tels que des vêtements, il emprunte aussi de fortes sommes aux couvents et aux marchands moscovites: ils n'osaient guère se refuser à lui rendre ce service, parce qu'ils savaient qu'ils étaient un peu la cause de ces guerres intestines.

Dans la crainte qu'un mouvement séditieux ne se déclarât à Yaroslav et que le Palatin n'eût trop d'hommes autour de lui, on essaya de détacher de sa suite 70 gentilshommes en leur faisant la promesse formelle de les conduire en Pologne. Mais c'était une ruse pour arriver à réduire le nombre des défenseurs de Sendomirski. Aussi les Polonais firent la sourde oreille et n'ajoutèrent aucune foi aux propositions qu'on leur faisait: toute la population alors se met sur pied et entoure le lieu où ils étaient cantonnés. Les Polonais, croyant qu'on en voulait à leur vie, prennent résolument leurs armes et se préparent à se défendre jusqu'à la mort. Craignant qu'il ne résultât les plus grands malheurs de cette lutte imminente, les Moscovites maintiennent, par les serments les plus solennels, la loyauté de leur proposition. Les Polonais se laissent enfin convaincre: soixante dix d'entr'eux se rendent, dans l'espoir de rentrer dans leur patrie, on les conduit au port sans les mener en ville, et il est fort à croire qu'on les aura tués.

Entretemps, Pierre Fédorovitch fit avec toute la garnison de Toula une vigoureuse attaque contre l'armée moscovite qui

l'assiégeait, et il la mit en déroute: Vorotinsky, Simon Romanovitch et Istoma Paschkoff qui en étaient les chefs prirent la fuite avec toutes leurs troupes. Pierre en profite pour délivrer quelques places voisines, puis il rentre à la hâte à Toula où il se retranche de nouveau.

Vers la fin du même mois, pendant une nuit, le battant de la grosse cloche de Moscou tomba; ce qui fut considéré comme un mauvais présage.

Débâcle du
fleuve près de
Kalouga.

La grande rivière Oka fit sa débâcle et les glaçons se mirent à descendre en masse vers le Volga. A cette vue, l'armée moscovite se mit en mouvement et construisit des deux côtés de la rivière de solides radeaux que l'on garnit de troupes et d'artillerie, pour empêcher que Bolotnikoff ne sortît de Kalouga et ne prît la fuite par le Volga, ce qui eût été un grand échec pour les Moscovites. Et Bolotnikoff aurait très bien pu le faire, car il y avait à Kalouga assez de bateaux à sel et de barques pour transporter toutes ses troupes. Mais il en fut empêché.

Dans les premiers jours d'avril, quand toutes les rivières commencèrent à être libres, l'ambassadeur de Crimée demanda la permission de retourner dans son pays, mais elle lui fut refusée: on lui donna le logement et la nourriture et on le surveilla étroitement.

Le Tsar ac-
cepte le service
d'un gentilhom-
me polonais.

Il y avait à Moscou un gentilhomme polonais qui avait été chambellan de feu Démétrius. Ayant fait au Tsar le serment de le servir avec fidélité, il fut accepté comme capitaine de cavalerie et forma un corps de 200 hommes, tant Livoniens que Polonais ayant longtemps servi à Moscou. Il se conduisit toujours courageusement, mais n'accomplit rien de remarquable. Etant entré en intelligence avec quelques uns des rebelles qui tenaient la ville d'Alexin, il avait espéré se rendre maître de cette place, mais son projet échoua.

Un corps d'armée qui avait été envoyé du côté de Kalouga, au delà de l'Oka, pour tenter une entreprise contre quelques villes de ce côté, ne réussit en rien et fut battu partout. Un

grand mécontentement s'était manifesté dans l'armée qui investissait Kalouga, les assiégés en profitèrent pour faire avec toutes leurs forces une vigoureuse sortie: ils mirent les assiégeants en déroute et en fuite et incendièrent leur camp. Ce malheur arriva aux impériaux par suite de la trahison des chefs et de la division qui régnait entr'eux. Cette déroute fut semblable à celle qui avait eu lieu deux ans auparavant sous les remparts de Kromy, car les chefs eurent à peine le temps de sortir de leurs tentes et les assiégés s'emparèrent également de toute l'artillerie. Les fuyards qui traversaient Moscou ne pouvaient pas dire pourquoi ils fuyaient, mais ils disaient avec effronterie: allez avec le Tsar lui même en campagne et demandez-le lui.

Nouvelle trahison dans l'armée moscovite.

Quant à Mstislafsky, il n'osa pas venir à Moscou, mais il s'arrêta à 6 milles environ de la capitale, avec une partie de troupes sur les bords d'une petite rivière, et l'on parvint à connaître l'origine de la trahison qui avait eu lieu: elle émanait principalement d'un seigneur Moscovite, le Knees Boris Tateff et des cosaques de Soborsk. Ceux-ci ayant appris la double défaite des impériaux, se mirent d'abord à douter de l'existence du vrai Démétrius, puis à y croire. S'adressant à Bolotnikoff, ils demandèrent la faveur d'être admis dans son parti, ce qui leur fut accordé: par cette défection, ils furent la cause de la déroute de toute l'armée.

Bolotnikoff se rend ensuite à Poutivle, auprès du prétendu Démétrius qui le comble d'honneurs et de présents, en récompense de ses fidèles services. Il avait tenu bon dans Kalouga pendant une demi-année environ, et, en quittant cette place, il en avait laissé le commandement à deux généraux, Dolgorouki et Bessoubtsoff.

Mstislafsky se dirige ensuite avec son corps d'armée vers Boroffska, petite ville située non loin de là, dont il s'empare et fait passer tous les habitants au fil de l'épée. Vorotinsky arrive à Serpoukoff, mais Ivan Ivanovitch Schouisky, le frère du Tsar, rentre tranquillement à Moscou et à l'insu de tout le monde.

Il est certain que si les rebelles avaient eu en ce moment-là une armée sous la main, pour marcher sur la capitale, ils s'en fussent rendus maîtres sans résistance. Mais ils procédèrent avec lenteur et, pendant ce temps, les habitants reprenant courage et se mettent sur la défensive: ils savaient, ou du moins on leur avait fait accroire, que les rebelles devaient les tuer jusqu'au dernier avec leurs femmes et leurs enfants: ils jurèrent donc de défendre la ville et le Tsar jusqu'à la dernière goutte de leur sang, ils rassemblent de nouveau une grande armée et le Tsar quitte la ville.

On mit à la tête de cette armée Ivan Fédorovitch que l'on nommait aussi Cruik Koltzoff: c'était un homme très considéré par le peuple. Il partit au mois de mai pour se rendre à son poste. Ce Cruik Koltzoff, s'étant mis en campagne, s'établit auprès de Serpoukoff après s'être joint aux troupes campées dans les environs. De jour en jour, de nombreuses recrues allaient y renforcer son armée.

Les Moscovites après avoir été battus, se relèvent, mais sans résultat: le Tsar se met en campagne.

Le Tsar s'apprête à aller rejoindre ses soldats, et fait donner des offrandes et dire des prières dans toutes les églises. Il s'en va également visiter l'infernale Prophétesse Oléna, dont j'ai déjà parlé, mais elle ne voulut ni le voir, ni l'entendre et lui ferma sa porte. Il revint à la charge: alors elle le laissa entrer, lui et quelques seigneurs. Il en sortit une heure après, mais personne ne sut ce qu'elle lui avait dit et on en fit un grand secret (143).

Avant son départ, on vit arriver à Moscou un courrier habillé à la polonaise et accompagné de deux serviteurs: il apportait des lettres de Pologne; mais on fit courir le bruit parmi le peuple qu'il venait de la Suède. Personne n'en apprit d'avantage. Après une audience secrète, ce courrier fut conduit mystérieusement, la nuit, à Novgorod et tenu là en prison.

On emmena aussi à Moscou deux autres courriers que l'on avait saisis sur le Volga, près de Tsaritsin, et qui étaient porteurs de manifestes de Démétrius pour attirer dans la rébellion les villes d'alentour.

Puis on dirigea de grands renforts à Pierre Tchérénitoff qui tenait toujours dans l'île de Bousan.

Le gros de l'armée et les généraux en chef se trouvaient à Serpoukoff, à 18 milles de Moscou; une autre division campait à Borofska, non loin de la capitale; ils attendaient l'arrivée du Tsar et comptaient beaucoup sur sa présence pour inspirer de la crainte aux ennemis.

Après avoir fait sa prière dans plusieurs églises, le Tsar monta à cheval devant l'église de la Vierge, prit son arc et son carquois et partit avec toute sa cour, le 21 mai, à midi, laissant à Moscou, pour le remplacer, son frère Démétrius.

Dès qu'il se fût mis en route, une foule de soldats se présentèrent de tous côtés pour le suivre: ils étaient poussés par la crainte de grands châtimens s'ils ne se fussent point rendus à leur poste et que le Tsar revînt vainqueur. Les couvents furent soumis à payer une contribution proportionnelle à leur fortune et à lever un certain nombre d'hommes. De cette manière, on réunit de nouveau de grandes forces, mais le pays, petit à petit, s'épuisa et perdit la fleur de ses habitants.

Le temps était venu pour les négociants de se livrer aux opérations de leur commerce et de charger et décharger leurs navires selon la coutume; ils partent tous chacun de son côté: les Anglais et les Néerlandais s'en vont vers Archangel et la Mer Blanche. Les Polonais, les Arméniens et les Tartares se seraient volontiers mis en route aussi, mais on leur fit défense de quitter Moscou: comme ils se rendaient en pays ennemi, on voulait les empêcher de se livrer à des indiscrétions.

Un grand nombre de marchands quittent Moscou.

Dès que le Tsar fut en campagne, il eut une appréhension continuelle de s'avancer avec toute son armée; craignant sans cesse d'être trahi, il n'osa s'éloigner des environs de Moscou, et envoyait dans toutes les directions des corps de troupes, qui étaient toujours surpris, hélas! et battus au moment où ils s'y attendaient le moins, et les rebelles furent victorieux dans toutes leurs rencontres.

Mais, d'un autre côté, les rebelles ne savaient pas profiter

de leurs victoires: au moment où pour eux la partie était la plus belle, obéissant à je ne sais quels conseils, ils s'arrêtaient et ne poursuivaient point leurs succès. Il faut croire que le temps marqué par le Tout-Puissant n'était pas arrivé.

Plus tard, on sut qu'ils avaient tenu une grande assemblée à Poutivle, mais on ignore quelles résolutions y furent prises: en tous cas, le nom de Démétrius fut peu prononcé.

En Pologne, on crut voir que le moment était favorable pour se jeter sur la Russie et en tirer vengeance: on renvoya donc l'ambassade qui y était retenue depuis si longtemps et il fut permis à tous les seigneurs qui en avaient l'envie, de commencer la guerre, ce qu'ils ne manquèrent pas d'accepter. C'est le premier acte d'hostilité que venait de poser la Pologne.

On vit alors sortir de ce pays de nombreux corps de troupes, commandées par divers capitaines ou généraux, qui font irruption de tous côtés sur les terres de l'empire, en proclamant Démétrius qu'ils assuraient être encore en vie. Plusieurs de ces nouveaux assaillants se livraient à cette guerre avec une grande passion: c'étaient ceux qui avaient à venger la mort d'un parent ou d'un ami massacrés pendant les fêtes du mariage; et ce qui leur allait plus encore au cœur, c'étaient les paroles railleuses de leurs ennemis, en Pologne, qui leur disaient de partir pour aller à la noce de Moscou.

Mais la Pologne se déclara plus ouvertement encore, quand le Grand Chancelier, Léon Sapiéha, reçut de la couronne l'ordre de faire des préparatifs de guerre.

Les Moscovites s'emparent de Toula et de Pierre Fédorovitch, le chef des rebelles.

Les Moscovites, de leur côté, obtenaient de grands succès par la prise de Toula, due à la trahison, et celle de Pierre Fédorovitch, le prétendu bâtard du Tsar Fédor. Pierre fut pendu à Moscou. Ils s'emparèrent également de plusieurs petites villes mais presque toujours au moyen de traîtres. Bolotnikoff fut immédiatement envoyé avec des troupes à la rencontre des impériaux afin d'arrêter leurs succès, mais pendant que les rebelles tenaient conseil avec les Polonais et les Cosaques, les Moscovites s'emparent de l'intrépide Bolotnikoff

et lui tranchent la tête. Quelques uns disent qu'il s'était trop exposé, d'autres affirment qu'il a été livré par trahison. Quoiqu'il en soit, la rebellion venait de perdre ses deux chefs les plus vaillants (144). Le Tsar, voyant que les siens recupéraient un peu le terrain et que la guerre ne reprendrait qu'au printemps, se contenta de ces petits succès et revint à Moscou, laissant ses généraux et ses troupes en campagne. A Moscou et dans tout le parti impérial on croyait que la victoire était complète, mais on se trompait.

Les deux partis guerroyèrent pendant tout l'hiver. L'invasion des Polonais ne fit qu'augmenter et le pays en fut réduit à la dernière extrémité, absolument comme à l'époque de l'apparition de Démétrius. Cette situation toute semblable et sur laquelle en conséquence je m'abstiens de donner des détails, dura jusqu'à l'été de l'armée 1608.

Entretiens, les Grands de Moscovie conseillent vivement au Tsar de se donner une épouse. Ils étaient persuadés, du moment où leur souverain aurait une femme et des héritiers, que le pays lui témoignerait plus de respect et d'attachement. Accédant à leurs prières, il épousa la fille du Knees Pierre Boynosoff, un seigneur de grande race, et la couronna Tsarine: mais les choses allèrent tout aussi mal. Les noces furent célébrées le 27 Janvier 1608, au milieu d'un cortège de malheurs et de tristesse augmenté surtout par les exécutions journalières des infortunés que l'on jetait dans les eaux du fleuve.

1608.

Ces noyades étaient si affreuses, que je frissonne en me les rappelant. Elles duraient déjà depuis deux ans et rien n'en faisait prévoir la fin. Au printemps, lors de la débâcle et de la crue du fleuve, les cadavres étaient portés par les glaçons jusqu'au milieu des terres, les chairs à demi rongées par les brochets et autres poissons, et ils restaient là pourrir par milliers en servant de pâture aux écrevisses et aux vers qui n'en laissaient que les os. J'ai vu de mes yeux ce spectacle à Moscou.

Tous les jours on annonçait à Moscou qu'il arrivait de Po-

logne de grandes forces ennemies et que les Moscovites avaient été battus de divers côtés; on fit alors reconduire dans la capitale le Palatin de Sendomir et sa fille, l'épouse du Tsar Démétrius, ainsi que les principaux des seigneurs et des nobles polonais, dans la crainte que, dans une de ses excursions, l'ennemi ne parvînt à délivrer ces prisonniers dont on pouvait un jour tirer une forte rançon. Aussi les garda-t-on soigneusement à Moscou.

On vit un jour venir un ambassadeur de Pologne qui entra fièrement et résolument en ville, avec sa suite, au son des trompettes auxquelles répondirent bravement les trompettes de l'ambassadeur polonais qui était tenu en surveillance depuis le temps de Démétrius. La venue de cet envoyé répandit la joie parmi tous ses compatriotes prisonniers.

Il apportait au Tsar un message menaçant par lequel on lui reprochait l'outrage commis envers l'ambassadeur du Roi et le meurtre d'une foule de ses sujets, et on l'avertissait que le Roi se voyait forcé, tant par son peuple que par ses États, de tirer vengeance de ces attentats. La cour moscovite répondit du mieux qu'elle put à cette notification et retint l'ambassadeur.

Mais comme il ne cessait d'arriver des nouvelles désastreuses de grandes défaites et de déroutes des troupes impériales, la terreur se répandit de nouveau dans la capitale. Cependant le Tsar parvint à rassurer le peuple, à force d'exhortations et en lui représentant sans cesse que l'ennemi devait en cas de reddition, tuer tous les habitants jusqu'aux enfants et aux femme. Cette idée leur rendit le courage, car, ayant presque tous des reproches à se faire, ils avaient tout à craindre d'un pareil événement.

Cependant l'ennemi s'approchait de Moscou, et le deux juin, apparut sous les murs de la ville avec le Tsar Démétrius, comme on l'appelait, une foule de seigneurs Lithuaniens et Polonais, les Vichniiovitski, les Titskivitch et autres parents de Sendomirski, et le grand chancelier Léon Sapiéha. La

ville est immédiatement investie et assiégée, l'ennemi occupe tous les monastères et les hameaux d'alentour, jusqu' au couvent de Simenova. Léon Sapiéha conduit son corps d'armée à Troïsk, couvent très bien fortifié à 12 milles de Moscou, sur la route de Jaroslav (145).

Avant l'arrivée des ennemis sous les remparts de Moscou, les Moscovites avaient envoyé le jeune Skopine avec un corps d'armée à Novgorod, afin de protéger cette ville et de tenir ouvert le chemin de la Suède, car on attendait de ce pays des troupes qui, selon la promesse du roi Charles, allaient venir au secours du Tsar. C'était un corps de Suédois et d'Allemands qui devaient se réunir à Novgorod aux troupes de Skopine. Pierre Tchérémitoff avait aussi reçu l'ordre de quitter l'île de Bousan, près d'Astrakhan, et de se joindre à Skopine, afin de délivrer la capitale au moyen de leurs forces réunies. Mais ils y mirent tant de lenteur que toute la combinaison manqua d'échouer. Cependant, contrairement à l'opinion générale, la ville tint bon pendant plus d'une année, et ceux qui devaient en faire lever le siège, ne s'étaient pas encore mis en route ou rejoints : pendant ce temps l'ennemi ravagea tout le pays d'alentour et s'empara de la plupart des forteresses.

A peine le siège fut-il commencé que déjà la disette se fit sentir, mais les grands approvisionnements des couvents réussirent un peu à conjurer le fléau. Un grand nombre de marchands et d'autres personnes avaient eu la prévoyance de quitter la ville avant l'investissement. Le Tsar menaça Sandomirsky de le tuer, lui et tous ses compagnons, en lui reprochant d'être la cause de tout ce qui arrivait ; ce reproche était fondé. Le Palatin, par crainte de la mort, promit de faire tous ses efforts pour mettre fin à la guerre par un bon traité, si l'on voulait le mettre en liberté, lui et tous les siens, ainsi que les ambassadeurs ; il promit encore de conclure un traité de paix entre la Pologne et la Moscovie, moyennant que l'on restituât à la Pologne quelques avantages qu'elle avait possédés jadis. Mais, malgré les serments qu'on lui fit faire

à lui et aux siens, il n'advint rien de tout cela, sinon que le Palatin et ses compagnons furent relâchés et quittèrent librement Moscou.

Les choses étant ainsi, Pierre Tchérémitoff quitte l'île de Bousan sur le Volga et arrive avec son corps d'armée, à Saratof, ville située sur le Volga; il en partit, pour se rendre à Nischnei-Novgorod où il passa toute la saison d'hiver.

Skopine campait avec son armée à Novgorod et s'y était fortement établi pour tenir le passage ouvert. Puis il fit demander du secours au roi de Suède qui leva un corps de troupes composé d'Ecossais, de Français et de Suédois et les envoya, par la Livonie, à Novgorod pour y rejoindre l'armée de Skopine (146).

Le soi-disant Démétrius campé sous les murs de Moscou avec le gros de l'armée rebelle, avait fait ramasser dans les villages environnants de grandes quantités de bois avec lequel il bâtit des huttes et des maisons dont la réunion formait comme un vaste faubourg. Sapiéha s'était établi de la même manière auprès du couvent de Troisk. Quelques Seigneurs polonais firent une pointe sur Jaroslav, surprennent la ville par trahison et, après en avoir incendié et pillé les alentours avec le magnifique couvent et tué beaucoup de monde, ils joignent cette conquête à toutes celles que leur parti avait faites déjà.

Les traîtres qui leur livrèrent la ville étaient le gouverneur lui-même, le Knees Fédor Bratinsky, et un valet du couvent. Ceux-ci avaient fait leurs conditions avec l'ennemi. Dès que les habitants eurent prêté le serment à Démétrius, on leur donna un autre gouverneur auquel on adjoignit le même Bratinsky.

A six milles de Jaroslav, sur la route de Vologda, il y a un village nommé Romanofska, où campaient des troupes de Vologda qui tenaient le parti de Moscou. Un seigneur polonais fut envoyé contre eux avec un détachement de la grande armée rebelle, pour les culbuter et se rendre maître de Vologda

que l'on voulait rattacher au parti de Démétrius. Mais ce seigneur qui se nommait Titskivitz fut si bien battu par les Vologdiens, qu'il eut de la peine à s'échapper et rentra tristement à pied, à Jaroslav. Un peu plus tard cependant, on expédia à Vologda trois messagers qui sommèrent la ville de se rendre à Démétrius, sous peine d'être, en cas de refus, détruite de fond en comble et de voir les habitants, hommes, femmes et enfants, passés au fil de l'épée. Après cette menace, la ville prêta serment à Démétrius. Les rebelles auraient réussi à prendre ainsi tout le pays, si ceux de Vologda ne s'étaient, de nouveau, ralliés au parti du Tsar, vers l'hiver de l'année suivante.

La ville de Pskoff avait aussi été entièrement détruite par le feu et le pays qui l'entoure livré au pillage et réduit en désert; un grand nombre d'habitants riches y furent massacrés. La ville d'Ivangorod ou Narva de Russie subit le même sort et ne se releva point.

Les pays de Séversk et de Komarnitsk, qui confinent à la Pologne, jouirent de la paix et de la tranquillité: les habitants y labouraient et ensemençaient leurs champs sans inquiétude et laissaient les Moscovites se tirer d'affaire. Dans tout l'empire, cependant, le pain était à bon marché, excepté dans les villes assiégées. A Moscou, un *Selvert*, mesure qui vaut un peu moins qu'un boisseau, se payait 28 florins, quelquefois plus et aussi quelquefois moins; à Vologda, la même mesure ne se payait qu'un florin. Telle était la différence de prix entre deux villes.

Les pays de Séverak et de Komarnitsk sont en prospérité.

Pendant le siège de Moscou, la ville de Vologda se jeta la première, comme je l'ai rapporté, dans le parti opposé: elle avait alors pour gouverneur Nikita Mikhaïovitch Pouschkine et pour chancelier Rogman Makanovitch Voronoff. Ceux-ci avaient été destitués de leurs fonctions, indignement maltraités et même, quoique tout-à-fait innocents, jetés en prison par les habitants de la ville, qui sont cruels, stupides et tournent à tous les vents, sans se soucier de leurs serments passés, pré-

1609.

Nobles à Jaroslav et à Vologda.

sents ou futurs, et vivent comme des brutes. On leur donna pour gouverneur un certain Fédor Ilitch Naschkine, un scélérat de basse extraction, qui quitta la grande armée des rebelles pour se rendre à son poste. Trois jours après, on nomma à la place du chancelier, Ivan Verigin Kofrakine qui s'avisa de vouloir apposer son sceau sur les marchandises des négociants. Ceux-ci s'opposèrent à cette prétention qui, selon eux, n'était qu'un prélude à la confiscation: on lui refusa donc l'obéissance et il fut repoussé.

Le nouveau gouverneur manda les habitants auprès de lui, afin de leur faire reconnaître Démétrius pour Tsar et de leur faire prêter le serment de fidélité. Il fit aussi conduire devant lui son prédécesseur en le menaçant de le charger de chaînes, de l'envoyer ainsi à l'armée, et en l'accablant de mauvais traitements et d'injures. Il se conduisit de même envers quelques riches négociants qui lui offrirent des présents pour acheter sa faveur.

Pendant la nuit, quelques Polonais qui depuis longtemps étaient prisonniers dans la place de Vologda et avaient recouvré la liberté, se jetèrent sur les paysans des environs, leur firent subir les plus cruelles avanies, et les dépouillèrent de tout, même de leurs vêtements. Après cette expédition, ils rentrèrent en ville avec leurs traîneaux chargés de butin et comptaient se rendre à l'armée, le lendemain. Mais, cette même nuit, les paysans vinrent à Vologda exprimer leurs plaintes au sujet de cet acte de brutalité. La Commune, reconnaissant la vérité de leur récit, se repentit amèrement de s'être ralliée à Démétrius et de lui avoir prêté serment. Songeant alors à réparer les effets de son inconstance, elle rappela le chancelier Voronoff, cet intègre vieillard qu'elle avait destitué quelque temps auparavant, et elle le rétablit dans ses fonctions. Puis on tint conseil sur la question de rentrer dans le devoir et de se défaire de tous les partisans de Démétrius et de tous les Polonais.

La Commune délivra aussi de sa prison le gouverneur Pousch-

Vologda rentre dans le parti moscovite.

kine et le rendit à son poste en lui confiant le dessein qu'elle avait conçu et qu'il approuva tout à fait. A cette occasion, Pouschkine fit aux habitants un beau discours, tant en sa faveur qu'en faveur des Moscovites: il leur reprocha leur légèreté, cause première des châtimens dont Dieu les avait frappés et les avertit que Dieu ne cesserait de les punir, tant qu'ils ne rentreraient point dans le droit chemin.

Ces paroles augmentèrent leurs regrets. Furieux, ils quittent la forteresse, courent en toute hâte à la maison des Bolgakoff occupée par le nouveau Gouverneur Naschkine, l'investissent, y entrent de force, s'emparent de Naschkine, de Verigin, de tous les Polonais et des prisonniers qui se trouvaient dans la ville et leur tranchent la tête à coups de hache. Puis ils roulent les têtes et les cadavres au pied de la montagne dans la rivière Sololitsa, où ces débris humains devinrent l'affreuse pâture des chiens et des porcs. S'étant ensuite ralliés ouvertement au parti moscovite, ils font le serment d'être à jamais fidèles au Tsar et de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

La nouvelle de cet événement répandit la joie dans Moscou, et prouva aux habitants de cette ville que tout le monde n'avait pas abandonné la cause du Tsar. Aussi, le Tsar s'empressa d'adresser une lettre pleine d'affection aux habitants de Vologda, pour les remercier de leur conduite et il adressa une lettre semblable au gouverneur Pouschkine en particulier (*). Ces lettres furent insérées dans du pain et confiées à des messagers déguisés en maraudeurs ou mendiants: de sorte que si on s'emparait des porteurs, on n'eût pas trouvé de lettres sur eux (147).

Dans sa missive au Gouverneur, le Tsar ordonnait à ce

(*) Dans le manuscrit original, *Massa* insère, comme pour mémoire, cette note: *Copie de cette lettre chez Barthélemi Laurens*. Suivant cette note, cette copie devait se trouver ailleurs que dans le manuscrit, il est probable qu'elle a été égarée.

dernier de choisir parmi les marchands néerlandais et anglais qui se trouvaient à Vologda quelques personnes qu'il enverrait ensuite auprès du général Skopine à Novgorod, afin de venir en aide à celui-ci, tant par leurs conseils que par leurs actes, ordonnant en outre qu'on leur obéît au même titre qu'aux seigneurs et aux boyards. Les Moscovites ont en si haute estime la sagesse des Néerlandais et des Anglais, que le Tsar s'était persuadé que nos conseils lui auraient été d'un grand secours. Mais nous pensions tout autrement et n'avions nulle envie de nous charger de cette mission. Aussi nous adressâmes nous au Gouverneur, et nous l'amenâmes si loin par nos présents, qu'il garda les lettres par devers lui et ne fit pas connaître qu'il en avait reçues.

Tous les négociants qui font habituellement le commerce avec ce pays étaient réunis à Vologda; ils s'y étaient réfugiés auprès des Anglais, dans leur factorerie, qui est fort grande et semblable à un château: là, tout en faisant bonne garde, ils passèrent tout l'hiver, dans une crainte et une anxiété perpétuelles. La ville pouvait s'attendre journellement à voir arriver les rebelles venant tirer vengeance de la défection des habitants. Mais ceux-ci se tenaient vaillamment sur la défensive, et même un jour s'étant placés en embuscade, ils mirent l'ennemi en fuite et rentrèrent en ville chargés de butin.

On enjoignit alors aux négociants anglais et néerlandais de se retirer dans la forteresse où on leur concéda une salle aussi vaste qu'une salle de château, et défendue par des portes et des fenêtres doublées de fer; ce qu'ils acceptèrent avec joie. Tout en y devant faire bonne garde jour et nuit, ils y étaient beaucoup plus en sûreté.

Cependant l'anxiété leur reprit au point qu'ils attendirent la mort de jour en jour, lorsqu'il leur fut annoncé que les Polonais avaient juré d'exterminer tous les habitants de Vologda pour les punir de leur défection honteuse du parti de Démétrius, et qu'ils accusaient les négociants anglais et néer-

mandais d'avoir provoqué cet acte par leurs conseils et se vantaient de savoir bien les trouver. Dans cette extrémité, nous écrivîmes des mémoires pour nous disculper de cette accusation: l'un de ces mémoires était en latin, l'autre en allemand, le troisième en moscovite (146). A l'approche des Polonais ou des soldats de Démétrius, on devait les confier à quelques jeunes gens audacieux qui iraient au devant de l'ennemi, pour les lui remettre: de cette manière nous espérions prouver notre innocence et sauver notre vie.

Heureusement, les choses n'allèrent point jusques là; aux environs de Pâques, la ville de Jaroslav, ayant abandonné aussi la cause de Démétrius, toute la route de cette ville à la Mer Blanche redevint libre, de sorte que les négociants, immédiatement après la débâcle, descendirent joyeusement le fleuve jusqu'à la mer à Archangel. Là, ils trouvèrent leurs vaisseaux qui étaient venus d'Angleterre et de Hollande, et qu'ils n'espéraient plus revoir; mais le trafic ayant été nul ils avaient fait de grandes pertes; après avoir attendu quelques marchands qui devaient arriver de l'intérieur du pays, les vaisseaux partirent presque tous vides: cependant chacun remercia le Ciel d'être sorti de tout cela sain et sauf. C'est ainsi qu'il m'a été donné de pouvoir faire le récit véridique de tous ces événements.

En nous embarquant pour notre patrie, nous laissâmes l'empire en proie aux malheurs de la guerre intestine. Moscou était assiégé et Jaroslav, en se ralliant à la cause du Tsar, avait reçu pour Gouverneurs le Knees Zéla Ivanovitch Gagarine et Nikita Vassiliévitch Buisoslaïoff.

Le jeune Skopine était toujours campé à Novgorod où il attendait le renfort suédois qui arriva vers le printemps, et le corps de Pierre Tchérémitoff qui, parti de Boesan pendant l'hiver, avait battu les Tartares Tchérémisses et était venu à Nischnei-Novogorod. Toutes ces forces se réunirent pendant l'été à celles de Skopine et marchèrent ensemble sur Moscou pour délivrer cette ville.

Skopine campé avec son armée à Novgorod.

Khasan et ses Tartares se tinrent tout à fait neutres. Astrakhan sur la mer Caspienne fit de même, occupée qu'elle était à se défendre contre les déprédations des Cosaques indépendants.

Les Tartares Nagoïs et Tchérémisses, sous la conduite de Morduït se montrèrent pendant l'hiver aux environs de Sabacsor et de Surasko, sur le Volga, et eurent une rencontre avec Tchérémitoff; quand celui-ci se fût éloigné, ils se combattirent entr'eux. Démétrius occupait tout le pays depuis la Pologne et les frontières de Tartarie jusqu'à Moscou; il possédait aussi les villes de Pskoff et d'Ivangorod. Smolensk et son territoire était du parti du Tsar.

De Moscou à la Mer Blanche tout le pays était resté fidèle, combattait pour la cause du Tsar, et envoyait journellement des secours en hommes et en argent.

Voilà la situation du pays quand nous allions le quitter. Mais au moment de nous embarquer, nous reçûmes la nouvelle que Moscou avait été délivré par Skopine et Tchérémitoff, soutenus par le contingent de Suède. Les Suédois, à ce qu'on disait, auraient vivement poursuivi les rebelles; pendant cette poursuite, les Moscovites de Skopine, alléchés par l'espoir du butin, se seraient jetés sur le camp de Démétrius qu'ils auraient pillé complètement. A cette vue, les Suédois, revenant de leur course, seraient perfidement tombés sur les soldats moscovites chargés de dépouilles et il en auraient fait un grand carnage. Cependant on pensait que tout se serait encore passé pour le mieux et que Moscou était délivré. Dieu veuille que la nouvelle soit vraie!

Car, pour une foule de motifs facilement appréciables par les esprits pénétrants, ce serait un malheur si les Polonais parvenaient à conquérir le pays. Qu'il se rendissent maîtres de Moscou et y établissent un nouveau Démétrius, ils n'y tiendraient pas une année, car les Moscovites et les Russes qui sont très indépendants et plus obstinés que des Juifs, les massacreraient une seconde fois, à moins que toute la Mos-

robie ne devint veuve de son peuple, et ne soit plus qu'une ruine, ce dont le Tout-Puissant la préserve !

Plus tard, d'après d'autres nouvelles, on apprit que les nouvelles se seraient derechef approché de la ville et l'auraient assiégée: le temps nous apprendra ce qu'il pourra en advenir. D'après des lettres reçues de Dantzick, le Roi de Pologne aurait mis le siège devant Smolensk en promettant 40 années d'exemption d'impôt aux habitants, s'ils voulaient embrasser sa cause. En un mot, cette guerre peut durer longtemps encore (140).

Que le Dieu tout puissant dont la volonté éternelle régit les choses de ce monde et qui punit de diverses manières les peuples et les rois, que le Dieu tout puissant permette que tout se termine pour le mieux !

J'aurais bien désiré que la paix eût été la fin de ce récit, mais il semble que la colère céleste ne se détourne pas de ce pays, et qu'elle veut le bouleverser et le miner plus encore pour le punir de ses crimes et du mépris que les deux partis y témoignent envers son église, comme le Seigneur le dit lui même, par la bouche de son prophète Ezéchiel :

J'appellerai contre eux l'épée sur toutes mes montagnes, dit le Seigneur Dieu, et ils tourneront tous l'un contre l'autre la pointe de leurs épées.

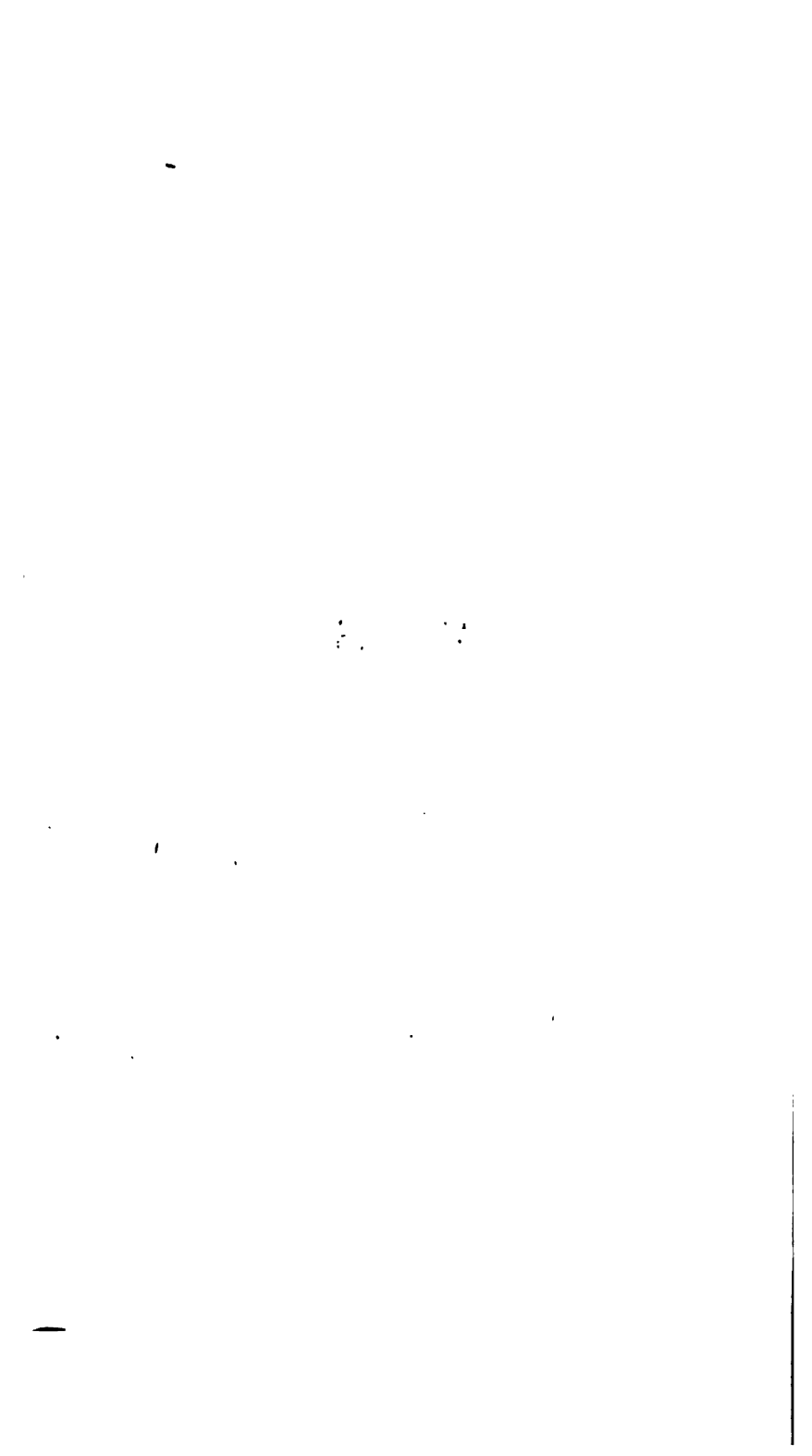
Ce récit, qui ne contient que des faits dont j'ai été le témoin pendant ma résidence dans ce pays, je vous prie instamment de le prendre en affection, à cause de l'intention qui l'a dicté et ne pas le regarder comme un présent inutile et insignifiant. Considérez-le aussi comme un avertissement ; il vous montre en effet, que depuis longtemps, l'Antichrist à l'aide de Satan, cherche, par des manœuvres insidieuses, à opprimer la sainte église de Dieu, et que ne pouvant l'assaillir d'un côté, il essaie de la surprendre par un autre. Mais j'espère que nous verrons bientôt la fin de sa rage et que nous entendrons chanter : Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone ! elle est devenue le repaire des démons !

Fasse le ciel que le temps des élus soit proche !

Et je prie le Dieu tout puissant, que par le sang de son fils Jésus-Christ, il veuille nous pardonner nos fautes et nous recevoir dans son royaume éternel, où doivent arriver tous ceux qui croient. Amen.

ANNOTATIONS

HISTORIQUES ET CRITIQUES.



(1) Page 9. Ivan mourut le 15 Août 1580.

Nous croyons devoir éclaircir, ça et là, par des renseignements puisés de divers côtés, l'aperçu sommaire, donné par Massa, (p. 9—45), de l'histoire de Russie antérieure au temps où il commence son récit comme contemporain et témoin oculaire. Le désordre chronologique, les erreurs de fait, même, que l'on y découvre, tendent à faire croire que l'auteur a appris les événements qu'il raconte, par la tradition orale et non pas en consultant de bonnes sources écrites. Toute la partie qui précède le règne de Boris est trop concise, trop incomplète, trop inexacte, pour avoir quelque poids comme document historique: aussi pour la redresser, nous ne nous servons que des ouvrages suivants: *Histoire de l'Empire de Russie*, par M. Karamsine, traduite par M. M. St. Thomas et Jauffret. Paris, 1819—26, 12 vol., et: *Geschichte des russischen Staates* von Dr. Ernst Hermann, Hamburg 1846.

(2) Page 6. Le Tsar Vassili ne mourut pas en 1584, mais une année auparavant. Karamsine, *Hist. de Russie*, VII: 204. L'histoire de la régence d'Hélène y occupe les pages 294—343.

(3) Page 10. Ivan IV fut couronné en 1547 (Karams. VIII: 61). La filiation d'Anastasie n'est pas donnée d'une manière précise. Elle était « fille de la veuve Zakharine, dont le beau-père avait été boyard de Jean III. Cette famille descendait d'André Kobouil qui, dans le quatorzième siècle, avait quitté la Russe pour s'établir en Russie. Ce n'était point la

naissance, mais les qualités personnelles de la fiancée qui justifiaient ce choix". Karams. VIII:65. Le père d'Anastasia se nommait Roman Youriévitich Zakharine.

(4) Page 10. Arrivé à un âge plus mûr, Massa soutient encore que la Russie a besoin d'un gouvernement sévère. En 1614, il écrivait aux Etats-Généraux: "J'espère que Dieu ouvrira les yeux au jeune Prince (Michailo Fédorovitch Romanoff), comme il l'a fait au vieux Tsar Ivanovitch, car la Russie doit avoir un pareil souverain ou elle est perdue. Ce peuple prospère quand il est opprimé par ses Seigneurs, et il n'est heureux que dans l'esclavage; c'est pourquoi il ne deviendra pas meilleur avant que le Tsar ne se soit plongé dans le sang jusqu'au coude". (v. T, I:228).

(5) Page 11. Ce récit diffère complètement de celui de Karamsine, T. VIII:233.

(6) Page 11. Karamsine (IX:446) donne l'année 1582 et Hermann (III:288), l'année 1581 pour la date du meurtre du Tsarévitch Ivan. La relation de cet événement donnée par Massa diffère de celle que l'on trouve dans la *Moscovia* du Père Possevin. Elle est rapportée par Fr. von Adelung, dans son ouvrage: *Uebersicht der Reisenden in Russland* bis 1700 S. Petersburg, 1846 I:333. On y trouve aussi la relation de Petropes v. p. 246.

(7) Page 13. Dmitri, le fils aîné du Tsar Ivan, n'était même pas encore né. Tous les détails donnés par Massa sur la prise de Kasan sont tout-à-fait confus.

(8) Page 14. Dans le texte original de ces Mémoires, il règne surtout une grande inexactitude dans les noms propres. Ce n'est pas Sapha-Ghirei mais bien Yédiguer qui fut le dernier Tsar de Kasan. Les deux princes qui furent baptisés sous les noms d'Alexandre et de Siméon s'appelaient Outemit-Ghirei (et non Nef-Ghirei comme l'écrit Massa I:6) et Yédiguer. Celui-ci n'épousa point la fille de Mstislafski mais celle d'André Koutouzoïff. Le Dr. Hamel fixe la nomination de Siméon à la régence de l'Empire en Décembre 1575. *Trades-*

cant der Aelttere in Russland, p. 244 note. Cfr. Karamsine IX:607 (8).

(9) Page 14. Jusqu'au règne de Vassili Ivanovitch les souverains de Russie se sont appelés communément Великие Князи; *grands Princes*, c'est à dire Princes régnant en même temps sur différentes principautés et, par conséquent, *grands* en comparaison des seigneurs particuliers des provinces qui prenaient simplement le titre de Князи, princes. Les monarques européens exprimaient d'ordinaire la dignité du Grand-Prince par les termes *magnus dux*, *magnus princeps*. Vassili Ivanovitch fut le premier qui se servit du nom de Tsar, Царь. T. Adelung, *Siegmund Freiherr von Herberstein, mit besonderer Rücksicht auf seine Reisen in Russland geschildert*, p. 487. Herberstein parle lui-même du titre de Tsar dans son célèbre ouvrage *Rerum moscovitarum Commentarii*. (Edit. de Francfort 1600, pages 11—12).

(10) Page 14. L'ancien Tmowtorokan que Massa a ici en vue n'était pas le même que Astrakhan ou Astorokan. Karams. VIII:244.

(11) Page 15. Il y a ici confusion de personnes. Ce fut Yamgourtchei qui offrit volontairement de faire sa soumission à Ivan. Derbych avait été Tsar de Kasan, avant Yamgourtchei, et, après la fuite de celui-ci, fut rétabli dans le gouvernement comme vassal de la Russie. (Karams. VIII:243. Hermann, III:318.)

(12) Page. 18. Massa paraît avoir ici en vue l'invasion de 1558. Karams. VIII:346.

(13) Page 24. v. Karams. IX:155—164.

(14) Page 24. Massa parle ici d'un ouvrage dont Karamsine s'est beaucoup servi pour l'histoire de cette période et qui est intitulé: Reinoldi Heidensteinii, secretarii Regii, *de bello Moscovitico, quod Stephanus, Rex Poloniae, gessit*, commentariorum libri VI. Cracoviae, 1581, fol., Basileae, 1588, in 4°.

(15) Page 25. V. Karams. IX:553—555.

(16) Page 27. V. Karams. X:10.

(17) Page 28. *Orda* signifie *horde* et non pas *région*. Massa s'est mépris à cause de la ressemblance de ce mot, avec le mot néerlandais *oord*, contrée. Le nom de ce pays lui venait de la Horde d'or qui y était établie.

(18) Page 28. Massa donne déjà ici à la Tsarine Irène son nom de religion, Alexandra, qu'elle ne prit qu'en 1598. Karams. X:300.

(19) Page 29. Hermann III:422.

(20) Page 30. Horn, le vaillant défenseur de Narva, conclut, le 25 Février 1591, au nom du Roi de Suède, une trêve d'une année, par laquelle outre la ville de Jama il céda encore au Tsar les villes d'Ivangorod et de Koporié. (Hermann III:408).

(21) Page 30. « Nous demandions Narva et toute l'Esthonie pour accorder la paix aux Suédois; mais le Tsar, *cédant aux instances chrétiennes de Godounoff*, comme il est dit dans nos papiers officiels, se contenta du rétablissement de l'ancienne frontière". (Karams. X. 150).

(22) Page 35. Karams. X:195—211. Hermann III:410—413.

(23) Page 37. Massa se trompe quand il affirme que les meurtriers du Tsarevitch réussirent à prendre la fuite. « Dans le trouble et l'effroi que leur causèrent le tocsin, le bruit et l'effervescence du peuple, ils se réfugièrent dans l'Hôtel-de-Ville, et leur chef secret, Michel Bitiagofsky, courut au clocher pour arrêter le sonneur; mais il ne put enfoncer la porte que celui-ci avait fermée. Il alla de là, sans crainte, au lieu où le crime s'était commis, s'approcha du cadavre, et voulant calmer l'exaspération du peuple par un mensonge concerté d'avance avec Klechnin ou avec Godounoff, il osa dire aux citoyens que l'enfant s'était tué lui-même avec un couteau, dans un accès d'épilepsie. « Meurtrier!" s'écrièrent mille voix, et des pierres volèrent sur le scélérat. Il chercha un asile dans le palais avec un de ces complices, Daniel Trétiakoff:

mais le peuple s'empare d'eux et les massacra, ainsi que le fils de Bitiagofsky, et Katchaloff, après avoir forcé la porte de l'Hôtel-de-Ville. Le troisième des assassins, Joseph Volokhoff, se cacha dans la maison de Michel Bitiagofsky; on le prit et on le mena dans l'église du Sauveur où se trouvait déjà le cercueil de Dmitri, et là on l'immola aux yeux de la Tsarine. On tua également les domestiques de Michel et trois bourgeois qui étaient convaincus ou soupçonnés d'intelligence avec les assassins, de même qu'une femme, prétendue inspirée, qui demeurait dans la maison de Bitiagofsky, et qui allait souvent au palais". Kar. X:181.

(24) Page 39. Karams. X:193. Hermann III:405 (924). Müller, *Sammlung Russischer Geschichte*, V:46—58.

(25) Page 40. Le relevé de la fortune et des revenus de Godounoff est donné par l'auteur d'une manière incomplète. On trouve à ce sujet plus de détails dans l'ouvrage de Fletcher: *Of the Russe-Common-Wealth, or, manner of government by the Russe-Emperor, commonly called the Emperor of Moscovia, with the manners and fashions of the people of that country. At-London, printed by J. D. for Thomas Charde, 1591, in 40.* Le feuillet 28 comprend la liste suivante des revenus annuels de Boris, se montant à un total de 93.700 roubles: Ses domaines patrimoniaux dans les districts de Viasma et de Dorogousch, domaines qu'il avait considérablement augmentés, rapportaient 6000 roubles. Ses appointements de Grand-Ecuyer étaient de 12000 roubles, produits par les *slobodes* des haras du Tsar (Конюшенные слободы). Le Tsar lui faisait une dotation annuelle extraordinaire de 15.000 roubles, et lui avait concédé, en toute propriété, la province de Vaga et le gouvernement d'Arkhangel qui lui rapportaient 32.000 roubles. Les principautés de Rezan et de Sévérie lui valaient 30.000 roubles et les villes de Tver et de Torschok 8000. Le produit des bains hors des murs de Moscou, lui donnait encore 1500 roubles. Outre tout cela, il possédait des *Pornestia* ou fiefs d'une importance

telle que jamais personneC, avant lui, n'en avait possédé de semblables en Russie. (Cité par Müller V : 31).

(26) Page 42. Hermann III : 452 (1000). Le frère de la Tsarine Anastasie, le boyard Nikita Romanovitch, avait huit cinq fils: Fédor, Alexandre, Michel, Ivan et Vassili. (Karams. XI : 128; Hermann III : 451).

(27) Page 44. Fédor mourut le 7 Janvier 1598.

(28) Page 44. Nous ne voulons point ajouter foi à l'horrible tradition qui accusa Boris d'avoir hâté ce moment par la prison: les annalistes les plus dignes de confiance n'en parlent pas, quoiqu'ils mettent au grand jour, et avec une juste horreur, tous les autres forfaits de Godounoff. (Karams. X : 291. Müller, V : 62).

(29) Page 44. Ce renseignement que l'on trouve aussi dans *Les livres des Degrès* de Latonkhoire est en contradiction avec les autres documents historiques: "Fédor remettait le sceptre à la Tsarine Irène." (Karams. X : 293 en 415 (209). Hermann, III : 424 (950).

(30) Page 46. "Dann er, der Gubernator und seine Schwester Irena — brauchten ganz listige Practiquen. Die Kayserin berieff heimlich zu sich die meisten Sotnicken und Poedostnicken in der Stadt, bestach die mit Gelde, that ihnen grosse Zusage und hielt an, sie solten ihre unterhabende Kriegskunst und Bürger dahin vermahlen, wenn sie zur Erwählung eines Kayzers zusammen erfordert würden, dass sie dann zu keinem andern willigen möchten, denn zum Gubernatori, ihrem Bruder." Conrad Bussow: *Verwirrter Zustand des Russischen Reichs unter Regierung deser Czaaren, Fedor Ivanowiz, Boris Gudenow, und sonderlich deser Demetriorum, auch Basilii Suskyron anno 1584 biss 1613 von Jahren zu Jahren in einem gar genauen Tagebuche*. Manuscrit de Dresde fol. 7 (cité par Hermann III : 430 n. 958). Voyez sur la chronique de Bussov: Adelung, *Uebersicht der Reisenden in Russland* (II : 46—11).

(31) Page 49. D'après Bussov, ce serait la jeunesse qui par

ses supplications, aurait réussi d'abord à vaincre les scrupules de Godounoff et à l'attendrir. » Da machte die ganze Gemeinde einen Haufen junger Knaben und Jünglinge aus, die für dem Kloster ihren Gesang jämmerlich genug sangen, dass er ja sollte bewegt werden: Erbarm dich über uns Herr Boris Pfdrovitz, und so du uns nicht begnadigen, so begnadige doch uns und werde unser Kayser. Ob vielleicht unsere Eltern wider dich übel gethan, darum du ihre Bitte nicht erhören wilt, so seind doch wir unschuldig: Sey doch dieser armen Gemeinde Kayser und Herr um unsern willen. Das Land ist voller irrenden Schaafe, die keinen Hüften haben, sey du doch unser Hirte um Gottes willen, der wird dirs belohnen. Auf dieser Jünglinge Bitte kam er sampt seiner Schwester, der Kayserlichen Wittwe abermal herfür und schlug es ihnen ab. Da wandten die Jünglinge ihr Rufen zu der Kayserin, und baten, sie wollte sich doch der irrenden Schaafe erbarmen, und ihren Herrn dazu bereden, dass er sich doch weiter möchte nicht verweigern, Kayser zu werden. Solches thate die Kayserin, sprach ihrem Bruder zu und bat fleissig, er sollte sich doch lassen bewegen und dem armen Volke einen guten Bescheid geben. Darauf wandte er sich zu dem Volke und sprach: Weil ich sehe, dass fast viel Volks aus allen ständen hier zugegen, ohne Aufhören bittet, schliess ich daraus Gottes Willen, dass er mich über Russland zum Hern haben will". Page 31.

(32) Page 49. « Le Devitsi Monasteri, qui veut dire, Cloistre des Vierges, situé à 3 virst de Mosco ». *Estat de l'Empire de Russie, et Grand Duché de Moscovie. Avec ce qui s'y est passé de plus mémorable et tragique depuis l'an 1590, jusques en l'an 1606. Par le capitaine Margeret. A Paris, 1607.* Page 23. Il est parlé de l'opuscule de Margeret dans Adelung, *Uebersicht*, etc. II:18—45.

(33) Page 51. Karams. XI:10—17. Hermann III:436. Selon Bussov, l'armée réunie formait un total de 800,000 combattants. Les renseignements donnés par Massa concor-

dent cependant avec ceux de Margeret: "Et selon le dire tant des étrangers que des Russes qui estoient présens, se trouva cinq cens mil hommes, tant de pied que de cheval. Je parle encore du moins. Car la Russie n'a jamais esté en plus grande vogue qu'alors". (P. 23). "Il ne se trouva autre ennemy qu'un Ambassadeur avec environ cent hommes vestus de peau de mouton selon leur coustume, mais tres-bien montez, qui venoient pour traiter quelque accord de la part du Tartare. *De quoy Boris estoit bien informé auparavant*" (p. 24). Müller (V:76—86) expose toute l'organisation de cette armée, d'après ses cinq grandes divisions, selon l'usage de ce temps, il donne aussi les noms des principaux chefs (d'après les *Livres de Rosvède*). Les commandants de l'armée principale (Большой полкъ) sont: le Tsarévitch Araslaneï Kaïboubovitch, Kn. Fédor Iv. Mstislafski, *Stepan Vassiliévitch* Godounoff et l'Ocolnitchei Simon Fedr. Sabouroff. Les Boyards suivants restèrent à Moscou auprès de la famille du Tsar: Kn. Fédor Mich Troubetski, *Dmitri Ivanovitch* Godounoff, Kn. Ivan Mich Glinski, Kn. Boris Kanboulatovitch Tcherkaski, Kn. Fédor Dmitri Schestounoff, Bogdan Your. Sabouroff et le Stolnik *Matfei Michaélovitch* Godounoff. Massa a donc commis une méprise dans le nom du Godounoff qui resta à Moscou.

(34) Page 52. Karams. XI:22.

(35) Page 53. Au témoignage de Margeret, les Livoniens transplantés de Dorpat et Narva à Moscou, par Ivan Vassiliévitch, avaient obtenu deux temples pour l'exercice de leur culte luthérien. Néanmoins, plus tard, d'après les ordres du même Grand-Prince ces temples sont saccagés, les maisons des Livoniens pillées, et ces malheureux en sont expulsés en plein hiver, et mis à nu "comme au jour de leur naissance" sans distinction d'âge et de sexe. *Estat de l'Empire de Russie* (p. 31.) "Den Teutschen, so bey des Tyrannen Ivan Basilowitz Zeiten aus Liefland dahin ins Land gefänglich verführet, und an einem lustigen Orte bald eine halbe Meile von

dem Kaiserlichen Schlosse Zusammen wohnten und gute Nahrung hatten... gab er (Boris) *frei ihren Gottesdienst in ihren Häusern zu halten*" (Bussow, p. 37).

(36) Page 54. Karams. XI:130—135; Müller, V:108—115. Petrejus fait aussi mention de ce vœu de Boris *de ne pas répandre du sang pendant l'espace de cinq années.* (p. 271). Müller essaie de révoquer en doute ce témoignage, corroboré maintenant par Massa, en faisant remarquer *que Boris n'a pas tenu sa promesse!* «so ist solches, weil er es nicht gehalten, ziemlich Zweifelhaft (V. 88.)" Comme si cette remarque pouvait avoir de la valeur quand on connaît le caractère exécrable du rusé Godounoff! Massa rend le fait très vraisemblable en ajoutant que «Boris faisait secrètement courir la rumeur qu'il avait fait le vœu, etc." Le but du tyran était bien simple: il voulait s'entourer d'une auréole d'humanité, pour pouvoir assouvir plus facilement en secret sa soif de vengeance. Le rejet non motivé de ce fait historique s'accorde du reste avec d'autres jugements de Müller à l'égard de Boris. D'après son manuscrit russe sur les troubles civils: *Лѣтописъ о мятежахъ и о раззореніи Московскаго государства* il trace de la politique intérieure de Godounoff un tableau à faire honte à l'humanité, et cependant il ajoute avec le plus grand calme: «il est inutile de rechercher ici si la piété de Boris était feinte ou sincère" comme si c'était là le lieu de faire la moindre recherche sur la «piété sincère" de cet homme! Veut-on voir comment agissait l'usurpateur? écoutons Müller: «comme on ne parvenait pas à fomentier des querelles entre les principales familles de Moscou, on suggéra à leurs serfs et à leurs employés de porter des plaintes contre leurs maîtres, plaintes sur lesquelles ceux-ci étaient saisis et jugés selon le bon plaisir du Tsar. Ce fut un valet du prince Dmitri Schestounoff qui, le premier, se servit de ce moyen: il reçut pour récompense le titre de Sin Boyarski et des propriétés. Cela excita plusieurs autres à marcher sur ses traces. Ils s'associaient cinq ou six et se concertaient entr'eux à qui jouerait le

rôle de plaignant et appuyerait la plainte contre le maître. Leurs accusations étaient acceptées dans tous les cas. Le maître en appelait-il au témoignage de ses autres serviteurs, ceux-ci étaient soumis aux plus cruelles tortures jusqu'à ce que la douleur arrachât d'eux une déclaration conforme à la plainte, ou les fit succomber. C'est ainsi que procédait Tibère, c'est ainsi qu'agissait Boris. Les choses allèrent si loin, que des gens de la classe inférieure, alléchés par l'espoir d'une récompense, s'accusaient les uns les autres: les prêtres et les moines eux-mêmes ne furent pas exempts de cette contagion. Les femmes dénonçaient leurs maris, les enfants leurs parents. Jamais on ne vit en Russie semblable démoralisation. Jamais les liens sociaux ne furent aussi honteusement relâchés et brisés". (Müller, V:105). Certes, après un pareil tableau, on peut exprimer cette vérité cynique: "il est inutile de rechercher si la piété de Boris était feinte ou sincère!"

(37) Page 55. Hermann III:448. Müller V:108—115.

(38) Page 56. Margeret (p. 96) et Bussov (p. 40—42) disent aussi que le projet du Tsar était de donner sa fille en mariage à Gustave.

(39) Page 58. Boris retira sa faveur à Gustave parceque "er undienliche Reden vorbrachte, daraus wohl zu erspüren, dass der gute Herr sich entweder verstudiret (wie er denn ein gelehrter Herr war) oder zu viel geprümet haben musste" (p. 42). Il dit, en même temps, que le duc ne pouvait se séparer de sa maîtresse, la femme de Kater qu'il avait emmené avec lui de Dantzic en Russie avec son époux "der Katerschen, welche er sammt ihrem Ehemanne aus Danzig mit nach Russland gebracht, nicht trennen konnte."

(40) Page 59. Karams. XI:35—42. Selon Margeret (p. 96), Gustave fut envoyé en exil à Ouglitche avec une pension de 4000 roubles.

(41) Page 59. Dans son article intitulé: *Die Gesandtschaft des Polnischen Kanzlers Leo Sapieha nach Russland, 1800* (Uebersicht, II:1—13), Adelung donne d'après les relations

manuscrites de cette ambassade le détail suivant: Léon Sapishka avait 700 chevaux, Warszeurcki, 150 et Pielgrzynowski, 70. Quand après avoir traversé les frontières russes, l'ambassadeur renvoya en Pologne une partie de ses gens avec plus de 100 chevaux, sa suite se composait encore de 140 gentilshommes, 300 domestiques et 440 palefreniers et cochers.

(42) Page 60. Karams. XI: 42.

(43) Page 62. Sur cette ambassade anglaise envoyée par la reine Elisabeth au Tsar Boris afin de maintenir dans une situation prospère le commerce entre les deux pays, nous ne trouvons rien, sinon ce renseignement relatif au cérémonial (Rosvèdnaia): Le 8 Mars 1601, l'ambassadeur obtint une audience du Tsar. Il fut reçu par le Kn. Daniel Borissovitch Primkoff Roslofski. Le Stolnik K. Boris Mich. Lykoff vint l'inviter à dîner à la cour, et il fut servi à table par le Knees Vassili Mich. Lykoff. (Müller, V: 138). Sur les relations de Boris avec l'Angleterre voyez Karams. XI: 93.

(44) Page 62. Karams. XI: 142. Margeret, 105—108.

(45) Page 63. Plus loin, Massa, par erreur, le qualifie d'allemand. C'est le même personnage dont Bussov, (ou Bär, selon Karamsine) rapporte le témoignage contre le faux Démétrius. Ce témoignage est reproduit par Karamsine (XI: 419): *„Un apothicaire Hollandais, Arend-Clausend, qui passa quarante ans en Russie, au service d'Ivan, de Godounoff et de l'Imposteur, avait connu et vu journellement Dmitri dans son enfance, et il m'a dit affirmativement, que le prétendu Tsar Dmitri était un tout autre homme et ne ressemblait en rien au véritable, qui avait un teint basané et tous les traits de sa mère, à laquelle l'Imposteur ne ressemblait nullement."*

(46) Page 65. Bussov, témoin oculaire comme Massa, trace le même tableau de cette famine épouvantable (dans Adelung II: 67—70): *„Diese Thenerung fing an Anno 1601, und dauerte bis ins 1604 Jahr, da eine Tonne Rocken zu 10 oder 12 Florin galt, (sonst pfleget eine Tonne nicht mehr als*

ehva 12 oder 15 Mgl. zugelten) und die Hungersnoth im ganzen Lande durch und durch grösser war, als die Noth in Belagerung der Stadt Jerusalem, davon im Josepho zu lesen, dass die Juden Hunde und Katzen, Ratzen und Mäuse, ja das Leder von alten Sätteln und Schuhen, item Taubennist gefressen, und eine Landfrau vom Adel ihr eigenes Kind für grosser Hungersnoth in Stücken zerhauen, gekocht, gebraten und gegessen; Gräulicheres wird in Josepho nicht gefunden. Aber mit Gott und der Wahrheit zu bezeugen habe ichs mit meinen Augen gesehen, dass Menschen auf der Gassen gelegen, im Sommer Gras und im Winter Heu, wie das Vieh gefressen, etliche sind todt gewesen, und in den Mäulern Heu und Koth gesteckt, theils auch (bona venia) Menschenkoth und Heu verschlucket. Unzählich viel Kinder sind von ihren Eltern, und die Eltern von ihren Kindern, auch der Gast vom Wirthe und hinwiederum der Wirth vom Gast ertödtet, geschlachtet, gekochet, das Menschenfleisch klein gehacket, in Pirogen, das sind Pasteten, verbacken, auf den Markt, für ander Thierfleisch verkauft und aufgeessen, das ein Wandermann sich zur selbigen Zeit wohl hatte vorsehen, bey wene er zur Herberge einkehrte. Wie nun solcher erschrecklicher, unmenschlicher, und in einiger Region nimmer erhörter Mord aus so grausamer Theuerung und Hungersnoth verursacht auskömmt und auch in allen Gassen täglich so viel todter Leichnam, die Hungers gestorben, gefunden worden, und es dem Boris gemeldet wird, gedachte er solchem Uebel und Strafe Gottes mit seiner Schatzkammer vorzukommen, liess in der äussersten Stadt Mauern, die im circulo 4 teutscher Meilen umfassen, 4 grosse Plätze verschränken, darinnen sich täglich Morgens frühe die Armen in der Stadt Moscau versammelten, da wurd einem jeden Menschen an Gelde ein Pfennig gegeben, deren gehen 36 auf einen gemeinen Thaler. Von solchen Beneficien wurden die armen Bauersleute auf dem Lande verursacht, zu Hause alles stehen und liegen zu lassen um solch Geld auch zu

empfangen mit Weib und Kind nach der Moscau zu laufen. Es hatte sich des armen Volkes dahin so häufig gesammelt, dass täglich bey 500,000 Denninge (die machen Dreyzehen Tausend Acht Hundert Acht und Achtzig Thaler und 32 Mgl.) musten aufgehen, das währte die ganze Zeit über, und mochte gleichwohl keine Linderung der Theuerung gespühret werden. Täglich wurden auf der Strassen hin und wieder so viel 100 Todte auf Befehl des Kayzers aufgesammelt, und mit so vielen wagen hinaus geschleppt, dass es anzusehen (credas) sehr grausam und erschrecklich. Die Todten mussten von sonderlich bestellten Leuten, fein sauber abgewaschen, ein ieder in ein weiss Leinwand gewickelt, ein paar rothe Schuhe ihm angethan, und also nach dem Bostthumb (*) (ist ein Ort, dahin die begraben werden, so ohne empfangene Sacramente dahin sterben) zu vergraben hinausgeführt werden. Und sind aus solcher Kayserlichen Barmherzigheit und Speisung der Armen mit Kleidung der Todten, und die zu begraben, unzählich viel Hundert Tausend Rubel in dieser 4-jähriger Theurung aus der Schatz-Kammer verwendet worden, dass dieselbe hierdurch auch zimlich exhaustet. Wie dann die Rechnung leicht zu machen, ich auch von wahrhaftigen Canzlei-Schreibern und Kauf-Leuten berichtet bin, dass allein in der Stadt Moscou solche theure Zeit über, über 500,000 Menschen Hungers gestorben, die Se Majest. bey Lebenszeiten alle gespeiset, nach ihrem Absterben mit rothen Schuhen und weisser Leinwand bekleiden und begraben lassen. Das ist in dieser einigen Stadt geschehen, was mag wohl hin

(*) „Wahrscheinlich ИБОГІЙ ДОМЪ oder БОЖІЙ ДОМЪ, ein Armenhaus, Gotteshaus, bisweilen auch БОЖЕДОМКА genannt. Diese waren grosse einfache Gebäude, oder sogenannte Schoppen, wo todte Körper von Erschlagenen, oder sonst eines gewaltsamen oder Schleunigen Todes verstorbenen verwahrt wurden, bis die Kirchen-Gesetze es erlaubten sie zu begraben.“ V. Müller's Samml. Russ. Gesch. V: 357, und ЭНЦИКЛОП. ЛЕКСИКОНЪ, VI: 204.“

und wieder zu Land und in andern Städten die lange Zeit über für eine grosse Anzahl Volks an Hunger und Pest verblieben seyn, die alle aus seinem Schatz zur Erden bestätigt wurden."

(47) Page 66. "La somme que l'Empereur Boris débours pour les pauvres est incroyable, n'y ayant ville en toute la Russie, outre la dépense qui se faisoit en Mosco, auxquelles il n'envoyast plus ou moins pour la nourriture des dits pauvres. Je sçay qu'il envoya à Shmolensqui par un de ma connaissance vingt mille roubles. Il avoit cela de bon qu'il faisoit ordinairement de grandes aumônes, et beaucoup de biens aux Ecclesiastiques, lesquels aussi estoient tous pour luy. Cette famine a grandement diminué les forces de Russie et le revenu de l'Empereur." Margeret, page 108.

(48) Page 67. Les envoyés russes étoient le gentilhomme Rgfsky et le diak Dmitrieff. Pour le réglemant des frontières en Laponie, la cour de Danemark avoit envoyé en 1601, à Moscou, Eske Brock, Kharles Bryske et Siméon de Salinga.

(49) Page 69. "Das Spionirsystem wurde allgemein. Diener brachten Angaben gegen ihre Herren vor, Mönche, Popen, Diakone, Oblatenbäcker gegen Leute jeglichen Standes—Weiber gegen ihre Männer, Kinder gegen ihre Väter. Auch in wilden Horden, sagt ein russischer Chronist, herrscht kein so grosses Uebel; die Herren wagten ihre Sklaven nicht anzublicken, noch Angehörige aufrichtig unter einander zu sprechen, und wenn sie sprachen, so verbanden sie sich gegenseitig durch einen furchtbaren Eid zu unverbrüchlichem Stillschweigen." Herm. III: 454.

(50) Page 69. Karams. XI: 105.

(51) Page 70. Karams. XI: 156.

(52) Page 71. Selon Margeret (page 108), la suite du duc Jean se composait de 200 personnes, sa garde de 80 mousquetaires et d'autant de hallebardiers: en tout 380. Le voyage du prince danois est amplement décrit dans l'ouvrage: *Wahhafte Relation der Reussischen und Muscovitischen Reysen*

und Einzug dess Durchleuchtigen..... Herrn Hertzog Johannsen dess jüngeren..... Zu Magdeburgh, bey Johan Franchen. Anno CIO IO. CIIL in 4°. Voyez sur ce livre rare Adelung II : 111—126.

(53) Page 74. Man hat auff dem Schlosse, von der Keyserinnen vnd Frewlin, noch Frawenzimmer niemand gesehen, auch hat Ihr. F. G. derer selbst keine gesehen, *es kann aber wol seyn, dass sie am verborgnen ort gestanden, vnd Ihr. F. G. ruff vnd abzug angesehen.* *Warkafftige Relation*, Ad. II : 118.

(54) Page 74. Un usage sévère défendait à toute jeune fille de se montrer aux regards de son futur époux, avant la cérémonie des fiançailles. Cependant Xénie et la Tsarine, *placées dans un lieu secret*, purent voir de loin le jeune Duc." Kar. XI : 61.

(55) Page 75. Les Russes nomment les Lithuaniens Латыши. Massa fait probablement allusion à quelque sobriquet injurieux tiré de ce terme qui, dans l'acception où on le prend ici, signifie barbare, étranger. Bussow appelle «Lathischen und Fuhrleute» les serviteurs des Livoniens et des Allemands protégés par Boris. (Adelung, II : 60).

(56) Page 77. Le prédicant du duc, Jean Lund, est peut-être l'auteur de l'ouvrage cité: *Warkafftige Relation etc.*

(57) Page 78. Karams. XI : § 1—68; Müller, V : 140—157.

(58) Page 79. Karams. XI : 101; Müller, V : 159—168; Adelung, II : 136—144, d'après la *Relatio* de Jean Brambach, secrétaire de l'ambassade.

(59) Page 80. Karams. XI : 72; Müller, V : 168. L'ambassadeur persan Latschin Bouk était déjà arrivé à Moscou le 28 Aout 1603; mais c'est le 4 Septembre qu'il eut son audience officielle. C'est donc cette dernière date que Massa confond avec celle de l'année.

(60) Page 80. Massa à ici en vue la bande de Chlopko. Karams. XI : 153; Hermann, III : 460; Müller, V : 126.

(61) Page 81. Karams. XI : 157.

(62) Page 83. Karams. XI : 78.

(63) Page 84. C'est Siméon Godounoff qui fut envoyé par le Tsar vers les Nogais. Karams. XI : 106.

(64) Page 84. Pour l'histoire du faux Démétrius on peut voir: Karams. XI : 160—468; Müller, *Sammlung russischer Geschichte*, 1732, V : 194 et suiv.; Hermann, III : 462 et suiv.; Gérard Grevenbruch: *Tragoedia Moscovitica, sive de vita et morte Demetrii, qui nuper apud Ruthenos imperium tenuit, narratio, ex fide dignis scriptis et litteris excerpta. Coloniae Agrippinae apud Gerardum Grevenbruc. Anno 1608 et 1609. 8^{vo}*. Pierre Petrejus: *Historien vnd Bericht von dem Grossefürstenthumb Muschkow... Mit dem neulich vorgelauffenen Auffrühren vnd Händeln von den dreyen erdichteten Demetrijs... beschrieben vnd publiciret Durch Petrom Petreivm de Erlesvnde. Lipsiae Anno MDCXX. 4^{to}*. (Voyez Adelung II : 238—258.) H. G. Peyerle: *Beschreibung der Moscouitten Rayss, welche Ich Hanns Geörg Peyerle, von Augspurg, mit herrn Andreasen Nathan, vnd Matheo Bernhardt Manlichen dem Jüngern, Ady 19 Marty A^o. 1606 von Crachaw aus, angefangen, vnd was wir warhafftiges gehört, gesehen vnd erfahren, alles aufs khürzest beschrieben, bis zue vnserer Gottlob wider dahin ankunfft den 15 Decembris Anno 1608. (Ad. II : 184—198.)* Enfin, les auteurs déjà cités: Margeret, Bussov (dont la chronique est attribuée au pasteur Martin Bär, par Karamsine) et l'auteur de la *Légende*. Il existe, au British Museum un exemplaire unique d'un petit livre de Henry Brereton, intitulé: *Newes of the present Miseries of Rushia: occasioned by the late Warre in that Countrey. Commenced betweene Sigismond now King of Poland. Charles late King of Sweethland. Demetrius, the last of that Name, Emperour of Rushia.... London, Printed for John Bache... 1614. in 4^o*. Si cet opusculé, imprimé en caractères gothiques (*black-letter*) a une haute valeur aux yeux des bibliophiles, il n'est au point de vue historique qu'une ridicule rapsodie. Le contenu est aussi curieux que le contenant. Que l'on en juge par ce résumé des points

principaux que nous esquissons rapidement d'après le fac-simile publié par Harris. Dmitri succède immédiatement à son père Vassili, mais à cause de la cruauté de son père, il est l'objet de la haine du peuple. Il cherche alors à affermir sa position par une alliance plus étroite avec la Pologne, et il prend la résolution d'épouser une polonaise de la race de Sigismond. Il se rend à la cour de Pologne pour y chercher sa fiancée et laisse à Moscou comme régent de l'empire son ami *Tragus* (!) qui avait été antérieurement en Pologne chercher le portrait de la future. Le roi et la reine accompagnent le Tsar jusqu'aux frontières, quand il retourna en Russie, et Dmitri amène avec lui une garde polonaise de 6000 hommes. Ce corps d'armée accomplit une foule de vexations et d'insolences qui augmentèrent encore le mécontentement des Moscovites. Mais ce qui le porta au comble, c'est l'audace d'un gentilhomme polonais qui déshonora la fille d'un marchand russe. Le père irrité se rendit auprès du Tsar et lui débâta la philippique suivante; etc. Le Tsar fut tellement courroucé de cette harangue qu'il repoussa, à coups de pied, le père et la fille et fit jeter toute la famille en prison. Par une conduite semblable, le joug du souverain devint trop lourd à porter pour ses sujets (!). Les premières étincelles du mécontentement furent soufflées par *Knesewansusce* (Knés Ivan Schouisky, que Brereton partout ailleurs nommé *Vansusce*), au point que Dmitri dut se résoudre à faire appaiser ses sujets par quelques nobles de sa cour. Par ce moyen, les moscovites parurent bientôt pacifiés, mais non pas satisfaits, le marchand, sa femme et sa fille avaient été délivrés, mais non pas dédommés, une condamnation prononcée contre le coupable, ne fut pas exécutée, une satisfaction promise ne fut pas donnée, de sorte que ce feu couva pendant quelque temps, sans être éteint "to be pacified, not appeased, the Marchant, his Wife, and daughter delivered, not contented, a punishment upon the offender imposed, not executed, a satisfaction promised, not performed, so that this fire was for a time

smothered, not extinguished". Enfin la conspiration éclata contre le Tsar et sa garde polonaise. Glasco, un secrétaire qui avait particulièrement la confiance de Dmitri, trahit son maître et fit entrer les conjurés dans le palais, où ils firent un massacre général des Polonais. Un fidèle serviteur trouva cependant le moyen de faire fuir le Tsar déguisé en serf et la Tsarine cachée sous des habits d'homme. Les fugitifs réussissent à gagner *Colloga*, une principauté où ils trouvèrent de l'appui. *Vansusce* avait fait enterrer le corps d'une des victimes qui avait de la ressemblance avec le Tsar assassiné en le faisant passer pour être le corps de ce dernier.

Après cela, vient un long récit de la prise par artifice et du procès de Tragus, l'ami de Dmitri, *Vansusce* est proclamé Tsar. Dmitri, pendant ce temps, se rendit en Pologne et en revint avec une armée pour revendiquer ses droits. Il fit des progrès tels qu'il mit bientôt le siège devant Moscou. L'usurpateur Schouisky envoie demander du secours au roi de Suède, Charles, qui lui dépêche 12000 hommes commandés par un certain *Pontus de la Guard* « a french captain, a man of more fame then Worth among them ». Pendant que Dmitri était campé avec son armée devant Moscou, il reçoit la visite de sir Robert Sherly, ambassadeur du Sophi de Perse, qui vient pour former une alliance de tous les princes chrétiens contre les Turcs. Sur ces entrefaites, il s'élève un mécontentement parmi les Moscovites qui aimaient mieux subir la tyrannie de leur jeune souverain légitime, que celle de l'usurpateur *Vansusce*. Celui-ci fait tous ses efforts pour retenir les habitants dans sa cause, jusqu'à l'arrivée des Suédois. A cet effet, il envoie un agent à Démétrius pour lui offrir de faire sa soumission. Démétrius conçut de la défiance d'une offre pareille, cependant il feignit d'y croire. Mais, en revenant à Moscou, l'envoyé de Schouisky y répondit le bruit que Démétrius n'était par le véritable Tsar. *Clasco* qui avait autrefois trahi Démétrius avait maintenant, par suite de quelque dépit, noué une correspondance secrète avec lui: mais ses

renées sont découvertes, et il est mis à mort. Par l'approche des Suédois, Démétrius court le risque d'être pris entre deux feux. Dans cette occurrence, il se laisse persuader par un vaillant de Russes restés fidèles et résolu de fuir avec eux sans bruit, la nuit, à travers l'armée suédoise en abandonnant l'armée polonaise à son sort. La tentative réussit, et le Tsar vint pour la seconde fois à Kalouga. Sigismond envahit la Russie avec cent mille hommes de troupes de diverses nations: Tartares, Livoniens, Courlandais, quelques compagnies d'Anglais, d'Écossais et d'Allemands et un grand nombre de Cosaques. *Vansusce* demande au roi de Suède un supplément de secours: alors de nouveaux auxiliaires arrivent sur le terrain et entr'autres mille français, sous le commandement de Monsieur *La Ville* qui assiège la ville d'Ariova (P) exploit que Brereton décrit en détail (*). Il est suivi de la défaite des Suédois sous la conduite de *Pontus de la Gardie*, par les Polonais commandés par *Cholsosce*, défaite après laquelle Démétrius part de nouveau avec 100.000 hommes, de Kalouga, et vient assiéger Moscou d'un côté, pendant que *Cholsosce* l'investit de l'autre avec 10.000 Polonais auxquels Sigismond s'empresse d'en adjoindre encore 40.000. La famine se fait bientôt sentir dans la ville. Schouisky perd courage; il craint journellement d'être trahi par ses propres amis, "if we may call treason, to betray a traitor" dit Brereton. Les nobles se saisissent de Schouisky pendant un conseil qu'il tenait avec eux et le livrent aux Polonais. "O, s'écrie Brereton, had the unkinde and unstable Muscovite delivred this usurper unto their lawfull Emperour Démétrius that lay on the other side the citie, and had brought him in with their

(*) Pierre de Laville se trouvait comme chef d'un régiment d'infanterie française sous le commandement de Jacques de la Gardie, fils du célèbre Pontus de la Gardie. Après son retour dans sa patrie, il écrivit une relation intitulée: *Discours sommaire de ce qui est arrivé en Moscovie, depuis le règne de Ivan Vassilivitch, empereur, jusques à Vassili Ivanovitch Schouisky*; par Pierre de Laville, sieur de Dombaste. Adelung III: 223—226.

submission und acknowledgement of allegiance, they might have had the hand of God to have fought for them, and haply in short time recovered their former place and glory." Moscou est occupé par les Polonais qui se mettent à battre aussi l'armée de Démétrius. Celui-ci se rend de nouveau à *Colloge*, mais abandonné de tous ses partisans, il est obligé de fuir de ville en ville et enfin, il périt assassiné par un Tartare: c'est là du moins, ce que Brereton a entendu dire, *Vassusce* est livré au roi de Pologne qui le retient captif au château de Waringborough "where he yet lives a miserable captive". Voilà comme on écrit l'histoire!

(65) Page 85. Bussov fait aussi mention de cette particularité. Il fait dire à Démétrius dans un de ses messages aux habitants de Moscou: "wie er auch einmal mit dem Litauischen Canzler, Herr Leo Sappia, als der für einen Gesandten vom Könige aus Polen an Boriss abgefertigt, mit in der Moskau gewesen, und seinem Verräther den Boriss mit grossen Schmerze, die er doch verbeissen müssen, auf seinen Väterlichen Erbstuhl sitzen gesehen." Adelung, II : 73.

(66) Page 87. Suivant la *Vntterthenigste Relation* de l'envoyé autrichien, le Baron Henri von Logau, sa mission n'avait aucun rapport avec le faux Démétrius. Massa ne dit rien des efforts que, suivant Bussov et Petrejus, le Tsar Boris aurait faits pour cacher à l'ambassadeur par un étalage de magnificence, les tristes effets de la longue famine. (Adelung, II : 70). Le fait avancé par Bussov est contesté par Müller (V : 173), et par Karamsine. Sur cette ambassade de Logau, voyez Adelung II : 146—156 (Cfr. aussi p. 135) qui discute aussi une assertion de Tectander.

(67) Page 87. Müller (V : 116) donne une traduction du contrat passé par écrit et sous serment entre Dmitri et Mni-chek: il en avait découvert une version russe dans les archives de la ville de Tcherdin. Ce traité était de la teneur suivante Dmitri Ivanovitch, par la grâce de Dieu, Tsarévitch de toute la Russie, Prince d'Ouglitch, Dimitroff et autres principautés,

seigneur et héritier patrimonial de tous les états russes fait les promesses suivantes :

1° Aussitôt après son avènement au trône, il épousera Marina et paiera à son père une somme d'un million de ducats de Pologne. Il enverra à la future une somme convenable, en ducats, pour la défrayer de son voyage et pour la mettre en état de paraître à Moscou avec l'éclat d'une fiancée impériale. Lorsque des envoyés du Vaivode ou de sa fille viendraient à Moscou, le Tsar ne les empêchera point de retourner, il s'empressera plutôt de leur témoigner sa faveur par des présents.

2° Il s'engage, aussitôt après la prise de possession du gouvernement, d'envoyer une ambassade au roi de Pologne, pour demander à ce monarque son consentement au mariage projeté.

3° Il donne à la future en toute propriété les deux principautés de Grand-Novgorod et de Pskoff, avec tous les bourgs et villages qui y appartiennent, ainsi que leurs habitants, de quelque rang ou condition qu'ils puissent être, avec tous et mêmes droits que le Tsar Ivan Vassiliévitch possédait sur ces domaines, sans réserve d'aucun de ces droits. Cette donation sera ratifiée à Moscou, après le mariage, par un acte écrit et scellé du sceau impérial, et sortira ses effets, même s'il n'advenait point de postérité dudit mariage. La fiancée, en qualité de future Tsarine, gouvernera les deux principautés par des gouverneurs et des employés, nommés par elle, et d'après son bon plaisir et l'administration de la justice s'y fera en son nom. Elle aura le droit d'y concéder des domaines à ses serviteurs et d'en aliéner des parties à son gré. Elle aura le pouvoir, si tel est son désir, de fonder, dans ces deux principautés, comme dans un domaine propre, des églises et des monastères de la religion catholique et romaine, d'y installer des évêques et des prêtres, d'y ériger des écoles et d'assigner des revenus à ces institutions. Il lui sera également octroyé d'avoir auprès d'elle, à Moscou, des prêtres catholiques romains et d'y exercer librement le culte selon les rites de l'église ro-

maine. En même temps, le Tsarévitch se propose d'employer tous les moyens en son pouvoir, et quelles que soient les difficultés qu'il puisse rencontrer, pour rétablir dans tout l'empire Russe la religion catholique romaine et pour ramener tous ses sujets dans l'église de Rome.

4° Si, par suite de quelque opposition de ses sujets, le Tsarévitch fût empêché d'exécuter ses engagements en moins d'une année, le Vaivode de Sandomir et sa fille seraient, de leur côté, déchargés de leurs promesses, à moins qu'ils ne consentissent à donner une année de prolongation. Le Tsarévitch confirme cet acte par sa signature et par son serment qu'il prête en présence de quelques ecclésiastiques, et réitère en même temps sa promesse de vouloir ramener tous les Russes dans le sein de l'Église catholique. Fait à Sambor, le 25 Mai 1604.

(68) Page 88. Karama. XI : 170—176. Quant à l'attachement de Démétrius à l'église romaine, Hermann (III : 464) le confirme par plusieurs passages.

(69) Page 89. Les Hetmans des Cosaques du Don, André Korélla et Michel Niéshokosch sont les premiers qui, à l'exemple de Sigismond et des Grands de Pologne, se tinrent pour convaincus de l'authenticité du personnage de Démétrius. L'Hetman Stanislas Zolkiewski joua aussi un rôle important.

(70) Page 90. Hermann III : 467.

(71) Page 91. Massa exagère de beaucoup le chiffre de l'armée de Boris. Bien qu'il prit les mesures les plus rigoureuses, il ne parvint, en six semaines, à réunir à Briansk que 80,000 cavaliers. (Hermann III : 468). Karamsine (XI : 208) en parle en ces termes : Ces mesures, ces menaces, ces propositions réunirent, dans l'espace de six semaines, *cinquante mille* hommes à Briansk, au lieu d'un demi-million qui, en 1598, s'était armé à la simple invitation du Tsar, alors *de la Russie*. Et il ajoute en note (196) : « Margeret, qui se trouva lui-même à l'armée de Boris, dit p. 114, qu'elle était composée de 40 à 50,000 soldats. — D'autres, comme Ko-

biertzky, p. 59, Loubensby, p. 37, et Peyerle parlent de 60,000. — Bär (Bussow) en fait monter le nombre à 200,000 hommes."

(72) Page 92. Adelung dit de ce moine Grichka Otrépief (II : 64.): "Est ist merkwürdig, dass bei allen Polnischen und andern ausländischen Schriftstellern Otrepiw und der Pseudo-Démétrius immer als Zwei verschiedene Personen genannt werden, während bei Russischen Quellen nie der geringste Zweifel vorkommt, dass der falsche Démétrius früher Otrepiw geheissen, und mit jenem Mönche eine und eben-dieselbe Person gewesen sei." De toute la suite du récit de Massa il résulte que celui-ci n'a jamais douté un instant de l'identité de Grichka Otrépief et de Dmitri. Adelung lui-même (p. 213) rapporte le témoignage de Pierre Paterson, un écossais qui se trouvait en Russie à l'époque de Dmitri et qui le nomme "le moine Griska Trepeia." Suivant Bussov, "Chrischa Altrepia" alla rechercher, aux frais des Godounoff, un jeune homme qui, par l'âge et le physique, eût de la ressemblance avec le Démétrius assassiné.

(73) Page 95. "In der Cammarischen Wollust (Kamaritische Wolost) so viele tausend Bauern mit Weib und Kindern nur bey einem Beine an die Baume hängeten, dieselben mit Kugeln und Pliczen durchschossen, das jämmerlich und erbärmlich anzusehen war". Bussov, 128. Adelung, XI:73.

(74) Page 96. La publication de l'histoire du moine Grichka Otrépief ne fut d'aucune utilité à Boris pour diminuer le nombre des adhérents de Dmitri. Personne *ne voulait* connaître la vérité. (Hermann III:466). Müller (V:181—219) donne la biographie de Grichka Otrépief d'après les relations russes.

(75) Page 97. Karams. XI:201 (189).

(76) Page 98. Karams. XI:212.

(77) Page 99. Peyerle raconte ainsi la vaillante conduite de Dmitri dans le second combat que lui livrèrent les Russes: "sprunge er selbst, sizent avf einem Castani braunen Türcki-

schen Pfort, mit einem bloßen pallasch in der hand, vor dem ersten hauffen auff dem feindt zue, darmit den andern desto bessers hertz zu machen, welches sonsten wenig gehört wirt, dass dass haupt Jun schlachten den angrif thut." Peyerle (Ad. II:187).

(78) Page 101. Karams. XI:219.

(79) Page 107. Karams. XI:229.

(80) Page 114. Bussov raconte ainsi la réception de Basmanoff par le Tsar: "Als er für den Kayser erschien, verehrte der Kayser selbst ihm mit eigener Hand eine güldene Schlüssel, 6 Pfund schwer und voller Ducaten, sagte: Dieses soll er als ein Ritter für seine männliche Thaten zu einer gnädigen Erkenntniss annehmen, und ihm also, wie nun geschehen, treulich dienen. Nebst diesem liess der Kayser ihm noch geben 2000 Rubel an Denningen, seynd 5555 gemeiner Thaler und 20 Mgl. Dergleichen vielerley silberne Geschirre. Machte ihn zum grossen Herrn im Lande. Gab ihm viel Land und Leute. Erhub ihn unter seine Reichsrathe und machte ihn sehr hoch und gross, wurde auch von jedermann sehr lieb und werth gehalten." Pag. 123. (Ad. II : 72).

(81) Page 114. *Légende*, page 4.

(82) Page 116. "Boritz mourut soudainement *non sans soupçon d'avoir pris du poison.*" *Légende*, pag. 3.

"Aber ihres Ansehens nach (weil die untreue allzugross) fast alle Hoffnung wider den Feind zu stehen, vielweniger Victoriam zu erhalten, verflossen, erschreckte der Boriss hierobdermassen, dass der auch in Zweifelmuth fället, *und sich selbst mit einem eigenommenen Gifft ertödtet und ums Leben bringt.*" Bussov, pag. 135 (Ad. II : 74). Bussov et Massa, d'accord avec les relations russes, fixent la mort de Godounoff, au 13 Avril, vieux style.

L'auteur anonyme de la *Lettera scritta in Arcangelo a dì 4 luglio* 1605. (Adelung II : 162—166), avance que Démétrius, arrivé aux approches de Moscou, conseilla à Boris de se démettre volontairement de sa dignité souveraine et de se re-

rer dans un monastère. Mais Boris, désirant s'épargner cette honte, prit du poison et mourut le 18 Avril, vers les quatre heures de l'après-midi et d'une manière si subite, que les secours des médecins arrivèrent trop tard.

Le jésuite Polonais André Lawicki, qui faisait partie de la suite de l'imposteur Démétrius (Adelung, II : 166—172), annonce au père provincial, Stanislas Grodzicki, à Varsovie, dans une lettre datée de Moscou, 16 Août 1605, que Boris est mort d'un crachement de sang ou apoplexie.

Peyerle assure que Boris mourut de terreur en apprenant que l'usurpateur s'approchait de la capitale, cependant il ajoute viel wollen aber sagen, dass er Ime selbs mit Gieft vergeben habe. Page 191. (Adelung, II : 188).

„Etliche mainen, dass er Ime selbstem wegen der Falschhait und Verrätherey seiner Kriegs Obristen das Leben abgekürzt, Ettliche halten dafür, dass andere Ime vergeben haben, hievon ist kain Gewishait, allain, dass er geschwindt darauff günden” Paterson. (Adelung II : 214).

De Laville, que nous avons déjà cité, dit qu'il est constant que Godonnoff s'est ôté la vie en prenant du poison (Adelung, II : 224).

„Boris Fédrovitch s'abandonna au désespoir et, ayant préparé du poison, il le prit et se délivra ainsi du fardeau de la vie” c'est ce qu'on lit dans l'ouvrage: *Beschryvinge van Moscovien ofte Ruslant: gestelt in twee deelen. Waer van het eerste tracteert van den stant des Rycks, ende op wat tyt deselve eerst bekend is geweest: met een sort verhael van t gene daer te lande, zedert tot noch toe meest ghepasseerd is. Het tweede van der Moscoviten ofte Russen Religie, Ceremonien, Wetten, Policyen, ende Crychs-handel: Beschreven door J. Danckaert. Tot Amsterdam, by Broer Jansz... Anno 1615.* in 4°. page 23. Je donne dans son entier le titre de ce rare opuscule de Danckaert, afin de redresser une erreur commise par le minutieux Adelung, qui semble ne pas en avoir connu l'édition originale. Il cite (II : 293) d'une manière abrégée

et inexactement l'édition in 4°, tandis qu'il cite *in extenso* la réimpression, tout aussi rare, de 1652. in 12°. Une faute d'impression qui s'est glissée dans l'introduction de cette dernière a conduit Adelung à une conclusion erronée.

Après avoir dit, d'après Danckaert, que celui-ci avait accompagné en Russie le Capitaine Suédois Jacques Pontus de la Gardie, en l'année 1606, mais qu'il avait dû retourner de Moscou en Hollande pour cause de maladie, Adelung continue: Einige Jahre später (wahrscheinlich 1611, du er als Augenzeuge von der Thronbesteigung von Michael Fédorovitch spricht), begleitete er als secretaire den Baron van Luyt auf seiner Gesandtschaftsreise nach Moskau." Dans la note 249, il ajoute: "Scheltema nennt zwar diesen Gesandten nicht; Danckaert sagt aber von ihm dass er: *„eenige* (quelques) *reyse naer Moskovien heeft aengenomen.*" Mais l'original dit *eene* reyse, un voyage.

En outre, le texte hollandais ne signifie autre chose sinon que le Baron van Luyt entreprit un voyage en Russie, voyage dans lequel Danckaert l'accompagna en qualité de secrétaire, sans faire entendre le moins du monde qu'il s'agissait là d'une ambassade. Notre assertion, basée sur des recherches dans les papiers officiels, prouve clairement que Scheltema n'avait pas à parler du voyage particulier du baron van Luyt.

Pour ce qui concerne le contenu de l'ouvrage de Danckaert, on peut dire que les renseignements qu'il donne sur les mœurs des Russes sont empruntés, avant tout, à Herberstein (il n'oublie pas même l'histoire du fameux Jordan qui estropie sa femme russe par pur amour!) et à Petrejus, dont il copie, pour ainsi dire, littéralement la description des armes dont on se sert en Russie. Mais comme le livre de Danckaert apparaît pour la première fois chez Adelung dans ses *additions* restées inachevées et qu'il était destiné à être plus amplement mis en œuvre par cet auteur, nous en donnons ici quelques extraits pris dans les parties où Danckaert parle comme témoin oculaire, au risque de publier des choses déjà rapportées

illeurs. Peut-être aussi Adelung trouvait-il que Danckaert avait fait un tableau trop sombre des mœurs des Russes à cette époque. Mais l'histoire n'est pas un traité d'esthétique, et Danckaert n'a qu'à se justifier lui-même devant le tribunal de la critique.

Page 45. *Sur la manière de prier des Russes.* A l'époque où je vins pour la première fois en Russie avec le sieur de la Gardie, étant arrivé à Novgorod, je fus logé tout seul dans une chambre où l'image de St. Nicolas se trouvait posée dans un coin. En y arrivant le soir, je n'avais pas remarqué cette image et comme en Russie on n'a point de bois de lit, j'avais étendu ma couchette à terre en travers de l'endroit où se trouvait l'image. Le matin, au point du jour, pendant que j'étais encore au lit, je vois entrer dans la chambre, d'abord quelques hommes, puis des femmes, des jeunes filles et des enfants qui s'arrêtent devant ma couche et se mettent à baisser la tête, à faire des signes de croix et à prier. Ne sachant point qu'il y avait là une image et ne pouvant parler avec mes visiteurs, je fus très étonné et m'imaginai que tout cela se faisait en mon honneur, parce que nous étions venus dans le pays pour leur venir en aide. Mais en me levant, j'aperçus l'image et compris de suite de quoi il avait été question.

Pendant plusieurs jours ils continuèrent à venir; mais comme ils m'éveillaient souvent, j'attachai, le soir, la porte avec des liens afin qu'ils ne pussent plus entrer, ce qui leur fit jeter les hauts cris et proférer de vives plaintes; de sorte que je fus obligé de les laisser venir de nouveau.

Ils ne souffrent point que l'on accroche auprès de cette image ni armes, ni mousquets, et ne peuvent supporter qu'elle soit touchée par des mains de mécréants, comme ils nous appellent. J'ai vu des soldats saisir par méchanceté une de ces images et la jeter par terre, ce qui mit les assistants dans une stupéfaction et une frénésie telles, qu'ils allèrent la ramasser en pleurant, en hurlant et en lui témoignant le plus grand respect. Celui qui vient quelque part en visite, commence

toujours, en entrant, par faire à l'image la révérence accoutumée et c'est seulement après qu'il salue les personnes présentes : à la sortie, on agit de la même manière. Leurs églises sont toutes tapissées de semblables petites images, mais en quantité telle, qu'après le sac de quelques temples par la sidatesque, je les vis entassées par milliers, les unes sur les autres. Parmi elles quelques unes étaient d'argent, d'autres entourées de cadres de même métal; aussi les soldats en formaient un riche butin. Entre ces objets pillés, il se trouvait aussi une foule de petites croix sur lesquelles on voit, d'un côté, quelques lettres russes, et au revers une figure gravée: ces croix étaient d'argent, ou dorées, ou de cuivre ou d'un autre métal ou de quelque autre substance. Jeunes et vieux, tous portent de ces petites croix pendues au cou par un cordon assez long pour qu'on puisse les prendre en main et les baiser. Les gens riches ont des croix en or ou en argent; celles du commun du peuple sont en quelque matière de moindre valeur. On y a l'habitude de se signer fréquemment et personne ne mettrait rien en bouche, soit pour manger soit pour boire, sans avoir, au préalable apposé un signe de croix l'objet croyant par là qu'il est béni sur et à l'abri de tout maléfice.

Page 49. *Leurs jours de fête.* On pourrait à peine le croire combien, en ces jours là, ils se remplissent d'eau-de-vie et d'autres liquides. J'ai vu, en ces jours-là, à Novgorod et ailleurs, des hommes étendus morts sur la rue, étouffés par la boisson, j'ai vu des femmes qui en avaient incorporé au point qu'elles s'en allaient errer derrière les rues; plusieurs restaient couchées sur le sol et, la nuit, un grand nombre d'étrangers s'y rendaient pour avoir accointance avec elles. On croirait que ces boissons fortes dussent incommoder les buveurs et que, le lendemain, ils doivent s'en abstenir. Loins de là: le matin, ils se réunissent de nouveau, en disant qu'ils sont *pochmély*, ce qui veut dire altérés ou pris de soif nouvelle; et pour l'assouvir, ils recommencent comme la veille et

ne cessent que lorsqu'ils n'ont plus assez de raison pour remplir leur coupe et la porter à leurs lèvres.

Page 55. *Dérèglements des Russes.* Les hommes y ont un grand penchant pour les femmes étrangères, mais ils n'ont d'autre désir que celui d'en abuser brutalement, ce dont je puis apporter un exemple. Lorsque j'étais à Novgorod avec le sieur de la Gardie, je me trouvai par hasard dans une certaine auberge, avec une dame anglaise qui était arrivée avec nous de la Suède. Pendant que j'étais à boire avec elle, plusieurs Russes font irruption dans la maison, me jettent dehors avec violence, et après y avoir maintenu la dame, ils assouvissent sur elle leur lubrique passion, malgré elle, malgré les cris qu'elle jetait pour appeler du secours, et ils y mirent tant de brutalité, que de 17 ou 18 qu'ils étaient, ils abusèrent d'elle l'un après l'autre. Je fus obligé d'appeler du monde au secours; alors nous enfonçâmes les portes par force et nous chassâmes toute cette canaille qui s'enfuit dans tous les coins et recoins. La dame fut délivrée et put nous apprendre le traitement bestial qu'elle avait subi de la part des Russes. On peut en conclure que cette nation doit, en toute justice, être appelée la nation la plus barbare de la terre puisque ni la rigueur de son climat, ni la nature, ni la pudeur, ni l'amour que l'on doit au prochain, ni (ce qui devrait les émouvoir au dessus de tout) la crainte de ce Dieu qu'ils semblent honorer avec une superstition extérieure, ne peut leur inspirer l'horreur de forfaits aussi odieux.

Page 55. *De leur penchant excessif pour la boisson.*

De toutes les nations de la terre, la nation russe est, de l'avis de plusieurs, celle qui commet la plus d'excès dans le boire. Ces excès même sont tels qu'un grand nombre de gens en meurent subitement. Il y a quelques années, un ambassadeur Russe était venu en Suède auprès de feu le roi Charles, de la part du Tsar pour terminer quelques affaires. Il se logea à Stockholm dans la meilleure auberge, et comme on lui présentait, le soir, diverses sortes de boissons telles

que des vins d'Espagne, du Rhin ou autres, il les refusait toutes et ne buvait, selon son habitude, que de l'eau-de-vie. Celle qu'on lui offrait lui parut excellente, et sans songer qu'elle avait pour base le vin, tandis que celle qu'il buvait en Russie n'est qu'une distillation d'eau et de grain, il en consumma ni démesurément qu'au jour où il devait se rendre à l'audience royale, on le trouva mort au matin. Ce cas arrive souvent parmi les gens du peuple qui se rendent chaque jour dans un endroit qu'ils appellent *caback* et où l'on vend de l'eau-de-vie, de l'hydromel, de la bière; ceux qui tiennent ces établissements ont l'autorisation exclusive de débiter des boissons au public et la moitié de leurs profits appartient au Tsar. On ne saurait croire ce que l'on boit et ce que l'on consomme dans ces *cabacks*; quand un buveur y a dépensé tout l'argent qu'il portait sur lui, il y laisse son habit en gage et boit de nouveau pour la valeur que le tavernier donne à l'habit. Bien souvent on en voit qui y ajoutent leur bonnet, leurs bottes, leur chemise, tout ce qu'ils portent sur eux, enfin, et qui s'encourent tout nus à leur demeure. On passe rarement devant un de ces bouges, sans en voir sortir un bon nombre, dont l'un est nu comme ver, un second en chemise, un troisième à moitié vêtu encore, et le plus souvent ils sont dans une tel état d'ivresse qu'il leur est impossible de regagner le logis. J'en ai vu plus d'une fois qui, après avoir bu tout leur avoir, avaient été jetés sur la rue et gisaient là étouffés dans la neige, où ils mouraient au bout d'une demi-heure, sans que les passants en prissent aucune pitié. *Cemcas* est très fréquent, surtout quand ils réussissent à se procurer de l'eau-de-vie arrivant des Pays-Bas; quoique n'étant pas aussi forte au goût que celle de leur pays, cette eau-de-vie, produite par la distillation du vin, peut, comme je l'ai fait remarquer, brûler le cœur de ceux qui la consomment avec excès, effet qui s'observe souvent aussi chez nous. Plusieurs fois, j'en ai vu, en été, qui étaient couchés tout nus à l'entrée de ces *cabacks*, et plongés dans

un tel état d'insensibilité qu'ils ne faisaient pas le moindre mouvement pour débarrasser leur corps d'une multitude de mouches et de mouchérons, insectes qui sont nombreux en ce pays et dont la piqure y est très douloureuse. Il est impossible aux Russes de sortir de ces *cabacks* sans être ivres comme des brutes: et ce ne sont pas seulement les gens de la dernière classe qui les fréquentent, mais encore des gens de qualité et des riches.

L'année dernière, en 1813, il y avait à Archangel un Gouverneur qui consommait tous les jours d'énormes quantités de boisson. Un après-midi qu'il s'était rempli, plus que de coutume encore, d'eau-de-vie et d'un certain vin d'Espagne, il mourut subitement en présence de plusieurs négociants allemands qui l'accompagnaient journellement.

Page 57. *Leur dépravation.*

Chez les Russes toutes les lois et les règlements sont en dissolution, et la plupart des péchés, quelque abominables qu'ils soient, y sont tolérés, du moment qu'ils n'occasionnent aucun préjudice au Tsar: il s'en suit que le peuple mène une vie tellement déréglée et impie que le récit seul en fait frémir. D'abord, les hommes y ont commerce avec des jeunes gens et d'autres hommes, et cela non seulement en secret, mais souvent en présence d'autres personnes, et comme pour s'en faire honneur, et ils portent souvent plus d'affection à ces jeunes gens qu'à leurs propres femmes. Les grands seigneurs et les Boyards entretiennent communément, à côté de leurs épouses, un jeune mignon qui a dans la maison une telle autorité, que les femmes en souffrent toute espèce de turpitudes sans qu'elles osent s'y opposer, de peur d'être en butte à la vengeance de leurs époux. Cela n'arrive pas seulement ainsi chez des gens d'un âge raisonnable, mais souvent aussi, comme je l'ai su moi-même, chez des hommes de soixante ou septante ans.

C'est pourquoi les étrangers qui vont dans ce pays et qui ont des jeunes gens avec eux, doivent bien veiller à ce que

ceux-ci ne soient pas débauchés dans cette nation bestiale, car on y mettra tout en œuvre : argent, promesses et autres moyens.

Et, bien que ce soit déjà là un forfait contraire à la loi divine, à la loi de nature et à la société, celui qu'ils commettent avec des animaux est infiniment plus horrible encore. Ils ne se font aucun scrupule de se livrer à cette dépravation impie et ne rougissent point de s'en vanter. J'ai connu un capitaine russe, du nom de Gregorio, qui se rendait en même temps que nous, avec sa compagnie, dans la ville de Jemuiska, pour s'y opposer à l'invasion des Polonais, en 1613. Il était tellement éhonté et corrompu qu'il se vantait quelquefois en présence de plusieurs personnes et affirmait, par serment, qu'il avait en commerce avec sept espèces d'animaux qu'il nommait. Nous le primes si fort en dégoût à cause de cela que nous ne voulûmes ni boire ni manger avec lui. Ce Gregorio était un bel homme, courageux à l'apparence, mais quand il fut en présence de l'ennemi, il montra tant de frayeur, qu'il n'y eut pas un mot à arracher de lui, mais quand, pour revenir, nous tournâmes le dos à l'ennemi et que nous entrâmes dans la ville de Colmogro, il recommença ses débauches et ses actions bestiales. On devrait s'étonner de la patience du Tout-Puissant qui ne punit pas sur-le-champ de pareilles horreurs, si l'on ne savait point *quod vindicta divina tardo incedit gressu*. Mais on s'aperçoit de jour en jour que le glaive de la vengeance céleste pend sur la tête de ce peuple; car on n'y voit plus que des destructions de villes, des meurtres, des pillages et des incendies. Pour ma part, j'ai vu brûler, jusqu'aux fondements, plus de trente villes et de deux cents villages, et selon toute apparence, le pays entrer tombera *in potestatem alterius imperii*. Mais comme cet événement est dans la dépendance du Dieu Tout-Puissant, je ne veux rien préjuger et je continue mon récit.

Page 59. *Du vol.*

A l'époque où M. van Luyt arriva pour la première fois à

Archangel, un capitaine russe vint le soir dîner avec lui. Ce capitaine, voyant que les plats et les assiettes étaient d'argent, prit adroitement une couple d'assiettes de la table et les fourra dans ses chausses. Mais on s'aperçut bientôt de leur absence, et comme on savait pertinemment que personne n'était entré dans la chambre, hormis le capitaine et son valet, nous nous empressons, après le repas, de fermer les portes de l'avant-cour et nous accusons ouvertement le capitaine d'avoir volé les objets. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'en tirer, celui-ci déclare que son valet est bien capable d'avoir pris les assiettes et qu'il les lui ferait bien rendre. Sur ce, traînant le pauvre garçon dans un coin obscur, il tire rapidement les assiettes de ses propres chausses, et les jette aux pieds du valet, puis il saisit ce dernier par les cheveux et se met à le rouer de coups comme s'il était le voleur véritable. Quoique nous ayons très bien vu comment les choses s'étaient passées, nous ne fîmes aucune observation.

Les Russes chercheront toujours à voler les étrangers de préférence à leurs compatriotes; ils s'imaginent que ce n'est pas un péché que de voler un étranger qui, selon eux, n'est qu'un païen. Mais ils sont tellement aveuglés par leur désir de posséder, que le plus souvent, ils manquent leur coup par trop d'imprudence ou de maladresse; on les prend sur le fait et on les fait punir. Si quelqu'un est soupçonné d'avoir enlevé quelque chose avec subtilité, il n'est pas permis encore de le mettre en accusation, s'il consent à baiser un crucifix en niant le vol. Mais, si jamais on retrouve en sa possession les objets volés, il est puni d'une manière beaucoup plus sévère.

Page 60, chiffrée par erreur '55. *Le mal français.*

Il ne faut pas douter que dans un pays où il se commet de si abominables excès de dépravation, il ne surgisse malgré la climat tempéré, de grandes contagions et surtout celle que l'on nomme chez nous *morbus Gallicus* ou *vérole d'Espagne*; aussi, quoique les Russes soient très ignorants et tout à fait

inhabiles dans l'art de la médecine, ils ont cependant contre ce mal un remède si actif et si salulaire que l'on s'étonne vraiment de ses effets. Mais on ne peut apprendre d'eux les noms des plantes ou des substances qui le composent; car ils font un grand secret de la recette. J'y ai connu quelques néerlandais qui, pour se guérir, avaient, dans notre pays, employé tous les moyens et fait de grands frais, et qui, en voyant les progrès de l'infection, avaient fini par perdre tout espoir de recouvrer la santé. Arrivés en Russie, ils y suivent le traitement usité et, au bout de dix ou douze jours, ils sont radicalement guéris. Ils ont passé ce temps couchés dans une étuve très chaude, traitement qui les fatigue et les affaiblit au point qu'ils ressemblent à peine à un homme quand ils en sortent. Mais peu à peu, les forces leur reviennent, et ils sont bientôt aussi bien portants et aussi dispos qu'ils l'ont jamais été auparavant.

J'ai remarqué ce détail dans leur cure: quand quelqu'un est infecté du mal dans la tête ou dans la cervelle, de façon à en avoir perdu le sens de l'ouïe, ils couchent le patient sur le côté et lui plantent dans l'oreille une chandelle allumée, dont je n'ai pu savoir la composition. Cette chandelle soutire les humeurs avec une telle énergie que le patient a bien de la peine à le supporter; après l'espace d'une demi-heure, on voit sortir de l'oreille une matière jaunâtre et dure, tout à fait semblable à un jaune d'œuf. On continue ce remède pendant trois ou quatre jours; le soulagement se fait sentir de plus en plus, et à la fin on est délivré de toute infection et complètement guéri. Quelques uns prétendent que l'on emploie de la sorcellerie dans ce traitement, mais cela n'est pas probable, car ils n'y mettent en œuvre que certaines substances et non point des mots ou des signes, comme ils le font dans une foule d'autres occasions. Pendant la cure, les patients doivent observer une diète sévère; d'ailleurs ils sont tellement abattus et affaiblis qu'ils n'ont par le moindre désir de boire ou de manger: quelquefois même, ils tombent dans une telle

atonie qu'on est obligé de leur faire prendre des cordiaux destinés à cet usage. Ils ont aussi des onguents qu'ils frottent sur les jointures des membres; tout ce qu'ils emploient, enfin, dans le traitement de ce mal, est très salulaire, comme le témoignent une foule de résultats heureux.

Page 62. *Sorcellerie.*

Il est certain que parmi les Russes, il y a une immense quantité de sorciers et de sorcières qui mettent souvent leur art en œuvre; ce qui a pu être constaté par plusieurs résidents étrangers; ceux-ci, en effet, ont encore une grande crainte de faire le moindre mal aux Russes, à moins de les tuer tout d'un coup. Voici un fait que j'ai vu, de mes propres yeux, à Colmogro: un enfant venait de tomber, par accident, dans une rivière en présence d'autres enfants. La mère et quelques autres femmes accoururent en toute hâte et se firent apporter un petit bateau, long de deux pieds environ, dans lequel elles placèrent certaines substances, entr'autres de l'encens et de la mirrhe, auxquelles on mit le feu. Le petit bateau fut posé ensuite sur l'eau, à l'endroit où l'enfant avait été englouti, et les femmes se mirent toutes à crier et à hurler, en prononçant certaines paroles que je ne pus comprendre. Tout à coup, les substances brûlant toujours, le petit bateau se mit à voguer en arrière et en avant, comme s'il s'était mis à la recherche de l'enfant, s'approchant tantôt de la rive et tantôt s'en écartant.

J'observai ce spectacle avec le plus grand étonnement et remarquai fort bien que ces mouvements ne pouvaient avoir lieu sans l'aide de la magie, car dans cet endroit, le courant du fleuve est aussi rapide que l'est chez nous une marée quelconque. Nonobstant cela, le petit bateau n'était pas entraîné et ne cessait ses allées et venues en tous sens.

Mais ces femmes, tout-à-coup, se mirent à me faire signe et à me crier de m'en aller; je n'osai, de crainte de leurs maléfices, rester là plus longtemps et je ne pus savoir quelle fut la fin de cette opération.

Voici encore un fait tout aussi certain, et dont plusieurs de nos compatriotes peuvent témoigner. Dans cette même ville de Colmogro, il y avait, dans notre logis, un Samoyède ou Lapon, nommé Chein, que nous avions retenu un soir, pour nous servir de guide le lendemain. Après son repas, il voulut s'en aller, mais nous ne lui en donnâmes pas la permission, et, dans la crainte qu'il ne prît la fuite, nous fermâmes toutes les portes et les barrières qui étaient fort élevées. Néanmoins, un instant après, on s'aperçut qu'il était hors de la maison. Le lendemain, à son retour, on lui demanda comment il s'était esquivé la veille, sur quoi il nous répondit qu'il s'était contenté d'invoquer son Dieu, et, faisant un saut, il nous affirma que cela lui avait suffi pour être dehors. La chose est fort croyable, car il lui aurait été impossible de sortir de la maison par quelque autre moyen.

Page 68. *De la neige.*

Pendant sept ou huit mois de l'année, la neige y couvre la terre à la hauteur d'un homme, et malgré cela on voyage commodément dans le pays. Quand la neige commence à tomber et qu'elle persiste pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, les paysans sont tenus de parcourir continuellement les grands chemins avec leurs traîneaux et leurs chevaux, afin de tenir ouvertes les communications d'un village à l'autre, de sorte que ceux qui viennent trouvent toujours la route tracée.

Celui qui voudrait s'écarter de ce chemin, ne pourrait s'avancer à cause de l'épaisseur de la neige. C'est pourquoi les Polonais ou d'autres qui voudraient faire une invasion en Russie sont tenus de suivre ce chemin. Mais les Russes ont inventé un moyen avec lequel, s'il était bien appliqué et si eux ne manquaient pas de courage, ils pourraient non seulement empêcher pendant l'hiver toute invasion de l'ennemi, mais encore l'inquiéter vivement et le détruire même, s'il se hasardait à entrer dans le pays. Cette invention consiste en une sorte de patin de bois, long de sept pieds environ, large d'un empan et dont le dessous est plat. Ils le lient à leurs pieds et glis-

sent sur la neige sans y enfoncer, à peu près comme chez nous on glisse sur des patins, et ils avançaient ainsi avec une rapidité qui tient du prodige. Et y eût-il sur le chemin tracé des milliers d'ennemis, ils pourraient, quoi qu'en petit nombre eux-mêmes, les harceler de tous côtés en glissant autour d'eux, et même leur causer de grands dommages en se servant de mousquets. Mais, à défaut d'armes et plus encore de courage, ils usent très peu de ce moyen. Il est étonnant que ni l'expérience, ni le temps, ni l'occasion, ni la nécessité qui, comme on dit, sait vaincre tout, n'ait pu enseigner à ces hommes la bonne manière de se servir de cette excellente invention. On les voit habituellement courir à l'ennemi avec ces patins, et armés seulement d'arcs et de flèches, sans considérer que les mousquets et les pistolets de ceux qu'ils attaquent ont une portée beaucoup plus longue. Ce système de course rapide est excellent pour faire des reconnaissances et secourir des places assiégées.

L'année dernière, en 1613, je me trouvais dans un endroit voisin de la ville de Jemenska, où les Polonais, au nombre de 2000 environ, vinrent nous attaquer à l'improviste. Nous n'étions que 80 hommes avec quelques Russes. Voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut, nous avons en toute hâte disposé en cercle, sur la montagne où nous étions, les traîneaux qui nous avaient conduits jusques là en garnissant de neige, autant que le temps le permit, cette espèce de retranchement. L'ennemi, en s'avancant, ne pouvait, à cause de la neige, nous attaquer que du chemin tracé qui était fort étroit et ensuite, au moyen de nos excellents mousquets, nous l'empêchâmes bientôt d'approcher plus près de nous. Mais, après nous avoir tenus ainsi pendant quelques jours, il découvrit un chemin de traverse, grâce auquel il put nous bloquer de l'autre côté, de sorte que les vivres commencèrent à nous manquer. Ne pouvant, à cause de notre petit nombre, songer à faire des sorties, nous aurions été forcés de nous rendre à discrétion, si les paysans volant sur la neige avec leurs longs patins ne fussent venus nous fournir de pain et d'autres munitions.

Voyant cela, l'ennemi continua sa marche, incendia la ville de Jeminska et quelques villages et se retira du pays.

Peu de temps après, quelques uns de ces Polonais furent faits prisonniers et conduits auprès du Tsar; mis à la question, ils avouèrent que sans la résistance que nous avons faite, grâce au secours que les paysans nous apportèrent en courant sur la neige, ce qu'on n'avait pu empêcher, leur intention était d'attaquer les villes de Colmogro et d'Archangel et d'en passer tous les habitants au fil de l'épée, comme ils avaient fait à Jeminska.

Quand, vers le mois de Mai, la neige et la glace commencent à fondre, elles déversent dans le pays une telle quantité d'eau que les rivières débordent et inondent les villes et les villages: mais cela ne dure pas longtemps: car les rivières, dont le courant est devenu d'autant plus rapide, conduisent promptement à la mer et les eaux et les glaçons. Ceux-ci sont quelque fois charriés par les vagues jusqu'au mois de Juin; les vaisseaux qui voudraient se mettre en mer à ce moment courent de grands risques et doivent quelque fois revenir au port, pour y attendre la disparition des glaces.

Page 71, (chiffrée par erreur 82).

La stratégie des Russes.

Chapitre 30. *Des armes des Russes et de leur manière de s'en servir.* Leurs armes les plus ordinaires sont un arc et un carquois plein de flèches qu'ils portent sur le dos. Ils lancent leurs flèches avec beaucoup de justesse et une grande force: ils y sont exercés depuis l'enfance, car presque tous les animaux qui nous fournissent la pelleterie tels que Martres ou Zibelines, ont été tirés au moyen de flèches à pointe émoussée, afin qu'elles ne traversent point la peau et n'endommagent ainsi la fourrure.

Ils ont aussi des glaives recourbés qu'ils nomment *Sable* et qui ressemblent à ceux de Pologne, mais ne sont pas aussi tranchants. Quelques uns ont des pistolets ou des mousquets, mais ils sont inhabiles à s'en servir et, pour les décharger, ils

les tiennent horizontalement sur leur poitrine. A côté de leur selle, pend une hâche; quelques uns tiennent encore entre leur jambe et la selle, une longue estocade, sans fourreau, à la manière polonaise. Sur leur corps ils ne portent aucune arme défensive, excepté quelques seigneurs et boyards qui portent une cotte de mailles. Ils se servent en même temps de leur sabre et de leur arc; dans la main dont un doigt retient la bride, ils ont leur arc; dans leur bouche ils tiennent une flèche, dans la main droite, leur sabre et un fouet pendant à une corde: lorsqu'ils veulent tirer, ils laissent tomber le sabre qui reste pendu et attaché au bras par une courroie.

Au premier choc, ils lancent leurs flèches tous ensemble, et presque toujours de loin; car ils ne laissent pas volontiers l'ennemi s'approcher assez près pour qu'il puisse faire sur eux une charge à la lance ou autrement; après cela, s'ils ne remarquent point que leurs flèches ont fait à l'ennemi un dommage tel qu'il en soit notablement affaibli, ils se mettent eux-mêmes à fuir et sont quelquefois battus dans cette fuite où ils courent les uns sur les autres. Je les ai vus plus d'une fois ainsi poursuivis de près par l'ennemi, tenir l'arc et les flèches sur le dos, et dans leur course, lancer derrière eux quelques traits, sans regarder s'ils avaient porté ou non.

Chapitre XXXI. *De leur ordre de bataille.*

Les Russes n'ont aucun ordre de bataille: quand ils sont près d'avoir une action avec l'ennemi, ils ne se déploient pas en ailes, ne forment point de carrés, ne composent ni avant, ni arrière-garde, mais se précipitent en une seule masse. Ils ont seulement des divisions en compagnies de deux cents hommes ou plus, qui marchent en groupe, mais sans ordre ou conduite; au milieu d'eux est un cornette portant un drapeau presque aussi grand que ceux de notre infanterie. Il y avait aussi autrefois chez eux des fantassins armés de longues arquebuses à croc, dont ils tiraient fort mal; mais il n'y a plus aujourd'hui que des archers courant à patins sur la neige, et que l'on nomme *Strillitsky*, de *strilly* qui veut dire tirer.

Quand ils se mettent en campagne et que l'ennemi est encore loin, ils ont tous l'air d'être animés d'une grande résolution, mais dès qu'ils s'en rapprochent, leur courage se rafe à moins qu'ils n'aient une telle supériorité numérique qu'ils puissent regarder la victoire comme certaine: dans ce cas, ils se jettent sur l'ennemi avec une telle fureur qu'ils ont l'air d'avoir perdu la raison. Quand ils ont perdu quelque bataille on voit les survivants chevaucher çà et là en pleurant comme des enfants, et si, par hasard, ils ont avec eux quelques étrangers à l'aide desquels ils ont mis l'ennemi en déroute et remporté la victoire, ils s'attribuent à eux-mêmes toute la gloire et protestent que c'est par eux seuls qu'elle a été obtenue, tout comme si les autres n'y avaient contribué en rien. Ils ne font aucun quartier à leurs ennemis: ceux qui ont été faits prisonniers, sont tenus pendant quelque temps au pain et à l'eau et traités très durement, quelques uns sont liés deux à deux par une chaîne de fer passée au cou et fermée par une serrure solide, et peuvent aller mendier par la ville mais dès qu'il en prend la fantaisie aux gens, on leur attache une pierre au cou et on les précipite dans l'eau du haut du pont élevé, pour le plus grand plaisir des spectateurs qui voient, sans la moindre pitié, ces malheureux se noyer. Je sais que cela est arrivé dans la ville de Novgorod à un grand nombre de gentilshommes polonais que j'avais quelquefois vus dans leur prison. Ils agissent ainsi le plus souvent quand ils apprennent que l'ennemi leur a fait éprouver des échecs. Leur rage contre leurs adversaires est telle qu'ils les déchireraient volontiers avec leurs dents. J'en ai été témoin moi-même, un jour que je faisais partie d'un corps de cavalerie envoyé en reconnaissance. Arrivés à un endroit où une troupe ennemie avait campé quelques instants auparavant nous nous sommes mis à sa poursuite, sans pouvoir l'atteindre nous réussîmes cependant à nous emparer d'un vieillard, à la figure imposante, qui portait autour du cou un beau collier de perles et qui, je ne sais pour quel motif, était resté

ière. Dans l'espoir de tirer de lui quelques renseignements : la position des ennemis, nous le confiâmes aux mains de quelques uns des Russes qui nous avaient suivis, et nous continuâmes notre poursuite. Au bout de quelque temps, notre connaissance étant terminée, nous retournons sur nos pas et nous apercevons le prisonnier dépouillé complètement, couvert de blessures et tué par les Russes, qui s'acharnaient encore sur le corps comme s'ils avaient voulu le manger. Ils savaient très bien pourtant combien nous avions besoin des renseignements que ce prisonnier aurait pu nous donner.

Chapitre XXXII. *De la manière dont les Russes se mettent en campagne.*

En partant pour la guerre, les Russes traînent avec eux très peu de bagages, afin de ne rien laisser à l'ennemi en cas de déroute, et afin qu'ils pussent piller et voler à leur aise, dans tous les cas de succès. Le sieur de la Gardie eut un jour un combat avec les Polonais devant la ville de Tver que les Polonais avaient prise et dont ils avaient fait leur refuge. Ils étaient environ 6000 hommes; la troupe du sieur de la Gardie se composait à peu près d'un pareil nombre de soldats étrangers et de plusieurs milliers de Russes commandés par le Knees Mikhaël, gouverneur de Novgorod. Une forte pluie étant survenue tout-à-coup, les Polonais crurent y trouver un grand avantage pour commencer l'attaque; armés pour la plupart de mousquets, qu'ils appellent *Copien*, ils croyaient n'avoir pas à craindre les mousquets et les pistolets et font une charge furieuse. Les Russes prennent la fuite et s'imaginant que de la Gardie et les siens seraient mis en déroute, ils courent à leurs bagages qui se trouvaient à un demi-mille de là, commencent à les piller; chargent sur leurs chevaux tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, et se mettent à fuir en courant jour et nuit et en répandant partout la nouvelle que le sieur de la Gardie et les siens ont été battus. Or, c'étaient, au contraire, les Polonais qui avaient été battus et poursuivis jusques dans la ville de Tver, qui n'a pas de remparts, et où ils

perdirent beaucoup de monde. Il régna longtemps, à propos de ce fait, de grands dissentiments entre les Russes et le sieur de la Gardie et celui-ci ne put jamais récupérer une foule d'objets pillés.

Les Russes se servent rarement d'artillerie en rase campagne, d'abord par crainte de la perdre en cas de déroute, et ensuite, parce que l'on rencontre parmi eux fort peu d'hommes capables de desservir un canon. Lorsque le Tsar Vassili faisait le siège de la ville de Smolensk, il fit conduire devant les murs quelques pièces tirées en partie de l'armement de Moscou, ou fondues expressément pendant le siège. Mais comme il n'y avait pas en ce moment là de connétable et que personne ne connaissait la manière de se servir de cette artillerie, elle ne put rendre aucun service. Quelque temps après, l'assiégeait la ville de Khasan, avec une grande quantité de canons de métal; tout le service qu'il purent lui rendre, ce fut de mettre le feu à la citadelle, qui était tout à fait construite en bois: or, il fut obligé de la rebâtir lui-même immédiatement après. A présent, l'exemple et les leçons des étrangers ont donné aux Russes un peu plus d'expérience. Mais il est à craindre qu'elle ne soit tardive et qu'on pourra bientôt dire d'eux: *Sero sapiunt Phryges*. La situation dans laquelle ils se trouvent actuellement tend à le faire croire.

Chapitre XXXIII. *Comment les Russes, assiégés dans quelque place forte, ne se rendent pas facilement, mais se défendent jusqu'au dernier.*

Malgré les faibles connaissances des Russes dans l'art de la guerre, il est constant cependant que lorsqu'ils se trouvent dans une place assiégée, ils résistent jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de se rendre à discrétion à leurs ennemis: ils se défendent avec de longs crocs, des flèches, des pierres, avec tout ce qu'ils peuvent inventer. Outre une escarpe très-élevée de terre, leurs remparts sont encore garnis d'une défense formée de grosses poutres solidement plantées dans le sol, et sur lesquelles sont disposées une grande quantité de mâts

pesants de manière à ce qu'il suffise d'une faible impulsion pour les faire rouler sur l'ennemi qui voudrait monter à l'assaut; de cette façon ils causent quelquefois beaucoup de mal et tuent une masse de monde. Le sieur de la Gardie tenta un jour, avec 6000 hommes, de prendre d'assaut une forteresse nommée Caporrea défendue par une garnison toute composée de Russes, mais ceux-ci firent si bonne résistance avec quelques canons, des arquebuses à croc, des pierres, qu'ils tuèrent la plupart des hommes qui apportaient les artifices pour faire sauter les portes et que de la Gardie fut obligé de se retirer après avoir subi de fortes pertes, ne pouvant songer à entreprendre un siège en règle à cause du froid et de l'épaisseur de la neige. D'un autre côté, les Russes sont tout à fait incapables d'assiéger une place: car lorsqu'il s'agit de tenter une approche, tout le monde cherche à marcher le dernier. Leur système le plus ordinaire est d'entourer la ville d'un immense cordon de troupes, d'intercepter toute communication des assiégés avec le dehors et de les forcer ainsi, par famine, à se rendre. Mais ceux qui connaissent le caractère des Russes, savent que malgré toutes leurs belles promesses, ils n'ont à espérer aucune merci, aussi aiment-ils mieux de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de passer sous leur joug.

Chapitre XXXIV. *Comment les Russes se conduisent en campagne.*

Quand les Russes sont en campagne, et qu'ils veulent s'établir quelque part, ils choisissent une grande plaine nue, dans laquelle le Général, les Chefs et les principaux officiers dressent leurs tentes sans les entourer du moindre retranchement. Les simples soldats s'établissent le plus possible auprès des forêts, dans lesquelles ils construisent de petites huttes, non pas tant pour eux-mêmes, que pour abriter leurs selles et leurs arcs et les préserver de la pluie. Ils laissent courir leurs chevaux en pleine liberté, mais aussi à la moindre alarme, quand il s'agit de les reprendre, est-ce une scène toute

de confusion. Ils ont avec eux des chevaux expressément destinés à porter les vivres; ils doivent se munir aussi de pain, car partout où ils passent, les habitants prennent la fuite et cachent leurs provisions au fond des bois. Le pain qu'ils emmènent avec eux est coupé en morceaux carrés, semblables à des dés, c'est pourquoi les Français le nomment *pain à dés*; c'est du biscuit que l'on peut, en cas de besoin, conserver pendant longtemps. Leur boisson ordinaire est de l'eau aiguisée par un peu de vinaigre. Ils apportent quelquefois avec eux de l'eau-de-vie ou d'autres boissons, mais ils s'en servent d'une manière si immodérée que leur provision est bientôt épuisée. Quelques uns suspendent à leur selle des gourdes de cuir contenant de l'eau-de-vie, à la manière polonaise, ils gardent cette liqueur, pour se donner plus de courage quand ils approchent de l'ennemi. Mais, selon moi, après l'avoir bue, ils méritent mieux le nom de frénétiques que celui de courageux. Il est vrai que les Polonais ont la même coutume, et qu'après cela, ils tombent sur leurs ennemis avec la plus grande furie; mais aussi, quand ils ont donné leur premier choc et qu'ils doivent abandonner la lance, je crois qu'ils ont besoin de prudence bien plus que de rage insensée; et ils l'ont maintes fois appris à leurs dépens, en combattant contre des Français, des Anglais ou des Néerlandais. Mais je ne veux pas m'étendre plus longuement sur les Polonais, parce que leur conduite tant en guerre, qu'en affaires politiques, est parfaitement connue par les récits d'une foule de gens qui ont visité ce pays.

(83) Page 117. Karams. XI:239.

(84) Page 118. «Boris venait d'atteindre sa cinquante troisième année. Karams. XI:234.

(85) Page 118. Voyez le jugement que Karamsine porte sur Godounoff XI:237. — «Boris war ein hurtiger, kluger und fürsichtiger Mann, doch gar falsch, betrügerisch, arglistig und lügenhaft". Paterson (Adelung II:212).

(86) Page 121. Trahison de Basmanoff. Karams. XI:243.

(87) Page 122. Karams. XI: 250.

(88) Page 125. Consternation dans la capitale. Karams. I: 255.

(89) Page 131. Karams. XI: 262.

(90) Page 135. Nouvelles de l'existence de Boris. Karams. I: 314.

(91) Page 136. Karams. XI: 266.

(92) Page 138. „Darauf antwortete er [Demetrius], er wolte nicht eher [in Moscou] kommen, biss sie seine Ver-
äther also ausgerottet, dass nicht ein einiger mehr zu finden
wäre, hätten sie die meisten weggeräumt, so solten sie auch
den jungen Pfdor Borissowitz sammt dessen Mutter gleich-
all aus dem Wege schaffen, dann erst wolte er einkommen
und ihr gnädiger Herr seyn. Dieses schreiben kam den 10
Juny in der Moscau an, wurde abgelesen, und bald der junge
Kayser Pfdor und seine Mutter in ihren Gemächern beyde
erwürget. — Zwene Särge wurden gemacht, in den einen
der Sohn, und in den andern die Mutter gelegt. Den Vater,
der bey die vorigen Kayser vor etliche Wochen bestätigtet,
nahmen sie wieder auf und führeten sie alle drey vom Schlosse
nach der Strethnizki [Смръшницкая] ins Bettelkloster, be-
graben sie allda aufn Kirchhof ohne Gesang und Klang,
auch einige Ceremonien, da doch sonst die Todten bey
ihnen fein ehrlich bestätigtet werden.“ Bussov (Ad. II: 76).

„Dieweil Griska Trepeia sich vor dem Jungen herrn Fedro
(der das ansehen, alss solte er zu einem klugen, verschmitz-
ten, vnd vorsichtigen herrn werden) beförchtet, wan er zu
seinen Jaren keme, dass er Ime das Regiment entziehen
möchte, Desshalben handelt er mit einem schreiber Juvan
Bogdanof genandt, dass Er in die Moscou ziehen, vnd beedes
Muter vnd Sohn vmbringen, vnd hernacher aussgeben solte,
sie hetten Inen selbstn mit gift vergeben, Die tochter aber
solte er bis zu seiner ankunfft wol verwahren, welchem allem
der Schreiber vleissig nachkommen, Dan so bald er in die
Moscau kame, liess er die Muter sampt dem Sohn dranguli-

ren, vnd dem volckh anzaigen, sie hetten sich selbst vmb-bracht, die strickh damit sie erwürckht, worden hab ich mit meinen aignen augen neben vilen anderen menschen gesehen." Paterson (Ad. II:214).

Petrejus avance que Démétrius fit tuer la femme et le fils de Boris Godounoff dans leur prison, par un secrétaire nommé Ivan Bogdanoff, après quoi il fit répandre le bruit qu'ils s'étaient empoisonnés. "Welches sie doch auff keine Weise thaten sondern musten sterben wie die jenigen die nicht gern starben, welches die Zeichen nach dem Stricke, damit sie gewürget waren, gnugsam ausweiseten, welches ich mit leiblichen Augen, nebenst viel hundert Menschen gesehen hab." Pag. 314 (Adelung II:247).

Cependant le bruit de l'empoisonnement volontaire de la Tsarine trouva bientôt créance et s'implanta dans l'esprit public: on peut en donner comme une preuve remarquable le récit que fait Danckaert de la mort de cette princesse. "L'infection jésuitique qui se répandait petit à petit dans Moscou, parvint, par ses menées, à faire jeter en prison, où on les traita avec ignominie le jeune Tsar Fédor Borissovitch, la Tsarine sa mère et la princesse, sa sœur. Mais la Tsarine dont l'âme fière ne pouvait supporter ces outrages et ce mépris, se procura, à l'aide de quelques personnes qui venaient la visiter, une boisson empoisonnée dont elle but elle-même et fit boire à son fils et à sa fille. Lorsque le poison commença à opérer, elle exhorta avec fermeté ses enfants à mourir, en leur alléguant diverses raisons et entr'autres qu'il valait mieux de sortir avec honneur et tous ensemble de cette vie, que de se livrer entre les mains de leurs cruels ennemis qui les feraient mourir honteusement à la vue du peuple. Au dernier moment, ils s'embrassèrent tendrement, dans un suprême adieu. La Tsarine et son fils succombèrent bientôt, mais la jeune princesse, dont le cœur s'était soulevé et avait rejeté la liqueur emprisonnée, se trouva rétablie quelque temps après et fut envoyée par Démétrius dans un cloître où elle

vécut quelques années, et malgré elle, parmi les religieuses et où elle termina sa vie.

(93) Page 138. Massa ne dit rien du soi-disant présage du tourbillon de vent qui eut lieu quand Dmitri passa à cheval sur le pont volant, événement dont parle Bussow. (Adel. II : 77; Karams. IX : 278).

(94) Page 140. Karams. XI : 290.

(95) Page 140. Suivant Margeret aussi, Démétrius ne s'entretint point secrètement avec la Tsarine, mais publiquement en présence de toute la noblesse et il marcha à pied, avec tous les grands, à côté du carrosse de la Tsarine jusqu'au palais." (Page 121).

"Der Kayser vom Rosse abgestiegen, *gieng einen siemlichen Weg bey ihrem Wagen her zu Fusse*, welcher spectacul vielen von denen gemeinen Pöbel die Thränen aus den Augen gedrungen, dass der liebe Gott so wunderbarlich unter den Menschen-Kindern mit seinen Werken gehandelt. *Darauf schwengete er sich wiederum auf das Ross*, ritt mit seinen Kneesen und Boyaren voraus, bestellte im Kloster, da sie sollte hinein Ziehen, alles selbst." Bussow (Adelung II:79). Cette version a été suivie par Karamsine IX:290.

(96) Page 140. Le couronnement eut lieu le 21 juillet. Karams. XI:291. "Finalement se fit couronner le dernier de juillet (nouveau style), ce qui se fit *avec peu de cérémonie*." Margeret, p. 126.

(97) Page 141. Selon la Légende, cette avance se monta à 80.000 roubles. Page 5.

(98) Page 142. Karams. XI:287.

(99) Page 143. "Non pas le 25 juin, comme il est dit dans les chronographies, ni même le 10 juillet, comme dans l'histoire de De Thou; car les embûches de Schouisky ne se découvrirent qu'après le couronnement de l'Imposteur. V. Margeret, p. 127; Karams. XI:455 (280). D'après cela, la date donnée par Massa pourrait être exacte.

(100) Page 143. "Als der Henker ietzund mit dem Beile

ihm den Kopf abschlagen will, kommet vollens Rennens von dem Kayser aus dem Schlosse ein Teutscher, Martin Sybelky, ein umgetaufter Mammeluk aus Preussen bürtig, der hatte des Kayzers Mützen in der Hand, winkte und schrie, der Henker solte anhalten, es hätte der Kayser vielen Verräthern das Leben geschenket, er wollte auch diesen begnaden, weil er von so grossem Geschlechte wäre, dazu auch seine Frau Mutter für ihn gebeten hätte." Bussov pag. 174 (Ad. II:82).

(101) Page 144. Galitche. Kar. XI:304.

(102) Page 147. Kurz, aus seinen [Dmitri's] Ohren, Händen, Augen und Füßsen war zu ersehen, und aus seinen Worten und Werken zu verspüren, dass er multo alius Hector war, denn sonst die vorigen, und dass er in einer guten Schule erzogen und viel gesehen und erfahren." Bussov, pag. 169 (Ad. II:7). Kar. XI:295 (270).

(103) Page 148. Müller et Karamsine, le nomment Vandemant; Bussov le nommé Vandmann; Petrejus, Albert Vandeman; Kelch, Albrecht Vartmann; Grevenburch, Albertus Lantia; de Thou, Albertus Lantana et la Légende Albert Lantia.

(104) Page 148. "Der Kayser bestellet drey Capitains, der erste war ein Franzose, redete aber fertig Teutsch, ein frommer verständiger Mann, hiess Jacobus Marsareth [Jaques Margeret], hatte unter sich 100 Hartschierer, die müsten Partisanen tragen, in denen des Kayzers Wappen mit Golde ausgeprägt war, die Schäfte mit rothem sammet überzogen, mit silbernen, verguldeten Stiften beschlagen, mit Silberdrath umwunden und von allerhand seiden, silbern und gülden Drathen Trollern [Troddeln] daran gehangen. Die hatten Quartal eine solche Besoldung, dass sie fast meistentheils sammetne Mäntel mit güldenen Posament besetzt und sehr kostbare Kleider konnten machen lassen. Der 2-te Capitain hiess Mathias Knutson [Knutsen], ein Lüfländer aus Churland [?], dem wurden 100 Hellepartirer befohlen, in derer

Helleparten war auch das Kayserl. Wappen geätzet, die musten von Viol braunen Gewande mit rothen sammeten Schnüren besetzt und rothen Damastenen Ermeln, Hosen und Wamsen tragen. Der 3-te Capitain war ein Schotte, hiess Albertus Wandmann, wurde sonnst Pan Schottnitzki genannt, weil er lange Zeit in Pohlen versiret, der hatte auch unter sich 100 Hellepartirer, derer Helleparten eben also, wie die vorigen 100 gestaffiret. Der Unterschied zwischen ihnen war dieser, dass die ihre Hosen und Wämser mit grünen Sammet besetzen lassen, und grüne damastne Ermel tragen musten. Diese Guardie muste Tag und Nacht die eine Hälfte, und den andern Tag und Nacht die andere Hälfte auf seinen Leib warten." Bussov (Ad. II:80).

(105) Page 150. V. Margeret, page 128. (Adelung II:41).

(106) Page 151. "Axinia wurde ins Jungfrauenkloster verstossen und dem Demetrio hernacher zur Concubin zugeführet." Bussov (Herm. III:471 (1021)).

(107) Page 152. Le nonce du Pape, Alessandro Rangoni vint à Moscou en septembre 1605 et y resta trois mois. Adelung II:180—183. Karams. XI:310.

(108) Page 153. Après la mort de Dmitri, on reconduisit Gustave à Kuschin, où il fut rétabli dans sa position antérieure. Il mourut en 1607. (Müller V:296).

(109) Page 157. "Die schuldigen Strelitzen aber gab Demetrius ihren Mitgesellen hin, dieselben umzubringen, auf was Weise sie immer wolten, mit Anzeigung welcher von ihnen zum ersten die Hand an solche Verräther legen würde, denselben wolte er dafür halten, dass er nicht mit in diese Conspiration gehörete. Da fielen die Strelitzen auf die Schuldigen zu, wie die Hunde und zerrissen sie (zur Beweisung ihrer Unschuld) *mit den Zähnen auseinander*, also, dass man nicht sehen konnte, wo ein Stück an dem andern gewesen." Bussov (Ad. II:82). "D'après la Chronique de Morosoff, *sept hommes furent taillés en pièces*." Kar. XI:459 (318).

(110) Page 158. Peyerle se trouvait dans la compagnie à cet André Nathan. (Adelung II:197).

(111) Page 158. V. *La Légende*, page 21.

(112) Page 160. Suivant le Journal du voyage de Marie, par Diamontofski: *Rzeczy Polskich w Moskwie za Dymitr Opisanie przez jednego tam obecnego roku 1605 do roku 1606*, l'entrée de Mnichek eut lieu le 25 avril. Karama. XI:343: Adelung II:208.

(113) Page 162. Margeret (p. 83) décrit les chevaux de Russes et parle aussi, à cette occasion, des coursiers Nogi qui sont tous blancs, tachetés de noir, comme un tigre et un léopard, et qui ont l'air d'être peints de cette manière. (Adelung, II:82).

(114) Page 000. Margeret décrit l'entrée de la Tsarine, page 124. Voici la description de Bussov moins ample que celle de Massa.

„Der Kayser sandte der Braut unter Augen sein ganzes Hof-Volk, an Kneesen, Boyaren, Teutschen, Pohlen, Cosacken, Tartarn und Strelitzen bey 100,000 Mann aufs stattlichste ausstaffiret und gezieret. Er selbst verkleidete sich ritt selb 3-te ab und zu, ordnete das Volk draussen zur rechten und linken, wie er es haben wolte, und dann wieder nach sein Schlossee. Der Braut liess er entgegen bringen 12 Reit-Rosse mit köstlichen Decken, auch die Sattel, daran verguldete silberne Steigbügel mit Luxen- und Leoparden-Häuten belegt und behänget, die Zäume mit vergüldeten Stangen. Bey jeglichem Ross war ein wohl staffirter Moscowiter, der dasselbe leiten muste. Auch liess er ihr einen grossen Morowitischen Kutsch-Wagen entgegen führen, mit rothem Sammet inwendig ausgefüttert. Die Polster darinnen waren von vergüldeten Stücken mit Perlen ausgesticket, dafür gingen 12 schneeweisse Pferde, und wurden die 12 Reit-Rosse für den Wagen hergeführt. Knees Mestiloffsky (Mstislafsky) muste draussen im Felde wegen des Kayzers das Wort thun. die Braut samt ihrem Bruder und Schwager und sämtliche

Comitat empfangen. Verrichtete fleissig, was ihm vom Kayser anbefohlen war. Als solches geschehen, liess er die 12 Leib-Rosse und den Wagen mit den 12 Blanken der Braut zuführen, bath, sie wolten ihres herzlichsten Herrn Bräutigams, seines allergnädigsten Kayzers und Herrn, zugesandtes Geschenk nicht verschmähen, auch sich bequemen, aus Ihren Wagen in ihres herzlichsten Herrn Bräutigams Ihr zugesandten und verehrten Wagen zu setzen. Wie sie sich nu dazu erhob, wurde sie von denen grössten Herrn mit grosser Reverenz aufgenommen und in den Kayserlichen Wagen getragen. 300 Heyducken an Fuss Volke, die sie aus Pohlen mitgebracht mit ihren Schallmeyen und Trommeln, gingen voran; darnach folgten des Demetrii alte Polnische Reuter, die ihm vorhin im Felde gedienet in voller Rüstung, ie in jedem Glied 10 Mann mit ihren Trommeln und Kesselpaucken darauf die 12 Reit-Rosse, die der Braut entgegengeschickt waren. Nach diesen kam die Kayserl. Braut, zu beyden Seiten ihres Wagens ritten die 100 Harsschierer und die 200 teutsche Hellepar-tirer gingen zu Fusse bey den Wagen her. Hinter den Wagen ritten die Moscowitische grosse Herren mit der Braut Brudern und Schwägern. Hierauf folgten der Braut aus Pohlen mitgebrachte Reit-Rosse aufs prächtigste ausstaffiret, deren eines zwischen zweyen reitenden Dienern muste geführet werden. Und denn der Braut Wagen, in welchem sie aus Pohlen in Russland kommen, für demselben gingen 8 Appelgraue Pferden mit rothen [gefärbten] kämmen und Schwänzen. Diesem folgte die Hausmeisterin, die Frau Casanofsky in ihren eigenen Wagen, dafür 6 schöne rothe Rosse gingen. Darnach das sämtliche Frauenzimmer in 13 Wagen. Denen folgte alle aus Pohlen mitgebrachte Reuterey in vollem Harnisch, mit ihren Drometen, Heerpaucken und Schallmeyen. Nach diesen die Reussische Reutery Nabathen, diese sind grösser denn andere Paucken oder Trommeln. Hinter diesen her die Pohnische Rist-und Zeug-Wagen und der sämtliche Tross. Auf der vordersten, wie auch der mittelsten und 3-ten

Stadt-Pfordten waren die Moscowitische Spiel-Leute, die mit ihren Drometen und Trommeln viel ungeschicktes Geplaus machten. Es erhob sich in diesem der Kayserl. Braut Einzuge zwischen der Mekitzki Pforten und der Pforten auf der Lörven-Brücke ein ebenmässiger grosser Sturm-Wind, als da Demetrius seinen Einzug hielt, welches von vielen für ein malum omen genommen wurde." (Ad. II: 83—85).

(115) Page 167. Massa fait allusion ici au Prince Maurice de Nassau.

(116) Page 168. Les ambassadeurs polonais Olésnitzki et Gasiefski reçurent de Sigismond III la mission d'assister au mariage de Démétrius et de Marine Mnichek. (Voyez sur leur journal, Adelung II: 204). Pour ce qui regarde le différend qui eut lieu à propos du titre du Tsar, Peyerle donne plus de détails que Massa: „Nach disem hat der grossfürst selbst anfangen zu reden, Er were ein solcher herr, der vnder Ime habe souil grose vnd weitte herrschafften, der einig vnd allein nach seinem willen regiere, welcher mit allein fürstenthumb, sondern avch etliche Königreich vnder seinem gehorsam habe, vnd es were niemant, gegen nidergang noch aufgang der Sonnen, der Ime möchte verglichen werden, noch khein höherer alss ein Gott, vnd also vermainte er, dass er solchen Tittel nit mit geringern Recht brauchen thete, alss vor zeiten die Assyrische, Medische vnd Romanische Kayser, dass In auch alle Potentaten in dieser welt, mit solchem Tittel ehreten, nur allein Sigmund der dritte Ime solchen beneme, vndt er khundte nit dafür halten, dass solches geschehe auss vnwissenheit, oder vnachtsamkeit der Notarien, dieweil er angezeigt durch den Alexander Gonschefski, Gubernatorn der statt Wielisch, der newlich Pottschaft weyse bey Ime gewesen, vnd durch seinen Ambassatorn Anathasium (?), dass Ime dass vnbillig vorkeme, wann Ime dass uit geben wurde wass Ime von andern zugeaignet, khundte derothalben einen solchen für seinen freunt nit halten, vnd seine brief nit an vnd afnehmen." — L'ambassadeur polonais repondit que le

roi de Pologne, qui n'avait jamais reconnu le titre de Roi même au Grand-Prince, lui reconnaissait bien moins encore celui de Tsar. Le Pape seul pouvait le lui concéder, le Pape qui, en sa qualité de Vicaire du Christ sur la terre, a été constitué par Dieu lui-même comme un Prince sur le monde entier „der alss ein Vicarius Christi auf dieser Welt sey, dann derselbe wäre von Gott gesetzt alss ein Fürst vber alle Welt.” Démétrius ne voulut pas recevoir Oletsnitzky en qualité d'ambassadeur, mais comme un ancien ami qu'il avait connu en Pologne; ce que l'envoyé refusa. „Da der grossfürst [aber] sahe, die verstendigkeit, dass grose gemüeth vnd bestandhafftigkeit dess gesandten, hat er sich höchlich darob verwundert, vnd ist entlich dahin kommen, dass er vermeldete, er wolte Jezunt diser gegenwärtigen sach vergessen, vnd die allgemeine freude seinen khummer vorziehen, vnd theete solches zugefallen allen den jenigen Pollen, die auf seine hochzeit alss gäste ankommen sein, hinforter aber wolte er solche brief nit annehmen.” (Ad. II:193).

(117) Page 168. „En effet, Sigismond, dans sa lettre, lui donnait celui de Hospodar et de Grand-Duc, mais non celui de Tsar; et l'Imposteur voulait avoir, non seulement ce titre, mais un plus pompeux encore. Il imagina de s'appeler *César*, et même *Invincible*, par anticipation de ses victoires futures.” Kar. XI:315.

(118) Page 168. Bussov donne aussi cette date (Adelung II:85), mais Karamsine (XI:360) donne celle du 7 Mai.

(119) Page 170. Démétrius fut aussi le premier qui fit couronner la Tsarine. Margeret, page 60; Karams. XI:361.

(120) Page 170. Tous les étrangers qui ont assisté aux fêtes du couronnement de Démétrius, donnent une évaluation différente de la dimension et de la valeur der monnaies de jet, dont Massa parle également. Selon Margeret (p. 121), c'étaient de petites pièces de la grandeur d'un demi-écu, d'un écu et de deux écus, que l'on avait fait frapper à cette occasion. Mais Adelung (II:40) fait remarquer que l'on ne

connaît point ces monnaies du couronnement *„que l'on fit battre à cet effet.”* Peyerle avance, qu'à la sortie de l'église, on jeta au peuple, en les prenant dans un plat d'or, des pièces du même métal *„derer etliche 1 auch 5, 10 biss Inn 20 Ducaten gewichtig waren”*; Gasiefski nomme ces pièces distribuées *„des monnaies portugaises”* (Adelung II:206), de la valeur de 20, 10 et 5 ducats. Au 15^e et au 16^e siècle surtout, on nommait, principalement dans le Nord, de grandes monnaies d'or des *portugaloises*, parce que, à cette époque, le Portugal frappait les plus grandes pièces connues, celles du poids de 10 ducats. Le renseignement de Petréjus est le plus précis: *„Als sie nun wider von der Krönung aus der Kirchen geführt, da wurden etliche tausend pfenning auff beiden seiten vnter das Volck geworffen, das stück zu zween Vngarischen Ducaten, etliche auch kleiner, auff beyden seiten mit zweyköpffigen Adelern, wie man sie damals geschlagen.”* Page 339. On ne connaissait que les plus petites monnaies, et particulièrement les petits kopecks frappés par Démétrius (*Aperçu sur les monnaies russes.... par le baron S. de Chandoir. St. Pétersb. II : 48*), mais le prince Michel Obolensky, dans la réimpression de *la Légende* a fait connaître également les grandes pièces d'or, d'après un exemplaire unique. Il est décrit ainsi: (*Préface XIII*). *„Une monnaie d'or de Démétrius l'Imposteur, laquelle est conservée au cabinet numismatique de l'Université de Moscou. Elle est du poids de 8 zolotniques et d'un carat trois quarts. Elle a pour inscription: Божією милостию царь и великий князь Дмитрей Ивановичъ всея Руси, Владимирскій, Московскій (Par la grâce de Dieu le tzar et grand-duc Dmitri Ivanovitch de toutes les Russies, de Vladimir, de Moscou). L'aigle à deux têtes couronnées avec un écusson sur la poitrine, offrant une licorne. Sur le revers on lit: Новгородскій, Псковскій Тверскій, Полоцкій и царь Казанскій, государь Асπραханскій (de Novgorod, de Pskoff, de Tver, de Polotsk, tzar de Casan, gossondor d'Astrakhan). L'aigle à deux têtes couronnées, ayant sur la*

poitrine un écusson aux armes de Moscou. (St. George.) Le Baron S. de Chaudoir, en décrivant une monnaie pareille de Démétrius l'Imposteur dans son Catalogue des monnaies russes sous le N°. 306, dit qu'elle est représentée dans le Répertoire Numismatique d'Appel, Vienne 1822, in 8°, (Appel: Repertorium der Münzkunde,) et qu'elle est du poids de 3 zolotniques et demi. Ceci paraît être une erreur typographique, c'est-à-dire, qu'on a mis un 3 au lieu d'un 8. Je suppose que le poids de cette monnaie est de 8½ zolotniques."

(121) Page 172. Les Schouiski firent venir à Moscou quelques milliers de serfs, sous prétexte de leur faire voir les fêtes. (Hermann, III : 478.)

(122) Page 172. Karams. XI : 367.

(123) Page 175. »Bär [Bussov] dit: à trois heures du matin. — Margeret, à six heures. — La Légende, à sept heures. — Le récit de ce qui se passa, etc. »Au commencement du jour et au lever du soleil; donc à trois heures et trente-huit minutes." Kar. XI : 463 (376).

(124) Page 182. Selon Bussov le nombre des tués est de 2135 Polonais »darunter viele feine studiosi, teutsche Jubelirer und Kauffleute von Augspurg, die gross Gut und Gold bey sich gehabt »selon Peyerle, il est de plus de 1000 Russes et de 600 Polonais; la Légende le porte à 1200 Polonais et 400 Russes. Margeret fixe à 1705 le nombre des Polonais massacrés, *Rzeczy-Polskich* à 500; le Journal des ambassadeurs lithuaniens, à mille. »Le récit de ce qui se passa, etc. fait monter le nombre des tués jusqu'à 2602, et des blessés qui moururent plus tard, à 1307, y ajoutant encore 2373, qui, ayant été pillés et maltraités, furent jetés dans les rues comme morts; ce qui sans doute est exagéré »Karams. XI : 465 (390). Comparez aussi le titre de la relation du Père Zelanski (Adelung II.: 260): *Warhafftiger unnd glaubwürdiger Bericht, im der Moschkowitischen Bluthochzeit. Wie Demetrius der Grossfürst, so jämmerlich von seinem volck ermordet, und neben ihm fast in die zwey tausend Polen*

*hingerichtet worden.... Gedruckt im Jahr 1607, in 4°. Après avoir donné ce titre, Adelung ajoute: „Vielleicht ist folgende ebenfalls sehr seltene kleine Schrift: The bloody massacre in the city of Mosco, London, 1607, 8°. eine Uebersetzung davon“. Cette conjecture est erronée; dans l'Introduction, nous avons démontré que le *Bloody massacre* est la même chose que la *Légende*.*

(125) Page 183. Karams. XI : 384—400. On peut donner ici comme point de comparaison le récit de Bussov qui a été suivi, dans ses points principaux, par Karamsine, (v. Adelung, II : 86—92): „Des Morgens in der 3-ten Stunde, da der Kayser und die Polnischen Herrn noch in Betten lagen, und den Rausch ausschlieffen, wurden sie unfreundlich aus dem Schlaf gewecket. In einem Huy wurd bey allen Kirchen (deren in der Stadt Moscau bey 3000 und auf jedem Thurm zum wenigstens 5 oder 6, und was Kirchen seyn, 10 oder 12 Glocken hängen) zu Sturm geläutet, da liefen etzliche viel 100,000 Menschen aus allen Winkeln zu Hauffe, eines theils mit Knütteln, eines theils mit Röhren, viele mit blossen Säbeln, mit Spiessen oder was sie zu Handen gekriegt, *Furor Arma ministrabat*, liefen alle nach dem Schlosse zu und riefen: Wer schlägt den Kayser tod? Die Kneesen und Boyarn antworteten, das thun die Pohlen. Wie nun Demetrius diess greuliche Sturm-Lauten und ungeheures Tumulturen in dem Bette höret, erschrickt er darob nicht wenig, schicket seinen getreuen Ritter Peter Pfdrowitz Pasmanoff hinaus zu erforschen, was da vorhanden, die Kneesen und Boyarn, so im Vorgemach aufwarteten gaben zur Antwort: sie wüstens nicht, es würde vielleicht irgendwo brennen. Es kömmt zum Sturmkläuten auch ein unmenschlich Geschrey auf allen Gassen, also, dass er bis in das Kayzers Gemächer erschallete. Da sandte der Kayser zum andernmale den Herrn Pasmanoff hinaus, zu erkundigen, was da zuthuende, ob es brennete, und welches Ortes, stund auch selbst auf und that sich an. Der Herr Pasmanoff siehet draussen im Schloss

auf allen Gängen und Treppen unzählig viel Reussen mit Spiessen und Stangen, dessen er fast erschreckt fraget, was sie da machten? was sie wolten? und was das Sturmmlauten bedeutete? Herr Omnis [die Menge] antwortete ihm, er solle den unrechten Kayser herausfordern, den wollten sie sprechen, da vermerkte der Herr Pasmanoff bald, was das Sturmmlauten bedeutete, und dass eine Verräthery vorhanden, rupfte sich bey den Haaren, befahl den deutschen Hartschierer ihr Gewehr in Acht zu haben und keinen Menschen einzulassen, ging traurig wiederum zum Kayser hinein, sagte: Ach wehe mir, Du mein gnädigster Herr Kayser, hast selbst Schuld, es ist grosse Verrätherey vorhanden, die ganze Gemeinde ist allda versammelt, und will dich hinaushaben, Du hast bishero nimmer glauben wollen, was deine getreue Teutschen dir fast täglich kund gethan. Indem nun der Passmanoff also mit dem Kayser redet, kommet ein Boyar, der sich durch die Trabanten gedrungen zum Kayser in die Schlafkammer und sprach wie ein verwegener Verrather und Bösewicht vermessener Weise zum Kayser, hast du noch nicht ausgeschlafen, du unzeitiger Kayser, warum kommst du nicht heraus und giebt der Gemeinde Bescheid. Der getreue Passmanoff ergriff des Kayzers Pallasch und schlug den verrätherischen Boyaren in der Cammer damit den Kopf von dem Bumpf hinab. Der Kayser trat hinaus in Vorge-mach unter die Hartschierer, nahm einem vom Adel mit Nahmen Wilhelm Schwenghoff, der in Liefland aus Curland (?) bürtig, die Partisan aus der Faust, ging damit in das andere Gemach zu den Hellepartirern, zeigte der Gemeinde die Partisan und sprach Ihr sollt nicht den Boris Gudenow an mir finden. Da schossen etliche nach ihm und seinen Trabanten, dass er musste wieder zurückweichen. Der Herr Passmanoff trat hinaus auf den Gang, da die meisten Boyaren stunden, bat sehr fleissig, sie wollten wohl betrachten, was sie vorhätten und von solchem bösen Vorhaben abstehen und thun, was löblich wäre. Tatischow [Tatischtschef], ein vor-

nehmer Herr, antwortete ihm schimpflich und sprach: Du Hurensohn was redest du noch? Griff nach seinem langen Messer, (wie dann die Reussen solche bey sich pflegen unter den langen Kleidern zu tragen) stosste es ihm ins Herz, da er daran straks niederfiel und starb. Die andern Boyzen nahmen ihn und wurffen ihn vom Gange, der 10 Klafter hoch war, hinunter auf die Erde. Also musste der ritterliche Held, der aller Teutschen getreuer Freund war, um seines Kayzers willen, sein Leben verlieren. Da nun Herr Osmar sahe, dass dieser tod war, für dessen Mannhaftigkeit und Fürsichtigkeit sich fast die meisten fürchteten, waren die blutdürstigen Hunde so viel beherzter, lieffen mit dicken Haufen ins Vorhaus auf die Trabanten zu, wolten den Schein heraushaben, der kam auch mit seiner Pallaschen, und wolt unter sie schlagen. Aber wider einen glühenden Backofen war böß gaffen. Sie schlugen an dem Vorhause die Bretter aus der Wand, drungen mit Macht auf die 50 Hartschirer zu, nahmen ihnen ihr Gewehr. Der Kayser aber entsprang ihnen mit 15 Teutschen in sein vorderstes Gemach, das rigelten sie zu und stunden mit ihren Gewehren dafür. Da wurff der gar erschrockene Demetrius seinen Pallasch ins Gemach, raufte sich beym Haaren, redete kein Wort, ging von den Teutschen weg nach seiner Schlafkammer. Die Reussen schossen flugs durch die Thüre auf die Teutschen zu, also dass sie beyseits treten musten, zuletzt hieben die Reussen die Thür mit Beilen bey ihm entzwey, da wünschte ein jeder Teutscher für seine Partisan und Helleparten einen guten Hacken oder Musqueten zu haben, einer sagte zum andern, ach, dan wir 300 Mann möchten alle zusammen seyn und gute Musqueten haben, wir wollten mit göttlichen Beystand diesen Tag Ruhm und Ehre einlegen und unsern Kayser und uns retten; nun aber sind wir mit ihm verloren... sprungen hiermit ins andere Gemach, schlossens hinter ihnen zu, finden aber den Kayser nicht, er war aus seiner Schlafkammer durch einen heimlichen Gang entwichen und der Kayserin Gemach

bey gelaufen, in einen steinernen Saal, da er für Angst
 im Fenster 15 Klaftern hoch, auf einen Anberg hinaus-
 sprungen, und wohl entkommen wäre, wenn er nicht eines
 seiner Beine verstauchet hätte. Die Reussen folgten durch
 des Kayzers Gemächer hernach, nahmen der Trabanten ihre
 Bewehrung, gaben ihnen Wächter zu, die liessen sie weiter
 nicht zu, dann ins Vorhaus gehen, fragten sie, wo ihr Kayser
 angekommen wäre, spürten die Kayserlichen Gemächer und
 suchten einen stattlichen Schatz aus seinen Cammern. Die
 Kneesen und Boyaren fielen mit Ungestüm und Gewalt hin-
 in zur Kayserin ins Frauenzimmer, welche für Furcht und
 Schrecken alle schon halb tob waren. Die Kayserin, eine
 kleine Person, hatte sich unter der Hofmeisterin Rock (welche
 eine grosse Person war) verstecket; die groben Kneesen und
 Boyaren fragten die Hofmeisterin und Jungfrauen wo der Kay-
 ser und seine Kayserin wären, sie antworteten, das möget
 ihr wissen, wo ihr den Kayser gelassen habt, wir sind auf
 ihn zu warten nicht beschieden. Die Hofmeisterin, unter
 deren Rock sich die Kayserin verbergete, war eine alte dicke
 Matron, sollte sagen, wo die Kayserin wäre, sie antwortete:
 wir haben sie diesen Morgen in der ersten Stunde zu ihrem
 Herrn Vater, den Sendomirschen Woywoden begleitet, da
 ist sie noch. Mittlerweile hatten die Strelitzen, so an der
 Tseriori Pforten die Wacht hielten, den ausgesprungenen
 Kayser am Anberge liegen sehen, seufzen und winseln hören,
 waren zu ihm gegangen, und ihm wieder aufgeholfen, wolten
 ihn auch wiederum hinauf in seine Gemächer bringen. Wie
 aber Hr. Omnis solches siehet, und es den Hrn. Boyaren, so
 für und in dem Frauenzimmer waren, anzeigen, verliessen
 dieselben die Hofmeisterin und Kayserin und liefen eilend
 die Stiegen hinunter. Die Strelitzen aber unterstanden sich
 den Kayser zu beschützen, darum, dass er ihnen eine grosse
 Gelübde gethan hatte, wo sie ihn erretten würden, schossen
 derowegen auch von den Boyaren 1 oder 2 zu Tode, aber
 sie wurden bald übermannet, dass sie nichts mehr ausrichten

konnten. Die Menge und Vielheit der Kneesen und Boyaren nahmen den betrübten kranken und vom Falle zerschmetterten Kayser... brachten ihn wieder hinauf in seine Gemächer, so zuvor herrlich und schön, nun aber hässlich destruiert und ausgeplündert waren, da stunden etliche von seinen Trabanten im Vorgemach bewahret, gar traurig und ihrer gewehre beraubt, die sahe er an, dass ihm die Thränen von den Wangen herabflossen, reichete einen von ihnen seine Hand, konte aber kein Wort sprechen.... endlich sprang ein Kaufmann, Mulnick (*) genannt mit seinen Rohr herfür und schoss ihm damit durch. Der alte Verräther Suhsy reit im Schloss auf und nieder, schrie dem Pöbel frey zu, dass sie mit dem Schelmen die Kürze spielen solten. Da riefen sie alle, schlag ihn tod, lasset ihn nicht leben. Die Kneesen und Boyaren zogen ihre Säbel und Messer aus; der eine hieb ihn über den Kopf vornen der andere von hinten wieder herüber, dass ihm ein Stück drey Finger breit heraus fiel, und an den Schwarten ein wenig hängen blieb. Der dritte hieb ihn auf einen Arm, der vierte über ein Bein, der fünfte stach ihn gar durch den Leib; die andern schlepten ihn bey den Füßen aus dem Gemach auf denselbigen Gang, da sein getreuer Ritter, Peter Passmanoff, erstochen und herunter geworfen war, da warfen sie ihn auch hinab und sagten: Ihr seyd gute Brüder im Leben gewesen, ihr möget euch nun auch im Tode einander vergleichen. Also lag der stoltze und tapfere Held hinunter im Drecke, der gestern in grossen Ehren sass, und dessen Tapferkeit über die Welt ausgebreitet war. Und wurde also die hochzeitl. Freude auf den 9-ten Tag nach der Copulation mit Bräutigam und Braut und allen Hochzeitgästen in ein grosses Herzeleid verkehret, darum mag sich Ross und Mann für Moscovitischen und Parisischen Hochzeiten wohl hüten.

(*) „Kelch in der Liefländischen Historie S. 493 schreibt: der Kaufmann habe Mulnik geheissen. Vielleicht ist er ein Seifensieder oder Seifenkrämer (МЫЛЬНИКЪ) gewesen.“ Müller, *Samml. Russ. Gesch.* V : 357.

Dieser Demetrius hatt 11 Monath weniger 3 Tage regieret."

(126) Page 183. Le description que fait Massa de la personne de Dmitri concorde tout-à-fait avec la description de Margeret, qui y ajoute encore que le Tsar était " brun de complexion" (page 141). Paterson le dépeint en ces termes: " Der Woywode Wisniowiecki nam In [Démétrius] alsbald in seinen dienst, vebte Ine im Ritterspielen, mit fechten, rennen, thurniren, vnd andere dergleichen sachen, vnd die- weil er lehrhafftig, klug, schnell, vnd hurtig war, auch lust zu allen dingen hette, dergleichen Ime die aine hand etwas lenger, als die andere, vnd ein wartzen vff der linckhen saiten bey der nasen, gestrebelte haar hatte, auch kurtz von Leib war etc., so dauchte Ine, dass man wunderliche Abenthewr mit Ime aussrichten köndte." (Ad. II: 213)

(127) Page 188. Pour ce qui concerne les prétendus " prodiges" qui eurent lieu après le meurtre de Dmitri, Bussov les décrit plus amplement que Massa. Lorsque le cadavre fut transporté hors de la ville, il s'éleva une grande tempête qui endommagea les portes par lesquelles il dut passer; la nuit près du tombeau il s'éleva des flammes qui disparurent. Mais le plus fameux des prodiges, il le raconte en ces termes: " An dem Orte, dahin Demetrius zu den andern Todten geworfen war, daselbst lag er folgenden Morgens draussen für der Thür, die doch zugeschlossen war und sassen zwei Tauben bey dem Körper, wenn man wollte hinzugehen, flogen sie weg, wenn man wieder davon ging, flogen sie auch wieder dahin. Und ob er wohl auf Befehlig der Herrn zum andern male dahin geworfen, die Grube auch mit Erdreich erfüllet wurd, blieb er doch nicht länger als bis auf den 27 Mai darinnen. Da wurd der Leichnam auf einem andern Kirchhofe gefunden, der weit von dem Orte abgelegen; da erschrack die ganze Stadt, hohes und niedriges Standes, nicht wenig und wunderten sich sehr, dass so seltsame Dinge mit dem todten Körper sich zutrogen. Etliche sagten: er muss gleichwohl ein wunderlicher Mensch gewesen seyn, weil sein Körper nicht

will in der Erden bleiben. Ein anderer sagte, er wäre der Teufel selbst, darum trieb er noch unter den Christensein Gaukelwerk also. Der 3-te sagte: er wäre ein Schwarzkünstler gewesen, hätte von den wilden Lappen die Kunstgelernt, denn wenn dieselbigen sich schon umbringen liessen, könnten sie sich gleichwohl wieder lebendig machen." (Ad. II: 94)

(128) Page 188. Karams. XI: 400—407.

(129) Page 189. Il est question aussi de cette rude gelée dans Margeret (p. 136), Paterson (Adelung II: 216) et Dankaert: " Le 29 Mai, dit celui-ci, le cadavre de Démétrius fut exhumé et conduit à l'endroit où il avait été d'abord exposé au public; et là on le réduisit en cendres. On lui imputait d'être un sorcier et d'avoir, par ses maléfices, causé la forte gelée qui avait eu lieu la nuit après sa mort, gelée qui détruisit tous les fruits des champs et occasionna une grande disette la même année (page 27). Peyerle raconte que Démétrius fut déterré huit jours après le meurtre, parce que la nuit il se montrait des lumières auprès de son tombeau et qu'on y entendait une charmante musique. On fit brûler le corps jusqu'à ce qu'il fût réduit en poussière dont on chargea un grand canon " und zue der Porten, da er zum ersten in die Statt einkommen, hinaus widerumb schiessen lassen, damit Ja nichts von Imc uberbliebe." (Adelung II: 196)

(130) Page 190. Parmi les innovations et les hérésies qui attirèrent sur Dmitri la haine des Russes, Bussov (Adelung II: 92) mentionne les suivantes: il faisait habituellement exécuter de la musique à ses repas; à ses noces, il y eut même de la musique vocale, il supprima les vieux usages des festins de la cour, il accomplissait ses pèlerinages à cheval, il épousa une Polonaise païenne, il avait une garde composée d'étrangers, il diminua les revenus des couvents et obligea le clergé d'abandonner à ses gardes-du-corps quelques maisons situées dans le voisinage du Kremlin, il laissait les mécréants de Pologne entrer avec leurs chiens dans les temples moscovites, il mangeait de la viande de veau, il visitait les églises sans s'être baigné.

(131) Page 194. Karams. XI: 390.

(132) Page 195. Müller V: 368.

(133) Page 196. Un vagabond, du nom de Heika, se donna, du temps du faux Dmitri, pour le Tsarévitch Pierre, fils de Fédor Ivanovitch (Hermann III: 488). On avait surtout répandu le bruit que lorsque la sœur de Godounoff, la Tsarine Irène Fédorovna, après une longue stérilité, mit au monde, en 1592, une fille, Théodosie, cette fille avait été substituée par Godounoff au garçon dont Irène serait réellement accouchée. En présence des manœuvres de Boris cette opinion ne doit pas nous surprendre, pas plus que la conjecture qu'il aurait causé la mort de Théodosie.

(134) Page 197. Bussov dit que l'écossais *Wandmann*, (que Massa a déjà nommé Lanton), capitaine d'une compagnie de cent hommes de la garde de Dmitri, était encore appelé *Pan Schottnitzki*. Adelung remarque à ce sujet, que ce surnom ne peut lui avoir été donné du nom de la patrie, attendu qu'on aurait dû l'appeler alors *Schottlandsky*, mais qu'il lui venait probablement du mot *Sotnik* ou *Sotnisky*, parce qu'il commandait une compagnie de cent hommes (Adelung II: 81). On trouve donc ce même nom dans Massa.

(135) Page 198. Hermann III. 484, 485.

(137) Page 200. Bussov parle plus longuement que Massa de ce Bolotnikoff qu'il nomme Polutnik (Adelung II: 98, Hermann III: 487).

(138) Page 205. La vivacité de ce plaidoyer de Massa prouve d'une manière remarquable, combien la situation était tendue, là où les esprits étaient entraînés par les courants des rumeurs les plus contraires.

(139) Page 205. „Schuiski liess auch eines Pfaffen Sohn, der 9 Jahre alt, tödten, demselbigen kostbarliche Toden-Kleider anthun, ihn einen neuen Sarg legen, und nach der Moskou führen.“ Bussov (Herm. III: 483 n. 1031).

(140) Page 207. „Schuiski erkaufte auch etliche gesunde Leute; die mussten sich anstellen, als wenn sie krank wären.“

(Bussow). Hermann, à l'endroit où il cite Bussow, dit que Usträlow dans la 47^e remarque sur la version russe du journal de Marine, défend l'authenticité des reliques de saint Dmitri, et démontre qu'en matière de croyance, les Russes n'ont jamais eu recours à la fraude. Le témoignage de Massa qui aimait à s'enquérir était inconnu alors à Usträlow.

(141) Page 208. Vlassieff fut envoyé à Ufa en qualité de Voïvode. Hermann III : 483.

(142) Page 208. Massa aurait-il en vue ici le village de Kolomenskoïé ?

(143) Page 220. Comparez p. 95 et 96.

(144) Page 223. La place de Toula, vaincue par la famine, se rendit le 10 octobre 1607, après une défense opiniâtre. Pierre et Bolotnikoff avaient obtenu la grâce de la vie et Schouisky la leur avait juré par le baisement du crucifix. Mais, au mépris de ce serment, il fit pendre Pierre à Moscou et envoya Bolotnikoff en prison à Kargopol, où plus tard, il le fit noyer après qu'on lui eût arraché les yeux. Hermann III : 489.

(145) Page 225. Massa confond le célèbre ambassadeur Léon Sapiéha avec le staroste d'Ousviet, Jean Sapiéha. „Im Juni kam Johann Petir Paulides Sappiha mit 7000 Speer-Reitern aus Lithauen zum Demetrio II." V. Hermann III : 491. Bussow parle plus longuement que Massa de Démétrius II.

(146) Page 226. On peut compléter ici le récit trop abrégé de Massa par celui de son compatriote Danckaert qui, comme nous l'avons dit dans une note antérieure, accompagna en Russie le sieur Pontus de la Gardie. Voici sa relation de la guerre entre les Russes et les Polonais.

Chapitre XIV. *De la guerre entre les Russes et les Polonais.*

Quelque temps après, le Tsar Vassili Ivanovitch envoya une ambassade en Pologne pour se plaindre de ce que l'on avait, sans raison ni droit, introduit en Moscovie un moine défroqué qui se disait être le véritable Démétrius, et pour savoir si ce fait avait eu lieu à la suggestion ou avec la con-

naissance du Roi. En cas d'affirmative, le Tsar y voyait une preuve suffisante que le Roi avait violé l'alliance contractée par ses aïeux, et il se trouvait obligé de s'unir au roi de Suède pour envoyer une armée en Pologne, à moins que le Roi ne se décidât à rendre les trésors que le faux Démétrius avait fait conduire dans ce pays. L'ambassadeur reçut pour toute réponse que l'on avait agi contre Démétrius avec trop de rigueur et sans l'avoir suffisamment connu, que le Roi protestait contre l'outrage qu'on lui avait fait en massacrant un grand nombre de ses sujets, et que, dans l'occasion, il se réservait d'en tirer vengeance.

L'ambassadeur revint et rapporta ces paroles au Tsar. Peu de temps après, le roi de Pologne dirigea contre la Russie une armée très nombreuse, tant en infanterie qu'en cavalerie, qui dévasta plusieurs villes et arriva devant Moscou qui fut vigoureusement assiégée. Le Tsar Vassili, enfermé dans sa capitale, fit partir des envoyés vers le roi de Suède pour le prier de venir à son secours, en lui remontrant que les Polonais chercheraient aussi le moyen de faire une invasion en Finlande et en Suède. Mu par cette considération, le roi expédie un corps de 6000 hommes, composé de Français, d'Allemands, d'Anglais, de Suédois et autres, commandés par le baron Jacques Pontus de la Gardie, présentement encore en Russie.

De la Gardie causa d'abord une grande terreur aux Polonais en les chassant de Novgorod qu'ils occupaient au nombre de quelques milliers d'hommes. Il les mit en déroute et les poursuivit vivement. Dans leur fuite, ils incendient toutes les villes, tous les villages et les ponts qu'ils traversent, dans le but de retarder la marche des Suédois, en quoi ils réussirent quelque peu.

Mais, à la fin, les Polonais s'arrêtent une nuit dans un village, où les attendaient des provisions, de l'eau-de-vie, de l'hydromel, de la bière, etc. que leur avait apporté un fort convoi détaché de la grande armée qui assiégeait Moscou. Harassés de leur longue marche, ils s'y reposent une nuit,

mais en s'y livrant à la boisson d'une manière si désordonnée que personne, pas même les officiers, ne songea à poser des sentinelles ou à faire des rondes. Tous s'étaient couchés sans inquiétude et dormaient. La Providence avait permis que le général de la Gardie envoyât en reconnaissance un détachement de 500 hommes de cavalerie légère. Ceux-ci arrivent, vers le soir, à un demi-mille du village où les Polonais étaient arrêtés, et remarquent leur négligence et leur ivresse. A cette vue, le lieutenant-général Evert Hoorn qui commandait le détachement, fait mettre pied à terre à ses hommes, leur donne un instant de repos, et les engage à adresser leur prière au ciel; puis, dès que l'obscurité sera venue, il se propose de tomber avec eux sur le camp polonais. Vers les neuf heures et demie, ils remontent à cheval, arrivent sans bruit dans le village, où ils ne trouvent point de sentinelles, mais des ivrognes les uns endormis près de leur feu, les autres, courant la rue sans armes quelconques: ils se jettent sur eux et les passent au fil de l'épée. Quelques-uns réussissent à s'échapper; entr'autres leur chef Curolofsitsky et sa femme, une comtesse polonaise, qui le suivait partout. Ceux-ci s'étaient jetés, en toilette de nuit, sur des chevaux sellés et attachés par une bride légère passée au cou, et qu'ils tenaient prêts, comme le font généralement les Polonais de qualité. Les principaux des Polonais s'étaient mis en défense dans une vaste maison où ils avaient refugie, à la hâte, l'argent et les objets précieux emportés par eux des villes russes. De là ils tiraient par les fenêtres avec leurs longs mousquets dont ils se servent à cheval.

Mais, à la fin, Evert Hoorn voyant qu'ils ne voulaient pas se rendre à discrétion et qu'il perdait beaucoup de son monde en voulant s'approcher, fit mettre le feu à la maison. Les Polonais se défendirent avec tant d'opiniâtreté, qu'il aimèrent mieux se laisser brûler que de tomber à la merci de leurs ennemis.

Les Suédois y firent un immense butin: des chevaux magnifiques, de précieuses étoffes de soie et de riches vêtements

et un grand nombre de jeunes filles que les Polonais avaient enlevées des villes russes. Il s'y trouvait aussi une forte partie d'argent, mais elle fondit dans l'incendie et se repandit sur la terre. Plusieurs soldats, en fouillant le sol, y découvrirent des masses d'argent fondu : mais comme ces masses étaient devenues noires par la force du feu, quelques uns d'entre eux ne sachant pas que c'était de l'argent (j'ai été témoin de la chose, car j'y étais présent), les échangeaient, les jouaient ou les vendaient pour un prix minime. Le général de la Gardie, après que cette troupe eût rejoint l'armée, marcha vers Moscou, et eut quelques rencontres avec les Polonais, tant devant la ville de Tiorsock que devant celle de Twer, et il remporta toujours la victoire. Mais les Polonais continuaient toujours le siège et s'étaient si bien retranchés devant la ville, que le baron de la Gardie ne put parvenir à les attaquer, et dut tenir longtemps la campagne sans pouvoir rien entreprendre. Il fit pénétrer secrètement en ville trois personnes qui donnèrent connaissance au Tsar de tout ce qui venait d'arriver. Le Tsar reçut ces messagers avec de grands égards et les combla de richesses.

Chapitre XV. *Comment les Polonais lèvent le siège de la ville, mais reviennent avec des forces plus grandes.*

En l'an 1609, le roi de Suède envoya quelques troupes fraîches au baron de la Gardie. Les Polonais, prévenus de leur arrivée, et s'apercevant que les passages par lesquels ils recevaient leurs munitions, leur étaient enlevés les uns après les autres, lèvent leur camp et se rendent vers les frontières de Pologne. Le Baron de la Gardie part immédiatement pour Moscou avec son corps d'armée et il y est reçu en triomphe par le Tsar Vassili. Quelque temps après, cependant, le roi de Pologne envoie, de son côté, des renforts en Russie, sous le commandement du général Rossinsky. Celui-ci se rend de nouveau sous les murs de Moscou avec son armée, mais le sieur de la Gardie, avec le consentement du Tsar, marche à sa rencontre. Arrivé près de l'ennemi, il se dispose à ranger

ses troupes en bataille, quand tout-à-coup quelques uns de ses soldats se mutinent, sous prétexte qu'on leur doit encore un mois de solde et refusent de se préparer au combat, bien que l'ennemi prit déjà ses dispositions, avant qu'on ne leur ait donné satisfaction. En vain le général de la Gardie essaya-t-il d'apaiser cette sédition, en leur promettant de les lui payer dès qu'ils seraient de retour de cette expédition, quelques uns des mutinés se mettent à faire des signes à l'ennemi, puis à passer de son côté: ils sont imités bientôt par des compagnies tout entières qui se rendent, bannières déployées, dans les rangs polonais. C'est alors que se déclara l'infidélité des gens de la Gardie: car au lieu de sauver les bagages et les trésors dont il leur avait confié la garde, ils se mirent à piller et à fuir avec ce butin dans le camp ennemi.

Le général Rossinsky reçut gracieusement tous ces transfuges, donnant des sauf-conduits et de bonnes destinations à ceux qui ne désiraient pas entrer à son service et voulaient s'en aller. Le baron de la Gardie, accompagné du Colonel Monsieur De la Ville et suivi de quelques pages, fut obligé de tourner bride et de se rendre dans la forteresse de Kholm où le vieux régiment de De la Ville tenait garnison. Avec ces troupes et quelques nouveaux renforts expédiés de Suède, de la Gardie conserva encore un pied en Russie et se mit à exiger des Russes le paiement de la solde qui lui était due et le remboursement des sommes que le roi de Suède avait avancées; ce qu'ils lui refusèrent. Alors, du consentement tacite des Russes, il augmenta petit à petit ses forces et se mit enfin en possession de la ville et de la citadelle de Novgorod. Lorsqu'il s'y fut établi, il fit prêter serment de fidélité aux villes d'alentour et y leva des contributions. Elles obéirent par crainte; et il s'y maintint malgré les nombreuses tentatives que l'on fit, par force ou autrement, pour le faire sortir de là. S'étant reconcilié à la fin avec plusieurs des principaux Boyards et gouverneurs, il resta maître absolu du gouvernement de Novgorod.

Chapitre XVI. *Les Polonais occupent la ville de Moscou: depuis ce temps, la Russie a commencé à tomber en décadence.*

Après cette victoire, les Polonais se sont dirigés vers Moscou avec toutes leurs forces; les Russes fort affaiblis, étaient, en outre, tellement découragés à la suite de l'échec du sieur de la Gardie en qui ils avaient mis toute leur espérance, que l'arrivée de l'ennemi les remplit de terreur et qu'ils livrèrent la ville après une faible résistance. Les Polonais y commirent de grands massacres et ôtèrent la vie à de nombreux Boyards et autres seigneurs. Ils renfermèrent le Tsar Vassili dans un cloître; mais comme on n'en apprit plus de nouvelles ultérieures, on croit qu'il n'en est pas sorti vivant. Ils se mirent ensuite à dévaster plusieurs villes du pays d'alentour, et s'emparèrent même de la célèbre et forte cité de Smolensk.

Sur l'avis qu'il reçut de ces faits, le roi de Pologne partit en personne pour la Russie et fit la conquête de toute la Principauté et gouvernement de Smolensk, dans le dessein de mettre son fils Ladislas sur le trône de l'Empire. Cette conquête abattit grandement les Russes et leurs affaires étaient très chancelantes, d'autant plus qu'ils n'avaient point de chef, ni de Tsar, car ils ne savent jamais s'entendre lorsqu'il s'agit de choisir un Tsar.

Pendant ils établissent pour chef de leur armée un Knees nommé Démétrius Pasarsky. Peu de temps après, celui-ci alla mettre le siège devant Moscou avec de grandes forces, et il l'investit si bien, au moyen des masses d'hommes qui lui arrivèrent, que bientôt toute communication au dehors fut coupée pour les assiégés. Le siège dura longtemps sans autres incidents que quelques escarmouches.

Entretemps, un Knees Russe, nommé Sarrousky, leva l'étendard de la révolte et ayant attiré dans son parti une grande multitude de Cosaques mutinés, il se mit à détruire plusieurs villes et s'empara, à la fin, d'une place forte nommée Kalouga dont il fit son refuge.

Chapitre XVII. *De l'extrême détresse des Polonais avant la reddition de la ville.*

Pendant le siège, les Polonais enfermés dans la ville s'attendaient toujours à être secourus par leur Roi : mais leur espérance fut vaine, car le Roi, après plusieurs échecs, avait été forcé de rentrer en Pologne avec la plus grande partie de ses troupes. Les assiégés n'en continuèrent pas moins à se défendre jusqu'à la dernière extrémité et ils eurent à subir, dans cette défense, une famine et une détresse dont l'histoire n'offre pas d'exemple. Après avoir consommé leur pain, leur viande et leurs autres provisions, ils se soutinrent avec de la chair de cheval, puis avec des peaux de bêtes, coupées en morceaux et autres vivres du même genre. Mais après avoir épuisé ces ressources, après que l'on en était arrivé à payer une grosse somme d'argent pour un morceau de pain ou de viande pourrie de cheval ou de chien, ils en vinrent à devoir assouvir leur faim en mangeant de la chair humaine, y ajouter un morceau de pain (?).

Quelques familles de marchands livoniens, qui se trouvaient encore en ville, en furent chassées et durent pour la plupart s'en remettre à la pitié du Russes ; quelques uns de ces malheureux s'enfuirent pendant la nuit et arrivèrent à Colmogro, où je me trouvais à cette époque, et là nous firent le triste tableau de ce qu'ils avaient vu pendant le siège. Dès qu'un individu venait de mourir, soit de mort naturelle, soit par les balles de l'ennemi, on emportait son corps dans le magasin public, on en salait la chair que l'on mettait ensuite dans des tonneaux d'où on l'extrayait journellement pour la distribuer par petites portions. Quelques uns, poussés par la rage de la faim, ne pouvant se rassasier avec la petite part qui leur était donnée, allaient fouiller la terre et en exhumaient les cadavres enterrés déjà depuis quelque temps et les dévoraient. Quelque incroyable que soit ce détail, il est cependant très véridique, car une foule de personnes dignes de foi, sorties de la malheureuse ville, ont assuré l'avoir vu plusieurs fois de leurs yeux.

Mais enfin, au moment où les assiégeants allaient se fatiguer peut-être d'un si long siège, les défenseurs de la ville, voyant que dans l'extrémité où ils étaient réduits, il ne leur arrivait point de secours, se résolurent, tout en connaissant la cruauté et la perfidie des Russes, à se rendre à leur merci, si on voulait bien accepter cette condition. Ayant fait cette proposition aux Russes, ceux-ci l'acceptèrent volontiers. Après avoir parlementé et discuté pendant quelques jours, ils promirent aux Polonais la vie sauve et toute sorte de faveurs; sur quoi ces derniers, sans la moindre défiance, entrent en relation, portes ouvertes, avec les Russes pour en obtenir quelques provisions. A cette vue, quelques milliers de Cosaques se jettent à cheval, et avant que l'on ne s'en aperçût, se précipitent sur les portes dont ils se rendent maîtres, tuent la garde et tous ceux qu'ils rencontrent. Malgré la promesse qu'ils avaient reçue, la plupart de Polonais sont massacrés; la tâche ne fut pas bien difficile, vu leur petit nombre et la faiblesse à laquelle les survivants étaient réduits par la famine et la souffrance.

C'est ainsi que cette ville célèbre tomba de nouveau entre les mains des Russes au mois d'Octobre 1612. On trouva encore dans les magasins quelques tonnes de chair humaine et on s'empressa de l'enfouir en terre.

Chapitre XVIII. *Des grands dégâts que quelques Polonais commirent en Russie pendant le siège de Moscou.*

Le roi de Pologne, ainsi que nous l'avons vu, n'ayant pas trouvé le moyen, à cause de quelques revers, de venir au secours de la ville assiégée, fit partir cependant quelques corps de Polonais et de Cosaques qui, se divisant en deux ou trois troupes et prenant divers chemins, entrèrent sur le territoire russe et y jetèrent une telle épouvante que les habitants quittaient avec femmes et enfants, pour se cacher au fond des bois, des places dont les Polonais étaient encore distants de 40 milles. Une de ces troupes, forte d'environ 700 hommes, était arrivée la nuit devant Vologda, une des villes principa-

les de Moscovie, et s'étant donnée pour amis, on leur ouvre les portes et on les laisse entrer. Ils se rendent d'abord à la maison du Gouverneur et le tuent. Après cela, ils massacrent tous ceux qu'ils rencontrent, pillent et emportent tout ce qu'ils peuvent emporter d'objets précieux, mettent le feu à la forteresse et à la ville et s'en retournent avec leur butin.

Mais, s'ils avaient agi pour le plus grand avantage de leur Roi, plutôt que de piller et de voler, ils se seraient emparés de cette ville dont la possession eût été pour le roi de Pologne une excellente étape pour arriver à la conquête de l'Empire. En effet, de cette ville on peut empêcher le passage de tout secours, soit d'argent, de vivres ou de munitions de guerre, venant du Midi (d'où tout doit venir) vers le Nord: mais la soif du butin a empêché toute autre considération.

Les autres troupes s'enfoncèrent aussi bien loin dans l'intérieur du pays et pillèrent plusieurs villes, entr'autres Totoma, Oustiouga, Oustsaly, Yeminska, etc. massacrant partout les habitants, enlevant tout ce qui leur semblait bon à prendre et semant partout l'incendie. Dans les villages et dans les campagnes, quand ils rencontraient des habitants qu'ils supposaient avoir caché leur argent sous terre (selon la coutume des Russes), ils les livraient aux tourments jusqu'à ce qu'ils eussent livré ce qu'ils possédaient et, malgré cela, ils ne leur laissaient point la vie. Il y avait un paysan puissamment riche, de notre connaissance, que nous nommions le Richard et qui fut un jour attaqué à l'improviste par les Polonais et fait prisonnier. Comme ils savaient, par leurs guides, l'état de sa fortune, ils le soumirent à de violentes tortures pour le forcer à leur livrer ses trésors. Mais il avait une fermeté telle que malgré tous les tourments qu'ils lui firent subir, ils ne purent en arracher la connaissance du lieu, où il avait caché ou enfoui son argent. Irrités de cette constance, ils lui passent un gros pal tout au travers du corps; mais jusqu'au dernier moment, il persista dans son silence, bien que son propre frère, qui réussit à fuir auprès de nous, recon-

nût qu'il avait enfoui sous terre son trésor et ses objets précieux. Quand ils se crurent suffisamment pourvus, ces Polonais quittèrent de nouveau le pays, en emportant une telle quantité d'argent, de perles, d'étoffes de soie, de pelletteries, et d'autres marchandises de prix, que tous leurs chevaux en étaient littéralement surchargés.

(147) Page 229. Dans le manuscrit original de Massa, on trouve ces mots, écrits comme pour mémoire: *Copie de cette lettre chez Barthélémi Laurens*. Il en résulte que cette copie a été enserrée ailleurs que dans le manuscrit: elle est probablement perdue.

(148) Page 231. L'expérience de Massa est en quelque sorte identique avec celle de Bussov qui se trouvait à Kalouga en même temps que Dmitri II. Adelung II:102.

(149) Page 233. Nous pouvons donner ici, comme documents, les renseignements historiques contenus dans les rapports officiels transmis plus tard, en 1614, par Massa aux États-généraux. (V. Tome I:226—230).

« Je ne connais pas d'empire qui soit, de nos jours autant en danger que celui-ci. Le Tsar, il est vrai, a été choisi par l'armée et il est de la race des anciens souverains, il s'appelle Ivan Vassiliévitch et il est âgé de 20 ans environ. Mais qu'importe? il ressemble à un soleil recouvert en partie de nuages ténébreux, de sorte que le sol de Moscovie n'a pu recevoir encore le moindre de ses rayons. Les princes de son sang ont peu d'autorité, lui-même est illettré, et j'ignore s'il sait lire; sa mère est une religieuse, et son père, après la remise du Tsar Schouisky. entre les mains de Polonais (150), avait été envoyé en ambassade en Pologne, où, contrairement au droit des gens, il est aujourd'hui encore retenu prisonnier. Il ne peut donc en obtenir aucun secours, et outre tout cela, son royaume est assailli de tous cotés, livré au pillage, au meurtre, à l'incendie, par les Polonais, les Suédois, les rebelles d'Astrakhan, les Tartares de Crimée et plus encore par cette soldatesque indisciplinée, corrompue et sauvage que l'on nom-

me les Cosaques et qui est chargée de la défense du pays. Aux Pâques passées, les Tartares de Crimée, arrivant, comme un éclair, sous les murs de Moscou, ont conduit hors du pays plus de 25,000 habitants, et pendant tout le printemps, les Cosaques susdits, au lieu d'aller attaquer les Suédois auprès de Novgorod, n'ont cessé de parcourir toutes les contrées où il y avait quelque chose à piller. Tout cela, ils le font par manque de subsistance. Du côté de la Pologne, les Cosaques ont encore remporté une grande victoire au printemps, et la bonne nouvelle la plus récente est un message venu d'Astrakhan, annonçant que Sarotsky, jadis général des Polonais puis rentré au service de la Russie, qui venait de se révolter de nouveau avec un corps de soldats mutinés, était en ce moment enfermé dans la citadelle d'Astrakhan et assiégé par les habitants de cette ville. Ce Sarotsky avait auprès de lui l'ex-Tsarine et son fils, l'enfant de feu Démétrius le moine. Cette Tsarine était la fille du Voïévode de Sendomir, en Pologne, ainsi que Messieurs des Etats peuvent le lire dans mon ouvrage sur les troubles de la Moscovie que j'ai dédié à son Excellence le Prince. Au temps de la régence du Knees et Dmitri Pocharsky, voyant que les peuples commençaient à demander qu'en leur donnât un Tsar, et que Pocharsky marchait sur Moscou pour aider à reprendre cette ville aux Polonais, Sarotsky se mit en opposition avec lui, se retira avec une partie des troupes, traversant le pays comme un ennemi, ravageant tout sur son passage et arriva aux environs d'Astrakhan près de la mer Caspienne, où il conclut une alliance contre la Moscovie avec les Tartares Nogais. Il disait qu'il avait avec lui le Tsar, fils de Démétrius, et sa mère, et parvint à exciter les Astrakhaniens contre les Moscovites. Ayant pris possession de ce royaume, et voulant s'y affermir davantage, il envoie demander au Roi de Perse de venir l'aider dans ses projets. Mais le roi qui n'avait aucune confiance en lui, s'y refusa. Poussé par la crainte, Sarotsky s'adresse aux Cosaques campés pendant cet hiver sous les murs de Smolensk

et de Novgorod. Ces derniers semblèrent accueillir ses propositions et promirent de se joindre à lui au printemps, soit en se faisant jour à travers le pays par la force, soit autrement, en descendant le Volga ou par terre. Pour plus d'assurance encore, Sarotsky proposa au sultan de lui céder le royaume d'Astrakhan, s'il voulait ordonner à ses Tartares de Crimée de venir au secours du jeune Tsar Ivan Dmitriovitch, pour aider celui-ci à conquérir le royaume de Kasan et après cela, l'empire de Moscovia.

Pendant ce temps, le Tsar de la vraie souche impériale ayant été installé à Moscou, se mit en devoir, avec les grands du royaume, de se défendre contre cet orage menaçant et d'éteindre cet incendie qui causait plus de terreur que tous les autres ennemis. Rassemblant toutes leurs troupes dans les endroits les plus favorables, ils en formèrent une armée qui se dirige vers Kasan en descendant le Volga sur plus de 1000 bateaux, ils mettent des garnisons dans toutes les places jusqu'à Samara, petite ville frontière des déserts de la Tartarie; outre cela, ils tiennent tête à tous leurs ennemis par d'autres armées. Ces efforts suprêmes, il ne faut pas s'en étonner, ont tout-à-fait ruiné le pays.

Ainsi que je l'ai dit, d'après les dernières nouvelles, les habitants d'Astrakhan ont abandonné la cause de Sarotski parce qu'il voulait livrer le royaume d'Astrakhan aux Turcs. Ils ont mis le siège devant la citadelle, de sorte qu'il sera obligé de se rendre: je pense qu'avant deux mois d'ici, tout cela aura une fin. En outre, tous les Tartares Nogaïs d'alentour ont fait leur soumission aux Moscovites, et les cosaques rebelles, voyant qu'ils ont perdu toute espérance, se sont retirés de nouveau tout en pillant le pays, plus bas que Novgorod. Toute l'armée qui avait été envoyée contre eux, pourra revenir et s'en ira à Smolensk et à Novgorod.

En résumé, c'est là un des premiers et des plus grands succès du Tsar, et si tout se termine ainsi, ce sera un grand bonheur pour la Russie: il ne lui manque que de bons con-

seillers; car tous ceux qui approchent le plus près du Tsar sont des jeunes gens ignorants; les plus honnêtes chanceliers sont des loups ravisseurs qui plument et pillent le peuple au plus fort; personne n'obtient justice du Tsar; l'on ne peut s'adresser à lui qu'en dépensant beaucoup d'argent et, encore, ne sait-on pas alors si son affaire sera prise en considération et aura une fin ou non.

Si les choses restent en cet état, tout cela ne durera qu'un an; mais j'espère que Dieu ouvrira les yeux au jeune prince comme il le fit au vieux Tsar Ivanovitch. C'était là un souverain comme il en faut à la Russie, sinon elle est perdue; car ce peuple ne prospère que lorsqu'il est opprimé par les Grands et c'est dans l'esclavage qu'il devaient riches et heureux. C'est pourquoi la situation ne s'améliorera point aussi longtemps que le peuple ne sera point persuadé que le Tsar doit être assis dans le sang jusqu'aux coudes."

"Je tiens pour certain que par suite de cette grande victoire, le Tsar actuel deviendra plus tard un souverain très heureux, si Dieu veut bien lui ouvrir un peu les yeux et lui inspirer l'idée d'arracher la mauvaise herbe qui croît à sa cour et de punir l'injustice de ses officiers. Mais tout doit avoir son temps. Déjà le Tsar a bien fait augurer de lui: aussitôt après son élection, comme on lui exposait l'affaire d'un seigneur qui devait être puni pour un grand méfait par lui commis, il répondit: Ne savez-vous point que les ours de Moscovie ne dévorent pas de gibier pendant leur première année, mais qu'ils ne commencent à chasser que petit à petit en avançant en âge?" S'il agit ainsi, le pays sera bientôt pacifié et tranquille.

(150) Page 309. Bussov rapporte que le Tsar Schouisky, ses deux frères Dmitri et Ivan, et quelques membres de la famille Galitzin furent pris par les Russes eux-mêmes, conduits à Smolensk et livrés, comme prisonniers, au roi de Pologne. (Adelung II : 107—109)

Oeuvres de M. A. van der Linde :

- Beknopte Orthoëpie der engelsche taal. Amsterdam: G. Portielje. 1852. p. in-8°..... f 0,60
- De strijdende gereformeerde kerk. Een strijdschrift. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8°..... " 1,10
- Ons standpunt. Leerrede, gehouden in 1857. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8°..... " 0,20
- De taal des geestes. Leerrede. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8°..... " 0,20
- Kalvyn: over het Avondmaal des Heeren (De cœna Domini). Nederlandsche vertaling. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8° " 0,40
- De handelingen van Ds. Witteveen te Ermelo, uit het gereformeerde standpunt beoordeeld. Vijfde druk. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8°..... " 0,30
- Protest van den Kerkeraad der Gereformeerde Gemeente te Amsterdam. Amsterdam: P. M. van der Made. 1860. in-8°.. " 0,20
- Zonde en genade. Leerredenen. Amsterdam: P. M. van der Made. 1861. in-8°..... " 1,—
- Spinoza. Seine Lehre und deren erste Nachwirkungen in Holland. Eine philosophisch-historische Monographie. Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht. 1862. gr. in-8°..... " 3,—
10. Eine Prise für die Ritter der Morgendämmerung. Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. p. in-8°..... " 0,30
11. Het geloof aan de heilige schrift en de uitkomsten van het onderzoek der natuur. Door Dr. J. H. A. Ebrard. Uit het Duitsch vertaald. Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. p. in-8°... " 0,80
12. Schellings Wijsbegeerte der Openbaring. I: Het systeem. Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. gr. in-8°. " 7,75
13. Eenvoudige vragen aan den Jurist... over de Moderne Theologie. Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. p. in-8°... " 0,20
14. Dr. A. Schwegler. Overzicht van de Geschiedenis der Wijsbegeerte. Een akademiesch handboek. Naar de vierde duit-sche uitgave bewerkt en vermeerderd. Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1863. in-8°..... " 2,90

15. De handelingen der Synode, gehouden te Dordrecht in 1618—19.
Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1863. gr. in-8°. (*Ouvrage non terminé.*)..... f 1.
16. Aanteekeningen op het „Ontwerp der spelling voor het Nederlandsch Woordenboek.” Nijmegen: C. Klercq. 1863. gr. in-8°. . 15
17. Gedachten over de eerste voordracht van Ds. Hooftman Herschelf. Nijmegen: C. Klercq. 1863. gr. in-8°..... . 11
18. Isaac Massa. Een historische studie. Amsterdam: Frederik Muller. 1864. gr. in-8°.....
19. De nederlandsche Geloofsbelijdenis, naar de oorspronkelijke nederlandsche uitgave van 1562. Derde druk. Nijmegen: Adolf Blomhert. 1864. in-12°.....
20. De politieke en kerkelijke partijen in Europa. Akademische voorlezingen van Dr. F. J. Stahl. Uit het Duitsch vertaald. Nijmegen: Adolf Blomhert. 1865. in-8°.....
21. De schaakpartijen van Gioachimo Greco (Opgedragen aan den generaal-majoor J. Hulst). Nijmegen: Adolf Blomhert. 1865. in-8°.....
22. Het Duel. Utrecht: C. van der Post. 1865. p. in-8°.....
23. Het Nijmeegsch Protest. Een strijdschrift tegen de moderne theologie. Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1865. in-8°.....
24. Paul Janet: Kritiek van het moderne materialisme. Uit het Fransch vertaald. Met een brief aan een theoloogant. Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1865. p. in-8°.....
25. Isaac Massa de Haarlem: Histoire des guerres de la Moscovie &c. 2 Voll.....

Sous presse :

26. De politieke en kerkelijke partijen in Nederland. in-8°.
 27. Die Grote van Jan van den Dale. p. in-4°.
 28. Verspreide opstellen. I: 1851—1865. gr. in-8°.
 29. Menschen en dieren. p. in-8°.
 30. Bibliografie van Haarlem. gr. in-8°.
-

